
Cres cat Sci entia
Vita Exco latur

ETUDES BIBLIQUES

SAINT PAUL

SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

PAR 

LE P. E.-B. ALLO

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Professeur a l'Université de Fribourg (Suisse)

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et Cie, Éditeurs
RUE BONAPARTE, 90

1937

SAINT PAUL

SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

SUPERIORUM PERMISSU

IMPRIMATUR

Lutetiæ Parisiorum, die 21[a] octobris 1936.

M. SUDOUR,
v. g.

ÉTUDES BIBLIQUES

SAINT PAUL

SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

PAR

LE P. E.-B. ALLO

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Professeur a l'Université de Fribourg (Suisse)

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et Cie, Éditeurs
RUE BONAPARTE, 90

1937


THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARIES
CHICAGO, ILL.

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

ÉVÉNEMENTS INTERVENUS ENTRE LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS.

Les grandes difficultés de l'exégèse historique. — La Seconde Épître aux Corinthiens est, à côté de l'Épître aux Philippiens et de la Seconde à Timothée, émouvante et pathétique entre toutes les lettres de saint Paul. Jamais non plus ailleurs l'Apôtre n'a donné, comme vivants dans une chair humaine, conformée à celle de Jésus-Christ, de plus hauts enseignements de morale et de spiritualité. Mais c'est d'une autre part le plus obscur de ses écrits, pour qui veut saisir l'armature de faits qui soutient cette belle œuvre.

Elle rivalise pour l'intérêt avec la Première, lui étant inférieure à certains égards, mais supérieure à d'autres. Seulement elle présuppose des conditions matérielles et morales si changées, que l'étude la plus approfondie de l'Épître précédente sert à peine à l'éclairer.

Rappelons-nous le sujet de I *Cor.* (1). Paul y avait d'abord voulu apaiser des factions, en présentant sous leur vrai jour la « Sagesse » et l'apostolat évangélique; puis il avait eu à réprimer des vices et écarter des scandales, enfin à résoudre, sur la demande de l'église elle-même, des problèmes de conduite concernant le mariage et la virginité, la manière de vivre au milieu des païens, le cas à faire des charismes; il avait de plus, à ces occasions, réglé la tenue des fidèles dans les assemblées de culte, et terminé une série d'instructions où tout était ramené à la vue centrale de l'union au Christ en cette vie, par la grâce et la charité source de liberté, en résolvant des doutes relatifs à l'union consommée qui se fera au jour de la Résurrection universelle. Enfin le dernier chapitre était réservé à des informations personnelles. Aucune autre épître ne contient plus de détails ordonnés et précis sur l'ensemble de la vie chrétienne, pour les communautés, les familles, les individus.

Lorsqu'on lit au contraire la Seconde aux Corinthiens, il y a la plus grande peine à y découvrir un plan suivi. Tout d'abord nous constatons qu'il n'y est plus parlé de rien à peu près des questions traitées dans la Première, ni, pour ainsi dire, d'aucune ordonnance disciplinaire spéciale, — si ce n'est au ch. II, pour un incident très particulier, et aux chapitres VIII-IX, pour une œuvre de bienfaisance qui s'introduit fort curieusement au milieu de matières d'une

(1) Sur Corinthe, et toute l'histoire antérieure de la communauté chrétienne de cette ville, voir notre commentaire sur la Première Épître aux Corinthiens, Introduction, chapitres II, III, IV et VII.

tout autre nature. Nous ne retrouvons ni les coteries qui se décoraient du nom d'un prédicateur, ni de thèse sur la « Sagesse », ni le coupable « livré à Satan », ni réfutation de théories laxistes, rien sur les femmes et les états sociaux, les sacrifices païens, les assemblées, l'Eucharistie, les dons spirituels de prophétie ou de glossolalie, la charité, les preuves de la Résurrection du Christ et des croyants. C'est à croire que la lettre précédente avait obtenu un résultat complet pour tout ce qui était réglementation extérieure et principe explicite de doctrine; au ch. I, v. 24, Paul rend à l'église ce témoignage que désormais elle est ferme dans la foi, c'est-à-dire la foi théorique. Il ne manque pas sans doute de points de contact ou d'analogies entre les préoccupations révélées par les deux missives, et le contraire serait vraiment trop étonnant; mais les cas individuels et les points de vue ne sont plus les mêmes. Ainsi il y a toujours des vices à réprimer, mais plus de fausse théorie morale à abattre; il s'agit encore de certain délit grave et d'une répression, mais impossibles à confondre, comme nous le verrons, avec l'affaire de l'« inceste » dans I *Cor.;* d'un plan de voyage ayant donné lieu à des malentendus, mais qui n'était pas identique à celui qu'annonçait I *Cor.* XVI, 3-7; d'une visite prochaine, mais en des conditions très modifiées; d'une collecte qui est en cours et, au lieu d'être achevée depuis longtemps, comme elle devrait l'être, soulève de pénibles difficultés, tandis que, I *Cor.* XVI, elle n'était qu'à l'état de projet joyeusement accepté à Corinthe. Il y a eu du côté de l'église, à l'endroit de Paul, un refroidissement un peu général et à peine conjuré, qui ne semblait nullement prévu dans l'autre épître; les responsables en sont principalement des étrangers venus à Corinthe, dont l'action est bien plus intense et plus pernicieuse que celle des instructeurs peu ou point autorisés qui construisaient leurs superstructures avec du foin ou de la paille (v. I *Cor.* III, 12) ou des mauvais « pédagogues », capables de gâter le temple de Dieu (*ibid.,* 17), qui ont été écartés dédaigneusement par le Père (*ibid.,* IV, 15). Ceux d'à présent inspirent à Paul une préoccupation du mosaïsme, qui ne se montrait pas auparavant. Contre eux, obligé qu'il est de parler maintenant beaucoup de sa propre personne, et pour ranimer pleinement les anciens sentiments de l'église, Paul doit faire une *apologie* ou règle, qui tient presque toute l'Épître, et, de l'exaltation de l'apostolat chrétien considéré en lui-même, il passe à la justification précise de ses faits et gestes d'Apôtre, — ce qui n'était point le cas précédemment, car, si Paul décrit dans I *Cor.* le ministère chrétien, c'est pour le distinguer du comportement des chefs d'école (I *Cor.* I-II; IV, 1-6, voir commentaire *ad loc.*) et en souligner l'humilité extérieure afin de faire honte aux croyants orgueilleux (*ibid.* IV, 9 ss.), non pour en défendre la notion essentielle, comme il le fera II *Cor.* III-IV; ce qu'il a dit de son désintéressement I *Cor.* IX-X devait servir d'exemple à ses néophytes, et n'était pas une « apologie » faite contre des attaques qui seraient venues d'eux (v. comm. de ces chapitres) au lieu que, dans la Seconde Épître, il faudra défendre même ce désintéressement bien reconnu contre des calomnies infâmes (VIII, 21; X, 2; XI, 7-sss.; XII, 13-18) dont Paul n'aurait certes jamais eu l'idée autrefois.

Tout cela décèle un grand changement d'atmosphère, correspondant du reste à une transformation considérable dans la situation extérieure. Ainsi l'église de Corinthe a subi des vexations (II *Cor.* I, 6-7) que la lettre précédente ne

laissait point présupposer, et d'autre part l'Évangile s'est répandu à travers l'Achaïe. Mais c'est l'Apôtre lui-même qui a bien changé d'état; naguère il remuait par sa parole Éphèse et toute l'Asie, après avoir triomphé des « bêtes »; maintenant il a dû fuir, et il réside en Macédoine, encore entouré de troubles et de soucis; il sort à peine d'un danger mortel, qui laisse une menace perpétuelle peser sur son existence. Il doit dissiper chez les Corinthiens un malentendu causé par l'inconstance apparente de ses promesses de visite. Son entourage n'est plus le même; Apollos a disparu de la scène; Timothée n'est plus en mission, mais près de son maître; cependant il s'agit à peine de lui, mais beaucoup d'un personnage nouveau, Titus, qui n'était pas nommé une fois dans la Première Épître; celui-ci vient d'achever, au nom de l'Apôtre, une tournée à Corinthe, et vient d'en recommencer aussitôt une autre dans la même ville, pour une œuvre des plus délicates.

Certainement donc, il est arrivé beaucoup de *nouveau* entre les deux lettres; tant de nouveau, qu'un notable changement en est résulté dans les rapports réciproques. Beaucoup des anciennes questions sont oubliées, et d'autres ont surgi, encore plus graves. Un *intervalle* assez étendu doit donc séparer la Seconde aux Corinthiens de la Première.

Comment le remplir de faits bien exacts? Nous n'avons malheureusement aucune lumière en dehors de l'épître en cause. Les *Actes des Apôtres* décrivent l'activité de Paul à Ephèse, et son départ, mais ne disent rien de ses rapports avec Corinthe en cette période, sinon qu'il y retourna à la fin du « troisième voyage missionnaire ». Et Paul ne nous en parle qu'en allusions fort obscures pour nous; il évite d'être précis, par ménagement ou prudence, par habileté ou délicatesse.

Aussi n'existe-t-il *aucune unanimité* d'interprétation historique parmi les exégètes. Les anciens et les médiévaux, s'attachant presque exclusivement à l'interprétation doctrinale, et n'accordant à l'histoire que le minimum d'attention exigé pour l'intelligence de la doctrine, paraissent avoir à peine soupçonné les difficultés; puisque deux épîtres étaient adressées par la même apôtre à le même église, ils trouvaient tout indiqué d'éclaircir ce qui était obscur dans la seconde en date par ce qui est clair dans la première, en se contentant de toute ressemblance de termes, de la première analogie venue, fallût-il la forcer un peu, pour mettre une suite cohérente dans l'histoire de Paul et de Corinthe. Leur principe était fort juste en soi, et il demeure le nôtre; il importe avant tout de comparer Paul à Paul, et c'est là ce que quelques modernes ont oublié, quand ils vont fourrager d'abord partout ailleurs pour résoudre leurs difficultés d'exégèse. Mais, dans le cas présent, une comparaison de II *Cor.* avec I *Cor.* ne suffit pas à dissiper les obscurités de celle-là, car les deux épîtres ne peuvent nullement s'emboîter, si ce n'est au prix d'un genre de concordisme à la fois très subtil et très peu regardant, dont il est merveilleux que de bons esprits, formés à la critique historique moderne, puissent encore se contenter. Aussi, depuis un siècle, ce principe de ne pas changer les idées reçues — là où il ne s'agit pas du tout, même indirectement, de tradition doctrinale des Pères et des théologiens — a commencé de paraître très insuffisant à l'usage. Et il s'est fait, dans le courant de l'interprétation historique de notre épître, une bifurcation; un nombre d'exégètes, catholiques, protestants ou même

« indépendants », qui va toutefois se raréfiant toujours, se met en garde sur les vieilles positions, tandis qu'une autre masse, qui s'accroît toujours aux dépens de la première, en toute école, et qui domine certainement aujourd'hui, prétend que, pour asseoir l'exégèse de II *Cor.* sur une solide base d'histoire, il faut rétablir un certain nombre de faits dont ni les Épîtres ni les Actes ne nous ont livré de mention claire.

Ce sont eux qui ont raison. Dans nos informations directes, nous sommes bien forcés d'admettre qu'il y a une *lacune,* et que cette lacune ne pourra être comblée que par des *conjectures* basées sur le texte seul de la Seconde aux Corinthiens. Quel beau champ ouvert à la pénétration critique, mais, hélas! aussi, aux imaginations plus ingénieuses que contrôlées! Car, parmi bien des conjectures possibles, il faudra *choisir* si on le peut, et c'est ici la tâche la plus ardue sur laquelle nous ayons à peiner dans toute l'exégèse historique des épîtres pauliniennes. Nous croyons, pour notre part, qu'on peut aboutir à un exposé de faits très plausible; mais il y faut tant d'attention et de discussions, un tel mélange de raisonnements dont certains, pris à part, ne sont que probables (ce qui est, évidemment, une grande infirmité en histoire objective), qu'il demeure toujours loisible à ceux qui ont choisi et pensé fortifier une autre position, de rejeter la nôtre comme dépourvue d'un nombre à leur gré suffisant de témoignages catégoriques.

*
* *

Notre reconstitution des faits. — Quoi qu'il en soit du chaos des opinions, voici toujours le chemin d'événements que nous avons cru reconnaître, pour mener de la Première Épître à la Seconde, au milieu des pistes peu marquées, et embrouillées ensuite à l'envi par l'exploration des critiques. Nous ne pouvons fournir dans cette Introduction les preuves de nos vues; elles seront fournies, à ce que nous espérons, par la somme de mille détails du commentaire, que nous condenserons en plusieurs excursus.

Nous remplissons ainsi l'espace béant entre les deux épîtres :

a) Saint Paul n'avait pu retourner à Corinthe à l'époque fixée par lui d'abord, c'est-à-dire vers la Pentecôte de l'année où il écrivait I *Cor.;* il dut demeurer encore longtemps (presque deux ans) à Éphèse;

b) entre temps, la Première Épître (canonique) avait produit l'effet attendu de son auteur, pour ce qui était au moins de clore les discussions de principe et de discipline générale, et d'étouffer les germes déjà découverts d'erreurs doctrinales formelles;

c) mais de nouveaux prédicateurs étaient arrivés à Corinthe, en plus grand nombre que jamais, et avec des desseins secrets d'opposition plus décidés que n'en avaient les quelques ouvriers dissidents ou médiocres signalés dans I *Cor.* C'étaient surtout des judaïsants sournois, gnosticisants en partie, qui surent peu à peu se recruter des partisans même parmi les Gentils d'origine, les « libertins » mal convaincus par la Première Épître, et, plus spécialement sans doute, dans l'ancien « parti du Christ »;

d) Paul dut en apprendre quelque chose à Éphèse. (Était-ce par Timothée, qui aurait dès lors rempli toute sa mission? Nul ne peut le dire). Il se décida

alors à faire à Corinthe une *brève visite*, qu'il n'avait pas annoncée dans I *Cor.*, et qui ne devait d'ailleurs porter aucun détriment à ses plans généraux de voyage;

e) quelques cercles le reçurent avec défiance et froideur, sans toutefois donner prise directe sur eux. Paul, pressé de regagner Éphèse, se contenta pour le moment d'avertissements généraux;

f) il partit en promettant de revenir dès qu'il lui serait possible, pour faire cette fois un long séjour, où il règlerait définitivement tout ce qu'il y avait à remettre en ordre; il comptait même, disait-il, toucher Corinthe en premier lieu parmi les églises d'Europe avant de visiter la Macédoine (à la différence du projet annoncé I *Cor.* XVI), et de là il reviendrait à Corinthe pour un temps prolongé;

g) mais, après son départ, les intrigues sourdes s'aggravèrent et devinrent publiques; un *grave délit* fut commis contre son autorité, et l'Apôtre en eut connaissance en Asie;

h) à peu près vers le même temps, il était tombé gravement malade, et avait vu la mort de près;

i) à cause de l'offense, qui l'affligea beaucoup, il renonça au voyage qu'il avait promis, et le remit à une époque indéterminée; il envoya, pour y suppléer, une *lettre sévère* exigeant la réparation de l'offense, et chargea en même temps son collaborateur *Titus* d'aller en surveiller l'exécution;

j) la communauté corinthienne, qui s'était jusque-là montrée trop indifférente, s'émut; réveillée par la lettre de Paul et la présence de Tite, elle examina sérieusement l'affaire, punit l'offenseur, et chargea Titus des assurances de son repentir et de sa soumission. Cependant l'opposition d'une minorité subsistait, plus ou moins dissimulée; elle s'était fait sentir au cours même du procès, et cherchait encore à exciter jusque parmi les amis de Paul des récriminations à propos de la visite refusée, à en faire passer le remplacement par la lettre et par Titus pour une rupture virtuelle des anciens rapports;

k) durant ce temps-là, Paul, qui avait dû quitter Éphèse après l'émeute des adorateurs d'Artémis (*Act.* XIX; était-ce avant ou après l'accès de sa maladie?) s'était mis à évangéliser Troas ou la Troade, où il attendait le retour de Tite. Ne le voyant pas venir, il ne peut y tenir davantage, et part, non pour Corinthe, mais pour la Macédoine (comme dans l'itinéraire prévu I *Cor.* XVI), car il espère rencontrer là son délégué;

l) c'est en effet ce qui arriva. Titus le rejoignit là, chargé de bonnes nouvelles concernant le résultat spécial de sa mission. Paul s'en réjouit fort. Mais il y en avait aussi de mauvaises et d'inquiétantes sur certains points plus généraux;

m) à cause des unes comme des autres, Paul dicte alors, de Macédoine, la *Deuxième Épître* (canonique) *aux Corinthiens*. Cette lettre doit préparer la visite qu'il va rendre enfin à leur église, — puisque l'obstacle qui l'avait fait remettre est écarté, — elle rétablira tout à fait l'harmonie de sentiments avec la communauté en tant que telle, et facilitera la réforme morale que l'Apôtre, une fois présent, devra imposer, malgré ses adversaires plus qu'à demi réduits. Entre temps, l'affaire languissante de la collecte pour Jérusalem aura été remise en train.

Tel est notre « système »; les lecteurs du commentaire jugeront s'il est le meilleur. Il est quatre ou cinq points que nous avons donnés comme tranchés, mais sur lesquels les avis sont encore en considérable divergence, — sans parler de ceux que nous examinerons plus tard. C'est : 1°) la « *visite intermédiaire* »; — 2°) la modification des *plans de voyage;* — 3°) la nature et l'époque de *l'* « *offense* » *infligée à Paul;* — 4°) la « *lettre intermédiaire* » qui amena la communauté au repentir; — 5°) le temps, le but et l'effet de la *mission de Titus.*

J'en traiterai en autant d' « Excursus ».

* * *

SYSTÈMES QUI DIFFÈRENT DU NÔTRE. — Le caractère vague des données sur la « visite » et la « lettre » a été cause, dès l'origine, d'interprétations fort discordantes.

D'abord pour « la *visite* » passée, différente du séjour de fondation, la réalité en avait été reconnue déjà par saint *Chrysostome* (dans son explication de II, 2, *hom.* IV et de XIII, 1, *hom.* XXIX) (1); mais le grand docteur ne s'était pas expliqué. Cependant la plupart des commentateurs qui suivent, à travers l'antiquité et le Moyen Age, et jusqu'à l'époque moderne, *Théodoret, Pélage, Ps.-Primasius, s. Thomas, Cajetan, Estius,* enfin *Heinrici, Felten, Pölzl, Belser, White* dans « Hermathena » 1913 (2), et d'autres parmi les plus récents, en ont ignoré, négligé ou nié la donnée, malgré les affirmations du texte, dont l'une au moins, à XIII, 1, est absolument catégorique, et ne prête pas à l'exégèse forcée par laquelle on l'a communément éludée (v. comm. *ad loc.*). C'est que tous ces auteurs, ne s'éclairant que de I *Cor.,* ne savaient où la placer. — D'autres, et depuis longtemps, ont bien vu que la réalité de cette visite s'imposait, mais ils l'ont mise en dehors de la perspective des événements de II *Cor.,* soit qu'ils l'aient placée avant la composition de la Première Épître canonique (ainsi *Bleek,* v. *infra, Hausrath, Räbiger, Bisping, Klöpper* 1874, *Zahn, B. Weiss,* al.), soit qu'ils aient imaginé, comme l'expose *Cornely* dans son commentaire sur la Première aux Corinthiens (1890, p. 3-4 et note), que cette « seconde visite » était la rentrée de Paul à Corinthe après un voyage en Grèce que l'Apôtre aurait fait pendant le séjour de fondation, peut-être après l'incident de Gallion (*Act.* XVIII, 12-18). — Mais presque tous admettent aujourd'hui que cette visite a eu lieu entre les deux lettres canoniques, ainsi *H. Ewald, Krenkel, Weizsäcker, Rohr, J. Weiss, Le Camus, Schäfer, Schäfer-Meinertz, A. Barth* (Einl.), *Lietzmann, Plummer, Makintosh, Toussaint, Lemonnyer, Bachmann, Steinmann, Delatte, H. D. Wend-*

(1) L'opinion de *Chrys.,* quoi qu'on en ait dit, n'est guère douteuse : *hom.* IV, col. 419 : « ἔκρινα δὲ ἐμαυτῷ τὸ μὴ πάλιν ἐν λύπῃ ἐλθεῖν πρὸς ὑμᾶς », Τὸ « πάλιν » δείκνυσι καὶ ἤδη λυπηθέντα ἐκεῖθεν, et *hom.* XXIX, col. 596 : ἅπαξ εἶπον καὶ δεύτερον, ὅτε παρεγενόμην· λέγω καὶ νῦν διὰ γραμμάτων.

Cela exclut au moins l'opinion que le second avertissement se serait fait par une lettre (voir comm. de XIII, 2); ni à XIII, 1, ni à XII, 14, *Chrys.,* ne se met en peine d'éluder la force de τρίτον ἔρχομαι, comme on l'a fait après lui.

(2) Voir au chapitre « Les Commentaires » et à la « Bibliographie », pour le titre des ouvrages de ces auteurs, et leur date.

land, etc. — *Drescher* et *Bruston* la placeraient cependant (v. *infra*) entre la composition des premiers chapitres de II *Cor*. et celle des derniers, et *Windisch* admet la possibilité de cette hypothèse (parce qu'une deuxième visite se trouve en effet affirmée plus clairement à XIII, 1, que dans les premiers chapitres). Elle est liée au problème beaucoup plus grave de l'unité de notre épître, que nous discuterons plus tard.

Après la « seconde visite », c'est le problème de la « *lettre* » dont il est question aux chap. II et VII. Tout le monde y voyait la Première aux Corinthiens, et identifiait l'« offense » dont elle traitait avec le cas de « l'incestueux » de I *Cor*. *V*, jusqu'à *Bleek* qui, en 1830, a bien compris le premier que ce devait être plutôt une « *lettre perdue* », occasionnée peut-être par un délit autre que l'inceste (plus tard il revint à l'explication courante par ce scandale charnel). Cette découverte fut admise par *Credner*, *Olshausen*, *Neander*, *Reuss*, *Hilgenfeld* (depuis 1869), et elle s'est aujourd'hui assez généralement imposée; mais contre elle se dressèrent *De Wette*, *Rückert*, *Baur*, *Meyer*, *Hofmann*, *Scholten*, *Schnedermann*, 1[re] éd.; *F. C. Baur* la repoussa très vivement, parce qu'il voulait ramener tout le débat que cette lettre produisit à Corinthe, d'après notre épître, à la « livraison à Satan » de l'incestueux, qui aurait échoué, le diable n'ayant pas exécuté la commission que Paul lui donnait. Jusqu'à nos jours encore (pour des raisons moins tendancieuses), la thèse de cette lettre indépendante a été rejetée (ou mise fortement en doute) par *B. Weiss*, *Alford*, *Heinrici*, *Zahn*, *Conybeare*, *Bernard*, *Meyer*, et un bon nombre de catholiques, *Cornely*, *Belser*, *Sickenberger*, *Golla*, al.; d'autres la croient au moins indémontrable. *Sickenberger* notamment (dans son commentaire, sur VII, 12) et *Golla* ont fort bien condensé tout ce qu'on peut dire contre la probabilité de cette thèse; mais leurs arguments à eux ne sont pas non plus inattaquables. — *Holsten*, *Klöpper*, admettaient bien l'existence de cette « lettre intermédiaire », mais en la rapportant à l'affaire de l'incestueux, ou à d'autres scandales en même temps (*Kl.*) (1) et d'autres, *Hilgenfeld*, *Völter*, *Schmiedel* (v. *infra*) l'admirent aussi, mais en la dégageant de tout rapport avec une « seconde visite », position que nous montrerons être bien difficile à défendre. — Pour ceux qui la croient identique à II *Cor*., X-XIII, nous en parlerons plus tard.

Aux questions de la « visite » et de la « lettre » se joint celle de « *l'offense* ». *H. Ewald* le premier (1849, 1859), distingua nettement ce délit (signalé aux ch. II et VII) de l'inceste de I *Cor*. V, et se livra là-dessus à une âpre polémique contre Baur (v. *supra*). Il plaçait d'ailleurs (en quoi nous croyons qu'il eut raison) cette faute grave *après* la « visite intermédiaire », l'attitude de Paul durant ce voyage y ayant donné occasion lorsqu'il fut parti; — *Weizsäcker*, par contre, fit coïncider l'offense avec cette visite, et son opinion a été adoptée par un grand nombre d'exégètes de toute croyance ou école, *Bachmann*, *Lietzmann*, *Plummer*, *Menzies*, *Bousset*, *Makintosh*, *Rohr*, *Le*

(1) *Sickenberger* et *Golla* croient de même façon que l'agitation des Corinthiens, en plus du cas de l'incestueux, tenait encore à beaucoup d'injustices commises dans la communauté, les mots ἀδικήσας et ἀδικηθείς du chap. VII devant être pris selon eux dans un sens collectif (v. comm. *ad loc.*).

Camus, Toussaint, J. Weiss, Steinmann, H. D. Wendland, etc. *Rohr*, entre autres, croit que Paul fut alors empêché de se défendre par son état de santé. Nous aurions grand peine à l'admettre, car nous ne voyons guère le grand Apôtre, comme un enfant battu, s'en allant bouder à Éphèse, pour ne se ressaisir et protester que là; c'eût été s'enlever le droit d'affirmer, comme il devait plus tard le faire, qu'il était aussi énergique de près que de loin (voir comm. de x, 11). — D'autres ont pensé de même, et *Beyschlag* (1865) a présenté l'« offense » comme n'étant faite *directement* qu'à une tierce personne, ce que *Pfleiderer* (« Urchr. »², I) reconnut possible. Dans ce tiers, on a voulu voir Timothée, mais cela ne s'impose pas. Avec notre regretté confrère le P. *Lemonnyer*, et d'autres, nous croyons aussi que l'offense n'atteignait Paul qu'indirectement, dans la personne d'un de ses mandataires, et cela après son retour à Éphèse (1). — *Krenkel* a avancé l'opinion que ce délit aurait été une faute d'injustice, commise en affaires de biens matériels, et que le coupable se serait rebellé quand la partie lésée eut fait intervenir Paul; cela nous l'examinerons plus tard, en son lieu.

Resterait la question, relativement secondaire, des *plans de voyage*, qui est du reste celle que nous trouvons la plus obscure. D'après *Joh. Weiss*, et plus tard *H. D. Wendland*, il n'y en aurait eu qu'un (I *Cor*. xvi, 3-ss. = II *Cor*. i, 15-ss), exposé avec plus ou moins de détail, et ce voyage eût déjà été en cours quand Paul, recevant l'offense, l'aurait brusquement interrompu pour rentrer à Ephèse (v. *supra*). Mais la plupart tiennent avec raison pour deux projets distincts; ils sont seulement en désaccord sur leur ordre. *Bisping, Cornely, Zahn, Göbel, Belser*, etc., en général ceux qui ne croient pas à la « deuxième visite », ou qui en doutent, ou qui la placent avant l'envoi de I *Cor*., croient que le projet de II *Cor*. i, 15-ss. aurait été formé avant celui de I *Cor*. xvi, 3-s., et remplacé par celui-ci, ce qui aurait motivé les plaintes des Corinthiens; mais d'autres, avec qui nous nous rangeons, pensent au contraire que c'est le plan de la première épître qui n'avait pu être exécuté, et que Paul avait remplacé par celui de II *Cor*.; ce fut par suite du hasard, à cause de l'« offense », que Paul revint de fait au plan annoncé le premier (voir Exc. iv).

On voit combien la situation de l'exégèse est confuse. Nous estimons toutefois que ceux qui rejettent tous les « événements intermédiaires », et les traitent de romans ou de complications inutiles, sont portés à cette négation moins par la valeur des arguments qu'ils leur opposent que par le respect d'une vieille tradition qui ne fait pas loi, ou par leur aversion, laquelle pourrait être louable en d'autres cas, contre l'usage d'hypothèses longtemps ignorées. Pour nous, il nous a semblé que l'admission s'impose d'une « visite intermédiaire », d'une offense qui n'est pas le crime de l'incestueux, et d'une « lettre intermédiaire » n'ayant rien à faire avec la première Épître canonique. La reconstruction des événements que nous avons esquissée, et qui est dans les lignes d'*Ewald* et de *Beyschlag* (v. *supra*), ne peut se prétendre démontrée *absolu-*

(1) *Schmiedel*, sans y mêler la question des voyages, croit que Paul avait été insulté par des calomnies contre sa moralité, ou à propos de sa vision de Damas; ce qui est d'une probabilité bien faible.

ment; mais nous croyons bien, et nous le ferons voir dans le commentaire, qu'elle peut rendre compte mieux que les autres de toutes les difficultés, de toutes les nuances de sentiment et d'expression dans les allusions de Paul, et qu'elle ne se heurtera en réalité à aucune objection solide.

Pour la « lettre intermédiaire », nous la croyons entièrement perdue, ainsi que la « lettre précanonique » à laquelle I *Cor.* fait allusion. Impossible de croire, par exemple, avec *Fr. Maier,* qu'elle s'identifie avec cette dernière. Elle ne se retrouve pas non plus, ni en tout ni en partie, dans les chapitres x-xiii de notre épître, que nous démontrerons ne pouvoir être antérieurs aux chap. i-ix (voir Exc. xiv, xv, xvii). De même opinion sont *Bleek, Ewald, Sabatier, Sanday, Drummond, Klöpper, Rohr, Jülicher, Heinrici, Godet, Jacquier, Menzies, Bachmann, Bousset, A. Barth, Lietzmann, Toussaint, Lemonnyer, Steinmann, Windisch, H. D. Wendland*, etc. Nous sommes en grande compagnie, et pas mauvaise.

CHAPITRE II

ANALYSE DE LA DEUXIÈME AUX CORINTHIENS. — SON CARACTÈRE — SA DOCTRINE — SA PSYCHOLOGIE.

Ecrite en des circonstances si difficiles à préciser, la Deuxième Épître aux Corinthiens a l'air de défier l'analyse. On ne sait guère dans quel genre la classer, non plus qu'on ne saurait en classer l'auteur dans les catégories communes de la psychologie humaine. C'est une lettre, sans doute, une vraie lettre, suscitée par de pressantes contingences vitales, et non une « épître », au sens littéraire et artificiel; tout y déborde de vie personnelle et passionnée. Mais, outre qu'elle n'a rien dans la forme de didactique et de régulier (1), comment en caractériser le contenu? Ce n'est ni un traité doctrinal, ni une instruction disciplinaire, pas plus qu'une méditation, une diatribe ou un pur échange amical de nouvelles. Dans sa richesse, elle vaut tout cela, mais elle n'est pas cela. Il semblerait à première vue que Paul n'ait eu aucun plan en la dictant. En proie à une suite d'émotions tour à tour douces et violentes, il se livre à un long épanchement en treize chapitres, coupé seulement par la recommandation plus impersonnelle d'une entreprise de charité (ch. VIII-IX), et terminé (ch. XIII) par des avertissements au sujet d'une visite qu'il va faire bientôt. Impossible de répartir cette matière sous des titres bien tranchés, comme on peut le faire aisément pour la Première aux Corinthiens. Tout souci de logique a l'air absent; il faudrait, pour bien comprendre à fond cette missive, se laisser aller à tous les mouvements de l'âme de l'Apôtre, à une « logique de sentiments » qui n'a rien de banal, et qui est bien faite pour dérouter les critiques trop intellectualistes venus l'examiner du dehors portant en main leur petite machine à découper concepts et arguments. On devrait juger Paul comme un poète — quoiqu'il n'en soit pas un; ou plutôt, — la comparaison n'est pas trop audacieuse, — nous nous trouvons à peu près, en face de cette lettre, dans la situation d'étrangers qui tomberaient sur un fragment de la correspondance échangée entre des amoureux, et, à travers tendresses et plaintes exprimées la plupart du temps à demi-mot, chercheraient à découvrir toutes les circonstances de leurs relations, — lorsque l'auteur de la lettre se bornait à des allusions volontairement vagues faites aux péripéties d'une affection qui a eu ses joies et ses tristesses, mais que lui, surtout s'il s'agit des tristesses, s'est bien gardé de remettre dans un jour trop cru, ne voulant pas les réveiller. Le style s'en ressent, surtout dans les premiers chapitres, où Paul ne cherche à être clair que pour les destinataires de sa lettre, en leur laissant même à

(1) *Windisch*, sans doute par mode d'exercice, a voulu nommer les divers genres de style qui y apparaissent, d'après des classifications de Pseudo-Démétrius de Phalère et de Pseudo-Libanius (= Pseudo-Proclus-Platon) : τύπος ἀπολογητικός, τ. κατηγορικός, τ. ὀνειδιστικός, τ. αἰτιολογικός, etc. (« Der zweite Korintherbrief », Einleitung, I, 3, pp. 8 s.).

deviner. De plus, songeons que l'un des correspondants est une des âmes les plus riches, les plus ardentes et les plus souples que connaisse l'histoire, et que l'autre n'est pas une personne; c'est une communauté, une église, formée d'éléments très divers, qui s'est trouvée, successivement ou simultanément, en rapports très variables avec l'écrivain. L'analyste voudrait donc posséder, pour être à hauteur de sa tâche, beaucoup de psychologie, de sympathie humaine, un art consommé d'entrer dans l'âme d'autrui pour y lire les intentions les plus discrètes. C'est dire que les critiques, et surtout ceux-là qui ne vivent pas de la foi de Paul, ne sauraient, sans suffisance, se flatter d'élucider complètement les faits qui ont donné lieu à ces épanchements mêlés aux retours d'une sensibilité blessée. Heureusement, dans l'expression de ses sentiments, malgré toute la réserve de ses allusions, Paul reste d'une franchise admirable; son cœur et son esprit, unifiés en Dieu, montent fréquemment à des hauteurs sereines d'où la lumière se répand sur tout le reste. Chaque lecteur attentif et humain peut donc comprendre assez de cette épître pour en jouir profondément.

Son but, Paul ne l'a pas marqué en termes de professeur, de prédicateur ou de théologien. Il n'indique même pas aux premiers mots, ainsi qu'il l'a fait dans la Première Épître et dans l'Épître aux Romains, qu'il est « apôtre » par un appel direct et tout spécial (κλητός), comme lorsqu'il voulait procéder à un déploiement d'autorité magistrale. On dirait une lettre privée, dont l'intention toute simple est de convier des disciples très chers à se réjouir avec lui de ce qu'il vient d'échapper à un péril mortel. Mais il ne faut pas s'y laisser prendre; Paul nous est connu, si l'on peut parler ainsi, pour ses saintes et loyales astuces. S'il donne libre jeu à ses sentiments pour le détail de ce qu'il devra dire, — autant que prudence et charité le lui permettront, — on verra bien, mais une fois seulement qu'on aura lu la plus grande partie de sa lettre, qu'il avait dès le début un seul dessein, un dessein d'apostolat bien arrêté, dont rien ne l'a écarté malgré les apparences. On comprend le but, parce que le but est atteint, et qu'on s'y est trouvé transporté sans avoir bien su où l'on allait à la suite de cet impétueux épistolier : il n'était autre que de *rétablir toute son autorité de père* sur l'église de Corinthe, — pour le bien de l'église elle-même, par amour du Christ et des lecteurs, — parce que cette autorité avait pu sembler ébranlée; à cet effet, Paul cherche à regagner toute la confiance de Corinthe, non pour l'unique satisfaction de son propre cœur, mais afin de pouvoir procéder, avec l'appui d'une communauté redevenue bien docile, au redressement parfait des mœurs chrétiennes, et à de nouveaux succès apostoliques où les fidèles l'aideront en ses conquêtes ambitieuses. Ainsi cette lettre de sentiment est celle d'un homme d'action au génie tout à fait pratique.

Nous comprenons donc alors que ce but était indiqué, à ne pas s'y méprendre, dès le *chapitre* 1er, au *v. 14,* où Paul souhaite que les Corinthiens reconnaissent pleinement ce qu'il est pour eux, un sujet de gloire devant Dieu, et au *ch. IV, v. 15,* où il explique sa franchise dans les descriptions de sa vie, et montre que tout ce qui lui arrive est destiné à grandir l'épanouissement de la grâce divine en ses disciples. Mais il faut d'abord qu'ils sachent fermer la bouche à ceux qui rabaissent son caractère et son autorité (*V, 12*); il doit leur sauter aux yeux qu'il est, dit-il avec une litote, l'« homme du Christ » au moins autant que ses détracteurs (*X,* 7). L'esprit dans lequel il mène toute sa défense est

bien marqué dès les premières lignes, au *ch. I, 5-7 :* il a confiance dans l'union foncière de leurs cœurs, à lui et à eux, dans l'unité de leur vie profonde, toutes les épreuves que Dieu lui inflige devant contribuer à leur consolation et à leur affermissement.

Cette *apologie* — qu'on pourrait aussi bien appeler, avec Dom *Delatte*, un « examen de conscience » public, tant elle reste humble — fait réellement l'unité de l'Épître; elle se mêle à toutes les pages, et les élévations doctrinales impersonnelles, si importantes qu'elles soient, n'arrivent qu'occasionnées par elle. Après avoir été insinuée dès le *ch. I*er*, v. 14*, elle commence de fait, d'une manière systématique, non pas au chapitre x, mais dès le début du *ch. III, 1-3.* On pourrait même la faire remonter plus haut, jusqu'à *I, 15;* seulement, dans les deux premiers chapitres, Paul ne se défend encore qu'au sujet de deux événements particuliers qui ont fait naître des malentendus : un *changement dans ses plans de voyage,* et l'envoi d'*une lettre dont le ton a paru dur.* Il reviendra encore sur cette lettre, au *ch. VII,* mais, dès les *ch. III-IV* ses explications sont devenues bien plus compréhensives, et il s'est mis pour de bon, sur toute la ligne, à la revendication de ses droits.

C'est d'abord une *apologie générale,* descendant des plus hauts sommets de la doctrine, pour faire ressortir la dignité et l'autorité de tous les vrais apôtres, en tant qu'ils sont les ministres autorisés de l'« esprit », les représentants authentiques du Christ, des hommes par conséquent à qui toute sainte hardiesse est permise; puis, *de X à XIII,* Paul descend de là aux points particuliers sur lesquels l'attaquaient ses ennemis; l'apologie devient alors entièrement *personnelle.* Mais le grand moyen de défense est toujours le même; c'est que Paul est, comme les autres apôtres, et lui d'une façon particulièrement visible, un instrument qualifié du Christ, marqué à l'empreinte de sa mort rédemptrice et de sa glorieuse toute-puissance.

L'« apologie » présente donc plusieurs phases, très exactement *trois :* la première et la dernière concernent Paul spécialement, l'intermédiaire est universelle (schéma a-b-a, habituel à l'auteur). Une fois que certains nuages récents ont été dissipés dans la première, Paul montre la grandeur de la vocation apostolique en soi, ce qui lui est occasion d'exalter l'Alliance nouvelle, par laquelle l'« ancienne » est abrogée dans ses matérialités; puis, revenant à sa propre personne, il fait voir par le détail de ses travaux et de ses souffrances de tout genre, accompagnant d'extraordinaires faveurs divines, qu'il est bien « l'homme du Christ », muni des pouvoirs d'En-Haut pour mener les Corinthiens au salut, ce à quoi ses prétendus concurrents ne sauraient prétendre.

Le développement est d'une logique vécue et supérieure, inattaquable pour qui en a saisi les grandes lignes. Cependant il est quelque peu obscurci par le fait de *brusques coupures* (après le ch. VII et le ch. IX), où Paul a l'air de passer subitement d'un sujet à un autre tout disparate. Mais en réalité il y a un lien étroit, quoique l'auteur ne l'ait pas souligné, entre la première partie, I-VII, et les deux autres, VIII-IX et X-XIII; elle leur sert de préambule commun à toutes deux. Paul y a réglé les choses du *passé,* et, estimant avoir pu ainsi regagner les cœurs, il « s'enhardit » avec ses fidèles (*VII, 16*), pour traiter avec beaucoup de franchise deux points importants qui concernent le *présent* et l'*avenir* (*Godet*) : l'achèvement de la collecte qui a une immense importance

pour ses projets, et la réforme définitive de l'église elle-même, qui exigera la répression ou l'expulsion des perturbateurs. On peut représenter cette marche dans le schéma suivant :

I.	Paul met le sceau de l'oubli sur des événements pénibles du passé, afin de rétablir une entière facilité de communication avec Corinthe (I-VII),	en vue de	II. faire disparaître, au moyen d'une grande œuvre de charité catholique, les méfiances entre anciens Juifs et anciens païens, qu'exploitent ses adversaires (VIII-IX), III. et pouvoir procéder en toute sûreté et efficacité à la réforme radicale de l'église, lors de sa visite prochaine, en éliminant toutes les mauvaises influences (X-XIII).

*
* *

Ces préliminaires étant une fois bien compris, il devient possible de présenter une *analyse* systématique (ou à peu près) de la Deuxième aux Corinthiens. Trois sections nettement tranchées, — mais qui se tiennent, et même se compénètrent dans une certaine mesure : ch. I-VII; — ch. VIII-IX; — ch. X-XIII.

ADRESSE ET SALUTATION BRÈVES .... I, 1-2.

*
* *

PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉPITRE

Explications chaleureusement amicales concernant des événements passés. — Apologie générale (ou de principe) .... I, 3-VII.

A. PREMIÈRE PARTIE DU RÉCIT (de ce qui est arrivé à Paul depuis son départ d'Ephèse). — EXPLICATIONS PARTICULIÈRES .... I, 3-II.

I. **Paul bénit Dieu, et demande aux lecteurs de Le bénir, pour une miséricorde insigne qu'il vient d'éprouver**..................... **I, 3-11.**

II. **Il compte sur cette union de sentiments, en retour de sa confiance loyale et entière**.. **I, 12-14.**

III. **Il repousse le soupçon de duplicité ou d'inconstance à propos de ses projets de voyage**.................................... **I, 15-23.**

IV. **Il s'explique au sujet d'une lettre substituée à une visite, et de ce qui s'en est suivi**....... **I, 24-II, 11.**

V. **Il revient aux confidences du récit interrompu. — Enthousiasme, amorce d'une apologie totale**.................................. **II, 12-17.**

*
* *

DEUXIÈME PARTIE DE L'ÉPITRE

*
* *

TROISIÈME PARTIE DE L'ÉPITRE

Apologie personnelle de Paul contre ses détracteurs et les mauvais chrétiens.. X-XIII.

A. Paul prévient les Corinthiens du caractère que pourra prendre sa visite prochaine.......... x, 1-6.

B. C'est lui-même qui a été accrédité comme vrai représentant du Christ, par la fondation de leur église......... x, 7-18.

C. Craintes que suscite chez lui son amour jaloux. Il défend son enseignement, spécialement au point de vue de la gratuité.......... xi, 1-15.

D. Il fait son « apologie » en détail, sur le thème de ses travaux, d'une révélation céleste, et de ses humiliations. xi, 16-xii, 10.

I. **Paul se « glorifie » de ce qu'il fait et souffre extérieurement** .... **XI, 16-33**

II. **Il passe à son rapt au « troisième Ciel », et à la maladie qui a suivi peu après. Vertu de la faiblesse**.......... **XII, 1-10.**

E. Paul explique pourquoi il a dû faire cette « apologie », et revient sur son désintéressement.......... xii, 11-19.

F. Admonition concernant la visite prochaine de Paul a Corinthe.......... xii, 20-xiii, 10.

*
* *

Conclusion.......... xiii, 11-13.

*
* *

Cette épître si personnelle déborde de riches enseignements. Elle nous instruit beaucoup sur l'histoire de Paul et celle de l'église primitive, elle complète ou synthétise d'importantes doctrines, enfin c'est le meilleur de tous nos documents concernant le caractère de *Saint* Paul, ce qui en fait un écrit spirituel de la plus haute valeur.

Histoire : 1° **de Saint Paul.** L'épître nous fournit d'abord sur le ministère du grand Apôtre beaucoup de renseignements que nous ne trouvions ni dans les autres lettres, ni dans les Actes. Elle est seule à nous faire connaître les dernières péripéties de la « crise corinthienne »; nous y entrevoyons les espérances que Paul fondait sur Corinthe pour l'extension de son apostolat (x, 15-16; voir *Rom.* xv, 22-ss., *Act.* xix, 21), et nous comprenons aussi (ix, fin) pourquoi il tenait à faire son voyage hasardeux à Jérusalem en y portant lui-même les fruits de la collecte; c'était le grand moyen de réaliser l'union parfaite entre les chrétiens de la première heure et ceux de la gentilité.

Nous voyons encore que Paul avait évangélisé lui-même la Troade (ii, 12-13). Sur les conditions de ses campagnes apostoliques, les épreuves qui les remplissaient et l'extraordinaire endurance qu'il devait y déployer, II *Cor.* apporte des détails nouveaux et très significatifs : la multiplicité des incarcérations, les flagellations dans les synagogues, les coups de fouet romains infligés trois fois, les naufrages, les obstacles innombrables à surmonter sur la route, en mer, au désert, dans les villes (XI). Par cette épître, nous savons quel grand rôle remplit Titus comme auxiliaire de Paul, qui faisait le plus grand cas de ce disciple éprouvé, et cela complète la mention de *Gal.* ii, 1-3, et dispose à reconnaître l'authenticité de l'Épître à Tite. Nous voyons encore comment Paul organisait ses visites disciplinaires aux églises (xiii). Il n'est pas jusqu'à l'histoire financière de l'apôtre-artisan qui ne soit éclairée (xi, 7-10, cfr *Phil.* iv, 10-15). Par-dessus tout, il est deux traits capitaux de la vie de Paul qui nous sont révélés : d'abord l'obstacle qu'aurait dû mettre à son action une *grave maladie chronique* (cfr *Gal.* iv, 13-15) reconnue capable de le mener à la mort, et rien ne contribue davantage à faire concevoir son apostolat comme un prodige continu de volonté et de grâce surnaturelle (i, 8-11; xii, 7-10); enfin, dans son histoire intime, cette *révélation des secrets du ciel* (xii, 1-6) qui l'arma définitivement pour son apostolat chez les Gentils, et qui, après la vision de Damas, doit être tenue pour l'événement spirituel le plus capital et le plus fécond de toute son existence.

L'Épître contient même un renseignement d'histoire profane d'autant plus précieux qu'il est unique : la situation politique de la ville de Damas sous le règne de Caligula (xi, 31-33).

2° **Histoire de l'Église.** Notre lettre jette de la lumière sur les conflits d'idées et les manœuvres qui entourèrent la « crise judaïsante ». Ce n'est pas seulement à Antioche et en Galatie qu'elle éclata, et Paul n'eut pas à en prévenir l'extension à la seule église de Rome. Si elle prit son caractère le plus grave en Syrie et en Asie-Mineure, elle tendait à créer jusqu'en plein pays grec une atmosphère d'opposition à la pureté de l'Évangile. Des propagandistes intrigants, procédant par étapes, et donnant sans doute à leurs idées une couleur de gnose supérieure, arrivaient à grouper autour d'eux toute espèce de mécontents, et préparaient sournoisement des schismes jusque parmi les ethnico-chrétiens les moins disposés à se faire circoncire. C'était une campagne qu'ils avaient l'intention d'étendre à toute l'église, et certaines communautés s'y prêtaient au moins tacitement. Nous sommes par là mieux préparés à comprendre la situation doctrinale présupposée dans les Épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens.

Nous entrevoyons encore que de nouveaux centres de chrétienté avaient dû s'établir en Achaïe depuis la Première Épître (i, 1, cfr ix, 2); et que, par contre, l'opposition païenne et juive avait dû s'accentuer depuis la même époque, puisque Paul parle au ch. i de vexations subies par les fidèles de Corinthe, plus graves apparemment que les contrariétés du dehors auxquelles faisait peut-être allusion I *Cor.* x, 13 (v. comm. *ad loc.*).

Il n'y a rien sur la hiérarchie, les charismes, la question des femmes, le mariage, le culte; tous les doutes soulevés en ces matières avaient dû être dissipés par la lettre canonique précédente. Nous cueillons seulement ce petit

renseignement intéressant que la prière publique devait faire régulièrement appel à la médiation de Jésus-Christ, et se clore par : « Amen » (I, 20). Mais nous trouvons au ch. II des renseignements assez explicites sur la manière dont l'église de Corinthe exerçait son pouvoir judiciaire, depuis la réception de I *Cor.* et l'excommunication de l'incestueux ainsi que la répression des pécheurs publics qui y avaient été prescrites (voir comm. de II, 6-8); c'est probablement un spécimen de ce qui était établi dans toutes les communautés pauliniennes, et peut-être les autres. Si Paul en personne (et sans doute aussi ses délégués), avait à exercer des répressions graves, il procédait lui-même selon des formes juridiques, avec appel de témoins (XIII, 1) (1).

En dernier lieu, quand il s'agissait d'entreprises communes comme celle de la collecte pour Jérusalem, les églises pouvaient, — au moins sur la demande de Paul, — nommer chacune à part, ou bien par groupes, des commissaires chargés de l'exécution (voir au ch. VIII), comme ces « ἀπόστολοι » chargés de parcourir les synagogues par le sanhédrin, ou les « patriarches » juifs de la fin du Ier siècle jusqu'au IVe. L'église chrétienne nous apparaît donc comme une société pleinement autonome, une personne morale bien émancipée en face de la nation juive, et une organisation qui mérite déjà le nom de « catholique », — de même qu'il y avait universalité dans les croyances approuvées et dans les œuvres.

***

DOCTRINES. — La Seconde Épître, non moins que la Première, apporte son témoignage à cette universalité de la foi primitive, sur tous les points essentiels.

1° **Jésus-Christ**. — Comme l'autre lettre aux Corinthiens, et toutes les lettres de l'Apôtre, notre épître est totalement « christo-centrique ». Et le Christ qui la remplit n'est pas seulement un « Christ pneumatique », ou considéré rien que dans sa Passion et sa Résurrection. La « mise à mort de Jésus » (IV, 10), dont les Apôtres transportent partout le spectacle par leur propre manière de vivre et de souffrir, reproduit autre chose encore que le drame du Golgotha : ce sont toutes les peines du ministère de Jésus avec lesquelles les épreuves apostoliques offrent de l'analogie; comme cette « vie » de Jésus, dont la manifestation accompagne leurs épreuves, désigne, en plus de la vie glorieuse du Ressuscité, cette puissance sur les âmes, les corps, et les démons que le Sauveur exerçait en Galilée et en Judée (voir comm. de I, 5-7; IV, 11-12). C'est là une preuve nouvelle du fait que la vie historique du Christ était la base de tout l'enseignement. Paul invoque au ch. X, 1, les *vertus* du Sauveur, parce qu'il les prenait et les donnait comme modèle; la grande parole « Il s'est fait pauvre pour nous » du ch. VIII, 9, vise certainement (comme dans l'*Ep. aux Philippiens*) toute l'existence d'humilité qu'une Personne divine a embrassée par l'Incarnation. Il faut beaucoup de parti-pris pour éluder de pareils textes (voir d'ailleurs notre comm. de I *Cor.*, INTR. pp. LXIX-LXXI). Au v. 16 du ch. IV, les mots « ne plus connaître le Christ selon la chair » n'ont nullement le sens de négliger les événements de sa vie

(1) Il y a des contestations sur plusieurs de ces points; mais le commentaire y répondra.

humaine, mais de ne plus les apprécier d'un simple point de vue humain (v. *ad loc.*).

Le Sauveur a accompli une œuvre dont le caractère est parfait et définitif : « Toutes les promesses de Dieu » (pour l'existence présente et future), « se sont réalisées en Lui » (I, 18-20); il n'a donc point cette figure de « roi intérimaire » inventée par l'eschatologisme d'*Albert Schweitzer.* Cette œuvre est celle de Dieu, parce que Lui-même est Dieu, une personne de la Trinité divine (v. *infra*). Le titre divin de κύριος lui est appliqué partout (v., entre autres passages, comm. de IV, 5), et, (en outre de son association à Dieu aux premières comme aux dernières lignes [I, 2; XIII, 13], de ce qui est dit de son « appauvrissement » par l'Incarnation [VIII, 9], de l'appellation d'« image de Dieu » au sens le plus fort, de la « gloire » de Dieu qui éclate pleinement en Lui, de son rôle d'« illumination » [voir IV, 3-4], de son attribut de « lumière » opposée aux « ténèbres » [VI, 15] qui paraît déjà être un germe, [sinon un reflet] de la mystique que développera le Quatrième Évangile [cfr *Eph.* V, 8]), l'*union hypostatique* est incluse dans le beau passage IV, 14, 19, 21 (v. *ad. loc.*) où elle se joint à celle du « sacrifice vicaire » de la Rédemption; partout se rencontrent les indices d'une christologie déjà parfaitement formée en substance. Ceux dont Satan a obscurci les yeux sont les seuls à ne pas voir rayonner cette gloire quand elle leur est présentée dans l'Évangile (IV, 4), comme les « psychiques » de I *Cor.* qu'offusque la Sagesse de Dieu. La doctrine de la Rédemption par un Dieu-Homme trouve même en cette Épître un exposé plus topique que dans la Première (v. *infra*).

Et partout nous rencontrons, exprimée ou sous-jacente, l'idée que nous avons reconnue comme formant le cœur de I *Cor.*, celle de l'union des hommes rachetés, soit les Apôtres, soit les fidèles, au Christ et dans le Christ. Elle est déjà exprimée par les expressions qui surabondent de ἐν Χριστῷ, εἰς Χριστόν, διὰ Χριστοῦ; tous sont morts en Lui (IV, 14-ss.), ce qui fournit une équivalence indubitable pour la notion de « corps du Christ » mystique de l'Épître antérieure. Le Christ est la source, le modèle, le moteur de toute vie spirituelle; et c'est parce que la Divinité est apparue dans notre Rédempteur, que Dieu est appelé du nom saisissant, au son si « johannique », de « Dieu d'amour » (XIII, 11, cfr V, 14, ἡ ἀγάπη τοῦ Χριστοῦ).

2° **Le Saint-Esprit.** — Au tout dernier verset (XIII, 13), l'Esprit-Saint est associé au Christ et à « Dieu » comme également personnel. C'est Lui « l'Esprit du Dieu vivant » qui grave son empreinte dans les cœurs (III, 3), qui conforme les croyants à l'image du Christ (III, 18). Il est le principe transcendant et immanent de toute vie intérieure. Grâce à Lui, les fidèles sont devenus « le temple de Dieu » (VI, 16), où il n'y a point de place pour les idoles; Paul dit même quelque part en termes exprès que Dieu « brille dans les cœurs » (IV, 5-6), ce qui implique qu'Il en est l'habitant. Il n'y a d'ailleurs aucune confusion entre l'Esprit et le Christ glorieux, comme nous le prouverons au commentaire de III, 17.

3° **La Trinité.** — Ce n'est pas seulement au fameux passage classique XIII, 13, que la croyance à la Trinité apparaît, mais encore I, 21-22, et, d'une certaine manière, III, 2-3 (v. *ad loc.*). Le « Fils » est toujours nommé Christ, parce que l'Apôtre pense toujours et d'abord à la nature humaine sous laquelle

il s'est manifesté, mais il est très évident que c'est comme personne divine qu'il est nommé à côté du « Père » (ὁ θεός).

4° **L'Église et la communion des saints.** — La catholicité de la société des croyants est mise surtout en relief à la fin du ch. IX (à propos de la collecte pour Jérusalem), qui parle de la confession de foi commune aux deux classes des judéo-chrétiens et des ethnico-chrétiens (τῆς ὁμολογίας ὑμῶν εἰς τὸ εὐαγγ. τοῦ Χριστοῦ), ainsi que de l'union de charité, effective comme affective, qui doit exister entre elles (τῆς κοινωνίας εἰς αὐτοὺς καὶ εἰς πάντας). La « communion des saints », comme nous disons, forme pour ainsi dire l'atmosphère de toute l'Épître, qui est bien la sœur de I *Cor.* Paul y fait appel dès la première page (I, 1-11); elle résulte de ce que tous participent à la mort et à la vie du Christ. L'absence des termes de l'autre lettre, « corps du Christ », « membres du Christ », n'y fait rien; car la doctrine y est, elle inspire tout; et même une note nouvelle, qui l'illustre encore davantage, résonne au ch. XI, v. 2, où la communauté est comparée à une « *fiancée* » du Christ. C'est un aspect non encore aussi bien souligné de cette union, ici l'union d'amour, entraînant bien entendu, comme un mariage, la communauté de vie; et l'image ne convient pas seulement à la personne morale de la collectivité, nous verrons qu'elle s'applique à toute âme purifiée, qui est le « temple de Dieu ».

Comme l'Épître ne traite pas de questions ecclésiastiques, on ne peut être étonné du silence qu'elle garde sur la hiérarchie, le culte, etc. Quant aux *sacrements,* il est un passage (I, 21-22), où la plupart des exégètes voient une allusion au baptême et quelques-uns, ce qui serait à peu près unique, à la *confirmation* comme rite distinct; nous croirions cette opinion bien fondée (v. *ad loc.*).

*
* *

Voilà certes assez de doctrine pour une épître qui avait si peu de prétention à être doctrinale. Mais il y a plus remarquable encore : les enseignements *spéciaux* qui jaillissent à l'improviste sous une poussée de sentiment, et ne tombent pas d'une chaire, mais d'un cœur.

Ils sont relatifs à quelques-uns des points les plus essentiels du dogme chrétien, justification, fins dernières, voie de la Croix.

5° **L'Ancienne Alliance et la Nouvelle.** — Sur cette question capitale, notre épître présente un rapport très étroit, inconnu de I *Cor.,* avec les épîtres aux *Romains* et aux *Galates,* et, de plus, avec l'*Épître aux Hébreux.*

La controverse judaïsante, hors de Corinthe, battait alors son plein, et des intrus se préparaient, dans Corinthe même, à en troubler les esprits. Dans la lettre canonique antérieure, Paul avait bien rappelé, par allusion, l'impuissance de la Loi (I *Cor.* XV, 56), et mentionné en passant les néophytes à qui pourrait venir l'idée bien vaine de se faire circoncire (I *Cor.* VII, 18-19); il ne paraissait pas y attacher d'importance. Maintenant, au contraire, la dévotion mosaïque des faux prédicateurs le porte, pour se défendre d'eux et revendiquer la liberté de son évangile, à déterminer l'essence des rapports entre l'ancienne et la nouvelle économie de la Révélation. C'est le but de la fameuse *allégorie du voile de Moïse* (ch. III et IV), ou de la « *lettre* » qui doit faire place à l'« *esprit* » qui brille maintenant directement aux yeux des hommes; de la « lettre » à la fois

symbole et écran, qui ne pourrait que mener à la mort si on la prenait pour la réalité dernière. L'ancien peuple choisi ne peut espérer le salut que dans le Christ, et le rôle de Moïse est fini, sa loi vieillie et usée (παλαιά) n'est plus qu'un instrument du passé. Il est vrai qu'ici le nom de « Loi » n'est pas écrit, pas plus que les termes « juste », « justifier » ou « justification », expressions techniques de *Rom.* et de *Gal.;* et ceux mêmes de « foi » (πίστις) ou de « croire » (πιστεύειν) n'arrivent que pour désigner la vertu de foi en l'ensemble de ses opérations, sans la mettre en rapport explicite avec l'entrée dans l'état de justice. Mais cela ne prouve qu'une chose, c'est que cette « technicité » des termes n'était pas pour l'Apôtre d'une importance si primordiale que les Réformateurs l'ont cru, et que le « paulinisme » vrai n'est pas enfermé en des formules raides et des points de vue trop restreints dont ils ont fait des hérésies. Pourtant le sens y est, dans toute son ampleur : le croyant, quand il contemple à visage découvert la face découverte du Christ et tout ce qui concerne le Christ, — c'est-à-dire l'« esprit » de la révélation, autrefois caché sous la lettre, — ne peut le faire évidemment que par *la foi;* mais cette foi est transformatrice, elle change réellement le pécheur en juste, puisque Paul dit qu'il se « métamorphose » alors glorieusement à l'image du Christ qu'il contemple (III, 18), devenant ainsi comme un autre Christ, qui ne doit plus être jugé et traité « selon la chair » (v, 16). Toute la société des croyants forme dès lors une « création nouvelle » (v, 17), parce que « les vieilles choses ont passé ». C'est donc bien la quintessence des épîtres qui traitent de la « Justification par la foi », mais les mêmes idées y sont présentées sans distinctions analytiques, avec une ampleur plus oratoire que scolaire, en grandes images qui comprennent tout, et qui rappellent plutôt la façon d'enseigner de l'Épître aux Hébreux.

C'est ainsi encore que, au ch. v, 14 ss., 18 ss., apparaît en raccourci toute une *philosophie de la Rédemption,* qui condense en quelques lignes les plus hauts enseignements de l'Épître aux Romains. La mort du Christ a fait mourir à la vie « selon la chair » toute l'humanité qu'il représentait, et sa résurrection a conféré à la même humanité une vie nouvelle, qui est la vie participée du même Christ, militante autrefois, glorieuse maintenant. Par les mêmes combats les hommes arriveront à la même gloire, car ils en ont les « arrhes » déjà. La *foi,* qui regarde l'invisible, est évidemment la première condition requise pour participer à cette vie divine; elle se développe en *espérance,* une espérance qui fait mépriser tous les maux d'ici-bas, jusqu'à la mort corporelle; elle s'épanouit et se maintient par la *charité,* cet amour du Christ qui presse les apôtres, passe dans les convertis, et tient tous les fidèles unis entre eux et à Dieu (voir IV, fin; v, 1-10; *passim*). Nous reconnaissons et la doctrine fondamentale de I *Cor.,* et les conclusions pleinement clarifiées des épîtres aux *Galates* et aux *Romains.*

6° **L'Eschatologie.** — En liaison avec cette doctrine de la vivification dans le Christ, *l'eschatologie* reçoit dans notre épître, à propos de l'espérance qui soutient le croyant dans les épreuves, la dernière note essentielle qui lui manquait encore après les épîtres aux Thessaloniciens et le sublime chapitre XV de l'autre lettre aux Corinthiens. Il ne s'agit plus de la certitude de la Résurrection, qui est désormais prouvée; mais Paul n'avait encore rien dit en ses

écrits sur ce qu'il advient des âmes élues entre l'heure de la mort corporelle et celle de la Parousie et du jugement général. Il le fait au ch. v, 1-10, passage très profond et précis (quoique d'interprétation laborieuse), et nous apprend là que les âmes jouiront du Christ dès avant d'être mises en possession de leur corps glorieux; un degré de bonheur correspondant à leurs mérites leur sera assigné dès l'heure de la mort, par un *jugement particulier* rendu au « tribunal du Christ ». C'est là l'enseignement doctrinal le plus spécial à notre épître.

L'église militante, qui envoie ainsi continuellement ses membres rejoindre leur Sauveur, vit sur terre dans l'attente, en un état de foi obscure (v, 7, cfr 1 *Cor.* XIII, 12) qu'animent l'espérance et la charité (ces vertus ne sont pas ici nommées en triade comme I *Cor.*). Elle poursuit sa marche dans un monde transitoire où elle est exposée à toutes les embûches de l'adversaire, Satan, Bélial, le « dieu de ce siècle », le Serpent (II, 11; VI, 15; XI, 3; XI, 14) qui règne sur les infidèles, et que Paul semble voir à l'œuvre, en cette épître, plus à découvert encore que dans les autres (cfr *Eph.* VI, 11-12; et II *Thess.* II, 7, le « mystère d'iniquité »); il attaque, directement ou indirectement, le corps même de l'Apôtre (XII, 7). Il faut lui tenir tête, et prendre garde d'être vaincu ou dupé par lui. Pour livrer victorieusement cette lutte sont venus les « temps favorables », les « jours du salut » (VI, 2), c'est-à-dire les « novissima tempora » (du règne messianique); Paul ne dit pas d'ailleurs un seul mot qui ait rapport à leur durée (voir comm. de v, 2, 9). Seulement chaque baptisé doit s'efforcer de plaire au Christ dès la vie présente, s'il veut entrer dans son amitié après la mort (v, 10); car ceux qui n'y parviendront pas s'exposent à la ruine éternelle, qui menace en particulier les ministres de Satan, les faux apôtres (XI, 15).

7° **Anthropologie; morale; spiritualité**. — Sur quel sujet s'exerce le travail transformateur de la foi? Les notes d'*anthropologie* ont aussi, dans cette épître, leur originalité. Deux termes antithétiques qui frappent d'abord sont : « homme extérieur » (ὁ ἔξω ἄνθρωπος) et « homme intérieur » (ὁ ἔσω ἀ., v. III, 16); c'est ici — à la différence de *Rom.* VII, 22, où ὁ ἔσω ἀ. signifie la partie supérieure de l'âme, le πνεῦμα éclairé — le même homme vu dans les conditions tangibles et souvent troublées de son existence d'ici-bas, et vu dans l'état secret de sa conformité au Christ, cfr *Eph.* III, 16; le premier n'est donc pas péjoratif comme « vieil homme », il signifie l'aspect de notre vie que le regard des hommes peut saisir. L'un et l'autre peuvent être empruntés à la *terminologie* hellénistique, mais non à l'anthropologie qu'elle couvrait, et qui en faisait deux *parties* de l'être humain (v. *infra*). C'est une *adaptation* propre à Paul.

Le progrès de « l'homme intérieur » se fait justement par les épreuves qui consument l'autre. Paul insiste beaucoup dans la présente lettre sur une idée qui lui est chère, mais qui devenait pour lui particulièrement actuelle, l'*utilité des souffrances* qui assimilent le chrétien au Christ dans sa Passion, lui préparent « un poids immense » de gloire (III, 20), et donnent aux apôtres le meilleur de leur puissance. Deux mouvements conjugués de vie et de mort assurent la vie qui doit durer toujours. Paul en fait un tableau grandiose dans la merveilleuse péricope VI, 1-10, qui illustre la morale des Béatitudes : « Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux

qui souffrent persécution, etc. » — nouveau signe qu'il s'en inspirait, et la prêchait, avec la vie de Jésus, à ses fidèles (v. *supra*).

Pour les autres mots relatifs à l'anthropologie, tels que πνεῦμα et σάρξ, le premier — quand il ne désigne pas le Saint-Esprit ou ne s'oppose pas à γράμμα, « lettre » — équivaut simplement à « âme » (II, 13; VII, 1, 13) ou à disposition de l'âme et inspiration de la conduite (IV, 13; XI, 14; XII, 18). Quant au mot σάρξ, « chair », il n'est pas de soi péjoratif, désignant habituellement le corps, ou la vie corporelle et extérieure (IV, 11; VII, 1, 5; XII, 7); ce n'est que dans la locution κατὰ σάρκα qu'il prend un sens moral, pour désigner les façons de penser ou d'agir inférieures qui ne dépassent pas les intérêts de cette vie (v. *infra;* on peut aussi se reporter à notre comm. de I *Cor.*, *INTR.* et Exc. v).

Pour le détail de la *morale* en II *Cor.*, après avoir remarqué la réprobation sommaire des péchés charnels et des discordes (XII, 20 ss.; cfr aussi VI, 14 ss.), notons qu'elle englobe la plus franche, noble et sympathique morale naturelle. La sincérité et la décision (I, 17) doivent être les vertus caractéristiques d'un apôtre et de tout chrétien, à qui elles donneront les allures du Christ. Ce que Paul tient à défendre pour commencer, c'est sa simplicité loyale, et on sait que rien ne lui tient tant à cœur que la réputation de désintéressement (VIII, XI, XII). Les exemples du Christ sont là pour nous inspirer générosité et abnégation (VIII, 9). Un beau trait apostolique encore, c'est l'optimisme résultant de la foi en Dieu, contre la « tristesse du monde » qui produit la mort (VII, 8-10). Intransigeante, la morale de Paul l'est assurément, mais elle entend rester aimable; la bienfaisance doit s'accompagner de spontanéité et de bonne humeur (IX, 7). Tout imprégnée, comme on dirait laïquement aujourd'hui, d'« altruisme », et aussi de largeur de vues, elle porte à désirer le bien de l'indépendance, même temporelle et « financière » (αὐτάρκεια, IX, 8), mais pour être mieux à même de bien remplir tous les devoirs d'un homme et d'un chrétien, et avant tout soulager ses frères moins heureux. Rien de fanatique ou d'étroit, mais rien qui puisse non plus favoriser les recherches d'intérêt égoïste.

*
* *

Les influences présumées. — Par cette morale d'indépendance et de désintéressement, l'Apôtre se rapproche souvent, nous le savons, des stoïciens. Il use volontiers de plusieurs de leurs termes, αὐτάρκεια, θαρρεῖν, d'autres, recommandation d'obéir à la conscience, συνείδησις, mais il n'a pas eu besoin de rien apprendre d'eux; tout est chez lui d'inspiration évangélique. Il a tout transporté dans une sphère plus élevée, surhumaine. Ce que les stoïciens n'auraient jamais conçu, c'est la simplicité de Paul à montrer ses émotions et ses troubles, et cette magnanimité qui se complaît tout spontanément dans le sentiment intime de l'humiliation et de la faiblesse, parce qu'elles font ressortir davantage la gloire de Dieu dans la pauvreté de ses instruments humains (ch. XII, fin; *passim*).

Encore bien moins peut-on parler d'emprunts doctrinaux à la *mystique païenne* ou aux *Mystères*. Nous répétons ce que nous avons écrit dans le commentaire de I *Cor.*, p. XLVI et *passim*. En anthropologie, il peut emprunter des expressions au milieu intellectuel grec, la métaphore de la « tente », σκῆνος

(v, 1), l'« homme intérieur », et quelques autres; mais il y met sa marque toute nouvelle (v. *supra*). Le mot « chair », σάρξ, et le mot « esprit », πνεῦμα, sont bibliques; et puisque l'« esprit » lui-même peut-être « souillé » (μολυσμός, vii, 1), il est assez clair que Paul n'admet pas de dualisme métaphysico-éthique dans l'être humain. L'image de la « fiancée » du Christ (xi, 2) est d'origine biblique aussi, et n'a certainement rien à faire avec les ἱεροὶ γάμοι, ou « mariages sacrés » des dieux de mystères. Paul, quoi qu'en pensent *Windisch* ou d'autres syncrétistes, inspirait son enseignement et toute sa vie des *souvenirs* du Christ et de sa prédication et non pas d'un « mythe du Christ ».

Quant à l'inspiration *rabbinique*, elle nous paraît entièrement absente de cette lettre. L'auteur prend de ses termes à la Bible grecque, il va sans dire, mais rien à la théologie judaïque. Car ces traces de « haggada » qu'ont voulu relever quelques auteurs dans l'allusion à Ève et au Serpent (xi, 3) ou à Satan transformé en « ange de lumière » (xi, 14), elles sont purement imaginaires. La Seconde aux Corinthiens est encore plus visiblement indemne de ce genre d'influences que la Première.

*
* *

La psychologie de l'auteur. — Le caractère de Paul, tel qu'il se révèle en cette épître, ferait un merveilleux et intarissable sujet d'étude, — que dis-je? de poème. C'est sa manifestation, en grande partie, qui donne aux pages de notre lettre une si haute valeur de spiritualité. A ce point de vue on peut dire que nulle des autres ne l'égale, pas même l'Épître aux Philippiens.

L'Apôtre y fait bien, à notre grand profit, son « examen de conscience »; il nous révèle le fond de son cœur, si vaste que rien ni personne ne peut y être logé à l'étroit (vi, 11-12). Est-ce la fierté ou l'humilité, la tendresse ou la vigueur qui y domine? Tout cela y est porté à un degré intense, mais tout cela ne fait qu'un chez saint Paul. Il doit se défendre contre des ennemis venimeux, ranimer l'affection d'oublieux et d'ingrats, apaiser des susceptibilités pointilleuses, et, bien à contre-cœur, menacer parfois. Une tâche comme celle-là l'excite au dernier point, car il est fort sensible; il n'a plus ce beau calme qu'il gardait habituellement en dictant sa Première Épître. Mais c'est tant mieux; sans cela quelques-uns des plus beaux traits de son caractère nous seraient moins connus.

Indomptable quand il faut revendiquer ses droits d'apôtre, qui sont les droits du Christ, il reste attentif à prendre tous les moyens de toucher ceux qu'il réprimande, et il ressent tant de peine à affliger ceux qu'il devrait punir! Avec tous les pauvres chrétiens nouveaux qui ne sont devenus répréhensibles que par légèreté ou faiblesse humaine, il prend — sans calcul ni affectation — le moyen le plus sûr de les ramener : leur montrer que sa confiance en eux et toute son ardeur d'affection restent les mêmes, qu'il les aime encore plus parce qu'il les sent malades et en péril, et pense qu'il lui suffit, pour les reconquérir, de les forcer à regarder au fond de leurs propres sentiments (voir, par exemple le comm. de vii, 12, d'après le texte véritable). Un grave coupable, l'« insulteur », qu'il a fallu frapper, il ne veut pas dicter son nom par délicatesse, et, puisqu'il se repent, Paul ne recommande à son égard que toute l'indulgence

possible (II, 9-11). Même aux reproches les plus justes, même à l'indignation, il sait mêler des mots de tendresse comme ἀγαπητοί, « bien-aimés » (VII, 1). Il évite, aussi longtemps qu'il le peut, c'est-à-dire jusqu'à la dernière page de son épître, de se poser en face de la communauté dans une attitude de juge; et encore lorsque son devoir d'apôtre l'oblige enfin de le faire, il déclare très sincèrement qu'il aimerait mieux, s'il avait le choix, voir ignorée son énergie que de la prouver par des répressions (XIII, 7-9). Il est humble comme il ne serait jamais permis de l'être à un chef qui douterait tant soit peu de lui-même; il ne craint pas, ce père, de déclarer à ses fils combien l'équilibre et la sérénité de son âme (II, 1-2), et même en partie la réussite de ses projets (X, 6, 15-16) dépendent de leur accueil; il va jusqu'à s'excuser des justes protestations de sa « lettre intermédiaire », à se plaindre. en termes touchants, de n'être pas assez aimé (VI, 11-13; XII, 16), car lui il les aime, Dieu le sait (XI, 11), au point de leur parler comme un jaloux (XI, 2); et c'est ainsi qu'ils doivent comprendre et supportergronderies et ironies, quand il lui en échappe. Mais jamais, au temps de ses griefs les plus fondés, il n'a perdu la foi en eux, toujours il a eu soin de les louer quand il parlait de leur caractère, soit à Tite (VII, 14), soit aux Macédoniens (IX, 2-3); et il continue à agir ainsi, il ne veut pas croire qu'il puisse aller à une déception. Dès qu'il voit la situation détendue sur le point qui avait été le plus critique, peu s'en faut qu'il ne s'enivre de leurs marques de bonne volonté, quoique ce ne soit après tout qu'une satisfaction partielle; oubliant tout le reste, il s'épanche en éloges qu'un froid observateur aurait trouvés un peu hyperboliques, il les remercie comme d'un bienfait presque immérité d'être revenus au sentiment de leur devoir élémentaire, — des convenances, dirions-nous, qui s'imposaient à son égard (VII, 4, 11, 12, 15).

Est-ce une attitude digne d'un chef, et d'un chef directement envoyé par Dieu lui-même? Oui, quand ce chef était Paul, et justement parce qu'il avait reçu sa mission du tout-puissant « Dieu d'amour ». Avec toute sa délicatesse et ses précautions, ses prières et sa « jalousie », ce grand homme nous paraît par endroits livré à une sensibilité presque féminine, et ce père ressemble à une mère passionnée. Mais lui il savait bien qu'il pouvait se permettre d'ouvrir tout son cœur, pour reconquérir le cœur des autres, et qu'on ne le prendrait pas en pitié comme un sentimental; car toutes ces effusions sortent d'un amour aussi fort que désintéressé, celui du Christ qui le presse (V, 14), qui supplie par la voix de son ambassadeur (V, 20); cet amour-là ne peut être soupçonné d'égoïsme ou de faiblesse. Quand il vient à en parler en termes directs, il entre « dans les transports » (V, 12), et l'œil plonge dans la pureté absolue de leur source invisible; le cœur d'apôtre où elle s'écoule ne sera jamais alangui, non plus que rétréci, par des sentiments trop humains.

De là vient le contraste qui fait la beauté dramatique de cette lettre. En se laissant aller à la tendresse, même à une tendresse plaintive, Paul ne perd jamais la conscience de sa force et de sa dignité. Il sait quelles armes il tient en mains (X, 3-6) et qu'il possède l'art de s'en servir contre ceux-là qui se refuseraient à être réduits par d'autres moyens. Le ministre du Christ, que toute son affection n'empêche pas de proclamer noblement son indépendance à l'égard de ses plus chers enfants (XI, 7-12), ainsi que la grandeur de son pouvoir (X, 13-ss.; XI, 4; XII, 19-ss; XIII), ne craint rien de ses adversaires.

obstinés, qui ne sont que « ministres de Satan » l'hypocrite (xi, 13-15). Il les écrasera aux derniers chapitres avec une assurance que n'a jamais dépassée aucun orateur ou polémiste. Son « apologie » finale (x-xiii), avec son énergie et ses sarcasmes, cette maîtrise de soi qui s'affirme dans la fougue, aussi bien que dans les attendrissements momentanés d'un cœur fort, cela dut produire un effet foudroyant sur ceux qui en entendirent la première lecture.

De dureté, personne ne pouvait l'en accuser après l'audition de la première partie du rouleau. Et d'orgueil, — puisqu'il peut y avoir encore des lecteurs superficiels qui ont ce reproche au ras des lèvres? Mais ils n'ont qu'à lire attentivement le tout, à bien « réaliser » la situation! Son « apologie », Paul ne l'entreprend que parce qu'il y est forcé; il nous le dit et on peut le croire, tant il y met de répugnance, et, pourrait-on dire, de mauvaise humeur. Se « vanter », comme il dit, lui paraît odieux et ridicule. On sent d'un bout à l'autre le conflit intérieur entre ses sentiments et l'ennuyeuse nécessité que les attaques ou le silence des autres lui imposent. Obligé qu'il est de dire des choses qui tourneraient naturellement à sa gloire, il met toute l'ingéniosité instinctive qu'il possède à les affaiblir, à n'arrêter en fin de compte l'attention que sur les faiblesses d'humanité qui accompagnent ses héroïques travaux et sa science divine, servant ainsi comme de repoussoir à la grandeur d'un Autre qui veut bien agir par cet instrument fragile. Déjà au début de sa lettre, Paul se demandait qui peut être, de soi, à la hauteur d'une mission d'évangéliste, et la confusion se mêlait à son enthousiasme devant l'idée que Dieu le prenait dans son triomphe (ii, 14-16); il a avoué tout simplement l'impatience fébrile qui l'a fait fuir la Troade (ii, 13); et maintenant ce sont les tentations, non pas de la chair (ce qui aurait été fort déplacé), mais de la superbe, auxquelles Dieu a voulu qu'une déprimante maladie serve de frein (xii, 6-7, v. *ad lôc.*). D'une manière qu'on dirait systématique, sa « vanterie » tourne à la confusion, la description de son endurance à l'aveu des agitations de son âme, et de l'incident d'une fuite peu glorieuse hors de la première ville où il a prêché; la confidence — très gênée — de son rapt au troisième ciel le mène à dire combien, humainement, il se sentirait impuissant et découragé par sa maladie. En tout cela, celui qui est fort, ce n'est pas Paul, c'est Dieu. On ne connaît guère d'« orgueilleux » fait sur ce modèle-là.

Toutes les alternances affectives de l'Épître sont d'un effet prodigieux, lorsqu'on se rend compte, en la lisant bien, que Paul ne pense jamais, dans ce flux et ce reflux de sentiments, à sa satisfaction ou à sa vindicte personnelles, mais qu'il est sans cesse « pressé par l'amour du Christ » et ne s'exprime qu'en apôtre, toujours. C'est pourquoi, du trouble des affaires locales et des explications toutes personnelles, il sait tout d'un coup remonter si haut aux grandes vues doctrinales et contemplatives, sur la perfection de l'Alliance évangélique, sur la « nouvelle création », le dédain de la mort, l'invincibilité de l'action apostolique, car c'est là le vrai milieu où est fixée la vie de son âme, et d'où il ne *descend* que pour *condescendre* aux nécessités de ses frères, et pour les y faire monter quand il y retourne. Rare et admirable est pareille unification d'une individualité humaine et de la fonction qu'elle remplit. Entre l'homme qui travaille dans la peine, le docteur qui éclaire la croyance et la conduite des autres, et le mystique plongé en Dieu, il y a chez lui fusion

intime, de par l'union au Christ où tout éparpillement d'égoïsme disparaît. L'âme de saint Paul, extraordinairement vivante et riche d'aspects, est si bien accordée par le surnaturel qui la pénètre, qu'on ne saurait y toucher d'aucune manière, l'attendrir ou le fâcher, sans en faire jaillir l'« illumination » en même temps que l'émotion humaine; c'est un instrument à mille cordes, qui ne vibrent qu'en accords doctrinaux imprégnés d'humanité; poussé par le besoin tout personnel, à ce qu'il semble, de défendre sa franchise, il ne saura le faire autrement que par son allégorie profonde sur le voile de Moïse, et on ne pensera plus pour un moment à Paul, mais à la liberté radieuse de l'Évangile succédant à l'esclavage de la Loi.

Et les soucis d'une santé fort menacée, de la mort peut-être proche, toute l'incertitude de l'avenir, enveloppent discrètement d'une émotion encore plus pénétrante une épître où les profondeurs de la vie chrétienne, vues comme la troisième dimension de la doctrine chrétienne, nous apparaissent incarnées dans le cœur d'un saint exceptionnel. Tout en sort en lumière et en flamme réchauffante, sous le choc de toutes les épreuves :

« Luce intellettual, piena d'amore ».

*
* *

La place de cette épître parmi les autres. — La continuité et les variations du ton affectif impriment à la Deuxième aux Corinthiens une puissante marque d'originalité. Cependant elle rentre parfaitement dans l'ensemble des épîtres.

D'abord, naturellement, elle se rattache à la Première, quoiqu'elle n'en soit pas, à vrai dire, comme certains auteurs le pensent, un supplément ou un éclaircissement, car, dans les deux ans qui les séparent (v. ch. v, *infra*), les circonstances avaient bien changé. Du moins, comme l'autre, elle est tout imprégnée du dogme de la *communion des saints,* et elle développe longuement un des plus beaux sujets partiels de la précédente, la description de *la vie apostolique,* type de toute vie chrétienne; elle relève aussi la véritable *liberté* contre la licence des « libertins »; et, pour l'union à Dieu, contre tout faux pneumatisme, tout assujettissement à une économie usée, elle montre que l'on n'y arrive que par la *voie de la Croix,* — quoique le nom même de « croix » n'y soit pas une fois écrit. De plus, elle comble la lacune qui demeurait dans l'eschalotogie de I *Cor.* xv, en enseignant le *jugement particulier* et le *sort des âmes individuelles avant la Parousie.*

Puis, écrite à une époque où la crise judaïsante paraît avoir été au paroxysme (en dehors de Corinthe, qui en subissait pourtant d'insidieux contre-coups), elle condense en résumés splendides ce qui se trouve écrit dans *Gal.* et *Rom.* sur la *rédemption* et la *justification,* — bien que ces termes précis, encore, n'y apparaissent pas. L'ampleur d'idées de ses brefs aperçus présage déjà le procès intégral qui sera institué entre les titres de l'Ancien et du Nouveau Testament dans l'*Épître aux Hébreux.* Mieux que toute autre, elle fait le lien entre cette dernière et les « Treize épîtres ».

Enfin, pour toute l'histoire de l'apostolat paulinien, et la juste appréciation de l'esprit qui anime toute la correspondance de l'Apôtre, elle est infiniment

précieuse. Rien que du fait de sa personnalité incomparable c'est une source d'enseignements mystiques approfondis, absolument concrets, pris sur le vif. Si elle atteint au niveau des autres par ses instructions dogmatiques accidentelles, elle est la plus importante de toutes pour l'histoire intime de l'Apôtre (à côté de *Phil.*, mais au-dessus), ce à quoi elle unit tant de renseignements inédits ailleurs sur sa vie publique. A tous égards, il faut l'appeler une « Grande Épître ».

CHAPITRE III

LA LANGUE ET LE STYLE DE LA DEUXIÈME ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS.

Cette Deuxième lettre canonique est bien la sœur de la Première. Mais, comme elle est beaucoup plus subjective, que les problèmes y sont à la fois plus personnels par la matière et l'occasion, et plus généraux pourtant encore par leur portée, on comprendra que la couleur littéraire a dû assez notablement changer. C'est toujours du Paul, impossible à méconnaître, et du plus grand Paul, mais qui s'offre d'un bout à l'autre sous un aspect plus intime et plus uniformément passionné. Le vocabulaire, surtout la grammaire et le style, doivent s'en ressentir.

I. *Vocabulaire.*

Le vocabulaire est toujours d'une grande richesse, puisque l'Épître, plus courte que l'autre, contient encore de sept cent cinquante à huit cents vocables, dont une moitié, à peu près exactement, consiste en mots qui n'y apparaissent qu'une seule fois. A prendre l'ensemble, c'est toujours la conversation des classes cultivées de l'« hellénisme » qui les fournit. Là cependant où l'émotion se fait belliqueuse, Paul se garde un peu moins de vertes expressions, populaires ou négligées; mais, phénomène inverse, c'est parfois aux instants de transport enthousiaste que lui viennent les expressions les plus littéraires (v. comm. de IV, 4-6, al.). Nous trouvons là un des signes incontestables de sa bonne culture grecque.

Les mots spéciaux à cette épître, dans le Nouveau Testament, atteignenta u chiffre de quatre-vingt-dix, à quelque unité près.

Hapax légomènes « absolus ». — Il est deux adverbes que l'on n'a, jusqu'ici, retrouvés nulle part ailleurs, et qui sont bien conformes du reste à l'usage de Paul, dont l'ardeur aimait les composés superlatifs en ὑπερ —. C'est ὑπερέκεινα, « au-delà » (X, 16), et ὑπερλίαν (XI, 5; XII, 11). Il est probable qu'on ne retrouvera jamais le second, car les Grecs du IV[e] siècle ont bien l'air de ne l'avoir pas lu ailleurs qu'en ces deux passages (en voir le commentaire). — Nous pouvons y joindre le verbe expressif καταναρκᾶν à la voix active (XI, 9; XII, 13, 14, v. *ad loc.*), métaphore d'origine médicale qui doit signifier « endormir et duper par des cajoleries », et qui, selon saint *Jérôme*, était un vulgarisme de la patrie de Paul, la Cilicie. Enfin il y a le mot ψευδαπόστολος (XI, 13), qui a bien pu être adopté par les auteurs chrétiens postérieurs, mais qui, vu la nouveauté de sens du composant ἀπόστολος, a été certainement forgé par saint Paul sur le modèle classique de ψευδομάντις, ψευδομάρτυς, etc., et de néologismes analogues fort en vogue à l'époque hellénistique; cfr ψευδάδελφος de XI, 26 et *Gal.* II, 4. (De plus, il existe un certain nombre de mots, que nous

noterons, retrouvés seulement dans un ou deux documents hellénistiques).

Hap. leg. « *relatifs* » — Ni dans les LXX ni dans tout le Nouveau Testament n'apparaissent les termes :

ἀβαρής, ἀγανάκτησις, ἁγνότης, ἁδρότης, ἄμετρος, ἀνεκδιήγητος, ἀπαρασκεύαστος, ἀπόκριμα, ἄρρητος, αὐθαίρετος, Βελίαρ, ἐγκρίνειν, ἐκδαπανᾶν, ἐκδημεῖν, ἐλαφρία, ἐνδημεῖν, ἐντυποῦν, ἐπενδύειν, ἐπισκηνοῦν, ἑτεροζυγεῖν, εὐφημία, ἐφικνεῖσθαι, ἥδιστα, ἱκανότης, καπηλεύειν, καταβαρεῖν, κατάκρισις, κατάρτισις, κατοπτρίζεσθαι, πέρυσι, προαμαρτάνειν, προενάρχεσθαι, προκαταρτίζειν, προσκοπή, συγκατάθεσις, συμπέμπειν, συμφώνησις, συνυπουργεῖν, συστατικός, ὑπερεκτείνειν, φειδομένως, φυσίωσις.

Dans tout le Nouveau Testament (y compris toujours les Épîtres de Paul), on trouvera ici seulement :

ἀγρυπνία, ἀνακαλύπτειν, ἀπειπέσθαι, ἁρμόζειν, αὐγάζειν, βυθός, δολοῦν, δότης, δυσφημία, ἐθνάρχης, εἰσέρχεσθαι, ἐκφοβεῖν, ἐλαττονεῖν, ἐμπεριπατεῖν, ἐξαπορεῖν, ἐπακούειν, ἐπιπόθησις, ἐπιτιμία, ἡνίκα, ἱλαρός, καθαίρεσις, κάλυμμα, μολυσμός, μωμᾶσθαι, ὀχύρωμα, παραυτίκα, παραφρονεῖν, πένης, πεντάκις, προαιρεῖν, προσαναπληροῦν, πτωχεύειν, σαργάνη, σκῆνος, σκόλοψ, σπουδαῖος, στενοχωρεῖσθαι, συλᾶν, συναποστέλλειν, συνυπουργεῖν, ὑπερβαλλόντως, φωτισμός, ψιθυρισμός.

Manquent ailleurs, non dans le N. T., mais dans les lettres de Paul :

ἄρχεσθαι, ἀτενίζειν, ἀφροσύνη, βαρύς, βοηθεῖν (en citation), δαπανᾶν, ἑτοίμως, θαρρεῖν, θαῦμα, μετανοεῖν, παρέρχεσθαι, περιαιρεῖν, πιάζειν, πληγή, πληθύνειν, ποταμός, προέρχεσθαι, πρόσκαιρος, πτωχεία, σκορπίζειν, σπόρος, τηλικοῦτος, τρίς, ὕβρις, φυλακή, ψῦχος.

D'autres, que nous ne pouvons relever tous, sont rares même dans la langue de l'Apôtre : ναυαγεῖν, ἀποτόμως, ἀμεταμέλητος, al.

Noms propres. — Trois noms propres sont particuliers à notre épître : Ἀρέτας (xi, 32), Δαμασκηνός (*ibid.*) et Βελίαρ (v, 15). Les autres (en plus de Ἰησοῦς, 20 fois dont 11 fois avec Χριστός) sont Παῦλος (deux fois seulement, 8 fois I *Cor.*), Τιμόθεος (i, 1, 19), Σιλουανός (i, 19), Τίτος (9 fois, à travers les chap. ii, vii, viii, xii), Κόρινθος (i, 1, 23), Κορίνθιος (1 fois seulement, vii, 11), Ἀχαΐα (i, 1; ix, 2), Μακεδονία (6 fois, à travers les ch. i, ii, vii, viii, xi) et Μακεδών (ix, 2, 4), Δαμασκός (xi, 32), Τρωάς (ii, 12), Μωϋσῆς (iii, 7, 13, 15). Εὕα (xi, 3), Ἀβραάμ (xi, 22), Σατᾶν (xii, 7; ailleurs Σατανᾶς avec l'article, ii, 11, xi, 14). On aimerait qu'il y en eût quelques-uns de plus, surtout au ch. viii (et xii), où l'anonymat de deux personnages importants déconcerte un peu les exégètes.

Paul se nomme en tête de la première partie, et de la troisième, x, 1. Cela ne fait aucune présomption en faveur de la « Théorie des quatres chapitres », car x, 1 n'est assurément pas le commencement d'une lettre, et on a vu, d'après I *Cor.* déjà, que Paul se nomme volontiers dans le cours même d'un développement (v. *infra*, ch. iv d'INTROD.)

Mots qui sont les plus employés. — En dehors des grands noms nécessaires, tels que Θεός (79 fois), Χριστός (49, dont 11 avec Ἰησοῦς), Ἰησοῦς (20), κύριος (30), πνεῦμα (au sens de Saint-Esprit, 6 ou 7 fois probablement, sur 17), et en négligeant tout ce qu'il y a de banal et d'inévitable comme l'article, le relatif, ἀλλά, ἀπό, αὐτός, γάρ, γίνεσθαι, δέ, εἰ, εἶναι, εἰς, ἐκ, ἐν, ἔρχεσθαι, ἔχειν, ἵνα, ἵνα μή καί (v. *infra*), κατά (v. *infra*), μή, ὅτι, οὐ[χ], nous rencontrons les mots suivants comme les plus affectionnés dans notre épître :

les noms : ἀλήθεια, 8 fois (*Rom.* 8, I *Cor.* 2, *Eph.* 6, I *Tim.* 6, II *Tim.* 6, al.); ἁπλότης 5 fois (3 ailleurs chez Paul); ἀπόστολος, 6; ἀσθένεια, 6 (6 ail. Paul); γνῶσις, 6

(I *Cor*. 10; al.); διακονία, 12 (10 ail. P.); διάκονος 5 (15 ail. Paul); δικαιοσύνη, 7 (I *Cor*. 1; *Rom.*, innombrable; al.); δόξα, 18 (plus que partout ailleurs); ἐκκλησία, 9; ἐπιστολή, 8; εὐαγγέλιον, 8; ἡμέρα, 6; θάνατος, 8; θλίψις, 9 (dans les premiers chapitres; plus qu'ailleurs chez P.); καρδία, 11 (plus que I *Cor*.); καύχησις, 7 et καύχημα, 3 (v. *infra*); κίνδυνος, 5 (ailleurs rien que *Rom.*, 1); λόγος, 9; λύπη, 6 (v. *infra*); Μακεδονία, 6; νόημα, 5 (ail. *Phil*. 1); παράκλησις, 11 (ail. Paul 9, *Act*. 4; v. *infra*); πατήρ 5 (comme *Gal.*; *Phil.*, 4; *Pastorales* et II *Thess.*, 3; ailleurs, davantage); πίστις, 7 (comme I *Cor.*, beaucoup moins que *Rom*. et *Gal.*, v. *infra*); πνεῦμα (au sens non divin, 10 ou 12 fois); πρόσωπον, 12 (I *Cor.*, 2; *Gal*. et I *Thess.*, 3; *Col.*, et II *Thess.*, 1); σάρξ, 11 (fréquent *Gal.*, puis *Eph*. et autres *Ep. de la captivité*); σπουδή, 5; σῶμα, 10 (I *Cor.*, 47 fois, cfr *Rom.*, *Col.*, *Eph.*, al.); Τίτος, 9; φόβος, 5; χαρά, 5 (v. *infra*); χάρις, 18 (le plus après les 25 de *Rom.*; v. *infra*);

les adjectifs ou pronoms déterminatifs, etc. : ἐκεῖνος, 5 fois; μηδείς, 5; οὗτος aux formes diverses, 51, dont τοῦτο, 18; οὐδείς, 8; πᾶς, 50 (fréquent partout à travers Paul, *Synoptiques*, *Actes*); πολύς, 21 (id. *Rom.*); τις, 25; τίς interrogatif, 11 (moins que dans les autres « grandes Épîtres », v. *infra*); τοιοῦτος, 10;

les pronoms personnels : ἐγώ aux cas divers, 61 fois, le vif κἀγώ, 9 (I *Cor*. 10); ἡμεῖς à tous les cas, 111; ὑμεῖς à tous les cas, 159 (plus que partout ailleurs); ἑαυτοῦ, 28 fois;

les verbes : ἀνέχεσθαι, 5 fois (au ch. XI; 1 fois respectivement I *Cor.*, *Eph.*, *Col.*, II *Thess.*, II *Tim.*); ἀπεῖναι, 4 (ail. P. 3); ἀσθενεῖν, 6 (I *Cor*. 10; ailleurs Paul, 3); βλέπειν, 7 (v. *infra*); γινώσκειν, 8; γράφειν, 11 (très fréquent « grandes Ép. »); δέχεσθαι, 6; διδόναι, 13; εἰδέναι, 14, aux formes diverses; ἐλπίζειν, 5 (et ἐλπίς, 3); ζῆν, 8; θέλειν, 9 (fréquent gr. Ép.); κατεργάζεσθαι, 8 (*Rom*. 11, I *Cor*. 1); καυχᾶσθαι, 19 (v. *infra*); λαλεῖν, 9 (moins que I *Cor*.); λέγειν et ses formes, une quinzaine de fois; λογίζεσθαι, 8 (moins que *Rom.*); λυπεῖν, 12 (aux ch. II et VII; 3 fois ail. Paul, v. *infra*); παρακαλεῖν, 17 (v. *infra*); παρεῖναι, 5 (comme *Act.*, plus qu'ail.); περισσεύειν, 10 (plus qu'ail.); ποιεῖν, 8; συνιστάνειν (ou συνιστάναι), 9; φανεροῦν, 9 (*Rom*. 3; I *Cor.*, 1; *Eph.*, 2; *Col.*, 4; I *Tim.*, II *Tim.*, *Tit.*, respectivement 1); χαίρειν, 8 (et χαρά, *supra*, 5);

quant aux adverbes, prépositions, etc. : διά avec l'accusatif, 10; avec le génitif, fréquent; διό (hellénistique), 9; εἰ καί, une dizaine de fois; εἴτε, 11; ἐπί gén. 2 fois dont une citation; datif 14, accusatif, 6; ἰδού, 7 (ail. Paul 3 seulement, v. *infra*); καθώς, 12 (fréquent Paul); μᾶλλον, 8; μετά gén., 7; μέν, seulement 9; μή πως, 5 (plus qu'ail.); ναί, 5 (ail. P., 3); νῦν, 7 (et νυνί, 2); σύν, 7 (comme I *Cor*.); οὕτω[ς], 8; πάλιν, 9; πως enclitique, 5 (au sens de « comment », rien qu'une fois); πρός avec seulement l'accus., 34; ὑπέρ avec gén. (souvent équivalant à περί), 30 fois, avec accus., 3; adverbialement, 1 fois; ὡς, 31; ὥστε conclusif, 3 fois, et comme conjonction suivie de l'infinitif, 4.

Mentionnons encore ici quelques mots moins fréquents, mais propres à Paul dans le Nouveau Testament, comme πεποίθησις, 4 fois (*Eph.*, et *Phil.*, 1), φιλοτιμεῖσθαι, v, 9 (*Rom*. et I *Thess.*, 1), ἀποτόμως (*Tit.*, 1).

Mots qui manquent ou qui sont rares. — Il manque d'autre part beaucoup de mots du langage paulinien habituel. Leur absence à quelques-uns ne peut s'attribuer qu'aux caprices du hasard; ainsi celle de ἀντί, ἄρτι, ὅπου, ὅτε, οὐ μή, οὔπω (qui chez P. n'apparaît d'ailleurs qu'une fois, I *Cor*. III, 2), οὔτε, πότε,

τοσοῦτος, n'a rien de bien surprenant. Celle de ποῦ, fréquent en « diatribe », et qu'on trouve 6 fois I *Cor.*, ainsi que la rareté de τί (διὰ τί, xi, 11; τί γάρ, xii, 13), attirerait davantage l'attention, de même que la pénurie du pronom singulier de la deuxième personne (σοῦ 1 fois, dans une citation; σοί, 2, dont une citation; σέ, jamais, ni σύ). Des mots communs, assez fréquents chez l'Apôtre, πορεύεσθαι, πρῶτος adjectif, ὑπό avec l'accusatif (si usité *Rom.*, I *Cor.*, *Gal.*), γῆ, γραφή, ἴδιος (fréquent I *Cor.*), κεφαλή, ὁδός, οἶκος, οἰκονόμος, οἰκονομία, ὅμοιος et tous ses dérivés, ὄνομα (également *Gal.*), πειρασμός, τιμή, τύπος, χρεία, puis ἀνακρίνειν (10 fois I *Cor.*), μέλλειν, ὁρᾶν (qui ne se trouve d'ailleurs chez P. que 3 fois), et d'autres semblables, n'ont été omis peut-être que faute d'occasion. Mais il faut noter encore le manque de nombre d'expressions qui caractérisaient I *Cor.*, comme ἁμαρτάνειν (manque aussi *Gal.*, mais 7 fois I *Cor.* et *Rom.*), γαμεῖν, γυνή, εἰδωλόθυτον, ἐλευθερός, καλεῖν, κληρονομεῖν, κοιμᾶσθαι, μέλος, μυστήριον, μωρός et μωρία, νοῦς, οἰκοδομεῖν (v. *infra*), πνευματικός, πόρνη (et πόρνος, πορνεύειν), προφήτης et προφητεύειν, σκάνδαλον et σκανδαλίζειν, σοφός, σταυρός, τέλειος, φαγεῖν, ψυχικός; et aussi la rareté de ἀνήρ, 1 fois (I *Cor.*, 33, *Rom.*, 9; *Eph.*, 7; al.), d'ἀδελφός (12 fois contre 39 I *Cor.*), ἄνθρωπος 8 fois, ἄπιστος 3 (contre 11 dans I *Cor.*), εἴδωλον 1 fois; παρουσία (3 fois) n'a jamais qu'un sens humain; σοφία n'apparaît qu'une fois, σταυροῦν 1, σώζειν 1, συνείδησις 3 (I *Cor.*, 9), χάρισμα 1, ἄγγελος 2 (et il ne s'applique en II *Cor.* qu'à des anges mauvais; I *Cor.*, 4, al. 8), ἐξόν 1 fois (cfr les ἔξεστι de I *Cor.*), καλός 2, ἀγαπητός 2 (I *Cor.*, 4; *Rom.*, 7; ailleurs, 15), κόσμος 3 fois seulement (I *Cor.*, 21), νεκρός 1, πιστεύειν deux fois dont une citation, πιστός 2, κρίνειν 2, καταργεῖν 4, παραδιδόναι 1 (comme *Gal.*), πορνεία 1 fois (I *Cor.*, 5). Joignons-y, toujours pour la comparaison avec la Première Épître, la rareté de ὅταν (3 fois), de οὐχί (1), de τότε (1 contre 7 I *Cor.*), de la particule ἄν (4 fois seulement; et 1 fois, iii, 16, ἐάν au même sens). Un rapprochement avec l'ensemble des grandes Épîtres montrera encore comme caractéristique, outre l'absence de beaucoup des mots qui précèdent, celle de ἀκροβυστία, περιτομή, νόμος, ἀπολύτρωσις, δίκαιος (absent aussi de I *Cor.*, et présent *Gal.* seulement en citation, iii, 11, mais 7 fois *Rom.* et 9 fois ailleurs chez Paul), ainsi que de δικαιοῦν, δικαίωμα, δικαίωσις. Nous ne rencontrons qu'une fois Ἰουδαῖος, Ἰουδαία, Ἑβραῖος, Ἰσραηλίτης et Ἰσραήλ deux fois. Βαπτίζειν et βάπτισμα font complètement défaut, ainsi que βασιλεία (5 fois I *Cor.*, neuf fois ailleurs); κτίσις, si fréquent *Rom.*, fait une apparition unique, de même que παράπτωμα, φρονεῖν, χρηστότης; υἱός ne désigne Jésus-Christ, comme dans I *Cor.*, qu'une seule fois (sur quatre); ὑπομονή se lit 3 fois (*Rom.*, 6) et θέλειν 9 fois, ce qui est peu en face de *Rom.*, I *Cor.*, et, proportionnellement, de l'Ep. aux *Galates* qui, bien plus courte, a le même nombre. Bref, nous constatons une assez grande différence de langage entre des épîtres qui sont de la même période, et présentent par ailleurs en air de famille très prononcé.

Si l'on étend la comparaison à toute la littérature paulinienne, on relèvera encore la rareté de εὐαγγελίζεσθαι (2 fois), εὐχαριστεῖν (1), εὔχεσθαι (1 fois, προσευχή et προσεύχεσθαι jamais), διώκειν (1), πληροῦν (une fois; fréquent *Rom.*, *Eph.*, *Phil.*, *Col.*), πείθειν (1; *Phil.* 6), la particule τε (2; *Rom.*, 16; I *Cor.*, 4; *Eph.*, 2; *Phil.*, 1).

De tout cela nous pourrons tirer des conclusious instructives (*infra*).

*
* *

Qualité et provenance. — Ce vocabulaire relève de la bonne langue hellénistique. Nous n'y trouvons qu'un terme d'emprunt étranger, popularisé d'ailleurs à l'époque, ἀρραβών, et très peu de vulgarismes (πιάσαι, δέρειν,? καταναρκᾶν) ou de néologismes (v. *supra*). Il faudrait voir un latinisme dans ἐν ἑτοίμῳ ἔχοντες, (x, 6). L'influence sémitique ne se fait sentir que dans quelques tournures, ou acceptions de mots, δόξα, δοξάζειν, περιπατεῖν au sens moral (LXX), ou πατὴρ τῶν οἰκτιρμῶν, ἀνοίγειν τὸ στόμα, γενήματα τῆς δικαιοσύνης, qui pouvaient très bien passer en grec; celle des derniers livres de la Bible grecque, ou de la littérature gréco-juive, éventuellement en des formes comme ἀνεκδιήγητος (*Pseudo-Aristée*), αὐτάρκεια au sens de « fortune suffisante ». De couleur bien biblique sont encore quelques combinaisons de mots, comme φόβος καὶ τρόμος (VII, 15; encore I *Cor.*, *Eph.*, *Phil.*), dont quelques-unes distinguent cette épître, ainsi ὁ θεὸς τοῦ αἰῶνος τούτου, ἄγγελος φωτός, ἄγγελος Σατανᾶ, τρίτος οὐρανός, al. — D'autres notables expressions particulières sont παλαιὰ διαθήκη, ὁ ἔξω ἡμῶν ἄνθρωπος, κατὰ βάθους (voir *Plummer*).

La Koinê de cette épître est, dans l'ensemble, de catégorie élevée. A côté de quelques formes ou locutions très spécifiquement hellénistiques, comme κατέναντι, γίνεσθαι ἐν, ὄφελον, et la graphie εἵνεκεν (VII, 12), celles qui appartiennent à la langue élégante du temps, et parfois même classique, ne sont pas rares. Le choix de Paul flotte entre συνιστάναι, verbe classique, et le tardif συνιστάνειν; sa dictée est tombée parfois sur des mots ou tournures attiques, comme παραυτίκα pris adjectivement, αὐτοὶ ἐν ἑαυτοῖς, ἐφικνεῖσθαι, l'archaïque οὐθενός, κίνδυνος, καπηλεύειν (non biblique), ἄν après ἡνίκα (III, 15). *Nägeli* signale des mots classiques loués par les grammairiens, ainsi (τὸ) δίψος, ἀφορμή, d'autres appartenant à la bonne littérature de la haute Koinê, et consistant soit en anciens vocables revenus en usage sous l'empire romain, comme ἀγανάκτησις, ἀγνότης, ἄμετρος, διακονία, ἐλαφρός, ἐλευθερία, soit en termes poétiques ioniens passés dans l'hellénisme, comme ἀτενίζειν, ἁρμόζειν, et quelques-uns post-classiques mais antérieurs à Paul, tels ἁδρότης, αὐξάνειν au sens transitif, γένημα (papyrus et *Polybe*), δεκατέσσαρες, δωρεάν adverbe, εἰλικρίνεια, ἐκδίκησις, al., ou attestés en littérature seulement après lui, mais connus déjà en partie dans les papyrus et les inscriptions, comme ἀβαρής, ἀναστρέφεσθαι signifiant « se comporter », ἀποτάσσεσθαί τινι (= ἀσπάζεσθαι d'après *Phrynichus*), ἁγιωσύνη et ἁγιότης, ἀνυπόκριτος, δοκιμή, etc. Quelques-uns sont d'un langage recherché ou lyrique, ἀγανάκτησις, ἁδρότης, εἰλικρίνεια, ἐλαφρία, αὐγάζειν, λάμπειν, φωτισμός. La plupart sont du vocabulaire perpétuel, ou du langage hellénistique courant.

Malgré la richesse de son vocabulaire, le grec de Paul n'est pas toujours facile à rendre avec la nuance exacte, car il se sert assez souvent d'un seul mot pour rendre diverses idées, qui ne peuvent s'abriter sous le même vocable en français, comme χάρις, συνιστάνειν, ὑπόστασις, παρακαλεῖν et παράκλησις (toute une gamme de sens, de « commander » à « consoler »), καυχᾶσθαι et les mots voisins, qui signifient tantôt la gloire, tantôt la vantardise, ou de termes vagues qui lui sont familiers, καταργεῖν, περισσεύειν et mots de même racine. Parfois il reste quelque équivoque. Par exemple εἴ γε καί de v, 3 nous a astreint aux

recherches les plus longues et les plus insipides. On peut rencontrer ἵνα équivalant à ὥστε (I, 17); ἐάν ne marque pas nécessairement le doute; ὑπέρ, en bien des cas, remplace περί.

Quand un mot est susceptible de deux significations, l'une classique et commune, l'autre hellénistique, nous ne croyons pas qu'il faille toujours préférer la seconde; βλέπειν, par exemple (primitivement « avoir le sens de la vue »), qui à l'époque se confondait souvent avec ὁρᾶν, le simple « voir », peut très bien ici (comme dans le reste du N. T.) avoir conservé son sens traditionnel de « fixer le regard » (d'où « veiller à », très fréquent); c'est le cas certainement pour l'impératif βλέπετε de x, 7 (v. *ad loc.*), et ce doit être la même chose à VIII, 8 et peut-être XII, 6 (= « considérer »), tandis qu'au ch. IV, 18 (4 fois), τὰ βλεπόμενα signifie plutôt « les choses visibles », « qui tombent sous le sens de la vue ».

La *provenance* de ce vocabulaire étendu est la même en gros que pour celui de la Première Épître. Cependant il faut noter que la couleur générale en est plus abstraite, ce qu'explique la différence des sujets, Paul n'ayant pas à résoudre cette fois tant de problèmes pratiques. Et comme pourtant ce vocabulaire n'est pas moins varié que l'autre, nous voyons que ce n'est pas seulement la variété de la matière concrète qui forcerait Paul à étendre le choix de ses mots; il avait donc à sa disposition, ce « Sémite », le plus riche répertoire grec. Ici, de la vie domestique ou familière, nous rencontrons assez peu de termes : θυρίς, σαργάνη et τεῖχος, par exemple, à XI, 33. Dans l'ensemble, le langage est « noble », comme auraient dit les professeurs d'autrefois, — sauf aux rares passages où Paul, emporté, lance quelque rude expression. Il y a, naturellement, de ces métaphores militaires qu'il aimait, θριαμβεύειν, ὀχύρωμα, συλᾶν, ὀψώνιον, al.; d'autres mots sont empruntés à la langue administrative d'alors, κυροῦν, ἐπιτιμία, ἀπόκριμα, βῆμα, al., et Paul prend même ἁγνός et πρᾶγμα (VII, 11) dans une acception juridique. Les sports ou les jeux n'interviennent pas comme dans I *Cor.*; tout au plus pourrait-on y ramener (peut-être) quelques emplois figurés de δοκιμάζειν, δοκιμή; les termes de IV, 8-9 (une poursuite et une lutte) ne sont pas techniques, excepté, si l'on veut, καταβαλλόμενοι, peut-être aussi ἐγκαταλειπόμενοι (v. *ad loc.*). D'expression commune avec le langage religieux grec, on ne trouve que ἄρρητος (XII, 4, v. *ad loc.*); par contre, un nombre respectable de mots sont éclos sur le terrain philosophique, dans la Stoa particulièrement : αὐτάρκεια, ἰσότης, συνείδησις, ὁ ἔσω ἄνθρωπος, et d'autres que nous relèverons.

***

Du point de vue *critique et historique*, il y a de précieuses informations à tirer de ce trésor verbal, aussi bien de ses déficiences que de son abondance; pour la psychologie aussi. En vidant une urne où les mots seraient mélangés au hasard, on aurait déjà l'idée du caractère de cette épître, tant leur couleur répond aux divers aspects de la situation. La fréquence de ἀσθένεια, « faiblesse », de λύπη, « chagrin » (6 fois) et λυπεῖν (12), quand les deux mots n'apparaissent que deux fois ailleurs chez Paul, éveillent l'idée d'un trouble profond qui a pesé sur l'auteur; l'attitude audacieuse de défense qu'il prend pour réagir fait

abonder des mots comme καυχᾶσθαι (« se glorifier », ou « se vanter » avec défi), καύχησις, καύχημα, qui additionnés donnent le chiffre de 29, comme ἱκανός 3 fois, ἱκανότης 1 fois, ἱκανοῦν une fois, avec le sens d'« être à la hauteur », et de συνιστάνειν, « recommander », sérieux ou ironique, τολμᾶν, « être audacieux *ou* téméraire » (par ironie) quatre fois (autant que dans tout le reste des épîtres), ἰδού, « voilà », trouvaille ou surprise dramatique, sept fois ici et trois fois seulement ailleurs. La haute tension de la dictée fait jaillir quatre fois (trois fois ailleurs en tout) le mot ὑπερβολή, idée d'« excessif ». Les principes supérieurs qui dominent le débat apparaissent dans la fameuse antithèse (créée par Paul, v. *infra*) de γράμμα, « lettre » et πνεῦμα, « esprit », κοινωνία quatre fois et κοινωνός deux, idée d'« union » ou d'unité, et καινός (opposé à παλαιός), trois fois (quatre seulement ailleurs), avec celle de « rajeunissement », renouvellement, καταλλαγή 2 fois et καταλλάσσειν 3 fois (autant que dans les autres épîtres ensemble), la « réconciliation ». Le but, encouragement des faibles et du lutteur lui-même, progrès, perfectionnement, transparaît dans les termes παρακαλεῖν et παράκλησις (28 fois par addition, 44 fois à travers les autres épîtres), περισσεύειν, « surpasser », 22 fois, ἐπιτελεῖν, « parfaire », « achever », 4 fois (3 fois ailleurs en tout), προθυμία, « ardeur », « bonne volonté », quatre fois, qui ne se lit qu'une fois dans un autre écrit, les *Actes*. Enfin le fond de douceur, de tendresse, d'optimisme, qui reste inaltéré sous la polémique, se manifeste sous les mots de χάρις et χαρίζεσθαι « faire grâce », 22 fois par addition, de χαρά, « joie » et χαίρειν, 13 fois pris ensemble.

Le vocabulaire revêt donc une couleur de fierté et de bataille, en même temps que de plainte, d'attendrissement et d'affection, de reproche et de confiance, d'encouragement et d'espoir, comme on n'y trouverait guère d'analogie dans les autres épîtres de saint Paul. Par contre, il contient peu d'expressions doctrinales; nous avons déjà noté l'absence ou la rareté des mots techniques de la controverse judaïsante, ou relatifs à la thèse de la justification, — mais aussi de la doctrine foncière, la Rédemption et l'union. Et pourtant ce sont encore des pensées qui imprègnent toutes les pages. C'est bien le signe que Paul n'était pas un théoricien prisonnier de sa terminologie. Quant à l'absence presque totale des mots les plus caractéristiques de la Première Épître, γυνή, παρθένος, εἰδωλόθυτον, χάρισμα, πνευματικός, ἐγείρειν, φαγεῖν, etc., elle montrerait à elle seule combien la situation s'était modifiée.

On voit à cette étude que l'*intention* de Paul n'était nullement d'écrire une lettre d'« instruction » dogmatique, ou morale, ou disciplinaire. La Première aux Corinthiens avait suffisamment atteint son but immédiat; les difficultés s'étaient déplacées, tout en se généralisant; elles portaient maintenant sur un esprit, plus que sur aucune doctrine formulée, ou que sur la règle commune des mœurs chrétiennes et de la perfection, bien connue maintenant de ceux-là mêmes qui la violaient. Lorsque Paul parle ici de doctrine, c'est que son « apologie » l'y entraîne, comme accidentellement.

II. Grammaire.

Morphologie et syntaxe, il va sans dire, sont hellénistiques comme le vocabulaire. Mais les particularités grammaticales ne sont pas nombreuses,

moins encore peut-être que dans I *Cor*. Nous ne rencontrons pas ici de οὐ μή, de ἵνα avec le futur indicatif, une seule fois ἐάν pour ἄν, ni de « ἐν instrumental » caractérisé. Il n'existe point de cas certain de « sémitisme », si ce n'est peut-être quelque emploi isolé de διδόναι pour τιθέναι (I, 22; VIII, 16; ? XII, 7).

Rien à remarquer sur la morphologie des substantifs et adjectifs, ni sur l'emploi des cas, — si ce n'est que Paul ignore toujours les formes contractes de πλείων (πλείονας, IX, 2), trait hellénistique.

Article. — L'article joue amplement le rôle si varié qu'il possède en grec. Nous ne rencontrons d'un peu singulier, par excès de contraction elliptique, que son emploi à VIII, 15 : « ὁ τὸ πολύ... ὁ τὸ ὀλίγον » ; mais c'est dans une citation. On trouve l'article deux fois préposé à des génitifs, 17 fois avec l'infinitif, 12 fois avec des adverbes, deux fois avec des locutions prépositionnelles (V, 10 et X, 7), une douzaine de fois devant des prépositions ou des adverbes au rôle d'adjectif explicatif, 36 fois précédant des participes. Tout cela est grec. — Devant Χριστός, il se lit 16 fois et manque 20 fois.

Pronoms. — Le relatif ὅς est employé correctement; 9 fois, ce qui est du style habituel de Paul, au sens de « celui qui » ; six fois avec attraction ; ὃς ἄν, une fois ; ἐφ' ᾧ, une fois.

Verbes et participes. — Il n'y a point de formes inusitées dans la Koinê correcte; signalons tout au plus ἀπειπάμεθα de IV, 2, la forme moyenne en α de ἀπεῖπον, qui s'imposa dans l'hellénisme. Le choix de Paul flotte entre le récent συνιστάνειν, habituel, et le classique συνιστάναι (aux deux passages X, 7 et XII, 11). Sur le sens transitif de αὐξάνειν, le double sens de βλέπειν, v. *supra*.

L'optatif manque totalement.

L'usage des temps est très régulier. On a voulu voir des « *aoristes épistolaires* » en plusieurs passages où cela importe à l'exégèse, ainsi à VIII, 17-18 (v. *ad loc.*). A II, 3, ἔγραψα n'est certainement pas tel, et Paul était si loin de s'imposer l'« aoriste épistolaire » comme règle, qu'il dicte le présent γράφω à XIII, 10, en parlant du contenu de la lettre qu'il est en train de composer. Puisqu'il restait libre ainsi, c'est uniquement par l'exégèse qu'on pourra juger si tel aoriste est « épistolaire » ou non. Nous croyons pour notre part qu'il n'y a pas un seul « aoriste épistolaire » dans toute la lettre. — L'emploi des *parfaits* est également correct, et même délicat. Un seul exemple, et encore douteux, de « *parfait aoristique* » se rencontrerait II, 13 : οὐκ ἔσχηκα ἄνεσιν (v. *ad loc.*). Mais au ch. I, 8 et en beaucoup d'autres passages, le parfait (comme γέγονεν de I, 19; V, 17) garde certainement toute sa signification d'état ou d'action qui continue, ce qui a parfois de l'importance pour l'exégèse historique. — On trouve, I, 9, une forme périphrastique du parfait subjonctif bien connue dans les papyrus, πεποιθότες ὦμεν.

C'est l'*emploi des participes* surtout qui donne lieu à observation. Paul en use et en abuse. Très souvent, du ch. VI aux derniers, ils tiennent la place qui reviendrait à des verbes finis dans des phrases mieux faites. On a voulu reconnaître là quelque influence de l'araméen; mais, comme ce serait un phénomène bien isolé en notre épître, il vaut mieux l'attribuer à l'encombrement de pensées au flux précipité, qui empêchait Paul de prendre souci de la séparation des phrases. Il y a franche ellipse à XII, 4 (ἐξόν pour ἔξεστι), ellipse ou incongruence à IX, 13-14 (δοξάζοντες au lieu d'un génitif, v. *ad loc.*). Mais,

pour toutes les ellipses, incongruences, anacoluthes, asyndèses, nous ferons mieux de renvoyer notre lecteur au paragraphe du « *Style* », infra.

Les *participes absolus* sont aussi traités à l'hellénistique : parfois le *génitif absolu* apparaît là où les classiques ne l'auraient pas employé, par exemple IV, 18, et dans un passage où cette particularité donne lieu à discussion historique, XII, 21 (*ad loc.*). Nous trouvons une tournure rare, mais permise, d'*accusatif absolu*, à IV, 8-9, μὴ ἀνακαλυπτόμενον ὅτι..., v. *ad loc.*

Quant au *régime des verbes*, nous avons déjà signalé l'hellénistique γίνεσθαι ἐν de III, 7. Au ch. IX, 8, περισσεύειν est fait transitif une fois et intransitif une autre. Paul sait d'ailleurs faire varier les prépositions de complément indirect ou circonstanciel avec beaucoup de finesse. Exemples : διὰ δόξης et ἐν δόξῃ de III, 11 (v. *ad loc.*) ; ou bien l'opposition (voulue) de θαρρῶ ἐν ὑμῖν à VII, 16 et θαρρῶ εἰς ὑμᾶς à X, 2, par où Paul rappelle ironiquement que cette « hardiesse » qui lui est inspirée par les bonnes dispositions des Corinthiens n'est pas de la hardiesse *contre* eux, comme le prétendent ses adversaires (v. *ad loc.*).

Adverbes. — Des adverbes sont parfois employés substantivement, même avec l'article (ainsi ναί et οὔ, I, 17-20, v. *supra*). On discute pour savoir si, deux ou trois fois, περισσοτέρως a valeur de vrai comparatif, ou de superlatif absolu (voir à I, 12 ; II, 4 ; XI, 23) ; c'est à trancher en chaque cas spécial. — Il se pourrait que Paul, qui aimait les composés en ὑπερ-, eût forgé l'adverbe ὑπερλίαν, et, peut-être, ὑπερέκεινα (v. *supra*).

Particules diverses. — La négation οὐ, IV, 8-9, se trouve peut-être mise intentionnellement — plutôt que par licence hellénistique — à la place de μή devant des participes, IV, 8-9 (v. *ad loc.*).

μέν apparaît 9 fois seulement (contre 75 δέ), τε deux fois, γε une fois (11 fois ailleurs chez Paul) dans εἴ γε καί de V, 3, si ardu à expliquer. Οὖν est rare, dix fois ; ἤ se trouve en tête d'interrogations 5 ou 6 fois, comme I *Cor.*

Paul affectionne κατά avec l'accusatif, en des expressions devenues chez lui techniques, comme κατὰ θεόν, κατὰ κύριον, κατὰ [τὴν] σάρκα, κατὰ πρόσωπον, et il en a d'autres semblables, comme καθ' ὑπερβολήν, κατ' ἐπιταγήν, en tout 23 fois, moins pourtant que *Rom.*

περί, deux ou trois fois et toujours avec le génitif — à la différence de I *Cor.* et autres épîtres, — est en règle presque générale remplacé par ὑπέρ. Cette dernière préposition apparaît encore trois fois suivie de l'accusatif. On trouve un cas très intéressant, vu sa rareté, pour les grammairiens, de ὑπέρ employé adverbialement XI, 23.

ὡς, deux fois II, 17[b], et peut-être aussi VI, 10-ss., signifie « en tant que », « à titre de ». A XIII, 2 (ὡς παρών), le contexte général l'oblige, selon nous, à signifier « comme lorsque [j'étais présent] » et non « comme si » (v. *ad loc.*). L'expression prégnante ὡς ὅτι de V, 19 (cfr. XI, 21) est d'une interprétation difficile (v. *ad loc.*).

ἵνα est employé souvent, et régulièrement au sens final, mais parfois aussi consécutif. Voir surtout XIII, 6-7, où il pourrait équivaloir à ὅπως, rare.

Signalons enfin la locution très elliptique οὐκ ἄλλα... ἀλλ' ἢ ἃ de I, 13 (v. *ad loc.*).

III. Style. Caractère littéraire.

La structure et le style de la Deuxième Épître aux Corinthiens ont de quoi dérouter la critique à compartiments. En ordre et en correction elle n'égale pas, tant s'en faut, la Première; d'autre part, la spontanéité et la chaleur en sont incomparables, et elle contient, aux derniers chapitres, un des morceaux d'éloquence vraie les plus prestigieux qui aient jamais été écrits.

Ce qui frappe tout d'abord le lecteur, ce sont les *contrastes* — non pas seulement d'une section à l'autre, mais parfois au cours de la même page. S'apercevant que Paul a dicté dans un état de passion continue, il inclinerait à croire que pareille tension l'empêchait de penser à la suite de ses idées et à la cohérence de ses dires, épanchés en brusques jets contradictoires. Toutefois, sous la mobilité des impressions, on sentira bientôt que l'auteur vise toujours un but bien précis, le même de la première à la dernière ligne, et qui est de reprendre, par droit d'amour paternel, d'humble abandon et de loyauté, toute son emprise sur une église troublée, qu'il a craint un moment de voir se refroidir envers lui et son intangible idéal. Peu importe qu'à la franchise des effusions succède celle des plaintes, parfois mêlées d'une juste colère, et que les effusions reprennent ensuite comme s'il n'y avait place que pour elles, pour se perdre encore après dans une série de reproches; au-dessous il y a la logique du vouloir d'un grand homme d'action, et cet écrit presque désordonné d'apparence demeure l'œuvre d'une haute et ferme sagesse pratique, habile à remonter par des envolées subites, imprévues, au plan de la « Sagesse » éternelle qui l'inspire toute.

Nous avions éprouvé un premier étonnement devant la structure générale de cette lettre, qui paraît sectionnée en trois morceaux franchement disparates. Un profond hiatus semble surtout isoler des autres les quatre derniers chapitres. Ceux-ci forment un tout qui est, nous le verrons, fort bien construit en lui-même, autant que peut l'être un réquisitoire très passionné, et où l'on suit sans trop de peine le développement d'une argumentation qui croît en netteté et en vivacité jusqu'à ce qu'elle ait emporté la place. Mais c'est de rattacher cette section aux autres qui est difficile, et de là vient que les meilleurs analystes se bâtissent des théories si divergentes. Les *transitions* entre le chap. x et ceux qui précèdent existent bien, nous le verrons, mais il faut les découvrir. Et le *style* aussi est en contraste accusé. Non pas autant qu'on le prétend quand on tient à faire de ces quatre chapitres une *autre* lettre; par exemple la couleur grammaticale étrange que donne l'abus des participes en rattache bien la langue à celle de la section VIII-IX, et même de la précédente. Mais, d'une instruction quasi administrative, suivant assez abruptement elle-même des épanchements d'amitié, on se trouve tout à coup transporté en plein terrain de « *diatribe* », avec tout ce qui caractérise ce genre au plus haut degré, apostrophes, questions brusques comme pour amorcer des dialogues fictifs, affirmations martelées, hésitations et reprises, ironies cinglantes, boutades, sarcasmes... La critique, éblouie, a quelque mal à se faire à ce changement de climat.

Nous savons que Paul, dans la discussion, aimait les dramatiques effets de

surprise. Mais pourquoi nous en avoir ménagé un de cette force? Il y a une réponse, qui viendra si l'on « réalise » toute la situation présupposée par l'Épître. Le changement déconcertant était plus ou moins préparé; Paul, dès les premiers chapitres, pensait à finir sur un réquisitoire, sans avoir calculé, peut-être, toute la vivacité qu'il y apporterait, et que de nouvelles impressions auront aiguisée. Car déjà nous avions entendu gronder d'âpres accents passagers, qui étaient du même ton que x-xiii; ainsi la fin de ii et le début de iii; puis v, 10 ss. et vi, 11-fin offraient déjà l'avertissement ou l'ébauche des reproches réservés pour finir. L'ironie qui perçait ça et là, les questions précipitées de vi, 14-vii, 1 (voir comm. de ces passages) rendaient tout à fait un son de « diatribe », et l'« apologie » personnelle du ch. xi se préparait dans la description de la vie des apôtres, aux ch. iv, 7 ss. et vi, 4-10. Seulement Paul bridait encore sa fougue, parce que la « diatribe » est faite pour le discours public, et que les premiers chapitres, où il s'agissait de « réapprivoiser », pour ainsi dire, les lecteurs de Corinthe, n'avaient nullement le caractère d'un « discours » à briser des oppositions, mais d'un colloque intime entre amis; or, ce n'est pas là qu'il faut hausser le ton. Par endroits, au contraire, il s'y faisait si humblement persuasif que l'on aurait dit des confidences arrachées dans un murmure. Comment des relations de sentiment si intimes, qui n'existent normalement qu'entre des cœurs très épris, entre personnes très proches par le sang, par le choix d'affection ou la communauté de vie, trouvaient-elles place entre un homme public, un chef, accablé de soucis, obligé de disperser son action par le monde, et l'ensemble d'une collectivité très mêlée, qui n'était pas tout entière confiante, aimante et aimable? C'est le secret d'âmes comme celles de saint Paul, c'est le secret surtout du Christ qui les anime.

Nous admirons profondément cette tendresse, mais nous comprenons bien qu'elle ne pût suffire à tout régler dans la communauté corinthienne, qui avait eu, qui avait encore, des torts très graves. Le Christ a caressé les enfants, mais s'est armé d'un fouet contre les vendeurs du temple et de malédictions contre les hypocrites; de même Paul contre les « brocanteurs » d'évangile (ii, 17), sans épargner tout avertissement rude, le moment venu, à ceux qui restaient ébahis et sans réaction devant leurs boniments. L'Apôtre avait deux tâches à remplir, l'une de réconciliation et de réconfort, l'autre de répression, d'ailleurs entièrement solidaires l'une de l'autre. Chacune avait son heure réservée, mais il ne devait, à aucun moment, sacrifier celle-ci à celle-là, ni celle-là à celle-ci. D'où les deux courants de sentiment qu'on sent aux prises dans sa dictée, où ils fusent alternativement, l'un ne couvrant jamais tout à fait l'autre.

Il y a certainement là un sujet passionnant d'étude dialectique et psychologique. Mais, puisque nous en sommes à nous occuper du style, tâchons de saisir surtout la manière dont il reflète ce conflit intérieur.

* * *

En somme, l'Apôtre se trouvait par instants dans un véritable *embarras,* et cela imprime à son élocution un caractère que trouveraient fâcheux maîtres et écoliers d'éloquence classique. Il veut tout dire, tout ce qu'il a sur le cœur, mais ne rien dire de trop, et il se soucie par conséquent de balancer tous ses

effets, pour rester dans la note juste. Sa spontanéité et sa franchise le pressent, mais il surveille tout ce qu'il exprime, jusqu'à ce qu'il sente le terrain bien préparé; s'il allait lui échapper quelque mot qui indisposât ses chers, mais coupables ou susceptibles Corinthiens, et fermât leur cœur à la confiance qu'il revendique! ou qui, au contraire, parût le faire tomber dans le débonnaireté qui oublie tous les torts, mais ne redresse ni ne répare rien! Il en résulte parfois une gêne sensible dans le style, des réserves, des refoulements. Alors il arrive que la phrase, chez ce maître de la parole, devienne presque gauche, que les répétitions de mots s'accumulent sans nécessité, comme si le vocabulaire était devenu pauvre, qu'un seul vocable reparaisse coup sur coup avec des sens divers, que la construction se relâche ou devienne obscure, — tout cela pendant que l'auteur cherche quelque formule lente à trouver pour une chose plus délicate qu'il va dire, ou parce que la pression de l'idée lui fait perdre tout soin de la forme.

Et, quand il est à se débattre assez péniblement, voici parfois que l'Esprit, le grand Esprit de Dieu, fond à travers le nuage humain, et qu'il le jette dans un transport (ἐξέστημεν, v, 13). Plus alors de calcul de « σωφροσύνη »; le langage prend une hauteur et une sûreté étonnantes; c'est l'antithèse de « la lettre et de l'esprit », c'est le passage de v, 14 ss. sur la Rédemption, et plusieurs autres. C'est le lyrisme puissant et tout spontané de II, 14 ss. sur les triomphes du Christ, de IV, 6 sur l'illumination divine, avec sa cascade de génitifs qui dénote l'absence de toute préparation littéraire, c'est la victoire de l'espérance sur la mort au ch. IV, 17 ss.; ou bien l'adjuration émouvante de VI, 11 ss. aux fils qui ne savent pas rendre l'amour de leur père, l'ironie triomphale de VI, 4-10 dans cette description de la double existence des apôtres, qui atteint, sans préméditation, au sommet de l'art oratoire. Et enfin viendra l'explosion dernière, les coups décisifs de l'« apologie » victorieuse au chapitre XI.

Les péripéties de ce drame psychologique sont sensibles surtout aux premiers chapitres, mais elles se prolongent, et très visiblement, dans les pages au ton plus rassis consacrées à la « collecte », et on les sent encore dans l'assurance de l'apologie finale, aux répugnances que doit surmonter l'Apôtre pour l'entreprendre (voir comm. de X, 9; XI, 2, 16-17, 30-33; XII, 1-6, 11; etc.). En somme, il n'est pas un seul alinéa de l'épître (pas même à VIII-IX), qui semble rédigé dans la réflexion à tête reposée, comme c'était le cas habituel dans la Première Épître. Comprimer et diriger le jet d'une flamme intérieure presque volcanique! Il y faut des bras robustes; et Paul les avait, mais il n'était pas un homme-dieu. Aussi n'a-t-il toujours pu dissimuler son effort.

*
* *

Au milieu de ces poussées contradictoires, il est pourtant remarquable que l'auteur ne perde jamais la maîtrise foncière de sa pensée, ni, malgré les embarras passagers du style, son *art des mots*. Nous dirions que, chez lui, la gêne elle-même contribue à déceler l'homme très cultivé, tant au point de vue de l'esprit et de l'éducation que de la sensibilité affinée. Ainsi les expressions les plus relevées de son vocabulaire brillent parfois dans les passages les

plus difficultueux, et l'on sent encore partout un maître du langage. Nous n'insisterons pas sur les recherches de son, comme les *allitérations,* réussies ou non (I, 13; IX, 8; etc.); mais il y a l'appropriation, la grandeur et la noblesse de certaines *métaphores* (v. *infra*); la façon supérieure de jouer sur des mots comme θαρρεῖν (v. *supra*) ou καυχᾶσθαι; les fines associations entre des termes comme le banal λογία, « collecte », au ch. VIII, et celui dans lequel l'auteur le change, εὐλογία, « bénédiction » (ce qui indique bien, en parenthèse, que Paul pensait en grec, voir *Windisch*); la manière élégante que Paul a de faire ressortir le sens virtuel d'une citation composite de l'Ancien Testament, et de la ramener à sa propre doctrine la plus profonde par un simple changement de particule (ἐνοικήσω ἐν αὐτοῖς, VI, 16, v. *ad loc.*); et bien d'autres traits encore.

Cette dextérité et ces trouvailles instantanées, chez un homme qui en avait l'habitude, sont très compatibles avec l'inspiration bouillonnante et, par moments, étouffante. Il n'en va pas de même pour une construction un peu large d'art littéraire, comme de soutenir une *allégorie.* L'Apôtre (comme dans *Gal.*) a voulu en faire une à propos du judaïsme, celle du « voile de Moïse » aux ch. III et IV. Pour la substance, elle est fort expressive, et saisissante de grandeur; mais on ne saurait dire, au point de vue de la présentation, que Paul, pressé dans sa dictée, soit arrivé à l'équilibrer pour le mieux (v. commentaire). C'est qu'il était personnellement trop intuitif en ses conceptions, et, dans ses exposés dialectiques, trop purement intellectuel, pour se complaire beaucoup en des formes conventionnelles, dont il n'avait point reçu le don spécial. Il faut le laisser à la spontanéité magnifique de son génie naturel, qui lui donne tant de puissance de persuasion, tant de justesse et de vigueur en polémique, et qui l'élève au plus haut lyrisme quand la contemplation, perpétuelle au sommet de son âme, l'entraîne, mais qui ne saurait se plier à aucune règle d'école ni à aucun système rhétorique ou littéraire.

*
* *

Nous devons justifier un peu nos appréciations par l'étude du détail.

Paul prend partout le genre de langage que le sujet lui impose. Ce sont les tons alternés de la confidence et de la « diatribe », et il use des deux excellemment. La diatribe l'emporte franchement aux derniers chapitres, mais quelques éclats y ont préludé dès les premiers, notamment au chapitre VI. Il la manie en maître, avec une impétuosité qui entraîne tout comme un torrent, ou bien une ironie acérée et des boutades comme celle de XI, 21 (v. *ad loc.*). Çà et là sonnent les brèves tournures d'une conversation animée, οὐ θαῦμα, οὐ μέγα (XI, 14-15), des mots isolés saisissent, des sentences jaillissent admirablement frappées. Il est très peu de phrases qui aient une forme impersonnelle; nous avons noté ci-dessus le nombre incalculable des « je », des « nous », « vous ». Le pluriel de la première personne dominera aux débuts de la lettre, du fait que Paul, officiellement, parle en son nom propre et en celui de Timothée; mais, dans l'apologie finale où il défend sa propre personne, ce sera, comme de juste, le singulier qui l'emportera. Au reste, il n'y a pas de règle; aux chapitres de la collecte, singulier et pluriel sont employés indifféremment; et en plusieurs passages, Paul dira « nous » en parlant expressément de lui seul, ainsi au ch. I, 3-

4, où il est question de ses épreuves en Asie, et I, 13, à propos de sa correspondance, et de ce que lui et la communauté doivent être l'un pour l'autre.

L'auteur puise ses *matériaux* au trésor de la plus grande richesse verbale. Nous en avons donné une idée ; mais on peut ajouter ceci, — comme nouvel indice de sa culture grecque, — que les « *hapax légomènes* », ou termes uniques, apparaissent en plus grand nombre là où il est le plus animé et se donne donc le moins de temps pour chercher ses mots, comme à VI, 14-ss. (v. *ad loc.*); il s'en glisse même là où le style s'embarrasse et où le vocabulaire du contexte s'appauvrit un peu (ainsi VIII, 20, ἁδρότης). Les *métaphores*, assez nombreuses, sont, comme nous l'avons dit à propos de I *Cor.*, assez peu originales. Il s'en trouve, selon l'usage, d'empruntées à la vie militaire (II, 14 ; VI, 8 ; X, 4-5), d'autres à l'agriculture (IX, 6, 10), d'autres, mais douteusement, aux concours ou aux jeux (δοκιμή, etc.), ou bien à la liturgie du Temple (ὀσμή, etc. II, 14-16), presque rien à la vie d'affaires (καπηλεύοντες II, 17, et κανών, limite de propriété, X, 13, 16), ou de la maison, sauf, si l'on veut, les « vases de terre » de IV, 7, et la comparaison des parents et des enfants à XII, 14. Paul ne cherche pas à les soutenir et à les prolonger, excepté peut-être à IV, 8-9, qui nous paraît décrire la poursuite d'un homme traqué comme une proie à la chasse. Il en fait des mélanges, et les manie comme des jetons interchangeables (ce qui serait assez « sémitique »), par exemple celles de « maison » et de « vêtement » au début du chapitre V. Rappelons enfin la belle allégorie du « voile ». Toutes, les agricoles surtout, mais aussi les autres, ne sont guère que des lieux communs tirés de la Bible ou du répertoire de la « diatribe », et ressortissent, pour l'ensemble, d'une imagination plus motrice que visuelle ; Paul, nous l'avons dit ailleurs, n'était pas poète de la nature, et s'il parle ici, pour une fois, de « mer » et de « fleuves » (ch. XI), ce n'est pas qu'il poétise, mais qu'il est mû par la nécessité d'énumérer tous les périls qu'il a courus. Seulement, de ces lieux communs, il sait faire des applications tout à fait frappantes, et parfois grandioses, ainsi quand il nous parle du « parfum » du Christ que l'apostolat diffuse en tous lieux, pour la vie ou pour la mort; si c'est une notion de thérapeutique, comme on l'a dit, quelle sublimité il lui donne ! Ailleurs ce sera la note comique, comme à l'image (au moins probable) de ses adversaires, petits bonshommes qui se dressent et s'étirent en vain pour atteindre quelque objet hors de la portée de leurs doigts (ὑπερεκτείνομεν, X, 14). Il y a donc une belle variété dans cette simplicité des figures.

Seulement la *forme* donnée à toute cette matière n'est pas d'une tenue bien homogène, elle contraste plus d'une fois, par ses imperfections, avec la richesse du fond. Il y a de l'inélégance et de la lourdeur en certaines tournures, par exemple I, 11 (ἐκ πολλῶν... διὰ πολλῶν), une grave négligence à XII, 12, où σημεῖα est pris en deux sens différents dans un même verset, des obscurités (ex. II, 5), et cent autres signes d'embarras ou de précipitation dans la dictée : les accumulations de génitifs aux plus beaux passages comme IV, 4, la longueur interminable de la phrase VIII, 1-6, les troupeaux de participes courant ou traînant les uns derrière les autres depuis le ch. VIII, la construction irrégulière et difficile de X, 8-9, la liaison laborieuse et obscure entre XII, 6 et 7, le style embrouillé ou contourné de X, 14-s., XI, 12, et bien des obscurités dues à la concision ou bien, au contraire, au relâchement du style, qui donnent parfois

du fil à retordre à l'exégèse. Répétitions, ellipses, anacoluthes, asyndèses, ne se comptent pas. Pour les *ellipses,* voir à I, 6, 18; II, 2, 10; III, 9, 11; IV, 6, etc.; à partir de IX, 7, il faut renoncer au calcul et parfois elles gênent l'interprétation, comme à X, 11; le mouvement de sa pensée fait passer l'auteur à un style quasi « télégraphique » à VIII, 23, où il y a quatre ellipses d'un coup, tandis qu'ailleurs c'est juste le contraire. Les *anacoluthes,* qui sont parfois fortes, comme à VII, 8-9, se trouvent éparpillées dans toute l'épître, V, 6-7; VII, 7, 8-9; X, 1; XII, 17, al., et décèlent partout soit l'émotion, soit la réflexion subite qui vient brouiller la phrase commencée. Parmi les *asyndetons,* V, 21, VII, 2, XIII, 1, et ailleurs, il en est de voulus et d'expressifs, mais d'autres semblent accidentels.

Tout compte fait, on jugera pourtant qu'un homme qui dictait une longue lettre, en de telles dispositions d'esprit et au milieu de telles circonstances, ne s'en est pas si mal tiré. Ces imperfections n'empêchent aucun connaisseur d'admirer le style prodigieusement vivant de cette épître. Tout y jaillit de source, — de quelle source! — seulement on n'y sent jamais l'art *réfléchi.*

Faut-il faire exception pour « l'apologie des Quatre Chapitres »? *Windisch* ou d'autres ont avancé l'opinion curieuse que Paul imitait peut-être là des allures de « mimes » ou de comédies auxquelles il aurait assisté. De la part de l'ex-pharisien, c'est déjà assez improbable, et d'ailleurs Paul n'avait pas besoin de modèles, surtout de ceux-là. Il suivait dans cette diatribe, encore plus que dans le reste, la vivante et vigoureuse logique intime qui, malgré les apparences, domine la pensée d'un homme qui veut d'une façon très nette et très concrète ce qu'il veut, le conçoit avec beaucoup de force dramatique, et le poursuit sans s'en laisser détourner.

Pourtant ses « *digressions* », ses sautes de pensée? Nous avons dit quel lien essentiel réunit les trois sections; les « sautes » n'empêchent pas toutes les pensées et tous les sentiments de graviter autour d'un sentiment essentiel; c'est la logique d'un cœur aimant, inquiet et embrasé. Quant aux « *digressions doctrinales* », telle la belle page sur « la lettre et l'esprit », elles ne détournent la pensée qu'en apparence, pour l'élever au contraire à la hauteur d'où les rayons de la sérénité éternelle s'épandront, afin de l'ennoblir, sur la nécessaire polémique. Nous avons signalé dans le commentaire de la Première aux Corinthiens (INTR., pp. LXII, al.) ce procédé qui consiste à monter du particulier au général, ou à descendre de l'universel au contingent. D'ailleurs, ces mouvements de montée et de descente obéissent encore ici à un certain rythme « paulinien », à cette succession a-b(-a) que *Joh. Weiss* a fort bien notée dans l'autre épître (INTR. pp. LXVII, al.). Ainsi en va-t-il pour les rares exposés doctrinaux, et pour les fragments de récit qui alternent avec les discussions. Paul tient toujours son idée de fond d'une main solide.

S'est-il imposé ce *rythme* comme règle délibérée? Nous jugerons plutôt qu'il en usait d'instinct. Même les splendides morceaux VI, 10-ss., XI, 21-XII, 10 ont un caractère marqué d'*improvisation;* on se tromperait beaucoup si on les croyait dès longtemps préparés, et tenus en réserve par un virtuose de la parole; des déclarations de spontanéité comme celle de VI, 11-s. (v. *ad loc.*) s'opposent formellement pour le premier (qui est le plus parfaitement rythmé) à cette conception. Il y a encore bien d'autres pages où le rythme s'accuse : I,

3 ss., où la correspondance des mêmes mots paraît moins être un effet de style voulu que due à la négligence littéraire d'un homme qui a le cœur trop plein pour chercher à varier ses expressions; IV, 8-10; V, 14 à VI, 10, où les quatre strophes de VI, 4-10 sont certainement improvisées; VI, 17-18, où le parallélisme n'est que celui des textes hébraïques cités; VI, 14, 15, 16, une strophe à six membres; XI, 21[b] à fin de 31; etc.

Étaient-ce là des procédés conscients de « style oral » artistique? Non, mais du « style parlé » comme il y en a dans toutes les langues; l'allure tumultueuse de X-XIII en particulier s'oppose à toute utilisation pour une « récitation cultuelle ». Un parallélisme occasionnel devait naturellement s'introduire dans la diction d'un homme nourri de la Bible, d'un ancien rabbin tel que l'Apôtre. Mais ce n'est pas toujours là un procédé littéraire, il peut être dû au pur hasard, comme dans le récit de l'« enlèvement au troisième ciel », où il est plus marqué que partout ailleurs (XII, 2-3); là il nous semble bien que Paul ne fait que se répéter machinalement, dans l'embarras du travail intérieur où il cherche l'expression qu'il va employer afin de voiler mieux tout ce qu'il ne veut pas décrire.

Lors donc qu'on peut mettre des morceaux de cette épître en *strophes* (ce qui arrive assez souvent), la tendance sémitique au parallélisme peut bien contribuer à l'expliquer parfois, mais c'est surtout l'ardeur de l'inspiration qui illumine et concentre la pensée de l'Apôtre, — chose qu'elle aurait faite tout aussi bien s'il avait été un pur Hellène. Nulle part du reste dans l'Épître n'apparaît ce qui caractérise le mieux le « style oral » conventionnel, le parallélisme « synonymique »; quand il s'en trouve quelque apparence, on voit que ce sont de pures et simples « répétitions » d'une pensée qui s'arrête en cherchant comment elle continuera à s'exprimer.

Saint Paul n'a donc pas grand chose de commun, et particulièrement dans la Deuxième Épître aux Corinthiens, avec les auteurs de « style oral ».

Pour conclure, reconnaissons que cette lettre, où tant d'imperfections légères se mêlent à des beautés uniques, mais servent à les relever parfois, occupe un sommet parmi les œuvres littéraires de l'humanité. Seul un saint Paul était capable de l'écrire.

IV. Les citations.

Les citations que fait cette Épître de l'Ancien Testament ont été bien étudiées par *Plummer*, qui renvoie lui-même à la dissertation plus générale de *Sanday*, « Romans[1-3] », pp. 302-307. Il y a moins à en dire que de celles de la précédente épître (v. notre comm. de I *Cor.*, pp. LXXII-s., pour les questions de principe). D'abord elles sont moins nombreuses, dans cette lettre plus courte d'un tiers à peu près, et, au lieu d'une trentaine, nous en rencontrons vingt environ; la proportion demeure la même. Toutes ces citations, deux exceptées (*Jérémie*, IX, 24 à X, 17, et *Deut.* XIX, 15 à XIII, 1) se trouvent dans les deux premières sections, et surtout dans la première. En son apologie des « Quatre Chapitres », Paul était trop saisi par son inspiration personnelle pour s'appuyer d'arguments étrangers, même empruntés à la Bible. Il y fait cependant (en plus des citations

formelles) allusion à la séduction d'Ève par le serpent d'après la Genèse (xi, 3, cfr *Gen.* iii, 4, 13). Aux chapitres iii-iv, il commente allégoriquement le « voile de Moïse » d'après *Exode,* xxxiv.

Peu de ces citations sont directes, sauf aux chapitres iii, 2, iv, 13, vi, 2, 16, viii, 15 et ix, 9. Ailleurs, Paul y conforme seulement ses propres paroles, comme il fait souvent aussi dans les autres épîtres, sans avoir peut-être toujours conscience d'emprunter, tant sa mémoire était pleine de la Bible grecque, où il prend, ici encore, quelques termes isolés.

Les livres dont il s'inspire sont (en plus du rappel de *Gen.*), l'*Exode*, le *Lévitique*, le *Deutéronome,* II *Sam.,* les *Psaumes*, les *Proverbes, Isaïe, Jérémie, Osée, Amos,* — et peut-être *Ezéchiel* aux chap. iii, 3, vi, 16-17. Il fait au ch. vi, 16-18, à la mode des rabbins, une longue citation composite où la provenance de quelques éléments est douteuse, et qui peut être influencée par l'original hébreu; il faut y remarquer surtout cette adaptation à la doctrine évangélique (cfr *Jean*) de l'inhabitation divine dans les âmes, le ἐνοικήσω ἐν αὐτοῖς : « Je prendrai demeure *en* eux », qui ne se trouve à la lettre dans aucun des passages de l'Ancien Testament dont il s'inspire.

En général ses citations sont conformes au texte des Septante, quatre fois absolument exactes :

iv, 13 = *Ps.* cxvi, 10 [cxv, 1]; — vi, 2 = *Is.* xlix, 8; — ix, 9 = *Ps.* cxii [cxi], 9 — ix, 10 = *Is.* lv, 10.

A viii, 15 = *Ex.* xvi, 18, il y a un léger changement dans l'ordre des mots.

Quatre fois enfin, son texte demeure très proche de la Bible grecque :

viii, 21 = *Prov.* iii, 4; — ix, 7 = *Prov.* xxii, 8; — x, 17 = *Jér.* ix, 24; — xiii, 1 = *Deut.* xix, 15. (voir *Plummer*).

CHAPITRE IV

AUTHENTICITÉ ET UNITÉ.

L'authenticité substantielle de la Deuxième Épître aux Corinthiens n'a été niée que par une demi-douzaine de critiques excentriques, et aujourd'hui à peu près oubliés; mais quelques auteurs la croient en partie interpolée. Quant à l'intégrité et à l'unité, elles ont donné lieu à de grandes discussions qui ne sont pas finies.

1. *Authenticité* (*et intégrité*).

Quiconque est capable de pratiquer judicieusement la critique interne jugera l'authenticité de II *Cor.* incontestable. *Ab ungue leonem.* Pour elle en particulier, il est juste de dire avec *Goguel* (« Intr. » IV, 2, p. 142), qu'un faussaire aurait imaginé quelque chose de plus net et de plus facile à se représenter que la situation si complexe qu'elle présuppose.

D'ailleurs les attestations, sans égaler pour le nombre et la valeur unique celles qui se réfèrent à I *Cor.*, sont encore abondantes et d'une belle antiquité.

Dès le II[e] siècle, on possède, en premier lieu, le témoignage implicite de *s. Polycarpe,* (« Aux Philippiens », II, 2), qui doit s'inspirer de II *Cor.* IV, 14, quand il écrit : *Ὁ δὲ ἐγείρας* αὐτὸν ἐκ νεκρῶν *καὶ ἡμᾶς ἐξεγερεῖ* (1). — L'auteur de la « *Lettre à Diognète* » s'en inspire très certainement v, 8 (*ἐν σαρκί... ἀλλ' οὐ κατὰ σάρκα,* cfr II *Cor.* x, 3) et v, 13 (*πτωχεύουσι, καὶ πλουτίζουσι πολλούς,* cfr II *Cor.* VI, 10); *Diogn.* VI, 8 pourrait aussi s'inspirer de II *Cor.* v, 1-ss., mais c'est beaucoup moins sûr. Notre épître est mentionnée parmi celles de Paul au *canon de Muratori,* elle entrait dans l'« Apostolicon » de *Marcion,* et *Basilide* la connaissait. Nul doute par conséquent qu'elle ne fût répandue et tenue pour œuvre de Paul et inspirée dans le II[e] siècle. Dans *Théophile d'Antioche* le passage de « Ad Autolycum » I, 2 = II *Cor.* VII, 1; dans *Athénagore* « De resurr. », XVIII, 1 = II *Cor.* v, 10; dans *Hippolyte* « Philosoph. » v, 8 = II *Cor.* XII, 2-4. L'authenticité est incontestée chez *Irénée,* qui, « Adv. Haer. » III, 7, 1, dit en citant II *Cor.* IV, 4 : « Quod autem dicunt aperte Paulum in secunda ad Corinthios dixisse : in quibus deus », etc., et la cite encore ailleurs nominativement; chez *Clément d'Alexandrie,* qui la cite une quarantaine de fois (« Strom. », IV, 16, etc.); chez *Tertullien,* qui en fait aussi grand usage

(1) Ce texte se rapproche plus, pour le mode des verbes, le choix et l'ordre des mots, de II *Cor.* que des textes voisins I *Cor.* VI, 14 et *Rom.* VIII, 11. Cependant c'est I *Cor.* qui passe aussi du verbe ἐγείρειν au verbe ἐξεγείρειν. Les mots τοῖς ὅπλοις τῆς δικαιοσύνης de *Polyc.* IV, 1, font penser à II *Cor.* VI, 7, au moins autant qu'à *Rom.* VI, 13. — On doit aussi signaler quelques réminiscences de notre épître dans *Ignace* « ad Philad. » VI, 3 (cfr II *Cor.* I, 12, al.) et aussi dans « ad Eph. » et « ad Trall. » — On a même vu dans le mot ἐνοπτριζόμεθα de *Clem. Rom.* XXXVI, 2 un rapport à II *Cor.* III, 18.

(« De Pudic. », XIII, etc.); enfin, chez tous les écrivains ecclésiastiques qui suivent. Elle est présente dans toutes les vieilles versions, et la récente découverte des *papyrus Chester Beatty* nous en a fourni un manuscrit qui date du IIIe siècle (v. *infra*).

*
* *

Il est vrai que cette authenticité a été repoussée au XIXe siècle par *Bruno Bauer, Steck* et des critiques de l'« école hollandaise », pour des raisons qu'on va pouvoir apprécier (voir *A. Schweitzer,* « Geschichte der paulinischen Forschung », 1911, pp. 91-ss.).

Selon *Bauer,* c'est l'œuvre d'un auteur médiocre s'inspirant de I *Cor.* qu'il ne comprend pas bien, et ayant d'ailleurs sa christologie et son eschatologie à lui. — Pour *Pierson* et *Naber,* une compilation de fragments recueillis partout, surtout en des lettres pastorales d'évêques des premiers siècles, entre autres, aux ch. X-XIII, de leur « Paulus episcopus » (v. comm. de I *Cor.*, p. LXXVIII). — Pour *van Manen,* un tout fait vaille que vaille de morceaux de lettres et d'autres écrits, qu'on a laissé rempli de contradictions flagrantes. Etc., etc. *Windisch* remarque (comm., p. 23), — et c'est joliment dit, malheureusement il manque un mot français pour traduire — que ces radicaux ont atteint le point « *wo der Scharfsinn in Borniertheit überschlägt* » (« où la pénétration tombe tête première dans la « *bornerie* » d'esprit »).

*
* *

D'autres critiques, sans nier l'authenticité substantielle, ont cru découvrir des interpolations plus ou moins considérables.

On a élagué surtout VI, 14-VII, 1 (v. *infra*), soit qu'on ait trouvé à ce morceau trop d'esprit « catholique », soit qu'on y vît trop de ressemblance avec *Clément* ou *Barnabé.* Ainsi *Schrader, H. Ewald* (comme probable), *Holsten, Renan, Meyer-Heinrici,* les Hollandais *Straatman, Michelsen, Baljon; Krenkel,* à cause de Clément, est hésitant.

Halmel ajoute d'autres interpolations à celle-là; III, 12-18; IV, 3, 4, 6. — *Völter* coupe plus cruellement, et supprime (en plus de VI, 14-VII, 1) II, 16b-IV, 6; IV, 16-V, 11; V, 16. — Notre « *Delafosse* », retranchement fait du « marcionite » et du « catholique », ne laisse à Paul que I, 1-2, 8-11; 15-20; 23; II, 1-13; VI, 11-13; VII, 2-IX, 14; X, 1-2 (mêlé de marcionite); 9-11; XI, 6b-12a; XII, 13-21; XIII, 1-2; 10a; 12. — *Loisy* en est presque arrivé à l'égaler, depuis 1933 (v. infra).

Il y a eu des discussions sur l'authenticité de XI, 32-33 (l'incident de Damas), et de XII, 11b-12 (v. *ad loc.*).

Nous critiquerons dans le commentaire celles au moins de ces opinions qui auraient quelque semblant de fondement.

II. Unité.

Cette question de l'unité est bien plus ardue que la précédente. Des controverses portent sur VI, 14-VII, 1, sur les chapitres VIII et IX, sur les chapitres X-XIII. Commençons par le problème relatif aux derniers, qui est le plus grave.

*
* *

PROBLÈME DES « QUATRE CHAPITRES », X-XIII. — Il a été posé dès la dernière moitié du XVIII[e] siècle, par *Semler*, qui, ayant bien noté le changement d'allures de l'auteur à partir du ch. x, pensa que x-XIII, 10 devaient constituer une lettre d'une autre inspiration que les précédents chapitres; elle aurait été expédiée, sur la réception de mauvaises nouvelles venant de Corinthe, après le départ de Tite pour la levée de la collecte, mentionné au ch. VIII.

Au XIX[e] siècle, la constatation de ce contraste, qui est bien réel, a donné lieu à la confection de plusieurs théories.

Théorie de Hausrath. — *Ad. Hausrath* (1870), après plusieurs précurseurs, lança la thèse qu'on a aujourd'hui l'habitude de désigner par son nom. Il y a, selon lui, incompatibilité sur plusieurs points essentiels entre les parties I-IX et X-XIII; elles n'ont donc pu être unies dans une même missive, et la simple réception de nouvelles inattendues (cfr *Semler*, ci-dessus) n'expliquerait pas le changement de situation et de ton. X-XIII seraient donc plutôt un important fragment de la « lettre en larmes » dont il est parlé aux ch. II et VII, et par conséquent antérieurs à ceux-ci. Le reste de cette lettre antérieure, qui se rapportait toujours au crime d'inceste de I *Cor*. (v. *supra,* au ch. I), eût été formé par une lettre de chrétiens d'Éphèse à la communauté corinthienne, et celle-ci ne l'a pas conservé.

Beaucoup de savants qui écrivirent sur saint Paul adoptèrent cette thèse avec des nuances, et surtout en éliminant le rapport à l'« incestueux » : *Lipsius, Brückner, Pfleiderer, Hermann von Soden, Clemen, Völter,* d'autres de langue allemande, parmi lesquels le commentateur *Schmiedel,* et *Joh. Weiss*, les Hollandais *Cramer* et *Michelsen,* les écrivains de langue anglaise *Davidson, Mac Giffert, Kennedy, W. Bacon, Moffatt, Rendall*, *Kirsopp Lake, D. Smith* (1919), etc., en France *Goguel* et d'autres. *Kennedy* surtout a donné beaucoup de force à la théorie; *Plummer,* sans oser se prononcer trop catégoriquement, a bien mis en lumière toutes les probabilités de cette opinion.

Mais en faveur de la position traditionnelle, s'élevèrent contre elle ou les ébauches qui en avaient précédé : *Beyschlag, Bleek, Reuss, Holsten, Hilgenfeld*, *J. Holtzmann, Godet, Jülicher, Zahn, Heinrici, Ramsay, Weizsäcker, Klöpper, Lietzmann, Bousset, Bachmann, Mc Neile* (1920), *Menzies, H. D. Wendland*, l'ensemble des catholiques, *Cornely, Belser, Sickenberger, Gutjahr,* d'autres encore, bref toute une armée.

On se rappela que *Hug,* dès 1826, avait expliqué l'ordre traditionnel des parties en le comparant à celui du discours « sur la Couronne » de Démosthène, et *Heinrici* étendit l'analogie au type consacré des discours antiques de défense judiciaire. — *Jülicher* explique la différence de ton par une longue pause de dictée, pendant laquelle, Titus étant parti, la colère de Paul, que le disciple avait apaisée, aurait repris; pour *Bousset,* Paul n'aurait voulu ajouter d'abord à la matière des premiers chapitres qu'un petit mot écrit de sa propre main, mais il se serait laissé entraîner à la diatribe par le réveil de mauvais souvenirs; *Rückert, Ewald, Heinrici, Deissmann,* attribuent aussi le changement à ce que Paul se serait mis à écrire lui-même; *Lietzmann,* à des impressions sub-

jectives désagréables qui seraient survenues (ce qui est faire l'Apôtre un peu trop nerveux).

Weizsäcker a eu le mérite de fournir des arguments pour montrer que I-IX étaient une vraie *préparation* à X-XIII; c'est la bonne voie, à cela près que les deux chapitres VIII-IX, sur la collecte, ne sont pas proprement une préparation à quelque communication ultérieure, mais un des deux sujets délicats auxquels I-VII devaient préparer les Corinthiens.

Théorie de Krenkel. — Dans les temps reculés, en 1804, *Greeve* avait reconnu en I-suiv. et X-XIII deux parties d'une même lettre écrites en des temps divers; avant lui, *M. Weber* (1798) identifiait X-XIII, 10 à une toute dernière lettre de Paul à Corinthe, qui serait donc la « *cinquième* » et il fut suivi de *Paulus* (1812) et de *Weise* (1855) (v. *Windisch*, p. 12). *Krenkel,* en 1890, dressa avec beaucoup de détails la thèse que voici :

Il faut respecter l'ordre chronologique des parties de II *Cor.*, mais, en revenant à la ligne de Semler, considérer les « Quatre Chapitres » comme une missive *nouvelle.* Ce n'est donc pas la « lettre en larmes » de II et VII. Elle aurait été motivée par l'attaque des Judaïsants de Corinthe contre la levée de la collecte dont il s'agit au ch. VIII, dont les deux « frères », compagnons de Titus, auraient instruit Paul, avec beaucoup plus de charges contre les Corinthiens que Titus ne lui en avait fait connaître d'abord; une lettre des Macédoniens l'accompagnait, contenant des plaintes contre le traitement peu respectueux qu'aurait subi leur envoyé (le premier des deux « frères »). — *Schnedermann* accepta cette reconstruction comme une possibilité à côté de la position traditionnelle.

Drescher, mettant la « visite » que nous appelons « intermédiaire » après l'envoi à Corinthe de I-suiv. (v. *supra*, au ch. I), attribue le ton de cette « dernière lettre » X-XIII à l'impression fâcheuse que cette visite aurait laissée à l'Apôtre; il la place à l'époque du séjour de trois mois que Paul fit en Grèce à la fin du troisième voyage apostolique (*Act.* XX, 2), lorsqu'il avait quitté Corinthe pour d'autres villes du pays. — *Bruston* (1917) met à peu près de même la composition des derniers chapitres après l'expédition de I-VIII, qu'aurait suivie la « visite » pénible, mais il y rattache le chapitre IX (v. *infra*). — *Windisch* enfin tient pour cette solution d'une « dernière lettre », et croit soutenable la dernière opinion exposée sur le temps de la « visite ».

Ces deux groupes d'opinions, l'identification de X-XIII soit à la « lettre en larmes » soit à une « cinquième lettre », seront critiquées au long et au large dans le commentaire et l'EXCURSUS XIV. Nous maintenons l'unité de l'Épître, avec l'ordre traditionnel de ses parties, pour des raisons nombreuses dont l'essentiel peut se résumer ainsi : 1° l'unanimité de la *tradition textuelle* la soutient; 2° aucun rapport n'est visible entre X-XIII et le délit dont il est parlé aux chapp. II et VII; 3° les difficultés psychologiques à l'admettre ne sont pas très réelles, car *a*) il y a, de III à X-XIII, progression d'une « apologie » sûrement dirigée toujours contre les mêmes adversaires, et dont le ton monte à mesure qu'on avance dans les premiers chapitres; *b*) le dernier verset de la première partie, VII, 16, n'est pas du tout la fin d'une lettre, mais cette

parole : « Je puis me montrer hardi parmi vous », θαρρῶ ἐν ὑμῖν, fait au contraire l'*articulation* entre le ch. VII et tous les suivants. On reconnaît bien en général que le ch. VIII fait une suite à VII; pourquoi pas alors apercevoir aussi que Paul avait voulu bien assurer sa position à l'égard de la communauté, et « pris courage » de la sorte pour traiter, non pas *un* sujet difficile, mais *deux :* la collecte en retard, et l'expulsion ou la répression des mauvais éléments qui troublaient Corinthe?

La preuve, pour acquérir toute sa force, suppose d'ailleurs qu'est résolue la question suivante.

*
* *

Problème de VI, 14-VII, 1. — Ce problème est né du changement de style (et, disent quelques-uns, de sujet), ainsi que de la facilité qu'il y aurait, en supprimant ce morceau, à joindre VI, 13 avec VII, 2-sss. Nous avons vu ci-dessus que plusieurs critiques l'ont cru d'origine non-paulinienne. D'autres le croient seulement déplacé à cet endroit (*Emmerling :* Paul l'aurait introduit après coup; *Hilgenfeld, Pfleiderer, Lisco*, *Clemen, A. Barth, Bacon*, *Moffatt*[2], *Clayton* Dict. of the apostolic age, *D. Smith, von Dobschütz,* al. : il appartiendrait à la « lettre précanonique » mentionnée I *Cor.* V. Pour *Schmiedel* et *Heinrici* il faudrait détacher seulement VI, 14-18. *J. Weiss* (cfr *Loisy*, 1922) place le fragment dans sa « lettre A », *Lisco* dans II *Cor.,* mais à la place de XII, 11-19; *Hausrath, Blass,* dans I *Cor.,* après X, 22; *Pfleiderer* propose de le mettre après I *Cor.*, VI, 20; *Windisch,* et *Bachmann* dans sa troisième édition, le jugent sûrement déplacé.

Nous croyons, avec la tradition et bon nombre de modernes, qu'il est bien là où il est, car il explique les plaintes de Paul touchant le rétrécissement du cœur de ses fidèles. Cette question sera traitée *ad loc.* et dans l'Exc. XII.

*
* *

Problème des chapitres VIII et IX. — *Semler* (1776) vit le premier un doublet de VIII dans IX, qui s'adresserait à des communautés d'Achaïe autres que Corinthe. De même *Pierson* et *Naber*.

Joh. Weiss (« Urchrist. ») met le ch. VIII dans une lettre à part (après la précanonique et I *Cor.*), écrite d'Asie et portée à destination par Titus avant l'ouverture du dernier conflit; — tandis que le ch. IX se joindrait à la dernière lettre, celle de réconciliation (I, 1-II, 13; VII, 5-16; IX). — *Halmel* plaçait également aussi IX dans la lettre qui concluait tout le débat, postérieure à celle qui contenait VIII.

Michelsen et *Hagge* mettent IX à la suite immédiate de VII, le premier verset de IX rejoignant très bien VII, 16. Mais M. colloque VIII dans la lettre sévère, contenant X-XIII, qui aurait précédé; et H. prend VIII pour un fragment d'une lettre spéciale, écrite conjointement par Paul et quelque communauté à chercher en dehors de la Macédoine.

Bruston (v. *supra*) place IX après XIII, 10 (à la fin de sa « dernière lettre »).

Baljon, Clemen 1894, *Lisco*, assignent à VIII une époque postérieure à IX.

Autrefois *Greeve* avait joint, sans déranger l'ordre, IX à X-XIII; Paul aurait

écrit d'abord I-VIII, 15; puis, Tite étant parti, et de mauvaises nouvelles étant arrivées de Corinthe, Paul aurait joint à la première partie de sa lettre une seconde composée de VIII, 16-XIII, 13.

Notre opinion aura quelque rapport avec cette dernière. Mais nous estimons que IX est inséparable de VIII, auquel il fait un prolongement très naturel, sans interruption entre les deux. Les protestations que l'on sent déjà poindre sous le ch. VIII, dans la cause même de l'Apôtre (v. comm. de VIII, 20-21), nous portent seulement à croire que l'interruption, s'il faut en admettre une, se serait produite plutôt entre VII et VIII; car c'est bien au chap. VIII que se fait sentir ou pressentir le changement de ton, quoique ce chapitre se joigne encore naturellement, pour l'idée, au chap. VII.

*
* *

Nous mettrons finalement en tableaux les divers essais de remaniement et de reconstruction qu'a subis notre épître, parfois entremêlée par les critiques avec la Première aux Corinthiens (cfr comm. de I *Cor.*, pp. LXXIX-LXXXII).

Nous suivons l'ordre chronologique, d'après la dernière date où la théorie a été exposée. Les passages de II *Cor.* sont en caractères gras.

HAGGE (1876)

LETTRE A	LETTRE B	LETTRE C	EN DEHORS DES TEXTES
Passages de I *Cor.*	I *Cor.* I, 9-IV, 15, 21; — **II Cor. X, 1-XI, 4**; — I *Cor.* XV; — **II Cor. XI, 5**[b]; — I *Cor.* IX, 1-18; — **II Cor. XI, 7-XII, 21**; — I *Cor.* V-VI; — **II Cor. XIII, 1-10**; — I *Cor.* XVI, 22s.	**II Cor. I-VII**; — **IX**; — **XIII, 11-13.**	**II Cor. VIII.**

LISCO (1896)

A	B	C
II Cor. X, 1-XII, 10; — **VI, 14-VII, 1**; — **XII, 20-XIII, 10.**	**I, 1-VI, 13**; — **XII, 11-19**; — **VII, 2-3**; — **IX**; — **XIII, 11-13.**	**VII, 4 — VIII, 24.**

VÖLTER (1905)

A	B	C	INTERPOLATIONS
I *Cor.* I, 1-9; — IV, 17; — VI, 1-11; — **II Cor. VI, 14-VII, 1**; — I *Cor.* VI, 12-VII, 24; — VIII, 1-5[a]; 6[a]; — VIII, 7-IX, 20[a]; — 22-27; — XII, 1-XV, 28; 50-55, 57-s.; — XVI, 1-24.	I *Cor.* I, 10-II, 5; — III, 1-IV, 16; 18-21; — **II Cor. X, 1-XIII, 10**; — I *Cor.* V.	**II Cor. I, 1-24**[a]; — **II, 1, 3**[a], **4**; — **II, 12-III, 5**; — **IV, 7**[b]; — **V, 15**; — **V, 17-VI, 13**; — **VII, 2-VIII, 8**; — **VIII, 10-IX, 15**; — **XIII, 11-13.**	Le reste de I *Cor.* et **II Cor. I, 24**[b]; — **II, 2**[b]? **3**[b], **5-11**; — **III, 6-IV, 7**[a]; — **V, 16**; — **VIII, 9.**

CLEMEN (1894; — 1907).

En 1894 : A	B	C	D	E
I *Cor.* XV; — II Cor. XII, 20-21; — I *Cor.* III, 10-15; 21-23; 18-20; — II Cor. VI, 14-VII, 1; — I *Cor.* III, 16-17; — VII, 17-24; — IX, 1-X, 22; 25-30; — XIV, 34b-36.	I *Cor.* IX, 1-10; 22; 25-30; — XIV, 34b-36; — I, 1-III, 9; — IV, 1-7, etc.	II Cor. IX.	II Cor. X, 1-XII, 19; — XIII, 1-10.	II Cor. I, 1-VI, 13; — VII, 2-VIII, 24; — XIII, 1-13.

En 1907 : A	B	C	D
II Cor. VI, 14-VII, 1.	I *Cor.*	II Cor. X, 1-XIII, 10.	II Cor. I, 1-VI, 13; — VII, 2-IX, 15; — XIII, 11-13.

HALMEL (1894-1909)

A	B	C	INTERPOLATIONS
II Cor. I, 1-2; — I, 8-II, 13; — VII, 5-VIII, 24; — XIII, 13.	X, 1-XIII, 10.	I, 3-7; — II, 14-VII, 4; — IX; — XIII, 11-12.	VI, 14-VII, 1; — III, 12-18; — IV, 3-4, 6.

JOH. WEISS (*Comm. de* I *Cor.* et *Urchristentum* posthume, 1917)

A	B[1]	B[2]	QUATRIÈME LETTRE	C	D
I *Cor.* X, 1-23; VI, 12-20; — XI, 2-34; — XVI, 7? 8-s.; 20 s.? — II Cor. VI, 14-VII, 1.	I *Cor.* VII, VIII, IX; — X, 24-XI, 1; — XII.	I *Cor.* I, 1-VI, 11; — XVI, 10-14, 22-24?	II Cor. VIII.	II Cor. II, 14-VI, 13; VII, 2-4; — X-XIII.	II Cor. I, 1-II, 13; — VII, 5-16; — IX.

LOISY (1922); voir *infra*, p. LXIX.

A	B	C	D	E
II Cor. VI, 14-VII, 1; — I *Cor.* VI, 12-20; — IX, 1-X, 22; — XI.	I *Cor.* V, 1-VI, 11; — VII, 1-VIII, 13; — X, 23-XI, 1; — XII, 1-31; — XIV, 1-40.	I *Cor.* I, 1-IV, 21; — XV, 1-XVI, 24.	II Cor. II, 14-VI, 13; — VII, 2-3; — X, 1-XIII, 13.	II Cor. I, 1-II, 13; — VII, 5-IX, 15

COUCHOUD (R. H. R., 1923)

A	B	C	D	E	F
I *Cor.* VI, 12-20; — IX, 1-X, 22; — XI, 2-34; — II Cor. VI, 14-VII, 1.	Passages de I *Cor.*	Passages de I *Cor.*	II Cor. II, 14-VI, 13; — X, 1-XIII.	II Cor. I, 1-II, 13; — VII, 2-IX.	Passages de I *Cor.*

WINDISCH (1924)

A	B	C
II Cor. I, 1-VI, 13; — VII, 2-VIII, 24.	II Cor. IX.	II Cor. X-XIII.

GOGUEL (1926)

A	B	C	D	E	F	INDÉTERMINÉ
II Cor. VI, 14-VII, 1; — I *Cor.* VI, 12-20; — X, 1-22.	Passages de I *Cor.*	Passages de I *Cor.*	II Cor. X, 1-XIII, 10.	II Cor. I, 1-VI, 13; — VII, 2-VIII, 24.	II Cor. IX.	II Cor. XIII, 11-13.

Parmi ces remaniements et ces divisions, il y en a de spécieux; mais nous en avons critiqué les principes dans notre précédent commentaire, pp. LXXXIII-suivantes. Comme II *Cor.* était adressée à l'Achaïe entière (I, 1), il est à présumer qu'elle a été copiée plusieurs fois, et qu'il n'était donc pas si facile d'introduire ce désordre en ses parties, ni même de faire ces combinaisons avec d'autres lettres. Toutes les correspondances que donnent, par exemple, *Kennedy* ou *Plummer* entre des phrases de I-IX et de X-XIII pour démontrer que ces derniers chapitres sont les premiers, et que les autres y font des allusions comme à des dires passés, peuvent, nous le verrons, s'interpréter en sens inverse. Puis, ces remaniements et interversions ont d'abord contre eux de n'être jamais ni en rien soutenus par la tradition diplomatique; et s'ils donnent un rétablissement hypothétique plus ou moins vraisemblable des faits de la « crise corinthienne », nous croyons celui que nous avons donné aux deux premiers chapitres de cette Introduction aussi plausible, au moins. Les lecteurs jugeront.

CHAPITRE V

LIEU ET DATE.

Le lieu. — Si l'on maintient, comme il se doit, l'unité de notre épître, le lieu de composition et d'envoi n'est pas objet de problème : c'est quelque endroit de *Macédoine* (vii, 5; ix, 2, 4; cfr ii, 13; viii, 1). Il se pourrait que ce fût la ville de Philippes, le principal centre évangélique de la région, comme le portent les suscriptions de quelques manuscrits et versions, qui s'appuient peut-être sur une tradition ancienne; mais cette précision demeure conjecturale.

Plummer, partisan circonspect de l'antériorité des « quatre Chapitres », objecte que ὑπερεκεῖνα de x, 16 (= « par delà » Corinthe, vers Rome), doit signifier que Paul résidait alors en un lieu situé non au Nord de Corinthe, comme la Macédoine, mais à l'Est; il aurait pensé à la poursuite rectiligne de son apostolat d'Est en Ouest, et devait donc alors se trouver en Asie. Ce raisonnement nous paraît d'une bien mince valeur. L'Apôtre voulait dire simplement qu'il comptait un jour, prenant son élan de Corinthe, s'en aller prêcher sur des territoires nouveaux, plus éloignés encore, dans n'importe quelle orientation, de ses centres premiers d'apostolat; il ne songeait assurément pas, comme un voyageur moderne penché sur sa carte de géographie, aux rapports de longitude est ou ouest des lieux choisis pour ses futures entreprises.

*
* *

La date. — En admettant que tous les changements progressifs survenus à Corinthe et les « événements intermédiaires » (v. *supra,* ch. i) sont bien réels, il faut supposer l'écoulement d'un temps assez long entre les deux épîtres canoniques. On aurait certainement peine à croire que peu de mois, sept ou huit par exemple (cfr. *Plummer,* al.), y aient pu suffire. Avec *Jülicher* et bien d'autres, nous demanderions, au moins, un an et demi.

Mais il est une raison directe, tirée d'un texte formel, qui toute seule nous invite déjà à ménager la possibilité de ce large intervalle : c'est l'expression ἀπὸ πέρυσι de viii, 10 et ix, 2. Les Corinthiens, nous dit Paul, ont commencé, non pas seulement à faire des projets de collecte, mais à passer à leur exécution, « *dès l'année dernière* », au point qu'on aurait pu les croire prêts tout de suite. Le terme ἀπὸ πέρυσι n'entraîne pas de lui-même un laps de temps très considérable, il est vrai; je pouvais dire en janvier 1935 : « Ceci ou cela est arrivé l'année dernière, en octobre 1934 »; et puisque I *Cor.* a dû parvenir à Corinthe vers le début d'un printemps, des auteurs ont pu dire, selon le calendrier dont ils supposaient l'usage chez Paul, que II *Cor.* datait probablement de l'automne de la même année, calculée selon notre calendrier à nous (voir comm. de

VIII, 10). Mais ἀπὸ πέρυσι peut signifier également un intervalle allant du commencement d'une année jusqu'à la fin de la suivante, et rien n'empêcherait, si l'on n'avait que cette expression à nous guider, de supposer vingt-deux ou vingt-trois mois aussi bien que quatre ou six ou sept; en sorte que, si I *Cor.* date du printemps 55, cela pourrait nous reporter, suivant le calendrier choisi, jusqu'aux premiers mois de l'an 57. D'autant plus que l'époque à laquelle l'Apôtre faisait allusion quand il disait aux Macédoniens que Corinthe était prête « depuis l'an dernier » — ou paraissait sur le point de l'être, car nous verrons que παρεσκεύασται était un terme un peu hyperbolique, — cette époque ne coïncidait pas nécessairement avec le printemps de 55, où l'épître y fut reçue. En effet, si la levée de la collecte paraît à Paul (qui s'illusionnait) assez lancée pour justifier pareille expression, ce ne pouvait être au moment même où furent prises les premières dispositions, réglées par I *Cor.* XVI, 1-2; Paul avait répondu là à une demande, à un désir exprimé dans la lettre de l'église corinthienne, concernant une œuvre *future,* qu'elle avait envie d'entreprendre, mais qui ne devait pas être entamée déjà; ce n'est qu'au bout d'un certain temps que Paul, apprenant leur zèle, put croire que les Corinthiens en avaient presque fini. Or, depuis qu'il s'était imaginé cela, il avait pu s'écouler déjà *plus d'une année* (v. *supra*), et auparavant il avait bien fallu qu'il se passât quelque temps depuis que la réception de I *Cor.* les avait renseignés sur les mesures à organiser, jusqu'à ce que l'on pût constater un certain succès pratique de leur initiative (1). Donc si ce feu de paille remontait à un an et plus, la Première Épître, qui les y disposa, étant plus reculée encore dans le passé, elle pouvait dater de presque deux ans. — Et l'on s'expliquerait bien en ce cas pourquoi tous les principaux points touchés dans I *Cor.* n'apparaissent plus en II *Cor.;* c'est qu'ils étaient réglés, et des conditions toutes nouvelles s'étaient fait jour; l'atmosphère générale de cette chrétienté semble en effet s'être notablement modifiée. — Par conséquent, il y a forte présomption que ἀπὸ πέρυσι signifie bien plus que la demi-année approximative de nos exégètes.

Jusqu'ici, ce n'est qu'une « présomption ». Mais voici une raison que nous jugeons péremptoire. Nous entendons maintenir l'opinion que la Première aux Corinthiens a été reçue par l'église un an tout au plus après l'établissement de Paul à Éphèse (2). Or, notre deuxième lettre canonique n'a été composée

(1) En effet, le mode de levée recommandé par Paul, cet argent mis dans les tire-lire chaque dimanche, ne pouvait révéler son efficacité avant un certain nombre de semaines, — par exemple avant la Pentecôte où Paul comptait se diriger sur Corinthe.

(2) La Première aux Corinthiens arriva à destination vers Pâques 55, et Paul a dû se fixer à Ephèse en 54 (voir comm. de I *Cor.*, pp. LXXXVI-ss.). Négligeant dans I *Cor.* XVI les arguments relatifs à Timothée, Apollos, Aquila et Priscille, qui n'ont valeur que de confirmation probable, attachons-nous à un autre qui nous paraît indubitable, la métaphore d'une « porte large » qui s'est ouverte (I *Cor.* XVI, 9; cfr II *Cor.* II, 12, à Troas, et *Col.* IV, 3, où le sens est le même, et bien clair). Pareille figure ne peut être employée que pour signifier un début, l'entrée imminente ou toute récente dans une entreprise; on parle ainsi quand on se trouve devant la porte d'une maison inopinément ouverte, ou qu'on vient à peine de la franchir, mais non une fois qu'on y est installé, et en plein travail. Ainsi Paul. quand il a dicté ce mot, venait de voir se dessiner de vastes perspectives pour l'apostolat d'Éphèse et de l'Asie, — ce qui arriva, d'après les Actes, après les quelques mois de

qu'après qu'il eut quitté cette ville, où, d'après les *Actes*, il avait fait un séjour de près de trois ans. Trois moins un, cela fait deux. Rappelons-nous encore que, après le départ d'Ephèse, l'Apôtre avait prêché en Troade (II, 12-13), puis séjourné quelque temps en Macédoine, et que la composition de son épître fut longue et entrecoupée, au moins qu'elle ne se fit pas en un jour. Il s'ensuit que la Deuxième Épître aux Corinthiens a été reçue des destinataires *plus de deux ans* après la Première Épître. Elle date, non pas de 53 (comme croyait

troubles que les Juifs avaient suscités au commencement de son séjour (*Act.*, XIX, 9, cfr 10-sss.); cette détermination est confirmée par la mention des « adversaires nombreux » et la mémoire des « bêtes sauvages » qui paraît toute fraîche, puisque Paul en frémit encore (I *Cor.* XV, 32). Que, pour profiter de cet heureux changement, il crût suffisant le temps qui allait s'écouler jusqu'à la Pentecôte, c'est à la fois le signe que les circonstances étaient fort prometteuses, au point que Paul se faisait peut-être quelque illusion et, dans son enthousiasme, se relança dans des projets universels (puisqu'il se priva de collaborateurs tels que Timothée et Eraste, qu'il envoya remplir une mission en Europe, v. *infra*), et, encore plus vraisemblablement, qu'il vit, à peine entré par la « porte », toutes ses espérances s'élargir, et ses œuvres se multiplier sur place au delà de toute attente. Pour y suffire, il dut bien demeurer à Ephèse.

Une seule objection (cfr R. B. oct. 1935, pp. 610-s.) a, selon nous, de la portée. C'est que dans les *Actes*, XIX, 21, la mission de Timothée dont il est déjà question I *Cor.* IV, 17, et qui est donc en cours lorsque Paul rédige son épître, paraîtrait n'avoir commencé qu'à la fin du séjour d'Ephèse. En effet, après le récit des succès de saint Paul en cette ville, le narrateur poursuit ainsi : ὡς δὲ ἐπληρώθη ταῦτα, ἔθετο ὁ Παῦλος κτλ., c'est-à-dire Paul résolut alors de s'en aller vers Jérusalem en passant par la Macédoine et l'Achaïe (cfr I *Cor.* XVI), et, ayant envoyé en Macédoine Timothée et Eraste (*Act.* XIX, 22), il demeura encore lui-même quelque temps (ἐπέσχεν χρόνόν) en Asie. S'il fallait prendre ce texte tout à fait à la lettre, on conclurait sans doute que tout cela n'arriva qu'à la fin de son séjour, peu avant l'émeute des orfèvres (*Act.* XIX, 23-sss.), et que par conséquent la composition de la Première aux Corinthiens, postérieure à l'envoi en mission de Timothée, date aussi de cette époque. Mais on sait que Luc n'est pas d'une grande acribie dans les questions chronologiques. Et déjà les mots ἐπέσχεν χρόνον font naître quelques doutes sur ce calcul; car ἐπέχειν, verbe d'intensité, marque avec une mesure de temps une prolongation notable, et, s'il faut prendre le χρόνος en question sur la mesure totale des deux ans de succès signalés plus haut, au v. 10, nous sommes reportés pour le départ de Timothée et d'Eraste à une date qui n'est pas tellement rapprochée du départ de leur maître. D'autre part le ταῦτα ἐπληρώθη est assez vague; on ne sait trop si le ταῦτα de 21 se rapporte à toute la brillante période de ministère des vv. 10-ss., ou seulement aux derniers épisodes relatés (mésaventure des exorcistes, combustion des livres d'occultisme) qui en avaient peut-être signalé les commencements. Aussi, quand nous écrivions notre commentaire de I *Cor.*, n'avions-nous pas vu d'objection à notre thèse de la date dans ce chapitre des Actes.

Je crois pouvoir ajouter une considération à celles-là. Le texte commun et « critique » de *Act.* XIX, 21, ne me paraît pas d'une certitude incontestable. Au lieu de « ὡς ἐπληρώθη ταῦτα ἔθετο ὁ Παῦλος κτλ. », le codex D porte simplement : « τότε Παῦλος ἔθετο... », et l'on sait combien sont vagues ordinairement, dans le Nouveau Testament, les relations de temps marquées par τότε. Or, il y a des leçons « occidentales » dans les Actes qui semblent mériter plus de faveur que les critiques ne leur en ont accordé jusqu'ici (ainsi pour *Act.* XV, 29). Cette leçon du Claromontanus pourrait en être une. La leçon commune ὡς δὲ ἐπληρώθη ταῦτα serait peut-être, elle, une amplification de τότε, que les scribes auraient changé pour donner plus de plénitude à la phrase, plutôt que l'inverse, c'est-à-dire que τότε fût pris pour une simplification du texte primitif. Je livre cette supposition au jugement des doctes; mais pour moi, elle suffit, ajoutant son léger poids de doute aux incertitudes précédentes, à accroître ma persuasion que la date de 55 assignée à I *Cor.* ne rencontre aucune objection consistante dans les Actes. Luc, leur auteur, procédait par blocs de traits narratifs bien plus qu'il n'avait souci d'en marquer les rapports chronologiques.

Harnack, suivant une chronologie périmée depuis qu'on a découvert la pierre de Delphes), ni de 56 (*Ramsay,* al.), mais de 57 (*Lightfoot* et la plupart), — probablement du milieu de l'année 57, peu de temps avant le retour de Paul en Grèce dont parlent les *Actes,* xx, 2-3.

Elle ne peut du reste se placer à une époque plus tardive. Et cette date (généralement admise) de 57, puisqu'il faut deux années bien pleines entre les deux épîtres, finit d'assurer celle de 55 que nous avons soutenue pour la lettre précédente.

CHAPITRE VI

LE TEXTE DE LA DEUXIÈME ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS.

La totalité des manuscrits grecs et des versions, sans exception aucune, garantit l'intégrité de l'Épître et l'ordre traditionnel des trois parties. Mais ce que nous savons de son style et de ses obscurités occasionnelles laisse bien supposer que scribes et traducteurs ont dû n'être guère moins embarrassés que nous devant certains textes, et qu'ils ont pu les « éclaircir » avec plus ou moins de bonheur. Aucune variante pourtant n'est d'une grande importance.

I. *Témoins grecs.*

Papyrus. — Tandis que des fragments de la Première Épître nous sont parvenus sur les quatre papyrus P^{11}, P^{14}, P^{15} (d'Oxyrinchus) et P^{34}, rien de semblable n'était arrivé pour la seconde, jusqu'à ce que la sensationnelle découverte des *codex Chester Beatty* du N. T. soit venue nous apporter bien mieux. Ce sont, comme personne ne l'ignore plus, des codex sur papyrus, dont l'un, qui a été découvert en deux fois, nous a rendu un texte de type égyptien, du IIIe siècle, de la majeure partie des épîtres de saint Paul; parmi les trente feuilles trouvées en dernier lieu (qui sont venues se joindre aux dix déjà publiées par Kenyon), se trouve à peu près un tiers de notre Deuxième Épître aux Corinthiens, en dix pages depuis IX, 7, jusqu'à X, 13 (1). Le codex entier a été nommé P^{46}. Le professeur *Sanders*, de l'Université de Michigan, l'a édité et étudié (*A Third-century papyrus codex of the epistles of Paul,* edited by Henry A. Sanders, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1935). Il le placerait dans la seconde moitié du IIIe siècle, tandis que *Kenyon, Wilcken* et *Lietzmann* qui y a étudié l'Épître aux Romains (H. Lietzmann, *Zur Würdigung des Chester-Beatty Papyrus der Paulusbriefe,* Sitzungsberichte der Berliner Akad., Philol.-hist. Klasse, 1934, XXV), le remontent jusqu'aux premières années du même siècle. En tout cas ce codex est très précieux; à part quelques bévues (comme καθως αυτος ο Χριστος à X, 8, νεχρουντες pour μετροῦντες à X, 12, une répétition de ουχ, qui est un non-sens, à XIII, 3), il contient un texte de bonne tenue, du type égyptien classique, et qui, s'il révèle quelques retouches « occidentales », est bien plus conforme dans l'ensemble à B qu'à D; ainsi, à X, 12, il n'omet pas les mots ου συνιασιν ημεις δε, comme le *Claromontanus* et ses parents. Le P. *Lagrange* (RB., oct. 1935, pp. 625-suiv.) estime qu'il confirme la bonté du texte du *Vaticanus* (2).

(1) De I *Cor*. il ne restait que II, 4-III, 5. Remarquer les leçons de II, 4 : ουχ εν πειθοις σοφιας sans (λογοις), et de II, 8 : τον χυριον της δοξης αυτων.

(2) Depuis que ces lignes ont été imprimées, Mr. Chester Beatty a pu acquérir le reste du manuscrit de saint Paul, auquel il ne manquerait plus que dix-huit pages (« American Jour-

Ce plus antique de tous nos manuscrits, qui peut-être, d'après de bons critiques, remonterait jusque vers 200, a beau être mutilé, il nous apprend du moins, puisqu'il contient encore une partie du chapitre IX, que ce chapitre, et donc les précédents à n'en pas douter, était bien placé à cette époque avant les chapitres X-XIII, et en continuité avec eux.

Citations. — En plus d'un nombre restreint de celles d'*Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène,* al., à tournure parfois « occidentale », que nous relèverons à l'occasion, il y a les leçons de l'« Apostolicon » de *Marcion* qui nous ont été conservées surtout par Tertullien (voir *Harnack,* « Marcion », pp. 44-45, 94*-100*). Le polémiste africain laisse dans la documentation de grandes lacunes; il ne discute qu'à propos de quelques versets de chaque chapitre, ne donne aucune citation précise du chapitre VI, et seulement des mots de deux versets du chapitre XI; etc. Aussi ne sait-on pas si l'hérésiarque avait beaucoup supprimé dans notre épître. Voici du moins des variantes à connaître :

I, 3 : και πατηρ omis après ο θεος; — tendancieux?

II, 15 : τῳ θεῳ omis; — le Dieu de Marcion n'accepte pas de « parfums ».

III, 14 : του κοσμου au lieu de αυτων; — le dieu créateur était du « cosmos ».

IV, 10 : νεκρωσιν του θεου, au lieu de νεκρ. Ιησου; — intention modaliste?

IV, 11 : δια Ιησουν omis.

IV, 13 : la citation de l'A. T. omise.

VII, 1 : αιματος substitué à πνεύματος — car pour Marcion, l'« esprit » ne peut être « souillé ».

Au difficile verset V, 3, Marcion lisait : ειπερ και εκδυσαμενοι ουχ ευρεθησομεθα γυμνοι; — coulant, mais certainement arrangé.

Manuscrits. — Les *majuscules* sont d'abord le *Papyrus* 46, du IIIe siècle (v. *supra*).

Puis les « onciaux »; les plus anciens :

ℵ-δ2-**01**; — B-δ1- **03**; — A-δ4-**02,** où il y a une longue lacune de IV, 13 à XII, 6; — C-δ3-**04,** où tout manque à partir de X, 8; — ב2-α1-**048** (Vatican); ensuite, à partir du VIe siècle :

le *Claromontanus* Dp-α 1026-**06;** et ses parents « occidentaux » : Fp-α 1029-**010;** (« Augiensis », IXe s., Cambridge), Gp-α 1028-**012** (« Boernerianus », IXe s., Dresde); — puis Hp-α 1022-**015** (« Coislinianus », de Paris, fort incomplet, dispersé effectivement en sept bibliothèques, Athos, Leningrad, etc., VIe s.); — **I-016** (un des codex Freer, fragments, VIe s.); — Rp-ε1025-**098** (contient XI, 9-19 Grottaferrata, VIIIe s.) — Sap-α2-**049** (Athos, fragments, VIIIe-IXe s.); — Ψ-δ6-**044** (Athos, VIIIe-Xe s.); — Kap-Απρ1-**018** (Moscou, venu de l'Athos, IXe s.); — Lap-α5- **020**) « Angelicus », Rome, IXe s.); — Mp-α 1031-**0121** (fragments, Londres et Hambourg, IXe s.); — O-α 1023-**081** (contient I, 20-II, 12, Leningrad, IXe s.); — Papr-α3-**025** (« palimpseste porphyrianus », Leningrad, IXe s.); — O7 (19p)-**056**. (Paris, Coislin, de l'Athos, IXe-Xe s.); — ב (Kosinitza, Xe s.); — 382p-Oπ3-**075** (fragments, Athènes, Xe s.); — 55p-α46-**0142** (Munich, Xe s.); — 413p-**0150** (Patmos, Xe s.); — 414-**0151** (Patmos, XIIe s.).

Parmi les *minuscules,* qui contiennent en général des textes du type antio-

nal of Philology », 1936, 91-95, notice de Lietzmann dans ZNTW, 1936, 3-4, p. 310). Jusqu'ici (juin 1936) nous n'avons pas d'autres précisions.

chien, on n'en a trouvé jusqu'ici qu'un petit nombre à signaler particulièrement. Mentionnons (sous la notation ancienne et celle de Gregory) : 7pr-Gregory 569 (qui servit à Erasme); — 17p-Greg. 33, (à Paris, ixe s., le plus estimé généralement, contient un texte antérieur en partie à la revision antiochienne); — 37p-Greg. 31 (codex de Leicester, du groupe Ferrar, xve s.); — 47p-Greg. 1908 (Oxford, xie s., affinités avec A et B); — 67-Greg. 424 (Vienne, xie s.; 67**, les notes marginales de type égyptien.); — 73p-Greg. 441, 442 (Upsal, rapports avec 17); — 80p-Greg. 436 (Rome, xie s., rapports avec 37).

Pour les *lectionnaires,* nous ne savons rien de spécial à noter (1).

II. *Latins.*

Citations. — Il y a celles de la version latine de S. *Irénée* (qui peut remonter jusque vers la fin du iie siècle), celles de *Tertullien,* de *Lucifer* de Cagliari, et de beaucoup de Pères ou écrivains ecclésiastiques, qui se rapprochent en gros de la *vieille-latine,* et ont une couleur « occidentale ».

Versions. — Le texte de l'*Ambrosiaster* dans son commentaire est du même genre.

De la *vieille-latine*, nous possédons d'abord les textes latins des onciaux bilingues D, E, F, G, qui ne sont pas des traductions littérales du grec correspondant :

d a du rapport avec les citations de *Lucifer;*

e, f, g, ressemblent plus à la *Vulgate;*

puis viennent :

r (cod. « frisingensis », Munich, vie s.), fragments;

m (Speculum ps.-august.), fragments, à Rome, ixe s.;

x (cod. « bodleianus » d'Oxford), l'épître entière, ixe s.

Des manuscrits de la *Vulgate,* dont le texte est parfois un peu fautif, ou trop « approché », nous mentionnerons :

le « fuldensis » (F, fuld.) du vie s.; — le « codex de Léon », du viiie siècle, palimpseste, qui suit la vulgate pour Paul, fragments; — l'« amiatinus » (A, am.), viiie s.; — le « toletanus » (T), viiie s.; — le « harleianus II » (Z^2), viiie s., avec nombreuses leçons vieilles-latines; — L^2 (cod. « lombardicus »), viiie s.; — R^2 (cod. « reginensis »), viiie s.; — le « dublinensis » (D, « Book of Armagh »); — le « hubertianus » (H); — le « sangermanensis » (G), du viiie-ixe s., leçons vieilles-latines; — le « cavensis » (C), ixe s.; — Θ (« theodulfianus »), ixe s.; — du même siècle le « carolinus » (K, « Bible de Granval »), — le « bambergensis » (B^2), — le « vallicellianus » (V), — l'« oxomiensis III » (O^3), qui a un fond vieux-latin; — l'« ulmensis » (U^2); — puis R (Bible de Rosas), xe siècle; W (« codex Wilhelmi de Hales ») — et encore le « codex colbertianus », du xiie-xiiie s., qui pour Paul est de la vulgate, — le « codex perpinianus », xiiie siècle. Etc.

(1) Dans l'appareil du commentaire, nous nous servons pour tous les manuscrits de la nomenclature ordinaire.

III. *Autres versions.*

Au sujet des anciennes traductions syriaques, égyptiennes, etc., on peut se reporter à notre commentaire de I *Cor.*, p. XCIII-suiv.

SYRIAQUES. — La *Peschitto* (*peš.*) offre une bonne cinquantaine de manuscrits des lettres de Paul. — La *philoxénienne* des Épîtres pauliniennes (pour autant qu'on pourra la distinguer de l'harkléenne), serait perdue; des quelques manuscrits *harkléens*, 1[a] de Cambridge (« Univ. Add. » 1700) serait le meilleur.

ÉGYPTIENNES. — Il existe de notre épître de nombreux fragments *sahidiques* (*sah.*); la *bohaïrique* (*boh.*) nous a transmis une trentaine de manuscrits de l'Apôtre (voir le vol. III de *Horner*, texte établi d'après le manuscrit 424, « British Museum, Oriental »).

GOTHIQUE. — Dans les Cod. Ambrosiani notamment, il en reste des fragments palimpsestes parmi cinq manuscrits du VI[e] siècle.

Quant aux autres versions anciennes, l'ARMÉNIENNE, à base antiochienne, présente pour les épîtres des leçons qui rappellent parfois les corrections de ℵ et de H, c'est-à-dire Euthalius et le type grec de Césarée; il existe (ou existait) surtout beaucoup de manuscrits en Russie, et il ne se trouverait pas moins de trente-deux bibles complètes à Eschmiadzin. Sur la GÉORGIENNE, faite, d'après Kenyon, sur un texte syriaque du même type que celui de s. Ephrem, sur l'ÉTHIOPIENNE, l'ARABE, il y aurait peu de chose à dire. Et d'ailleurs, pour l'étude de notre épître, les cinq ou six dernières versions nommées ne sont que d'une importance mineure.

Pour le classement de tous ces témoins, et leur valeur relative, voir notre INT. à I *Cor.*, p. XCII.

Notre texte a été établi d'après les mêmes principes que celui de l'épître précédente (v. comm. de I *Cor.*, pp. XCV-s.). Les passages qui peuvent le plus faire hésiter, et ont été sujets à discussion sont : I, 10; 15-16; II, 1, 5, 14; III, 13-14, 17, 18; V, 3, 4, 9, 13, 16; VIII, 6, 11, 17; IX, 2; X, 8-11, 12-13; XI, 1, 4, 5, 9, 12, 21; XII, 6-7, 14, 15; XIII, 7. On voit qu'ils sont assez nombreux; ils touchent parfois à l'intelligence d'une histoire compliquée, ou aux nuances de la pensée de l'Apôtre, pourtant jamais ou presque à la doctrine ni à l'allure générale ou à l'esprit de la lettre.

Notre traduction a visé à l'exactitude des nuances à rendre et du mouvement à suivre; je l'aurais faite toujours coulante et limpide, qu'il faudrait m'en faire un grief plutôt que des compliments, car, sur plus d'un point, elle ne ressemblerait plus guère alors à l'original. Si elle avait pu du moins — mais au meilleur même des traducteurs en n'importe quelle langue je pense que ce serait impossible! — rendre dans les mots toute la vigueur, l'élévation mystique et la splendide humanité d'un Paul défendant sa cause pour gagner celle du Christ dans les cœurs « rétrécis » !

CHAPITRE VII

LES COMMENTAIRES DE LA SECONDE ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

Notre Épître a été moins souvent commentée à part, chez les modernes, que la Première; mais elle a donné lieu à encore plus d'études spéciales concernant l'histoire compliquée qu'elle manifeste, l'unité, l'ordre des chapitres. Ici nous ne parlons que des « commentateurs » qui l'expliquent tout au long. On trouve les autres auteurs à la « Bibliographie », et ils sont appréciés au cours de l'Introduction et du Commentaire. Souvent, pour les détails concernant ceux qui ont commenté aussi I *Cor.*, le lecteur devra se reporter à notre commentaire sur cet ouvrage, INT., ch. IX.

I. *Anciens et Médiévaux.*

Sur l'exégèse historique des commentateurs de l'Antiquité et du Moyen Age, et leur « tradition » survivante jusqu'à nos jours, voir ci-dessus, aux chapitres I et II.

SAINT EPHREM. *Comment. in epistolas Pauli,* Venise, 1893, pp. 85-116 (voir comm. de I *Cor.*, pp. XCIII-XCVII, al.).

Les commentateurs *grecs* sont :

SAINT JEAN CHRYSOSTOME. *Homiliae XXX in epistolam secundam ad Corinthios* (*PG.*, tome 61, pp. 381-610). Le charme, la valeur psychologique et spirituelle de ces homélies, leur éloquence tour à tour ardente et familière est ce que l'on sait. Si les difficultés historiques de l'Épître cherchent leur solution exclusivement dans la précédente, du moins il n'y a pas de doute que le grand docteur, à la différence de presque tous les anciens, ait reconnu la réalité des *deux visites* antérieures à l'envoi de II *Cor.* (v. *supra*).

SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE (*PG.*, 74), fragments tirés des Catenae. — THÉODORET de Cyr (*PG.*, 82); — SAINT JEAN DAMASCÈNE (*PG.*, 95) — ŒCUMENIUS (*PG.*, 118); —; THÉOPHYLACTE (*PG.*, 124); — EUTHYMIUS, Athènes, 1887. — Voir sur ces écrivains I *Cor.*, p. XCVIII.

Écrivains *latins*, de l'Antiquité à la Renaissance :

AMBROSIASTER (*PL.*, 17); — PÉLAGE, ou Pseudo-Jérôme (*PL.*, 30; SOUTER, II, pp. 231-305); — Pseudo-PRIMASIUS (*PL.*, 68; v. I *Cor.* p. XCVIII). Puis : SEDULIUS SCOTUS (*PL.*, 103); — GLOSES « ordinaire » et « interlinéaire »; — l'auteur dit HAYMON D'HALBERSTADT (*PL.*, 117), qui est en réalité quelque Remi ou Haymon d'Auxerre, au IXe siècle; — HUGUES DE S. VICTOR? (*PL.*, 175); — HERVÉ (ou Anselme de Laon? *PL.*, 181); — Pierre LOMBARD (*PL.*, 192); — HUGUES DE S. CHER; — Saint THOMAS D'AQUIN; — NICOLAS DE LYRE; — DENYS LE CHARTREUX, etc. (Voir I *Cor.* p. XCIX).

II. *De la Renaissance au XIXe siècle.*

Nous avons au XVIe siècle les commentaires latins du cardinal CAJETAN, de LEFÈVRE D'ETAPLES, d'ERASME (*Paraphr.*) où le grand humaniste manifeste son enthousiasme pour l'éloquence de l'Apôtre. Puis reviennent, comme pour la Première Épître, les noms de

GAGNAEUS; — SALMERON; — Emmanuel SA;

Après 1600, ceux de

GIUSTINIANI; — ESTIUS; — CORNELIUS A LAPIDE; — MARIANA; — MENOCHIUS; — TIRIN;

Après 1700 :

BERNARDINUS A PICONIO; — en français : CALMET, et Noël ALEXANDRE (voir comm. de I *Cor.*, p. XCIX).

Les protestants qui commentèrent Paul et notre épître du XVIe siècle au XVIIIe sont :

* CALVIN (1539);

* GROTIUS (1641; 1737); — * HAMMOND en anglais (1653); id. * John LOCKE (1705-1707); — en latin : * BENGEL (*Gnomon,* 1742; 3e éd. à Londres en 1862); id. * WETTSTEIN, 1751-1752, réédité en 1855; — Al.

Les vraies questions critiques n'ont encore été soulevées par aucun de ces auteurs, dont beaucoup ont d'ailleurs été des exégètes méritants (voir I *Cor.* pp. XCIX-C).

III. *Du XIXe siècle à nos jours.*

Depuis que, à la suite de *Semler,* la continuité et l'unité de II *Cor.* ont été mises en question, les commentateurs se sont fort divisés à propos de la base historique de l'Épître (se reporter au ch. V, *supra*).

CATHOLIQUES. — Nous nommerons (voir comm. de I *Cor.,* p. C) :

Auguste BISPING, *Erklärung des zweiten Briefes an die Korinther und des Briefes an die Galater,* 2e éd. 1863, 3e 1883;

Adalbert MAIER, *Commentar über den zweiten Brief Pauli an die Korinther,* 1865; Mac EVILLY (Ep. of saint Paul, 3e éd. 1875) en anglais; — en français : DRACH, 1871; MAUNOURY (sur les deux épîtres), 1879; RAMBAUD (Les ép. de s. Paul), 1888; FILLION (La Sainte Bible, VIII), 1904; — en allemand : LOCH et REISCHL (Die hl. Schr. des N. T.), 3e éd. 1885; Aloys SCHÄFER (Erkl. der beiden Br.), 1903; — en latin : NIGLUTSCH (In S. Pauli Ep. ad Cor. et ad Gal.), 1892, 2e éd. 1907; et Rud. CORNELY, S. J., *Commentarius in s. Pauli Epistolas, III, Epistolae ad Corinthios altera et ad Galatas,* 1894, 2e édition 1909 (« Cursus »). On connaît assez les mérites de ce commentateur pour l'exégèse doctrinale et l'histoire de l'exégèse. Pour l'histoire sous-jacente à II *Cor.,* il admet bien deux visites antérieures à l'Épître, mais recule trop haut la seconde.

Les commentateurs catholiques plus récents sont (voir comm. de I *Cor.* pp. C-CI) :

en allemand : Joh. Ev. BELSER, *Der zweite Brief an die Korinther,*

1910. Rempli d'arguments très décidés, plutôt que décisifs, pour la position historique ancienne, sur tous les points. Par ailleurs, grands mérites d'information, et parfois de pénétration.

F. S. GUTJAHR, *Die zwei Briefe an die Korinther*, Band II, 1917, 2ᵉ éd. 1922. Exégèse très attentive; « traditionnelle » toujours pour les chap. II et VII, mais moins catégorique que chez Belser.

I. SICKENBERGER, *Die beiden Briefe des hl. Paulus an die Korinther und sein Brief an die Römer*, vierte neu bearbeitete Auflage 1932. Sous la forme compacte de la « Bible de Bonn », très informé et très clair. Position « traditionnelle », aussi, avec quelques nuances. Il admettrait à la rigueur la « lettre perdue ».

En italien : SALES (1914); — en anglais, CALLAN (1922). Tous deux gardent la position historique ancienne, avec des nuances, et le second surtout avec réserve ;

En français nous avons :

LEMONNYER (1905); plus une traduction de saint Paul avec notes, assez différente, en 1922;

TOUSSAINT (1910). Comme le précédent, il prend la position critique pour la « visite » et la « lettre intermédiaire »; il explique très bien l'unité de II *Cor.*

(Dom DELATTE, *Les ép. de s. Paul,* t. II, pp. 1-92, voir comm. de I *Cor.* p. CI). Commentaire spirituel bref, mais très bon. Parmi les vues critiques, il admet (sans discussion) la « visite intermédiaire ».

Enfin, il vient de paraître, en forme de commentaire des deux Épîtres, des considérations sur la vie chrétienne et le ministère des âmes, dans les deux volumes de l'archevêque de Salzbourg, Mgr Sigismund WAITZ, *Paulus,* III, *Urchristentum in Korinth* (1re Épître), 1934; et *Paulus,* IV, *Paulus in Stürmen und Verfolgungen* (2ᵉ Épître), 1935.

PROTESTANTS. — Les commentateurs protestants sont très nombreux.

En allemand : * K. SCHRADER, Der Apostel Paulus, IV, 1835; * J. L. RÜCKERT, *Der zweite Brief Pauli an die Korinther,* 1837 (pour l'histoire, suit le roman de Baur sur le cas de l'incestueux, etc.); * H. A. W. MEYER, *Der zweite Br. an die Kor.,* 1839, 5ᵉ éd., 1870; * OLSHAUSEN, 1840; * De WETTE, 3ᵉ éd. 1855; * OSIANDER 1858; * NEANDER (publié par Beyschlag), 1859; * KLING, 1861, 3ᵉ éd. (Braune), 1876.

* A. KLÖPPER, *Kommentar über das zweite Sendschreiben des Ap. Paulus an die Gemeinde zu Korinth,* 1874; * K. von HOFMANN, *Der zweite Br. an die Kor.,* 2ᵉ éd., 1877; * HEINRICI, *Das zweite Sendschreiben des Ap. Paulus an die Kor.*, 1887 (position historique traditionnelle, sauf pour VI, 14-ss.); * GOEBEL, *Die Korintherbriefe,* 1887; * SCHNEDERMANN (Strack und Zöckler, III, 2) 1887, 2ᵉ éd., 1895, pp. 288-375;

* SCHMIEDEL, *Die Briefe an die Kor.* (*Hand-Commentar,* II, 1), 2ᵉ éd. 1892, pp. 210-306 (critique libéral; interversion des sections ; « lettre intermédiaire » sans « visite interm. »); * HEINRICI (* MEYER-HEINRICI, dans le Kommentar de Meyer, VI, 6ᵉ éd., 1883, 8ᵉ éd., 1900), *Derzweite Br. an die Kor.;* * Bernhard WEISS, *Die paulinischen Briefe,* etc., 1896, 2ᵉ éd., 1902 (position « traditionnelle » pour l'his-

toire); * W. BOUSSET (Die Schriften des N. T. de J. Weiss, Bousset et Heitmüller II), *Der zweite Br. an die Kor.*, 1905, 4e éd., 1929 (maintient l'unité); * E. KÜHL, *Erklärungen der paulinischen Briefe*, I, pp. 203-278, 1907;

* H. LIETZMANN (Handbuch 9), *An die Korinther*, I-II, 1909, 1921, 1923, 4e éd., 1931. Voir comm. de I *Cor.* p. CII. Lietzmann est un défenseur très décidé de l'ordre traditionnel des chapitres;

* Ad. SCHLATTER (Erläuterungen zum N. T. II), *Der zweite Br. an die Kor.*, 1909, 5e éd., 1928; * A. HALMEL, *Der zweite Korintherbrief des Apostels Paulus*, 1909; * F. LANGHEINRICH, *Der zweite Br. Sankt Pauli an die Kor.*, 2e éd., 1906; * H. SCHUSTER (choix de chapitres de II *Cor.*, en appendice à *Der erste Korintherbrief*), 1907; * G. STOSCH, *Die beiden Br. an die Kor.*, 1910;

* Ph. BACHMANN (Zahn VIII), *Der zweite Brief des Paulus an die Korinther*, 1909, 4e éd., 1922. Excellent pour l'histoire et pour l'analyse. Maintient fortement l'unité traditionnelle, mais croit VI, 14-VII, 1 déplacé. Admet la « visite interm. » et la « lettre interm. ». Voir notre comm. de I *Cor.* p. CII-s.;

* Hans WINDISCH, *Der zweite Korintherbrief* (Comm. de Meyer, VI, 9e édition), 1924. Commentaire libéral, mais instructif et remarquable, digne d'être comparé à celui de J. Weiss sur I *Cor.* L'introduction, en vingt-sept pages serrées, est un modèle de clarté. W. maintient l'ordre traditionnel des parties, mais fait de X-XIII une « cinquième lettre ». L'érudition est considérable; en partie superflue, cependant, car le rationalisme et le syncrétisme de l'auteur le portent à chercher bien des rapprochements oiseux. Windisch montre une réelle intelligence de la valeur humaine de Paul, mais ses partis-pris doctrinaux, ses mythes savants de « Christus-Mythus » et « Christus-Mystik » l'empêchent de comprendre (à un point presque irritant par endroits) la base véritable des idées de l'Apôtre.

* STRACK et * BILLERBECK, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch*, 3e vol., 1926, pp. 494-535, rendent les mêmes services que pour la Première Épître (voir comm. de I *Cor.* p. CIII).

* Hans-Dietrich WENDLAND (Das Neue Testament deutsch, édité par Paul Althaus et Johannes Behm, II, *Apostelgeschichte und Briefe des Apostels Paulus*, pp. 94-155), 1935. Commentaire conservateur et très pondéré, où, sur les questions critiques d'histoire, se fait sentir l'influence de Lietzmann, et où l'unité et l'ordre de l'Épître sont très bien sauvegardés.

En hollandais signalons :

* J. CRAMER (sur les chapitres X-XIII), *De Philippica van Paulus tegen de gemeente van Korinth*, 1893; * VELDHUIZEN, *Paulus' Brieven aan de Korinthiërs*, 1917, 2e éd., 1922.

et en danois : * L. J. KOCH, *Fortolkning til Paulus' andet brev til Korinthierne*, 1914-1917.

Les commentaires de langue anglaise sont presque aussi nombreux qu'en allemand. Nommons (voir en particulier *Plummer*, p. LVI) :

* E. Burton, 1831; * Peile, 1853; * C. Wordsworth, 4e éd., 1866; *F. W. Robertson, 5e éd. 1867; *H. Alford, 6e éd. 1871, et *A. P. Stanley, 5e éd., 1882, plus connus; * Plumptre (Ellicott's commentary); *Waite (Speaker's commentary), 1881; *Kay, 1887; * Denney (Expositor's Bible), 1894; *Beet, 6e éd., 1896; * Massie (Century Bible);

* J.-H. Bernard (Expositor's Greek Testament), 1903; * Rendall, 1909; * A. Maclaren, 1909; * Mac Fadyen, 1911;

* Allan Menzies, *The Second Epistle of the Apostle Paul to the Corinthians,* 1912. Ouvrage très recommandable pour sa clarté, et sa bonne défense de l'unité de l'Épître, mais pas autant pour sa position historique et doctrinale; car il prétend faire de Paul lui-même l'introducteur des plus hautes conceptions dogmatiques, ce en quoi il se serait opposé aux églises fondées par les apôtres plus anciens.

* J. Hastings, The great texts of the Bible II, *Corinthians and Gal.*, 1913. Le commentaire anglais le plus marquant est celui de

* Alfred Plummer (The International Critical Commentary), *A critical and exegetical commentary on the Second Epistle of Saint Paul to the Corinthians,* 1915. L'exégèse doit beaucoup à ce consciencieux auteur, qui avait aussi commenté, en collaboration avec l'évêque Robertson, la Première aux Corinthiens (v. notre comm., p. ciii). Sa position doctrinale est assez traditionnelle, quoiqu'elle soit loin de pouvoir satisfaire sur des points comme le passage « eschatologique » v, 1-10. Plummer défend avec prudence la « théorie des Quatre Chapitres » identifiés à une partie de la « lettre intermédiaire ». Mentionnons encore

* A. Crostwaithe, *The second epistle to the Corinthians,* 1919; * W. H. Isaacs, *The second Ep. to the Cor.*, 1921.

Parmi les protestants et les « indépendants » de langue française, après *Reuss (v. comm. de I *Cor.* p. ciii), nous trouvons en première ligne

* F. Godet, *La seconde épître aux Corinthiens,* 1914 (publié après la mort de l'auteur par P. Comtesse). Comparer du même l'« Introduction » aux épîtres de Paul. Sauf quelques réserves en matière doctrinale et chronologique, nous tenons à louer cet excellent commentaire pour son esprit religieux et son bon sens historique et psychologique.

Sur * Bruston (1917), * Goguel (1926), al., voir à la « Bibliographie » et au ch. v, *supra;*

* Alfred Loisy, *Les livres du Nouveau Testament traduits du grec en français,* 1922, pp. 75-99; « notice » d'introduction et d'exégèse, pp. 75-81. L'auteur adopte à peu de chose près les idées de Joh. Weiss (ch. v, *supra*). Sa note originale consiste dans la dépréciation du caractère de saint Paul (1);

(1) Dans ses récents ouvrages « *La naissance du Christianisme* » (1933) et « *Remarques sur la littérature épistolaire du N. T.* » (1935), Loisy n'améliore pas ses positions concernant les Épîtres aux Corinthiens (ni les autres) mais les aggrave. La Première devient un pot-pourri où les enseignements les plus capitaux (sagesse, mariage, eucharistie, charismes, charité, résurrection) ne sont plus que des interpolations prémarcionites, et de même tout ce qui y ressemble dans II *Cor.* Incompréhension et chicanes qui surprennent jusqu'à Guignebert.

* « H. Delafosse », *La seconde épître aux Corinthiens, les épîtres aux Galates, aux Colossiens, aux Éphésiens, à Philémon* (cahiers « Christianisme »), 1927. Même marotte de « marcionisme » que dans le commentaire du même auteur pseudonyme sur I *Cor.* Au point de vue critique, tout aussi inexistant.

Nous donnerons à la Bibliographie l'énumération des autres critiques qu'il faut connaître pour leurs études partielles sur notre Épître, Hausrath, Holsten, Krenkel, Kennedy, Lütgert, Golla, etc.

*
* *

Le présent commentaire nous a paru très difficile à écrire, étant donné et la nature de cette épître, et la mêlée si confuse des opinions. Mais c'est avec une grande joie qu'on pénètre (autant qu'on le peut) dans une pensée aussi sublime que celle de l'Apôtre, — et aussi humaine, — et qu'on s'efforce d'y faire pénétrer le plus grand nombre possible de lecteurs. Afin de faciliter la tâche d'une pareille lecture, nous avons distingué, comme précédemment, l'appareil critique A des notes exégétiques B, et multiplié les « excursus ». Pour arriver à la clarté de l'exposition d'une pensée si pleine de nuances, d'approches, d'allusions qu'il est trop facile d'oublier, nous n'avons pas craint les redites et les rappels d'explications qui se complètent l'une l'autre; notre métier n'est pas, en effet, de fournir des modèles de composition et de style aux écoliers, ni notre ambition de faire œuvre littéraire. Tout notre espoir est que ceux qui auront la patience de nous lire, y trouveront la récompense d'un peu mieux comprendre et goûter l'une des plus belles épîtres de saint Paul.

Fribourg, décembre 1935.

Loisy se montre de moins en moins capable de rien comprendre à saint Paul; ses opinions en cette matière ne comptent plus.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTE

ORIGINAUX (papyrus, codex) et VERSIONS. Voir le chapitre VI de l'Introduction.

Éditions critiques et manuelles : les mêmes qu'à la bibliographie de notre commentaire sur I *Cor.*, p. CV ; — Augustinus MERK, S. J., *Novum Testamentum graece et latine,* Rome, 2e éd., 1935.

BLASS, *Textkritisches zu den Korintherbriefen,* 1906.

Sur la question de Marcion, voir au comm. de I *Cor.*, p. CV.

PHILOLOGIE

Grammaires, dictionnaires, études littéraires, comme à la Bibl. de I *Cor.*, p. CV ; et G. ABBOTT-SMITH, *A manual Greek Lexikon of the New Testament,* Edinburgh, 1922 ; — V. HEYLEN, *Les métaphores et les métonymies dans les épîtres pauliniennes,* Ephemerides theologicae lovanienses, avril 1935.

HISTOIRE

Pour l'histoire de Paul en général, les ouvrages cités I *Cor.*, p. CVI-s., et MUNDLE (prot.), *Das religiöse Leben des Apostels Paulus,* 1923.

VITTI (cath.), *S. Paolo nei recenti problemi di comprensione storica,* Scuola cattolica, décembre 1930.

*
* *

— sur les rapports de Paul avec l'église de Jérusalem :

W. L. KNOX (anglican), *St Paul and the Church of Jerusalem,* Cambridge, 1925.

*
* *

— sur les rapports supposés du jeune Saul avec Jésus (à propos de V, 16) :

Paul FEINE, *Der Apostel Paulus,* 1923.

Joh. WEISS, *Jesus und Paulus,* p. 23-ss.

J. G. JAMES, *The theology of Paul and the teaching of Jesus,* Expository Times, 1915, p. 9.

MOULTON et RAMSAY, Expositor, 1911, 8, II, pp. 16-ss., 296-ss.

A. M. Pope, Expositor 1923, ii, pp. 38-48.
J. M. Vosté, O. P., *Studia Paulina*, 2. *Num P. viderit Jesum?*
Comm. de Schæfer, Heinrici, Lietzmann, Bousset, Bachmann, Windisch, al. Voir Comm., p. 182.

*
* *

— sur l'épisode de la fuite de Damas (xi, 32) :
Commentaires, et

Mommsen, *Römische Geschichte,* V, pp. 476-ss.
Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes in Zeitalter Jesu Christi,* I, p. 737, II, p. 82.
Schwartz, dans « *Nachrichten der Göttinger Gesellschaft der Wissenschaften* », 1906.
Steinmann, *Aretas IV, König der Nabatäer,* Biblische Zeitschrift, 1909.
Eduard Meyer, *Ursprung und Anfänge des Christentums,* III, p. 346.
Kirsopp Lake, *The earlier Epistles of Saint Paul,* 1911.
Clemen, *Paulus,* 1907 ; Loisy, *Les Actes des Apôtres,* Jacquier, *Les Actes des Apôtres*, al.

*
* *

— sur la « crise » en Asie (I, 8-ss.) :

G. S. Duncan, *Saint Paul's Ministry at Ephesus : a reconstruction,* Theology, janvier 1931, et les commentaires.

*
* *

— sur la maladie de saint Paul :

W. Ziegler, *Theologische Abhandlungen,* II, p. 127, 1804.
Max Krenkel, *Paulus der Apostel der Heiden,* 1869 ; — *Beiträge zur Aufhellung der Geschichte und der Briefe des Ap. Paulus,* IV. *Der Dorn im Fleisch,* 1890, 1895.
F. W. Farrar, *The life and work of Saint Paul,* I, Exc. x.
Preuschen, *Paulus der Antichrist,* Zeitschrift für die neutest. Wiss., 1901.
Lewin, *Life and Ep. of Saint Paul.*
Dächsel, *Paulus der Apostel Jesu Christi*, Dresde, 1914.
Émile Lombard, *Les extases et les souffrances de l'Apôtre Paul,* Rev. de Théol. et de Philos., 1905.
Margaret Knapp, *Paul the deef,* Biblical World, 47.
Uhle-Wettler, *Der Pfahl im Fleische und die Fausthiebe Satans bei Paulus,* Evang. Kirchenzeitung, 1913.
W. M. Alexander, *Saint Paul's Infirmity,* Expository Times, 1904.
Ramsay, *The teaching of Paul in terms of the present day,* Part. III, xlix ; al.
Seeligmüller, *War Paulus Epileptiker?* Leipzig, 1910.
A travers les commentaires, puis les écrits de Renan (*Saint Paul*), A. Sabatier (*L'Ap. Paul*), Fouard (*Saint Pierre*) ; Emmet ; Lightfoot (*Gal.*) ;

Felten (*Apostelgesch.*), Zahn (*Einl.*), Clemen (*Paulus*), Dibelius (*Geisterwelt*), Wernle (*P. der Heidenmissionar*), Wrede (*Paulus*), Paul Wendland (*Hellen.-röm. Kultur*), Findlay (*Dict. of the Bible*, III, 700-ss.), Harnack (*T. und Unters.*, viii, 4), Schweitzer (*Mystik*). Voir Comm., pp. 322-s.

Études médicales de H. Fischer, Siemerling, Binswanger, Herzog, D[r] Weber, Babinski, Bernheim, Dupré, Pierre Janet, Ziehen; Laignel-Lavastine, Barbé et Delmas, *La Pratique psychiâtrique*, etc. Voir Comm., p. 322-s.

LA CRISE CORINTHIENNE — CARACTÈRE UN OU COMPOSITE DE II COR.

Semler, *Paraphrasis II[æ] Epist. ad Corinthios*, 1776.

M. Weber, *De numero epistolarum Pauli ad Corinthios rectius constituendo*, 1798.

Greeve, *De brieven van den Apostel P.* iii, 1804.

Bleek, *Erörterungen in Beziehung auf die Briefe Pauli an die Korinthier*, *Theologische Studien und Kritiken*, 1830; — *Einleitung in das N.-T.* (ouvrage posthume), 4[e] éd. par Mangold, 1886, Berlin.

Schrader, *Der Apostel Paulus*, IV, 1835.

H. Ewald, *Jahrbuch für die biblische Wissenschaft*, II, 1849, pp. 225-ss.; — *Sendschreiben des Apostels Paulus*, 1857, p. 227.

Beyschlag, *Ueber die Christus-Partei in Korinth*, Theol. Stud. und Krit., 1865.

F. C. Baur, *Paulus*, 1866-1867.

Räbiger, *Kritische Untersuchungen über den Inhalt der beiden Briefe des Apostels Paulus an die Korinthische Gemeinde*, Breslau, 1847, rééd. 1886.

Hausrath, *Der Vier-Capitelbrief des Paulus an die Korinther*, Heidelberg, 1870.

Michelsen, *Theologisch Tijdschrift*, 1873, pp. 424-ss.

Hagge, *Die beiden überlieferten Sendschreiben des Apostels Paulus an die Gemeinde zu Corinth*, Zeitschrift für protestantische Theologie, 1876.

Rovers, *Neutestamentliche letterkunde*, I, 1876.

Scholten, *De onderstelde derde Reis van P. naar Korinthe*, Theol. Tijdschrift, 1878.

H. J. Holtzmann, *Das gegenseitige Verhältnis der beiden Korintherbriefe*, Zeitsch. für wissenschaftliche Theologie, 1879.

Baljon, *De tekst der brieven van Paulus aan de Romeinen, de Corinthiërs en de Galatiërs*, Utrecht, 1884. — *Geschiedenis van de boeken des nieuwen Verbonds*, 1901.

Krenkel, *Beiträge zur Aufhellung der Geschichte und der Briefe des Apostels Paulus*, 1890, pp. 153-378.

Clemen, *Die Einheitlichkeit der paulinischen Briefe*, 1894; — *Paulus*, 1907.

Halmel, *Der Vierkapitelbrief im zweiten Korintherbrief des Apostels Paulus*, Essen, 1894.

Lisco, *Die Entstehung des zweiten Korintherbriefes*, Berlin, 1896.

Van Manen, *De brieven aan de Korinthiërs*, 1896.

Drescher, *Der 2. Korintherbrief und die Vorgänge in Korinth seit Abfassung des I Kor.*, Theol. Stud. und Keit., 1897.
K. König, *Der Verkehr des Paulus mit der Gemeinde zu Korinth,* Zeitsch. für wissensch. Theologie, 1897.
Rohr, *Paulus und die Gemeinde von Korinth,* Freiburg-in-Breisgau, 1899; — *Christuspartei und Schwarmgeister in Korinth,* Theologische Quartalschrift, 1911.
Kennedy, *Are there two epistles in 2 Corinthians,* Expositor 1897, ii; — *The second and third epistles of St. Paul to the Corinthians,* London, 1900; — *The problem of 2 Cor.,* Hermathena, 1903.
Holsten, *Einleitung in die Korintherbriefe,* Zeitsch. f. wiss. Theologie, 1901.
E. Haupt, *Einführung in das Verständnis der Briefe des Paulus an die Korinther,* Deutsch-evangelische Blätter, 1903.
Völter, *Paulus und seine Briefe*, Strasbourg, 1905.
Lütgert, *Freiheitspredigt und Schwarmgeister in Korinth,* Gütersloh, 1908.
Van den Bergh van Eyzinga, *Die holländische radikale Kritik des N.-T.,* 1912.
White, Hermathena, 1913, pp. 79-89.
Bruston, *Les trois Épîtres de l'apôtre Paul aux Corinthiens conservées par l'Église,* Paris, 1917; — *Fragment d'une lettre perdue de l'apôtre Paul,* Études théologiques et religieuses (Montauban), janvier 1930.
Jacquier, *Études de critique et de philologie du N.-T.,* Paris, 1920.
Golla, *Zwischenreise und Zwischenbrief,* Biblische Studien, XX, 4, 1922.
Couchoud, Revue de l'histoire des religions, 1923.
Loisy, *Les livres du N. T. traduits du grec en français,* 1922; — *La naissance du christianisme,* 1933; — *Remarques sur la littérature épistolaire du N. T.*, 1935. Paris.
Knox, *St Paul and the Church of Jerusalem,* ch. vii, §§ iii et iv : *The crisis at Corinth; the victory at Corinth*, 1925.
Commentaires de Belser, Gutjahr, Lemonnyer, Toussaint, Heinrici, Plummer, Bachmann, Sickenberger, Windisch, H. D. Wendland, etc.
Introductions de Schaefer-Meinertz, Jacquier, Brassac, Hilgenfeld, Zahn, Jülicher, Belser, Bacon, Goguel, Lusseau et Collomb, et toutes les récentes, catholiques et protestantes.
Les ouvrages de Holsten (*Evang. des Paulus und Petrus*), Renan (*Saint Paul*), Pfleiderer (*Urchristentum*), Joh. Weiss (*Urchrist.*), Weizsäcker (*Apost. Zeitalter*), Von Dobschütz (*Urchristl. Gemeinden*), etc. — En général les biographies de Saint Paul.
Voir Bibl. de 1 Cor., pp. cv, cvi, et à la p. 193 du présent commentaire.

THÉOLOGIE ET MYSTIQUE

Prat, S. J., *La Théologie de saint Paul*, I, 12e édition 1925; II, 14e éd., 1927.
De Grandmaison, S. J., *Jésus-Christ*, passim.
Lebreton, S. J., *Les Origines du dogme de la Trinité.*
Blüml (catholique), *Paulus und der dreieinige Gott,* Vienne, 1929.
Gächter, S. J., *Zum Pneumabegriff des heiligen Paulus,* Zeitschr. für Kathol. Theol., 1929.

HOLZMEISTER, S. J., *Dominus autem Spiritus est,* Innsbruck, 1908.
COLUNGA, O. P., *La teologia mistica en san Pablo,* Ciencia tomista, novembre 1930.
A. SCHLATTER (prot.) *Die Korinthische Theologie,* Beiträge zur Forderung Christl. Theologie, XVIII, 2, 1914.
W. MORGAN (prot.), *The religion and theology of Paul,* Edinburgh, 1917.
DEISSNER (prot.), *Paulus und die Mystik seiner Zeit,* Leipzig, 2e éd., 1921.
J. SCHNEIDER (protestant), *Die Passionsmystik des Paulus, ihr Wesen, ihr Hintergrund und und ihre Nachwirkungen,* Leipzig, 1929.
LOHMEYER (prot.), *Probleme paulinischer Theologie, III, Sünde, Fleisch und Tod,* Zeitschr. für die neut. Wiss., 1930, I.
GUNTERMANN (cath.), *Die Eschatologie des heiligen Paulus,* Münster, 1932.
Herbert BRAUN (prot.), *Gerichtsgedanke und Rechtfertigungslehre bei Paulus,* Leipzig, 1930.
LAVAUD O. P., *Moïse et Saint Paul ont-ils eu la vision de Dieu dès ici-bas?* Revue Thomiste, janvier 1930.
ORPHAL (prot.), *Das Paulus Gebet. Untersuchung des Paulus-Gebetslebens auf Grund seiner Selbstzeugnisse,* Gotha, 1933.
LOHMEYER (pr.), *Vom göttlichen Wohlgeruch,* Sitzungsberichte der Heidelberger Akad. der Wiss., philos.-hist. Klasse, 1919, 9.
GOGUEL (pr.), *Paulinisme et Johannisme,* Revue d'histoire et de philosophie religieuse, novembre-décembre 1930, janvier-février et mai 1931.
H. WINDISCH (pr.), *Paulus und Christus,* Leipzig, 1934.
Divers articles dans « Theol. Wörterbuch » de G. KITTEL.
Ouvrages de TILLMANN cath., (*Wiederkunft*), de DEISSMANN (*Licht von Osten, Paulus*), de REITZENSTEIN (*Poimandres, Hellenist. Mysterenrel.*), etc., de SCHWEITZER (*Mystik*), etc.
Voir Bibl. de *I Cor.*, pp. CVII-CXI.

COMMENTATEURS (1)

Voir le ch. VII de l'Introduction. Les plus fréquemment cités sont :

AMBROSIASTER (*Ambr*r.)	*GODET	*PLUMMER
*BACHMANN	GUTJAHR	SALES
BELSER	*HEINRICI	SCHÆFER
BISPING	*HOFMANN	*SCHMIEDEL
*BOUSSET	*KLÖPPER	SICKENBERGER
St CHRYSOSTOME (*Chrys.*)	LEMONNYER	THÉODORET (*Theodt.*)
CORNELIUS A LAPIDE (*Lap.*)	*LIETZMANN	St THOMAS D'AQUIN (*Thom.*)
CORNELY	*LOISY	TOUSSAINT
ESTIUS	*MENZIES	*H. D. WENDLAND
		*H. WINDISCH

(1) Ajouter à la liste des commentateurs catholiques en latin, p. LXVI : Van STEENKISTE, *Comm. in omnes S. P. Epist.*, 5e éd., 1892.

SECONDE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

TEXTE, TRADUCTION ET COMMENTAIRE

ADRESSE ET SALUTATION

(ch. I, 1-2).

INTRODUCTION. — *La salutation est de la forme ordinaire chez Paul, mais elle soulève incidemment des questions sur les rapports de Timothée avec Corinthe, et l'extension de l'apostolat chrétien à travers l'Achaïe.*

CH. I, 1. Παῦλος ἀπόστολος Χριστοῦ Ἰησοῦ διὰ θελήματος Θεοῦ καὶ Τιμόθεος ὁ ἀδελφός, τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ Θεοῦ τῇ οὔσῃ ἐν Κορίνθῳ σὺν τοῖς ἁγίοις πᾶσιν τοῖς οὖσιν

CH. I, 1. Paul, apôtre du Christ Jésus par un vouloir de Dieu, et Timothée le frère, à l'église de Dieu qui est dans Corinthe, avec tous les saints qui

A. 1-2. Cette salutation, pour les termes comme pour la structure, ressemble à celle de la Première Épître. Seulement le mot κλητός de *Rom.* et I *Cor.* y manque. C'est peut-être que, dans ces deux épîtres, Paul devait parler de la *vocation* des destinataires, et mettait la sienne propre, plus élevée, en parallèle (*Rom.* I, 1 et 6-7; I *Cor.* I, 1 et 2), tandis qu'ici il se borne à une simple adresse, sans adjonction doctrinale. — « Grâce et paix », comme *Rom.*, I *Cor.*, *Gal.*, *Eph.*, *Phil.*, *Col.*, I-II *Thess.;* κυρίου en coordination avec Θεοῦ πατρός, et non en dépendance (voir *Comm.* de I *Cor.* I, 3, **B**).

B. 1. Si Paul, affirmant sa qualité d'apôtre, la fait reposer encore ici (comme I *Cor.*) sur une volonté spéciale de Dieu, on peut y voir une réflexion d'humilité (cfr I *Cor.* XV, 8-9), ou si l'on veut, avec *Belser,* une revendication d'autorité, en vue de la polémique qui commencera au chapitre X; mais, contre *Windisch,* l'absence du mot κλητός, c'est-à-dire d'insistance sur sa mission apostolique et sur les droits qu'elle lui donne, ne saurait valoir comme un argument pour la séparation de X-XIII d'avec le reste de l'Épître; l'affirmation de l'apostolat, telle qu'elle se lit ici, était bien assez forte pour autoriser le ton de ces derniers chapitres.

Le nom de *Timothée* est associé à celui de l'Apôtre, mais ce grand collaborateur n'est qualifié que de « frère », comme Sosthène dans I *Cor.*, ni plus ni moins. Paul ne rappelle même point que son disciple fut avec lui un des premiers évangélisateurs de Corinthe, et qu'il lui avait confié plus tard une mission importante en cette ville (I *Cor.* IV, 17; XVI, 10-s.). Rien ne parle dans notre épître de cette mission, ni d'aucune activité spéciale de Timothée; car aucun indice positif, comme nous l'avons dit dans l'INTR. et le prouverons plus loin, n'autorise l'hypothèse que Timothée aurait été en personne la victime de cette « injustice » dont il sera question aux chapitres suivants. *Klöpper*, *Baljon*, *Lake,* supposent que sa mission avait échoué, et que Titus

ἐν ὅλῃ τῇ Ἀχαΐᾳ, 2. χάρις ὑμῖν καὶ εἰρήνη ἀπὸ Θεοῦ πατρὸς ἡμῶν *καὶ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ.

fut alors envoyé en sa place. Nous concevons les choses un peu autrement, comme on le verra. De fait, tant d'obscurité plane sur cette mission annoncée dans la Première Épître, qu'on ne peut même savoir si elle fut jamais remplie. Au cas où elle l'aurait été (ce qui est pourtant le plus probable), elle n'avait pas dû laisser grande trace, à moins d'avoir été l'occasion du « voyage intermédiaire »; nous en avons parlé déjà (Int., p. viii), et nous y reviendrons. En tout cas, ce n'était plus qu'un incident du passé, dont l'importance s'éclipsait en face de plus graves événements ultérieurs. Aussi l'apôtre n'associe-t-il le nom de Timothée au sien dans l'adresse, apparemment, que comme il eût nommé *Sylvanus,* son second collaborateur au premier voyage, si cet autre missionnaire se fût aussi trouvé alors près de lui en Macédoine; mais il n'y était pas, et *Titus* non plus. Ce dernier, qui va tenir une si grande place dans notre épître, en aurait été, selon *Théodoret* et d'autres, le porteur; mais nous pensons plutôt qu'il avait dès lors quitté Paul et s'occupait déjà de la collecte, installé à Corinthe, quand la lettre présente y arriva (voir *infra*, comm. de viii et de xii). — Pour Timothée qui reste, son nom apparaît, note *Plummer,* dans l'adresse de cinq épîtres, et est mentionné à la fin de deux autres; car c'était un personnage de marque, et l'un des compagnons les plus constants de saint Paul. Mais, ici comme ailleurs, sa part dans le corps de la lettre, où presque tout est si personnel à Paul, paraît avoir été minime; rien, semble-t-il, ne s'y rapporte à lui personnellement, — à moins que ce ne soit l'« injure » subie (voir comm. de vii, 12, *infra*), — mais Paul n'y précise rien, car il veut oublier et faire oublier les conditions de cet événement déplaisant. Timothée se sera donc borné à connaître et approuver ce que Paul écrivait à ses disciples de Corinthe, les faits en cause étant d'ailleurs de notoriété publique (*Bachmann*). Quand Paul écrit « nous », ce pluriel ne paraît pas concerner Timothée plutôt qu'un autre; il englobe, suivant les cas, Paul et tous ses collaborateurs, ou tous les apôtres, tous les missionnaires, parfois même tous les chrétiens (*Windisch*), sinon même, ajouterions-nous, tous les hommes. Donc, la part de Timothée doit se restreindre à cette salutation. Paul, en écrivant, aimait à associer ainsi quelque autre nom au sien (voir I *Cor.*, « Sosthène »); c'était, dit subtilement s. *Cyrille,* pour qu'il y eût « deux témoins », suivant la loi du *Deutéronome,* des affaires à régler; ou plutôt que le juge, qui était l'Apôtre, s'adjoignît, au moins pour la forme, un assistant.

L'Épître est adressée, non seulement aux Corinthiens, mais « à tous les saints de l'Achaïe entière ». Ces mots n'ont pas d'analogie, dit fort bien *Lietzmann,* avec « ἐν παντὶ τόπῳ » et ce qui précède dans I *Cor.*, i, 2 (voir notre comm. de I *Cor., ad loc.*); car là il s'agissait de l'universalité des croyants, et ici simplement des destinataires de la présente lettre. Qu'il y eût des chrétiens en Achaïe hors de Corinthe, on ne peut en douter, et, dans l'Épître, ils sont intéressés au moins à l'affaire de la collecte pour Jérusalem (voir comm. de ix, 2, *infra*). Probablement aussi avaient-ils les mêmes besoins de correction (*Chrys., Estius,* al.) que ceux de la ville de Corinthe, qui était le centre religieux de tous les chrétiens de la province (*Lietzmann*), en sorte que les événements survenus dans cette métropole avaient pu avoir leur retentissement dans le voisinage (*Windisch*). Mais où chercher ces fidèles? Nous pensons tout d'abord à *Athènes* (*Act.* xvi), à *Cenchrées* (*Rom.* xvi, 1), où déjà se seraient trouvées constituées de petites églises; mais il pouvait y avoir d'autres groupes épars de croyants en Achaïe, sinon des chrétientés organisées. Silas et Timothée (d'après *Zahn,* Einl.), peut-être Apollos ensuite, avaient-ils fondé çà et là de petites communautés? à propos de ce dernier, le codex D, au ch. xviii, 27, des

sont dans l'Achaïe entière, 2. à vous grâce et paix de par Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ.

Actes, parle « des églises » d'Achaïe, ὃς ἐπιδημήσας εἰς τὴν 'Αχαΐαν πολὺ συνεβάλλετο ἐν ταῖς ἐκκλησίαις, ce qui se rapporte à un temps antérieur à l'envoi de la Première Épître. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de l'Évangile avait pu beaucoup s'étendre depuis le départ de Paul; I *Cor.* III, 10-ss., le fait assez supposer déjà (voir notre *comm.,* ad loc.), et bien du temps s'était encore écoulé depuis. Seulement il est artificiel (et *Windisch* le trouve aussi, sauf pour le ch. IX, v. *ad loc.*), de supposer avec *Van Manen*, al., que certaines parties de notre épître visent Corinthe, et d'autres seulement des communautés en dehors de cette ville (v. INTROD., p. LIII-s.). Non, tous les événements dont elle traite se sont bien passés à Corinthe même; mais ils avaient pu avoir leur effet ailleurs aussi.

Une telle généralité de destination n'était pas encore indiquée dans la Première Épître aux Corinthiens. Nous voyons dans cette nouveauté le signe que l'Évangile, sans même avoir pénétré, comme le croit *Toussaint,* à travers tout le Péloponèse et l'Hellade, — ce qui serait beaucoup dire, — s'était du moins grandement répandu depuis le printemps de l'an 55 (date que nous avons fixée pour I *Cor.,* v. notre comm.), et que ce fait présuppose à lui seul un assez large intervalle entre les deux lettres.

B. 2. On sait que toute correspondance antique commençait par des souhaits, et que Paul avait christianisé, « canonisé » pourrait-on dire, cet usage. « Grâce » et « paix » viendront à la fois de Dieu notre père et de Jésus-Christ, notre rédempteur, qui sont donc mis en cela sur le même rang (voir comm. de I *Cor.* I, 3).

Après la salutation, contrairement à ses habitudes, Paul entre immédiatement dans le *récit* qui formera la trame de la lettre, jusqu'à la fin du chap. VII. On ne peut donc séparer la « bénédiction » de I, 3, avec les versets qui suivent, comme constituant une « entrée en matière » distincte du reste, quoique pareille bénédiction, ou action de grâces, eût aussi sa place consacrée, au début des lettres, d'après les usages épistolaires de l'époque, comme l'a montré *Deissmann* dans son « *Licht vom Osten* ».

I. PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉPITRE

(I, 3-VII. Explication amicale et chaleureuse sur des événements passés).

INTRODUCTION. — *La lettre s'est donc annoncée comme une sorte de circulaire; à Corinthe, et dans les communautés secondaires d'Achaïe, sévissaient les mêmes maux intérieurs, auxquels l'Apôtre entend remédier partout à la fois. Ils avaient pris dans l'église principale un degré d'acuité qui s'était révélé, lorsque Paul était encore en Asie, par certaine faute grave de l'un des fidèles; la nature en est très malaisée à fixer, mais elle avait affligé profondement, quelle qu'elle fût, le cœur du Père. On aura de la peine également à découvrir si ce fut avant, pendant ou après le « voyage intermédiaire ». En tout cas, Paul avait jugé nécessaire, non seulement d'écrire une lettre très forte, mais d'envoyer à Corinthe Titus (sans doute porteur de cette lettre) pour obliger la communauté à punir le délit, et à en réparer les conséquences.*

Très inquiet au sujet de l'accueil qui serait fait à la lettre et à l'émissaire, et accablé en Asie par des épreuves pénibles, en même temps qu'abattu par une maladie grave qui l'avait mis près de la mort, l'Apôtre ne put se résigner à attendre son messager au lieu qu'il lui avait fixé d'abord comme rendez-vous, au retour de sa mission, mais il partit à sa rencontre en Macédoine. C'est là que, après des épreuves et des anxiétés nouvelles, il fut enfin rejoint par Titus. Indicible soulagement! Titus lui apprit que la communauté avait réglé l'affaire litigieuse avec une promptitude, une sincérité et un zèle que l'on n'aurait pas attendus.

Paul s'en réjouit du fond du cœur, et comprit qu'il fallait profiter de ce succès, que l'heure était propice pour réprimer l'ensemble des tendances malheureuses, dissiper les malentendus encore à moitié subsistants, qui avaient paru refroidir à son égard un bon nombre de ses fidèles, jusqu'à rendre possible la faute en question et la tolérance qu'elle avait d'abord trouvée chez eux. Il attribuait ce triste état de choses, non pas tant aux Corinthiens eux-mêmes qu'à des intrus qui les avaient partiellement égarés, aliénés à leur père, et qui étaient, en partie du moins, des judaïsants déclarés ou hypocrites. En même temps, projetant de transporter son apostolat en pays occidentaux, il voulait que l'Orient fût pacifié et sûr avant son départ, et l'opposition des judéo-chrétiens coupée à sa racine. C'est à cet effet, aussi bien que pour la fin immédiate d'une œuvre de miséricorde temporelle, qu'il avait organisé une collecte parmi les églises des Gentils pour subvenir aux besoins de l'église-mère de Jérusalem, en ce temps-là très appauvrie. Or, cette démarche à portée si grande en ses desseins, elle était retardée par le manque de zèle des Corinthiens, qui, après avoir jeté feu et flamme, oubliaient maintenant ou laissaient traîner l'affaire de la collecte. Il était urgent de les réveiller et de les presser.

Comment mener à bien, d'un seul coup, une double affaire si épineuse, avec des gens dont les dispositions étaient loin encore de ce qu'elles auraient dû être? Car la communauté, officiellement, était sans doute revenue à résipiscence au sujet du délit formel qui avait motivé la lettre sévère et la mission de Titus. Mais ce n'avait pas été sans difficulté; une partie ne s'était soumise qu'avec peine, et il subsistait en certains cercles de la froideur, une tendance trop manifeste à la méfiance et à l'opposition. Pour la vaincre, Paul met de côté toute politique; ou plutôt il va pratiquer cette politique qui est d'une habileté souveraine dans les choses de l'âme et les choses de Dieu, de se laisser aller, en toute spontanéité, en toute franchise, à l'inspiration de son cœur, rempli de l'amour du Christ et de ses fils dans le Christ, à l'optimisme

surnaturel, à la confiance audacieuse qui force le retour d'une confiance réciproque chez ceux à qui elle s'adresse. Le long épanchement qui s'étend sur ces sept premiers chapitres est à la fois un récit — très émouvant, — une confidence, une apologie, et une préparation à aborder de front les prescriptions et discussions scabreuses et pénibles, une fois que cette première explication affectueuse aura produit son effet, et que les Corinthiens ne pourront plus douter de l'amour tendre, ardent et désintéressé qu'il leur porte à tous, ni du tort qu'ils ont de ne pas lui avoir rendu la pareille, et du droit incontestable qu'il possède de leur parler comme il va faire.

Il est naturel à un homme comme Paul, puisqu'il se livre tout entier dans cette confidence, de s'élever et d'élever ses auditeurs aux hautes contemplations qui occupaient toujours le fond de sa pensée. Et comme il traite de sa vie d'apôtre, sa méditation se porte nécessairement sur la grandeur de ce ministère apostolique, sur le paradoxe merveilleux qu'il y a dans cette puissance surhumaine confiée à un homme faible comme lui, sur l'audace aussi que pareille vocation lui impose, au mépris de tous les compromis et ménagements trop humains.

Ainsi cette première partie de l'Épître se compose de deux éléments entrelacés : un récit et une méditation. Le mouvement spontané des sentiments de Paul fait passer continuellement sa dictée de l'un à l'autre ; d'où résulte une grande difficulté pour la froide analyse. Récit et méditation ont tous deux une portée apologétique, qui éclate dans le récit par quelques explications chaleureuses, ou le décochement de traits pénétrants qui montre en celui qui se défend là un homme tout prêt à passer à l'attaque. Dans les élévations contemplatives, cette intention est moins claire; cependant des méditations telles que l'allégorie du voile de Moïse (ch. III) paraissent bien orientées comme elles le furent à cause de l'opposition qui était faite à Paul par un parti de judaïsants, exaltant l'Ancienne Loi au détriment de l'Évangile.

Si l'on se risque à tenter une division logique de ces chapitres, (où la « logique » est celle des sentiments), on pourra proposer celle qui suit. Nous remarquerons que, ici encore, comme souvent chez Paul, le fil d'une pensée (dans le cas, un récit) est interrompu par une grande « digression » (dans le cas, la méditation sur la grandeur de l'apostolat), pour reprendre ensuite et aboutir à une conclusion pratique. C'est toujours le schéma a-b-(a) (cfr *comm. sur I Cor., pp.* LXVII, 224, al.), *qui paraît avoir été une forme tout à fait spontanée des discours de Paul, la marche presque nécessaire de ses développements.*

Nous choisissons donc cette division-ci, comme la plus claire :

A. Première partie du récit. Paul affirme sa sincérité, et la constance de son affection paternelle, à propos d'un changement dans ses plans de voyage et d'une lettre (ch. I, 3-II).

B. S'il paraît faire son apologie, c'est qu'il est pénétré de la grandeur et du caractère unique de sa mission d'apôtre (ch. III-VII, 4).

C. Reprise du récit ; affirmation que la confiance est rétablie (ch. VII, 4-fin).

A. CH. I, 3-II. PREMIÈRE PARTIE DU RÉCIT.

INT. — *Saint Paul avait l'habitude, générale dans les correspondances de l'époque, de commencer ses lettres par une action de grâces rendue à Dieu pour les bienfaits généraux conférés à ses lecteurs. Cette fois, il modifie légèrement ce procédé, et il entre d'emblée dans le vif de son sujet, en bénissant Dieu pour l'avoir délivré d'un grand péril, ce dont ses lecteurs doivent se réjouir avec lui, car il existe entre eux une communion surnaturelle de sentiments. Et il la mérite par la conduite qu'il a toujours tenue avec eux. Suivent des explications qui doivent justifier cette assertion pleine d'assurance, au sujet de deux choses qui auraient pu éloigner de lui le cœur des*

Corinthiens : d'abord un voyage qu'il a différé et dont il a changé le plan; puis une lettre de lui qui a dû causer beaucoup de trouble dans l'église. Ensuite il reprend son récit, et dit ce qui lui est arrivé, après l'envoi de cette lettre, en Macédoine.

Nous diviserons ainsi cette section :

I. *Actions de grâces communes rendues ou à rendre pour la délivrance de l'Apôtre* (I, 3-11).

II. *Paul estime mériter cette union des Corinthiens à ses sentiments* (I, 12-14).

III. *Car il ne doit pas être accusé d'inconstance au sujet de ce voyage* (I, 15-23).

IV. *Ni de manque d'affection, ni de dureté au sujet de cette lettre; l'Apôtre donne une dernière solution à la grave affaire qui y était traitée* (I, 24-II, 11).

V. *Il revient aux confidences du récit annoncé I, 3-11* (II, 12-17).

Nous remarquerons qu'on peut encore trouver ici un schéma a b a, *comme dans l'ensemble de cette première partie en sept chapitres : I, récit*; *— II-III-IV, discussion et apologie; — V, encore récit.*

I. Paul bénit Dieu, et demande aux autres de le bénir, pour la miséricorde qu'il vient d'éprouver (I, 3-11).

Int. — *Paul bénit Dieu — ce qui est plus que Lui rendre simplement grâce — pour la consolation ou le réconfort qu'Il lui accorde, et dont l'effet se fera sentir aussi chez ses fidèles, Ce ne sont point là des généralités comme il s'en trouve à la même place en plusieurs autres épîtres. L'Apôtre a en vue un bienfait très déterminé de Dieu, qui vient de le sauver, quand il était en Asie, d'un grave péril de mort, dont les Corinthiens eux-mêmes out dû avoir quelque connaissance. La menace en pèse d'ailleurs toujours sur lui, mais elle n'est plus imminente, et saint Paul compte sur les prières de ses lecteurs pour qu'elle demeure encore un certain temps éloignée. Il s'agit, nous essaierons de le prouver, de la maladie chronique qui pouvait subitement s'aggraver et l'emporter.*

Dans cette première page, très émouvante, il n'y a que confiance et effusion; rien n'y rappelle des relations troublées, ni ne fait pressentir les reproches qui poindront bientôt discrètement, pour éclater avec véhémence à la fin de l'épître. Du point de vue de la doctrine, elle contient un acte de foi très profonde, sentie, personnelle, dans la communion des saints *et la valeur des souffrances.*

Ch. I, 3. Εὐλογητὸς ὁ θεὸς *καὶ πατὴρ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὁ πατὴρ τῶν οἰκτιρμῶν καὶ θεὸς *πάσης *παρακλήσεως, 4. ὁ *παρακαλῶν ἡμᾶς ἐπὶ πάσῃ τῇ

Ch. I, 3. Béni [soit] le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le père des compassions et le Dieu qui est tout réconfort, 4. lui qui nous réconforte dans toute notre affliction, pour que nous devenions capables

A. 3. εὐλογητὸς... Χριστοῦ, même formule *Eph.* I, 3 et I *Pet.* I, 3; est-elle calquée sur la liturgie des synagogues hellénistiques, comme croit *Bousset* et se le demande *Windisch?* — On ne voit pas bien s'il faut comprendre τοῦ κυρ. ἡ. Ι. Χ. comme dépendant à la fois de θεός et de πατήρ : « le Dieu et Père de N. S. Jésus-Christ », ou de πατήρ seulement : « Dieu, le Père de N. S. J.-C. »; la même question se pose *Rom.* XV, 6, *Col.* I, 3. En faveur de la première traduction, *Plummer* observe que, s'il fallait séparer « Dieu », et « père de N. S. J.-C. », saint Paul aurait écrit plutôt ὁ θεός μου. Elle est plus vraisemblable en grammaire, et possible en doctrine; cfr. *Eph.* I, 17 : ὁ θεὸς τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ; *Joan.* XX, 17 : θεόν μου καὶ θεὸν ὑμῶν; aussi beaucoup d'anciens et de modernes l'admettent, entre autres *s. Ephrem, Tertullien, s. Chrysostome, s. Jérôme, Cornely, Schaefer, Bousset, Lietzmann, Bachmann, Plummer, Menzies, Toussaint, Belser, Gutjahr,* al.; *Hervé* dit : « *Deus, qui Christum secundum humanitatem creavit et secundum divinitatem genuit, atque ita est Deus et pater ejus* ». Nous la conserverons donc aussi, quoique l'autre demeure possible et ait ses défenseurs. — ὁ π. τῶς οἰκτιρμῶν (רַחֲמִים), tournure biblique, hébraïsme. — καὶ θ. πάσης παρακλήσεως : avec *Bachmann,* nous entendons : « le Dieu qui est *pure* consolation », « en qui tout n'est que consolation », suivant une acception de πᾶς, signalée par *Kühner-Gerth,* II, 1, p. 632. L'adjectif πᾶς, d'ailleurs affectionné de Paul qui ne fuit pas les allitérations en π (peu harmonieuses), et les mots παρακαλέω, παράκλησις, très communs dans la langue de l'Apôtre, sont fréquents dans cette épître. Le pre-

θλίψει ἡμῶν, εἰς τὸ δύνασθαι ἡμᾶς παρακαλεῖν τοὺς ἐν πάσῃ θλίψει διὰ τῆς παρακλή-
σεως ἧς παρακαλούμεθα αὐτοὶ ὑπὸ τοῦ Θεοῦ. 5. Ὅτι καθὼς *περισσεύει τὰ παθήματα
τοῦ Χριστοῦ εἰς ἡμᾶς, οὕτως διὰ τοῦ Χριστοῦ περισσεύει καὶ ἡ παράκλησις ἡμῶν.
6. Εἴτε δὲ θλιβόμεθα, ὑπὲρ τῆς ὑμῶν παρακλήσεως καὶ σωτηρίας· εἴτε παρακαλού-

mier d'ailleurs, πᾶς (qui remplit le Nouveau Testament), l'est moins ici que *Rom.*, I *Cor.*, *Eph.*, *Phil.*, *Col.*, mais παρακαλέω apparaîtra 17 fois, et 52 fois dans toutes les épîtres de Paul; il n'y a que *Luc* et *Act.* qui en usent proportionnellement autant; comme nous l'avons vu ailleurs (comm. I *Cor.*, p. 6, 76, 77), le sens en est très variable : le plus souvent c'est « exhorter, requérir », et de 12 à 15 fois seulement, dont 8 en cette épître, et 4 dans le présent morceau, c'est « consoler, réconforter » (cfr *Bernard* et *Plummer*). Le substantif παράκλησις (11 fois dans cette épître, dont 6 en ce morceau), n'apparaît que 9 fois ailleurs chez Paul, et 9 fois dans le reste de N. T.; deux fois exceptées (VIII, 4, 17, v. *ad loc.*), il signifie dans II *Cor.* l'idée de consoler. Nous avons choisi dans notre traduction le terme de « réconfort », parce qu'il convient mieux au ton général de Paul, cette âme virile; lorsque Dieu envoie des consolations, c'est pour donner la force d'agir encore et de marcher à de nouveaux sacrifices.

Ce verset et ceux qui suivent peuvent paraître assez rythmiques, et *Plummer* les a mis en lignes; nous ne le faisons point, car toutes les répétitions, les ellipses, qui remplissent ce morceau, nous paraissent être bien moins l'effet conscient et calculé d'une recherche de « style oral » ou d'un lyrisme quelconque, que l'inattention au style, disons la négligence, d'un homme qui dicte d'une voix presque haletante, sous le coup des violentes émotions qu'il réveille, et dont il cherche à faire passer quelque chose chez ses lecteurs.

A. 4. ἡμᾶς : Paul, ici, ne parle que de lui-même; l'usage du pluriel pour une seule personne est assez fréquent dans les correspondances de l'époque, et même les inscriptions. — ἧς par attraction du génitif précédent.

B. 3-4. Saint Paul se trouve, quand il commence à dicter cette lettre, dans un singulier mélange de sentiments, une anxiété et un enthousiasme dont les raisons vont apparaître bientôt. Pour le moment, l'enthousiasme l'emporte, car c'est à Dieu qu'il pense tout d'abord; il l'exprime en substituant à l'action de grâces ordinaire cette formule de bénédiction solennelle (cfr XI, 31, *Rom.* I, 25, IX, 5 au Christ-Dieu, *Eph.*, I, 3; nuances diverses de sentiment). Sous les yeux de son âme revit un passé récent; il admire comment le Dieu en qu'il n'y a qu'amour, ce Dieu révélé en son Fils Jésus-Christ par qui il a manifesté cet amour, l'a sauvé d'épreuves qui compteront parmi les pires de son existence. Le verset 8 montrera qu'il pense à des événements particuliers, dont le rappel le tient encore tout frémissant. Mais ce n'est pas un bienfait pour lui tout seul. L'idée de la *communion des saints* (qui a rempli toute la Première Épître) constitue comme le fond de sa pensée. Dieu l'a réconforté pour qu'il apprenne, par cette expérience, comment réconforter tous ceux qui en ont besoin. C'est un noble sentiment humain : « *Non ignara mali, miseris succurrere disco* » (*Virgile*), ou, comme dit s. *Thomas* : « *Qui non est consolatus, nescit consolare* »; mais il est élevé aussi à l'ordre surnaturel, dans ce domaine où tous les cœurs sanctifiés ne forment qu'un cœur dans le Christ. — Il n'y a dans ces versets et les suivants aucun reproche caché, quoi qu'en aient cru plusieurs; les souffrances dont il s'agit (voir au v. 8, *infra*) ne sont que pour une part modique les peines causées à l'Apôtre par l'attitude de ses Corinthiens.

—— **A. 5.** Entre καθώς et οὕτως, il y a un lien qui est plus que logique, presque causal (*Bachmann*). — περισσεύειν, (à l'intransitif, « *déborder* », « *surabonder* »

de réconforter ceux qui sont en tout genre d'affliction, grâce au réconfort dont nous sommes réconfortés nous-mêmes par Dieu. 5. C'est que, tout comme les souffrances du Christ viennent surabonder en nous, de même grâce au Christ surabonde aussi notre réconfort. 6. Que nous soyons affligés, [c'est] pour votre réconfort et votre salut, à vous; que nous

« *l'emporter* ») est un des mots favoris de Paul, mais fréquent surtout en cette épître (10 fois à travers les neuf premiers chapitres, contre seize fois dans les autres lettres); il revêt diverses nuances selon le contexte, mais répond bien au « dynamisme » paulinien; c'est la lettre *aux Philippiens,* également très affective, qui en use le plus proportionnellement (5 fois). — τὰ παθ. τοῦ Χριστοῦ : le génitif est de sujet et d'objet tout à la fois, voir *infra* à **B.** — διὰ τοῦ Χριστοῦ : la préposition διά, comme le note *Plummer,* employée comme elle est parfois quand il s'agit de l'action du Père lui-même (I *Cor.* I, 9; *Rom.* XI, 36; cfr *Heb.* II, 10), peut donc signifier la cause principale, et ne porte pas atteinte à la divinité du Fils (*Chrys.*).

A. 6. Double ellipse de ἐστι ou γίνεται ou συμβαίνει. — ἐνεργουμένης : forme *moyenne* (le passif d'ἐνεργέω n'étant guère attesté), comme toujours avec un nom impersonnel (voir comm. I *Cor.*, p. 326); ce participe signifie : « s'achevant en », « montrant son efficacité en » [votre endurance]; Chrys. croit cependant qu'il est passif : « consolation qui s'opère en votre patience » — ὧν, deuxième attraction, cfr v. 4. — Sur la place de ὑμῶν (devant παρακλ.), qui est un complément distinctif, mais « emphatique », voir *Abel,* p. 138, *t.*

Le texte de ce verset, en soi assez peu coulant, a été altéré de diverses manières par les scribes, peut-être pour éviter l'anacoluthe d'εἰδότες au v. 7 (v. *ad loc.*). Nous adoptons, avec le plus grand nombre des éditeurs et des exégètes modernes, la leçon de ℵ, A, C, P, *boh.*, *sah.*, *peš.* La *Vulg.* s'y conforme pour la structure, mais elle ajoute un troisième membre commençant par « *sive* » (εἴτε) : « *sive exhortamur pro vestra exhortatione et salute* », ce qui n'est pas clair, et pure redondance. Un certain nombre de témoins (que suivent à tort *B. Weiss* et *Cornely;* W-H. en marge), ont d'abord les uns (B, ainsi que 17, 176) omis καὶ σωτηρίας après παρακλήσεως, et B, D, E, F, G, K, L, *Chrys.*, *got.*, transposé εἴτε παρακαλούμεθα ὑπὲρ τῆς ὑμῶν παρακλήσεως au v. 7, après βεβαία ὑπὲρ ὑμῶν, et écrit καὶ σωτηρίας après leur παρακλήσεως[2]. Ce texte, beaucoup plus contourné, vient sans doute d'une faute de scribe causée par l'homeoteleuton (παρακλήσεως[1] et [2]), qu'on aura voulu corriger d'une manière peu réussie, en évitant l'anacoluthe d'εἰδότες, qu'on rattachait ainsi à παρακαλούμεθα.

A. 7. ὑπέρ = περί, voir au verset suivant. — L'anacoluthe de εἰδότες, ce participe employé à la place d'un mode personnel, tournure assez fréquente dans le Nouveau Testament, surtout chez Paul (cfr *Eph.* IV, 3-4, *Col.* II, 2, al.), n'était pas absolument prohibée en grec classique, surtout dans la rapidité du style épistolaire. Voir aux ch. VIII et suivants.

B. 5-7. Tout homme racheté, dans la doctrine de Paul, est associé à la Passion du Christ, et, virtuellement déjà, à la gloire bienheureuse de sa vie ressuscitée; les apôtres les premiers. Au ch. IV, 8-11 (v. *ad loc.*) et ailleurs, ce double aspect de leur existence sera décrit avec une saisissante éloquence. Paul l'avait rarement éprouvé autant que dans les circonstances qu'il va décrire. Ces « souffrances du Christ » ne sont pas les חֲבָלִים rabbiniques de l'âge messianique en général (contre *Windisch*), mais des peines bien personnelles, et il vient d'en savourer d'amères. Les chrétiens ont à les supporter *à l'imitation* du Christ, *à cause* du Christ, et *dans* le Christ, qui souffre pour ainsi dire en eux, ou leur communique ses souffrances, leur en fait le don, pour se les assimiler corps et âme. Cette idée de souffrir *avec*

μεθα, ὑπὲρ τῆς ὑμῶν παρακλήσεως τῆς *ἐνεργουμένης ἐν ὑπομονῇ τῶν αὐτῶν παθημάτων *ὧν καὶ ἡμεῖς πάσχομεν. 7. Καὶ ἡ ἐλπὶς ἡμῶν βεβαία *ὑπὲρ ὑμῶν, *εἰδότες ὅτι ὡς κοινωνοί ἐστε τῶν παθημάτων, οὕτως καὶ τῆς παρακλήσεως.

8. Οὐ γὰρ θέλομεν ὑμᾶς ἀγνοεῖν, ἀδελφοί, ὑπὲρ τῆς θλίψεως ἡμῶν τῆς γενομένης

le Messie était bien étrangère au Judaïsme (v. *Strack-Billerbeck,* I, p. 481); mais chez Paul, l'acte même du baptême (*Rom.* VI) fait entrer l'homme simultanément dans les deux phases de la vie de Jésus; comme l'observe *Bachmann,* il est antipaulinien de séparer le « Christ pneumatique » et glorieux, du « Christ historique » qui a souffert. Impossible d'aller à l'un sans trouver l'autre.

Le Christ n'a pas souffert et n'a pas été ressuscité pour lui tout seul; sa passion et sa gloire prennent corps à des degrés divers en toutes les âmes dans lesquelles il vit par la grâce. De même il y a solidarité d'épreuves et de consolations entre tous les fidèles. Et tout particulièrement entre le « père » qu'est saint Paul et ses fils dans la foi. Était-il rien de plus efficace, pour dissiper les dernières méfiances, — ce qui était le but de cette lettre, — que d'exprimer si chaleureusement, dès les premières lignes, cette confiance d'une communauté intime dans la peine et dans la joie? Plusieurs fois Paul reviendra, d'une façon touchante et pressante, sur cette idée-là (voir *infra,* I, 24; II, 3, al.).

Quelles étaient ces épreuves qui atteignaient les Corinthiens en même temps que Paul? Il s'agit assurément d'un fait du temps présent, et pas seulement, contre *Heinrici* et *Schmiedel,* de persécutions à attendre dans l'avenir. Or, nous ne savons pas que l'église de Corinthe ait eu à souffrir en ces années-là de persécution spéciale; sans doute faut-il entendre (*Belser,* al.) l'atmosphère d'opposition, les conflits dans les familles et les relations, les problèmes douloureux et les petites vexations quotidiennes que la pratique de l'Évangile devait faire naître de tous les côtés au milieu d'une ville plongée dans le paganisme et sa licence (voir par exemple, comm. de I *Cor.*, p. 195, al., à propos de l'interdiction de banquets païens); elles avaient dû encore s'aggraver.

Ainsi Paul, sans aucun trait encore de reproche ou de polémique, commence sa dictée par l'affirmation, en un cas vivant, concret et personnel, de la *communion des saints*; et par là il fixe le sens général de sa lettre, l'esprit dans lequel il l'envoie et dans lequel il faut la lire; car la vive conscience de cette union d'affection et de destinée surnaturelle doit expliquer tout ce qu'il va dire, même la polémique véhémente des derniers chapitres.

——— **A. 8.** ὑπέρ équivalent à περί, cfr VIII, 23, al., se rencontre dans les inscriptions attiques, les papyrus et ailleurs. — καθ' ὑπερβολήν, cinq fois chez Paul et toujours en ce groupe d'épîtres (*Plummer*), encore IV, 7; *Rom.* VII, 13, I *Cor.* XII, 31; *Gal.* I, 13. — ἐξαπορ. avec infinitif complément, classique; le verbe ἐξαπορέω signifie *être dans l'incertitude* ou *l'embarras, ne savoir que faire;* la *Vulgate* l'entend du « *taedium vitae* »; d'autres, de ne savoir plus, pour ainsi dire, à quoi le menait une pareille vie, « *pfadlos werden* », comme IV, 8 (*Gutjahr*); le mieux, d'après le contexte, est de comprendre que Paul était devenu incertain de la conservation de sa vie (τοῦ ζῆν, infinitif présent).

A. 9. αὐτοὶ ἐν ἑαυτοῖς, renforcement du pronom réfléchi par αὐτοί, tournure attique (*Abel,* p. 136). — τὸ ἀπόκριμα τοῦ θανάτου, c'est un terme judiciaire, la sentence ou l'arrêt de mort (ψῆφος, *Chrys.*, *Théodoret*); ainsi *Lietzmann, Bachmann, Plummer, Menzies, Belser, Windisch, H.-D. Wendland,* etc. — ἐσχήκαμεν doit être pris dans toute sa force de parfait, d'un acte passé qui n'a pas été révoqué, dont les conséquences durent encore, et non dans un sens aoristique affaibli (contre *Plummer* et autres, hésitations de *Windisch*), comme si c'était du pur passé (voir *infra,* à **B** et à

soyons réconfortés, [c'est] pour votre réconfort, qui se parfait en endurance des mêmes souffrances que nous aussi souffrons. 7. Et notre espérance est solide par rapport à vous, sachant bien que, comme vous êtes associés aux souffrances, ainsi également au réconfort.

8. Car nous ne voulons pas vous laisser ignorer, frères, au sujet de l'affliction qui nous est survenue dans l'Asie, que nous avons été chargé

l'Excursus). — ἵνα est à la fois consécutif et final. — πεποιθότες ὦμεν, conjugaison périphrastique du parfait subjonctif, cfr. I *Cor.* xv, 19, alors usuelle et rencontrée dans les papyrus. — ἐγείροντι présent, et non ἐγείραντι aoriste de *Theodt.* et quelques autres.

B. **8-9**. Paul entre tout de suite dans un récit passionné, qui, avec de longues interruptions, se prolongera jusqu'à la fin du chap. vii, ou même au ch. ix. Il emploie une formule commune en correspondance : « Je ne veux pas vous laisser ignorer » (οὐ θέλω ὑμ. ἀγν., voir *Comm.* I *Cor.* x, 1; xii, 1), équivalente à celle qu'on trouve plus souvent au début des lettres : « Je veux que tu saches » (γινώσκειν σε θέλω); mais ce n'est pas là proprement le début du corps de l'épître, qui a commencé dès la bénédiction du v. 3; en effet, la particule γάρ (« car ») montre que le v. 8 ne marque pas le passage à quelque chose de nouveau; Paul veut expliquer quel était cet accablement dont il vient de parler aux vv. 3-ss. sur un ton si ému, pareil à celui d'un homme qui, échappé à une horrible tempête, vient à peine de prendre pied sur un sol ferme, et, tout frémissant encore du péril, débordant de reconnaissance pour le Dieu qui l'a miraculeusement sauvé, s'épanche en confidences avec ses amis.

Quels sont donc les événements qui avaient pu remuer si violemment une âme comme celle de Paul? Au milieu de toutes les divergences des interprètes, suffisamment justifiées par l'obscurité de ces lignes qui sont toutes en allusions, nous croyons que le contexte — celui des présents versets et celui de toute l'Épître — ne permet qu'*une* interprétation. Nous dirons tout de suite sur quoi elle est basée, mais nous en remettons à un proche Excursus les preuves détaillées, avec la discussion des opinions auxquelles elle s'oppose.

Ce qui est d'abord indubitable, c'est que tout cela est arrivé en Asie, avant que Paul se transportât en Macédoine, d'où il écrit sa lettre; il ne s'agit donc pas des épreuves habituelles à l'Apôtre, soucis, persécutions, qui le poursuivaient en Macédoine comme partout ailleurs (voir *infra*, vii, 5). Secondement, les Corinthiens avaient eu vent de la chose (peut-être par Titus, voir Intr. p. ix, et *infra*); car Paul, au v. 8, a mis l'article τῆς devant θλίψεως, il s'agit donc d'une peine déterminée, qui avait fait assez de bruit pour que les Corinthiens éprouvent le désir d'en être informés davantage; ce ne pouvait être seulement, contre certains auteurs, le chagrin que leur propre attitude avait pu causer à leur père; l'homme héroïque qui a résumé ses souffrances au ch. xi n'aurait pas été accablé, désorienté au point qu'il avoue, par des difficultés pour ainsi dire « professionnelles » dans son métier d'apôtre; il n'avait pas la sentimentalité d'un faible, mais trouvait au contraire de la joie à souffrir pour l'Évangile (*infra*, xii, 10). Il fallait que l'épreuve eût revêtu un caractère exceptionnellement grave.

Le voici : Paul, qui était si conscient de la mission unique à lui confiée pour l'évangélisation des Gentils, avait cru que, par un jugement aussi inattendu qu'incompréhensible du Dieu qui lui avait donné pareille mission, il lui fallait, sans avertissement préalable, et au moment où il nourrissait des projets grandioses, abandonner tous les desseins, qui, dans sa persuasion, lui avaient été dictés d'en haut :

ὸν τῇ Ἀσίᾳ, ἔτι καθ' ὑπερβολὴν ὑπὲρ δύναμιν ἐβαρήθημεν, ὥστε *ἐξαπορηθῆναι ἡμᾶς καὶ τοῦ ζῆν· 9. ἀλλὰ *αὐτοὶ ἐν ἑαυτοῖς τὸ ἀπόκριμα τοῦ θανάτου *ἐσχήκαμεν, ἵνα μὴ *πεποιθότες ὦμεν ἐφ' ἑαυτοῖς, ἀλλ' ἐπὶ τῷ θεῷ τῷ ἐγείροντι τοὺς νεκρούς, 10. ὃς ἐκ

car il allait mourir. Certes il ne redoutait pas la mort, nous le verrons en expliquant le chapitre v; mais quel déchirement de cœur, en dépit de toute sa soumission à la volonté divine, que d'être obligé de renoncer d'un coup, et d'une manière irrémissiblement totale, à une foule de projets désintéressés, poursuivis pour la seule gloire de Dieu, comme la pacification de Corinthe, la conciliation des Judéo-chrétiens, l'apostolat de l'Occident, toutes ces entreprises hardies et prometteuses que nous feront connaître et la présente Épître et les Actes (*Act.* xix, 21), et l'Épître aux Romains!

Notre explication, il est vrai, jouit de peu de faveur parmi les exégètes; nous verrons pourquoi. Mais elle nous a paru s'imposer du fait des mots qu'a choisis l'Apôtre : ἐξαπορηθῆναι ἡμᾶς καὶ τοῦ ζῆν, que nous jugeons devoir traduire, à cause de la suite : « *être incertain même de conserver la vie* »; — puis du sens de ἀπόκριμα τοῦ θανάτου, qui, pour tout le monde, veut dire : « notre arrêt de mort », une sentence dure et tranchante, émise tout entière en une seule fois, et dont le « condamné » pouvait croire qu'elle était exécutoire à bref délai. — Mais cet arrêt, au lieu d'être prononcé à l'extérieur (comme dernier mot de persécutions, de fatigues jugées insurmontables, etc., et rien de plus), avait lugubrement retenti, pour Paul lui seul d'abord, dans sa conscience, dans sa chair et dans ses os; autrement pourquoi tant insister sur son caractère intérieur (αὐτοὶ ἐν ἑαυτοῖς)? Ne faut-il donc pas y voir un avertissement, un choc, physique et corporel? Paul avait senti que sa vie se brisait, que « l'homme extérieur » allait périr (cfr iv, 16; v, 1). Or nous savons que Paul souffrait depuis plusieurs années d'une maladie grave; il avait donc dû en subir en ces conjonctures-là une recrudescence qui paraissait cette fois mortelle. Pourtant il en avait réchappé; mais la sentence de mort ne lui paraissait pas révoquée et c'est ce qu'exprime déjà le parfait ἐσχήκαμεν, et qui sera confirmé par le verset suivant (v. *infra*, **B.** 10); il ne lui était accordé qu'un délai plus ou moins long. Le verbe ἔχω signifie, en effet, « porter » en main et « acquérir », et « tenir » en sa garde, dans ses sens les plus primitifs et les plus forts, dont il faut choisir ici l'un ou l'autre; le parfait (ἐσχήκαμεν) indique un acte qui dure toujours, et ce n'est qu'une échappatoire (pour ceux qui ne veulent pas admettre qu'il s'agisse d'une maladie) de lui donner le sens aoristique, peu courant, d'un fait entièrement passé, interprétation qui s'accordera d'ailleurs très mal avec le v. 10 (v. *infra*). Ainsi Paul se compare à un condamné à mort portant lui-même en main, sans pouvoir s'en défaire, sa sentence qui, contre toute prévision, n'a pas été exécutée, mais peut l'être encore d'un moment à l'autre; il a saisi son arrêt dans sa chair et dans ses os, où il retentit toujours, quoique d'une voix plus sourde.

Nous verrons au ch. v et au ch. xi que cette oppression ne le quittait pas à cette époque. De la nature probable de cette maladie nous discutons au commentaire du ch. xi et dans l'Excursus qui y est joint. — A l'Exc. i, nous nous expliquerons avec ceux qui sont d'un autre avis touchant ces versets.

—— **A. 10.** Au lieu de ἐκ τηλικούτου θανάτου on lit le pluriel ἐκ τηλικούτων θανάτων dans *Origène*, et *Vulg.* (« de tantis periculis »), ainsi que *Syrr.*, puis chez les Latins *Jérôme* (sur *Eph.* i, 13), *Rufin*, *Ambrosiaster;* θάνατος pouvait signifier « péril de mort », cfr *infra*, xi, 23, et, en grec classique, « genre de mort ». — τηλικοῦτος (de τηλίκος, « d'un âge donné »), veut dire au sens premier (que nous adopterons au présent passage) non pas « aussi grand », mais « aussi âgé », quoique le premier sens paraisse dominer dans les papyrus. — Il importe de décider s'il faut, après

à l'excès, au-delà des forces, au point d'être mis dans l'incertitude même sur [la continuation de] notre vie. 9. Mais, dans l'intime de nous-même, nous avons saisi notre arrêt de mort, afin que nous ne restions pas confiant en nous-même, mais dans le Dieu qui ressuscite les morts; 10. lui qui,

ἐρρύσατο ἡμ., lire καὶ ῥύσεται ou καὶ ῥύεται. La première lecture paraît plus recommandée par la qualité des témoins, et la seconde par l'harmonie du texte. Nous trouvons :

και ρυσεται dans ℵ, B, C, P, *sah.*, *boh.*, *minusc.*, et c'est la leçon admise par les critiques en général, jusqu'à *Nestle, Vogels* et *Merk* et les commentateurs les plus nombreux, *Lietzmann, Plummer, Belser, Bachmann, Windisch*, al.;

ces deux mots sont omis A, D*, e, *peš.*, *Chrys.*, *v. lat.*; et divers traducteurs, *H. D. Wendland*, etc.

και ρυεται dans D[3], E, F, G, K, L, M, *Syr*[h]., *latt.*, *vulg.* (« et eruit »), *got.*, *Origène, Chrys.*? et les commentateurs *Toussaint, Gutjahr, Lemonnyer, Menzies*, al.

Si l'on admet le futur καὶ ῥύσεται, il faudrait, pour expliquer le redoublement de ce mot à la fin du verset et n'en pas faire une redite inutile de dictée, mettre, comme *Lietzmann, Belser*, al., un fort signe de ponctuation après ῥύσεται[1], et comprendre ainsi les vv. 10 et 11 : « 10.... *nous a délivrés et nous délivrera. Oui, nous espérons qu'il nous en délivrera encore, 11.* [*à cause de vos prières*]. » Ce qui est certainement un sens très admissible en soi, mais moins naturel, coulant et littéraire que si l'on admet la gradation expressive des trois temps passé, présent et futur : ἐρρύσατο, ῥύεται, ῥύσεται. Aussi préférerons-nous la leçon καὶ ῥύεται, considérant l'autre comme une assimilation qui s'est glissée — ce qui arrive — sous la plume de bons témoins. — ἐλπίζειν εἰς est plus rare que ἐλπ. ἐπί.

A. 11. Encore un verset difficile. — συνυπουργ. : *Belser* comprend qu'il s'agit de l'assistance des Corinthiens *avec les autres églises;* il est plus naturel de croire, avec la généralité des exégètes, que c'est l'assistance apportée à Paul par les prières des Corinthiens, les seuls dont il s'agisse ici; le génitif absolu pourrait signifier ou bien : « *tandis que*, ou *pourvu que* vous nous assistiez »; « pourvu que » est certainement préférable (contre *Plummer*). — και ὑμῶν ὑπὲρ ἡμῶν est la leçon commune, et certainement la seule qui convienne aux contexte; D*, F lisent ὑμῶν περὶ ἡμῶν, changement insignifiant; mais A a ἡμῶν ὑπὲρ ὑμῶν, ce qui est beaucoup moins en situation, et G ὑμῶν περὶ ὑμῶν, ce qui n'a guère de sens ici; ces erreurs résultent peut-être de la confusion de son de η et de υ, qui pouvait exister déjà. — ἐκ πολλῶν προσώπων : on lit ἐν πολλῷ προσώπῳ F, G, M, g (« in multâ facie »); le mot πρόσωπον avait déjà pris le sens de « personne » à l'époque impériale (cfr I *Clem.* XLVII, 6), et il est adopté par beaucoup d'exégètes, *Lietzmann. Gutjahr, Lemonnyer, Loisy, Callan, Sales, Menzies, Windisch*. Mais, avec le plus grand nombre, on peut l'entendre au sens commun dans la Bible grecque et le Nouveau Testament de « visage »; ainsi *Kühl, Bachmann, Plummer, Belser*, après les vieux textes latins (non la *Vulgate* : « ex multorum personis ») qui le rendent par « facies » : *Ambr*[r] : « multorum faciebus »; *Hervé :* « ex personis multarum facierum »; *Plummer* remarque que, sur onze autres fois où πρόσωπον apparaît dans l'épître, il signifie « face » certainement huit fois; et nous croyons, nous, que c'est toujours; en conservant ce sens, note *Plummer*, la phrase est « more attractive »; elle peint l'attitude des orants, leurs visages levés vers le Ciel qu'ils remercient; de plus, la préposition ἐκ (*Bachmann*) s'accorde mieux avec cette expression descriptive, de bouches dont la prière jaillit vers les hauteurs; *Gutjahr* et *Sickenberger* traduisent (en interprétant) : « *aus dem Herzen und Munde vieler* » (« du cœur et de la bouche de beaucoup »), ou « *aus vieler Mund* » (de la

*τηλικούτου θανάτου ἐρρύσατο ἡμᾶς καὶ *ῥύεται, εἰς ὃν *ἠλπίκαμεν ὅτι καὶ ἔτι ῥύσεται, **11.** *συνυπουργούντων καὶ ὑμῶν ὑπὲρ ἡμῶν τῇ δεήσει, ἵνα ἐκ πολλῶν *προσώπων τὸ εἰς ἡμᾶς *χάρισμα διὰ πολλῶν εὐχαριστηθῇ ὑπὲρ ἡμῶν.

bouche de beaucoup »), nous adoptons ce sens également. — χάρισμα, « bienfait », « don gracieux », au sens ordinaire, non technique. — διὰ πολλῶν n'est pas expression adverbiale (contre *Hofmann*), ni sans doute musicale (supposition de *Windisch* : « à plusieurs voix »), mais le complément de εὐχαρ. — Le verbe εὐχαριστηθῇ a pour sujet χάρισμα; car il peut être transitif (*Hippocrate*, Epist. 17, εὐχαριστεῖν τι, d'après *Lietzmann*; *Pap. Oxyr.* 71 i 22, du commencement du ɪᴠe s. ap. J.-C. : και την τυχην σου ευχαρειστιν), et ce datif ne devait donc rien avoir de surprenant. — Pour εὐχαρ. ὑπὲρ ἡμῶν, on trouve la leçon plus difficile, et assurément moins juste, ε. ὑπὲρ ὑμῶν, qu'a pourtant admise *B. Weiss*, dans B, D³, E, F, K, L, P, *Chrys.*

Comment construire cette phrase compliquée? Le sens général, qui ne fait pas de difficulté, est que Paul demande l'intercession des fidèles, « quia Deus multa bona confert uni ad preces multorum », dit *s. Thomas*. On peut donc s'en tirer par des paraphrases. Mais, si l'on veut serrer le texte, où faut-il rattacher les compléments ἐκ πολ. προσ. et δια πολ.? *Gutjahr* joint διὰ πολλῶν à τὸ εἰς ἡμᾶς χάρισμα : « le bienfait à nous [accordé] par [l'intercession de] beaucoup »; d'autres, bien plus nombreux, y rattachent les mots ἐκ πολλῶν προσώπων : « la grâce [obtenue] pour nous par beaucoup de personnes » (*Ambrˢᵗ*, *Giustiniani*, *Estius, Bisping, Bousset, Sales, Callan*). La construction serait assez dure dans les deux cas, et on est obligé de sous-entendre un participe. Mieux vaut donc, avec *Bachmann, Lemonnyer, Sickenberger, Loisy*, al., faire dépendre toute la longue proposition commençant par ἵνα des mots ἐκ πολ. προσ. par où elle s'ouvre, et en faire, comme de διὰ πολ., un complément de εὐχαρ. : « afin que, par beaucoup de *prosopa* (« personnes », ou « faces »), il soit rendu grâces du bienfait reçu de nous, par beaucoup, en notre faveur ». Ce n'est pas élégant, les mots διὰ πολλῶν et ὑπὲρ ἡμῶν sont des répétitions inutiles au sens; mais des redondances pareilles ou pires pouvaient se glisser dans la dictée de Paul, cfr par exemple *Eph.* ɪ, 19 : κατὰ τὴν ἐνέργειαν τοῦ κράτους τῆς ἰσχύος.

B. 10-11. Paul avait regardé sa mort comme imminente, et désormais il lui était signifié qu'il ne pouvait plus se confier en lui-même pour l'exécution de ses meilleurs projets, mais en « Celui qui ressuscite les morts », et qui venait, pour ainsi dire, de le ressusciter cette fois. Mais la menace ne lui paraissait que suspendue, les dures paroles de l'« arrêt » sonnaient toujours dans ses oreilles; car la cause qui avait produit ce grand émoi, — l'ennemi blotti dans son sang, la maladie chronique, invétérée (τηλικούτου), — était toujours là, et semble-t-il, plus grave qu'avant l'accès inquiétant. Cependant Dieu qui l'a sauvé de la mort continue encore à le préserver (ῥύεται), il lui a permis de reprendre son immense travail. Est-ce pour longtemps? L'Apôtre, puisqu'il a bénéficié déjà d'une telle grâce, s'est repris à l'espoir. Dieu le conservera aussi longtemps qu'il le faudra pour son œuvre, — une œuvre qui intéresse non pas lui seulement, mais tous ses convertis et tant de païens qui attendent la Bonne Nouvelle! Aussi compte-t-il sur ses fils de Corinthe pour assurer la prolongation du bienfait divin. Si ses souffrances, à lui, doivent leur être profitables (vv. 6-7), leur sincère reconnaissance à Dieu, sur laquelle il fait fond, et les prières confiantes qu'elle leur inspirera pour que le Ciel continue à protéger leur Apôtre, lui serviront de retour, et elles toucheront le Maître de la vie et de la mort. Il voit déjà, dans l'assemblée de culte où sa lettre leur sera lue, tous leurs visages illuminés par la foi se dressant vers le ciel, pour remercier et implorer en même temps. Cette vision le rassure encore plus; c'est un acte de foi dans la « communion des

d'une telle mort prolongée nous a délivré et nous délivre, en qui nous avons mis l'espoir qu'il nous délivrera encore, 11. vous-mêmes apportant votre assistance, pour nous, par la prière, afin que, de nombreux visages, le bienfait à nous accordé fasse s'élever une action de grâces rendue par un grand nombre, pour nous.

saints », l'efficacité de la prière, et en même temps une manifestation touchante de la confiance qu'il continue à placer dans leurs sentiments. Ces paroles répondent à ce qu'il déclarera au chapitre VII, 4 et 16 (v. *ad loc.*).

Malgré tout, il se mêle à cette brève effusion une certaine gêne, car saint Paul va aborder, après cette affectueuse entrée en matière, des sujets bien difficultueux; et il le sent. On dirait qu'un léger embarras, une hésitation dans sa dictée, ont troublé sa voix dans la construction de la dernière phrase, avec ses redites inutiles. *Chrysostome* et d'autres pensent même que ce rappel des graves épreuves supportées en Asie, et de leurs suites, devait servir aussi, dans l'arrière-pensée de l'auteur, d'excuse indirecte pour le retard de son voyage, sujet qui va être abordé incessamment.

EXCURSUS I. — L'« ARRÊT DE MORT » QUE PAUL AVAIT ENTENDU (I, 8-10).

On est loin de s'accorder sur l'identification de cet événement survenu en Asie, de ce péril qui avait tant troublé Paul, et dont l'écho avait retenti jusqu'à Corinthe. Nous voulons démontrer ici, — autant que nous le pourrons, — pourquoi il faut y voir un grave accès de maladie.

Cette opinion a déjà été avancée par un petit nombre d'interprètes, *Rückert, Bisping, Schaefer*, et plus récemment par *W. M. Alexander* (voir *infra*, Exc. XVI). Les anciens n'y avaient, semble-t-il, jamais pensé. Parmi les modernes, la plupart ne la mentionnent que pour la rejeter, après peu ou point de discussion; beaucoup ne l'envisagent même pas. La raison de cette défaveur est sans doute que les Actes n'en ont point parlé, et que Paul, sachant son épreuve déjà connue de ses lecteurs (τῆς θλίψεως, v. 3), n'a parlé que de l'effet qu'elle avait produit sur son âme, sans en préciser la nature en termes clairs. Au reste, les anciens exégètes ne se sont occupés que fort peu de la maladie de Paul (voir l'Exc. XVI), et les modernes, avec leurs suppositions d'épilepsie, d'ophtalmie, etc. (v. *ibidem*), ont été peu disposés à y voir une source de périls mortels.

Cependant j'estime que notre texte lui-même, sans parler encore de ceux que nous en rapprocherons, au ch. V, au ch. XII, fournit des données suffisantes pour trancher la question dans le sens indiqué en notre commentaire (v. ci-dessus).

D'abord, on peut éliminer un certain nombre d'explications inadéquates.

Il est premièrement hors de doute qu'il s'agit d'un péril tout récent; l'Apôtre est encore sons le coup de l'émotion qu'il en a ressentie. Ce n'est donc point, comme le croyait *Tertullien* (« De resurr. carnis », 48), le « combat contre les bêtes » d'Éphèse (I *Cor.* XV, 32), bataille qui s'était terminée depuis longtemps à l'avantage de Paul (voir comm. de I *Cor.*, *ad loc.*).

Serait-ce l'émeute des orfèvres, qu'excita Démétrius, et qui obligea Paul à

quitter Éphèse (*Act.* XIX, 23-ss.; cfr *Godet,* al.)? L'attitude connue de Paul en cette circonstance ne justifie point la supposition; car il aurait voulu alors affronter les furieux en plein théâtre, se fiant en Dieu pour la protection de sa vie, et ce n'est qu'après la cessation du tumulte, et l'éloignement du péril imminent, qu'il voulut s'en aller d'Éphèse (*Act.* XIX, 30; XX, 1; cfr *H. D. Wendland,* al.).

Il faut donc au moins reconnaître que l'événement fut, comme dit *Belser,* quelque chose de survenu *après* l'émeute d'Éphèse.

Lietzmann, Gutjahr, Sickenberger et d'autres y verraient volontiers des conséquences assez naturelles de cette émeute, une traînée de persécutions s'acharnant sur l'Apôtre en retraite à travers l'Asie. *Toussaint* pense à une série d'attentats juifs. Mais cette hypothèse n'a guère rien qui l'appuie; car, d'après II, 12 (v. *infra*), Paul semble s'être rendu à Troas entièrement de son plein gré, pour y prêcher l'Évangile, et avoir trouvé là des circonstances favorables (θύρας μοι ἀνεῳγμένης); il ne quitta cette ville et l'Asie que par hâte de retrouver Titus. Était-ce donc seulement ou principalement, comme l'a pensé *Rendall,* les inquiétudes au sujet de Corinthe et de la mission de Titus qui auraient mis Paul en cet état d'accablement? Mais de pareils soucis ne menaçaient pas son existence, et il ne faut pas penser non plus au « dégoût de la vie » (« *taederet vivere* » de la *Vulg.*) avec un homme de cette trempe, habitué de longue date à tant de graves péripéties dans son apostolat. D'une façon générale, ni les oppositions malveillantes, ni les persécutions ordinaires des ennemis ne peuvent expliquer adéquatement les termes employés par Paul en ce passage pathétique (contre les auteurs susnommés, et *Bachmann, Plummer,* al.). De pareils troubles étaient pour lui quotidiens; ils l'accompagnaient aussi bien en Macédoine qu'ailleurs (VII, 5 : « *foris pugnae, intus timores* »); et cependant il ne s'agit en notre verset 8 que d'une épreuve subie *en Asie*, et dont par conséquent le paroxysme au moins était passé.

C'était donc — deuxième point entièrement sûr — quelque événement caractéristique et isolé, qui tranchait sur le cours toujours pénible et agité de l'existence apostolique, et beaucoup plus grave que toutes les souffrances qui étaient devenues de règle; un véritable « arrêt de mort », ἀπόκριμα. Paul en fut surpris jusqu'à l'accablement, ἐβαρήθημεν, « comme un navire qui fait eau », dit *Chrysostome*. Toute sa charge de projets et d'espoirs, il la vit subitement en train de sombrer avec sa vie même.

Il avait donc surgi, dit *Lemonnyer,* « un danger d'une nature [pour nous] inconnue ». Nous voudrions cependant bien la connaître, s'il est possible. Ici reprennent des suppositions qui exigent encore un triage. *Windisch* pense à des incidents possibles, dont ne parlent point les Actes : on aurait voulu lyncher l'Apôtre, on l'aurait emprisonné pour un temps (XI, 23, v. *ad loc.*); *Göbel, Hofmann,* ont proposé un naufrage (« *ter naufragium feci* », voir à XI, 25, dans la même épître). C'auraient bien été là de vrais dangers de mort, mais qui n'auraient sans doute pas ému Paul à ce degré, car plusieurs fois la Providence l'avait délivré de périls semblables; de plus, on ne fait naufrage que sur l'eau, et le texte semble bien parler d'un danger encouru sur la terre ferme (ἐν Ἀσίᾳ, v. 8). Puis, en tout cas, naufrage ou lynchage auraient été des faits transitoires, n'entraînant pas nécessairement de

conséquences prolongées, — et ce caractère-là les exclut, comme nous allons l'expliquer bientôt. Retenons toujours, à ce point de notre enquête, qu'il s'agissait d'une menace de mort d'un genre bien déterminé, unique, et non de périls variés qui auraient pu mettre la vie en question; car la leçon de beaucoup la mieux attestée au v. 10, est le singulier : ἐκ τηλικούτου θανάτου, et non τηλικούτων θανάτων.

Troisième point : ce péril, tout écarté qu'il fût dans sa menace immédiate, durait toujours virtuellement. La preuve en est principalement aux versets 10-11, où Paul dit, à ne pas s'y tromper, qu'il a toujours à craindre des retours offensifs de l'ennemi, du *même ennemi,* quel qu'il soit, et il compte pour y échapper sur les prières de ses fidèles. Il nous paraît violent de disloquer l'idée comme le fait *Gutjahr,* et de ne vouloir rattacher les mots ἐκ τηλικ. θαν. qu'au premier verbe ἐρρύσατο, comme si Paul avait voulu dire : « Dieu m'a délivré d'un si grand danger (encouru en Asie), et j'espère qu'il me délivrera, grâce à vos prières (des autres dangers qui pourraient me menacer ailleurs et partout) ». Quand bien même on n'admettrait pas la leçon ῥύεται, « il nous délivre [présentement] », qu'admettent avec nous *Toussaint, Menzies, Lemonnyer* (en 1905, non plus en 1922), il faut cependant reconnaître, avec plusieurs partisans de la double leçon ῥύσεται, « il nous délivrera », tels que *Lietzmann* (qui se réfère au v. 4), que l'Apôtre se sent toujours en danger, et pour la même raison qu'en Asie. Une première attaque, très inquiétante, a eu lieu en ce pays; elle est finie, elle a été repoussée, et c'est pourquoi Paul en parle tout à fait au passé, avec l'aoriste ἐβαρήθημεν; mais « l'arrêt de mort » auquel il la compare n'a pas été annulé, l'Apôtre le sent bien, et c'est pourquoi il change le temps, et dicte le parfait ἐσχήκαμεν, qui signifie un effet permanent (contre *Plummer, Windisch,* al.). *Menzies* le rend fort bien ainsi : « We received in our mind *the answer : Death! and feel it to this day* » (nous soulignons). D'aiguë et violente la chose, quelle qu'elle soit, est devenue chronique, et il est besoin de beaucoup de prières pour que l'attaque d'Asie, qui, une seconde fois, pourrait être fatale, ne recommence point.

Paul s'était dit, au temps où il fut « accablé » : « Je suis perdu, ma mort est certaine » (*Sickenberger*). Or, un lutteur de sa taille n'avait point de telles impressions lorsque le péril n'était qu'extérieur, suscité par la nature ou les hommes; il pouvait se sentir « pressé, mais non cerné » (voir IV, 8, *infra*); devant des persécuteurs, devant un naufrage (voir *Act.* XXVII, 34) il restait la tête levée, confiant dans l'appui divin, et se disant : « Si Deus pro nobis, quis contra nos? » (*Rom.* VIII, 31). Mais cette fois, en Asie, cette confiance magnanime s'était obscurcie, Paul n'était plus sûr du tout de pouvoir compter sur l'intervention de Dieu pour le sauver. Pourquoi? C'est qu'il ne s'agissait plus de menaces extérieures seulement; une parole impérieuse, où il crut percevoir l'expression même de la volonté divine, lui avait dit : « Maintenant, c'est fini de toi. » Elle devait avoir un ton très catégorique, à son jugement, et l'atteindre comme un choc corporel et brutal; c'est bien affaiblir la force des termes que de traduire « à considérer les choses de notre côté, nous trouvions l'arrêt de mort », ou « au-dedans de nous, nous considérions notre mort comme une affaire réglée » (*Lemonnyer*), et : « im selbsteigenen Bewusstsein, wir für unsere Person... » (*Belser*). Ces phrases n'exprimeraient qu'un sentiment

subjectif, un pronostic basé sur des observations et des raisonnements; ici il y avait bien autre chose, un avertissement bref, indubitable et tout intime (αὐτοὶ ἐν ἑαυτοῖς); or nous ne voyons rien qui réponde à toutes ces conditions, si ce n'est le déclanchement d'un coup physique, dans le corps même de Paul : « Tu es atteint d'une maladie mortelle, et tu mourras d'ici peu ». Et si cela ne fut pas vérifié pour cette fois (et ne devait du reste pas l'être, puisque Paul mourut décapité, une dizaine d'années plus tard), l'Apôtre n'y vit qu'un délai de miséricorde, valant un miracle « du Dieu qui ressuscite les morts », au sens propre, corporel.

Ainsi nous concluons pour finir, que Paul, en Asie, avait failli être emporté par un accès de maladie, et que cette maladie n'était pas guérie, qu'elle était chronique, puisqu'il confie à ses lecteurs qu'il en redoute un nouvel assaut.

Plus d'un argument probable vient fortifier cette interprétation.

C'est d'abord l'expression ἐκ τηλικούτου θανάτου. Nous avons dit (*supra*), que le mot doit être au singulier, non au pluriel, donc qu'il désigne non pas tous les dangers de mort possibles, mais un péril de nature déterminée. En second lieu, le premier sens de τηλικοῦτος est celui d'une durée prolongée; dans le N. T., le vocable apparaît trois autres fois : *Jac.* III, 4, il s'agit de la grandeur des vaisseaux; mais *Apoc.* XVI, 18, où il est question d'un tremblement de terre, on pourrait l'entendre et de la durée et de la violence à la fois, et dans *Heb.* II, 3, τηλικαύτης ἀμελήσαντες σωτηρίας, le sens le plus adéquat paraît bien être « négligeant un salut si grand et si bien confirmé par le temps et l'expérience », à cause de la phrase qui suit immédiatement : « lequel, *ayant commencé* à être annoncé par le Seigneur, a été confirmé pour nous par ceux qui l'avaient entendu, Dieu y joignant le témoignage des signes, etc. », et qui exprime donc une *série* de confirmations remontant dans le temps à l'autorité la plus haute. Nous croirions en conséquence que saint Paul, en ce passage II *Cor.* I, 10, a voulu signifier que son mal était non seulement grand, mais encore ancien, invétéré; de fait, tous les modernes savent qu'il souffrait d'une affection chronique, tout en différant sur l'appréciation de sa nature et de sa gravité (voir l'Exc. XVI) (1).

De plus, si l'on admet notre interprétation, on ne peut manquer d'être frappé de sa convenance à tout le contexte de II *Cor.* Cette épître, si originale sous tant d'aspects, prend en plusieurs passages un ton, un coloris très spécial, du fait que Paul y paraît bien plus préoccupé qu'ailleurs de son état physique précaire, et de l'idée de la mort. Cette teinte sera très nette et dans la première partie, aux chapp. IV et V, et dans la dernière (XII, 7-10), où l'Apôtre, qui a eu tant de choses à dire de ses épreuves physiques et morales, conclut toute son apologie en parlant clairement de son état maladif, qui n'arrête pas son travail, mais lui fait sentir encore mieux quelle force étrangère à lui-même le soutient dans les difficutés de l'apostolat. Tous ces traits considérés en bloc sont bien

(1) Nous négligeons, comme on voit, l'hypothèse que ce péril de mort se rattacherait à une « captivité éphésienne » qui aurait pu aboutir à une condamnation capitale. D'abord parce que nous ne croyons pas à une captivité de cette nature (v. comm. de I *Cor.* p. 415-s.); et puis que, dans tous les cas, elle aurait fini depuis longtemps, puisque les tenants de cette hypothèse l'identifient au « combat contre les bêtes » de I *Cor.* XV, 32. Or, dans notre passage, il s'agit certainement d'un péril auquel Paul vient à peine d'échapper, et cette captivité (si elle avait eu lieu) aurait été une vieille histoire.

caractéristiques d'une période particulière de sa vie, celle où il se sentait exposé à un péril d'impuissance et de mort provenant du fond de lui-même. Cette note, latente un peu partout, éclate avec plus de force en quelques passages où l'abandon de la confidence se faisait plus libre, où Paul était plus soucieux de communiquer au cœur de ses enfants ses sentiments intimes. Rien d'étonnant s'il l'a fait instinctivement résonner dans l'effusion de sa première page, cette page qui donne le ton.

Et c'est là un des fils affectifs qui contribuent à faire l'unité de la Deuxième aux Corinthiens, malgré le sujet et le ton si divers de ses trois sections. Cette épître appartient à une période de la carrière apostolique où s'était fait jour un souci nouveau dans l'âme de l'apôtre : réaliser méthodiquement et au plus tôt toute la tâche à lui assignée par Dieu, avant que la mort ne l'arrête. Car il sentait cette sinistre compagne marcher à côté de lui, il en voyait l'ombre menaçante s'allonger devant ses pas sur les pays qu'il allait aborder, sur les projets que lui inspirait sa vocation. Pour lui « la figure de ce monde passait » (I *Cor.* VII, 30), et il lui fallait saisir comme au vol les occasions d'édifier des constructions durables. (Voir INTR. et *supra*, **B**. 8-9).

II. Paul compte sur cette union de sentiments en retour de sa confiance loyale et entière (I, 12-14).

INT. — *Tout de suite après ce touchant appel à l'unanimité des cœurs et des prières, nous voici jetés en des débats affectueux mais compliqués, où les exégètes ont bien de la peine à se reconnaître. C'est que nous n'étions pas là à voir ce qui s'était passé entre Paul et ses Corinthiens; ceux qui croient pouvoir tout interpréter d'après les données de la Première Épître n'arrivent qu'à des solutions forcées, et ils font certainement fausse route.*

Aucune difficulté dans les rapports n'était supposée, aucun reproche n'était insinué dans les onze premiers versets. Il n'en va plus ainsi. Paul explique ce qui ne nous aurait pas semblé avoir besoin d'explication, dans ses lignes précédentes : s'il a dit qu'il comptait sur leurs prières, c'est qu'il en a le droit. Nous n'en doutions pas; mais ce droit, Paul éprouve le besoin de l'affirmer, parce que tous, à ce qu'il paraît, n'en reconnaissaient pas autant qu'ils auraient dû le bien-fondé. Il possède ce droit à la confiance, affirme-t-il tout d'abord, parce qu'il s'est toujours conduit avec une loyauté et un désintéressement entiers à l'égard de ses fidèles de Corinthe. Ses lettres n'ont pas de double sens. Il espère qu'on lui rendra pleine justice, une justice qui jusqu'à présent ne lui a été qu'en partie rendue.

A quoi tout cela peut-il faire allusion?

Notons que le perspicace Delafosse *a été moins frappé du caractère si personnel et si concret donné par ces réticences elles-mêmes au morceau, que de la mention de la « Sagesse charnelle » au v. 12, qui lui révèle une plume marcionite.*

CH. I, **12.** Ἡ γὰρ *καύχησις ἡμῶν αὕτη ἐστίν, τὸ μαρτύριον τῆς *συνειδήσεως ἡμῶν, ὅτι ἐν *ἁπλότητι καὶ εἰλικρινείᾳ τοῦ θεοῦ, οὐκ ἐν σοφίᾳ σαρκικῇ ἀλλ' ἐν χάριτι

A. 12. καύχησις, : « action de se glorifier », 6 fois dans cette épître, (à travers les trois parties), et par ailleurs 4 fois chez Paul, une fois chez *Jacques;* c'est un mot qui, avec καύχημα, « sujet de glorification », ou, en mauvaise part, « de vanterie » (3 fois II *Cor.*, 3 fois I *Cor.*, 4 fois ailleurs chez Paul, 1 fois *Heb.*), et καυχᾶσθαι, le verbe correspondant (19 fois en cette seule épître, surtout dans la partie X-XIII, 15 fois ailleurs chez Paul, 2 fois *Jac.*), donne une teinte particulière à toute la lettre; nous en donnons l'explication *infra*, **B. 14**. — μαρτύριον τῆς συνειδήσεως, « le témoignage de la conscience »; le mot de συνειδ., « conscience », est encore éminemment paulinien, comme stoïcien; il apparaît encore (18 fois en tout) dans *Rom.*, I *Cor.* (9 fois, ch. VIII et X), I-II *Tim.*, et *Tit.;* par ailleurs, seulement *Act.*, *Heb.* et I *Pet.*, écrits qui sont tous en relation avec les épîtres de Paul. Dans la Bible grecque, il était rare, et n'apparaît pas au sens de « conscience morale » avant *Sap. Sal.* XVII, 1; les rabbins, disent *Strack-Billerbeck*, n'avaient aucun terme particulier pour « conscience »; ils se contentaient du « *yeçer tôb* », le « bon penchant », en lutte avec le « penchant mauvais ». — Au lieu de ἐν ἁπλότητι, que nous choisissons d'après ℵ[3], D, F, G, L, *Chrys.*, *Ambr*[r], *vulg.*, *syr.*, *got.*, *Théodoret*, avec *Lietzmann, Klöpper, Heinrici, Zahn, Bachmann, Gutjahr*, al., on rencontre plus souvent ἁγιότητι (variante ἁγνότητι), d'après ℵ*, A, B, C, K, M, P, 17, 37, 67**, *Clem. Alex.*, *Origène*, *copt.*, *arm.*, et *Plummer, Lemonnyer, Toussaint, Windisch*, *Nestle*, *Vogels, Merk*, etc.; nous avons préféré la leçon occidentale et antiochienne ἁπλοτ., « en simplicité », à ἁγιοτ., « en sainteté », parce que Paul va justement se défendre, au verset suivant, contre le soupçon d'une certaine duplicité, et que d'ailleurs ce mot lui est familier, voir VIII, 2; IX, 11,

12; XI, 3; *Rom.* XII, 8; *Col.* III, 22, *Eph.* VI, 5. *Lietzmann* expliquerait αγιοτητι comme le résultat de l'omission d'une lettre par un scribe : AΠOTHTI, qu'on aurait lu ensuite AΓIOTHTI. — εἰλικρινείᾳ, « pureté », au sens de sincérité désintéressée, venant de Dieu, et imitée de Dieu, cfr pour ce mot rare et propre à Paul dans le N. T., II, 17; I *Cor.* V, 8, et l'adjectif εἰλικρινής *Phil.* I, 10 et II *Pet.* III, 1. — ἐν σοφίᾳ σαρκικῇ : nous connaissons cette « sagesse charnelle » par les premiers chapitres de I *Cor.;* pour le mot σαρκικός, voir comm. de I *Cor.* III, 3-4 et IX, 11; cfr *infra* II *Cor.* X, 4, ὅπλα σαρκικά. — ἀναστρέφεσθαι, au sens moral de « conduite » (cfr *Eph.* II, 3; I *Tim.* III, 15, et ailleurs *Heb.*, I-II *Pet.*), est une expression grecque courante, que Paul employait, ainsi que ἀναστροφή (*Gal.*, *Eph.*, I *Tim.*, *Heb.*, *Jac.*, I-II *Pet.*), concurremment avec les termes à saveur sémitique, plus fréquents chez lui, de περιπατεῖν et πορεύεσθαι. — περισσοτέρως pourrait avoir ici la valeur d'un superlatif plutôt que d'un comparatif (*Plummer*).

On ne s'entend pas sur la construction de cette phrase. Les uns font de μαρτύριον une apposition à καύχησις, et comprennent ainsi : « *Notre gloire, le témoignage de notre conscience, c'est que...* » (*Bachmann*, *Lemonnyer*, *Windisch*, *Belser*, al.). D'autres, *Plummer*, *Sickenberger*, *Gutjahr*, *Loisy*, al., font de μαρτ. un prédicat préparé par αὕτη : « *Notre gloire, c'est le témoignage rendu par notre conscience, que...,* etc... » Nous préférons la seconde explication, qui s'accorde mieux avec la place de αὕτη... et est plus coulante.

B. 12. Voici la transition, toute spontanée, toute cordiale, par où Paul passe de l'épanchement fraternel aux explications un peu difficiles. « Je compte sur vos prières, a-t-il dit, comme si tout était commun entre nous. Car ma conscience me dit que je mérite votre sympathie. Si, dans mes rapports avec le monde je fuis l'égoïsme

CH. I, 12. Car nous tirons notre gloire de ceci : le témoignage de notre conscience que c'est dans la simplicité et la pureté de Dieu, non pas dans une sagesse charnelle mais dans la grâce de Dieu, que nous nous sommes

et les calculs de la sagesse charnelle, n'est-ce pas surtout visible dans ceux que j'ai avec vous? Ils ont toujours été réglés par la grâce de Dieu, en toute simplicité, en toute franchise. Et je peux m'en faire gloire ».

Était-il nécessaire de parler ainsi à ses disciples? Hélas! oui, et ce qui suit va immédiatement en insinuer la raison, — une des raisons, car il y en avait plus d'une.

——— **A. 13-14.** οὐκ ἄλλα... ἀλλ' ἢ ἅ... résulte d'une fusion, déjà rencontrée chez les classiques (*Blass*, *Belser*), de οὐκ ἄλλα ἤ avec οὐκ ἄλλα ἀλλά; D* omet ἅ, A et 17 omettent ἢ ἅ, et B, F, G ἀλλ[ά], chacun simplifiant à sa manière l'expression composite. — ἢ καὶ ἐπιγινώσκετε (allitération avec ἀναγινώσκετε) manque B, 31, al. — ἕως τέλους (classique εἰς τέλος, cfr *Joan.* XIII, 1; ἕως καὶ τέλ. dans D³, K, L, M, P) serait susceptible en soi de revêtir plusieurs sens; mais ici le sens est bien fixé par l'antithèse manifestement voulue avec ἀπὸ μέρους (*Lietzmann*, *Bachmann*, *Menzies*, *Belser*, al., voir *infra*, à **B.** 14).

ὅτι² (v. 14) pourrait s'entendre au sens de « parce que » (*Windisch*), et se rapporter à l'aoriste ἐπέγνωτε (*Windisch*); ou bien, ce qui vaudrait mieux, introduire une phrase complément de cet aoriste : « [comme vous avez] reconnu que nous sommes votre gloire » (*Plummer*); ou bien, mieux encore, se rattacher au futur précédent ἐπιγνώσεσθε, en faisant de καθὼς καὶ ἐπέγνωτε une parenthèse (*Belser*, *Lemonnyer*, al.); il faut faire commencer la phrase à la dernière proposition du v. 13, ἐλπίζω δέ : « J'espère que vous reconnaîtrez complètement, — comme vous l'avez déjà fait dans quelque mesure, — que nous sommes votre gloire, etc.... ».

B. 13. Paul peut invoquer en toute conscience sa sincérité (v. 12); parce que

Θεοῦ, *ἀνεστράφημεν ἐν τῷ κόσμῳ, περισσοτέρως δὲ πρὸς ὑμᾶς. **13.** Οὐ γὰρ ἄλλα *γράφομεν ὑμῖν *ἀλλ' ἢ ἃ ἀναγινώσκετε ἢ καὶ ἐπιγινώσκετε, ἐλπίζω δὲ ὅτι *ἕως τέλους ἐπιγνώσεσθε, **14.** καθὼς καὶ ἐπέγνωτε ἡμᾶς *ἀπὸ μέρους, ὅτι καύχημα ὑμῶν ἐσμεν *καθάπερ καὶ ὑμεῖς ἡμῶν ἐν τῇ ἡμέρᾳ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ.

(γάρ causal) ses lettres ne veulent pas dire autre chose que ce qu'elles disent expressément. On avait donc soupçonné sa correspondance de cacher des arrière-pensées, de petites ruses peut-être de la « sagesse charnelle »? Pareille insinuation devait être fort sensible à un homme de caractère si loyal et si hardi.

Qui l'avait risquée? Et à propos de quelle — ou quelles — lettre? Paul ne voulait pas s'expliquer davantage, et ses lecteurs le comprenaient assez; dans ces premières pages, il cherche avant tout à rétablir une pleine confiance entre lui et la communauté, et, s'il lui échappe quelque allusion douloureuse, ce n'est qu'une ombre très passagère; le moment n'est pas encore venu de prendre ses adversaires et ses calomniateurs corps à corps, comme il le fera aux chapitres X-XIII, après s'être assuré la bienveillance entière de la masse des auditeurs. *Toussaint* et quelques autres ont parfaitement compris cette stratégie. Aussi restons-nous abandonnés à nos inductions.

L'opinion ancienne, d'après laquelle Paul, en écrivant γράφομεν (seul exemple de première personne pluriel quand il parle de ses lettres) penserait à l'épître présente, pour en assurer à l'avance la sincérité (comme s'il voulait dire : « Je n'écrirai que ce que vous savez tous, ce que j'énonçais déjà dans une autre épître »), n'est certainement pas en situation (cfr *Chrys.*, *Ambr*[r], *P. Lombard, Hervé, Thom., Giustiniani, Estius, Cornely,* al.); elle provient encore du fait que les anciens exégètes voulaient élucider toutes les difficultés de la Deuxième Épître aux Corinthiens par la Première, ce qui est impossible (voir INTR., p. VII, al. et *infra*). ***Belser*** est très mal inspiré d'autre part quand il se figure trouver ici une allusion à l'équivoque de la première lettre perdue concernant les rapports avec les « impudiques », que l'Apôtre dut détruire I *Cor.* V, 9 ss. (voir notre comm.); là il s'agissait de rectifier une erreur d'interprétation dont les Corinthiens seuls étaient responsables, nullement d'écarter le reproche d'un manque de sincérité et d'un double sens intentionnel Paul veut donc parler ici de sa correspondance *passée* en général, toujours inspirée d'une franchise qui, naturellement, ne se démentira point à l'avenir. Il peut aussi penser plus spécialement à la « lettre intermédiaire » perdue dont il sera question *infra*, II, 3 et ailleurs. Elle avait attristé les Corinthiens, et des adversaires irréductibles pouvaient chercher encore, même après l'apaisement causé par la mission de Tite, à la tourner en mauvais sens, par exemple en déclaration de rupture, ou d'exigences draconiennes d'un orgueil blessé (voir *infra,* comm. de X, 1-3; 10), que Paul n'aurait pas osé, malgré toute sa violence, exprimer crûment, ni ensuite maintenir. La remise et le changement d'un voyage annoncé (*infra,* I, 15-ss.; II, 2-ss.), remplacé par la lettre susdite, auraient été peut-être interprétés par ces malveillants comme un renvoi aux calendes grecques; Paul, avec ces atermoiements, aurait cherché hypocritement à se séparer pour toujours des Corinthiens, et peut-être par peur de les affronter. Toutes ces clabauderies auraient été rapportées à Paul par Titus, qui n'avait pu les faire taire complètement en certains milieux.

B. 14. (Il faut, nous l'avons dit, faire commencer la phrase à 13[b], ἐλπίζω). Paul, qui ne veut pas encore se laisser aller à la polémique, secoue la tristesse que ne pouvait manquer de lui apporter le souvenir de tels soupçons, et veut se livrer à l'espérance qu'il a conçue quand Titus lui a rapporté les bonnes dispositions de la communauté corinthienne prise en masse (v. *infra,* VII, 6-ss., 11, 13-16). Les explications fournies par son messager lui ont ramené les cœurs; pas aussi pleinement

comportés dans le monde, particulièrement à votre égard. 13. Car nous ne vous écrivons pas de choses autres que ce que vous pouvez lire, ou même reconnaître [exact]; et j'espère que vous reconnaîtrez jusqu'à la pleine mesure, 14. (ainsi que vous avez bien reconnu, pour une part, [ce que] nous [sommes]), que nous vous sommes un sujet de gloire, tout de même que vous [le serez] pour nous au Jour de Notre-Seigneur Jésus.

encore qu'il le désire; mais enfin, *jusqu'à un certain degré* (ἀπὸ μέρους), ils ont compris l'amour sincère et les intentions pures qui animaient leur Apôtre au cours de la crise récente; ils se rendent compte maintenant qu'il serait très injuste de le prendre pour un maître qui abuse de son autorité (Paul y reviendra à diverses reprises), un maître que le souci de maintenir intacte sa domination sur eux leur aurait rendu sourdement hostile, ou le dépit de la voir baisser, indifférent. Bien loin de là, ils reconnaissent, comme autrefois, que l'histoire de son apostolat parmi eux et les sentiments qu'ils lui ont inspirés font leur gloire. Pas tous, il est vrai, et pas complètement; même les bons, les soumis, ne comprennent pas encore tout ce qu'il y a dans l'âme de Paul, tout cet attachement inspiré de Dieu qui est à leur gloire, car il montre le cas que fait d'eux Dieu lui-même; et il en est malheureusement encore quelques-uns qui ne le comprennent pas du tout (cette double restriction est impliquée dans ἀπὸ μέρους). Mais l'Apôtre espère bien que, grâce à cette lettre qu'il leur envoie, les choses n'en resteront pas là; et qu'ils reconnaîtront tous, et tous complètement (ἕως τέλους), — sauf les faux frères et les faux apôtres suscités par Satan (v. *infra*, XI, 12-15), — ce que Paul est pour eux, et ce qu'ils sont pour Paul. (Le texte doit nécessairement s'entendre ainsi, à cause de l'antithèse : ἀπὸ μέρους — ἕως τέλους, avec *Lietzmann, Menzies, Bachmann, Belser, H. D. Wendland*, al.; ἕως τέλους prend ce sens de « jusqu'au bout », « entièrement », chez *Polybe* et ailleurs [*Lietzm.*]. Ceux qui veulent l'entendre en un sens eschatologique, « jusqu'à la fin du monde » ou « des temps » ou « de vos vies » [*Plummer, Sickenberger, Windisch*, etc.] non seulement sont trompés par cette idée fausse que Paul et les Corinthiens attendaient la fin du monde comme prochaine [voir comm. de I *Cor.*, VII, 29, al.], mais encore ils commettent une grosse faute de critique littéraire, en ne remarquant pas l'antithèse intentionnelle de ἀπὸ μέρ. et ἕως τέλ.).

Paul espère donc que la compréhension mutuelle deviendra parfaite. Tous ses vrais fils dans la foi, grâce à sa lettre, en reviendront à se glorifier de lui (malgré ses détracteurs, cfr *infra*, V, 12), comme lui-même pourra alors se glorifier à la fin des temps, au Jour du Seigneur, de tous ces enfants qu'il aura engendrés et élevés dans l'esprit du Christ, pour le salut et la gloire (« *au jour du Seigneur Jésus* », derniers mots du v. 14, ne se rapportent qu'à καθάπερ καὶ ὑμεῖς ἡμῶν, « comme vous [serez] pour nous [un sujet de gloire] » (*Belser*), dans ces assises où Dieu révélera à tout l'univers le mérite précis de chacun de ses instruments, voir comm. de I *Cor.* III, 8 et IV, 5. C'est une toute autre idée que celle de ἕως τέλους, v. *supra*).

A ce verset 14, Paul a fixé le but de sa lettre : il l'écrit pour reconquérir toute l'estime et toute la confiance de ses enfants, qui ne lui sont encore que partiellement revenus. Tout ce qu'il dira par la suite, avec ces alternances de confiance, d'espoir, de réprimande, d'indignation contre ceux qui y font obstacle, et même en partie sa préoccupation de la collecte, s'expliquera par ce souci général. Nous pourrions dire que les paroles « d'introduction » finissent ici; mais, comme nous l'avons expliqué, nous ne pouvons séparer cette première péricope du corps de la lettre, car l'auteur y est déjà entré au vif de son sujet, effusions d'amitié et apologie dont l'action combinée doit lui reconquérir les cœurs, et lui ménager à Corinthe un retour fructueux.

III. Paul repousse le soupçon d'inconstance à propos d'un projet de voyage (I, 15-23).

INT. — *Après qu'un certain malaise eut déjà altéré les relations de Paul avec son église de Corinthe, deux faits étaient venus compliquer les difficultés de la situation : d'abord l'Apôtre n'avait pas fait aux Corinthiens une visite qu'il leur avait pourtant annoncée, et on l'avait accusé plus ou moins ouvertement d'un manque de parole ; — puis, au lieu de venir les voir, il leur avait écrit une lettre dont le ton avait de quoi les troubler.*

Paul tient à s'expliquer sur ce double fait; l'un et l'autre sont survenus à cause de l'amitié si confiante qu'il leur porte, bien loin de marquer un refroidissement de ses sentiments. Et en premier lieu voici pourquoi il a renoncé momentanément à un voyage dont le plan lui avait beaucoup souri à lui-même : c'est qu'il n'aurait pas pu se comporter au milieu d'eux comme il se l'était promis.

Fixer avec exactitude la nature et l'ordre des incidents auxquels font allusion ces lignes, c'est une tâche extrêmement ardue, faute de documents extérieurs qui orientent notre interprétation; les Actes *ont passé sous silence tout ce petit drame de famille, et les données de* I Cor. *se réfèrent à des événements déjà trop éloignés de ceux-ci. Nous donnerons les solutions (déjà indiquées* INTROD. p. VIII-S.) *qui nous paraissent les plus probables, mais qu'il serait présomptueux de tenir d'emblée pour assurées en tout leur détail.*

Ce qui au moins sera clair, c'est la magnifique protestation de sincérité et de constance des versets 17 et suivants, et le témoignage qu'ils rendent au caractère parfait et définitif de l'œuvre du Christ.

Ch. I, 15. Καὶ ταύτῃ τῇ *πεποιθήσει *ἐβουλόμην *πρότερον πρὸς ὑμᾶς ἐλθεῖν ἵνα δευτέραν χάριν σχῆτε, 16. καὶ δι' ὑμῶν διελθεῖν εἰς Μακεδονίαν, καὶ *πάλιν

A. 15-16. Πεποίθησις, mot du grec tardif, se rencontre chez *Philon*, II *Reg.* XVIII, 19 dans les LXX, mais, dans le N. T. seulement chez Paul, ici, III, 4, VIII, 22, X, 2, puis *Eph.* III, 12, *Phil.* III, 4. — ἐβουλόμην : noter que c'est un imparfait, et qu'il n'y a plus ensuite de verbe fini jusqu'à la fin du v. 16; tous les infinitifs suivants sont donc régulièrement sous sa dépendance. — πρότερον doit se rattacher à ἐλθεῖν et non à ἐβουλόμην; v. *infra*, à **B**; le mot manque ℵ* et K l'a changé en τὸ δεύτερον; il suit ἐλθεῖν K, *copt.*, *Theodt.* — πάλιν peut signifier « en rebroussant chemin », ou « de nouveau », « une fois encore »; mais (contre *Belser*), il ne peut signifier « plus tard », c'est-à-dire « dans ma seconde intention », opposée à πρότερον, « première intention »; d'ailleurs il faudrait en ce cas joindre à πάλιν un verbe sous-entendu qui ne serait plus un imparfait comme ἐβουλόμην, mais quelque aoriste : « j'ai voulu », « je me suis décidé à », et, faute de l'avoir exprimé, Paul aurait fait une phrase très peu intelligible. Ainsi nous repoussons l'interprétation (de *Belser*) : « En premier lieu, je voulais aller chez vous, etc... puis [j'ai décidé] plus tard (*ou* en second lieu) d'aller de Macédoine chez vous, etc... ». Il faut comprendre : « je voulais aller *chez vous d'abord*, pour que, etc...; et *de nouveau venir chez vous* en quittant la Macédoine, etc. »; πρότερον pourrait à la rigueur avoir le sens hellénistique de « originellement » (*Kirsopp Lake*) et se joindre alors à ἐβουλόμην, commandant encore tous les infinitifs; mais il est plus indiqué de l'opposer à πάλιν : « une première... une

deuxième fois » (v. à **B**). — Au lieu de χάριν, on lit χαράν « joie », ℵ[3], B, L, P, *Œcumenius* (pour le sens), *Théodoret;* leçon moins bien appuyée quoique *Plummer* l'admette, ainsi que *Soden.* Χάρις est très large de sens; ici il n'est nullement évident qu'il signifie χαρά (*Chrys.*), ni « faveur divine », contre *Windisch* qui rapproche ce passage de *Rom.* I, 11, (où on ne trouve pas χάρις, mais χάρισμα πνευματικόν); il peut ne signifier ici précisément ni « grâce », ni « plaisir », mais simplement « égards », « marque de considération », comme par exemple chez *Platon* (Euthyphron 15 a) : τιμή τε καὶ γέρα καὶ χάρις, et ailleurs; on trouve le mot en d'autres sens qui ne sont pas moins exceptionnels chez Paul VIII, 7 (v. *ad loc.*), I *Cor.* XVI, 3 et *Col.* IV, 6.

B. 15-16. Il se dessine à nos yeux, mais seulement dans la pénombre, une situation difficile que des hommes soupçonneux ou mal intentionnés avaient dû exploiter pour ébranler la confiance des Corinthiens dans leur Apôtre, et que celui-ci, par contre, se met à expliquer comme étant le résultat même de la délicatesse d'affection qu'il tient à voir subsister toujours dans leurs relations.

On a, paraît-il, murmuré contre lui parce qu'il n'est pas revenu voir les Corinthiens, comme il le leur avait annoncé ; or, s'il a changé son plan, ce n'est pas qu'il se soit refroidi à leur égard, ni qu'il n'ait pas été entièrement sincère quand il annonçait sa visite, ou qu'il ait varié par caprice; c'est que, s'il avait exécuté son dessein, il se serait vu obligé — ce qu'il n'avait pas prévu en le formant — de se comporter avec eux d'une façon sévère, et qu'il voulait, à eux et à lui-même, épargner ce contact pénible (voir *infra*, v. 23, et plus bas, II, 1-3).

En quoi donc pouvait consister le « manque de parole » prétendu? Paul avait, dans une circonstance qu'il n'a pas besoin de fixer maintenant, parce qu'on se la rappelait bien à Corinthe, annoncé un plan de voyage dont les détails révélaient quel cas tout particulier il faisait de l'église corinthienne (cfr *infra*, comm. de X, 15-16). Quand il pourrait quitter Ephèse, c'était la *première* église qu'il voulait revoir (πρότερον); il lui aurait donné la préférence même sur ses chers et fidèles Macédo-

Ch. I, 15. Et c'est dans cette assurance que je voulais venir d'abord chez vous, pour que vous ayez une deuxième faveur, 16. et par chez vous

niens. Sans doute à ceux-ci il devait bien une paternelle visite; mais il ne l'aurait faite que plus tard, en passant, en prenant quelques semaines sur son séjour à Corinthe, dont cette excursion vers le Nord n'aurait été qu'une interruption, un épisode, un entr'acte. Il se serait hâté de revenir en Achaïe, comme rappelé là par ses affaires principales. Déjà, deux ans plus tôt, en achevant sa Première Epître et annonçant (sur un autre plan) un voyage qu'il n'avait pu faire, Paul avait bien précisé que « il ne ferait que passer par la Macédoine » et resterait à Corinthe peut-être tout un hiver (I *Cor.* XVI, 5-6, v. comm.). Sa considération pour l'église de cette ville n'avait donc pas baissé depuis lors. Il lui en a donné une première preuve soit par le long séjour qu'il avait fait à Corinthe lors de la fondation (de un an et demi à deux ans), soit par ce bref et mystérieux « voyage intermédiaire » dont nous aurons à disserter plus loin, qui montrait en tout cas quelle importance Paul attachait aux affaires de Corinthe, puisqu'il s'était arraché, quelque temps, pour les régler, à ses intenses occupations d'Asie (v. *infra*, Excursus II). Maintenant, en se rendant chez les Corinthiens les tout premiers lors de son retour en Europe, puis en prenant chez eux ses quartiers, plutôt qu'en Macédoine, il comptait leur donner un « deuxième témoignage de son estime » (δευτέραν χάριν) (1). C'est chez eux que se

(1) C'est ainsi que nous entendons ces mots, plutôt que de considérer δευτέραν comme

ἀπὸ Μακεδονίας ἐλθεῖν πρὸς ὑμᾶς καὶ ὑφ' ὑμῶν προπεμφθῆναι εἰς τὴν Ἰουδαίαν.
17. *Τοῦτο οὖν βουλόμενος μήτι ἄρα τῇ ἐλαφρίᾳ ἐχρησάμην; ἢ ἃ βουλεύομαι κατὰ σάρκα βουλεύομαι, *ἵνα ᾖ παρ' ἐμοὶ *τὸ ναὶ ναὶ καὶ τὸ οὒ οὔ; **18** *Πιστὸς δὲ ὁ θεὸς ὅτι ὁ λόγος ἡμῶν ὁ πρὸς ὑμᾶς οὐκ ἔστιν ναὶ καὶ οὔ. **19** Ὁ τοῦ θεοῦ γὰρ υἱὸς

concentreraient les affaires de la collecte (v. *infra*, ch. VIII-IX), si importantes pour rétablir l'unité de cœur entre toutes les églises; ce sont eux que les pauvres judéo-chrétiens de Jérusalem seraient portés à bénir spécialement (ὑφ' ὑμῶν προπεμφθῆναι εἰς τὴν Ἰουδαίαν, Paul insiste là-dessus avec une intention marquée, cfr IX fin, *infra*).

Et tout ce beau programme, inspiré par tant de confiance assurée (πεποίθησις), Paul n'avait pu l'exécuter!

Il en avait poutant bien mis les Corinthiens au courant (contre *Bachmann*). Quand et comment? Non pas certes dans la *Première Epître*, où l'itinéraire envisagé (I *Cor*. XVI) n'est pas le même, puisque la Macédoine en est la première étape (contre *J. Weiss*, v. Exc. IV); ni dans la *première lettre perdue* dont il est question I *Cor*. V, 9, ou d'aucune façon avant l'envoi de la Première Epître, en sorte qu'un changement annoncé quasi subrepticement I *Cor*. XVI aurait été cause du mécontentement des Corinthiens (contre *Thom.*, *Bisping*, *Cornely*, *Zahn*, *Goebel*, *Belser*); nous verrons du reste, au cours du commentaire, qu'il ne faut pas chercher l'explication de la difficulté présente, non plus que de certaines autres, en ces circonstances relatives à des temps trop éloignés. A mon avis, Paul avait annoncé ce projet, longtemps après la Première Epître, soit par un message spécial (il était si aisé d'en envoyer d'Ephèse à Corinthe!), soit, plus probablement encore, au cours du « voyage intermédiaire ».

Nous justifierons cette opinion dans les Excursus, en la comparant à celles des autres.

——— **A. 17.** τοῦτο : ce pronom singulier, se rapportant à tout ce qui précède, montre qu'il s'agissait d'un seul plan, non de deux plans successifs (contre *Belser*). — βουλόμενος, et non βουλευόμενος, comme en D, E, K, *syr*. et quelques versions. — ἐλαφρίᾳ, terme du grec tardif, hap. leg. dans la Bible. — κατὰ σάρκα, avec l'infirmité, l'inconsistance de la « chair »; — ἵνα équivaut ici à ὥστε, « en sorte que »; — τὸ ναὶ ναὶ καὶ τὸ οὒ οὔ a l'air d'abord assez embarrassant; *Baljon* et *Schmiedel* auraient voulu changer ce texte en τὸ ναὶ οὔ, καὶ τὸ οὒ ναί : « [en sorte que chez moi] le oui soit non et le non oui »; mais aucun témoin n'y autorise. D'autres, jusqu'à *Hofmann*, *Zahn*, *Schlatter*, feraient de ναί² et de οὔ² des prédicats : « en sorte que chez moi le oui [soit] oui, et le non [soit] non »; ce qui ne va pas du tout au contexte, v. *infra*, à **B.** Le mieux est donc, avec presque tous les exégètes modernes, de prendre ναὶ ναί et οὒ οὔ simplement pour des expressions emphatiques renforcées par redoublement (peut-être une façon de parler familière aux Corinthiens, *Windisch*) : « en sorte qu'il y ait [à la fois] chez moi des oui! oui! et des non! non! ».

B. 17. Paul a donc changé le plan qu'il vient de décrire, cela est sous-entendu; et il sait — peut-être par Titus — qu'il a excité ainsi des récriminations qui ne sont pas encore tout à fait calmées. Il ne dit pas tout de suite pourquoi il s'est ainsi comporté, mais au moins il veut mettre un terme aux reproches de caprice et d'inconstance, ou de duplicité. Les Corinthiens devraient le connaître, et savoir que s'il

marquant par anticipation le retour à Corinthe après l'excursion en Macédoine, retour dont il ne parlera qu'un peu trop loin de là, et de croire qu'ils signifient : « afin d'avoir le moyen de vous faire une deuxième grâce, *ou* un deuxième plaisir » par ma rentrée à Corinthe en revenant du Nord; cette explication s'accorde trop difficilement avec l'ordre de la phrase (contre *Plummer*, al.).

passer en Macédoine, et venir de Macédoine chez vous encore une fois, et par vous être mis en route vers la Judée.

17. Ainsi, puisque je voulais cela, faut-il donc croire que j'en ai usé avec légèreté? ou bien, ce que je projette, le projeté-je selon la chair, en sorte qu'il se trouve chez moi des « Oui, oui ! » avec des « Non, non ! »?
18. Dieu [en] est fidèle [garant], notre parole à vous [adressée] n'est pas un « Oui et non ». 19. Car le Fils de Dieu Jésus-Christ, celui qui chez

dit « oui », c'est bien oui qu'il veut dire, et « non » quand il dit non. Peut-être y a-t-il réminiscence du logion évangélique : ἔστω δὲ ὁ λόγος ὑμῶν ναὶ ναί, οὒ οὔ (*Mat.* v, 37), qui signifie elliptiquement « que votre langage soit oui [si c'est] oui, non [si c'est] non »; mais, comme il n'y aurait qu'une similitude matérielle des mots, et non de l'idée, nous préférons la supposition de *Windisch*, supra à **A.** Il ne faut pas croire, en tout cas, avec ceux qui font de ναί² et οὔ² des prédicats, *Chrys.*, *Theodt.*, *Hofmann*, etc., que Paul veuille dire ici, pour défendre son changement de plan, qu'il ne saurait être inflexible par suite d'entêtement humain (κατὰ σάρκα), et qu'il sait modifier ses projets selon les circonstances; car les versets qui suivent mettent en relief non pas sa flexibilité, mais la constance qu'il doit à son rôle d'instrument du Christ.

—— **A. 18.** Πιστὸς δὲ ὁ θεός, ὅτι... Cette évocation de la fidélité de Dieu a été diversement comprise. Le plus indiqué est certainement (comme dans l'autre formule qu'on trouvera plus bas, v. 23) d'y voir une prise à témoin de Dieu pour une affirmation solennelle, une sorte de serment (*Thom.*, *Bisping*, *Schmiedel*, *Lietzmann*, *Godet*, *Belser*, *Bousset*, *Lemonnyer*, *Toussaint*, *Sickenberger*, *Loisy*, *Windisch*, *Delafosse*, etc.). Quelques-uns cependant, et non des moindres, tels que *Cornely*, *Plummer*, *Bachmann*, *Gutjahr*, croient que s. Paul parle ici de la fidélité de Dieu comme de la raison ultime de la constance apostolique (*Cornely*). Déjà s. *Chrys.* expliquait : « Ne vous méfiez pas de ce qui vient de Dieu [comme notre parole, notre attitude], car ce qui vient de Dieu ne peut être faux ». *Menzies* : « God is to be trusted for it, that... »; *Gutjahr* : « La fidélité de Dieu se montre en ce que, etc. »; id. *Bachmann*. Nous ne rejetons certainement point cette interprétation comme impossible ou déplacée; mais elle ne s'impose point. — Au lieu de οὐκ ἔστιν, on lit οὐκ ἐγένετο ℵ [3], D[2.3], E, K, L, *syr.*, *éth.*; c'est une assimilation au verset suivant 19.

B. 18. Encore une de ces belles « digressions », de ces soudains élans vers les sommets, qui caractérisent ces épîtres passionnées du grand apôtre contemplatif. Est-il juste, est-il bien naturel, de soupçonner d'indécision, de légèreté, de petits calculs humains, celui que Dieu a fait parler aux Corinthiens, dans son enseignement public, avec la franchise et la fermeté qu'ils savent? (Voir I *Cor.*, II, 5, la « démonstration d'esprit et de puissance »). Alors ce n'était pas « le oui et le non » qu'il proférait à la fois, ils doivent le reconnaître. Supposent-ils qu'il a changé — ou, si l'on veut, que le Dieu de fermeté lui est maintenant moins fidèle? Quelle magnanimité et quelle foi !

—— **A. 19-20.** γέγονεν, résultat permanent. — ὅσαι κτλ., διό κτλ., phrases elliptiques. — Au lieu de διὸ καὶ δι' αὐτοῦ, on lit καὶ ἐν αὐτῷ E, K, L, al., *syr*[h]., *Chrys.*, *Theodt*; sous-entendre un mot comme λέγεται après τὸ ἀμήν. — Πρὸς δόξαν (sous-entendu τοῦ θεοῦ) δι' ἡμῶν, et non πρὸς δόξαν ἡμῶν, comme a lu la *Vulgate*, avec C, L, O, f.

B. 19-20. Qu'ils se rappellent comment Paul, avec ses compagnons Sylvanus et Timothée, les a évangélisés. Leur Christ n'était pas un Christ de compromis, un Christ dont l'esprit, qui les remplissait comme ses porte-paroles, inspirât l'hésitation dans la croyance, ni les faux-fuyants dans la conduite. (Peut-être, comme le suggère

Ἰησοῦς Χριστὸς ὁ ἐν ὑμῖν δι' ἡμῶν κηρυχθείς, δι' ἐμοῦ καὶ Σιλουανοῦ καὶ Τιμοθέου, οὐκ ἐγένετο ναὶ καὶ οὔ, ἀλλὰ ναὶ ἐν αὐτῷ γέγονεν. 20. Ὅσαι γὰρ ἐπαγγελίαι θεοῦ, ἐν αὐτῷ τὸ ναί· διὸ καὶ δι' αὐτοῦ τὸ ἀμὴν τῷ θεῷ πρὸς δόξαν δι' ἡμῶν. 21. Ὁ δὲ

Schmiedel, y a-t-il, ici encore, une allusion aux prédicateurs sans mandat que nous retrouverons aux chapitres x-xiii, et qui ne présentaient pas l'image du Christ dans son intransigeante pureté, par laquelle toute vétusté est abolie, v. *ad loc.* et v, 16-17). Dans ce vrai Christ qu'on leur a appris à connaître, tout est simple, droit, clair et définitif, comme affirmation du salut des hommes, du chemin sans détour qui les y conduira. Le mot γέγονεν, qui affirme cette stabilité, rend un son d'enthousiasme (*Windisch*).

Toutes les promesses de Dieu (c'est-à-dire celles des prophètes dans l'Ancien Testament) ont reçu dans Jésus-Christ leur accomplissement; Il est la parole de Dieu, le « Oui » répondu à toute espérance légitime des hommes. Le Christ n'est pas un roi « intérimaire », comme prétend *Schweitzer*. Ils n'ont qu'à attendre la réalisation, à travers les temps, de tout ce qui leur est déjà virtuellement et irrévocablement accordé par l'Incarnation et la Rédemption. C'est pour cela que, dans leurs prières, ils prononcent le mot *Amen,* cette expression hébraïque qui signifie la pleine adhésion, la confiance parfaite dans l'efficacité des promesses de Dieu, à qui leurs demandes les ont rappelées; elles se réaliseront, parce que Jésus-Christ s'en charge (δι' αὐτοῦ); et cette assurance des enfants est la gloire de leur Père (πρὸς δόξαν). Il ne tient pas sa parole seulement à demi.

Jésus-Christ, par une personnification hardie, est appelé « *l'Amen* » dans l'Apocalypse de saint Jean (*Apoc.* iii, 14). Avec la plupart des auteurs (*Lietzmann, Heitmüller* « Im Namen Jesu », *Bousset, Bachmann, Menzies, Belser,* etc., contre *Gutjahr* et très peu d'autres), nous croyons que saint Paul, en ce passage d'une poésie très haute, qui prépare l'élévation sur « la lettre et l'esprit » du ch. iii (v. *infra),* pense à l'« amen » liturgique, hérité du service des synagogues, et devenu usuel dans les églises chrétiennes (v. comm. de I *Cor.* xiv, 16), que le peuple prononçait à la fin de prières adressées à Dieu au nom de Jésus-Christ : « *per Dominum nostrum Jesum Christum. — Amen* », ainsi que nous n'avons pas cessé de dire depuis vingt siècles.

——— **A. 21-22.** Faut-il faire de ces deux versets respectivement un sujet et un prédicat : 21. « Le Dieu qui nous affermit.... 22 [est] aussi celui qui a mis son sceau... »? ou bien faire de θεός, à la fin de 21, le prédicat, qualifié ensuite par les participes de 22 : « 21. Celui qui nous affermit,..... [c'est] Dieu, 22. lui qui a mis son sceau... »? La seconde construction est préférable et préférée. — βεδαιῶν (cfr I *Cor.* i, 8; *Col.* ii, 7), qui répond à l'Amen pour le sens, est un présent, coordonné à l'aoriste χρίσας; partout ailleurs dans le N. T. (5 fois), le verbe χρίω a pour objet le Christ (Χριστός, adjectif verbal), *Act.* iv, 27, x, 38 et citations d'*Isaïe* et du *Psaume*, *Luc* iv, 18 et *Heb.* i, 9. — σφραγισάμενος et δούς, également aoristes. Le verbe σφραγίζειν, « sceller », « marquer d'un sceau » est employé au sens propre *Mat.* xxvii, 66, *Apoc.* vii (15 fois), x, 4, xx, 3, xxii, 10, et en des sens métaphoriques, moraux ou spirituels, *Joh.* iii, 33, vi, 27, *Rom.* xv, 28, et en deux passages d'*Eph.* i, 13, iv, 30, qui sont à rapprocher de celui-ci. — ἀρραδών (ἀραδών), cfr *Gen.* xxxviii, 17, II *Cor.* v, 5, *Eph.* i, 14, mot commercial phénicien (*Strack-Billerbeck, Nägeli, Mayser,* etc.) signifiant « arrhes », au propre ou au figuré; τοῦ πνεύματος est un génitif explicatif (*Belser, Windisch)* si πν. signifie l'esprit participé, ou un génitif de partie (par anthropomorphisme) si c'est le Saint-Esprit. — βεδ. εἰς Χριστόν = « qui nous affermit dans [la communion au] Christ ».

Völter, et « *Delafosse* » qui s'en inspire, n'ayant pas su voir le lien de ces versets

vous fut par nous prêché, par moi et Sylvanus et Timothée, ne s'est pas fait « Oui et non », mais c'est le « Oui » qui en lui s'est réalisé. 20. Tout ce qu'il y a en effet de promesses de Dieu, elles sont en lui [devenues] : « Oui » ; c'est pourquoi aussi, par son moyen, l'« Amen » [se dit] à Dieu, pour [sa] gloire, par nous. 21 Or celui qui nous rend fermes avec vous dans le

avec le contexte, y découvrent des interpolations; pour *Del.*, 21 est marcionite et 22 catholique.

B. 21-22. Paul revient à l'affirmation de sa constance, injustement mise en doute. Le Christ, il vient de le dire, est le modèle suprême de la fermeté, de la droiture, de l'affirmation sans réticence, la plénitude des réalisations. Or, Dieu lui a donné, comme à tous les rachetés, de vivre en communion avec ce modèle; en l'affermissant dans cette communion au Christ, Dieu doit assurer sa fermeté, à lui surtout apôtre qui a mission de parler et d'agir au nom de ce Christ réalisateur (et non pas seulement sa « foi », cfr *Windisch*). Avec beaucoup de modestie, Paul ne réclame cependant, lorsqu'il dit « nous affermit avec vous », que cette fermeté qui doit être le partage de tout vrai chrétien.

Il est beau et fortifiant de voir saint Paul placer ainsi la sincérité et la décision au nombre des marques les plus indispensables de l'union au Christ. Mais la valeur de ces versets ne se borne pas à cette leçon morale.

Beaucoup d'auteurs ont remarqué d'abord que la pensée apostolique se porte distinctement sur les trois personnes de la Trinité, comme à XIII, 13, *infra* (*Plummer*, *Gutjahr, Windisch*, al.). Le *Père* (ὁ Θεός) donne l'onction, en unissant au *Fils* (Χρ.) par le lien de l'*Esprit* (πν.) répandu dans les cœurs.

Il est de plus fort probable, et la plupart des modernes l'admettent, que Paul fait ici mention des *sacrements*, quand il emploie les mots χρίσας et σφραγισάμενος. Sa pensée s'était portée sur les cérémonies liturgiques avec l'« Amen » (v. 20, *supra*); elle demeure quelques instants fixée en ce domaine.

Les anciens d'une façon générale ne l'avaient pas remarqué; l'« onction » et le « sceau » n'étaient pour eux que des expressions figurées de la vocation apostolique ou chrétienne (ainsi encore *Bisping, Schaefer, Sickenberger, Sales, Plummer, Bachmann*, al.); d'autres, *Cornely, Toussaint*, al., l'entendent spécialement des « charismes », ce qui nous semble une interprétation bien étroite, quand même on ajouterait (*Cornely*, al.) que les charismes constituent une garantie et une protection pour la grâce et les dons intérieurs. Ces opinions nous paraissent encore provenir de ce qu'on met un lien trop étroit entre II *Cor.* et I *Cor.*, et qu'on ne voudrait, pour ainsi dire, rien retrouver dans la seconde Épître qui ne se rattachât à la Première.

Plusieurs des auteurs susdits ont toutefois apporté quelques distinctions. Par exemple *Plummer* voit dans le « sceau » une allusion probable au baptême; d'après *Gutjahr*, les « arrhes de l'Esprit » signifieraient, à la différence de l'« onction » et du « sceau », réservés aux prédicateurs, toute la vie chrétienne basée sur le Baptême et la Confirmation; pour *Bachmann*, l'« onction » englobe aussi le baptême au milieu des opérations générales de Dieu.

Nous croyons qu'on a le droit de préciser bien davantage. Comme l'observe *Windisch*, les aoristes χρίσας, σφραγ., δούς, marquant des actions transitoires, peuvent fort bien désigner tous des *rites* (Id. *Lietzmann, Belser*); σφραγίζεσθαι, « marquer d'un sceau », a l'air (*Windisch*) de s'opposer antithétiquement à la circoncision juive, donc ce serait le baptême (*Bousset*, Kyrios Christos², pp. 227-s, *note*, voit dans le « sceau » la consécration au nom de Jésus, un dérivé des anciennes marques

βεβαιῶν ἡμᾶς σὺν ὑμῖν εἰς Χριστὸν καὶ χρίσας ἡμᾶς Θεός, 22. ὁ καὶ σφραγισάμενος ἡμᾶς καὶ δοὺς τὸν *ἀρραβῶνα τοῦ πνεύματος ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν.

23. Ἐγὼ δὲ μάρτυρα τὸν θεὸν ἐπικαλοῦμαι ἐπὶ τὴν ἐμὴν ψυχήν, ὅτι φειδόμενος ὑμῶν *οὐκέτι ἦλθον εἰς Κόρινθον.

religieuses, stigmates imposés dans la chair des mystes ou des adorateurs en divers cultes païens, dans le Pont, à Hiérapolis. dans les cultes de la Grande Mère, de Dionysos, de Mithra, voir *Dölger* « Sphragis », 1911, cfr *Heitmüller* « Im Namen Jesu », *Clemen*, « Erklärung », p. 312. Rapprochements douteux).

Après l'ancienne exégèse jusqu'à *Estius*, cette explication sacramentelle a fait son chemin. *Cornelius a Lapide* ramenait les deux termes χρίσας et σφραγ. à la *confirmation*, et aujourd'hui *Windisch* au *baptême*. Quoique le verbe χρίειν, « oindre », ne soit dit que du Christ dans le N. T., *Lietzmann* note que le substantif χρίσμα est le nom d'un attribut des croyants dans I *Joh*. (II, 20; 27, bis), et que ce terme désigne le baptême chez s. *Grégoire de Nazianze* (Or. 40, 4), tandis que, depuis *Tertullien* (De bapt. 7), il signifiait couramment l'onction faite immédiatement après le baptême (la « *confirmation* »); quant au terme σφραγίς (dit *Rom*. IV, 11, de la circoncision), il désigne le baptême déjà dans *Hermas* (Sim. IX, 16). Voir comm. de *Lietzm.*, ad loc., *Heitmüller, Dölger*, al. Par conséquent il est croyable que Paul a pu parler ici de « rites ». *Belser* approuve Lietzmann, mais il tient à préciser : l'onction est le *baptême* reçu une fois (χρίσας aoriste), d'où résulte l'affermissement continu (βεβαιῶν présent) que Dieu accorde aux baptisés; et le sceau, qui, reçu aussi une fois (σφραγισάμενος), nous a donné (δούς) les arrhes de l'Esprit, gage de progrès perpétuel, c'est la *confirmation*.

Nous admettons très volontiers cette exégèse. Peu importe que l'acte de l'onction (χρίσας) ne soit nommé qu'après le présent continu βεβαιῶν, « affermissement »; c'est la cause nommée après l'effet, pour l'expliquer.

Cette mention, au moins très probable, de la confirmation après le baptême (cfr *Eph*. I, 13 et IV, 30, où les deux actes peuvent être compris sous un seul mot), est un trait précieux à relever dans la doctrine de Paul. Plus explicite est *Héb*. VI, 2.

——— **A. 23.** μάρτυρα... ὅτι, construction hellénistique, voir *Abel*, p. 277. — ἐπὶ τὴν ἐμὴν ψυχήν, formule de serment; cfr *Mat*. V, 36, μήτε ἐν τῇ κεφαλῇ σου ὀμόσῃς; mais il faut être un tolstoïen ou *Windisch* pour supposer que Paul ignorait le Sermon sur la Montagne, ou autrement aurait dû considérer cette prescription du Seigneur comme absolue. — οὐκέτι, « ne... plus », n'est jamais rencontré, ni en grec classique, ni dans la Bible, ni dans les inscriptions, ni dans les papyrus, comme synonyme de οὔπω, « pas encore »; ce qui condamne à l'avance une certaine exégèse de ce verset (v. infra, **B.**). La leçon οὐκ (F, G, d, e, *peš*.) est beaucoup moins bien attestée.

B. 23. Les motifs inférieurs par lesquels celui-ci ou celui-là aurait voulu expliquer l'abandon du plan de voyage, Paul les a noblement repoussés. Maintenant il déclare aux Corinthiens très solennellement, en invoquant Dieu comme témoin, sa raison véritable : ce n'est point par versatilité, timidité, calcul astucieux ou manque d'affection et de confiance, qu'il a différé ou modifié son dessein, c'est par délicatesse, par ménagement pour eux, — et pour lui-même, à la façon dont il l'expliquera bientôt. S'il était venu à Corinthe à l'époque et dans les conditions où il l'avait annoncé, il aurait dû prendre, pour des raisons nouvelles qui lui étaient apparues, une attitude qui aurait pu jeter du froid dans leurs rapports de chaude amitié.

Il dit : « C'est pour cela *que je ne suis plus venu* ». Manière de parler sur la signification de laquelle on discute à n'en plus finir. Traduire οὐκέτι par « pas encore », comme *Ambr*[r] ou *Heinrici*, ou l'assimiler pour le sens, malgré la lettre,

Christ, et qui nous a donné l'onction, [c'est] Dieu, 22. lui qui aussi a mis sur nous [son] sceau, et [nous] a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs.

23. Mais quant à moi, j'invoque Dieu comme témoin, sur mon âme, que c'est pour vous ménager que je ne suis plus venu à Corinthe.

à οὔπω, comme *Gutjahr*, c'est un contresens (v. *supra*, **A.**). Paul fait donc certainement allusion à une visite antérieure, où les uns veulent voir son premier séjour à Corinthe pour la fondation de l'église (*Belser*, al., tous ceux qui n'admettent pas le « voyage intermédiaire »), et d'autres une visite plus récente, qui était intervenue entre l'envoi de I *Cor*. et celui de la précédente Épître. Ce sont les derniers qui ont raison, comme la suite le prouvera (v. Intr., p. viii-s. et comm. de ii, 1, etc., Exc. ii). Il est vrai qu'on pourrait encore à la rigueur, comme dit *Windisch*, comprendre : « Il *ne* m'a *plus* été possible (après ceci ou cela, et parce que je voulais vous épargner) d'accomplir mon dessein »; mais cette interprétation est moins naturelle, et il est par ailleurs certain qu'il y avait eu une « visite intermédiaire »; aussi croyons-nous que c'est elle qui est impliquée par l'adverbe οὐκέτι (Id. *Godet*, etc.).

Les partisans de la « théorie des Quatre Chapitres » (v. Intr. ch. iv, *II*) rapprochent ce verset de xiii, 2, 10 (voir *ad loc.* et Exc. v), pour y trouver une de leurs preuves les plus convaincantes du fait que la lettre dont il va être question II, 3 (v. *ad loc.*), destinée dans l'intention de Paul à remplacer la visite manquée, s'identifiait en tout ou en partie avec les derniers chapitres, x-xiii, de notre lettre. Mais j'estime avec *Windisch*, et pour d'autres raisons encore que lui, que ce rapprochement est très forcé. En effet, au ch. xiii, Paul annonce sa venue en termes catégoriques et même menaçants; est-il vraisemblable alors que ce chef énergique ait reculé, pour s'en excuser ensuite dans notre passage, en disant qu'il avait voulu user de ménagements? Il aurait tout simplement grondé et menacé pour faire peur; c'est alors que ses adversaires auraient pu lui reprocher de dire en même temps « Oui et non », ou « oui » quand il était sur le point de penser « non ». En fait, la fameuse « lettre intermédiaire » ne devait pas annoncer un voyage qui n'a pas eu lieu, mais simplement faire savoir que Paul ne pouvait ou ne voulait plus venir à l'époque annoncée d'abord, quels que fussent les projets prévus pour une époque plus tardive. (Voir au comm. de xiii, 2, et de xiii, 10, qui supposent une intention différente, quoiqu'elle ait quelque analogie avec celle dont il s'agit ici et qui s'éclaircira au ch. ii, 3 : c'est un désir semblable de « ménagement »; mais ce ménagement, ici, amène un délai du voyage, tandis que, au ch. xiii, il n'y aura plus de délai annoncé, mais seulement l'expression par écrit de reproches assez durs, à l'adresse de délinquants plus déterminés).

IV. Paul s'explique au sujet d'une lettre substituée au voyage, et de ce qui s'en est suivi (I, 24-II, 11).

Int. — *Paul avait donc renoncé à son projet de voyage dans la crainte qu'un contact trop direct avec l'Église de Corinthe ne devînt, de part et d'autre, une source de sentiments et de dissentiments pénibles, — comme il l'avait déjà expérimenté une autre fois* (*II, 1*). *Nous comprenons, aux versets II, 3-ss., que ce voyage a été remplacé par une lettre fort émue, où il demandait réparation d'une faute ou d'une démarche affligeante que quelqu'un s'était permise dans la communauté. La majorité de l'église a accordé cette réparation et puni la faute; Paul* (*qui l'a appris par Tite, ainsi qu'on le verra au ch. VII*) *demande, maintenant que la chose est faite, que la sévérité fasse place à l'indulgence, car le but de sa lettre impérieuse est pleinement atteint : il a constaté l'obéissance de la communauté. — Voilà ainsi liquidé l'incident pénible de cette lettre, en même temps que celui de la visite refusée.*

Pas une ligne en ce morceau qui ne soulève de problème : la « visite intermédiaire », puis la « lettre dans les larmes », la nature du délit rappelé et la personne du délinquant, le caractère de la peine infligée, l'attitude da la communauté dans ces circonstances, tout cela fait l'objet de controverses entre exégètes qualifiés. Nous donnerons nos opinions en partie dans le commentaire, en partie en des excursus qui mettront au net notre synthèse, déjà indiquée Intr., p. VIII-s.

Ch. I, 24. Οὐχ ὅτι *κυριεύομεν ὑμῶν *τῆς πίστεως, ἀλλὰ συνεργοί ἐσμεν τῆς χαρᾶς ὑμῶν· *τῇ γὰρ πίστει ἑστήκατε. Ch. II, 1. Ἔκρινα δὲ *ἐμαυτῷ τοῦτο, τὸ μὴ

A. I, 24. Κυριεύω gouverne le génitif comme d'autres verbes marquant la supériorité, *Abel* p. 185; il faut lire ὑμῶν τῆς πίστεως, avec ℵ, A, B, C, plutôt que τῆς π. ὑμῶν de D, G, *v. lat.*, *vulg.*; alors, par sa position, ὑμῶν dépend plutôt du verbe que de πίστεως (*Plummer*) et le sens paraît être : « Nous ne vous régentons point au sujet de la foi », τῆς πίστεως ayant valeur d'apposition ou d'explication, comme s'il y avait devant une préposition telle que ἕνεκα (*Erasme*). — τῇ πίστει n'est pas un datif d'instrument, mais marque le point de vue, l'aspect sous lequel ils « sont debout »; il ne faut donc pas comprendre : « C'est par la foi [seulement] que vous vous tenez fermes », « c'est à la foi que vous devez votre fermeté » (*Hofmann*, *Heinrici, Krenkel, Gutjahr*, al.), proposition de dogmatique générale qui n'aurait guère de rapport avec le contexte, mais « Ce n'est pas à propos de foi que nous aurions eu à vous reprendre, car, à ce point de vue, vous tenez bon » (*Meyer-Heinrici, Schmiedel, Plummer*, *Bachmann, Lemonnyer, Sickenberger*, etc., après des anciens).

B. I, 24. Paul vient de dire qu'il avait voulu « les épargner »; c'est donc qu'il aurait trouvé chez eux quelque chose à reprendre. Il se hâte d'expliquer que ce n'est pas en matière de foi dogmatique. Et par là nous voyons déjà quel écart il y a entre la situation présupposée ici et celle que nous révélait la Première Épître, dans laquelle il avait fallu rectifier tant de fausses idées au sujet des principes moraux, de la résurrection, etc. Il a donc dû s'écouler beaucoup de temps entre les deux.

La foi spéculative n'était pas en question, mais seulement une conduite qui n'était pas en plein accord avec la croyance. Paul dit qu'il n'aura pas, à ce point de vue de la croyance, à exercer son pouvoir de maître; évidemment il aurait dû l'exercer si la foi avait été en danger de défaillir (Id. *Windisch*), et il ne faut donc

pas reconnaître dans sa déclaration, comme *Chrys.*, *Hervé*, al., l'énoncé de cette vérité générale que la foi est affaire de volonté libre, et non de contrainte. L'Apôtre veut reconnaître simplement que, dans le domaine de l'enseignement dogmatique, ils n'ont plus besoin d'instruction ni de correction particulière (*Sickenberger*, *Windisch*, al.). Peut-être en même temps, comme plusieurs le croient, cette assurance de ne pas les tracasser au sujet de la croyance contient-elle une allusion dédaigneuse à la manière d'agir tout opposée des adversaires despotiques et brouillons qui seront attaqués aux derniers chapitres; ce serait un nouvel indice de l'unité de l'Épître.

Pourtant, en sens tout contraire, les partisans de la pluralité disent que cet éloge de la foi corinthienne ne pourrait guère se trouver dans la même lettre que divers passages des « Quatre Chapitres », par exemple x, 6, xi, 3-4, xiii, 5 (v. *infra*, *ad loc.*); mais, en ces réprimandes-là, nous verrons qu'il s'agit non d'erreurs doctrinales actuelles, mais d'inconséquences pratiques, ou de périls futurs.

Bref, Paul spécifie bien que, quoi qu'il ait trouvé chez eux à redire, il ne met pas leur foi en doute; et il s'en réjouit, car il a soif non de redresser la doctrine, mais seulement de coopérer à son action dans les âmes, à la joie que doit produire l'épanouissement d'une vie de foi (1). — Qu'est ce donc qui s'est opposé à ses projets?

—— **A. Ch. II, 1.** ἔκρινα, cfr I *Cor.* ii, 2, v, 3 : décision dernière, définitive, qui s'oppose à ἐβουλόμην, « je voulais », de I, 15. — γάρ au lieu de δέ, B, 17, 37, *syr*[h]. — ἐμαυτῷ est un « dativus commodi »; la *Vulgate* a mal traduit par les mots « *statui.., apud me* », qui supposeraient plutôt ἐν ἐμοί ou παρ' ἐμαυτῷ (*Belser*). — πάλιν omis *copt.;* le *Text. rec.*, après quelques rares manuscrits, joint ce mot à ἐλθεῖν, et non à ἐν λύπῃ; mais l'ordre des mots est indubitable; ἐλθ. πρὸς ὑμᾶς D, G, *v. lat.*, *vulg.*, changement sans importance. La grosse question est de savoir si l'adverbe πάλιν se rapporte seulement à ἐλθεῖν (« venir de nouveau, [*et cette fois*] *dans la tristesse* »), ou à toute l'expression ἐν λύπῃ ἐλθεῖν (« venir *dans la tristesse encore une fois* »). Ce dernier sens est certainement préférable; car, outre qu'il est confirmé par d'autres passages (v. *infra* **B**, et Exc. II), il est évident que ἐν λύπῃ, placé où il est, porte le ton avec πάλιν. Ainsi *Théophylacte* (τὸ 'πάλιν' δείκνυσιν αὐτὸν καὶ ἄλλοτε λυπηθέντα), *Lietzmann, Bachmann, Windisch, Menzies, Sickenberger, Sales, H. D. Wendland,* al., contre *Théodoret*, *Pélage, Primasius*, *Cajetan, Estius, Grotius*, *Baur*, *Heinrici, Schnedermann, Belser*, *Gutjahr*, al. Il est vrai que πάλιν ne se rapporte pas nécessairement au mot qui en est le plus proche dans la proposition, ni dans l'usage classique, ni chez Paul (ainsi πάλιν — ἀπὸ Μακεδονίας — ἐλθεῖν πρὸς ὑμᾶς de i, 16, *Heinrici),* mais alors il n'y a pas d'équivoque possible, ou bien l'adverbe πάλιν se rapporte en même temps au tout de la phrase et à une partie de ce tout (*Bachmann*); ce qui est le cas ici, où il faut prendre ensemble les mots ἐν λύπῃ ἐλθεῖν au lieu de faire de ἐν λύπῃ une circonstance détachée, comme le ἀπὸ Μακεδ. de i, 16. Que l'on compare *Marc* xiv, 39-s., où πάλιν la première fois se rapporte à ἀπελθών et προσηύξατο en

Ch. i, 24. Ce n'est pas que nous [ayons à] nous rendre maîtres de vous au sujet de la foi, nous sommes seulement les auxiliaires de votre joie; car, pour la foi, vous tenez debout.

Ch. ii, 1. Mais je décidai que cela valait mieux pour moi, de ne pas

(1) Ou bien Paul se défend de vouloir régler despotiquement les manifestations où s'épanche la joie de leur foi; peut-être l'en avait-on accusé naguère, à propos de sa réglementation sévère des charismes (Voir I *Cor.* xiv).

*πάλιν ἐν λύπῃ πρὸς ὑμᾶς ἐλθεῖν. 2. Εἰ γὰρ ἐγὼ λυπῶ ὑμᾶς, καὶ τίς ὁ εὐφραίνων με εἰ μὴ *ὁ λυπούμενος ἐξ ἐμοῦ;

3. Καὶ ἔγραψα *τοῦτο αὐτὸ ἵνα μὴ ἐλθὼν λύπην σχῶ ἀφ' ὧν ἔδει με χαίρειν, πεποιθὼς ἐπὶ πάντας ὑμᾶς ὅτι ἡ ἐμὴ χαρὰ πάντων ὑμῶν ἐστιν. 4. Ἐκ γὰρ πολλῆς

même temps, la seconde à ἐλθὼν et εὗρεν αὐτοὺς καθεύδοντας; ou encore *Joh.* I, 35, où πάλιν se rapporte au double fait que Jean vit *encore* venir Jésus, et le proclama *encore* Agneau de Dieu; πάλιν ἐν λύπῃ peut se comparer à πάλιν εἰς φόβον de *Rom.* VIII, 15 (*Windisch*). Il est très important pour l'exégèse, et pour l'histoire des rapports de Paul avec Corinthe, de choisir la bonne traduction.

B. II, 1. Paul dit maintenant pourquoi il a abandonné ou différé son projet de voyage. S'il s'était alors rendu à Corinthe, selon son premier dessein, son séjour n'aurait guère ressemblé à ce qu'il avait d'abord voulu qu'il soit; car il y aurait trouvé trop de tristesses — tristesse pour lui-même, et tristesse pour l'église. Or il ne voulait pas recommencer l'expérience affligeante qu'il avait faite déjà une fois, dans une visite qui ne l'avait pas satisfait.

Ce sens est pour nous tout à fait certain; c'est ici la première allusion — la *première* seulement — à ce voyage qui lui avait laissé de mauvais souvenirs, où il avait même été humilié (cfr surtout *infra,* XII, 21, μὴ πάλιν ἐλθόντος μου ταπεινώσῃ με ὁ θεός, v. *ad loc.*). Cela ne saurait être, malgré nombre d'auteurs, ni le séjour de fondation, ni une visite antérieure à l'envoi de la Première Épître; il faut que ce soit, comme nous l'avons dit INTR. p. VIII-s., un voyage qui eut lieu entre les deux Épîtres canoniques. Malheureusement aucun autre écrit ne nous en parle, et Paul ne le fait que par allusion, craignant, en ces chapitres, si pleins d'abandon affectueux, de trop remuer et préciser des souvenirs désagréables pour lui-même et pour les autres. Aussi les exégètes n'arrivent pas à se mettre d'accord sur ce point d'histoire. Comme la preuve de notre opinion doit être assez compliquée, nous la remettons à l'EXCURSUS II.

——— **A. 2.** καὶ τίς κτλ., phrase elliptique; on lit καὶ τίς ἐστιν D, E, F, G, K, L, O, P, al., *latt.*; le καί, ici, est emphatique. — ὁ λυπούμενος, « celui qui est peiné », a ici une valeur indéterminée, collective, au lieu de viser un individu comme « celui qui avait causé la peine » des versets 5 et suivants.

B. 2. Admirons, dans toute la suite de ce morceau, la délicatesse de Paul, la maîtrise qu'il exerce sur ses propres sentiments, et en même temps sa grande prudence. S'il a renoncé à sa visite, c'est qu'il aurait trouvé trop de peine à faire de la peine aux autres, ce qui eût été pourtant inévitable. Le principal dommage, dit-il, aurait été pour lui; car il avait besoin de joie paternelle, et à qui la demander sinon à ses enfants chéris, c'est-à-dire à ceux-là mêmes que sa sévérité aurait mis en disposition chagrine? C'est là un des traits les plus touchants, et certainement il est fort sincère, de la tendresse humaine qui se manifeste si souvent dans les épîtres de Paul. « Chaque communauté, dit *Windisch,* est pour l'Apôtre l'aimée, la « fiancée » qu'il ne voudrait jamais voir que dans la joie, et dont il ressent toutes les peines avec plus d'intensité, peut-être, qu'elle-même ». Cfr XI, 2, 28-29, *ad loc.* « Cor Pauli, cor Christi ».

——— **A. 3.** ἔγραψα n'est pas un « aoriste épistolaire », mais il signifie certainement ici un écrit envoyé dans le passé; D, E, F, G, al. y ajoutent ὑμῖν; cfr *infra,* II, 9. — τοῦτο αὐτό peut prendre occasionnellement valeur d'adverbe (comme II *Pet.* I, 5 = « par là même », « pour cela même »), mais seulement avec un verbe intransitif, ou un transitif dont l'objet est exprimé; ce n'est donc pas le cas ici; autrement il faudrait εἰς αὐτὸ τοῦτο (*Plummer, Windisch,* al.); αὐτὸ τοῦτο ne peut donc signifier que l'objet

venir chez vous dans la peine une fois encore. 2. Si en effet je vous mets dans la peine, qui est-ce alors qui pourrait me donner de la joie, si ce n'est pas celui qui est dans la peine de mon fait?

3. Et je vous ai écrit cela justement pour ne pas recevoir à ma venue de la peine du côté de ceux dont il m'aurait fallu recevoir de la joie, moi qui ai mis en vous tous cette confiance que ma joie est la vôtre à tous. 4. Oui, c'est du milieu d'une grande affliction et d'un serrement de cœur

même, le contenu de la lettre dont il s'agit : « Je vous ai écrit cela même » ou « Je vous ai justement écrit cette lettre, pour que, etc. » Ainsi presque tous, contre *Théodoret, Zahn, B. Weiss, P. Wendland* et quelques autres. — La négation μή porte à la fois sur ἐλθών et λύπην σχῶ : « afin que je ne vienne pas et ne trouve pas de chagrin »; quoique, à la rigueur, on puisse aussi comprendre comme s'il y avait ἐλθὼν μή : « afin que, si j'allais (*ou* quand j'irais), je ne trouve pas de chagrin » ; le contexte est bien plus en faveur de la première traduction (v. *infra*, à **B**) ; — λύπην ἐπὶ λύπην de D, E, F, G, al., *syr*[h], *latt.* (*vulg.* : tristitiam super tristitiam) est une assimilation à *Phil.* II, 27. — ἔδει peut être un « irrealis » : « il aurait fallu », ou tout simplement un passé, comme ἔγραψα. Toutes ces considérations grammaticales ont, comme on va le voir, leur importance pour l'exégèse.

B. 3. Paul n'est donc pas allé à Corinthe, et, *au lieu* de faire le voyage, il a écrit une lettre; au moins seront évités ainsi les heurts trop durs d'une explication face à face. Ses fidèles trouveraient de la joie à lui en donner, il en est persuadé toujours, et, en de pareilles conditions, il seraient empêchés de le faire, ce qui aggraverait chez eux la tristesse causée par les reproches de l'Apôtre. Ainsi son abstention n'est pas le résultat d'un manque de confiance, elle est dictée au contraire par cette assurance d'une communauté de sentiments (la πεποίθησις notée I, 15), qu'il a souci d'exposer le moins possible à un refroidissement; dans les circonstances les plus troubles, l'Apôtre ne voulait pas douter de cette union foncière, chez aucun groupe de ses convertis. Et c'est parce qu'il y tenait qu'il a montré cette froideur apparente. Subtilités du cœur, où surtout il ne faudrait pas voir, comme quelques-uns, une ironie!

La lettre dont il s'agit n'est certainement pas l'épître présente, contre l'avis de quelques anciens; car l'aoriste ἔγραψα n'est pas épistolaire, mais un passé comme ἔκρινα du v. 1 (auquel il est coordonné, le v. 2 formant une sorte de parenthèse); le v. 9 d'ailleurs le prouvera tout à fait (v. *infra*, *ad loc.*). Cette lettre ne peut pas être non plus la Première Épître aux Corinthiens, malgré beaucoup de commentateurs; le ton et le contenu, d'après ce que laisseront deviner les vv. 4-s., 9, ne s'accordent pas avec pareille identification. Enfin, quoi qu'en pensent des modernes, elle ne peut s'identifier davantage avec les « Quatre derniers chapitres » de II *Cor.* ne fût-ce que pour cette raison que le sujet dont elle traitait ne paraît même pas touché aux chapitres X-XIII. Question compliquée, qu'il faudra traiter en EXCURSUS. Mais déjà nous pouvons poser que c'était la fameuse « *lettre intermédiaire* » dont on a tant écrit, la « troisième lettre » adressée par Paul aux Corinthiens, la « deuxième lettre perdue ».

Quel en était l'objet au juste? Sur ce point encore il y a divergence entre auteurs qui croient comme nous à la « lettre intermédiaire ». Les mots τοῦτο αὐτό (qui ne sont pas ici une locution adverbiale, v. *supra* à **A**) ne se réfèrent-ils qu'à *un point particulier* de cette lettre, à l'annonce de la remise du voyage et des motifs qui la justifiaient? Nous pensons plutôt, avec le grand nombre, que c'est à *tout le contenu* de la lettre, de cette fameuse lettre qui avait produit tant d'effet à Corinthe (v. *infra*,

θλίψεως καὶ συνοχῆς καρδίας ἔγραψα ὑμῖν διὰ πολλῶν δακρύων, οὐχ ἵνα λυπηθῆτε, ἀλλὰ *τὴν ἀγάπην ἵνα γνῶτε ἣν ἔχω περισσοτέρως εἰς ὑμᾶς.

5. Εἰ δέ τις λελύπηκεν, οὐκ ἐμὲ λελύπηκεν, ἀλλὰ *ἀπὸ μέρους, ἵνα μὴ *ἐπιβαρῶ, πάντας ὑμᾶς. 6. Ἱκανὸν *τῷ τοιούτῳ ἡ ἐπιτιμία αὕτη ἡ ὑπὸ τῶν πλειόνων, 7. ὥστε

II, 9; VII, 8-s., 12), « ces choses-là », « cela » (τοῦτο), « cela à quoi vous pensez tous et dont il est inutile de vous rappeler ici les détails ». Voir encore l'EXCURSUS V.

—— A. 4. La position de τὴν ἀγάπην devant ἵνα est emphatique — περισσοτέρως, cfr I, 12.

B. 4. Cette lettre était certainement une de celles qui avaient fait murmurer certains malveillants, jusqu'à leur faire répandre peut-être des insinuations comme celles-ci : « Paul ne dit pas tout ce qu'il pense; voyez, il a perdu, par l'effet de sa susceptibilité, toute confiance en vous; il en a assez de vous, il cherche la rupture ».

L'Apôtre, dans un vrai cri du cœur, révèle sans fausse honte quelle fut la sincérité et la profondeur de son émotion quand il écrivait; il avait le cœur serré, il en pleurait, à cause de l'inconduite ou de l'ingratitude de ses enfants, du regret qu'il avait de renoncer à son voyage, de toute la peine qu'il éprouvait et de celle qu'il était obligé de faire. « Qui est malade sans que j'en sois malade? Qui est scandalisé sans que je sois sur le feu? » (XI, 29). Ce viril, cet indomptable combattant n'était pas un impassible stoïcien; c'était non un sentimental, mais un tendre, qui ne rougissait pas de laisser voir et d'avouer ses larmes (*Act.* XX, 19, 31, 37; XXI, 13). C'est lui qui a recommandé à tous, même aux plus forts, de pleurer avec ceux qui pleurent (*Rom.* XII, 15). Jésus n'avait-il pas pleuré?

Un tel caractère attribué à sa lettre empêche absolument, à notre avis, d'y reconnaître la Première Épître; et il ne s'accorde pas bien non plus avec le ton général des chapitres X-XIII. Voir toujours l'EXCURSUS V, *infra*.

Ainsi, la « lettre intermédiaire », malgré ses sévérités (*infra*, VII, 8, 12), était aussi avant tout, dans l'intention de son auteur, une manifestation d'amour, de cette confiance, de cette union de cœur que Paul affirmait et réclamait dès les premières lignes de la présente Épître.

—— A. 5. Jusqu'à λελύπηκεν[2], *Hofmann* et *Zahn* voudraient voir une question : « N'est-ce pas moi qu'il a attristé? »; opinion bâtie « with perverted ingenuity », dit *Plummer*. — ἀπὸ μέρους, expression classique équivalente à κατὰ μέρος, ἐπὶ μέρους, ἐκ μέρους, et particulièrement fréquente chez Paul (3 fois *Rom.*, 6 fois I *Cor.*, deux fois dans notre épître, cfr I, 14, *supra*), signifie d'une façon très générale « en partie », soit qu'il s'agisse de nombre, soit d'intensité, « quelque peu » (ὀλίγον τι, *Théophylacte*); elle ne peut en tout cas vouloir dire « pour un temps », comme le croit *Hofmann*, qui la rapporte à ἱκανόν du verset suivant. A quoi faut-il ici la rapporter? On a voulu la joindre à λελυπ[1]. ou à οὐκ ἐμὲ λελύπηκεν : « il ne m'a affligé qu'un peu », « *ou* qu'en partie » ce qui n'est pas possible, car ἀλλά ne peut avoir ce simple sens limitatif (cfr *Tertullien*, al.); ou bien comprendre (*B. Weiss*) : « il n'a été qu'en partie cause du chagrin » des Corinthiens. Mais c'est à πάντας ὑμᾶς qu'il faut la joindre : « Il vous a chagrinés tous — jusqu'à un certain degré »; le mot « tous » empêche de restreindre ce déplaisir numériquement à une partie de la communauté. — Autres difficultés et divergences concernant le mot ἐπιβαρῶ. Le verbe ἐπιβαρέω (synonyme rare de ἐπιβαρύνω) se trouve deux autres fois dans le N. T., seulement chez Paul, I *Thess.* II, 9 et II *Thess.* III, 8, au sens d'« imposer une charge » matérielle. On n'en rencontre pas d'autre que celui-là (au physique ou au moral) dans la littérature ni les papyrus. Cependant *Preuschen-Bauer* et beaucoup de traducteurs modernes, avec raison sans doute, lui assignent ici une signification secondaire,

que je vous écrivis, avec beaucoup de larmes, non afin que vous soyez jetés dans la peine, mais afin que vous le connaissiez, cet amour dont je déborde pour vous.

5. Pourtant, si quelqu'un a causé de la peine, ce n'est pas moi qu'il a peiné, mais — à quelque degré, pour ne rien dire de trop, — c'est vous tous. 6. C'est assez, pour celui dont il s'agit, de ce châtiment-là qui [lui a été infligé] par la majorité, 7. en sorte que, par une mesure contraire, il

intransitive, qui serait celle de « entasser une charge de paroles », « exagérer » (ainsi *Schmiedel, Heinrici, Lietzmann, Loisy, Lemonnyer* 1923, *Belser, Sickenberger, H. D. Wendland, Delafosse,* al.), un peu comme on dit familièrement en français « charger » pour « faire des exagérations » par la parole, la plume ou le crayon. On traduit aussi (*Menzies*) : « pour ne pas attacher trop d'importance à la chose ». Pour d'autres cependant, qui laissent ἐπιβ. transitif, Paul déclarerait qu'il ne veut pas trop charger le coupable ou la communauté. — En tout cas, les mots ἵνα μὴ ἐπιβ. doivent être pris pour une parenthèse, et il ne faut pas y rattacher comme complément ceux qui suivent, que ce soit πάντας seulement (*Mosheim, Olshausen, Bibliander,* al.), ou πάντας ὑμᾶς, avec *Tert.* (1), *Vulg.*, *Luther,* al.

Bref, il y a eu bien des manières de traduire, dont plusieurs doivent être rejetées (voir à **B,** infra). Et celles-là sont :

[Si quelqu'un a été cause de chagrin, ce n'est pas moi qu'il a chagriné], si ce n'est en partie (*ou* quelque peu); [je parle ainsi] pour n'avoir pas à vous charger tous.

[si quelq'un, etc...], mais c'est en partie, (pour ne pas charger tout le monde), vous.

[si quelqu'un, etc...], mais c'est en partie, pour que je n'aie pas à vous charger tous.

Tout cela n'est pas très intelligible; et encore moins peut-on comprendre avec *Hofmann* et *Zahn :*

[Si quelqu'un a causé du chagrin], n'est-ce pas moi qu'il a chagriné ? [Oui]; mais, pour un temps (afin que je vous charge pas tous trop lourdement), 6. il suffit de la peine qui..., etc.

La bonne traduction est celle-ci :

[Si quelqu'un a causé des peines, ce n'est pas moi qu'il a peiné] ; mais c'est en partie (*ou* à un certain degré), — pour ne pas exagérer, — vous tous.

B. 5. Dans ce verset et les suivants, Paul rappelle l'événement, ou la série d'événements, qui l'a porté à renoncer au voyage, et à le remplacer par une lettre si émue; il le fait afin de régler les dernières conséquences des mesures qu'il y avait prescrites ou suggérées, et que la communauté de Corinthe a prises déjà, comme il le sait par le rapport de Titus (v. *infra,* VII, 7, 12-ss.).

Volontairement, l'Apôtre ne parle que d'une façon voilée, et c'est même avec un certain embarras, qui se sent dans l'obscurité du style; il lui répugne, le sentiment est visible, de rappeler ces choses-là, qui du reste sont déjà réparées pour l'essentiel. Paraphrasons ce verset, pour y mettre un peu de clarté :

« Si quelqu'un — je ne le nomme pas, vous le connaissez bien — a excité ces troubles affligeants qui ont donné occasion à ma lettre, ce n'est pas tant moi qu'il a

(1) La Vulgate : « sed ex parte, ut non onerem omnes vos = mais [il m'a *ou* il a contristé] en partie, [je parle ainsi] pour ne pas vous charger tous », ne donne pas de sens bien clair.

τοὐναντίον μᾶλλον ὑμᾶς χαρίσασθαι καὶ παρακαλέσαι, μή πως τῇ περισσοτέρᾳ λύπῃ καταποθῇ ὁ τοιοῦτος. 8. Διὸ *παρακαλῶ ὑμᾶς κυρῶσαι εἰς αὐτὸν ἀγάπην· 9. εἰς τοῦτο γὰρ καὶ ἔγραψα, ἵνα γνῶ τὴν δοκιμὴν ὑμῶν, εἰ εἰς πάντα ὑπήκοοί ἐστε. 10. Ὧ δέ τι χαρίζεσθε, κἀγώ· *καὶ γὰρ ἐγὼ ὃ κεχάρισμαι, εἴ τι κεχάρισμαι, δι' ὑμᾶς

affligé que votre communauté tout entière. Car je sais bien que vous en avez tous eu de la peine; il n'est personne d'entre vous qui n'ait regretté l'incident; — au moins (car il ne faut rien exagérer) dans une certaine mesure ».

La manière de parler est certes précautionneuse. Paul sait fort bien que, avant la réception de sa lettre et l'arrivée de Titus, un certain nombre des Corinthiens avaient pris l'incident pénible avec beaucoup d'équanimité; et, même après (v. *infra*, vv. 6-s.), tout le monde n'avait pas bien compris la gravité de la chose. Pourtant il s'agissait de quelque offense qui, au moins indirectement, avait atteint l'Apôtre d'une façon cruelle; sans cela, Paul n'épouverait pas le besoin de mettre sa personne hors de cause. Des malveillants, ou des indifférents sourdement hostiles, complices du coupable, avaient pu dire : « Cela le regarde, lui, et pas nous ». Il veut leur faire sentir que cela les regardait bien tous, et qu'il a moins lieu de s'affliger pour lui-même que pour la communauté, dont ils font tous partie, et où il croit impossible qu'un seul fidèle n'en ait pas ressenti, au fond, un peu de gêne. Il y a quelque amertume refoulée en des expressions telles que « à un certain degré », « pour ne pas trop dire », qui en préparent, nous le verrons, d'autres où la plainte sera moins voilée.

Si nous avons choisi, pour traduire ἵνα μὴ ἐπιβαρῶ, des mots comme « pour ne pas trop dire » ou « pour ne pas exagérer » (avec *Lietzmann, Lemonnyer*, 1923, al.) plutôt que : « pour ne trop charger personne » (*Plummer, Bachmann, Gutjahr*) ou « pour ne pas trop me plaindre », ou « pour ne pas *le* charger à l'excès » (c'est-à-dire le coupable), c'est que la première traduction s'accorde mieux avec les autres réserves de Paul dans ce passage (v. *infra*, v. 6), et que d'ailleurs, comme dit justement *Lietzmann*, ce n'était guère décharger cet homme que de dénoncer son offense comme ayant atteint, d'une façon ou de l'autre, toute la communauté.

La suite montrera, à travers les expressions volontairement imprécises de l'Apôtre, quelle pouvait être à peu près la nature des torts. En tout cas, contre les anciens et des modernes comme *Belser*, il faut affirmer que c'était tout autre chose que l'*inceste* puni dans la 1re Épître, et dont il n'est plus question en notre lettre. D'abord, comme on va le voir, la manière de procéder de Paul, dans la présente circonstance, avait été absolument différente de la nette et irrévocable sentence d'excommunication portée contre l'incestueux; ensuite, Paul n'aurait pu parler d'un forfait si grave dans les termes extrêmement mesurés qu'il emploie ici. Voir à l'Excursus III, et comm. I *Cor.*, p. 122-s., al.

—— **A. 6.** ἱκανόν, neutre, quelque chose de déterminé qui est suffisant; peut-être un terme forensique, ainsi que le suivant, — ἐπιτιμία, qui, en attique, signifiait « jouissance des droits civils », mais, par antiphrase, prit le sens hellénistique de peine ou châtiment approprié, comme déjà en classique les mots voisins ἐπιτίμιον et ἐπιτιμάω; il ne se retrouve dans la Bible que *Sap. Sal.* III, 10; — τοιοῦτος n'a pas ici la même acception de mépris que *I Cor.* v, 5, 11. mais signifie simplement « l'homme en question », ou « l'homme en cette situation » qu'on ne tient pas à nommer. — ἡ ὑπὸ τῶν πλειόνων = « la [peine infligée] par la majorité », un des sens classiques de πλ., et non pas « par un grand nombre » ou « par un nombre croissant » (cfr *Meyer-Heinrici*).

A. 7. τοὐναντίον (crase), omis *sah.*; — μᾶλλον omis A, B, *peš.*, *Aug.*, et placé après ὑμᾶς D, G, *got.*; — ὁ τοιοῦτος, comme au v. 6.

vaut mieux que vous lui fassiez grâce et le réconfortiez, de peur que celui dont il s'agit n'aille se laisser engloutir dans l'excès de la peine. 8. C'est pourquoi je vous engage à prendre à son égard une décision de charité. 9. Car même c'est à cette fin-là que je vous ai écrit, de connaître à l'épreuve si vous êtes en tous points obéissants. 10. Mais à qui vous faites grâce de quelque chose, moi aussi; moi, en effet, ce dont j'ai fait grâce, — si j'ai

B. 6-7. Paul continue la parenthèse, ou la petite digression, qui, à partir du v. 5, a introduit dans les explications de sa conduite passée (affaire du voyage et de la lettre) des directions au sujet de ce que les Corinthiens doivent faire pour répondre aux ordres ou aux désirs exprimés dans cette lettre. C'est qu'il savait par Titus rentré de Corinthe (v. *infra,* VII) qu'il y avait eu à ce propos des hésitations et des dissentiments.

La communauté avait délibéré, sur l'invitation de Titus et probablement de la lettre elle-même, touchant cet incident pénible dont Paul leur avait mis la gravité sous les yeux. La majorité en avait compris l'importance, et infligé au délinquant (quel qu'il fût) un châtiment assez sévère; c'était sans doute son exclusion temporaire des réunions communes (*Windisch,* al.) jusqu'à ce qu'il revînt à résipiscence. Une minorité cependant avait fait opposition, trouvant la peine trop grave, et murmurant peut-être que Paul et son envoyé exerçaient sur eux une pression tyrannique. Ainsi le comprennent la plupart. L'Apôtre, en spécifiant : « par la majorité », pense sans doute avec quelque déplaisir à cette minorité qui n'a pas souscrit, et qui n'observe peut-être la décision officielle que pour la forme. (C'étaient, pensons-nous, les mêmes contre qui Paul avait bien d'autres griefs, qui vont se préciser peu à peu). Cependant l'Apôtre a dû apprendre que le coupable, personnellement, s'était soumis et manifestait du regret, très affecté qu'il était par la punition. Bien qu'il ait laissé à la communauté le soin de régler toute cette affaire (où sa personne devait être trop directement engagée pour que les gens méfiants fussent convaincus de son impartialité, v. *supra,* à 5), il exprime l'avis que la peine infligée était bien suffisante, ou qu'elle a duré assez, et qu'il serait bon, équitable, de revenir sur cette mesure (τοὐναντίον), d'en faire grâce, de la remettre (sens alors commun de χαρίζομαι), puisqu'elle semble avoir produit son effet sur le coupable. Ce n'est point qu'il reconnaisse que les opposants pouvaient avoir raison, mais par indulgence pour cet homme, dont la tristesse même, qui n'est pas une révolte, semble indiquer suffisamment le repentir (*Lietzmann,Plummer,* al.).

Ainsi le comprennent aujourd'hui un bon nombre d'exégètes (*Schmiedel, Toussaint, Menzies, Windisch,* etc., avec des nuances que nous discuterons Exc. III). Plusieurs cependant renversent les rôles que j'ai assignés à la majorité et à la minorité; suivant *Kennedy, K. Lake, Plummer, Hofmann, Zahn, Bachmann,* al., c'est la minorité qui aurait réclamé une peine plus rigoureuse ou plus prolongée, croyant ainsi entrer dans les vues de Paul; et celui-ci proclame que, *au contraire* (τοὐναντίον) de cette opinion qui lui aura été manifestée (*Plummer*) probablement par Titus, il se met du côté de la majorité plus indulgente, et cela pour une raison de compassion charitable. Si cette interprétation me plaît beaucoup moins, c'est qu'elle me paraît ne pas s'accorder très bien avec l'allure générale de la lettre, où Paul s'en prendra, de plus en plus vigoureusement, à une certaine *minorité* qui lui donne toujours de graves sujets de plainte, et qui doit représenter toujours les mêmes factions. La suite et les Excursus éclairciront ce point.

Toujours est-il que cette façon de traiter l'affaire ne convient nullement au cas de « l'incestueux », qui était devenu clair pour tout le monde, et sur lequel il n'y avait

ἐν προσώπῳ Χριστοῦ, 11. ἵνα μὴ πλεονεκτηθῶμεν ὑπὸ τοῦ Σατανᾶ· οὐ γὰρ αὐτοῦ τὰ νοήματα ἀγνοοῦμεν.

pas lieu à tant de tergiversations, ni de disputes sur la graduation de la peine. Contre les anciens, *Gutjahr*, *Belser* qui voit ici la levée de l'excommunication, et d'autres. Voir à l'Exc. III.

——— **A. 8.** κυρῶσαι : le mot κυρόω, de l'avis à peu près unanime, est à prendre ici en son acception technique et classique de « donner force de loi », prendre une décision officielle.

B. 8. Paul *engage* donc les autorités de Corinthe à rendre une ordonnance qui mette fin à la punition, en rétablissant le coupable repenti dans la pleine communion de l'église et de sa charité (ἀγάπην). Il ne veut faire que les « engager » (un des nombreux sens de παρακαλέω), parce que ce n'est pas lui qui a porté le jugement (comme il l'avait fait dans le cas de l'incestueux), et qu'il y avait peut-être à tenir compte de certaines circonstances dont on ne pouvait juger que sur place.

——— **A. 9.** Καὶ ἔγραψα, cfr *supra*, 3 et 4, ne peut absolument pas ici être un « aoriste épistolaire ». — δοκιμή (épreuve, preuve), mot qui apparaît sept fois chez Paul (4 fois II *Cor.*, 2 fois *Rom.*, 1 fois *Phil.*), est absent de la Bible grecque, ainsi que du reste du N. T., et ne reparaîtra que dans la littérature chrétienne, et aussi chez le médecin Dioscoride, au siècle suivant, ce qui invite à croire que ce n'est pas Paul qui l'a forgé (*Moulton-Milligan*).

A. 10. Encore une phrase elliptique, comme la précédente; signe possible de quelque embarras dans la dictée. — κεχάρισμαι, même sens qu'au verset 7; le double parfait montre bien que Paul parle d'un pardon déjà accordé avant la composition de cette lettre; εἴ τι κεχαρ. ne peut être une glose, contre *Baljon*. — ἐν προσώπῳ Χριστοῦ = « à la face du Christ » qui regarde d'en haut favorablement (*Preuschen-Bauer*), cfr *Prov. Sal.* VIII, 30, où la Sagesse dit : εὐφραινόμην ἐν προσώπῳ αὐτοῦ (i. e. Θεοῦ), *Eccli.* XXXII (XXXV), 6 : μὴ ὀφθῇς ἐν προσώπῳ κυρίου κενός; sens différent de IV, 6 (v. *infra*), mais ici encore προσ. ne signifie point « personne »; voir *supra* à I, 11.

A. 11. Il faudrait rattacher au verset précédent 11ª (ἵνα... σατανᾶ). — πλεονεκτέω (4 fois en cette épître, 1 fois I *Thess.* IV, 6) comme πλεονέκτης (pas ici, mais 4 fois en d'autres épîtres) sont des mots rares dans les LXX, et particuliers à Paul dans le N. T.; πλεονεξία (II *Cor.* IX, 5, cinq fois ailleurs dans les Épîtres) apparaît aussi *Marc*, *Luc* et II *Pet.* — σατανᾶς, dix fois chez Paul, et toujours avec l'article, excepté XII, 7, est certainement un agent personnel, le diable. — νοήματα, « pensées », « calculs » ou « intentions »; *Ambr*st : « astutias »; *Tert.* : « injectiones »; *Vulg.* : ici « cogitationes », ailleurs autrement.

B. 9-11. Paul estime (après les rapports de Titus) qu'il peut recommander en toute sûreté l'indulgence, sans crainte de favoriser l'indiscipline ou les factions. L'église n'a pas à redouter qu'une remise totale ou partielle de la peine aille contre les intentions de Paul manifestées dans la « lettre intermédiaire »; car le but principal de cette lettre était de fournir aux Corinthiens l'occasion de prouver leur obéissance, que l'incident mystérieux avait donné à Paul quelque lieu de mettre en doute. Or, ce but a été largement atteint par la sentence vindicative que la communauté, à la majorité de ses représentants, donc officiellement, a rendue (cfr *infra*, VII, 11-12).

De toute évidence, il ne peut s'agir ici du scandale de l'incestueux, et de l'enregistrement pur et simple que la communauté avait eu à faire de l'excommunication portée par l'Apôtre en personne (v. comm. I *Cor.* et Exc. III).

Au reste, Paul tient à rappeler que, soit dans sa lettre de plaintes elle-même, soit dans dans les instructions qu'il avait fait porter par Titus, il avait lui-même indiqué en quelque sorte la voie de la conciliation et de l'indulgence (ce qui ne

fait grâce en quelque chose, — [c'était] à cause de vous, à la face du Christ, 11. pour ne pas laisser Satan abuser de nous; car nous n'ignorons pas ses intentions.

convient guère à I *Cor.* v!), en remettant personnellement une partie de ce qu'il aurait pu exiger. Le délit l'avait atteint de quelque manière lui-même, dans son honneur ou son autorité (cfr *supra,* v. 5, la concession de « οὐκ ἐμὲ λελύπηκεν »); cependant, s'il avait bien quelque chose à pardonner pour son propre compte (εἴ τι κεχάρισμαι), il s'est donné garde d'insister, ou de charger Titus d'insister, là-dessus; il a mis de côté, autant que son devoir d'apôtre le lui permettait, ce qui ne touchait qu'à sa personne. Si donc les Corinthiens veulent faire grâce, qu'ils ne craignent pas d'aller contre aucune de ses intentions, avouées ou secrètes; il ratifie d'avance tout ce qu'ils décideront en ce sens.

Cette modération, qu'il aurait bien pu ne pas porter si loin (combien il avait dû, en fait, avoir le droit de se sentir blessé!), il en a pris le parti « à la face du Christ », sous l'inspiration du Christ. Et il l'a fait pour que les juges de Corinthe se montrent modérés eux-mêmes (δι' ὑμᾶς, c'est-à-dire « pour que vous m'imitiez »). Ce n'est d'ailleurs pas seulement sa magnanimité, ni son indulgence et sa compassion paternelles (*supra,* à 7) qui l'ont poussé et le poussent à agir de la sorte, c'est l'intérêt de la communauté, que Satan entoure d'embûches, et où il ne manque pas d'instruments perfides (v. *infra*, comm. de XI, 13-15, sur les « faux apôtres »). Paul les connaît bien, et il ne veut pas leur laisser le moindre prétexte d'entretenir quelque aigreur, d'exciter quelque dissentiment parmi ses fidèles, en accusant l'Apôtre et les autorités qui suivent docilement ses directions, de dureté, d'esprit de vengeance ou de domination, ni de lancer n'importe quelle autre calomnie (v. *infra,* comm. de VIII, 20-21, de X, 2-3, 8, XII, 13, 16, XIII, 3, etc.).

Remarquons comme en cette épître, — plus qu'auparavant dans sa correspondance, — Paul, devant la grave situation de l'église corinthienne, qu'il s'efforce par affection de voiler en ces premiers chapitres, mais qu'il sera bien obligé de dénoncer plus tard, se sent aux prises avec l'Adversaire en personne, Satan qui a réussi à se glisser dans la famille du Christ (cfr *infra,* IV, 3-4; VI, 15; XI, 3, etc.), sous son masque préféré de ministre de justice ou d'« ange de lumière ». Il ne faut pas négliger cette observation, si l'on veut bien comprendre la place et la vraie portée de ces chapitres du début, si pleins par ailleurs de confiance et d'effusions.

V. Retour au récit interrompu et aux confidences. Enthousiasme, et amorce d'une apologie totale (II, 12-17).

INT. — *Ayant achevé cette digression sur la « lettre intermédiaire » (il y reviendra VII, 8-ss. à un point de vue plus intime), et éclairci les questions encore pendantes qui en étaient sorties, Paul revient assez subitement au récit qu'il avait abandonné I, 15 (ou, si l'on préfère, II, 3), et se remet à parler de ce qui lui est arrivé en Asie, et après cela, lorsqu'il est passé en Macédoine. Mais aussitôt le souvenir des grâces de Dieu le ressaisit. Les triomphes de son apostolat, qui se sont déclarés au milieu de circonstances si difficiles, revivent devant ses yeux comme le soleil qui brille parmi les nuées sombres. Il salue cette œuvre de Dieu avec un lyrique enthousiasme, échauffé encore par le profond sentiment qu'il a de la petitesse de sa personne en face des grandes choses dont il est l'instrument. Car il connaît, lui, la disproportion de ses facultés naturelles à la mission divine qui lui a été confiée; et c'est là ce qui le distingue de beaucoup d'autres... et c'est pourquoi, lui, il réussit. — Ces dernières phrases sont comme un prélude aux divers développements qui rempliront les parties suivantes : la glorification du ministère apostolique, le contraste entre la faiblesse humaine des apôtres et la puissance de l'action divine qui passe par la leur, enfin « l'apologie » contre ses adversaires, destinée à rétablir, dans leur perfection d'efficacité surnaturelle, ses rapports avec Corinthe. Les traits de cette polémique nécessaire vont s'accuser de plus en plus, jusqu'à l'explosion des chapitres X-XIII.*

Les fils qui relient toutes ces parties entre elles ne sont pas très visibles, mais ils existent et on les découvre. Ainsi le verset 12 n'accuse pas en réalité une saute de pensée. Paul se met à parler de son passage en Troade, puis en Macédoine, parce que ce fut le résultat de son renoncement au plan de voyage (supra, *I, 15-16*) *dont il a donné les raisons; et de Titus, parce que, comme on le verra au ch. VII, ce disciple avait été chargé de porter la fameuse lettre dont il a été question, ou certainement du moins d'en surveiller l'effet dans l'église de Corinthe; mission grave et hasardeuse, qui tenait Paul dans une attente pleine d'anxiété. A quel moment était survenue cette aggravation de maladie qui mit l'Apôtre tout près de la mort? On ne peut le préciser; mais ce fut sans doute avant que Titus s'en allât avec son message, puisque les Corinthiens avaient dû l'apprendre par lui* (v. supra *comm. de I, 8-ss.*). *Les fidèles connaissaient le lien de tous ces événements, et il n'était donc pas besoin de le leur expliquer. Le récit de Paul n'avait point pour eux cette apparence d'incohérence qu'il prend pour nous autres exégètes.*

Völter *avait découvert que II, 16ᵇ-IV, 5 seraient une interpolation, attendu que IV, 6-s. formeraient une suite plus naturelle à II, 4-16ᵃ; il ne sera pas difficile de le réfuter. Au v. 14 recommence pour* « Delafosse » *une longue section marcionite qui ira jusqu'à VII, 2, avec quelques interpolations « catholiques »; chacun comprend Paul comme il peut.*

A. 12. δὲ de transition, ou de reprise d'un sujet antérieur; — métaphore de la « porte ouverte », cfr I *Cor.* XVI, 9 (v. *comm.*); — ἐν κυρίῳ, par la puissance du Seigneur et pour les affaires du Seigneur.

A. 13. ἔσχηκα équivaut ici, à peu près, exceptionnellement, à un aoriste; ou bien il dénote la proximité de l'impression, comme si elle durait encore; — ἄνεσις apparaît 3 fois en cette épître, 1 fois ailleurs chez Paul, II *Thess.* I, 7 et 1 fois *Act.* XXIV, 23;

CH. II, **12**. Ἐλθὼν *δὲ εἰς τὴν Τρῳάδα εἰς τὸ εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ, καὶ *θύρας μοι ἀνεῳγμένης *ἐν κυρίῳ, **13**. οὐκ ἔσχηκα *ἄνεσιν τῷ *πνεύματί μου *τῷ μὴ εὑρεῖν με Τίτον τὸν ἀδελφόν μου, ἀλλὰ ἀποταξάμενος *αὐτοῖς ἐξῆλθον εἰς Μακεδονίαν.

CH. II, **12**. Donc, étant arrivé en Troade pour l'évangile du Christ, et une porte m'étant ouverte dans le Seigneur, **13**. je n'ai pas eu de détente dans mon esprit, du fait de n'y avoir pas trouvé Titus mon frère; mais je me suis détaché d'eux et suis parti pour la Macédoine.

cfr VII, 5 οὐδεμίαν ἔσχηκεν ἄνεσιν ἡ σὰρξ ἡμῶν, tout à fait analogue au présent passage, où il s'agit de « détente » pour le πνεῦμα; c'est qu'ici πνεῦμα ne signifie qu'« esprit » au sens d'« âme », cfr comm. I *Cor.*, Exc. V, 2°. — τῷ μὴ εὑρεῖν, datif causal; on lit τὸ μὴ ε. L, P, τοῦ μὴ ε. ℵ*, C², et ἐν τῷ μὴ ε. D, E, 17. — αὐτοῖς, les convertis de Troas ou de la Troade, accord *ad sensum.*

B. 12-13. En reprenant sa narration, saint Paul passe sur les événements qui ont entouré son départ d'Éphèse après l'émeute d'*Act.* XIX, et parmi lesquels il faut sans doute compter sa maladie. Attristé par bien des circonstances fâcheuses, entre autres par la nécessité d'avoir dû changer son plan primitif d'aller à Corinthe, il s'est dirigé vers le Nord, après avoir confié à Titus une mission pour cette église, et probablement son écrit. En attendant le retour de son envoyé, il se proposait d'évangéliser la Troade (ou la ville d'Alexandrie Troas, aujourd'hui Eski-Stamboul), où les deux étaient sans doute convenus de se retrouver, une fois remplie la difficile mission du lieutenant. Paul prêchait probablement ailleurs encore sur la route, et rien n'indique que des persécuteurs l'y aient suivi (v. *supra,* au comm. de I, 8-9). La Troade lui offrait même de bonnes conditions pour son travail (la « porte ouverte »). Mais son esprit restait agité de mille soucis; et s'il escomptait la détente que lui procurerait le retour de Titus, avec la bonne nouvelle que les affaires de Corinthe étaient réglées, il fut déçu, semble-t-il, et plus tourmenté que jamais par l'inquiétude, devant cette absence de Titus qui se prolongeait d'une manière imprévue. N'y pouvant plus tenir, il partit à sa rencontre (1), (d'après l'itinéraire qu'il avait fixé à son messager), en Macédoine, dans cette Macédoine qu'il n'aurait dû revoir qu'après Corinthe, s'il avait pu réaliser son plan primitif. Il ne semble même pas avoir réfléchi, observe *Windisch,* que le bateau de Titus et le sien auraient pu se croiser en route sans se voir. C'est une marque touchante de confiance à l'égard des Corinthiens (la πεποίθησις de I, 15, cfr sa confidence de I, 8) que de leur avouer ainsi sa faiblesse. Mais n'était-ce point par sollicitude pour eux, à cause de la place de choix qu'ils tenaient dans son cœur et dans ses projets, qu'il avait ainsi quitté un peu brusquement le champ d'apostolat fructueux que lui offrait le nord de l'Asie? Qu'ils comprennent donc comme il les aime, malgré les sévérités de sa lettre récente!

—— **A. 14.** θριαμβεύοντι : on ne s'accorde pas sur la nuance exacte du mot. Le verbe θριαμβεύω n'apparaît qu'une autre fois dans le N. T., chez Paul lui-même, *Col.* II, 15, θριαβεύσαι αὐτοὺς ἐν αὐτῷ, *Vulg.* « palam triumphans illos (c'est-à-dire les principautés et les puissances) in semetipso »; il possède là un sens transitif, et non causatif. En grec littéraire, θριαμβ. n'a que ce sens principal, et les acceptions dérivées restent dans la même ligne : intransitif « célébrer un triomphe », puis « mener

(1) Non sans avoir fondé à Troas une communauté qui devait être de quelque importance, à en juger par *Act.* XX, 6-12.

14. Τῷ δὲ Θεῷ χάρις τῷ πάντοτε *θριαμβεύοντι ἡμᾶς ἐν τῷ Χριστῷ καὶ τὴν ὀσμὴν τῆς γνώσεως *αὐτοῦ φανεροῦντι δι' ἡμῶν ἐν παντὶ τόπῳ. **15.** Ὅτι Χριστοῦ εὐωδία ἐσμὲν τῷ Θεῷ ἐν τοῖς *σωζομένοις καὶ ἐν τοῖς *ἀπολλυμένοις, **16.** οἷς μὲν ὀσμὴ *ἐκ θανάτου εἰς θάνατον, οἷς δὲ ὀσμὴ *ἐκ ζωῆς εἰς ζωήν.

quelqu'un captif dans son triomphe », (*Plutarque,* « Vie d'Antoine », 84, al.); d'où « exposer aux insultes » (de la foule comme ce captif), *S. Grég. de Naz.*, 2, 297, Migne, ou « rendre public », « livrer au public » (comme δημοσιεύω, *Suidas, Photius;* cfr ἐκθριαμβεύειν, s. *Basile,* « De Spiritu sancto », XXVII; ἐκθριαμβισθῆναι τὸ πρᾶγμα, B G U, IV, 1061[19]). Nulle part θρ. n'apparaît avec le sens causatif de « faire triompher », comme d'autres verbes de même formation, βασιλεύειν pour dire « faire roi » (*Jud.* IX, 6, al.), μαθητεύειν pour « faire disciple », « enseigner » (*Mat.* XXVIII, 19), contre *Belser*. Aussi croyons-nous qu'il faut exclure ce sens (comme premier) bien qu'il soit admis de beaucoup d'anciens et de médiévaux, *S. Thomas,* al., de *Schmiedel, Lemonnyer, Belser, Sickenberger,* etc. Il faut comprendre que Paul est mené dans le cortège triomphal de Dieu, soit comme captif (*Heinrici, Bousset, Plummer, Bachmann, Gutjahr.* al.), soit (*Ramsay,* « Luke », p. 297 s.) comme soldat. La *peschitto* choisit le sens le plus fort : « qui nous donne en spectacle »; *Théodoret,* un sens atténué, περιάγειν, « emmener çà et là » : τῇδε κἀκεῖσε περιάγει, en nous faisant voir à tout le monde « δήλους ἡμᾶς ἅπασιν ἀποφαίνων »; et c'est celui que prend *Lietzmann* (« herumführt ») avec d'autres; *Windisch* reste hésitant. On ne peut d'ailleurs exclure l'idée d'une participation de Paul, qu'il soit représenté en premier lieu comme captif ou comme soldat, au triomphe de Dieu; comme explique *Chrysostome :* « τῷ θριαμβεύοντι, τοῦτ' ἔστιν τῷ πᾶσι ποιοῦντι περιφανεῖς » (« qui triomphe, c'est-à-dire qui nous met en vue à tous les regards »)..... ἐπειδὰν θριαμβεῦσαι δέῃ, ἀνάγκη πᾶσα καὶ ἡμᾶς τοὺς φέροντας τὸ τρόπαιον καταδήλους εἶναι, ἐπειδὴ αὐτὸν βαστάζομεν (« quand il faut triompher, il est de toute nécessité que nous-mêmes, les porteurs du trophée, nous soyons bien en vue, du moment que nous le portons (le Christ) ». Nous traduirons donc, croyant n'exclure ainsi aucune de ces nuances : « ... qui nous emmène dans *son* triomphe ». (Voir *Plummer, Bachmann, Lietzmann, Moulton-Milligan* Vocab., etc.).

Ἐν τῷ Χριστῷ; cette expression, ou d'autres similaires, apparaît, dit *Plummer,* plus de cinquante fois dans le N. T., et presque toujours chez Paul, c'est-à-dire dix fois plus souvent que la « justification par la foi »; l'union au Christ, sous toutes les formes, est donc l'idée centrale de ces épîtres — ainsi que de tout « l'évangile de Paul », — comme nous l'avons montré au comm. de I *Cor.* — τῆς γνώσεως est probablement un « génitif d'apposition » à ὀσμήν; c'est la connaissance même, c'est-à-dire la connaissance de foi commune (contre *Menzies :* v. *Comm.* I *Cor.,* p. 106-s.) touchant le Christ (auquel αὐτοῦ se rapporte) qui est comparée à une odeur.

A. 15. Introduction d'une image nouvelle qui développe la précédente; les LXX ont fréquemment [ὀσμὴ] εὐωδίας τῷ κυρίῳ, en parlant des sacrifices; mais ici l'idée de « sacrifice » n'est pas en vedette, v. à **B**, *infra.* — τῷ θεῷ est omis K, *Origène, Augustin,* mais certainement authentique. — Les participes σωζ. et ἀπολλ. sont à prendre au même sens que I *Cor.* I, 18 (v. notre comm.), c'est-à-dire « ceux qui sont sur la voie du salut » ou « de la perdition ».

A. 16. ἐκ θαν. εἰς θάν., ἐκ ζ. εἰς ζ., cfr III, 18, ἀπὸ δόξης εἰς δόξαν, et *Rom.* I, 17, ἐκ πίστεως εἰς πίστιν; le double ἐκ est bien attesté, quoiqu'il manque D, E, F, G, K, L, *latt., vulg., arm.*, sans doute supprimé à cause de la difficulté du sens.

La dernière phrase du verset (καὶ..... ἱκανός), qui ouvre des considérations toutes nouvelles, aurait été mieux rattachée au v. 17. — Le « *tam* » de la *Vulgate* ne se retrouve en aucun texte grec et il altère le véritable sens, v. *infra* à **B. 17.**

14. A Dieu pourtant grâces [soient rendues], qui toujours nous emmène en son triomphe dans le Christ, et qui fait éclater l'odeur de sa connaissance, par notre moyen, en tout lieu! 15. C'est que nous sommes le parfum du Christ, pour Dieu, parmi ceux qui se sauvent et parmi ceux qui se perdent, 16. aux uns une odeur [qui fait passer] de mort en mort, aux autres une odeur [qui fait passer] de vie en vie.

B. 14-16. Dès que le nom de la Macédoine, ce pays de chrétiens si fidèles, a été dicté, l'âme mobile de Paul se sent tout éclairée d'un rayon de soleil, qui perce les nuages des mauvais souvenirs. Ce n'est pas seulement parce qu'il y a enfin trouvé Titus, qui l'a rassuré sur l'affaire de Corinthe (cfr *Plummer, Menzies*). La cause de sa joie est plus universelle : « toujours », « en tout lieu », c'est l'évocation de triomphes d'apostolat tout récents, et de réconfortantes impressions du jour même, — puisqu'il est encore en ce pays quand il dicte sa lettre. Le changement est si soudain, qu'on aime à se figurer avec *Plummer*, dans une évocation pleine de sensibilité pittoresque, les yeux du secrétaire se levant avec surprise vers le visage inspiré de son maître.

Paul s'est tourné vers Dieu, avec une gratitude triomphale. Ce n'est pas que les peines lui manquent là plus qu'ailleurs, dans ces vieilles et chères communautés (v. *infra*, VII, 5). Mais il voit le Christ y poursuivre ses conquêtes avec un éclat qui soulève d'enthousiasme le cœur de son apôtre. Lui-même ne se considère point comme l'auteur de pareils succès ; nous sentons dans ses paroles la même humilité qui lui faisait dire dans la Première Epître : « Moi, qui ne suis devenu apôtre que par force, malheur à moi si je n'évangélisais pas! » (I *Cor*. IX, 16-17). Cette fois il se présente lui-même comme un des vaincus du Christ autant qu'un de ses soldats, comme le rebelle dont il a triomphé sur le chemin de Damas (quelques anciens, *Zöckler*), et qu'il a fait rentrer dans son cortège victorieux, après cette espèce de fuite dans laquelle, sous la poussée des soucis et des chagrins, il avait quitté la Troade (*Bachmann*).

Mais ce captif-soldat ne peut se dissimuler la part active qu'il a forcément dans le triomphe de son chef; *Chrysostome* l'a fort bien exprimé (v. *supra*, à **A. 14**) ; portant le Christ et les trophées, il ne peut échapper à la gloire. C'est par lui, nul ne l'ignore, que se répand cette connaissance du Christ, qui, comme une odeur expansive et pénétrante, a quelque chose de plus secret, mais aussi de plus intime, qu'une vision (*Chrys.*, *Theodt.*, *Pélage*, al.). — On a beaucoup discuté pour savoir si cette image très expressive se rattache à la précédente, celle du « triomphe », et si Paul a pensé à l'encens qu'on brûlait en cette cérémonie, ou aux sacrifices qui y étaient offerts aux dieux de Rome (*Bisping, Cornely, Menzies*, al.) ; mais, de fait, aucun des Pères, qui connaissaient le cérémonial de ces fêtes mieux que nous, n'en a eu l'idée; il est plus vraisemblable que Paul passe à une nouvelle figure qui va se continuer aux versets 16 et 17, et qui, à la différence du « triomphe » représentant l'action extérieure de Dieu, a rapport aux réactions intimes que l'Évangile produit dans les âmes.

Et pourtant, il en est deux sortes, de ces réactions, Paul le sait et le constate trop bien chaque jour. Il semble que sa parole ne laisse personne indifférent (voir comm. I *Cor*., Exc. I, ce que nous avons dit de son éloquence); mais, dès qu'on l'entend, on devient l'ami ou l'ennemi du Christ et de son apôtre. Il y a des âmes bien disposées, en quête loyale de vérité divine ; celles-là, dans l'annonce évangélique, dans le message de la Croix, reconnaissent la sagesse et la puissance de Dieu, elles montent alors à des degrés de vie de plus en plus hauts, vers la vie éternelle. Mais il en est

Καὶ πρὸς ταῦτα τίς ἱκανός;

17. Οὐ γάρ ἐσμεν ὡς *οἱ πολλοὶ *καπηλεύοντες τὸν λόγον τοῦ θεοῦ, ἀλλ' ὡς ἐξ *εἰλικρινείας, ἀλλ' ὡς ἐκ Θεοῦ *κατέναντι Θεοῦ ἐν Χριστῷ λαλοῦμεν.

d'autres qui craignent de connaître Dieu tel qu'il est, et qui, lorsqu'il leur est révélé, s'irritent de ce qu'elles jugent folie et scandale; celles-là, qui étaient déjà mortes, tombent, par leur refus volontaire du salut, à des états de conscience de plus en plus mortels, se précipitant vers l'éternelle mort. Ainsi le Christ — quand c'est le vrai Christ, — est dressé en « signe de contradiction », « pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre » (*Luc*, II, 34); et, comme dira s. Jean, « Ceux qui font œuvre de vérité viennent à la lumière », et « quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient blâmées » (*Joh.* III, 21, 20); cfr encore I *Pet.* II, 7-8.

Nul doute que l'idée de Paul soit la même, sans y exagérer pourtant, comme le fait *Bousset,* l'insistance sur la prédestination; car il ne s'agit que du chemin normal du salut ou de la perte, non d'une issue fatale (sur les participes présents, σωζόμενοι et l'autre, voir *comm.* I *Cor.*, p. 14, al.). L'image du parfum qui vivifie ou qui tue (continuation de la précédente) peut avoir été suggérée à l'Apôtre par des théories thérapeutiques et zoologiques de son époque (voir *Tert.*, *Chrys.*, dans *Plummer, Windisch*), mais elle a une source beaucoup plus certaine dans l'A. T. et le rabbinisme. *Strack et Billerbeck* rappellent les odeurs de Dieu, d'Abraham, des noms de saints dans *Bereschith rabba* et déjà les *Targums;* surtout on peut penser au « parfum d'agréable odeur » ὀσμὴ εὐωδίας, que, dans la Bible, les sacrifices font monter vers Dieu. *Lohmeyer* parle de l'« odeur de la sagesse », spiritualisation de celle du sacrifice et du Paradis; dans *Phil.* IV, 18, s. Paul combine lui-même les expressions « odeur de suavité », ὀσμ. εὐωδ., et « sacrifice agréable », θυσίαν δεκτήν (*Lietzm.).* Il est donc assez naturel de penser, pour le présent passage, aux impressions produites chez les uns ou chez les autres par le sacrifice de la Croix. Pour les uns, dit *Hofmann,* le Christ est mort et reste mort (aussi ils demeurent dans la mort eux-mêmes); pour les autres, il est ressuscité vivant (et il les fait revivre); suivant *Lemonnyer,* l'« odeur pour la mort » est celle que Jésus crucifié et mis au tombeau exhale et qui donne la mort aux incrédules; l'odeur « pour la vie » est perçue de ceux qui croient à sa résurrection; cette interprétation s'accorderait bien avec divers autres passages de notre épître (p. ex. IV, 10-12, v. *infra*). Le texte de la *Vulgate :* « odeur de mort pour la mort », « de vie pour la vie » revient au même pour le sens, et ce serait une expression plus frappée, de plus grand effet littéraire (1).

Au milieu des « combats au dehors, frayeurs au dedans » et du « réconfort » (v. *supra,* I, 4) que Paul semble avoir éprouvé simultanément en Macédoine, dans un contraste plus aigu que jamais, il est saisi d'une sorte d'épouvante à se sentir l'instrument d'une telle discrimination des âmes, pour l'éternité : « En face de cela (de telles responsabilités, *Plummer*), qui donc est à la hauteur? » La réponse viendra au ch. III, v. 6. Mais lui faire dire : « Qui est à la hauteur autant que nous le sommes (*tam* idoneus)? », c'est tout à fait méconnaître sa pensée, et lui enlever sa sublimité

(1) Pour la critique historique, parler ici de mystique iranienne ou autre, ce ne sont que des spécimens des rapprochements forcés et baroques dont l'exégèse syncrétiste ne sait se passer (cfr *Windisch* et d'autres); la filiation avec l'Ancien Testament est directe et suffisamment éclairante. — Pour la critique littéraire, *Völter* n'a aucun droit de rattacher directement le « trésor dans les vases d'argile » de IV, 7, au « parfum » des présents versets, afin de pouvoir supprimer les pages intermédiaires; c'est de la logique outrée, d'autant plus que le « trésor » n'est pas du tout nécessairement un parfum (v. *ad loc.*).

En regard de ces choses-là, qui peut suffire ?

17. Car nous ne sommes point comme ces nombreuses gens qui brocantent avec la parole de Dieu ; mais comme en toute pureté, mais comme de la part de Dieu, face à Dieu, c'est dans le Christ que nous parlons.

dramatique (voir v. suivant, **B**; cfr *vulg.*, *Bachmann*, al.). Le prophète *Joël* (II, 10) exprimait une idée voisine (avec le même mot ἱκανός dans les LXX) : « Qui suffira à l'affronter (le Jour du Seigneur) » ? Paul aussi se sent en face du jugement de Dieu (cfr *Joh.*, III, 18), mais lui avec le sentiment terrible d'en être l'agent ! Ce beau passage finit dans un frisson.

——**A. 17.** γάρ indique que ce verset explique la question émue qui précède. — οἱ λοιποί au lieu de οἱ πολλοί, dans D, E, F, G, g, *syrr.*, *arm.*, force l'idée de Paul et est certainement une fausse leçon (v. *infra*, **B.**). — καπηλεύοντες : ce verbe, qui est classique, mais ne se trouve pas ailleurs dans la Bible, vient de κάπηλος (2 fois LXX), qui veut dire « détaillant », ou « revendeur », « colporteur », « brocanteur », ou « cabaretier ». *Isaïe*, I, 22, nomme ainsi les marchands qui mêlent de l'eau au vin qu'ils vendent (au moral) ; cfr aussi *Eccli.* XXVI, 29. Les auteurs classiques et hellénistiques, *Hérodote*, *Eschyle*, *Platon*, *Philon*, *Lucien*, *Philostrate*, etc. emploient souvent les deux mots au sens défavorable, pour stigmatiser ceux qui trafiquent avec les grandes choses, qui fraudent ou lésinent avec la vérité, et ainsi de suite. On discute sur l'analyse de 17ª. Faut-il faire de καπηλεύοντες le prédicat de ἐσμεν et traduire « Nous ne sommes pas, comme le grand nombre, gens à trafiquer de la parole de Dieu » (ainsi *Lietzmann*, *Plummer*, *Loisy*, *Delafosse*, al.) ? ou plutôt joindre le participe à οἱ πολλοί, et comprendre : « Nous ne sommes pas comme ces nombreuses gens qui trafiquent, etc. », avec *Bachmann* (qui compare X, 2, al.), *Menzies*, *Lemonnyer*, *Toussaint*, *Gutjahr*, etc. ? *Windisch* hésite, mais je crois, pour ma part, que la deuxième interprétation s'impose.

A 17ᵇ, ὡς² et ὡς³ ne sont pas des particules de comparaison tendant à atténuer les termes qui les suivent, mais elles signifient au contraire « en tant que », « parce que » ; cfr *Joh.* I, 14 (δόξαν ὡς μονογενοῦς), I *Pet.* IV, 11 (εἴ τις λαλεῖ, ὡς λόγια θεοῦ), al. ; *Windisch* : « [nous sommes] comme [ceux qui parlent] devant Dieu, etc. » — κατέναντ, (κατενώπιον E, F, al.) se retrouve XII, 19, *Rom.* IV, 17, et six fois dans les Synoptiques mais n'est pas classique.

B. 17. Paul, évoquant la redoutable puissance du ministère apostolique, s'est demandé avec une sorte d'effroi : « Qui donc en est capable ? » (v. 16ᵇ). Lui il s'effraie, parce *qu'il sait ce que c'est.* Il veut transmettre la parole de Dieu telle qu'elle est, dans toute sa pureté et sa force, avec une loyauté parfaite, au nom de Dieu, et pas au nom de Paul, sous l'œil de Dieu qui voit ses intentions et son exécution. Rien d'étonnant s'il sent ses facultés humaines disproportionnées à pareille tâche. Et subitement il se met à penser à d'autres, — non à ses collaborateurs, ni aux autres prédicateurs ayant mission authentique (donc pas à « la plupart », comme on voudrait le lui faire dire), mais à des instructeurs sans mandat, comme sont, au milieu, hélas ! de beaucoup d'autres qui parcourent les églises, ses adversaires de Corinthe, — à d'autres donc qui cherchent des profits tout humains, des bénéfices ou de la gloriole, dans la « parole de Dieu » (l'Évangile), qui la dosent, qui la mêlent à leurs propres conceptions, qui édulcorent le « langage de la Croix », l'altèrent par des mélanges avec le mosaïsme périmé (v. *infra*) ou par leur « gnose » suspecte. A ceux-là elle ne fait pas peur, parce qu'elle n'est plus divine, leur Christ étant « oui et non » et ils ne pousseraient pas le cri que le véritable Apôtre vient de faire entendre. Paul pense à leurs manières d'agir, avec indignation, chagrin et mépris ; ce sont pour

lui des falsificateurs ou « des brocanteurs » cherchant leurs petits bénéfices. Comme dit s. *Jérôme* (sur *Is.* I, 22, cité par *Plummer*) : « Tout docteur qui prend l'autorité des Écritures, par où il a le pouvoir de reprendre ceux qui l'écoutent, pour la tourner en moyen de gagner leur faveur, profane le vin des Écritures, et le gâte avec ses sentiments à lui »; car « ils mêlent ce qui est d'eux à ce qui est divin » (*Chrys.*). Qu'on se reporte aux chapitres de I *Cor.* sur la « Sagesse » (surtout au ch. III, 10-suivants), et aux derniers chapitres de la présente lettre.

Cette volte-face véhémente, qui fait pressentir les foudres de « l'apologie » finale, montre assez que Paul s'y préparait déjà sous ses effusions du début, et que l'affaire spéciale réglée désormais au mieux par Titus n'était point la seule à le tourmenter au sujet de Corinthe; il ne peut pas, ou ne veut pas, s'interdire d'en donner dès ses premières pages un avant-goût. Ce sont les « accords d'ouverture », comme dit *Gutjahr,* de la nécessaire polémique qui doit venir briser toutes les oppositions dangereuses persistant après l'arrangement partiel dont Paul se réjouit si sincèrement en ces premiers chapitres. Il faut reconnaître que ces accords sont fortement appuyés; même aux chapitres X-XIII, Paul n'en dira guère de plus fortes contre les « brocanteurs » de l'Évangile, ces faux apôtres, où la suite immédiate nous invitera à voir surtout des Judaïsants.

[*Le chapitre III se rattache à la fin du II*[e] *sans aucune discontinuité. Voici Paul déjà lancé dans le premier acte de sa controverse, qui va d'ailleurs changer très vite son ton agressif en celui d'une haute contemplation doctrinale, fort au-dessus de toutes les contingences. Mais, comme ces deux premiers chapitres ont soulevé plus d'un petit problème historique, ayant son importance pour juger de toute l'Épître, nous ferons bien d'interrompre le commentaire pour essayer de les résoudre, en quelques excursus. C'est : 1° la question de la* « VISITE INTERMÉDIAIRE »; *2° la nature du* DÉLIT *que Paul a dû faire réprimer par l'église de Corinthe; 3° le* CHANGEMENT DES PLANS DE VOYAGE *en rapport avec ces faits; 4° la* « LETTRE INTERMÉDIAIRE », *et 5° la* MISSION DE TITUS *et ses suites*].

EXCURSUS II. — LA « VISITE INTERMÉDIAIRE » (1).

Que Paul ait fait *deux séjours* à Corinthe avant d'y envoyer sa Deuxième Épître, voilà ce qui devrait être tenu par tous pour indubitable, si un certain nombre d'exégètes ne s'étaient imposé la tâche décevante d'éclairer par la Première aux Corinthiens toutes les obscurités de la Seconde.

Nous voulons prouver la réalité de cette « deuxième visite »; — en déterminer l'époque; — découvrir enfin, dans la mesure du possible, les causes et le caractère de ce voyage mystérieux.

A. Réalité du voyage. — Paul avait fait *deux séjours* à Corinthe avant d'écrire notre seconde Épître; c'est une affirmation de lui très certaine; on n'arrive à l'éluder qu'au moyen d'une exégèse absolument artificielle.

Non seulement la chose est dite dans le chapitre II — indirectement au moins par les mots πάλιν ἐν λύπῃ, sur lesquels nous allons bientôt revenir, — mais il est deux assertions, dont l'une au moins est aussi catégorique que possible, dans la même lettre; et même trois. Les voici :

XII, 14 : Ἰδοὺ τρίτον τοῦτο ἑτοίμως ἔχω ἐλθεῖν πρὸς ὑμᾶς, *Vulg.* : « Ecce *tertio*

(1) Pour cet excursus et les suivants, voir le ch. I[er] de l'Introduction.

hoc paratus sum venire ad vos »; c'est-à-dire le plus naturellement : « Voici que je me trouve prêt à venir *pour la troisième fois* chez vous »;

XIII, 1 : Τρίτον τοῦτο ἔρχομαι πρὸς ὑμᾶς : « Voici que je viens chez vous pour *la troisième fois* ». C'est net, et il devait être défendu par l'évidence de traduire autrement.

Enfin, immédiatement après :

XIII, 2 : Προείρηκα καὶ προλέγω, ὡς παρὼν τὸ δεύτερον καὶ ἀπὼν νῦν... (Pour les fausses lectures, v. *ad loc.*). Cela veut dire : « J'ai dit à l'avance, et je dis [encore] à l'avance *comme lorsque j'étais présent pour la deuxième fois*, (cfr προείρηκα), maintenant que je suis absent ».

Belser, qui nie le second séjour avant II *Cor.*, a pu se débarrasser tant bien que mal du πάλιν ἐν λύπῃ de II, 1 (*v. infra*); il dépense encore plus d'ingéniosité pour éluder ces trois textes, même XIII, 1, qu'il entend ainsi : « C'est la troisième fois que [je me prépare à] aller chez vous » (v. comm. *ad loc.*). Que l'un ou l'autre de ces passages se prête, *in abstracto*, à ses interprétations subtiles, on peut le concéder; mais avoir besoin d'y recourir trois et quatre fois, — toutes les fois, autrement dit, que Paul fait allusion à quelque séjour ancien, — c'est vraiment trop; on dirait alors que l'Apôtre s'est imposé le devoir de mettre partout des équivoques permettant de soutenir une thèse trompeuse, et cela quand il lui était si facile de les éviter; il n'aurait su parler clairement une seule fois, et aurait même écrit une formule (XIII, 1) qui serait fausse à la prendre au sens obvie. Nous aurions là un vrai miracle, mais bien fâcheux pour les lecteurs futurs désireux de comprendre son histoire.

Il faut pourtant bien constater ce fait étonnant : tant de passages significatifs, que le distingué commentateur allemand a voulu en vain tourner, n'ont pas vu, des siècles durant, leur vraie portée reconnue par le grand nombre des exégètes, tant anciens que modernes, tous préoccupés de trouver un accord parfait entre les données de I *Cor.* et II *Cor.* (v. INTROD., ch. Ier). Tandis que *Chrysostome*, et après lui *Théophylacte*, suivis de *Giustiniani*, *Cornely*, *Schaefer*, *Krenkel*, *Zahn*, *Lietzmann* et presque tous les modernes, tirent des chap. XII et XIII la conclusion naturelle que Paul avait visité Corinthe deux fois avant notre lettre, *Théodoret*, *Pélage*, *Primasius*, *Lombard*, *Hervé*, *s. Thomas*, *Cajetan*, *Estius*, *Cornelius a Lapide*, *Tirin*, *Grotius*, puis *Baur*, *Hilgenfeld*, *Heinrici*, *Schnedermann*, *Pölzl*, *Felten*, *Belser*, *Gutjahr*, *Sickenberger*, d'autres encore, n'admettent d'autre séjour antérieur à la lettre que celui durant lequel fut fondée l'église. Nous discuterons par la suite l'une ou l'autre de leurs raisons. Pour le moment, qu'il nous suffise de signaler deux points qui, avec l'aide des passages de XII et de XIII, annulent ces raisons à l'avance.

Les versets I, 23 et II, 1, lesquels, interprétés à la lumière de XII, 14, XIII, 1, 2 (et aussi XII, 21), viennent encore confirmer le sens de ces passages ultérieurs, complètent un ensemble très cohérent en faveur de l'opinion que nous soutenons. Car :

1° Nous avons vu (comm. de II, 1) que τὸ μὴ πάλιν ἐν λύπῃ πρὸς ὑμᾶς ἐλθεῖν signifie le plus naturellement « venir chez vous *dans la peine encore une fois* ». La place très accentuée qu'occupe πάλιν doit le faire rapporter à tous les mots qui suivent, et dont ἐν λύπῃ sont les premiers, de façon que l'accent porte principalement sur eux (*Bachmann*, al.). Presque tout le monde le reconnaît, malgré

Théodoret et autres, *Baur, Heinrici*, etc., qui ne rapportent πάλιν qu'à ἐλθεῖν; ainsi même *Sickenberger* (sans admettre pourtant la seconde visite, v. *infra*) construit la phrase comme nous, et *Belser* et *Gutjahr* reconnaissent que cette construction serait la plus naturelle; ils ne la rejettent que pour des motifs d'exégèse. — D'autre part, au ch. xii, v. 21, μὴ πάλιν ἐλθόντος μου ταπεινώσῃ με ὁ θεός μου, qui paraît coïncider si bien avec ii, 1, il ne faudra pas moins d'ingéniosité aux mêmes auteurs pour disjoindre πάλιν d'avec ταπεινώσῃ et ne le joindre qu'à ἐλθόντος, afin de comprendre : « que mon Dieu ne m'humilie pas, à ma seconde venue », au lieu de : « Que de nouveau, à cette venue, mon Dieu ne m'humilie point » (v. *infra, ad loc.*). — Enfin, au ch. i, 23, le οὐκέτι ἦλθον (= « je *ne* suis *plus* venu », et non « je ne suis *pas encore* venu », v. comm. *ad loc.*) indique bien que la visite promise, puis refusée, aurait dû suivre une autre visite déjà rendue, — laquelle, ainsi que nous le verrons bientôt, a toutes chances d'être une « visite intermédiaire ».

En un mot, des versets ii, 1, xii, 21, i, 23 (rapprochés encore de xii, 14, xiii, 1, 2), il résulte indubitablement que Paul, avant d'écrire II *Cor.*, avait fait à Corinthe *une visite, qui avait été marquée par la tristesse et l'humiliation.* Or :

2° Cette *visite-là ne saurait être le premier séjour* de Paul à Corinthe, celui où il avait fondé l'église. En effet, tout indique que la tristesse et l'humiliation dont Paul se souvient lui étaient venues de chrétiens se trouvant à Corinthe, et ne sont donc pas à confondre avec la « faiblesse » et la « crainte » qui, d'après I *Cor.* ii, 3, oppressaient l'Apôtre quand il arriva dans la capitale de l'Achaïe pour la première fois. Dans notre comm. de I *Cor.*, nous avons établi d'autre part que les sujets de plainte mentionnés dans la Première Épître étaient nés seulement après qne Paul eut quitté cette ville à la fin du deuxième voyage missionnaire. Il est donc impossible de prendre pour autre chose qu'une échappatoire la théorie d'après laquelle Paul, en parlant de la tristesse d'une visite passée, ferait allusion aux difficultés premières du séjour de fondation. De même (v. *infra*), rien n'autorise à admettre que le temps de ce séjour aurait été coupé en deux par un voyage de Paul hors de Corinthe, au retour duquel il aurait trouvé humiliation et tristesse, la seconde partie de ce séjour étant dénommée par lui « seconde visite » (cfr *Cornely, Sickenberger, Sales,* al.).

La première conclusion doit par conséquent être celle-ci : la visite que Paul se propose de faire quand il écrit notre épître, sera *la troisième;* c'est donc que, *en plus du séjour d'évangélisation* (1), il avait fait à Corinthe *un autre voyage* qui lui laissait des souvenirs pénibles, justifiés par la conduite des membres mêmes de l'Église, — ou d'autres qui se trouvaient alors à Corinthe (v. *infra*).

B. Époque de ce deuxième voyage. — Cette visite n'a pu être rendue qu'au cours du « troisième voyage missionnaire », quelque temps, assez longtemps même, après que Paul eut quitté Corinthe, puisque des causes de trouble,

(1) *Gutjahr* n'admet pas non plus que le voyage « en tristesse » puisse être le séjour de fondation, et reconnaît hypothétiquement la possibilité d'un « voyage intermédiaire », seulement il nie, à tort, qu'il faille étendre à ἐν λύπῃ la force de πάλιν, opinion qui se joint à une thèse artificielle sur « l'incestueux ». Voir Exc. III. Cfr la théorie de *Belser.*

encore ignorées lors du séjour de fondation, avaient dû surgir, et probablement en devenir l'occasion. Si nous consultons l'itinéraire du troisième voyage missionnaire, il apparaît aussitôt que le point de départ de cette visite ne pouvait être autre qu'Ephèse, ou du moins — pour laisser plus de large aux hypothèses, — la province d'Asie, au cas où Paul n'aurait fait son voyage qu'après avoir dû quitter la capitale de cette province.

Cette dernière supposition semble assez peu vraisemblable; les soucis qui assiégeaient alors l'Apôtre, sa maladie, le temps sans doute assez bref écoulé entre le départ d'Éphèse et le départ pour la Macédoine à la rencontre de Titus, ne laissent pas croire facilement que Paul ait alors pris la mer pour une expédition qui aurait bien occupé plusieurs semaines.

Il faut donc chercher dans les temps qui s'écoulèrent soit 1° entre le séjour de fondation et l'envoi de la Première Épître aux Corinthiens, soit 2° entre l'envoi de I *Cor.* (qui partit d'Éphèse) et l'émeute des orfèvres d'*Act.* XIX. Penser au temps même du séjour d'évangélisation à Corinthe, qui aurait été coupé en deux de façon à pouvoir être présenté comme *deux séjours*, c'est une hypothèse qui ne mérite guère la discussion. Elle est d'abord très peu naturelle, et puis entièrement gratuite, car pas un mot dans le Nouveau Testament ne suggère pareille interruption du premier séjour.

L'antériorité de cette visite par rapport à toute lettre (opinion 1) a été avancée par *Zahn* et d'autres (v. INTR., ch. Ier). Ce serait alors à cause des abus commençants (que Paul y aurait trouvé occasion de constater dans la communauté) qu'aurait été écrite la « première lettre perdue » dont il est question I *Cor.* v. 9-ss. Nous avons vu dans notre commentaire de la Première Épître qu'il y a des moyens plus simples, bien moins problématiques, d'expliquer cette lettre qui ouvrit la série. Il faut même dire que l'opinion susdite n'a rien qui l'autorise. En effet, pas un mot n'indique dans le Ire aux Corinthiens que Paul ait eu à constater de ses yeux aucun des faits à propos desquels il instruit ou réprimande ses néophytes : les dissentiments, il les a appris par les « gens de Chloé »; les désordres moraux et le scandale de l'incestueux, par la voix publique, ainsi probablement que les abus dans les assemblées de culte; les difficultés concernant le mariage, ou les idolothytes, par la lettre de l'Église. Pas une allusion à aucune constatation personnelle. Aussi l'hypothèse en question reste-t-elle complètement en l'air.

Il faut donc bien se ranger à la deuxième opinion : *la visite en question n'a pu trouver place qu'entre la Première Épître aux Corinthiens et la Deuxième*, comme l'affirment *K. Lake*, *Kennedy*, *Rendall*, *Plummer*, *Ewald*, *Krenkel*, *Lietzmann*, *Bachmann*, *Toussaint*, *Menzies*, *Windisch*, *H. D. Wendland*, etc. Et c'est à elle, non au séjour de fondation, que Paul fait allusion I, 23, lorsqu'il dit : « Je ne suis plus revenu à Corinthe » (contre *Heinrici*, *Belser*, *Sickenb.*, *Sales*, etc).

Notons bien que nos conclusions, jusqu'ici, valent quelle que soit la solution qu'on apporte au problème des rapports entre les chapitres X-XIII et les sept ou neuf premiers chapitres.

C. Le caractère et les conséquences de cette « visite intermédiaire ». Nous ne savons pas encore pourquoi Paul avait quitté momentanément Éphèse pour ce voyage incident à Corinthe, ni ce qu'il y avait dit ou fait, ni ce qui en

était résulté. Et sur tous ces points-là, avec la réserve instinctive ou voulue qu'observe l'Apôtre en tous ces chapitres, nous ne pouvons former que des conjectures. Beaucoup d'auteurs croient que Paul avait été appelé à Corinthe par un grave péril, et qu'il y avait subi personnellement une grave offense. Nous discutons à l'Exc. III cette conception des faits, dont nous ne voyons pas qu'elle s'impose. Pourtant il est certain (v. *supra*, **A**) qu'à ce court voyage s'était joint du trouble, de la tristesse, et cela du fait de chrétiens présents à Corinthe. Parmi les nombreux sujets de plainte, les allusions attristées qui remplissent notre Épître d'un bout à l'autre, il serait étonnant qu'aucun ne correspondît à ce « chagrin ». Il faut donc chercher lesquels ont chance de se rattacher à ce premier événement pénible, et d'avoir été la source de ceux qui suivent.

Le passage qui peut, à mon avis, élucider la question, se trouve bien loin d'ici, dans l'« apologie des 4 chapitres », au ch. x, v. 10 : « Ses lettres, dit-on, sont graves et fortes : mais quand il est présent en personne, il faiblit, et ses discours ne valent rien, — *ou bien :* et ses raisons on les a réfutées, — *ou encore :* ses projets, on les a déjoués » (v. *infra*, comm. *ad loc.*).

Qui pouvait ainsi parler d'un homme si grand dans la parole et dans l'action? Tout le monde aura peine à croire que ce fussent ses anciens convertis, qui avaient été attirés à la foi du Crucifié par ses « démonstrations d'Esprit et de puissance » (I *Cor.* II, 4), ni même ceux-là qui lui avaient un temps préféré Apollos; ils l'avaient trop bien et trop longtemps entendu et vu à l'œuvre. Ce devaient être des gens qui ne connaissaient point Paul, et qui ne le jugeaient qu'après une rencontre accidentelle et courte, où il n'avait pu ou voulu user devant eux de tous ses moyens, — ou bien qui lui faisaient une réputation d'après ce qu'ils avaient entendu raconter de lui en d'autres églises, par des adversaires ou des calomniateurs. Leur appréciation était basée sur des préjugés malveillants, dans lesquels ils s'étaient enfoncés à la suite de certaines circonstances d'une rencontre accidentelle. Cette rencontre ne serait-elle pas justement celle de la « visite intermédiaire »?

Or nous apprenons, à mille passages de la présente Épître, que Paul avait eu affaire, à Corinthe, avec de telles gens, — dont il n'était pas question dans I *Cor.*, à moins qu'on ne voie des allusions à eux, faites d'après des ouï-dire, sans aucun rappel d'observation personnelle, dans les « dix mille pédagogues » de I *Cor.* IV, 15, ou les mauvais bâtisseurs de I *Cor.*, III, 10-suivants. Ils étaient donc venus à Corinthe seulement après que Paul avait quitté cette ville. De fait, il va bientôt être question de « quelques-uns qui arrivent avec des lettres de recommandation » pour la communauté (III, 1), plus loin d'« archi-apôtres », etc., qui attaquent Paul venimeusement près de ses fidèles, et qu'il sera obligé, lui, de démasquer, de tourner en dérision, pour le bien de l'église. Ce sont eux que Paul appelle, maintenant qu'il les connaît, des brocanteurs de l'Évangile (*supra*, II, 17), des séducteurs, des tyrans, des prêcheurs d'un faux Christ, des « apôtres de Satan » (X-XIII, *passim*). Nous verrons que de leur côté, ils accusaient Paul de n'être brave qu'en lettres, de manquer de décision, et d'éloquence et de force convaincante en ses arguments, d'être un vantard, un homme intéressé, un illuminé, de faire des menaces en l'air, de surfaire continuellement ses mérites apostoliques, enfin que sais-je?

Sur ces données il est possible de construire et de relier des conjectures, que je crois plausibles, touchant la visite intermédiaire, les circonstances qui y donnèrent occasion, la tournure qu'elle prit, et les conséquences qu'elle entraîna.

Voici donc comme on peut se représenter les choses.

L'attention de Paul, vers la fin de son séjour à Éphèse (où il aurait voulu demeurer encore plus longtemps, sans l'émeute inattendue de Démétrius), se voit attirée vers certains événements préoccupants qui se passent à Corinthe (1). Quels sont-ils? On ne peut guère le deviner en détail, mais ils doivent être causés par l'arrivée de nouveau-venus qui se font passer pour des personnages, et dont il convient de surveiller les agissements. Il se décide, sans doute à l'improviste, à aller voir ce qu'il en est, pour revenir à Ephèse après un bref séjour en Achaïe. C'est une visite supplémentaire qui ne rentre pas dans les plans de voyage annoncés par ailleurs (d'abord I *Cor.* xvi), et qui n'y portera pas détriment; du moins Paul l'envisage ainsi. S'il l'a qualifiée plus tard de « visite dans la peine », ce n'est pas qu'il sût à l'avance qu'elle serait si pénible, ni qu'il partît la verge en main. Il semble tenir au contraire à ce que les Corinthiens la considèrent comme une faveur, une marque de considération spéciale (χάρις, voir à i, 15) pour leur importante église; ils verront que l'Apôtre ne les oublie pas dans les soucis d'Éphèse, et qu'il ne se désintéresse aucunement des nouveautés ou des difficultés qui surgissent parmi eux. Une fois débarqué, Paul a des discussions à soutenir qui l'affligent. Il sent chez les nouveau-venus, de la froideur et des résistances plus ou moins sournoises. Ce n'est pourtant point, croyons-nous, que personne ait dès lors osé l'outrager ou le braver en face, ni commettre sous ses yeux quelque délit grave (v. Exc. iii); nous connaissons assez Paul pour savoir qu'il n'aurait pas différé de réprimer la faute ou de confondre l'insolent. Mais il y a une atmosphère vague de soupçons, d'insinuations cauteleuses, indirectes et presque insaisissables, dirigées contre sa prééminence dans l'apostolat, la manière dont il parle de sa mission et de ses œuvres, que certains paraissent tout prêts à taxer d'exagération et d'orgueil, et, qui sait? même contre la perfection de son désintéressement à propos de la collecte pour Jérusalem, qui a déjà été commencée; il y a des réserves silencieuses, peut-être même des sourires fugitifs dont Paul n'augure rien de bon. De plus, il sent qu'il y a un relâchement d'esprit chrétien et de mœurs chrétiennes, plus une tendance chez quelques-uns à exalter le mosaïsme dans un sens peu conforme à sa propre doctrine. Tout cela demanderait des enquêtes, des sanctions peut-être, mais Paul, toujours lié à Éphèse, n'est pas à même d'éclaircir tout cela pour le moment. Il se rend compte à mille indices que la situation est devenue délicate, mais aussi que, ne pouvant demeurer assez longtemps sur place pour la rétablir d'un coup, il doit agir avec beaucoup de prudence s'il ne veut pas qu'elle empire. Aussi use-t-il de cette modération qui devait le faire ensuite taxer de faiblesse; il n'entreprend que de persuader (v, 11, *infra*), il ne se présente que comme le serviteur des croyants (*infra*, iii, 4), et s'il parle de ses droits spéciaux, c'est sans insister; sans doute il ne

(1) On a supposé, mais sans aucun indice positif, que c'est Timothée, au retour de sa mission (??), qui aurait renseigné l'Apôtre.

laisse pas croire aux prétentieux personnages en qui il pressent des adversaires, qu'il fasse un cas particulier des titres qu'ils s'arrogent (v. *infra*, v, 16 : « Nous ne connaissons plus personne selon la chair », comm. *ad loc.*), mais il n'entre pas en conflit avec eux, comme ils l'auraient peut-être témérairement désiré. Il remet au temps où il pourra quitter Éphèse, et qui ne lui paraît plus très éloigné, le soin d'éclaircir tout ce qui doit être éclairci, se contentant d'un avertissement général à ceux qu'il trouverait alors dans le péché, ou qui n'auraient pas fait pénitence des fautes qu'il soupçonne et qu'il pourra découvrir (*infra*, XIII, 2 : προείρηκα ... παρὼν τὸ δεύτερον... τοῖς προημαρτηκόσιν). D'ailleurs, ce retour à Corinthe, il veut le prévoir comme un temps de bénédiction, un long séjour au milieu de ses enfants qui leur rappellera celui où il les évangélisait; il modifiera même le plan qu'il avait annoncé I *Cor.*, XVI, pour passer par Corinthe avant de s'arrêter en aucune autre ville d'Europe; ce sera là une deuxième marque du cas particulier qu'il fait de cette église, en faveur de laquelle il remettra à plus tard même la satisfaction de revoir la Macédoine (v. *infra*, Exc. IV). Telle est la δευτέρα χάρις qu'il promet, et on peut entendre, avons-nous dit, qu'elle sera « deuxième » soit par rapport au séjour d'évangélisation, soit par rapport à la visite qu'il fait actuellement (et à laquelle il entend garder le caractère d'une faveur d'affection, malgré les inquiétudes qu'elle a fait naître en lui), suivant qu'on met l'accent sur la longueur du séjour promis ou sur le passage préalable à Corinthe prévu avant l'expédition en Macédoine.

Telle nous paraît avoir dû être le caractère de la « visite intermédiaire ». L'Apôtre y avait éprouvé des inquiétudes inattendues, un vrai chagrin; mais il avait voulu le dissimuler sous la manifestation de sa confiance, qui durait malgré tout, et de ses espérances; car il comptait bien que les choses allaient s'arranger, et que les Corinthiens, peut-être même ses adversaires, auraient été touchés de son attitude modeste et conciliante. Il rentra donc à Éphèse, mais avec une lourde préoccupation qu'il ne pouvait chasser de son cœur; cette visite, pour lui surtout, bien plus que pour l'église de Corinthe, s'était passée « dans la peine », une peine intime et refoulée qu'il devait avouer plus tard.

Quant aux nouveau-venus malveillants, et à ceux qu'ils avaient plus ou moins attirés à eux, bien loin d'être réduits, ils triomphaient. « Vraiment, disaient-ils, ce Paul qui écrit des choses si fortes n'est pas si terrible quand on le regarde en face ». Et ils se décidaient peu à peu à ne plus dissimuler leurs sentiments d'opposition et à pousser tous les avantages qu'ils croyaient avoir obtenus.

EXCURSUS III. — LA FAUTE COMMISE A CORINTHE.

La prudence et l'humilité de Paul, son esprit de paix et de charité, n'avaient compté aux yeux de ses adversaires secrets que pour une preuve d'indécision et de faiblesse. Aussi ils se démasquèrent, et très vite, à ce qu'il paraît.

C'est en ce sens qu'on peut, selon nous, comprendre la fameuse faute dont parlent le v. 5 du ch. II, et le v. 12 du chap. VII, qui tous deux sont des centres de développements. Paul a évité intentionnellement, et par délicatesse, puisque cette faute était réparée, d'en souligner le caractère et d'en redire les détails.

Aussi le champ des suppositions paraissait-il largement ouvert aux exégètes. Il est pourtant quelques assertions du texte qui délimitent ce champ trop vaste, et permettent d'appuyer sur une base solide l'enquête qui doit nous mener à identifier la faute.

Renseignements exprès fournis par le texte.

Malgré l'obscurité et les réticences de la lettre, un certain nombre de traits précis se dégagent :

1° Le délit, quel qu'il fût, n'était pas d'ordre doctrinal. Paul nous le dit dès qu'il commence à en traiter (I, 24 : τῇ πίστει ... ἑστήκατε).

2° Il consistait en une injustice ou un outrage par où un chrétien avait blessé un autre chrétien. C'était donc *un acte* bien déterminé, et passible, en conséquence d'une répression déterminée (VII, 12, où il s'agit de ce fait : τοῦ ἀδικήσαντος, ... τοῦ ἀδικηθέντος).

3° Un seul individu l'avait commis, ou du moins en était le principal responsable (II, 5 : εἴ τις λελυπ., 6-7 : *τῷ τοιούτῳ*, ὁ *τοιοῦτος;* 8 : εἰς *αὐτόν;* 10 : *ᾧ* δὲ .. χαρίζεσθε; VII, 12. *τοῦ* ἀδικήσαντος).

4° Le délit était grave, puisqu'en l'apprenant Paul remit son voyage et écrivit une lettre fort attristée et sévère (voir I, 23, II, 1, 3, 4).

5° Il avait atteint, dans une mesure, toute la communauté, en plus du membre lésé personnellement (voir II, 5).

6° Paul lui-même pouvait le considérer comme une offense personnelle (II, 5 : οὐκ ἐμὲ λελύπηκεν; .... 10. ὃ κεχάρισμαι, εἴ τι κεχάρισμαι. v. *infra*), au moins comme une *désobéissance* (d'après II, 9, v. *infra*).

7° Cependant une partie, grande ou petite, des chrétiens de Corinthe n'en avait pas assez reconnu la gravité (v. commentaire de II, 5 : ἀπὸ μέρους, ἵνα μὴ ἐπιβαρῶ), même point lorsque, la cause étant une fois bien instruite, il avait fallu procéder à la répression (v. comm. de II, 6 : ἡ ἐπιτιμία αὕτη ἡ *ὑπὸ τῶν πλειόνων*).

8° Aussi Paul avait-il jugé bon de mettre à l'épreuve *l'obéissance* de la communauté (II, 9 : εἰ εἰς πάντα ὑπήκοοί ἐστε). D'où il semble résulter que le délit lui-même, dont quelques-uns pouvaient paraître complices ou approbateurs, avait le caractère d'une désobéissance (*supra,* à 6°).

9° Le coupable, après sa punition, s'était repenti, mais il subsistait quelque chose de la peine causée par lui (II, 5; λελύπηκεν au parfait), et tous les dangers de troubles intestins qui résultaient de l'incident n'étaient pas conjurés encore (II, 10; al. *infra.* Voir Exc. VI).

10° Enfin ce délit n'avait pu se produire qu'*après la visite intermédiaire,* si l'on admet, comme nous avons cherché à l'établir, que c'est en cette visite que Paul avait annoncé le projet de voyage dont il est question I, 15-16 (voir *infra,* Exc. IV). C'est en effet lorsqu'il l'eut appris que Paul renonça à son projet, et le remplaça par l'envoi d'une lettre (v. comm. de I, 23, II, 1-3; *infra,* Exc. IV et V).

Tenons donc ceci pour acquis :

Il s'était produit à Corinthe, lorsque Paul fut rentré à Ephèse après la « visite intermédiaire », un fait grave d'injustice ou d'outrage, et celui qui s'en était rendu coupable avait trouvé aux alentours des complicités ou une

indulgence excessive, capable de mettre en doute, aux yeux de Paul, l'obéissance parfaite de la communauté. L'Apôtre s'en était senti atteint dans sa personne ou son autorité, indirectement au moins. Dans sa surprise douloureuse, il changea ses projets à l'égard de Corinthe, et demanda une répression.

Un seul point pourrait exiger un supplément de preuve; c'est le 6e, l'atteinte personnelle portée à Paul dans l'occurrence. Il est bien facile à fournir. Pourquoi, observent finement et justement *Lietzmann, Bachmann* et d'autres, l'Apôtre aurait-il voulu affirmer qu'il ne faisait point du malheureux incident une affaire personnelle (οὐκ ἐμὲ λελ., II, 5) s'il n'avait point paru l'atteindre, et de par sa nature même? si, ajoute *Lietzmann,* une vue superficielle des choses n'avait pu considérer l'Apôtre comme *le seul* atteint? La formule : « ce n'est pas moi qu'il a affligé, c'est vous tous » (II, 5) ne dit rien contre; elle montre seulement la dignité et le tact de Paul. On pourrait y en comparer d'autres, comme celle-ci (I *Cor.* xv, 10) : ἐκοπίασα, οὐκ ἐγὼ δὲ ἀλλὰ ἡ χάρις τοῦ θεοῦ [ἡ] σὺν ἐμοί, «.. Je me suis donné du mal, non pas moi, mais la grâce de Dieu [qui est] avec moi », par où Paul ne nie certes pas que, mû par la grâce, il ait eu sa part personnelle dans le mal qu'il s'est donné. Quant au v. 10, εἴ τι κεχάρισμαι, sous sa forme réservée il ne permet plus aucun doute. Maintenant, que l'offense à lui partiellement infligée ait été directe ou indirecte, préméditée ou non, c'est ce que nous discuterons plus tard.

Les théories explicatives.

Elles sont trois ou quatre. La première, qui a été presque universelle jadis, rapporte tout au cas de *l'incestueux* dont il fut question I *Cor.* v. Celle qui domine aujourd'hui parle d'une grave *offense personnelle infligée à Paul* par un chrétien de Corinthe, *en face,* pendant le « voyage intermédiaire »; quelques auteurs ne la placent qu'après, alors elle n'aurait pas atteint Paul en face, mais aurait été quelque calomnie lancée derrière lui, ou quelque acte de rébellion ouverte en son absence, ou un *outrage l'atteignant à travers la personne d'un tiers* qui le représentait moralement à Corinthe; on a pensé, par exemple, à Timothée. Une solution isolée est celle que proposait *Krenkel,* d'après qui il s'agirait d'abord simplement d'une injustice commise par un chrétien *contre les droits de propriété* d'un frère (cfr I *Cor.* vi, 1-9). Examinons ces thèses l'une après l'autre.

A. La théorie de l'incestueux. — A l'appui de celle-ci on peut faire défiler presque tous les noms anciens et médiévaux, sauf le plus ancien de tous, *Tertullien;* c'est *s. Ephrem, s. Chrysostome, l'Ambrosiaster, Théodoret, Théophylacte,* etc.; puis *s. Thomas, Estius, Corn. a Lap.,* etc.; à la dernière époque et de nos jours, les protestants *F. C. Baur, Rückert, Zahn* (Einleitung, I, pp. 236-ss.), *B. Weiss, von Dobschütz,* al., les catholiques *Bisping, Cornely, Schæfer, Belser, Gutjahr, Sales,* et d'autres; ils ont tous cru qu'il s'agissait de cet incestueux et d'incidents consécutifs à son excommunication. *Callan* estime que les arguments apportés contre cette opinion ne sont « pas entièrement convaincants »; *Sickenberger,* qui hésite aussi, juge pourtant que l'idée de l'incestueux se présente tout de suite, puisque, dit-il, le pécheur qui

est désigné au v. 9 avait été mentionné dans la lettre de II, 3, c'est-à-dire, « *vraisemblablement* » dans I *Cor.* (v. *infra* et Exc. v).

Ainsi, dans les passages II, 5-11, et VII, 8-12 (où il s'agit du même objet, v. *ad loc.*), l'« injustice » ou l'« outrage » à l'offensé serait l'inceste; la victime (ὁ ἀδικηθείς) serait le père du coupable (1). et saint Paul lèverait l'excommunication autrefois portée (parce que Satan, dit *Baur*, n'avait pas rempli l'office auquel on le conviait, et la communauté avait résisté, *Paulus*, I, pp. 331-336), ou bien il permettrait plutôt à la communauté elle-même de la lever. — Cette conception est évidemment inspirée par le besoin de relier étroitement tous les événements touchés dans la Deuxième Épître à ceux que l'on connaît par la Première (v. INTR., ch. Ier); car jamais, si l'on n'avait pas lu I *Cor.*, personne n'aurait pu, à considérer les termes employés dans la présente Épître, découvrir qu'il y soit question d'une faute de mœurs telle que l'inceste, ni d'un châtiment tel que « l'abandon à Satan ».

Belser qui, parmi les auteurs récents, est un de ceux qui ont défendu le plus doctement la thèse, trouverait inconcevable qu'il ne fût nulle part question, dans une épître comme la nôtre où Paul relève tant de manquements, d'un cas aussi grave que celui de l'inceste. Cette impression serait peut-être juste, s'il y avait peu de distance entre les deux lettres. Mais nous pensons avoir suffisamment démontré (v. notre comm. de I *Cor.*, Introd., chap. VII) que la Première Épître remonte au printemps 55, c'est-à-dire à deux ans environ avant l'envoi de la Deuxième; l'affaire de l'incestueux avait été réglée depuis longtemps, et il n'y avait sans doute plus à y revenir. Quant aux correspondances verbales que Belser relève entre I *Cor.* v et nos chapitres (τις, ὁ τοιοῦτος, Σατανᾶς), elles ne disent rien, car elles ne sont que *verbales* (*Bachmann*, *Windisch*, al.), et les mêmes mots, qui sont d'un emploi très naturel et varié, n'y rendent pas le même son; ici ὁ τοιοῦτος n'a pas la tonalité méprisante qu'il avait là; il veut dire : « l'homme qui est dans cette situation »; Satan n'est plus l'exécuteur, mais l'ennemi qui dresse des embûches à l'église; et ainsi de suite. De pareils arguments préalables de probabilité sont donc à écarter, et il faut examiner les arguments propres et directs invoqués pour la théorie susdite.

Or, nous osons dire en toute franchise, malgré les imposantes autorités extérieures sur lesquelles on s'appuie, qu'il n'en est pas un seul qui ne s'évapore à l'examen.

Certes, avouons-le, l'ancienne tradition exégétique n'est pas favorable à notre propre opinion négative; et fonder celle-ci sur la seule autorité divergente de Tertullien, ce serait vouloir l'écraser, sous le poids d'un soutien aussi croulant. Lorsque le fougueux Africain s'est occupé de notre question (*De Pudicitia*, XIII-XVI), il était déjà tombé dans l'hérésie, et il s'agissait pour lui d'enlever aux catholiques, qui reconnaissaient à l'Église le pouvoir de réconcilier les fornicateurs repentants, le droit d'invoquer l'exemple de saint Paul et de dire que l'Apôtre avait levé dans la IIe aux Corinthiens l'excommu-

(1) *Heinrici*, sentant bien que le « père » de l'incestueux n'a pas grand chose à faire en tout cela, voulait prendre ἀδικηθέντος pour un neutre : « le délit d'injustice commis »; solution assez désespérée.

nication portée contre un incestueux dans la Première; (à quoi nous voyons que l'ancienne interprétation existait dès le IIIe siècle, avant les grands commentateurs). Dans toute cette discussion, Tertullien fausse absolument l'esprit de saint Paul, en lui prêtant la raideur et la rigueur d'un sectaire montaniste. Pourtant tout n'est pas à mettre de côté dans son argumentation; au milieu du déchaînement de ses impétueux sophismes, on peut épingler telle ou telle phrase de portée juste; par exemple (*De Pud.* XIII, 4) : « Quid hic de fornicatore... cum proinde utique speciali venia absolvisset, quem speciali ira damnasset? » (« *Où est-il question d'un fornicateur? Ne va-t-il pas de soi qu'il eût absous par un pardon spécial celui qu'il avait condamné avec un courroux spécial?* », trad. Labriolle). En effet, après la solennité de l'excommunication I *Cor.* V (v. notre comm.), Paul ne s'y serait pas pris de cette manière quasi honteuse pour la lever. Ou encore (*De Pud.* XIV, 2) : « Si enim dedendum Satanae pronuntiaverat in interitum carnis, utique damnaverat eum magis quam increpaverat » (« *En effet, s'il avait prononcé qu'il devait être livré à Satan pour la perdition de sa chair, il l'avait par le fait même condamné bien plutôt que réprimandé* », Labriolle); ce qui est juste, car l'ἐπιτιμία infligée au coupable de II *Cor.* paraît bien peu de chose, comme nous le verrons (Exc. VI) à côté du châtiment que méritait et que reçut l'inceste. Du reste, ces deux ou trois observations de bon sens mêlées à la furie de Tertullien sont évidemment trop peu pour que nous nous reposions sur son autorité.

Mais il y a assez d'autres remarques à faire qui nous paraissent devoir emporter la conviction.

La première est que, si le coupable de II *Cor.* était le même que l'incestueux de I *Cor.*, il faudrait que la lettre dont il s'agit aux vv. 3 et 9 s'identifiât à la Première Épître canonique, comme le soutiennent les tenants de la théorie; nous verrons (Exc. V) que c'est impossible. Cette lettre, notons-le déjà, d'après le v. 9, avait été écrite afin d'*éprouver l'obéissance* de la communauté. Est-ce bien pour cela que Paul avait notifié par écrit l'excommunication de l'incestueux? Non certes, mais pour écarter un scandale intolérable, et purifier l'église, avec quelle indignation! d'une souillure des plus honteuses. Au reste, l'affaire du délinquant paraît avoir formé le sujet principal, peut-être unique, de la missive en question, ce qui n'était certes point le cas de I *Cor.*, où celle de l'incestueux n'était qu'un point entre cent autres. *Chrysostome* a très bien senti l'objection, quand il dit : « Il (Paul) se sert de cette façon de parler (« pour éprouver l'obéissance »), bien que ce ne fût pas à cause de cela précisément qu'il avait écrit (la Ire aux *Cor.*); car il s'agissait d'abord pour lui de sauver le coupable, προηγούμενον ἦν ἡ ἐκείνου σωτηρία ».

Secondement, le délit en question avait, d'une manière ou de l'autre, atteint Paul dans sa personne (v. *supra*). La réserve et les réticences de l'Apôtre, le soin qu'il prend d'écarter la considération de ce qui ne le touche que personnellement, tout cela, qui est si honorable pour son caractère, n'arrive pas à dissimuler combien son cœur d'apôtre et de père avait été sensible à l'offense. Or, l'inceste avait blessé l'honneur de toute l'église, avait blessé Dieu tout d'abord, même aux yeux des Gentils (*Lietzmann*). Comprendrait-on que Paul, en face de l'outrage fait au ciel, du péril où étaient mis les intérêts

généraux, ait relevé, non pas une mais deux fois (5 et 10), cet aspect secondaire du forfait qui était d'avoir affligé sa sensibilité humaine à lui? C'est alors que certaines insinuations malveillantes de ses adversaires, contre sa susceptibilité, son personnalisme, auraient pu sembler justifiées. Paul souffrait sans doute de n'importe quelle faute commise par ses fidèles, mais il n'était pas l'un de ces sentimentaux repliés sur eux-mêmes qui aurait vu en cela, quand l'intention de le blesser n'était pas expresse, une raison de leur faire un reproche spécial. Comprenons bien qu'une telle manière de prendre les choses, s'il s'était agi d'un grave forfait comme l'inceste, aurait été petite et bien indigne du magnanime Docteur des nations. D'autre part nous trouvons singulière, sous la plume d'un aussi bon exégète catholique, cette observation de *Belser*, que le caractère du crime d'inceste explique les mots « ce n'est pas moi qu'il a peiné » et « si j'ai eu à pardonner quelque chose », par le fait que Paul aurait eu à peine en effet quelque chose de personnel à pardonner dans le cas; car il en était bien plus affligé dans ses sentiments intimes que d'une offense spéciale et isolée à sa personne! Cependant ce n'est pas là-dessus qu'il aurait mis l'accent, même de cette façon détournée: qu'est-ce qu'une offense à Paul auprès d'une telle offense au Créateur? *Gutjahr*, qui voit bien les difficultés, cherche à s'en tirer en supposant qu'il ne s'agit pas dans notre lettre du crime de l'incestueux en lui-même, mais de troubles consécutifs suscités à propos de l'exécution de la sentence portée dans 1 *Cor.* v (1). Et Paul, en se défendant, aurait fait abstraction de la cause honteuse et du fond même de ce débat, au point de n'en pas dire un mot, et de ne montrer qu'indulgence envers un coupable dont la conduite, après sa condamnation, aurait si peu manifesté le repentir? L'invraisemblance est grosse.

En troisième lieu, les procédés suivis pour l'infliction de la peine paraissent être tout à fait distincts, et opposés, dans la Première et dans la Deuxième Épître. Comment l'expliquer s'il s'agissait d'une seule et même faute? Ici valent les remarques de Tertullien reproduites ci-dessus. Dans le premier cas, c'était une sentence foudroyante, portée par l'Apôtre tout seul en vertu de son pouvoir suréminent, et que la communauté n'avait qu'à enregistrer et à exécuter (voir comm. I *Cor.*, pp. 121-124); celle-ci n'avait pas été consultée à l'avance, et il paraît probable qu'elle ne l'aurait pas été davantage si Paul devait remettre la peine un jour, — au cas où il aurait tenu compte de la soumission et du repentir du coupable; en publiant son jugement souverain, Paul ne fait appel à aucun motif autre que de venger la morale divine et de préserver l'église, il ne s'occupe nullement, pas plus que d'une offense faite à lui-même, de défendre un « père outragé » (on ne voit même pas si le père était encore en vie, v. comm., p. 118), personnage qui serait l'ἀδικηθείς de VII, 12. Dans le second cas, tout au contraire c'est la communauté

(1) Gutjahr prétend que οὐκ ἐμὲ λελύπ. ἀλλὰ... πάντας ὑμᾶς est à prendre à la lettre. Le τις de τις λελυπ. serait l'incestueux, qui a causé cette peine en donnant occasion à une lettre dure (I *Cor.*, à cause du chap. v). Paul ne veut pas trop le charger, lui ou ses défenseurs (ἵνα μὴ ἐπιβαρῶ), quoiqu'il ait causé de la peine à tous jusqu'à un certain point (ἀπὸ μέρους). Le chagrin dure encore (λελύπηκεν parfait) pour la communauté, mais non plus pour Paul (οὐκ ἐμὲ λελύπηκεν), qui s'est consolé quand on a accordé la réparation qu'il demandait. C'est bien rapetisser les choses, et passer à côté des réalités historiques et psychologiques.

qui a été faite juge de la peine à appliquer au délinquant; elle lui a infligé, à la majorité des délibérants (II, 6; pour l'incestueux elle n'avait pas à délibérer) un châtiment que Paul, qui ne l'a appris que de loin, juge suffisant (*ibid.*); il ne donne que le *conseil* de le faire cesser (II, 8, 10), cesser par une autre décision officielle (κυρῶσαι, v. 8) prise toujours par l'église, et non par lui. La chose est si claire que d'anciens exégètes, qui ne pensaient qu'à l'incestueux, s'en sont étonnés : « Il assoit, dit *Chrys.*, les Corinthiens sur le siège du juge »; « plus aliquid eis tribuit quam debuit », dit *Estius*. — Ce qui laisse assurément supposer, observent *Windisch* et d'autres, qu'il n'avait pas fait davantage quand il s'agissait de punir. Toute l'affaire, dans le détail, a été engagée sur sa demande, sans aucun doute, mais en dehors de son intervention personnelle pour le détail. Il n'est donc rien qui rappelle sa décision autoritaire de I *Cor.* au sujet de l'ancien crime contre les mœurs. Ajoutons, en anticipant sur l'Exc. VI, qu'il n'est pas vraisemblable que, dans le cas de l'incestueux, il se fût trouvé dans l'église, maintenant que les yeux lui avaient été ouverts, une minorité d'opposition contre la sentence apostolique; et, s'il s'en était formé une, Paul n'aurait pas gardé une telle modération à son égard, il aurait parlé sur un bien autre ton à ces chrétiens relâchés ou aveugles !

Toutes ces raisons nous convainquent, avec la grande majorité des auteurs récents, que le cas de l'incestueux — du reste trop ancien pour qu'une agitation produite à ce sujet durât encore — n'a rien à faire avec celui qui est traité aux chapitres II et VII de II *Cor.* La situation est entièrement différente.

B. *Théorie d'un conflit d'intérêts privés.* — Elle a été proposée par l'exégète protestant *Krenkel.* La base en est le v. 12 du ch. VII : quelqu'un a infligé une injustice (ἀδικία), un autre l'a subie, et il n'est pas dit que celui-ci soit Paul, car il parle du fait à la troisième personne, et déclare : « Ce n'est pas moi qu'il a affligé ». Pareil incident aurait assurément pu arriver à Corinthe; qu'on se reporte à I *Cor.* V. Un frère pouvait léser un autre frère, lui intenter un procès sur une question de propriété, le traduire injustement devant les tribunaux païens. Mais l'hypothèse ne rend pas compte de tous les termes du texte, et n'explique pas surtout comment Paul en aurait été ému à ce point. Ou bien la chose se serait produite en sa présence, ce qui eût constitué certainement un affront pour lui, comme désobéissance insolente à ses préceptes; mais alors tout de suite l'Apôtre serait intervenu « avec la verge » (*Belser*) pour y mettre ordre; autrement il n'aurait pu se défendre du reproche de faiblesse, et, au ch. X, 11, écrire contre ceux qui l'en accusaient : « Qu'ils songent bien que, tels nous sommes en notre absence, dans nos lettres, tels nous sommes en acte, quand nous sommes présents ». Ou bien il ne l'aurait appris qu'à distance, en son séjour d'Éphèse; mais on ne voit pas que cet incident privé, si grave qu'il fût, dût l'affecter au point de lui faire remettre son voyage, et consterner toute la communauté par la lettre dure dont il parle; il paraîtrait plus naturel qu'il y eût trouvé un nouveau motif de revenir le plus tôt possible à Corinthe pour remettre toutes choses en ordre, à moins pourtant (*Krenkel*) que le coupable n'eût décliné ou repoussé l'intervention de Paul d'une manière outrageuse. Cependant cette hypothèse ne paraît pas la meilleure. Laissons-la dans son isolement.

C. *Théories qui supposent un affront fait à Paul lui-même.* — Elles sont plusieurs, qui se distinguent par d'importants détails; mais toutes reposent sur une base commune qui est solide : c'est l'ensemble des assertions que nous avons relevées au début de cet excursus, 2°, 3°, 4°, 6°, 8°, d'où il résulte qu'il avait été commis à Corinthe, par un individu déterminé, un délit d'injustice ou d'outrage, où Paul avait vu une offense personnelle, et qui avait pourtant laissé à peu près indifférente une partie de la communauté.

L'interprétation est assez récente. *Tertullien* (v. *supra*) a bien cru que Paul voulait punir un *orgueilleux* de Corinthe (et non le chrétien coupable d'inceste), mais il se contente d'indiquer vaguement, pour l'y chercher, les « inflati », les « gonflés » de I *Cor.* iv, 18-19, sans penser à un incident survenu après cette épître. C'est aux deux derniers siècles que la thèse a pris corps chez des exégètes protestants, puis a été admise par de nombreux catholiques. La liste est longue : *Bleek, Ewald, Hilgenfeld, Weizsäcker, Beyschlag, Pfleiderer, Jülicher, Godet, Schmiedel, Kennedy, Moffatt, K. Lake, Plummer, Le Camus, Lemonnyer, Toussaint, Bousset, Lietzmann, Bachmann, Menzies, Loisy, Windisch,* etc.

Touchant les circonstances du délit, il n'y a pas accord parfait. Les plus réservés ne précisent pas la nature ou le temps de l'offense faite à l'Apôtre (p. ex. *Lietzmann, Loisy*). Beaucoup pensent que c'est durant le « voyage intermédiaire » qu'il aurait reçu l'insulte, ou des insultes multipliées, en pleine figure (ainsi J. *Weiss* Urchristentum, *Bousset, Plummer, H. D. Wendland, Toussaint,* etc., avec plus ou moins d'assurance). Cependant la chose n'est pas dite clairement, ce qui donne lieu à *Belser* d'affirmer (en exagérant) qu'on ne trouve pas trace d'une injure grave contre Paul, et *Sickenberger* aussi juge que le délit n'était pas commis contre l'Apôtre. *Windisch* trouve douteux que Paul soit l'offensé (ἀδικηθείς) de vii, 12 (v. *infra,* ad loc.). Cette incertitude se comprend. Aussi *Bachmann*, plutôt qu'à une insulte déterminée, pense-t-il à tout un ensemble de manœuvres perfides par lesquelles un membre de la communauté cherchait à la détacher de son fondateur. Plusieurs auteurs, *Beyschlag*, *Clemen*, *Lemonnyer,* al., supposent que l'injure n'avait atteint Paul qu'à distance (1), dans la personne d'un de ses auxiliaires ou de ses envoyés, par exemple Timothée. L'offenseur pouvait être un judaïsant, venu de Palestine ou d'ailleurs.

Pour notre part, nous ne croirions point que l'Apôtre ait été bravé en face, ni que le délit se soit produit au cours même du voyage intermédiaire. Il nous semblerait étrange que la communauté, dans son ensemble, n'eût pas tout de suite réagi, ou que, si elle avait montré cette veulerie, Paul l'eût quittée avec des dispositions si conciliantes, en lui promettant un retour bienveillant et prochain (v. Exc. ii et *infra,* Exc. iv). On a dit que c'était « pour la laisser réfléchir »; il nous semble que Paul aurait fait là un calcul bien malhabile. Mais surtout, nous ne nous figurons point un tel homme se mettant à distance prudente pour repousser un outrage qui aurait atteint en lui non pas l'homme

(1) Pour *Schmiedel,* qui ne croit pas à la visite intermédiaire, l'offense (des calomnies) aurait été faite à distance, et Paul écrivit sa lettre sévère parce qu'il n'obtenait pas la satisfaction qu'il devait attendre.

seul, mais la dignité de l'Apôtre, et n'osant se plaindre ou punir que par lettre; il aurait ainsi justifié les dires ironiques de ses adversaires — déjà reconnus dans l'hypothèse, — qu'il n'était courageux que de loin; ce qui lui eût ôté, à moins d'être un vantard oubliant ses avanies, la possibilité d'écrire qu'il se montrait aussi énergique étant présent dans les églises que lorsqu'il s'en trouvait absent (x, 11).

Il est donc prudent de croire, avec *Lemonnyer*, *Windisch*, al. que celui qui avait été la victime directe de l'ἀδικία, après le départ de Paul, était quelque personne ayant « des attaches personnelles avec l'Apôtre » (*Lem.*) et représentant d'une façon ou de l'autre son autorité. Mais était-ce *Timothée?* (*Pfleiderer*, al.). C'est là une supposition qui, selon nous, manque d'appui. Il s'était passé longtemps depuis que Timothée avait été chargé d'une mission *éventuelle* à Corinthe, et on ne peut même savoir s'il l'avait jamais remplie (voir comm. de I *Cor*. p. 78-s., 461-s.). Dans toute la présente lettre, rien, en dehors de son nom dans la salutation, et du rappel de sa coopération dans la fondation de l'Église avec Silas (*supra*, I, 19), n'insinue qu'il ait eu un rôle personnel dans les événements les plus récents; d'ailleurs, Paul n'aurait-il pas défendu son disciple chéri avec un peu plus de vivacité? Ce n'est pas non plus Titus (voir Exc. VI). Laissons donc ce point secondaire à son obscurité.

Mais à présent que l'enquête est suffisante en ses grandes lignes,

Concluons :

Saint Paul, rappelé à Éphèse après une brève visite, a quitté Corinthe plein de soucis, — de *tristesse*, il l'avoue maintenant, — mais, malgré ce qu'il éprouvait au fond du cœur, sur des paroles affectueuses et de bonnes promesses (voir fin de l'Exc. II). Peu de temps après, il apprend un événement très affligeant survenu dans l'église quittée. Il est possible de déterminer en gros ce que c'était.

Rien qui fût ouvertement contre la doctrine, mais une grave atteinte (non précisée) à l'autorité apostolique. Nous pouvons l'attribuer à quelqu'un de ces nouveau-venus dont Paul avait pressenti l'hostilité, sans qu'ils lui eussent donné assez de prise lors de sa visite pour procéder contre eux à des sanctions. En cette partie désagréable de sa tâche, l'Apôtre s'était prudemment contenté d'avertissements généraux, de menaces de sanctions éventuelles. Ces gens l'avaient trouvé si peu belliqueux que, ne comprenant rien à cette modération d'homme fort, eux qui étaient des hommes glorieux et violents (v. *infra*, à XI, 18-21), ils s'étaient dit, une fois délivrés de sa présence : « Menaces en l'air! on voit bien qu'il n'ose pas ». Et quelque occasion se présentant sur ces entrefaites de faire acte d'obéissance ou de confiance envers l'Apôtre — à propos de quelque façon de prêcher ou de gouverner, ou bien de la collecte (v. *infra*), — un des plus hardis, entraînant des membres de la communauté à sa suite, avait pris ouvertement, outrageusement, le contre-pied de ceux qui voulaient agir selon les directions de Paul, et en particulier de quelque membre ou dignitaire de l'église qui faisait appel à l'autorité apostolique. Cet insolent ne fut que peu ou mal remis à sa place, peut-être pas du tout.

L'affaire eut un fort retentissement, et Paul l'apprit à Ephèse. Grande fut son

indignation et son affliction, et il jugea nécessaire de changer ses allures modérées, pour agir avec éclat (voir les Excursus suivants).

Ainsi il s'agissait d'un délit formel, bien déterminé et très grave, qui pouvait avoir, quoique la communauté s'en aperçût mal, des suites fort dangereuses. C'est sur cet objet que Paul concentra sa lettre sévère (v. Exc. v). Mais, dans l'enquête qui s'ensuivit (avec Titus), bien d'autres choses furent mises au clair, l'attitude sournoise et irréductible des adversaires de l'Apôtre, leurs insinuations, leurs dérisions, leurs critiques contre sa doctrine, son histoire, son caractère, sa collecte, ses visions et révélations du Seigneur (v. Exc. vi), en un mot tous les dessous ténébreux qui expliquent les allusions frémissantes de Paul dans les neuf premiers chapitres, et la véhémence de son apologie dans les derniers.

EXCURSUS IV. — LE CHANGEMENT DES PROJETS DE VOYAGE.

Il existe une liaison évidente entre les versets i, 15-17, et i, 23-ii 4 : l'annonce d'un voyage, son défaut de réalisation, et son remplacement par une simple lettre. Nous savons désormais ce que tout cela signifie.

Mais cette question du voyage refusé ou différé est solidaire d'autres problèmes que nous n'avons pas encore tous scrutés à fond, celui de la « visite dans la peine » (Exc. ii), celui de « l'affront » à saint Paul (Exc. iii), celui de la « lettre écrite en larmes ». (Exc. v, *infra*). De plus, ce n'est pas la seule fois que Paul parle d'un projet de voyage à Corinthe; il en avait annoncé encore un dans la précidente épître (I Cor. xvi, 2-8). Il faut déterminer les rapports de ces deux annonces et de leur contenu, de leurs circonstances et de leurs époques respectives. Là-dessus ont été bâties des théories très diverses, que nous avons définies dans l'Introduction, ch. Ier.

Il faut maintenant choisir systématiquement en exposant toutes les raisons de ce choix.

Les textes.

Tout d'abord, voici les deux textes rapprochés; désignons le premier par A, le second par B.

A. I *Cor.* xvi, 2-8. « 2..... que ce ne soit pas une fois que je serai venu qu'il faille alors faire des collectes. 3. Mais quand une fois je serai là, ceux que vous aurez jugés qualifiés, j'enverrai ceux-là avec des lettres porter vos générosités à Jérusalem. 4. Supposé qu'il vaille la peine que je fasse la route moi aussi, ils feront route avec moi. 5. Or, j'arriverai chez vous dès que j'aurai traversé la Macédoine, — car je [ne fais que] traverser la Macédoine. — 6. Mais chez vous, au besoin, je séjournerai, ou même je passerai l'hiver, pour que ce soit vous qui aidiez à mon voyage, où je pourrai me rendre. 7. Car je ne veux pas aller chez vous, dans ce temps-ci, [rien qu'] en passant; car j'espère prolonger mon séjour quelque temps chez vous, pourvu que le Seigneur le permette ».

B. II *Cor.* i, 15. « Et c'est dans cette assurance que je voulais venir d'abord chez vous, pour vous faire avoir une deuxième faveur, 16. et par chez vous passer en Macédoine, et venir de Macédoine chez vous encore une fois, et par vous être mis en route vers la Judée ».

Enfin, il est des auteurs qui trouvent encore des traces d'un troisième plan, exécuté ou non (1), dans le passage ci-dessus de I *Cor.*, que certains rapprochent de IV, 18 dans le même épître :

c. I *Cor.* IV, 18. « Mais, comme si je n'allais pas venir chez vous, quelques-uns se sont bouffis. 19. Je viendrai pourtant chez vous bientôt, à condition que le Seigneur le veuille..... 21. Que voulez-vous? viendrai-je à vous avec la verge, ou en charité et en esprit de douceur? »

...... XVI, 7. « Car je ne veux pas vous voir maintenant en passant (ἄρτι ἐν παρόδῳ); car j'espère prolonger mon séjour, etc. ».

Dans le plan A, Paul annonce qu'il viendra à Corinthe, mais seulement après qu'il aura visité les Macédoniens; et puis, qu'il demeurera un temps prolongé dans cette ville, si la chose est possible. Il pense de là partir pour Jérusalem, avec les porteurs de la collecte, mais ne paraît pas avoir encore bien arrêté cette partie de son dessein.

Dans le plan B, il n'a plus aucun doute concernant le voyage à Jérusalem, et, ce qui est plus important pour notre matière, il compte voir Corinthe avant la Macédoine, pour y revenir ensuite; il présente cette préférence comme la marque d'un intérêt tout spécial. Dans notre commentaire, nous croyons avoir démontré qu'il s'agissait d'un seul itinéraire, en trois étapes, et non, contre *Belser*, de deux intentions dont l'une aurait chassé l'autre. Belser même reconnaît que le τοῦτο du v. 17 (et non le pluriel ταῦτα) semblerait, en soi, indiquer un seul projet, et non pas deux; il esquive trop facilement cette difficulté. Et il y a pour nous des raisons encore plus fortes (v. *supra*, p. 26, al.).

Il va falloir comparer ces deux plans A et B, pour en fixer rigoureusement les rapports. Mais auparavant, il est bon de débarrasser le terrain de cet autre problématique plan C, qui ne s'est introduit dans le problème que pour compliquer inutilement les choses.

Nous avons montré dans notre comm. I *Cor.*, pp. 459-s., qu'il était tout naturel d'interpréter XVI, 7 comme suit : « Je ne veux pas, étant *données les circonstances présentes,* ne vous voir qu'en passant », ou bien : « Je ne veux pas aller vous voir *tout de suite* (c'est-à-dire avant le temps qui suivra la Pentecôte, cfr XVI, 8), car je ne pourrais le faire qu'en passant »; et plutôt de la première façon que de la seconde. En tout cas, ce verset XVI, 7 n'indique point que l'intention notée IV, 19 (« je viendrai bientôt ») ait été changée, car « bientôt » n'indique pas nécessairement, à Pâques, un temps antérieur à la Pentecôte; (et il ne signifie pas davantage que Paul ait déjà fait une fois « une visite en passant », v. *supra*. Exc. II). Nous ne pouvons non plus identifier ce prétendu plan C au plan B; car C n'envisage (pour la rejeter) que la perspective d'une courte visite qui ne serait qu'un simple passage, et rien à attendre ensuite, tandis que B parle d'un séjour considérable à Corinthe qui ne sera qu'interrompu par l'excursion en Macédoine, — signe d'une grande faveur, — et ne dit même pas que la première partie de ce séjour ne doive compter que pour un passage bref (*Bachmann*). V. *infra*.

(1) Voir Exc. II, à la question de savoir si la « visite dans la peine », distincte du séjour de fondation, a précédé I *Cor*.

Ainsi Paul avait peut-être *pensé*, avant d'écrire I *Cor.*, à ne faire que traverser Corinthe, — afin, sans doute, de se réserver à la Macédoine; mais rien ne nous fait croire qu'il l'eût dit aux Corinthiens (à moins que ce ne soit dans la « première lettre perdue »). Et, quand il dicte la Première Epître canonique, ce qu'il exprime, tout au contraire, c'est la promesse d'une longue cohabitation après la visite de Macédoine (plan A); le séjour qu'il avait peut-être conçu d'abord comme bref, il veut maintenant le faire long (*Bachmann*). Le « plan C » n'a donc jamais existé, du moins bien net, ou a été rétracté, probablement avant toute communication; s'il a jamais été formé, il était antérieur et contraire au plan A et au plan B à la fois; en conséquence nous le laisserons là, et n'irons pas en embarrasser la discussion ardue qui va suivre.

Discussion des rapports entre les plans A et B.

Nous devons signaler d'abord ce que les plans A (I *Cor.* XVI) et B (II *Cor.* I) ont de commun. L'un et l'autre envisage le séjour futur à Corinthe sous l'aspect d'une chose de grande importance; dans tous les deux, la Macédoine paraît sacrifiée en quelque mesure à l'Achaïe. Nous n'insisterons point avec *Bachmann* sur l'irrésolution concernant le voyage en Judée qui s'exprime dans le plan A, et non plus dans B; Paul était peut-être déjà, au temps de A, plus décidé qu'il ne le dit, et puis, quand il écrit II *Cor.*, il pouvait avoir oublié sa légère hésitation d'autrefois.

Nous croyons aussi que B est un plan qui avait été manifesté aux Corinthiens avant que Paul en parle ici, non moins que l'avait été A, et que ce n'est donc pas sur ce point qu'ils peuvent se distinguer (contre *Kennedy, Plummer, Bachmann*, al.; et contre *Gutjahr*, v. infra; avec *Windisch* et d'autres). Autrement, pourquoi Paul prendrait-il tant de soin d'expliquer les raisons qui l'ont fait renoncer à ce projet, à ce projet-là précisément, si les Corinthiens n'avaient pas été déçus et portés aux murmures par sa non-exécution?

C'était donc, ou bien le même que le plan A, ou un plan différent, mais également communiqué aux Corinthiens avant notre lettre. Et s'il était différent, il peut être soit antérieur au plan A (qui en aurait été justement la modification dont on se plaint à Corinthe), soit postérieur. Toutes ces hypothèses doivent être examinées.

A. Théorie de l'identité de A *et de* B. — Les deux énoncés de Paul, à ce qu'estiment un petit nombre d'exégètes avec *Joh. Weiss* (Urchrist, p. 263), se rapporteraient à un seul et même projet de voyage, exposé seulement avec quelques détails différents en chacune des deux lettres. Dans II *Cor.*, dit W., Paul se contente d'ajouter un trait qu'il avait négligé d'indiquer I *Cor.*, ou plutôt qu'il n'avait pas décidé encore « avant le retour de *Timothée* » (ceci d'après une supposition de J. Weiss que nous croyons sans fondement), c'est-à-dire qu'il toucherait d'abord Corinthe avant même de se rendre en Macédoine; en écrivant II *Cor.*, il avait oublié ce très léger changement. *Gutjahr* admet aussi l'identité; les Corinthiens se plaignant, au su de Paul, qu'il ne fût pas venu aussi tôt que l'annonçait I *Cor.* XVI, l'Apôtre se défend en insistant sur sa bonne volonté; il avait même, leur confie-t-il, projeté un moment de venir, par une courte visite préliminaire, encore plus tôt qu'il ne leur avait promis.

Ces opinions, à notre avis, se heurtent au fait que le passage préalable à Corinthe paraît avoir beaucoup plus d'importance qu'on ne suppose dans la défense de Paul contre les murmures qu'il tient à apaiser. C'est donc que les Corinthiens s'y attendaient, et qu'ils étaient ou se prétendaient trompés du fait que Paul commençait par la Macédoine; par conséquent l'itinéraire du plan B leur avait été manifesté avant notre lettre, par une communication nécessairement différente de celle de I *Cor*. xvi, où rien n'était dit de cette visite préliminaire. On ne peut donc croire (cfr *Gutjahr*, supra) que ce soit le seul retard apporté à l'exécution du plan A qui ait indisposé leurs esprits; — sans compter que, d'après notre chronologie, il s'était écoulé un temps considérable entre l'annonce faite I *Cor*. et l'envoi de notre lettre, beaucoup trop long pour qu'ils fussent toujours sous l'impression de la promesse faite I *Cor*. xvi, depuis laquelle tant d'événements étaient intervenus.

B. Théorie de l'antériorité de B *sur* A. — La plupart affirment, comme nous, que les deux plans doivent être distingués. Mais, d'une manière générale, les auteurs qui, dans l'affront, voient l'inceste (*supra,* Exc. iii), et tiennent que la lettre dont il s'agit aux vv. 3 et 9, ainsi qu'au ch. vii, n'était autre que la Première canonique (v. *infra,* Exc. v), veulent en conclure que le plan B était *antérieur* à A. Ainsi *Zahn, Belser, Sickenberger,* al. Il aurait été formé, pense *Belser,* avant que Paul eût appris les dissensions et les désordres de Corinthe qui le firent écrire I *Cor*., et le déplaisir que ces choses lui causaient le lui aurait fait abandonner, pour envoyer sa lettre à la place, en annonçant le nouveau plan de I *Cor*. xvi, qui abrogeait sans le dire sa première promesse. D'après *Sickenberger* (plus hésitant toutefois), Paul modifiait ainsi son dessein primitif afin de ménager les Corinthiens, pour leur laisser le temps de s'amender, et ne pas arriver chez eux « avec la verge », comme il les en menaçait I *Cor*. iv, 21.

Observons simplement que la Première Épître n'était pas écrite spécialement pour réprimer le scandale de l'inceste, ni même les autres manquements, mais comme réponse à une lettre de l'église de Corinthe (v. Exc. v). Dans cette épître, Paul ne dit aucunement qu'il remette *à plus tard,* afin d'épargner les délinquants, un projet annoncé antérieurement; et, jusqu'au bout, la menace d'user éventuellement de la verge n'est pas retirée ni atténuée par le moindre mot. Paul, à ce moment-là, compte bien venir dès qu'il le pourra, et l'époque de son arrivée, à en juger par ses paroles expresses (I *Cor*. xvi, 8-9), sera déterminée non par les conditions intérieures de Corinthe, mais par les affaires dont il a le devoir de s'occuper à Éphèse (et ensuite en Macédoine). Enfin, nous ne voyons pas du tout quand il aurait fait cette promesse ancienne, désormais abrogée. De vive voix, par un messager? Dans la « première lettre perdue »? Pas un indice pour nous mettre sur la voie d'une réponse. Ainsi cette théorie de l'antériorité de B ne s'appuie que sur des suppositions ingénieuses, mais gratuites. Répétons d'ailleurs que l'époque de la Seconde Épître est trop distante de celle de la Première pour que les faits notés en celle-ci conditionnent l'interprétation de ceux qui sont notifiés en celle-là.

C. Théorie de la postériorité de B. — Le plus naturel, aux yeux de la majorité actuelle des interprètes, est donc de faire le plan B postérieur à celui qui était annoncé dans la Première Épître. Ainsi *Plummer, Bachmann, Toussaint,*

Lemonnyer, Windisch, etc. Il n'y a discussion entre ces auteurs que sur le point de savoir si B avait été communiqué ou non aux Corinthiens, et par quel moyen (v. *supra*).

Nul doute que cette position soit la vraie. Il est assez superflu de multiplier en sa faveur les arguments positifs, puisque les autres se sont montrées insuffisantes, subjectives, ou incapables de bien se concilier avec toutes les particularités du texte des deux épîtres. Il n'en va pas de même de celle-ci, comme il nous reste à le montrer. Nous verrons, comme l'a démontré aussi *Bachmann*, qu'il n'y a pas de lien entre les deux projets décrits respectivement I *Cor.* et II *Cor.*

Comment et pourquoi, en réalité, saint Paul changea ses projets de voyage.

On voit assez clairement par le texte lui-même, une fois que le terrain est déblayé d'hypothèses, les raisons de l'apparente inconstance de l'apôtre.

Au printemps de l'an 55 (voir I *Cor.* Introd. ch. vii), Paul se proposait bien, dès que l'Évangile serait suffisamment enraciné à Ephèse, — il escomptait alors pour ce résultat la date de la Pentecôte, — de visiter ses chrétientés plus anciennes de Macédoine, et surtout de Corinthe, où, comme le fait voir l'Épître, tant d'affaires importantes réclamaient sa présence personnelle. Par sa lettre, il avait réglé le plus pressant, le châtiment de l'incestueux, les désordres criants dans les assemblées de culte, etc., et répondu en gros aux questions principales posées par la lettre de l'église et par sa délégation. Se reposant là-dessus, il croyait avoir bien le temps de visiter la Macédoine en premier lieu. C'est le plan qu'il annonce I *Cor.* xvi. Mais ce projet ne put être exécuté, parce que son apostolat se mit à réussir si bien à Ephèse, l'Evangile prit dans cette ville et en Asie une telle extension, que la présence de l'Apôtre en personne y demeura nécessaire bien au-delà du terme fixé de la Pentecôte 55, jusqu'à deux ans et davantage, tant que l'émeute de Démétrius ne vint pas le chasser (*Act.* xix). Ainsi le premier projet (le plan A) avait été abandonné, les Corinthiens ne comptèrent plus sur une venue prochaine de Paul ni d'Apollos, et ils oublièrent même si bien la promesse ancienne qu'ils se laissèrent aller peu à peu à subir les influences étrangères que l'on sait. Ce premier plan n'avait pas été fait si peu de temps avant la vraie visite qui suivit II *Cor.* (xiii, 1 : « Tertio hoc venio ad vos », cfr *Act.* xx, 2-3), qu'on doive considérer cette visite effective comme en étant la réalisation (*Bachmann*).

Cependant Paul, au milieu de ses travaux d'Asie, ne pouvait, lui, oublier Corinthe, si proche et si distante; il n'oubliait jamais aucune de ses églises, et celle-là lui tenait particulièrement au cœur. Il suivait de loin tout ce qui s'y passait, l'échange de messagers étant facile. Or, quelque incident, d'une nature qui nous reste ignorée, décida Paul, vers la fin du séjour d'Éphèse, à pousser tout de même une pointe jusqu'à Corinthe; ce fut la « visite intermédiaire » (v. Exc. ii) qui eut, comme on sait, des côtés pénibles. L'Apôtre, sans en tenir compte plus qu'il ne le jugea prudent et raisonnable, et peut-être pour atténuer l'effet de quelques réprimandes ou menaces inévitables, et montrer aux Corinthiens qu'il était toujours aussi chaudement disposé à leur égard, annonça en partant (cette solution nous paraît le plus plausible) qu'il reviendrait les voir le plus tôt pos-

sible, et pour longtemps cette fois, subordonnant même la visite des communautés macédoniennes aux conditions de son séjour futur à Corinthe. C'est le plan B (Id. *Bachmann*). Ses fidèles disciples accueillirent cette communication avec beaucoup de joie; les autres, les intrus qui respiraient après ce premier contact, et ceux qu'ils avaient réussi à détacher de Paul, avec froideur et un peu d'ironie.

L'Apôtre une fois éloigné, ces disciples tièdes, et les intrus qui n'avaient été menacés qu'à mots couverts, s'enhardirent et crurent qu'ils pouvaient désormais assurer leur position. Alors eut lieu cet incident déplorable que nous avons étudié dans l'Exc. III. Paul, en l'apprenant, fut affligé et indigné; il se résigna à ne pas faire à Corinthe ce voyage promis qui, comme il le dit plus tard, lui aurait causé trop de peine en l'obligeant d'en faire aux autres; et au lieu d'exécuter le projet annoncé dans sa visite, il envoya une lettre où il exposait ses plaintes. Nous en parlerons au suivant excursus.

La simultanéité du renoncement au voyage et de l'envoi d'une lettre qui y fut substituée est bien marquée, malgré *Gutjahr* (v. *infra,* Exc. v), par la coordination des deux aoristes ἔκρινα et ἔγραψα, (que sépare seulement une parenthèse) et par le lien évident des versets II, 1 et 3 où ils se trouvent (v. comm. *ad loc.*). Paul *écrivit pour ne pas venir.*

Je ne sais s'il appuya dans sa lettre déjà sur cette substitution d'une missive à sa présence. Mais les faits parlaient d'eux-mêmes. Beaucoup de Corinthiens, même parmi les bons, même après avoir obéi fidèlement aux prescriptions de cette lettre, quand Titus vint y veiller à Corinthe, demeuraient au fond un peu surpris et peinés, sans comprendre que Paul n'eût voulu traiter avec eux, tout répréhensibles qu'ils pussent être, qu'avec cette froideur distante. C'est pour eux, pour rétablir la familiarité et l'abandon d'autrefois, que Paul explique, avec tant de soin et d'humilité, l'intention délicate qui l'a porté à agir de cette façon-là dans ces circonstances critiques.

EXCURSUS V. LA LETTRE « ÉCRITE DANS LES LARMES ».

Malgré la clarté des termes, il n'y a pas plus d'accord entre les auteurs en ce qui concerne la *lettre « in lacrymis »,* (comme on l'appelle souvent), qu'à propos de la visite, du délit, et des projets de voyage.

Les uns l'identifient purement et simplement avec *la Première aux Corinthiens;* d'autres y voient une « *lettre intermédiaire* » qui fut envoyée entre les deux Epîtres canoniques. Et parmi ces derniers, il y a encore dissentiment.

Il en est qui la croient *totalement perdue,* et il en est qui croient la retrouver, en partie du moins, dans *les quatre derniers chapitres,* X-XIII.

Ce dernier problème, les rapports de la « lettre intermédiaire » avec les derniers chapitres de II *Cor.,* nous ne pourrons encore que l'effleurer ici; il fera l'objet d'un autre excursus important lorsque nous aurons atteint ces chapitres. Mais pour les autres, nous pouvons d'ores et déjà essayer de les résoudre.

Il faut encore rappeler les textes; — exposer et discuter les théories; — poser et justifier la nôtre.

Les Textes.

Il est question de cette lettre, d'abord au chapitre II (cfr. ch I), puis au chapitre VII. Que ce soit la même dont il s'agit dans les deux, nul n'en saurait douter. Voici ce que Paul nous en dit :

[I, 13. « Car nous ne vous écrivons pas de choses autres que ce que vous pouvez lire, ou même reconnaître exact : ......]

II, 1. « Mais j'ai décidé (ἔκρινα) que cela valait mieux pour moi, de ne pas venir chez vous dans la peine une fois encore. 2. (......). 3. Et *je vous ai écrit cela,* justement, pour ne pas recevoir, en venant, de la peine du côté de ceux dont il m'aurait fallu recevoir de la joie...... 4. Oui, c'est du milieu d'une grande affliction, d'un serrement de cœur que *je vous ai écrit,* avec beaucoup de larmes, non afin que vous soyez jetés dans la peine, mais, etc. »

9. « Car c'est même à cette fin-là que *je vous ai écrit*, de connaître à l'épreuve si vous êtes en tous points obéissants ».

VII, 8. «... Si je vous ai fait peine *en cette lettre,* je ne le regrette pas; même si je l'ai regretté [d'abord], je considère que *cette lettre-là,* quoi qu'elle vous ait fait peine sur l'heure..., 9. maintenant je me réjouis ! etc. »

12. « Par conséquent, si *je vous ai écrit,* ce n'était pas à cause de celui qui a fait l'injure ni de celui qui a subi l'injure, mais à cette fin de faire se manifester à vous-mêmes votre empressement, celui que vous avez pour nous devant Dieu ».

(Pour l'exégèse de ces deux derniers paragraphes, v. *infra, ad loc.*).

Extrayons encore de ces textes les données absolument certaines, que tout le monde prend — ou devrait prendre — comme base à la discussion.

1° Dans cette lettre, Paul traitait du délit (ἀδικία, VII, 12) que nous avons étudié à l'Excursus III.

2° Elle est en relation avec le renoncement au plan de voyage (v. Exc. IV).

3° Paul l'a écrite sous de très pénibles impressions, et en jugeant nécessaire de mettre à l'épreuve l'obéissance des Corinthiens.

4° Elle a causé des impressions pareilles à Corinthe.

5° Il semble enfin que quelques-uns en ont pris occasion pour ergoter contre Paul (I, 13, et *infra,* passim).

Précisons seulement le 2e point. Les termes de II, 3, en soi, ne décideraient pas absolument si l'Apôtre a écrit seulement pour prévenir toute cause de chagrin dans une visite qu'il allait faire, ou s'il écrivait pour se dispenser de cette visite qui eût causé trop de chagrin (analyse de μὴ ἐλθών κτλ. v. *ad loc.*); mais le rapprochement avec II, 1, (ainsi que tout le contexte depuis I, 15, où il explique justement pourquoi il n'a pas fait une visite annoncée) montre assez que c'est la seconde interprétation qui convient. Il faut (contre *Gutjahr*) maintenir qu'il y a simultanéité entre les deux actes « j'ai décidé » (ἔκρινα) et « j'ai écrit » (ἔγραψα), ce qu'exprime la coordination évidente des deux verbes, séparés seulement par la parenthèse du v. 2, qui explique la décision notifiée au v. 1. Certainement la confection de la lettre de 3 ne peut être antérieure, et d'assez longtemps, comme Gutjahr l'a cru, au changement de plan rappelé deux lignes plus haut (v. *infra,* à la théorie A).

Théories sur la nature et l'époque de la lettre.

Il a été supposé — très rarement toutefois — à la suite de *Chrysostome,* que, au v. 3 (καὶ ἔγραψα τοῦτο αὐτό), les pronoms conjugués τοῦτο αὐτό (« cela même ») désignaient, non une lettre intermédiaire ni la Première Epître canonique, mais II *Cor.,* la lettre que Paul est en ce moment en train d'écrire; ἔγραψα serait alors un « aoriste épistolaire » signifiant non pas « j'ai écrit », mais « je vous écris maintenant ». La base de cette opinion, pour le docteur d'Antioche, c'est le dire de XII, 21, « *ne iterum cum venero humiliet me Deus apud vos, et lugeam multos ex iis, qui ante peccaverunt, etc.* » Cette opinion, comme le montrent bien *Belser* et d'autres, est la moins défendable de toutes; surtout pour cette raison démonstrative que, au ch. VII, 8, 12-13 (v. *ad loc.*) où il s'agit certainement de la même lettre que II, 3, Paul se réfère en toute évidence à des *effets déjà produits* à Corinthe par suite de la réception de cette missive. Nous n'avons donc à discuter que deux théories génériques : celle qui identifie la lettre en question avec I *Cor.,* et celle qui la tient pour une « lettre intermédiaire », dont il faudra ultérieurement fixer le rapport avec les quatre derniers chapitres de II *Cor.*

A. *Théorie de l'identification avec la Première lettre canonique.* — L'opinion que nous allons critiquer, et qui est solidaire des questions traitées dans les précédents excursus, surtout de celle du délit pour qui y voit l'inceste, est de beaucoup la plus fréquemment soutenue, au moins parmi les catholiques, et elle était presque la seule autrefois. Pourtant nous devrons reconnaître qu'elle se heurte à des impossibilités.

Il ressort avec évidence de VII, 12 (rapproché de I, 23, II, 1-3), que la lettre susdite fut occasionnée par un délit commis à Corinthe, et consécutive à l'abrogation d'un plan de voyage. Il serait fatigant, ennuyeux et inutile de reprendre tout ce que nous avons dit dans le commentaire et l'Exc. III, contre l'identification de la faute dont il s'agit avec celle de l'incestueux, la seule qu'on découvre dans I *Cor.* à identifier à ce délit (1). Mais nous rappellerons encore que l'excommunication de ce grand coupable ne formait pas du tout l'objet principal de la Première aux Corinthiens, tandis que la « faute » dont s'occupe II *Cor.* paraît avoir été la cause, (peut-être unique) de l'envoi de la lettre en question (v. *infra*). Ensuite, qu'il ne s'agissait pas dans I *Cor.* d'abolition ou de retard d'un projet de voyage (v. *supra,* Exc. IV); rien n'empêchait alors Paul de retourner à Corinthe sans crainte de chagrin ou de mauvais accueil. *Belser* construit en l'air quand il explique que Paul, en écrivant I *Cor.,* comptait réellement venir bientôt, mais que de mauvaises nouvelles (lesquelles?) reçues de Corinthe, après le départ de cette épître, l'avaient fait presque aussitôt changer de plan; ou que Titus, dont il va être tant question bientôt, était parti pour Corinthe afin de surveiller l'effet produit par la réception de

(1) Ajoutons, avec *Bachmann,* que les principaux points qui faisaient difficulté dans I *Cor.* (sagesse, laxisme, eucharistie, mariages, charismes, résurrection) ne reparaissent pas plus que l'incestueux dans la seconde Épître; et que des faits tout nouveaux, l'arrivée de nouveaux prédicateurs, l'opposition à Paul, la mission de Titus, etc., y attirent toute l'attention. La situation est donc si neuve que les données de I *Cor.* sont très insuffisantes pour en donner l'intelligence.

I *Cor*. Et peut-être aussi pour annoncer que Paul ne viendrait pas? Dans la Première Épître, il n'y a pas le moindre mot concernant Tite, ou une mission à lui confiée; c'est Timothée seul qui est nommé. Ce ne sont donc là qu'hypothèses bâties de toutes pièces, sans aucun étai positif, pour les besoins de la cause.

Nous devons insister sur une autre considération. Le caractère de la Première aux Corinthiens ne concorde guère avec celui que les termes si frappants de II, 4 nous obligent d'assigner à la lettre en cause, cette lettre « écrite dans les larmes ». Qu'on se reporte à notre commentaire de I *Cor*., INTROD. chap. IV, pp. XLIX-suiv. Cette épître est vivante et entraînante, émue souvent; elle contient de l'ironie, des sarcasmes, parfois même un peu de colère promptement refoulée; le passage IV, 9-13 surtout, l'énumération des souffrances apostoliques, est saisissant, et les larmes ont pu monter aux yeux de Paul quand il le dictait, comme sa voix frémir d'indignation quand il prononçait, au ch. V, la sentence contre l'incestueux; ses regards ont pu étinceler, mais d'enthousiasme cette fois, en parlant au ch. XIII de la grandeur de la charité, et au chap. XV de la victoire sur la mort; mais tous ces passages ne forment pas l'ensemble de l'épître, deux ou trois seulement d'entre eux ont pu « serrer le cœur » de l'Apôtre, et il ne faudrait pourtant pas se le figurer fondant en larmes toutes les fois qu'il s'animait un peu. De calmes savants, peu coutumiers des mouvements passionnés, sont peut-être trop facilement déroutés dès qu'ils en rencontrent un, et ne savent pas en apprécier très exactement le degré ou la nuance. En sens inverse, on ne peut s'en rapporter à des appréciations pareilles à celles de l'ardent *Tertullien,* quand il s'écrie (*De Pudicitia,* XIV, 4) : « Animadvertamus autem totam epistulam primam, ut ita dixerim, non atramento, sed felle conscriptam, tumentem, indignantem, dedignantem, comminantem, invidiosam, et per singulas causas in quosdam quasi mancipes earum figuratam » (« *Remarquons que toute la première Épître est écrite, pour ainsi dire, non pas avec de l'encre, mais avec du fiel* (!)*; elle est courroucée, indignée, dédaigneuse, menaçante, haineuse* (!)*, et elle s'en prend pour chaque crime particulier à ceux qui en étaient devenus comme les adjudicateurs* » (Labriolle). Le farouche Africain, dans ces lignes, a projeté sa frénésie propre dans une âme tout autre que la sienne, celle d'un père et d'un apôtre en qui vivait le Christ; avis aux critiques littéraires qui font de la psychologie, ils ne sont que trop portés à prêter la leur aux auteurs qu'ils admirent. Mais Paul sentait comme le Christ, et non pas comme l'orateur Tertullien. Sa Première Épître, bien moins passionnée que la Deuxième, nous montre une âme vivante et noblement sensible, mais parfaitement maîtresse d'elle-même, et c'en est là un des caractères les plus admirables. Elle ne pouvait blesser les Corinthiens, car c'est l'accent de la confiance qui y domine; et Paul, chaque fois qu'il les y a réprimandés, les console par des encouragements qui sentent la tendresse. On ne peut donc dire que ce soit une lettre écrite « dans les larmes et le serrement de cœur », ni que Paul l'ait composée « dans les nuages de la tristesse », pressé par une émotion « qu'il ne pouvait supporter davantage » (cfr *Chrys*., *Belser*), quand on se rappelle qu'il l'a écrite pour répondre à des demandes écrites et orales de l'église, (non pour éprouver son obéissance, cfr II *Cor*. II, 9,) et cela d'une

façon fort éloquente sans doute, mais non moins habile et calculée. Insister donc sur quatre ou cinq passages émus et attristés, pour en étendre la couleur à toute l'épître, une épître d'un ton si varié, et souvent si calme, si réfléchi, si dialectique, comme le font *Belser*, *Gutjahr* et d'autres, c'est confondre toutes les nuances de l'intention et du sentiment, et faire fausse route. *Sickenberger,* qui ne s'est rangé à cette opinion qu'avec plus de difficulté, juge qu'elle a pourtant « un haut degré de vraisemblance », et veut la fortifier au moyen des expressions de la salutation finale, qui répondent directement, dit-il, au but de la « lettre en larmes ». Oui, sans doute, mais comme elles pouvaient répondre à celui de toute autre épître de Paul (voir comm. de 1 *Cor.* XVI, 22-24).

Il faut donc rejeter cette opinion, pour toute sorte de raisons internes, malgré les autorités qui la soutiennent, comme *Chrys.*, *Théodoret,* l'*Amb*r, la plupart des anciens, puis *Estius*, *Cornely, Sales, Heinrici, Belser, Gutjahr* et d'autres encore. Chez plusieurs d'entre eux, *Sickenberger* ou *Gutjahr* par exemple, elle a l'air d'être quelque peu hésitante, et de ressembler à un expédient pour mettre de l'ordre dans leurs vues historiques sur ces passages complexes, en forçant leurs arguments, et parce que, comme dit *Gutjahr* ou *Sales,* « on ne peut prouver l'existence d'une lettre *intermédiaire,* ». Ne sont-ils pas trop exigeants d'un côté, et pas assez de l'autre ?

B. *Théorie d'une « lettre intermédiaire ».* — Si la « lettre dans les larmes » ne peut être ni la Seconde aux Corinthiens, ni la Première Épître canonique (ni, il va de soi, la « première lettre perdue »), il faut donc que ce soit une « lettre intermédiaire », écrite entre la Première et la Deuxième qui nous ont été conservées. Tel est aujourd'hui l'avis commun, celui de *Lietzmann, Le Camus, Schmiedel, Toussaint, Lemonnyer, Lake, Kennedy, Rendall, Plummer, Bachmann, Windisch,* etc., et le nôtre également.

Mais reste-t-il quelque part, dans l'œuvre de Paul, des traces de cette épître? Question difficile entre toutes à trancher.

Nous pouvons chercher cependant à en déterminer en gros le contenu, quoique des exégètes, par exemple *Callan,* tout en admettant qu'elle a existé, renoncent à faire cette enquête.

On sait ceci, qu'elle était toute remplie d'une émotion violente, et qu'elle a fortement contristé, à la première heure, l'église qui la reçut. Se basant principalement là-dessus, et sur le fait qu'elle était destinée à prévenir des explications et des réprimandes orales qui auraient été encore plus pénibles (cfr XIII, 2, « ideo haec absens scribo, ut non praesens durius agam », et les autres dires menaçants de XIII, 2, v. *ad loc.*), beaucoup de commentateurs voudraient l'identifier, en partie du moins, aux chapitres X-XIII qui, lors de la collection des épîtres de Paul, auraient été placés par erreur dans la même lettre que les chapitres I-IX, qui leur étaient postérieurs en réalité. (Voir INTR., ch. IV, II). Ainsi *Hausrath, Kennedy, Rendall, K. Lake, Plummer, Schmiedel,* al. *Loisy* y fait rentrer aussi, en taillant dans la chair vive de l'épître, tous les passages polémiques épars dans les premiers chapitres (INTR., p. LV et EXC. XIV, *infra*). Mais il y a bien des raisons, et très fortes, à invoquer contre cette thèse du « *Vierkapitelbrief* ». *Lietzmann, Bachmann, Windisch, Sanday* (« Encycl. biblica »), *Lemonnyer,* bien d'autres, la rejettent. Nous croyons qu'ils ont raison, et nous dirons en détail pourquoi, au cours de ce commentaire. Qu'il

nous suffise présentement d'observer avec *Windisch* (qui est spécialement à lire sur ce gros problème), qu'il serait bien étonnant de la part de Paul d'annoncer sa visite aussi catégoriquement que XIII, 2, 10 (ce qui est tout le contraire de la refuser ou de la remettre, comme II, 1-4) pour ensuite ne pas la faire, s'excuser par des raisons de sensibilité, et encourir ainsi ce reproche de faiblesse qu'il repousse; et inexplicable que, dans les chapitres X-XIII qui sont censés représenter cette lettre, il ne dise rien du cas concret, principal, le délit qui, d'après le ch. II, l'avait provoquée ; et enfin, que c'est pure échappatoire de supposer avec *Hausrath, Schmiedel,* etc., que les parties de cette lettre où il en était question ont été perdues ou supprimées quand on l'a insérée au bout de la Deuxième aux Corinthiens.

Nous croyons donc que cette lettre mentionnée aux chapitres II et VII était une *lettre intermédiaire* entre I *Cor.* et II *Cor.,* qui a été *complètement* perdue, comme celle dont il s'agit I *Cor.* V. Et nous la désignerons désormais à l'occasion comme « *la deuxième lettre perdue* ».

Nature et contenu de la « deuxième lettre perdue ».

C'était une lettre envoyée dans la tristesse et l'indignation (ce qui ne convient pas à I *Cor.*), écrite « dans les larmes » (ce qui ne va guère mieux à l'ensemble des ch. X-XIII, v. *infra,* Exc. XIV), une lettre qui contenait certainement (comme « les 4 chapitres » d'autre part) de vifs reproches et des menaces, étant donné l'effet qu'elle produisit. Pouvons-nous en savoir davantage?

Elle devait traiter, au moins principalement, du délit qui avait atteint et affligé Paul, et le faisait douter de l'obéissance des siens. Et il n'est pas contestable, d'après les suites qu'elle eut, qu'elle demandait une répression et une réparation (sans les déterminer).

Paul n'y disait peut-être pas expressément : « Je ne veux plus venir à Corinthe », puisque ce n'est que plus tard, dans notre lettre, qu'il explique ce changement; mais il était clair que cette lettre dure, ne parlant sans doute plus de visite, arrivait à la place de sa personne. C'est *Tite* qui venait en mission, au lieu de son maître, probablement comme porteur de cette lettre (v. *infra,* Exc. VI). Mais enfin que contenait-elle au total?

Nous pensons que les mots τοῦτο αὐτό du v. 3 (« je vous ai écrit cela, justement afin... etc. ») donnent la clé du problème. *Lietzmann* estime que ces pronoms ne se rapportent qu'à une « citation » de cette lettre, à un passage où Paul aurait expliqué pourquoi il ne pouvait venir; mais, comme il n'y a rien pour restreindre la portée de ces mots vagues — que les Corinthiens devaient rapporter à tout l'ensemble de leur différend avec Paul, puisque, dans les versets suivants et au ch. VII, 8. ss., il s'agit bien de l'effet total produit par la lettre et qu'il n'y est parlé que de l'offense et de sa répression, — nous jugeons plus probable, comme *Bachmann,* que le cas du délinquant, et la demande d'une punition, était le but même de cette épître, qu'elle n'en avait pas d'autre, et ne traitait donc que de ce point particulier.

Paul, sans doute, avait bien d'autres griefs, et cette offense n'était que la révélation aiguë d'un état de choses compliqué qui exigeait son intervention. Mais il n'en connut sans doute le détail qu'au retour de Titus (v. Exc. suivant).

EXCURSUS VI. LA PREMIÈRE MISSION DE TITE ET LA PUNITION DE L'OFFENSEUR.

On ne peut concevoir la « lettre intermédiaire » comme une feuille simplement couverte des plaintes et des reproches d'une affection blessée. Puisque l'action du coupable avait atteint toute la communauté, dont elle compromettait au moins la discipline, qui est un bien commun, un homme de gouvernement comme était Paul ne pouvait manquer d'imposer ou d'exiger quelque sanction qui en réparât les effets fâcheux.

En nous reportant au ch. II, v. 13 et anticipant sur le ch. VII, vv. 6-s., 13-15, nous voyons de plus que cette affaire est en relation étroite avec une *mission confiée à Titus*, ce disciple éprouvé que Paul avait déjà emmené avec lui au concile de Jérusalem (*Gal.*, II, 1, 3) et qu'il chargera plus tard de mettre de l'ordre dans les communautés troublées de l'île de Crète (*Ep. ad Titum*). Tite (généralement on francise son nom ainsi) paraît avoir été l'homme des négociations difficiles et des affaires délicates ; c'est lui que la même lettre nous montrera chargé plus tard (ch. VIII-IX, XII) de mener à bien, encore à Corinthe, la collecte levée pour Jérusalem. — Tous les auteurs relèvent ce lien, quand même ils se seraient mépris sur l'identification de la lettre « in lacrymis » ; ainsi *Belser* est contraint d'imaginer que Titus était envoyé pour veiller à l'effet de la Première Épître, où il n'est pas cependant question de lui, mais de Timothée (v. *supra*, Exc. V).

Nous pouvons croire que Titus était lui-même porteur de la lettre intermédiaire, ou du moins qu'il arriva à Corinthe à peu près en même temps qu'elle, muni des pouvoirs que Paul lui avait donnés. Il agit, officiellement ou officieusement, au nom de Paul, au cours des débats qui furent institués pour la punition du délinquant, et il étudia de près la situation de l'église (1). Il s'en acquitta avec une fermeté et un tact qui lui acquirent la confiance générale des Corinthiens (*infra*, VII, 13, puis VIII, 6, 23, al., v. *ad loc.*) — sauf quelques malheureuses exceptions parmi les rebelles. Lui-même se sentit attaché à cette communauté, et c'est avec grande joie qu'il revint trouver Paul en Macédoine pour lui annoncer l'heureuse solution de la crise, et le revirement général, sinon universel, de l'opinion publique concernant l'affaire fâcheuse qui avait le plus troublé l'harmonie. Ce n'était pas tout, il est vrai, mais c'était le plus urgent, l'objet propre de sa mission.

Touchant les résultats précis qu'eurent la lettre et l'action du mandataire, qu'on se reporte au commentaire du chapitre II, versets 5-11. Contrairement à ce qui s'était passé pour le cas de l'incestueux, la communauté elle-même eut à instruire la cause, et une fois bien établi le degré de culpabilité du délinquant, à délibérer sur la peine qu'elle lui appliquerait. Les avis ne furent pas unanimes. Mais il est certain pour nous, et pour le grand nombre des commentateurs, que c'est pour la peine la plus grave que la majorité opina, et que cette peine fut réellement infligée (v. *supra*, II, 7-8). Ainsi nous n'admettons point, contre *Bachmann* et quelques autres (sans parler de *Hofmann, Zahn*, al., qui pensent à l'incestueux, chose impossible dans le contexte), que Paul, en prêchant l'indulgence, refrène le zèle d'une minorité qui aurait voulu une peine plus

(1) Rien par contre ne fait supposer qu'il se soit dès lors occupé de la collecte. Voir *infra*, aux chap. VIII et XII.

rigoureuse, pensant entrer ainsi dans les intentions que la lettre manifestait; cette *minorité* est plutôt suspecte de comprendre ceux qui étaient sous l'influence des adversaires de l'Apôtre, et qui n'avaient été attristés de l'offense que « jusqu'à un certain point », justifiant la curieuse réserve exprimée par les mots « pour ne pas exagérer », ἵνα μὴ ἐπιβαρῶ (v. *supra,* à II, 5). Paul reconnaît que la peine infligée « par la majorité » est suffisante, et conseille de l'adoucir ou de la remettre tout à fait (II, 7-8). Il lui avait été donné toute la satisfaction qu'il désirait; et, comme il n'avait pas voulu appuyer sur l'atteinte personnelle qu'il avait reçue (II, 5), et avait recommandé sans doute à Tite, son représentant, de ne pas prendre l'affaire de ce biais, ou de proclamer même qu'il pardonnait pour sa part ce qui ne regardait que sa personne (II, 10, κεχάρισμαι bis au passé), ne voulant prendre la chose que du point de vue de la discipline chrétienne et des intérêts de l'église, il déclara que, l'obéissance étant rétablie, sa lettre avait atteint son but (*Windisch;* voir II, 9). Cependant la communauté, dans la majorité de ses membres, n'avait pas voulu faire ainsi abstraction de la blessure intime infligée à son père; il l'a appris par Titus, il sait que cette considération n'a pas été sans jouer un rôle dans la mesure de la pénalité; il en est touché, au point qu'il s'écriera (*infra,* VII, 11) : « Quel zèle! quelle vindicte! », tout en se montrant d'autant plus, pour cette raison même, incliné à prôner une indulgence digne de son bon et grand cœur. Nous voyons donc qu'il n'est pas conforme à l'ensemble des textes de supposer que Paul prémunit la majorité contre l'avis excessif d'une minorité plus zélée. Et bien moins encore qu'il se range à contre-cœur, par une politique peu sincère, à une décision trop douce à son gré prise par la majorité, dont il feindrait d'être satisfait pour ne pas créer de conflit dans la communauté (contre *Rückert, Baur*); la supposition est indigne de son caractère. Nous ne croirions même pas (contre *Bleek, Weiss*), que la majorité ait demandé elle-même la mitigation et la cessation de la peine, pour ménager des opposants qui murmuraient. Le texte indique plutôt que c'est Paul en personne qui prend l'initiative de l'incliner vers l'indulgence dont il avait donné lui-même l'exemple dès le début, par ses instructions désintéressées à Titus (supposé, bien entendu, que le coupable montrât des signes de repentance); il l'avait fait sans doute pour le bien commun (v. 11), mais aussi, comme il l'a exprimé au v. 7, par une charité paternelle toute spontanée. Puisqu'il avait pour sa part atténué sa légitime plainte personnelle (εἴ τι κεχάρισμαι, v. 10), la communauté pouvait à son exemple, pour le dommage commun dont elle avait spécialement à juger, pratiquer elle aussi, *positis ponendis,* l'indulgence (1).

(1) Le χαρίζεσθε de 9, cette rémission au nom de la communauté, ne signifie pas un fait acquis, mais une éventualité, une mesure non prise encore (κυρῶσαι ἀγάπην du v. 8), que Paul engage la communauté à prendre, promettant de la ratifier.

Le motif de déjouer Satan (v. 11) ne peut être, contre la « théorie de l'inceste », celui de soustraire ce coupable à Satan, auquel il avait été justement livré, — « afin que ce membre ne fût pas perdu pour la communauté », comme dit *Belser;* ce membre gangrené était perdu du premier coup pour l'église de par la nature même de la peine à lui infligée; et s'il s'était repenti, — ce que nous ignorons, — ce n'est pas pour la communauté, mais pour lui-même, qu'il aurait pu être réintégré dans la communauté. — *Gutjahr* cherche à faire des distinctions subtiles et vaines entre l'« excommunication » infligée par l'église et l'« abandon à Satan » surajouté par l'Apôtre; nous avons vu (comm. de I *Cor.*, p. 124) que c'était une peine indivise.

Tout ici est donc net dans la conduite apostolique, tout est ferme et charitable à la fois, désintéressé, magnanime et prudent. Plût à Dieu qu'on en pût dire autant de celle de tous les Corinthiens! Mais, si la communauté, prise en bloc, méritait des éloges, si, dans les tendres confidences qui termineront cette partie de la lettre (ch. VII, 4-16), Paul veut chasser loin de sa vue tous les nuages, il y avait cependant dans le rapport de Titus bien des constatations moins consolantes. Il restait beaucoup à faire pour guérir les maux de cette église, et rétablir la liberté confiante des rapports d'autrefois. C'était d'abord un mauvais signe qu'une minorité plus ou moins étendue n'eût pas voulu souscrire à la juste punition de l'insulteur de Paul, qui ne consistait pourtant qu'en une exclusion temporaire et révocable. L'instruction de l'affaire avait tiré au jour toutes les intrigues, les calomnies, les oppositions à son autorité dont Paul n'avait eu jusqu'alors, dans sa visite intermédiaire, que le soupçon, et, dans son éloignement, qu'un écho affaibli. Sa lettre passionnée, et la répression demandée par lui devenaient de nouvelles armes, de nouveaux prétextes dont quelques-uns savaient user sournoisement pour entretenir la froideur ou la méfiance d'une partie des convertis; et la conduite d'un grand nombre, peut-être même leur doctrine, laissait à désirer; Titus l'avait bien perçu, sans être encore à même de réagir suffisamment sur ce point; car il n'avait pas été chargé, semble-t-il, d'une enquête débordant le fait peccamineux, ni d'une mission de réforme générale, qui aurait dépassé les forces d'un simple délégué, même les siennes. Il dit tout cela à son maître; par là s'expliquent, au milieu des effusions de tendresse de ces chapitres, destinées à l'ensemble des fidèles qui venaient de montrer la bonne volonté ranimée au fond de leurs cœurs, ces réserves de plus en plus significatives, ce ton de plus en plus âpre où grondent des traits de polémique épars, qui se condenseront et fondront en ouragan à la fin de l'épître, non contre l'église, mais contre des intrus et des membres indignes qu'elle n'a pas su elle-même démasquer.

RÉSUMÉ DES CINQ DERNIERS EXCURSUS. — *Dans ces excursus II à VI (à compléter par l'*EXC. I*), nous nous sommes efforcé de démêler, dans un aperçu large, mais aussi précis que possible pour les détails indispensables, la situation très complexe où Paul se trouvait à l'égard de Corinthe quand il dicta cette seconde Epître, destinée à purifier l'église de tout ce qui avait pu altérer les bons rapports primitifs, à partir de la Pentecôte 55.*

Paul, malgré son projet notifié I Cor. XVI, *n'avait pu quitter l'Asie à l'époque prévue, retenu qu'il était par les nécessités de l'apostolat. Des nouveau-venus, insinuants et remuants, s'étaient alors établis à Corinthe. Intrigué par l'écho de leurs menées, Paul, vers la fin des trois ans d'Ephèse, se décida à rendre aux Corinthiens une brève visite, qui ne l'instruisit pas à fond; il rentra en Asie avec des impressions mélangées, où la tristesse dominait, non cependant sans promettre un prompt retour et un séjour plus long. Bientôt après, il devait fuir la capitale asiatique. C'est alors sans doute qu'il apprit qu'un acte de grave indiscipline, attaquant son autorité ou son honneur, s'était produit à Corinthe, du fait de l'un de ceux qu'avait enhardis contre lui la modération incomprise de son attitude aux jours de la visite intermédiaire. Violemment ému, il renonça à faire le voyage annoncé qui, en de telles conjonctures, n'aurait pu que l'exposer à de nouveaux déboires, et il écrivit cette troisième lettre qui a été perdue, pour obtenir réparation d'un outrage qui atteignait la discipline chrétienne en même*

temps que sa personne. C'est alors, ou un peu auparavant, qu'un grave accès de sa maladie chronique vint mettre sa vie en danger, et combiné avec ses soucis extérieurs, le plonger dans une grave dépression. Titus dut en être témoin. Quand Paul eut recouvré quelques forces, il remit à Titus sa lettre — si elle n'était partie déjà — ou le chargea en tout cas d'aller à Corinthe surveiller l'exécution des ordres qu'elle contenait, en lui mandant de le rejoindre à Troas (ou en Troade) pour lui en faire connaître les résultats, et le renseigner sur les dispositions générales de la communauté. L'absence de Titus dura plus qu'il n'était prévu. Aussi, tourmenté d'inquiétudes à propos de cette affaire, et n'y pouvant plus tenir, l'Apôtre se résolut à partir à la rencontre de son disciple. Il le trouva enfin en Macédoine, chargé d'une part de bonnes nouvelles pour tout ce qui avait trait au récent orage, mais aussi de constatations préoccupantes sur l'activité funeste et continue d'un certain parti qui n'était pas encore suffisamment réprimé, et qui, dans l'ombre, abusait de tout contre l'autorité de l'Apôtre, du délai de son voyage, de la lettre, des conditions du procès et même du désintéressement que Paul avait montré dans l'occurrence.

C'est alors que, toujours retenu en Macédoine, l'Apôtre se résolut à composer notre Epître, pour manifester d'une part sa joie de l'attitude soumise des Corinthiens pendant la mission de Tite, mais, d'une autre, afin d'exclure autant que possible toutes les causes subsistantes de troubles, avant de faire lui-même à Corinthe ce séjour plusieurs fois annoncé et remis, pendant lequel il mettrait la dernière main à la restauration chrétienne de cette communauté qui lui était si chère, dont la fondation était sa gloire, et de laquelle il attendait tant pour l'avenir.

B. Ch. iii-vii, 4. Saint Paul se réclame de sa mission d'Apôtre.

Int. — *Cette nouvelle grande section sort, en jaillissement, de l'élan imprimé à la dictée dès* ii, 14, *au moment où Paul a été pris à la fois d'enthousiasme à la considération des grandes choses que Dieu accomplit au moyen d'un faible instrument comme lui, et de répulsion contre les altérations d'un si divin Évangile. C'est qu'il en a de telles sous les yeux, et les derniers événements, hélas! ainsi que le rapport de Titus, les lui ont fait découvrir rongeant la vie chrétienne à Corinthe même. Il va donc opposer au cours de ces chapitres la vérité du ministère évangélique, du* ministère de l'esprit *que Dieu lui donne de remplir malgré la faiblesse de son humanité, à certaine prédication de chrétiens qui n'ont pas su dégager suffisamment* l'« esprit qui vivifie » *de* « la lettre qui tue ». *Il va le faire dans une alternanee de passion guerrière, d'élévations doctrinales et mystiques pleines de haute sérénité, d'humbles confessions, de reproches non voilés, d'adjurations aussi attendries que fières aux fils de son cœur, alternance qui met ces pages, malgré l'obscurité qu'elles gardent pour nous qui avons de la peine à nous représenter la situation concrète, au nombre des plus beaux et des plus attachants témoignages de la psychologie humaine, — mais d'une psychologie divinisée par l'Esprit inspirateur.*

C'est donc bien ici qu'il faut faire commencer l'« apologie » *de Paul; les explications à tournure d'excuses qu'il a déjà fournies aux Corinthiens dans les deux premiers chapitres ne faisaient que déblayer le terrain d'un double malentendu, celui du voyage et celui de la lettre. Maintenant il aborde la grande discussion d'ensemble, il engage la bataille pour assurer sa victoire sur Satan qui s'est mis à lui disputer Corinthe. Son but, nous l'avons dit, était de fortifier et de rétablir totalement dans cette église son autorité un peu ébranlée; il l'a fixé dès le* ch. i, v. 14, *en souhaitant que ses convertis reconnaissent pleinement que son apostolat, à lui Paul, est leur grand sujet de gloire; et il va le redire plus nettement au* ch. iv, v. 15 : « Je veux vous donner occasion de vous glorifier à notre sujet, pour que vous ayez de quoi répondre à ceux qui ont leur gloire sur la face, et non dans le cœur ». *Suivant la méthode instinctive qui le dirige si habituellement, il part des principes suprêmes avant de descendre à la discussion de faits contingents; ainsi tout ce qui ensuite paraîtrait, considéré en soi, trop personnel, prendra sa vraie valeur sous cet éclairage d'en haut. Dans la présente section, il exalte la grandeur du ministère apostolique, dont il est, lui, authentiquement chargé, et qu'il exerce en sa pureté* (ἐξ εἰλικρινείας, ἐκ θεοῦ κατέναντι θεοῦ, ii, 17), *à la différence des « brocanteurs »* (ibid.) *qui judaïsent toujours; il ne les désigne encore que comme « certaines gens »* (τινες, iii, 1), *qui ne comprennent pas la transcendance de l'Évangile; plus tard, ayant ainsi bien établi la supériorité de son enseignement sur le leur, il descendra, puisqu'il le faut, au balayage de leurs pratiques et de toutes leurs calomnies, le terrible lutteur attaquera ses ennemis corps à corps; il n'y aura plus risque d'attribuer à des sentiments de combativité trop humaine les véhémentes personnalités des chapitres* x-xiii, *où le véritable Apôtre démasquera la mentalité des faux apôtres, pour leur porter le coup de grâce et débarrasser l'église, avant sa venue, de leur autorité usurpée. (Nous montrerons plus tard comme le fait de cette progression s'oppose à la théorie de la* « Lettre des Quatre Chapitres »).

Le contenu de notre section iii-vii, 4, *peut se répartir comme il suit :*

I. *Paul a été pour Corinthe le ministre de l'esprit, non de la lettre* (iii, 1-11) ;

II. *Assurance des ministres du Nouveau Testament, qui prêchent à visage découvert. Allégorie du voile de Moïse* (iii, 12-iv, 6);

III. *Contraste de cette gloire de leur action surnaturelle avec leur misère naturelle; Cela les fortifie contre toutes les peines de cette vie et l'attente de la mort. Eschatologie des élus individuels* (IV, 7-V, 10).

IV. *Tableau de l'existence des apôtres, sous son double aspect* (V, 11-VI, 10).

V. *Paul adjure les Corinthiens de s'amender, et de répondre à sa confiance* (VI, 11-VII, 4).

I. Paul a été pour Corinthe ministre de l'esprit, et non de la lettre (III, 1-11).

INT. — *La péricope s'ajuste très exactement aux derniers versets du chap.* II. *Les trois premiers versets répondent au reproche que des malveillants auraient pu adresser à Paul en l'entendant déclarer de sa propre bouche* (II, 17), *que lui, à la différence de certains autres, prêchait l'Évangile en toute sa pureté. — Les suivants, 4-11, disent magnifiquement d'où lui vient cette assurance de n'avoir d'autre besoin de recommandation que l'œuvre même accomplie à Corinthe : c'est Dieu, et non ses propres forces, qui l'a mis à la hauteur de sa tâche* (*vv. 5 et 6 :* ἱκάνωσεν, ἱκανότης, *réponse à la question de* II, 16 : πρὸς ταῦτα τίς ἱκανός); *tâche encore plus haute et glorieuse que celle de Moïse, puisque l'Apôtre est l'annonciateur d'une « nouvelle alliance » scellée par* l'esprit *qui transforme les cœurs, et non par la simple lettre extérieure d'un contrat qui, tout seul, ne mène pas au salut. — Ce qui fait deux paragraphes à analyser à part.*

1° *Paul peut bien se passer de recommandations étrangères, après l'œuvre qu'il a accomplie à Corinthe* (III, 1-3).

INTR. : — *S'il existe des instructeurs* (*l'Apôtre sait bien de qui il parle, les Corinthiens aussi*) *qui ne peuvent faire valoir leur autorité qu'en quémandant partout des lettres de recommandation, lui, Paul, n'a besoin, comme témoignage intérieur et extérieur, pour lui et pour les autres, de sa mission divine, que de la conscience qu'il a de son succès apostolique à Corinthe, et de la renommée qui s'en est répandue partout. C'est par la seule manifestation de la vérité, dira-t-il plus bas* (IV, 2), *dans cette église et combien d'autres, qu'il se recommande à toute conscience humaine non obscurcie.*

Nous voyons combien, malgré tous les sujets de plainte, Paul était fier de la communauté corinthienne et comptait sur elle. De pareils traits abonderont jusque dans les reproches si vifs des derniers chapitres.

A. III, 1. — La première phrase, ἀρχ... συνιστάνειν est interrogative. συνιστάνω, hellén. pour συνίστημι, « placer avec », « composer », d'où « rendre solide », et le sens dérivé : « recommander », *Platon, Xénophon,* papyrus, etc. — εἰ μή (« à moins que ») au lieu de ἢ μή, dans A, K, L, P, *arm.* — τινες dédaigneux, cfr X, 2; I *Cor.* IV, 18, XV, 12; *Gal.* I, 7; I *Tim.* IV, 1. — συστατικὴ ἐπιστολή, expression technique pour « lettre de recommandation », ou συστατικὰ γράμματα, v. *Deismann*, LO.

B. III, 1. Cette vive question, en vrai style de polémique, est une riposte à des reproches qui reviennent subitement à l'esprit de Paul, probablement ceux des mauvais évangélistes qu'il a signalés II, 17. Ces gens, comme il a dû l'apprendre par Titus, l'accusaient de se donner trop d'importance dans sa parole et ses procédés, mais surtout en ses écrits, tels que ses épîtres antérieures, la Première aux Corinthiens et particulièrment, je pense, « la lettre intermédiaire ». — Soit! dit Paul;

Ch. III, 1. Ἀρχόμεθα πάλιν ἑαυτοὺς συνιστάνειν; *ἢ μὴ χρῄζομεν ὥς τινες συστατικῶν ἐπιστολῶν πρὸς ὑμᾶς, — ἢ ἐξ ὑμῶν; 2. Ἡ ἐπιστολὴ ἡμῶν ὑμεῖς ἐστε, ἐγγεγραμμένη ἐν ταῖς καρδίαις *ἡμῶν, γινωσκομένη καὶ ἀναγινωσκομένη ὑπὸ πάντων ἀνθρώπων, 3. *φανερούμενοι ὅτι ἐστὲ ἐπιστολὴ Χριστοῦ *διακονηθεῖσα ὑφ' ἡμῶν, ἐγγεγραμμένη οὐ μέλανι ἀλλὰ πνεύματι Θεοῦ ζῶντος, οὐκ ἐν πλαξὶν λιθίναις ἀλλ' ἐν πλαξὶν *καρδίαις *σαρκίναις.

nous parlons de nous quand il faut, et comme nous croyons devoir le faire. Est-ce que nous n'en avons pas le droit, et n'aurions-nous, pour nous appuyer, que des « lettres de recommandation », comme ces gens-là vont en mendier partout, eux qui n'ont pas, dans leurs personnes et leurs travaux, de quoi faire valoir leur autorité? Faudrait-il, pour m'attirer votre confiance, que je vous exhibe des « satisfecit » accordés par d'autres églises? ou bien, quand je vais prêcher aux autres, aurais-je besoin de solliciter de vous un certificat de bon service? *Menzies* dit ingénieusement : Paul, préparant une nouvelle visite à Corinthe, demande ironiquement s'il a besoin d'une nouvelle commission pour le faire.

Cette ironie nous apprend beaucoup. Les « quelques-uns » dont l'Apôtre parle avec ce dédain, ne sont pas encore identifiés ni démasqués; cela se fera, et comment! dans l'apologie finale. On voit seulement que c'étaient des étrangers à Corinthe, arrivant peut-être, arrivant sans doute, avec leurs papiers, de Palestine ou de Syrie, peut-être encore d'Asie Mineure, si quelques-uns appartenaient à cette clique de perturbateurs qui agitaient alors les Galates. Leurs lettres ne devaient pas leur être données par les anciens apôtres, mais par des groupes de chrétiens (comme Apollos en avait reçu d'Éphèse pour Corinthe, *Act.* XVIII, 27), car cette pratique était très usuelle. Leurs garants étaient sans doute des judéo-chrétiens qui n'aimaient point Paul; car il serait difficile d'y voir les anciens Apôtres, ou alors ceux-ci ne savaient pas l'usage abusif qu'on allait faire de ces lettres. *Voir infra*, Exc. XV.

Il est possible que l'un ou l'autre d'entre ces personnages fît des tournées, et eût demandé un bon témoignage écrit des Corinthiens pour s'en aller opérer plus loin. Mais, contre les tenants des « Quatre chapitres », rien ne dit que tous fussent déjà, avec leurs lettres en poche, partis de Corinthe (ce qui serait en faveur de l'antériorité de X-XIII). Au reste, le ἐξ ὑμῶν (des lettres « de vous ») n'a peut-être que la valeur d'un cas hypothétique, pour faire la transition aux versets qui vont suivre (*Schmiedel*, *Bachmann*, *Belser*, *Windisch*).

—— **A. 2.** ἐγγεγρ. ἐν ταῖς καρδ. ἡμῶν n'est pas une glose, contre *van Manen*, *Schmiedel* ou *J. Weiss* (« Aufgabe der neutest. Wissenschaft », p. 32); on lit ὑμῶν au lieu de ἡμῶν dans ℵ, 17; *Lietzmann* et *Bousset* admettent cette leçon comme plus facile; elle donnerait un sens excellent, qui serait déjà celui du v. 3, anticipé; mais ἡμῶν est bien mieux attesté, et cette leçon augmente la richesse de la pensée; v. à **B** — Comparer I *Cor.* IX, 2. — γιν. καὶ ἀναγιν., une de ces allitérations aimées de Paul.

A. 3. φανερούμενοι ὅτι ἐστέ : le participe est en apposition à ὑμεῖς du verset précédent, et le sens est = ὅτι φανερόν ἐστιν ὅτι ἐστέ, « parce qu'il est manifeste que vous êtes... ». ou « manifeste comme il l'est que vous êtes... », changement d'une tournure impersonnelle en personnelle, assez classique, cfr I *Cor.* XV, 12, al., ou mieux encore *Xénophon* (« Anabase » V, 2, 26) : δῆλοι ἦσαν ὅτι ἐπικείσονται ἐν τῇ ἐξόδῳ, « il était manifeste qu'il inquiéteraient (les Grecs) dans leur retraite » (Voir *Abel*, p. 278) — ἐπιστ. Χριστοῦ : nous voyons dans Χριστοῦ, avec *Gutjahr* et d'autres (cfr *Plummer*) un « génitif d'auteur »; *Chrys*, comprenait cependant « une lettre qui parle du Christ », gén. objectif. — διακονηθεῖσα : le verbe διακονέω peut-être transitif, cfr VIII, 19-s.; II *Thess.* I, 18; I *Pet.* I, 12, IV, 10; *Marc* X, 45. *Chrys.* l'entend ici de la préparation

Ch. III, 1. Est-ce que nous nous mettons de nouveau à [ne] nous recommander [que de] nous-mêmes? Ou bien aurions-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation pour vous? — ou de vous? 2. Notre lettre à nous, c'est vous qui l'êtes; [elle est] inscrite dans nos cœurs, [elle est] connue et lue de tous les hommes, 3. manifeste comme il est que vous êtes une lettre du Christ remise à nos soins, tracée non avec de l'encre, mais avec l'Esprit de Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables [qui sont] des cœurs de chair.

des cœurs par le ministère de Paul, en s'attachant non au terme figuré de « lettre », mais à la réalité humaine qu'il représente; mais comme διακονέω transitif peut signifier, par exemple, classiquement « servir [des plats sur une table] » ou généralement « procurer », « fournir », « apporter » quelque chose à quelqu'un, nous pourrions aussi bien l'entendre ici du service métaphorique de la lettre métaphorique, que Paul se dit en mesure de présenter à tous les hommes; l'expression de la pensée en deviendrait moins complexe. — ἐγγεγρ., *vulg.*: « et scripta ». — πν. θεοῦ ζῶντος; le πνεῦμα est sûrement ici le Saint-Esprit (*Belser*, al.); la belle expression « Dieu vivant » se trouve ailleurs chez Paul, VI, 16, *Rom.* IX, 26 (cit. d'*Osée* d'après LXX, héb. אל־חי), I *Thess.* I, 9, I *Tim.* III, 15, IV, 10, peut-être VI, 17; et surtout dans l'*Ep. aux Hébreux*, 4 fois. — πλάξιν[2] serait une interpolation pour *Lachmann, Holsten, Westcott-Hort, Heinrici, Schnedermann, P. Wendland, Windisch;* c'est au contraire καρδίαις (ou καρδίας) qui serait suspect (s'il n'est carrément supprimé) pour *Baljon, Schmiedel, J. Weiss, Bachmann, Belser*. Faut-il lire καρδίαις, ou καρδίας qui serait plus facile, et que lisent F, K, les *latins, peš., copt., éth., arm., got., Irénée*, al.? On peut croire, avec *Plummer*, que ce génitif n'est qu'une correction. Toutes ces fluctuations s'expliquent, car la phrase est difficile; mais vu la majorité des manuscrits, il est très licite de conserver tous les mots, et tous au datif, en faisant de καρ. σαρκίναις (sur le mot σάρκινος, v. comm. de I *Cor.* p. 52) une apposition à πλαξίν : « *sur des tables [qui sont des] cœurs de chair* » (*H. D. Wendland*, al.), ou moins vraisemblablement : « *sur des tables de chair, qui sont les cœurs* »; nous trouvons un cas semblable *infra*, III, 18, ἀπὸ κυρίου πνεύματος, v. *ad loc.*

Les « tables de pierre » rappellent *Exode*, XXIV, 12, al.; l'inscription sur les cœurs, *Proverbes*, VII, 3; *Jérémie*, XXXVIII (héb. XXXI), 33; et Paul, à propos des « tables de pierre », pense aux « cœurs de pierre » et aux « cœurs de chair » d'*Ezéchiel*, XI, 19, XXXVI, 26.

B. 2-3. Que d'autres se fassent remettre des certificats par qui ils voudront. Paul n'a pas besoin de ces recommandations humaines. Il porte avec lui partout, dit-il en une hardie métaphore, une lettre que le Christ a écrite de sa main, et qui suffit à l'accréditer en tous lieux. Ce n'est pas à tel personnage ou à telle communauté qu'il présente cette lettre, mais à l'univers entier; tout le monde la voit, tout le monde la lit. Elle n'est pas faite pour le dehors seulement, mais elle exerce son effet sur lui-même et ses collaborateurs fidèles (*Plummer, Bachmann*, etc.); car il la portent dans leurs cœurs (καρδίαις ἡμῶν, v. 2; et le pluriel montre qu'il s'agit de plusieurs, *Plummer*); aux heures d'abattement, ils n'ont qu'à la relire pour reprendre confiance. Et cette lettre ouverte, à destination universelle, ce sont les Corinthiens eux-mêmes, c'est-à-dire, pour les apôtres, le souvenir de ce que leur ministère a produit parmi eux; pour les fidèles de cette ville eux-mêmes, et pour tout le monde extérieur, les résultats et la renommée de l'évangélisation de Corinthe. Nous sentons là quelle profonde affection Paul portait toujours à cette église troublée (*Chrys.*), et comme

la croissance du jeune christianisme était déjà un fait éclatant, occupant l'opinion publique. Paul avait pu déjà le constater, plusieurs années auparavant, à propos de son succès chez les Thessaloniciens (I *Thess.*, I, 8-9); car les chrétiens n'étaient pas encore obligés de se cacher; mais la fondation d'une vaste communauté à Corinthe, la grande cité internationale, et la capitale de la dissolution païenne, c'était là, a déjà écrit l'Apôtre, « le sceau de son apostolat » (I *Cor.* IX, 2). Et il ne se dédit pas; il pouvait s'en glorifier encore plus que de ses triomphes d'Éphèse ou de Macédoine. Dans cette population païenne qui passait pour la plus légère et la plus corrompue de toutes, l'Évangile apporté par Paul et ses compagnons Silas et Timothée a touché des centaines, peut-être des milliers de cœurs sur lesquels l'Esprit vivant du Dieu vivant a gravé le nom du Christ et la loi nouvelle. La seule existence de la communauté de Corinthe vaut donc incommensurablement plus, pour accréditer l'œuvre apostolique, que toutes les lettres de recommandation de qui que ce soit. En entendant lire ce passage, les Corinthiens s'apercevaient bien que Paul, même en leur faisant de rudes reproches, n'était pas refroidi à leur égard. Ne les invitait-il pas ainsi à se glorifier avec lui en Dieu, même ceux-là qui tendaient à oublier ce qu'ils devaient au dévouement de leur père?

Et ce n'est pas tout ce que nous enseignent ces lignes splendides de conviction, d'assurance et de magnanimité. *Plummer* a remarqué que la gloire de la Trinité irradie à l'arrière-plan : en effet le « Dieu vivant », le *Père,* a envoyé son *Saint-Esprit* graver dans le cœur de ces gentils des croyances et des mœurs nouvelles qui, pour tous ceux qui les constatent, ont la valeur d'une lettre du *Christ* proclamant que Paul est bien son envoyé authentique. Et quelle densité dans l'expression!

Des souvenirs de prophètes qui annonçaient le changement des cœurs, *Jérémie*, *Ezéchiel*, inspirent ces grandes images. Et devant les yeux de l'Apôtre flotte déjà sans doute l'opposition de l'« *esprit* » et de la « *lettre* », sujet des beaux développements qui arrivent (*Windisch*). Le v. 3 donne donc déjà une clé pour l'interprétation des pages difficiles que nous allons aborder.

2° *Ministère de la « lettre » et ministère de l'« esprit »* (III, 4-11).

INT. — *Si Paul ose se réclamer d'une action tellement haute et efficace, c'est que, dans les fruits de son apostolat, il ne doit rien à lui-même, mais tout à Dieu. Cependant il lui faut, contre ceux qui altèrent la parole de l'Évangile en la mêlant aux ombres d'une économie périmée et ainsi en obscurcissent l'éclat, montrer que le ministère de* l'esprit, celui qu'il exerce, *brille d'une* gloire *auprès de laquelle celle du ministère de la* lettre *s'est réduite pour ainsi dire à rien.*

Ici commence à apparaître la grande antithèse de la lettre et de l'esprit, *qui va fournir encore, par le traitement allégorique d'un récit de* l'Exode *sur Moïse, la matière de la péricope suivante. C'est l'inspiration des Épîtres aux* Romains *et aux* Galates, *et comme le noyau doctrinal de la future Épître aux* Hébreux.

CH. III, 4. Πεποίθησιν δὲ τοιαύτην ἔχομεν διὰ τοῦ Χριστοῦ *πρὸς τὸν θεόν. 5. Οὐχ ὅτι ἀφ' ἑαυτῶν ἱκανοί ἐσμεν* λογίσασθαί τι ὡς ἐξ ἑαυτῶν, ἀλλ' ἡ ἱκανότης ἡμῶν ἐκ τοῦ θεοῦ, 6. ὃς *καὶ ἱκάνωσεν ἡμᾶς *διακόνους καινῆς διαθήκης, οὐ γράμματος ἀλλὰ πνεύματος.

CH. III, 4. Une telle assurance, nous [la] possédons par le Christ, en regard de Dieu. 5. Ce n'est point que par nous-mêmes nous soyons de suffisante capacité pour rien mettre à notre compte comme [sortant] de nous-mêmes, mais notre suffisance [nous vient] de Dieu, 6. qui réellement nous a fait suffire [à être] ministres d'une alliance nouvelle, non de la lettre, mais de l'esprit.

A. 4-5. Πεποιθ. cfr II, 15; le mot apparaît seulement chez Paul, six fois, dans le N. T.; πρὸς τὸν θεόν, « envers Dieu », ou « [tournés] vers Dieu », de qui cette confiance nous vient, cfr *Rom.* v, 1. — ἱκανοί. plus loin ἱκανότης, cfr le dernier membre de II, 16; *Plummer* rappelle que Ἱκανός (pour « El Shaddai »), est parfois employé comme nom divin dans les LXX, *Job,* XXI, 15, XXXI, 2, XXXIX, 32 : « Celui qui se suffit à lui-même, et qui est la source de toute suffisance ». Ἀφ' ἑαυτῶν est placé après λογ. τι dans A, D, E, al., *latt.,* après ἱκανοί ἐσμεν K, L, *Syr*[h], et omis 17, *peš.* Répétition oratoire, à ce verset et au suivant, des mots ἱκανός et dérivés (*Windisch*). — λογίσασθαί τι (le présent λογίζεσθαι C, D, E, F, G) ne signifie pas « cogitare » (cfr *vulg., Bachmann,* al.), comme pour dire que Dieu est la source de toute pensée ou jugement, mais il a ici un de ses sens premiers, « porter en compte », autrement dit mettre à son actif la transformation des cœurs dont il a été question III, 3; aussi ὡς n'est-il pas pléonastique, comme le croit *Lietzmann.* Paul dit qu'il ne peut rien s'attribuer du bien qu'il fait, comme s'il en était la cause principale; cfr I *Cor.* xv, 10 (*Sickenb.*); « [nous ne sommes pas] aptes à revendiquer quoi que ce soit comme venant de nous-mêmes » (*Lemonnyer*). Les mots « a nobis *quasi ex nobis* » sauvegardent, dit *s. Thomas*, et d'autres après lui, le libre arbitre.

B. 4-5. Cette assurance (πεποιθ.) si grande (τοιαύτην) à laquelle Paul vient de donner une sublime expression, elle porte sur la solidité de l'œuvre qu'il a accomplie au profit des Corinthiens (*supra,* 3), sur la permanence de leurs sentiments réci-

Τὸ γὰρ γράμμα ἀποκτείνει, τὸ δὲ πνεῦμα ζωοποιεῖ.

7. Εἰ δὲ ἡ διακονία τοῦ θανάτου *ἐν γράμμασιν ἐντετυπωμένη λίθοις *ἐγενήθη ἐν δόξῃ, ὥστε μὴ δύνασθαι ἀτενίσαι τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ εἰς τὸ πρόσωπον Μωϋσέως διὰ τὴν δόξαν τοῦ προσώπου αὐτοῦ τὴν καταργουμένην, 8. πῶς *οὐχὶ μᾶλλον ἡ διακονία

proques (*supra*, I, 15, II, 3, al.) et, par dessus tout, sur l'inspiration et le secours de Dieu qui ne lui manqueront jamais. S'il ne considérait que sa naturelle faiblesse d'homme, qu'il décrira impitoyablement bientôt (*infra*, IV, 7-suivants), ce serait chez lui présomption; il sait bien, en toute humilité et vérité, qu'il n'est humainement qu'insuffisance (cfr II, 17, c), et ne saurait inscrire à son actif, comme auteur propre, aucun des travaux évangéliques qu'il a entrepris et réussis; mais c'est Dieu, l'Etre qui suffit à tout, qui l'a choisi et mis à la hauteur de la tâche imposée. Modestement Paul parle toujours au pluriel, se regardant comme une simple unité dans le nombre des évangélistes.

—— **A. 6.** Καί paraît ne servir ici qu'à accentuer ἱκάνωσεν (*Lietzmann*); c'est pourquoi nous l'avons rendu par « réellement »; ἱκαν. cfr *supra* v. 5. — ἡμᾶς διακόνους est à la fois régime direct et prédicat de ἱκαν. : « [qui] nous [a rendus suffisants pour être] ministres ». — Καινῆς διαθήκης : cfr les paroles de consécration du calice dans les *Synoptiques* et I *Cor.* XI, 25; encore *Heb.* VIII, 8, IX, 15, et XII, 24, XIII, 20, al., des expressions équivalentes. Les termes sont ceux de la prophétie de *Jérémie* (LXX, XXXI, 31), בְּרִית חֲדָשָׁה. Plus bas, au v. 14, Paul emploiera l'expression contraire, unique dans l'Écriture, τῆς παλαιᾶς διαθήκης. L'adjectif καινός, « neuf », diffère de νέος, « nouveau », en ce qu'il implique toujours une supériorité sur l'ancien, qui est usé (*Plummer*). Διαθήκη, mot qui apparaît 9 fois chez Paul, 17 fois *Heb.*, 33 fois en tout dans le N. T., signifie, plutôt qu'en général « alliance », un engagement unilatéral (d'après *Deissmann*), sauf des cas comme celui qu'évoque *Lietzmann*, dans *Aristophane* « Oiseaux » 440; aussi Paul, dans *Gal.* III, 15-17, insiste-t-il sur le sens de « testament »; il n'y a pas lieu de presser ici la nuance, le mot équivaut à בְּרִית de Jérémie.

Le cod. 17 porte, au lieu de γράμματος, πν.. ος, les datifs γράμματι, πνεύματι, cfr les mss. de la *Vulg.* (« non littera, sed spiritu ») sauf l'*amiatinus* (« non litterae, sed spiritus »). Il faut sûrement garder les deux génitifs, et il n'y a guère de différence pour le sens, suivant qu'on les rattache à διαθ. (*Menzies*, *Windisch*, al.), ou à διακόνους (*Hofmann*, *Heinrici*, *Plummer*, al.). Pour l'antithèse γράμμα-πνεῦμα, cfr *Rom.* II, 29; VII, 6 (et rapprocher peut-être l'opposition πνεῦμα-σάρξ de *Joh.* VI, 63, avec *Windisch* entre autres).

B. 6. Paul s'était demandé (II, 16 c), en considérant les redoutables pouvoirs d'un apôtre du Christ : « Qui peut y suffire? », et il avait pensé avec étonnement et dédain à ceux qui endossent légèrement d'eux-mêmes les responsabilités d'un tel ministère. La réponse, maintenant, il la donne : lui-même, et ses vrais collaborateurs, ils sont bien ceux que Dieu a désignés pour le remplir, en comblant par sa grâce le vide de leur insuffisance. Dieu les a envoyés porter le message d'une alliance *nouvelle*, dégagée du poids des vieilleries et des ignorances d'autrefois, celle qu'avait prédite Jérémie, et que le Christ avait promulguée à la Dernière Cène. Ils sont devenus les ministres de cette alliance, chargés d'en faire une réalité vivante dans les cœurs et les intelligences maintenant pénétrés d'un « esprit » qui les transforme, c'est-à dire de la connaissance vécue du sens profond de la révélation, expliqué intérieurement par l'Esprit de Dieu qui devient l'hôte des croyants, et les conforme (comme il va être dit III, 18) à l'image du Christ. Leur tâche n'est donc point de faire des commentaires et des gloses d'une simple « lettre », de textes

Car la lettre tue, mais l'esprit vivifie.

7. Or si le ministère de la mort [institué] en lettres, gravé sur des pierres, s'est tourné en gloire, au point que les fils d'Israël ne pouvaient fixer les yeux sur le visage de Moïse, à cause de la gloire de son visage, [gloire] qui allait s'évanouissant, 8. ah! combien davantage le ministère de l'esprit ne

gravés sur la pierre, comme était le Décalogue, centre de la loi mosaïque, car, malgré leur origine divine, ces textes peuvent demeurer froidement étrangers aux profondeurs de l'âme, qui obéit à leurs prescriptions extérieures comme à une consigne dont le but et la plénitude de sens lui échappent.

Sûrement, d'après tout le contexte antérieur et ultérieur, Paul veut opposer son attitude à celle d'autres prédicateurs qui s'agitent dans Corinthe. Il ne faut pas voir en ceux-là, à cause de la nature du développement qui suit, et contre l'opinion de *Lütgert* et de *Schlatter*, des « gnostiques » qui auraient reproché à l'Apôtre de s'en tenir encore trop à la « lettre », et de voiler la liberté du Christ; ce sont bien plutôt (sans nier leur collusion possible avec de faux spirituels, v. *infra*, aux chap. x-xiii) des gens qui judaïsent, ne comprennent pas la *nouveauté* de l'Évangile, et n'en introduisent que timidement les données matérielles, à l'ombre de l'Ancienne Loi, comme s'il n'en était qu'un supplément. Ceux-là accusaient Paul de ne pas faire à Moïse la place d'honneur qui revient à ce maître des prophètes (*Bachmann, Belser*, etc., voir à la péricope suivante).

Or il leur est répondu que ce n'est plus Moïse et sa lettre qu'il faut prêcher. Dieu a fait Paul et ses auxiliaires capables de servir d'intermédiaires à la communication de l' « esprit » même, sans lequel la « lettre » de Moïse, réduite à sa teneur matérielle (comme toute loi purement extérieure, du reste) ne servirait à rien, ne pourrait empêcher la mort, et, bien plus, ne serait bonne qu'à « tuer » pour l'éternité ceux qui ne l'observent que par crainte ou intérêt, et qui, éclairés par elle sans être fortifiés, continuent malgré elle à commettre le mal avec moins d'excuses que s'ils étaient ignorants (*Gal., Rom.* vii). Il appartient à Paul de prêcher et répandre l'*esprit* de la Loi, épanoui dans une Loi meilleure qui abroge ou dépasse les prescriptions littérales de l'autre, lesquelles ont été seulement préparation et ont fini leur temps. Tel est son ministère, dont Dieu même a montré l'efficacité par le changement des cœurs, et la vitalité de tant d'existences qui se sont conformées à « l'esprit »; *car* (τὸ γὰρ γράμμα), « *si la lettre tue, l'esprit vivifie* ». Et on l'a bien vu; sa prédication n'a pas tué, elle a vivifié.

L'expression est saisissante, paradoxale, elle se gravera à jamais dans la conscience et la mémoire de la société nouvelle. C'est comme un résumé en deux mots de l'*Épître aux Galates* et de l'*Épître aux Romains*. Puisque Paul l'émet sans aucune explication, nous devons conclure (comme à bien d'autres indices) que sa théologie de la justification avait été prêchée par lui oralement en cette église (*Gutjahr*, al.; voir notre comm. de I *Cor.*, pp. xxxi, li-s., 436-s., al).

(Cette antithèse est si importante que nous devrons y consacrer une petite dissertation, après l'allégorie du « voile de Moïse »; v. Exc. vii, *infra*).

—— **A. 7.** Ici, jusqu'au v. 11, commencent de ces phrases elliptiques, à la concision obscure, n'empêchant d'ailleurs pas l'idée d'être tournée et retournée sans nécessité apparente, ce qui, dans certains passages de Paul, cause de grandes difficultés au traducteur, et l'oblige à user par ci par là de paraphrases, s'il veut faire saisir la pensée en ses nuances exactes. Pourquoi un bon écrivain comme l'Apôtre a-t-il procédé de la sorte? Voir *infra*, à **B.**

Il faut probablement joindre les mots ἐν γράμμασιν au nom διακονία τοῦ θαν. (*Plummer*)

τοῦ πνεύματος ἔσται ἐν δόξῃ; 9. Εἰ γὰρ ἡ διακονία τῆς κατακρίσεως δόξα, πολλῷ μᾶλλον περισσεύει ἡ διακονία τῆς δικαιοσύνης δόξῃ. 10. Καὶ γὰρ οὐ δεδόξασται τὸ δεδοξασμένον *ἐν τούτῳ τῷ μέρει *εἵνεκεν *τῆς ὑπερβαλλούσης δόξης. 11. Εἰ γὰρ τὸ καταργούμενον *διὰ δόξης, πολλῷ μᾶλλον τὸ μένον ἐν δόξῃ.

plutôt qu'au participe suivant ἐντετυπ. (*Bachmann, Windisch); ce* « ministère de la mort » consiste « en lettres *et* est gravé sur des pierres »; διακ... ἐν γράμμ. est elliptique, il faut sous-entendre quelque participe, comme « institué » mais, l'expression est encore moins étrange que par exemple, τὸ καθ' ἡμῶν χειρόγραφον τοῖς δόγμασιν, « l'acte [établi en forme de] préceptes qui était contre nous » (trad. *Lemonnyer*) de *Col.* II, 14. — ἐγενήθη ἐν δόξῃ n'est pas très clair; les uns donnent au verbe le sens fréquent de « commencer », « naître », et ce ministère aurait été « inauguré dans la gloire » par la théophanie du Sinaï (*Plummer,* al.); mais, comme il ne s'agit, dans tout le reste de la péricope et dans la suivante, que du reflet de la gloire de Dieu sur le visage de Moïse, et non de cette grande théophanie totale, nous comprenons plutôt, avec *Bachmann, Gutjahr* et d'autres, que la mission de publier le Décalogue, reçue par Moïse sur la montagne, *devenait* gloire, *se changeait* sensiblement en un éclat lumineux, δόξα, répandu sur sa face; *Bachmann* (p. 155, n. 1) donne de nombreux spécimens, (tirés de II *Macc.* VII, 8, VIII, 5, de B G U, des P. Oxyr., et particulièrement de *Galien,* ἐν τοσαύτῃ γεγονὼς δόξῃ) pour cet emploi hellénistique de γιν. ἐν signifiant le passage à un état. — τὴν καταργουμένην n'est pas à prendre au sens de l'abolition future de la loi mosaïque, (contre *vulg.* « quae evacuatur », et les médiévaux, *Bèze, l'ancienne version anglicane*, peu d'autres), puisque ce trait appartient encore au récit concernant la personne de Moïse (*Belser*); c'est un participe présent au sens d'*imparfait :* « qui s'évanouissait ». Sur les sens de καταργέω, v. notre comm. de I *Cor.*, pp. 39, 142, al.

Tout ce verset est inspiré d'*Exode* XXXIV, 29-35, avec des nuances d'interprétation que dans *Philon* aussi on y trouve jointes. Voir vv. suivants et Exc. VII, pour l'idée ajoutée au texte d'*Ex.*, que le reflet sur le visage de Moïse s'évanouissait peu à peu.

A. 8. οὐχί : la légère emphase qu'imprime au verset cette forme de négation, nous avons cherché à la rendre en ajoutant l'interjection « ah ». — ἔσται : ce futur signifie « est et restera », à cause du présent περισσεύει du v. suivant, qui montre que le ministère du N. T. possède déjà la gloire.

A. 9. Ellipse. — τῇ διακονίᾳ au lieu du nominatif dans ℵ, A, C, D*, F, G, al., e, *syr.* — Remarquer περισσεύει présent (*supra*). — δικαιοσύνης opposé à κατακρίσεως signifie « [communication de la] justice », et équivaut à δικαίωσις. Cfr l'*Epître aux Romains* et l'*Epître aux Galates*, en bloc.

A. 10. Καὶ γάρ, pour intensifier l'affirmation (*Lietzmann); c*'est pourquoi nous le rendons par « oui ». — ἐν τούτῳ τῷ μέρει : les uns joignent cette locution à οὐ δεδόξασται (*Hofmann, Meyer-Heinrici, Godet, Plummer, Belser, Menzies, Gutjahr, Lemonnyer, Windisch,* al.; *Estius :* « in hac comparationis materia »; déjà *Chrys* : ἐν τ. τ. μέρει, τοῦτ' ἔστιν κατὰ τὸν τῆς συγκρίσεως λόγον); et cela donne un sens très raisonnable : « n'a pas été glorifié sous ce rapport, sous cet aspect, dans ce cas (*Lietzmann*), ainsi considéré, à ce point de vue » de la comparaison avec la gloire du ministère de justice. Mais d'autres, par exemple *Bachmann,* relient ces mots au participe τὸ δεδοξασμένον qui les précède immédiatement; et cela nous plaît mieux. *Bachm.* traduit : « ce qui a été glorifié dans cette mesure partielle »; nous préférons « dans ce cas » (cfr IX, 3 : *Act.* XIX, 27, auxquels renvoie aussi *Lietzm.*) ou « dans cette matière » ou « dans ce rôle, cette fonction » (de Moïse). Le mot μέρος signifie à l'époque soit la portion assignée dans un partage, soit la partie d'un tout, — ce qui est le sens habituel chez Paul, — soit, souvent dans les papyrus, « genre d'occupation, d'affaires », ou « matière » dont

sera-t-il pas en gloire? 9. Car si le ministère de la condamnation [était] une gloire, le ministère de la justice l'emporte en gloire, à bien plus forte raison. 10. Oui, cela n'a pas été glorifié, ce qu'il y a eu de glorifié en ce rôle-là, par rapport à cette gloire suréminente. 11. Car si l'évanescent [a passé] par la gloire, le permanent — à bien plus forte raison — [est fixé] dans la gloire.

il s'agit (voir *Moulton-Milligan,* Voc.), et le sens de « fonction » ou « rôle » est fréquent chez les classiques. Il convient parfaitement ici, tandis que dans la première traduction, préférée des critiques, l'expression ἐν τ. τ. μέρει n'est guère qu'une redondance. — εἵνεκεν, forme exceptionnelle fréquente dans les LXX, et apparaissant aussi *Luc,* IV, 18; ἕνεκεν est la seule usitée dans les papyrus ptolémaïques (*Abel,* p. 10); ἕνεκα = « à cause de », ou « par rapport à » comme dans les « Mémorables » de *Xénophon,* IV, 3, 3, ou l'expression classique ἐμοῦ γ' ἕνεκα; ici il équivaut à « en comparaison de », « à côté de », « auprès de ». — τῆς ὑπερϐ. δόξης : l'article équivaut ici à un démonstratif : « *cette* gloire suréminente »; ὑπερϐ., cfr IX, 14, *Eph.* I, 19, II, 7, III, 19, l'adverbe ὑπερϐαλλόντως II *Cor.* XI, 23, et le substantif ὑπερϐολή quatre fois dans cette épître, une fois respectivement *Rom.,* I *Cor.* et *Gal.;* Paul est le seul auteur du N. T. à user de ces mots, en des passages emphatiques.

A. 11. διὰ δόξης,... ἐν δόξῃ. Faut-il voir une différence de sens marquée par cette différence des prépositions? Disons que c'est au moins très probable, avec *Plummer,* tandis que d'autres, comme *Gutjahr,* le jugent au moins possible. Il est vrai que Paul aime à varier ses prépositions (*Lietzm.*), mais il ne le fait guère d'ordinaire sans de bonnes raisons, pour marquer des nuances; tandis que le style sémitique s'efforce de changer les substantifs, adjectifs ou verbes pour dire toujours la même chose, et ne s'occupe guère des particules, Paul le dialecticien s'inquiète peu de répéter les mêmes substantifs, etc., mais fait grande attention aux petits mots qui expriment les relations entre ses idées. Ici il faut bien que la graduation exprimée dans tous les versets précédents soit maintenue au verset conclusif; donc — certainement pour nous — διά signifie ici le simple passage, et ἐν la permanence. La phrase, elliptique et très concise, exige encore l'insertion de plusieurs mots en français pour la clarté du sens.

B. 7-11. Paul, qui ne voudrait certes point sous-estimer, comme on l'en accuse, le rôle important et glorieux de l'Ancien Testament dans l'économie du salut, a pourtant charge de montrer combien le ministère du Nouveau, qu'il exerce, est supérieur à celui de l'Ancien, qu'on voudrait lui donner comme idéal ou comme régulateur.

Il le fait par une argumentation a *fortiori.* L'*Exode* rapporte que le visage de Moïse, quand il descendit du Sinaï porteur des tables de la loi, effraya par son éclat Aaron et tous les fils d'Israël. Aussi, quand il leur eut parlé, il le couvrit d'un voile, qu'il n'ôtait que pour retourner en présence de Yahweh. Saint Paul ajoute à ce récit un trait (qui lui servira pour l'allégorie de III, 12-18, v. *infra*), c'est que, sous le couvert de ce voile, l'éclat disparaissait graduellement, jusqu'à la prochaine entrevue avec Dieu (v. *infra,* 13 et Exc. VII). Ainsi la mission spirituelle confiée au législateur des Hébreux était déjà si glorieuse qu'elle *tournait* physiquement en une δόξα, une illumination matérielle sur les traits de sa figure (ἐγενήθη ἐν δόξῃ, v. 7) : mais pareil éclat n'était que transitoire (parce que la mission, expliquera-t-il, était transitoire elle-même).

Si Dieu a ainsi marqué la gloire d'un ministère qui n'était fait que pour un temps, d'un ministère qui, considéré à part de l'alliance future qu'il préparait, n'aurait été qu'un ministère de mort (v. *supra*) et de condamnation, durement et froidement signifiée en « lettres » inertes creusées dans la pierre, qu'en sera-t-il alors d'un ministère

bien plus élevé, qui doit, pour la durée du temps et de l'éternité, graver son effet dans les cœurs et mener les hommes à l'état de justice et de vie éternelle? L'Apôtre, dit *Sickenberger,* énonce une triple antithèse : la « mort », et l' « Esprit » vivifiant; — la condamnation, et la justification; — la caducité, et l'éternité. A la dernière phrase (v. 11), il passe implicitement de la figure au figuré : l' « évanescent », le transitoire (τὸ καταργούμενον) n'est plus seulement l'éclat passager de la face de Moïse, mais tout le système de l'Ancienne Loi et sa gloire dont les rayons étaient l'emblème; le « permanent » (τὸ μένον), c'est l'Evangile et sa gloire, qui n'est plus un reflet matériel emblématique, mais consiste, comme dit *Bachmann,* en toutes les manifestations de puissance extérieure et intérieure que Dieu accorde aux évangélistes et aux croyants. Cela n'est plus une préparation, c'est le définitif; les effets en dureront aux siècles des siècles, — comme la charité qui est toute cette loi et cette économie nouvelle, cfr I *Cor.* XIII, 8-13, notre commentaire.

Cette mise en contraste des deux alliances n'est pas seulement la doctrine de *Rom.* et de *Gal.;* elle est, dans son ampleur, et sa comparaison des « gloires » respectives, ainsi que *Belser* en fait la juste observation, comme un sommaire de l'*Epître aux Hébreux.*

Si le fond de ce passage est lumineux, la forme reste cependant un peu enchevêtrée et obscure. Paul se répète, se reprend, sans nul souci de bon style, comme un improvisateur à qui vient une grande idée dont il n'a pas mûri l'expression. Rappelons-nous qu'il *dictait,* — et du premier jet dictait un texte définitif, sans faire de brouillon au préalable. Nous n'avons pas ici un « style oral » artistique, au parallélisme varié et équilibré; c'est un « style parlé » sans élaboration, où les phrases se poussent et grimpent l'une sur l'autre pour se fournir de preuves ou d'instances. Toute intention oratoire n'est cependant pas absente; voulant magnifier le ministère apostolique, Paul répète sans cesse le mot « gloire » pour l'enfoncer dans l'oreille et dans l'esprit de ses auditeurs.

II. La hardiesse est le devoir des ministres de l'Évangile, qui ne peuvent donc se voiler comme Moïse (III, 12-IV, 6).

INTR. — *La conscience d'être agents d'une œuvre dont la gloire durera toute l'éternité donne aux vrais évangélistes l'audace de n'enseigner et de n'agir qu'à visage découvert, sans compromis, sans marchandage avec un passé aboli ou des intérêts humains inférieurs. Saint Paul s'en explique au moyen d'une allégorie sur* le visage voilé de Moïse, *représentant en cet état la* « lettre », *et dont il a parlé déjà ; maintenant il l'oppose au* visage découvert du Christ, *qui est l'*« esprit ». *Ce morceau est plein de sens, et d'une très haute poésie, mais l'interprétation n'en est pas sans difficulté. Dans les six premiers versets du chapitre IV, Paul tirera de sa méditation les conclusions pratiques concernant l'attitude des ministres de l'Évangile, et la liberté, la sincérité parfaites de leur prédication ; ainsi il revient à l'idée qu'il a exprimée d'abord au v.* III, 12.

CH. III, 12. Ἔχοντες οὖν τοιαύτην ἐλπίδα πολλῇ παρρησίᾳ *χρώμεθα·
13. καὶ οὐ καθάπερ Μωϋσῆς ἐτίθει κάλυμμα ἐπὶ τὸ πρόσωπον αὐτοῦ, *πρὸς τὸ μὴ

CH. III, 12. Donc, possédant une telle espérance, nous usons d'une grande hardiesse.
13. Et [ce n'est] pas comme Moïse, qui mettait un voile sur son visage,

A. 12. χρώμεθα est indicatif plutôt que subjonctif; cependant d, g, *Ambr*[r]. traduisent « *utamur* ». — παρρησία (de πᾶν et ῥητός) fréquent chez *Jean* surtout, huit fois chez Paul, signifie « hardiesse, liberté de langage, franchise ».

B. 12. L'espérance de produire des fruits éternels, en gloire éternelle, par un si grand ministère, doit inspirer nécessairement aux ministres de l'Évangile une grande confiance, une grande hardiesse dans leur manière de traiter avec Dieu (*Windisch*), mais surtout de parler aux hommes. C'est pourquoi ils n'ont pas besoin de s'appuyer de recommandations autres que leurs œuvres (*supra,* 1-3) et dédaignent toute demi-mesure, tout opportunisme de mauvais aloi dans la présentation de leurs doctrines et dans toutes leurs allures. Il y a toujours dans ces paroles un arrière-son de polémique, comme il ressort du développement qui leur sera donné IV, 1-6, *infra.*

—— **A. 13.** Phrase elliptique; sous-entendre « *nous ne faisons pas* » (comme Moïse), « *qui,* etc. » — Lire αὐτοῦ plutôt que ἑαυτοῦ de א, D, E, K. — ἀτενίζω = « fixer le regard », comme v. 7 *supra,* très fréquent dans les *Actes.* — πρὸς τὸ et l'infinitif, quatre fois dans les épîtres de Paul, signifie toujours le dessein de l'agent (v. *infra,* à **B**). — τέλος remplacé par πρόσωπον (« faciem ») dans A, f, *vulg.*, *Ambr*[r], — τοῦ καταργουμένου est rendu dans la *vulg,* par le présent « quod *evacuatur* », et le pronom neutre « *quod* » le rapporte à « *velamen* »; voir *infra,* **B.** — Paul utilise l'*Exode,* XXXIV, 33-35.

B. 13. A partir de ce verset jusqu'à la fin du chapitre (et même aux allusions disséminées IV, 3-6, v. *infra*), saint Paul affirme la *liberté* et l'intégrité de son message en l'opposant à l'attitude de Moïse décrite au ch. XXXIV de l'*Exode,* ce dont il fait une allégorie. Il est libre dans sa parole et ses attitudes parce qu'il prêche *l'esprit* même de la révélation, qui est la doctrine du Christ illuminateur et déificateur, tandis

*ἀτενίσαι τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ εἰς τὸ τέλος τοῦ καταργουμένου. **14.** Ἀλλὰ ἐπωρώθη τὰ νοήματα αὐτῶν· ἄχρι γὰρ τῆς σήμερον ἡμέρας τὸ αὐτὸ κάλυμμα ἐπὶ τῇ ἀναγνώσει τῆς

que Moïse, en tant que porteur d'un voile, symbolisait *la lettre* qui devait être abrogée, laquelle est encore la seule chose que voient les Juifs incrédules, avec l'illusion qu'elle dure toujours dans son éclat, et qu'elle les sauve. Il y a là un reproche implicite à ceux qui judaïsent et ne comprennent pas la liberté évangélique. Il ne faut pas perdre de vue ce but essentiel si l'on veut faire une exégèse exacte de ces versets, qui sont aussi difficiles que beaux. L'opposition de la « lettre » et de l'« esprit », exprimée dès le v. 6 (v. *supra*), au moment où Paul allait commencer à parler de Moïse, doit commander toute l'interprétation. La pensée de Paul, très riche et très nuancée dans son unité prégnante, poursuit son chemin sans aucun écart ni digression depuis le verset 6, où ont été prononcés les deux mots essentiels, les deux mots-clés, *lettre-esprit*.

Notre verset 13 ouvre donc l'exposé allégorique d'un très haut enseignement, gros de conséquences apologétiques contre certains détracteurs judaïsants. Il est dit dans l'Exode (voir les textes Exc. VII) que Moïse, une fois ses messages communiqués, mettait un voile sur sa face pour que l'éclat n'en éblouît pas les yeux du peuple. Son intention n'était pas autre; il voulait cacher la glorieuse irradiation divine; mais ce qui se trouvait être dissimulé en réalité aux regards d'Israël, c'était l'extinction graduelle de ces rayons (*Bachmann*). Nous pouvons voir dans la tournure de la phrase une sorte d'ironie, non certes contre Moïse, qui ne cherchait pas à tromper les Hébreux, mais contre la surestime de la Loi, dont la gloire était représentée par celle de Moïse, et nous pourrions ainsi paraphraser le texte : « pour cacher aux yeux des fils d'Israël *ce qui n'était pourtant, à leur insu, que* la cessation d'une chose évanescente ». Il ne s'agit directement que des rayons de Moïse (v. *supra* v. 7); seulement les versets suivants montreront que l'Apôtre en a fait un symbole : cette lumière que les témoins croient durable, mais qui s'atténue et meurt sous l'abri du voile, elle représente la gloire même de la Loi, dont cet éclat était le signe matériel, et qui sera transitoire comme son reflet. Ainsi *Plummer*, *Bachmann* qui a le mieux saisi ces nuances, *Menzies*, *Sickenberger*, *H. D. Wendland*, al. Ce n'est pas l'intention directe et explicite du récit de l'Exode (v. Exc. VII); mais une interprétation de Paul (*Lietzmann*, al.) qui voit dans l'action de Moïse et l'ignorance des Israélites concernant l'extinction de la lumière de sa face, comme une prophétie en acte (*Belser*) de ce qui devait être le sort des Juifs qui croyaient et croient encore leur loi définitive.

L'interprétation que nous donnons est loin d'être unanime. Beaucoup de commentateurs ont pris le participe καταργουμένου comme se rapportant directement à l'ancienne économie et non aux rayons de Moïse qui en étaient le symbole (1); ainsi *Chrys.*, *Augustin*, *Théodoret*, al., *Luther* qui fait le participe masculin et se rapportant à Moïse, *Gutjahr*, *Toussaint*, *Belser*, al.; pour eux le substantif τέλος, « fin », signifie soit l'abolition de la Loi par le Christ, soit le Christ comme « cause finale » de la Loi (cfr *Rom.* x, 4), ainsi *Theodt.*, *Luther*, *Estius*, *Corn. a Lap.*, *Cornely*, *Toussaint* al., comme si Dieu avait voulu cacher aux yeux des Hébreux la gloire future du Christ dont celle de Moïse était un symbole. Ces dernières opinions mettent d'abord dans l'Exode un sens qui n'y est pas explicitement et que Paul ne peut lui prêter (Dieu au contraire voulait que les vrais Israélites vissent l'« esprit » sous la

(1) La *Vulgate* (« quod evacuatur ») et les auteurs qui la suivent le rapportent plutôt au voile emblématique; *s. Thomas* et d'autres parlent du *voile du Temple* déchiré à la mort du Christ (*Mat.*).

pour que les regards des fils d'Israël ne fussent pas fixés sur la fin de l'évanescent. 14. Mais leurs pensées se figèrent; car jusqu'au jour d'à présent le même voile, à la lecture de l'alliance ancienne, demeure; [cela] ne

« lettre »), et toutes transportent explicitement dans l'image du v. 13 l'application spirituelle qui n'en sera faite qu'aux versets suivants, détruisant ainsi la savante progression de l'allégorie paulinienne. — Notre interprétation à nous a pour solide base le rapport évident et harmonique de ce verset 13 avec le v. 7 (v. *supra*).

——— **A. 14.** Ἀλλά réfère probablement la phrase et au verset précédent, et à παρρησίᾳ du v. 12, v. *infra* à **B**. — ἐπωρώθη : le verbe πωρόω signifie d'abord « endurcir », « pétrifier »; s'il s'agit d'yeux, comme *Job*, xvii, 7, sens dérivé : « aveugler ». — ἐπὶ τῇ ἀναγνώσει peut signifier soit « pendant la lecture » (dans la Koinè), soit « sur la lecture », c'est-à-dire « sur le sens de ce qui est lu »; pour le sens général, la différence n'est pas grande. — τῆς παλαιᾶς διαθήκης; c'est le seul passage de la Bible où l'épithète de παλαιά soit appliquée à l'économie mosaïque, quoiqu'on en trouve plus d'une fois l'équivalent, πρώτη *Heb.* viii, 13, ix, 15, et que l'adjectif καινή l'implique toujours comme contre-partie. C'est peut-être Paul qui a créé l'expression; le sens en est donné expressément *Heb.* viii, 13.

Les mots difficiles de ce verset sont μὴ ἀνακαλυπτόμενον ὅτι ἐν X. καταργεῖται.

μὴ ἀνακαλυπτ. est pour les uns un participe épithète ou explicatif se rapportant à κάλυμμα, κάλυμμα μένει (*Grecs; Ephrem., v. lat.*, d : « non revelatur quoniam... », g : « non revelatum quoniam... » *vulg., peš, Ambr*[r] : « non revelatur; quia in Christo evacuatur »; id. *Pélage*, etc., *Meyer-Heinrici, Hofmann, Schmiedel, Lietzmann, Plummer* comme probable, *Gutjahr, Menzies, Toussaint, Windisch, H. D. Wendland* etc.); *Luther* fait de μὴ ἀνακαλ. le prédicat de μένει. Alors ὅτι serait causal et signifierait « parce que » (« [le voile]... pas levé, parce que c'est dans le Christ que... etc. », *vulg., Ambr*[r], al., *s. Thomas, Estius, Cornely, B. Weiss, Lemonnyer* 1922, *Bousset, Schmiedel, Schnedermann Lietzmann, Plummer, Menzies*, le plus grand nombre); ou bien, comme *Gutjahr*, on trouve une construction prégnante où ὅτι est déclaratif : « sans qu'il (le voile) soit levé, [et qu'il soit révélé ainsi] qu'il (l'Ancien Testament) est abrogé dans le Christ », construction pénible. — D'autres considèrent μὴ ἀνακαλυπτόμενον comme un *accusatif absolu* (*Weizsäcker, Godet, Bisping, Schaefer, Moffatt, Meyer, Stanley, Bachmann, Lemonnyer 1905, Belser, Sickenberger*, al.) : « vu qu'il ne leur est pas dévoilé que c'est dans le Christ etc. ».

Au verbe καταργεῖται tous ne donnent pas non plus le même sujet. La plupart croient tout naturellement que c'est « l'*Ancien Testament* » (ἡ παλαιὰ διαθήκη), mais quelques-uns croient que c'est *le voile* (*Menzies* semble-t-il, *Lemonnyer* 1922, *Loisy, Windisch*), quoique le verbe καταργ., comme dit *Gutjahr*, soit difficilement applicable à un voile.

Cette variété d'opinions est assez embarrassante. Cependant nous n'hésitons point, d'abord à faire de παλ. διαθ. le sujet de καταργ., puis à prendre μὴ ἀνακαλυπτόμενον pour un participe absolu, avec ὅτι déclaratif; car, bien que la tournure soit assez rare toujours, et unique dans le Nouveau Testament, elle est parfaitement admissible dans la Koinè comme en classique (voir *Kühner-Gerth*, ii, 2, pp. 88-89, les nombreux participes de fondement ou de déclaration d'un fait ou d'une idée, ainsi δεδογμένον, εἰρημένον, γεγραμμένον, χρησθέν, προσταχθέν, chez *Thucydide, Platon*, al.), et elle donne un sens très limpide, le troisième membre du verset expliquant le deuxième : « *le même voile demeure à la lecture de l'Ancienne Alliance, cela ne leur étant pas dévoilé qu'elle est abolie dans le Christ* ».

A. 15. ἡνίκα ἄν (ἐάν), classique, ne se trouve dans le N. T. qu'ici et au verset

*παλαιᾶς διαθήκης μένει, *μὴ ἀνακαλυπτόμενον ὅτι ἐν Χριστῷ *καταργεῖται· **15.** ἀλλ' ἕως σήμερον ἡνίκα ἂν ἀναγινώσκηται Μωϋσῆς κάλυμμα ἐπὶ τὴν καρδίαν αὐτῶν κεῖται. **16.** Ἡνίκα δὲ* ἐὰν ἐπιστρέψῃ πρὸς κύριον, περιαιρεῖται τὸ κάλυμμα. **17.** Ὁ δὲ

suivant. — Remarquer que, du visage de Moïse, le voile passe ici sur « le cœur » des Juifs; dans cette psychologie le « cœur » est le siège de l'entendement comme des affections; cfr la « lettre » de 2-3, écrite dans le cœur de Paul et sur les cœurs des fidèles, même flottement du symbole.

B. 14-15. On peut relier 14ᵃ non seulement au verset précédent, mais aussi, avec *Godet, B. Weiss, Plummer,* au v. 12. Malgré le franc et clair langage (παρρησία) des évangélistes, la masse des Juifs du temps de Paul continue à ne pas voir, comme elle l'a fait au cours de toute son existence nationale, que l'économie du Sinaï n'était que transitoire et préparatoire, — tout comme ils n'apercevaient pas la fin du rayonnement sur le visage de leur législateur. C'est un fait permanent, sans distinction d'époques. Comme leur regard était arrêté par le voile, ainsi leurs pensées sont restées figées dans l'illusion. (Peu importe si *Windisch* objecte que le verbe est l'aoriste ἐπωρώθη, qui marque un fait transitoire, et non πεπωρώται, marquant la permanence; l'ignorance a commencé [*aor.*] symboliquement dès le Sinaï). Il n'y a pas du reste à insister ici, comme le font beaucoup d'auteurs, sur le rapprochement avec *Isaïe,* VI, 9, le jugement divin d'aveuglement porté contre Israël coupable, car rien n'indique que Paul y pense dans ce passage; il constate simplement un fait affligeant, et n'en donnera d'autre cause que la négligence des Juifs à chercher « l'esprit » de leur loi (implicitement au v. 16, *infra*).

Voici maintenant que Paul transporte ses lecteurs dans les assemblées des synagogues. Moïse est toujours là, parlant aux Juifs par ses livres. Ce n'est plus que l'*ancien* Testament, une alliance périmée (cette épithète d'« ancien », παλαιά, est d'une portée immense, cfr *Heb.* VIII, 13 : l'alliance du Sinaï, avec toute l'économie qu'elle instituait, est vieillie, usée, mourante ou morte, puisqu'il y en a une nouvelle). Cependant les Juifs ne le voient pas, parce que le même voile — pris ici au sens moral et spirituel — pend toujours entre leurs yeux et le vrai visage de Moïse, ou le vrai sens de sa révélation, qui enseignait elle-même son caractère transitoire (cf. *Rom., Gal., Héb.* passim). Par une hardie transposition, qui n'a rien d'illicite ni d'obscur, puisque l'idée d'obstacle apporté à la vision reste toujours la même, Paul fait voir maintenant ce voile tendu sur les cœurs, sur les yeux spirituels des Israélites; et en effet, ce n'est pas la faute de Moïse ni de l'Ancien Testament, qui fut inspiré de Dieu et reflète aussi la gloire divine, si l'on ne voit pas que ce n'est plus qu'une vieillerie, une lumière ayant perdu toute raison d'être pour elle-même, qui a été réduite à rien, abolie (καταργεῖται) en se perdant dans l'éclat du Christ qu'elle prédisait et qui est venu avec une révélation et toute une économie définitives; ce qui empêche les Juifs de le comprendre, c'est l'endurcissement (ἐπωρώθη), l'aveuglement volontaire de leurs cœurs (*Belser*, al., cfr *infra*, IV, 3-ss).

—— **A. 16.** On ne peut dire que ce verset soit une citation biblique expresse, mais c'est à coup sûr une adaptation au présent sujet d'*Exode,* XXXIV, 34 (LXX), dont il s'inspire et pour la construction et pour presque tous les termes; voici le texte : ἡνίκα δ' ἂν εἰςπορεύετο Μωϋσῆς ἔναντι κυρίου λαλεῖν αὐτῷ, περιῃρεῖτο τὸ κάλυμμα ἕως τοῦ ἐκπορεύεσθαι. Le sujet inexprimé de ἐπιστρέψῃ πρὸς κύριον (substitué à εἰσπορ. Μ. εν. κυρ. λαλ. α.) est, selon les divers auteurs, soit « un homme » en général, τις (*Origène*), ou Moïse pris comme type (*Calvin,* al.), ou Israël (*H. D. Wendland*, al.), ou ἡ καρδία αὐτῶν du verset précédent; c'est cette dernière opinion qui paraît être la plus simple, et le mieux aller au contexte, v. *infra,* **B.** On discute aussi pour savoir si κύριος désigne

leur étant pas dévoilé que dans le Christ elle s'évanouit. **15.** Mais jusqu'aujourd'hui, chaque fois qu'on lit Moïse, un voile est tendu sur leur cœur. **16.** Chaque fois pourtant qu'il se tourne vers le Seigneur, le voile est enlevé. **17.** Mais le Seigneur est l'esprit; or, où est l'esprit du Seigneur,

Yahweh (*Chrys.*, *Theod. Mops.*) ou le Seigneur Christ, v. *ibidem.*; *fuld.* porte « ad Deum ».

A. 17. Sur le sens de δέ, v. *infra*, **B.** — L'interprétation de 17a est très variable; mais il faut au moins tenir pour indiscutable que τὸ πνεῦμα (malgré l'article, qui sert à déterminer le sens, v. *infra* **B**) est le prédicat, et ὁ κύριος le sujet. — Cfr III, 6, où πνεῦμα s'oppose à γράμμα.

B. 16-17. Ces versets sont au cœur de tout l'enseignement, direct ou allégorique, qui s'étend de III, 4 à IV, 6, et de toute l'apologie de Paul contre les judaïsants, pour défendre sa liberté de vrai ministre du Nouveau Testament, n'ayant rien de commun avec les opportunistes et les « brocanteurs » d'évangile. Mais leur vraie portée échappe à beaucoup.

L'Apôtre vient donc de parler de l'aveuglement des Juifs. Durera-t-il indéfiniment? C'est encore l'exemple de Moïse qui sert pour la réponse. Chaque fois, dit l'*Exode*, que le législateur remontait prendre les ordres de Yahweh (κύριον dans les LXX), il ôtait de sa face le voile qui la cachait aux Israélites. Ainsi en sera-t-il de ses adeptes. Lorsque leur cœur (*Godet*, *Lietzmann*, *Gutjahr*, al.), ou le peuple mosaïque que son chef figurait (*Schnedermann*, *Corssen*, *Bachmann*, *Windisch*. *Toussaint*, *H. D. Wendland*, al.), se tournera vers la Source et l'Auteur de sa Loi, ou chaque fois que n'importe qui en général (*Origène*, *S. Thomas*, *Heinrici*, *Schmiedel*, *Belser*, *Plummer*, *Lemonnyer*, *Loisy*, *Menzies*, al.) se retourne vers Dieu, alors tout voile est enlevé, l'inintelligence s'en va. Ici le nom κύριος, pour les uns, représente Dieu, le Dieu qui parlait sur le Sinaï (ainsi des Pères, *Gutjahr*, *Belser*), mais pour la généralité, le Christ. Une discussion sur ce point n'a pas grande portée, puisque, pour saint Paul, le Christ est certainement Dieu; et quand les Israélites se tournaient vers Dieu du fond du cœur, que ce fût avant ou après l'Incarnation, c'est toujours, dans la doctrine paulinienne, le Christ, le Christ déjà annoncé avant son existence historique, qu'ils reconnaissaient sous la lettre de leurs Écritures, dont il est « *l'esprit* » (voir verset 17); pour eux alors Moïse, c'est-à-dire son enseignement, se dégageait du voile qui masquait son vrai rôle, ils reconnaissaient que ce rôle avait été de les préparer à connaître le Christ.

Si Paul énonce dans ce verset une vérité applicable à toute conversion, il n'en pense pas moins en premier lieu aux fils de sa race; il avait vu beaucoup de conversions parmi eux, il était Juif lui-même. Ici brille donc une lueur des grandes espérances qu'il devait exprimer *Rom.* XI sur la conversion d'Israël.

Jusqu'à présent, les difficultés ne sont pas grandes. Mais nous voici arrivé au fameux verset 17, qui donne lieu à tant de discussions parmi les commentateurs.

Disons d'abord comment nous concevons son lien organique avec le contexte (car ce n'est nullement une parenthèse, quoi qu'on en ait dit) : *Celui qui s'est tourné vers le Seigneur a vu tomber le voile* (v. 16) *et par conséquent il contemple le Seigneur à découvert.* Mais, *voyant le Seigneur, il voit le véritable objet*, il voit l'esprit *de toute la révélation,* l'esprit qui vivifie (*supra*, v. 6) *et non plus la lettre qui tue après avoir condamné et asservi* (*voir aux* vv. 6, 7, 9); par conséquent il devient libre (17b), *car nul ne peut entrer en contact avec l'esprit qui donne la vie sans trouver la liberté, — cette liberté que Paul possède en grand et qu'il veut, en tout ce passage, justifier contre ceux qui la lui reprochent* (*voir v. 12*, supra, *et IV, 1-ss.*, infra).

κύριος τὸ *πνεῦμά ἐστιν· οὗ δὲ τὸ πνεῦμα κυρίου, ἐλευθερία. 18. Ἡμεῖς δὲ πάντες ἀνακεκαλυμμένῳ προσώπῳ τὴν δόξαν κυρίου κατοπτριζόμενοι τὴν αὐτὴν εἰκόνα μεταμορφούμεθα ἀπὸ δόξης εἰς δόξαν, καθάπερ ἀπὸ κυρίου *πνεύματος.

Le tout est de bien comprendre et traduire, en ne négligeant aucune ressource du contexte, la proposition ὁ δὲ κύριος τὸ πνεῦμά ἐστιν. Sur cette question si discutée, nous ne connaissons point d'exposé meilleur ni plus clair que celui du P. *Prat*, dans « la théologie de Saint Paul », II, note T. Nous le suivons pour l'ensemble, et nous faisons nôtres ses conclusions.

Tout d'abord, le texte est assuré. et il ne faut pas, comme *Baljon* ou d'autres, chercher à corriger ὁ δὲ κύρ. en οὗ δὲ κύριος ou οὗ δ' ὁ κύριος (ce qui répondrait d'ailleurs assez bien au sens, mais serait moins expressif, moins frappé, v. *infra*).

Les deux substantifs étant accompagnés de l'article (ὁ, τό). on ne peut déterminer en toute rigueur grammaticale lequel est le sujet et lequel est le prédicat. Aussi les Pères grecs, *Athanase* (« De Trinitate et Sp. sancto ». PG, XXVI, c. 545), *Chrys.*, *Théodore de Mopsueste* et *Théodoret* (ces deux derniers en insistant), *s. Basile, Œcumenius*, ont-ils pu faire de Pneuma le sujet; la phrase signifierait que l'Esprit, le Saint-Esprit vers lequel se tourne le chrétien comme Moïse vers Yahweh, est le Seigneur, c'est-à-dire Dieu (voir *Prat*, loc. laud., II). Chez les Latins. la *Glose ordinaire* affirme : « Ordo verborum est : Spiritus sanctus est dominus », et *Haymon, Hervé, Lombard*[1], *Thom.*[1], *Lyr.*, al. disent la même chose; eux, ils comprennent : « le Saint-Esprit est seigneur, maître » (*ibid.*). Une suggestion de *Hort* (voir *Menzies*, p. 25), qui propose de substituer κύριον à κυρίου dans 17^{b}, et de comprendre : « Là où l'Esprit est maître (κύριον neutre, pris adjectivement), est la liberté », reviendrait à la même exégèse. Mais tous les autres modernes, et avec raison, sont d'avis que, dans cette proposition à double article, il y aurait une équivoque inadmissible si la fonction de sujet n'appartenait pas au premier nom : « Le Seigneur est l'esprit ». Rien. dit *Prat*, ne justifierait l'inversion si τὸ πνεῦμα était sujet.

Il faut donc traduire : « *Le Seigneur est l'esprit* ». Mais « le Seigneur », qui est-ce? Et comment devons-nous comprendre : « l'esprit »?

Le Seigneur, étant donné l'usage invariable de saint Paul, est certainement *Jésus-Christ*. Nous avons vu que, même dans son adaptation du texte de l'Exode au v. 16 (et souvent ailleurs dans ses citations bibliques, où apparait κύριος), Paul applique ce nom au Christ, au moins dans son acception dernière.

Maintenant, « l'esprit »?

Grande divergence entre les auteurs. Nous discuterons leurs opinions variées à l'Exc. VII. Voici celles qu'il ne faut pas admettre :

1° « Pneuma » n'est pas ici un concept d'*espèce*, « esprit » au sens de « possesseur d'une nature spirituelle », comme dans I *Jean*, « Dieu est esprit ». L'article mis devant le prédicat (chose significative surtout en grec) montre qu'il a la même extension que le sujet, qu'il désigne donc une grandeur individuelle (*Bachmann*). Contre tous les syncrétistes qui veulent faire dire à Paul que le Christ (glorieux) est d'une substance éthérée ou fluidique, d'après la philosophie ou la mystique de l'hellénisme. Pareille assertion, même si elle n'était pas, comme elle est, pure fantaisie, n'aurait aucun rapport avec le contexte. — Ce serait du reste également un hors-d'œuvre inutile à l'argumentation que d'affirmer ici que le Christ est d'essence divine (contre *Eusèbe*, al. et beaucoup de modernes), ce dont aucun fidèle ne doutait, ou qu'il est, en tant que Dieu, de même essence que le St-Esprit, la doctrine de la Trinité n'étant pas ici en cause (contre *Meyer-Heinrici, Toussaint, Holzmeister, Sickenberger*, al.).

2° La phrase ne signifie pas l'identité personnelle du Christ et de l'Esprit-Saint, ce qui serait contraire à tout le Nouveau Testament, et à Paul lui-même, qui exprime

[est] la liberté. 18. Quant à nous, reflétant tous sur un visage sans voile la gloire du Seigneur, nous sommes métamorphosés à la même ressemblance, de gloire en gloire, comme par l'action du Seigneur, [qui est] l'esprit.

très souvent la distinction. Contre tous ces hétérodoxes modernes pour qui l'Esprit-Saint opérant dans l'Eglise n'est que le Christ ressuscité et glorieux.

3° Le texte ne signifie pas non plus — au moins premièrement et *in recto* — une identité « dynamique » entre le Christ et l'Esprit-Saint, comme formant une source commune des opérations de la grâce. Contre *Bisping*, *Plummer*, *Holzmeister*, *Gutjahr*, *Fillion*, *Windisch*, al. Car les mots disent plus que : « le Seigneur et l'Esprit sont intimement unis dans leur opération »; ils expriment une *identité*.

4° Enfin, il ne me paraît pas non plus entièrement satisfaisant d'entendre, avec le catholique *Belser* et d'autres, que (sans qu'il soit fait mention expresse du Saint-Esprit), « le Christ est l'esprit », en tant qu'il est « le principe de la vie plus haute, surnaturelle, l'unique fondement de la vie en esprit, etc. », comme Jésus dit dans le 4e Evangile : « Je suis la Lumière », « Je suis la Vie ». Plusieurs fois, assurément, Paul joint dans ce sens le mot πνεῦμα, pris comme nom d'essence (voir Comm. I *Cor.* Exc. v), au nom du Christ, par exemple I *Cor.* xv : εἰς πνεῦμα ζωοποιοῦν. Mais, dans notre passage présent, il y a τὸ πνεῦμα, donc πνεῦμα n'est pas pris dans un sens appellatif, ni d'extension plus grande que le sujet auquel il est attribué. D'ailleurs encore, le rapport au contexte n'aurait pas ainsi toute la précision qu'on peut lui donner.

Voici donc notre interprétation, celle qui tend à se généraliser parmi les exégètes orthodoxes, et qui était déjà indiquée ou pressentie autrefois par *Origène*, par *saint Thomas* (après mention de celle de la Glose), et d'autres :

Pour avoir le sens exact de τὸ πνεῦμα « l'esprit », il n'y a pas à chercher hors de notre épître, ni du contexte le plus proche. Au v. 6, qui commande tous ces développements sur Moïse et l'Ancien Testament, Paul l'a suffisamment précisé : c'est l'opposé de « la lettre », γράμμα. La « lettre », ou ce que voit dans les Écritures l'intelligence obscurcie, matérielle, des Juifs non éclairés, c'est Moïse couvert du voile, et mal compris; l'« esprit », ou le profond sens divin de l'Ancien Testament, c'est le Christ, — le Christ annoncé comme futur au temps de Moïse, maintenant présent et dévoilé tout à fait (v. 18, *infra*), mais qui était toujours le but de l'enseignement des saintes Lettres, le principe qui les inspirait, l'objet qui les animait, bien que seulement entrevu, d'un sens sauveur. Dès que cet « esprit » est aperçu, la gloire transitoire de Moïse ne risque plus d'empiéter sur la sienne, puisque le voile a disparu, que Moïse reste toujours tourné vers la Divinité et brillant de son reflet, que la lettre n'est plus « lettre », lettre qui tue, puisqu'elle n'arrête plus les regards, et sert tout entière à mener à l'esprit.

Cette opposition « lettre-esprit » est une antithèse constante chez Paul; elle reparaît *Rom.* II, 29, cfr II, 27, et VII, 6. Nous y reviendrons plus bas. Pourquoi ne serait-elle pas déjà exprimée dans notre verset, que seule elle suffit à mettre en parfaite harmonie avec tout le morceau qui le contient? On objectera bien que le v. 6 est éloigné du v. 17, et que le mot γράμμα n'est pas répété dans l'intervalle; mais, répond *Bachmann*, tous les versets intermédiaires en ont maintenu l'idée présente au lecteur, puisqu'il n'y était question que de loi écrite sur des pierres, de lecture de Moïse ou de l'Ancien Testament. Depuis le v. 6, il n'y a eu aucune rupture, aucune digression dans la pensée de l'Apôtre.

Voilà donc le sens essentiel d'« esprit » en notre passage. Mais, virtuellement et nécessairement, le même mot évoque, en plus de l'idée de « vrai sens », « sens profond », celle de *puissance*, puisque « l'esprit vivifie »; une fois qu'il est saisi, il

CH. IV, 1. Διὰ τοῦτο, ἔχοντες τὴν διακονίαν ταύτην, καθὼς ἠλεήθημεν, οὐκ ἐνκακοῦμεν, 2. ἀλλὰ ἀπειπάμεθα τὰ κρυπτὰ τῆς αἰσχύνης, *μὴ περιπατοῦντες ἐν πανουργίᾳ

opère dans les âmes, et ainsi sont connotées toutes les opérations de la grâce qui procèdent de la foi et de la charité qui l'accompagne. Par là même le Saint-Esprit, leur principe efficient, est, peut-on dire, noté aussi *in obliquo*. Et lorsque Paul continue sa phrase ainsi : « *Mais là où est l'esprit du Seigneur, est la liberté* » (17[b]), le mot « esprit » désigne, en plus de la véritable intelligence de la révélation, tout entière concentrée dans la connaissance du Christ, l'ensemble des forces illuminatives, opérantes, transformatrices qui sont dans le Christ; par conséquent on peut voir directement, si l'on veut, le Saint-Esprit en ce second membre de phrase, puisque c'est le Christ rédempteur et triomphant qui l'envoie (*Act.* I, 5, 8, II, 33, cfr *Jean* XIV-XVI, al.) et qui gouverne par lui l'église et les âmes rachetées. Le passage se fait sans heurt de l'acception formelle à l'autre, du Christ-objet qui « est l'esprit » au Christ qui possède et distribue l'esprit, ou qui envoie le Saint-Esprit. — Cette intelligence de l'esprit des saintes Lettres et cette communication de l'esprit du Christ donnent la *liberté*, cette liberté chrétienne exaltée I *Cor.*, *Rom.* et *Gal.* et que les apôtres doivent manifester à un degré supérieur.

Les derniers mots du v. 18 (v. *infra*) confirmeront cette interprétation. Les éclaircissements qu'elle demande encore seront donnés à l'EXCURSUS VII.

——— **A. 18.** *Marcion* a pour ce verset un texte particulier : ἡμεῖς ἤδη (pour δὲ) (πάντες manque) ἀνακεκαλυμμένῳ προσώπῳ *τὸν χριστὸν* (pour τὴν δόξ. κυρ.) κατοπτριζόμενοι..... ἀπὸ δόξης *κυρίου* (addition exégétique) εἰς δόξαν, καθάπερ ἀπὸ κυρίου *πνευμάτων* (pour πνεύματος), cfr INTR., p. LXII.

κατοπτριζόμενοι : le sens de ce verbe pourrait être « voir », « contempler » dans un miroir comme dans *Philon*, « Legis Allegor. » III, 33, où Moïse dit à Dieu : « Ne te dévoile pas à moi par le ciel... ou simplement par quelque objet de la création, μηδὲ κατοπτρισαίμην ἐν ἄλλῳ τινὶ τὴν σὴν ἰδέαν, ἢ ἐν σοὶ τῷ Θεῷ, « et puissé-je ne contempler ton idée en rien autre chose qu'en toi, Dieu ! » C'est le sens adopté par les Latins, *vulg.* (« speculantes »), *Ambr*[r]., *Pélage, Aug.*, puis *Lap.*, *Cornely*, *B. Weiss, Toussaint, Lemonnyer* 1905, *Windisch*. al. Mais le sens de « réfléchir » comme un miroir (*Plutarque*, « Morales », 894[d]) est celui de *Chrys.*, *Théodoret, Estius, Schaefer, Lietzmann, Plummer, Bachmann, Belser, Menzies, Lemonnyer* 1922, *Sickenberger*, etc., et il est préférable (v. *infra*, à **B**).

τὴν αὐτὴν εἰκόνα μεταμορφούμεθα. Pour le verbe μεταμ., cfr *Rom.* XII, 2, et *Mat.* XVII, 2, *Marc* IX, 2, dans la scène de la Transfiguration. L'accusatif sans préposition, τὴν αὐτ. εἰκόνα, est « accusatif de l'objet interne » (*Bachmann*), ou bien il marque, à la façon usitée surtout chez les poètes, le but du mouvement (*Abel*, p. 175). — ἀπὸ δόξης εἰς δόξαν. L'addition de Marcion (*supra*) est explicative, et, d'une manière analogue, *Chrys.* et *Théodoret* l'entendent ainsi : « de la gloire (de l'Esprit) en (notre) gloire »; id. *Bengel, Belser*, al.; mais il est mieux de le comprendre d'un simple accroissement continu de la gloire reçue, dans la métamorphose progressive, cfr *supra*, II, 16, « de mort en mort, de vie en vie », et *Rom.* I, 17. V. *infra*, **B**. — Après καθάπερ, *Belser, Windisch*, beaucoup d'autres, voudraient sous-entendre quelque chose comme εἰκός ἐστιν = « ainsi qu'il convient » (de la part du Seigneur); ce n'est pas nécessaire, v. **B**. *infra*.

Le plus difficile est de comprendre les derniers mots, ἀπὸ κυρίου πνεύματος, car grammaticalement ces génitifs pourraient se rendre de diverses manières : 1° on peut faire dépendre πν. de κυρ. : « par le Seigneur de l'esprit » (ainsi *Erasme, Rückert, Lietzmann, Sickenberger, Windisch, H. D. Wendland*, al.; cfr *Marcion*, ἀπὸ κυρίου πνευμάτων); 2° dépendre κυρίου de πνεύματος : « par l'esprit du Seigneur »

Ch. IV, 1. Pour cette raison, puisque nous avons ce ministère, selon la miséricorde qui nous fut faite, nous ne défaillons point, 2. mais nous avons mis de côté les dissimulations de la honte, nous qui ne marchons pas dans

(ainsi *s. Ephrem, Ambr*[r]., *Calvin, Lemonnyer, Toussaint, Gutjahr, Callan, Sales,* al.); 3° faire de κυρ. une apposition à πν. : « par l'Esprit [qui est] Seigneur » (ainsi *Hort* qui a proposé de faire κυρίου adjectif, v. *supra*); 4° de πνεῦμα une apposition à κυρίου : « par le Seigneur [qui est] l'Esprit » (ainsi *peš., Chrys., Théodoret, De Wette, Bachmann, Plummer, Menzies, Loisy, Belser* génitif de qualité, *Delafosse, Prat;* voir celui-ci, *loc. laud.*, V). Pareille apposition s'est déjà rencontrée III, 3 : ἐν πλαξὶν καρδίαις σαρκίναις. Nous adoptons cette quatrième interprétation, voir nos raisons plus bas.

B. 18. La conclusion de l'allégorie est exultante. Nous tous — c'est-à-dire tous les croyants — nous n'avons pas de voile (puisque nous avons percé la « lettre » et possédons la révélation directe de l'Évangile), pas de voile qui nous empêche de voir « l'esprit », le Christ; et c'est comme Moïse quand il se tenait devant Dieu au Sinaï. Mais nous n'en portons pas davantage, à la différence de Moïse, qui nous cache au regard des hommes (à cause de notre « liberté » ἐλευθερία, v. 17). Qu'en résulte-t-il? C'est que nous voyons toujours la gloire du Christ, gardant nos visages tournés vers lui, et, comme Moïse reflétait *temporairement* la gloire de Yahweh qu'il avait vu, nos visages réfléchissent continuellement l'éclat du Christ-Dieu (vrai sens de κατοπτριζόμενοι, d'après tout le contexte si l'on n'oublie pas la comparaison avec Moïse) (1). Et cet éclat (au sens spirituel, bien entendu), dépasse l'illumination de Moïse, tant en durée qu'en intensité (*Windisch*). Cette illumination continue fait que l'éclat de notre visage spirituel va grandissant toujours; « de gloire en gloire », marque le progrès, plutôt que le simple fait d'être éclairés « par la gloire du Seigneur » devenant « notre gloire » (v. *supra,* **A.**). Par là tout notre être subit une métamorphose graduelle (« de gloire en gloire ») et nous nous transformons de façon à reproduire de mieux en mieux l'image du Christ, qui est l'image parfaite de Dieu (τὴν αὐτὴν εἰκόνα; cfr IV, 4; *Col.* I, 15). Cette assimilation du croyant au Christ est la grande idée fondamentale du « paulinisme », cfr *Rom.* VIII, 18, I *Cor.* XV, 44-suivants, *Phil.* III, 21, et bien d'autres passages. Merveilleux effet qui ne peut manquer de s'accomplir, puisque nous sommes sous l'action du Seigneur, notre intelligence se portant toujours directement sur l'« esprit », non sur une lettre, c'est-à-dire sur « le Seigneur, [qui est] l'esprit », ἀπὸ κυρίου πνεύματος, voir au v. 17. Il s'agit donc de l'*efficience* de cette présence spirituelle du Christ réverbérée dans nos âmes (*Plummer,* al.) et pas seulement de la *convenance* qu'il y a pour la générosité du Seigneur à illuminer ses fidèles (cfr *Ambr*[r] : « talem gloriam dari quae sublimitati congruat dantis »).

Une idée complémentaire, que suggère toute l'allégorie, et qui inspirera d'ailleurs le début du chapitre suivant, c'est que les vrais chrétiens, et tout spécialement les apôtres, qui ont fonction d'instruire et d'édifier, illuminent par l'éclat de leur doctrine et de leur vie les autres hommes qui ont des yeux pour voir. De toutes façons, les évangélistes (et chaque croyant doit l'être dans sa mesure) sont donc dans une condition passive et active supérieure à celle de Moïse et des croyants de l'Ancienne Loi (Voir *infra,* à IV, 6).

(1) Ce sens est impliqué également dans l'autre interprétation (« speculantes »), car, dit s. *Thomas, ad loc.*, la connaissance est une assimilation à l'objet vu. Et si l'on regarde le soleil, la face est illuminée. — *Gutjahr* qui, au v. 16, a voulu voir dans κύριον non Jésus-Christ, mais la Divinité, doit soutenir alors pour κατοπτ. le sens de « regarder dans un miroir », ce miroir étant l'humanité du Christ, sa vie terrestre, qui est le miroir des perfections divines. Explication cohérente, mais pas avec tout le contexte.

μηδὲ δολοῦντες τὸν λόγον τοῦ θεοῦ, ἀλλὰ τῇ φανερώσει τῆς ἀληθείας *συνιστάνοντες ἑαυτοὺς πρὸς πᾶσαν συνείδησιν ἀνθρώπων ἐνώπιον τοῦ θεοῦ.

3. Εἰ δὲ καὶ ἔστιν κεκαλυμμένον τὸ εὐαγγέλιον ἡμῶν, ἐν τοῖς *ἀπολλυμένοις ἐστὶν

On voit que nous avons choisi, pour l'interprétation de ἀπὸ κυρίου πνεύματος, la traduction qui met le mieux ces mots en harmonie avec le verset précédent, et qui d'ailleurs, au présent passage, est autorisée par l'exégèse des Pères grecs.

Que la « métamorphose » des croyants qui s'assimilent au Christ soit d'ordre spirituel, et ne consiste pas, contre certaines théories de syncrétistes modernes (v. Exc. VII, *infra*), dans la germination et le développement secret de je ne sais quel corps éthéré, nous en avons une preuve (s'il était besoin d'en chercher contre ces fantaisies érudites) dans un texte clair de Paul, *Rom.* XII, 2, où il est dit que la « métamorphose » consiste en une rénovation de l'intellect, νοῦς : « μεταμορφοῦσθαι τῇ ἀνακαινώσει τοῦ νοός ».

Le v, 18, à cause de ce mot μεταμορφ., reporte l'esprit de beaucoup d'exégètes vers le récit de la Transfiguration dans les Synoptiques. L'analogie est assez fortuite, et ne donne pas droit d'inférer, ni avec *Feine* (« Jesus Christus und Paulus », pp. 144-149) que Paul se soit inspiré ici de ce souvenir évangélique, ni encore bien moins, avec des théologiens libéraux qui vont de *Pfleiderer* (« Urchristentum ») à *Goguel* (RHR, 1920), que le récit synoptique dépende de II *Cor.* III, 18.

—— **A. IV, 1-2.** Les témoins se partagent entre ἐγ(ν)κακοῦμεν et ἐκκακοῦμεν, mais les deux ont le même sens, « se décourager », « se laisser aller à la négligence ». — καθ. ἐλεήθ. cfr I *Cor.* VII, 25. — ἀπειπάμεθα, une de ces formes en α au lieu de ο qui se rencontrent dans la κοινή, *Polybe,* LXX, N. T. — τὰ κρυπτὰ τῆς αἰσχύνης. Le mot de « honte » est-il à prendre en un sens objectif (de choses qui sont véritablement honteuses, comme *Phil.* III, 19, al.) ou subjectif (d'un sentiment de honte qui peut ne pas être justifié, de fausse honte, comme *Rom.* I, 16 et II *Tim.* I, 8)? Pour le premier sens se prononcent *Lietzmann*, *Toussaint*, *Windisch*, al., mais pour le second le plus grand nombre, *Plummer, Bachmann, Belser, Gutjahr,* etc., et nous croyons que c'est l'interprétation la mieux fondée, puisque le but de Paul est de défendre sa liberté et sa franchise (παρρησία, v. 12, *supra*). Naturellement il faut écarter des opinions isolées comme celle de *Théodoret*, qui pense ici à la circoncision, et de *Calvin* qui parle des ornements philosophiques que Paul rejette; elles n'ont aucun appui dans le texte présent. L'aoriste ἀπειπάμεθα signifie que Paul a mis toute fausse honte de côté, d'un seul coup, une bonne fois pour toutes, quand il est entré dans l'apostolat (*Bachmann, Gutjahr*). On pourrait rendre familièrement les mots en français par « les cachotteries de la timidité, *ou* de la fausse honte ». — πανουργίᾳ, cfr *infra,* XIII, 3. — δολοῦντες τὸν λόγον τοῦ θεοῦ, cfr II, 17, καπηλεύοντες; le verbe δολόω, ici « falsifier » ou aussi bien « déguiser », n'apparaît pas ailleurs dans le N. T. — συνιστάνοντες, cfr III, 1, et plus bas V, 12, VI, 4; la répétition de ce mot montre comme toute la section se tient.

B. IV, 1-2. Après cette haute « digression » doctrinale et mystique, Paul reprend le fil de la pensée exprimée au v. 12, concernant la franchise de la prédication évangélique, fruit de cette liberté (v. 17) que donne la connaissance de l'esprit de la révélation. Ces versets se joindraient aussi bien, pour le contenu et pour le style, à III, 6 (*Windisch*), sans qu'il y ait cependant aucun lieu de soupçonner le passage intermédiaire d'interpolation ou de déplacement, puisque c'est cette allégorie du voile qui contient la justification de l'attitude des apôtres.

Donc, chargés qu'ils sont du ministère de l'alliance nouvelle et définitive (*supra,* III, 6-suivants), non à cause de leur mérite mais par la miséricorde de Dieu (*supra,*

l'astuce ni ne déguisons la parole de Dieu, mais qui, par la manifestation de la vérité, nous recommandons nous-mêmes à toute conscience humaine, à la face de Dieu.

3. Si pourtant il est encore voilé, notre évangile, c'est chez ceux qui se

III, 4-6a), cette miséricorde à laquelle Paul attribue tout ce qu'il peut réaliser comme apôtre, et même simplement d'être digne de foi (I *Cor.* VII, 25), les évangélistes se remplissent de courage et sont mis au-dessus de toute défaillance (οὐκ ἐγκακ.). Ils ont rejeté toute fausse honte, toute ruse de prudence humaine dans la proclamation de l'Évangile (*supra*, II, 17). Ce ne sont pas gens à chuchoter dans le secret de petits lambeaux de leur doctrine accommodés au goût de quelques auditeurs, des progagandistes qui dissimulent en partie leurs vraies intentions, des « Winkel-apostel », comme les Allemands disent. Il y en a peut-être de tels à Corinthe; mais Paul ne leur ressemble en rien. Si on l'accuse d'astuce (πανουργία, cfr *infra*, XI, 3), pareille calomnie ne peut l'atteindre, lui qui prend garde de rien dissimuler ou altérer de la pure parole de Dieu (II, 17), et qui, agissant en pleine lumière sous le regard divin (ἐνώπ. τ. θεοῦ), ne compte que sur la manifestation de la vérité sans voile, mais y compte fermement, pour oser se recommander lui-même, non pas aux seuls Corinthiens, mais à tous les hommes (v. *supra*, III, 1-3), en faisant fond sur les lumières que leur donne leur conscience morale (συνείδησις) pour leur faire reconnaître sa droiture et l'autorité de sa mission (cfr I, 14).

C'est le ton d'apologie qui reprend, et va toujours s'accentuant. Nous sentons que Paul repousse des accusations, qui demeurent encore pour nous assez imprécises, mais devront certainement se préciser par la suite. Et, à sa manière de polémiste redoutable, il se défend en portant la guerre chez ceux qui l'ont attaqué. Non, assure-t-il, ce n'est pas lui qui aurait besoin d'user d'astuce,... *comme d'autres,* qu'il ne désigne pas encore; car, *lui*, il n'a pas à cacher de petites manœuvres pour falsifier l'évangile, etc. (cfr II, 17 et III, 1).

Il est clair qu'il vise quelqu'un, — et de telle façon qu'il ne pourra manquer plus tard de le démasquer. C'est aux chapitres X-XIII que la chose sera faite. Ces premiers grondements de polémique, encore vagues et étouffés, ont certainement bien plutôt l'air de préparer une explication décisive que d'en rappeler une qui aurait été déjà donnée. Là-dessus, je pense qu'aucun bon psychologue ne me contredira, et il faudra s'en souvenir quand viendra le « problème des Quatre Chapitres » (voir Exc. XIV).

Notons pour l'instant que Paul prend déjà ses positions pour assurer sa victoire; la plus forte, l'essentielle, il la prend dans la transcendance même de l'Evangile qu'il a mission de prêcher, Dans sa défense belliqueuse, il passe insensiblement d'une allégorie où ne paraissaient visés que les Juifs purement incrédules, à l'attaque contre des Juifs mal convertis, des judaïsants, — et d'autres avec eux.

——— **A. 3.** ἐν τοῖς ἀπολλυμ., cfr I *Cor.* I, 18, pour le mot et le sens, et *supra*, II, 15. — ἔστιν κεκαλ. : la tournure avec le participe parfait signifie que l'évangile *reste voilé*. Cfr *supra*, 14-16, 18.

A. 4. ὁ θεὸς τοῦ αἰῶνος τούτου. Par crainte de favoriser gnosticisme et manichéisme, beaucoup de Pères grecs et latins, *Irénée* (« Adv. haer. », III, 7, 1), *Origène, Tertullien, Hilaire, Chrys., Aug., Theodt.*. ont disloqué cette expression, pour entendre θεός du vrai Dieu, et faire de τ. αἰῶνος τ. un génitif dépendant du mot éloigné τῶν ἀπίστων : « Dieu a aveuglé les pensées des infidèles de ce siècle ». S. Augustin (*contra Faustum*, XXI, 2) dit que la plupart des catholiques l'entendent ainsi de son temps. Évidemment pareille opinion n'a plus qu'un intérêt historique. S. Paul parle du « dieu de ce siècle », de Satan, qu'il appelle ailleurs (*Eph.* II, 2) « le prince de la puissance

κεκαλυμμένον, 4. ἐν οἷς *ὁ θεὸς τοῦ αἰῶνος τούτου ἐτύφλωσεν τὰ νοήματα *τῶν ἀπίστων εἰς τὸ μὴ αὐγάσαι τὸν φωτισμὸν τοῦ εὐαγγελίου τῆς δόξης τοῦ Χριστοῦ, ὅς ἐστιν εἰκὼν τοῦ θεοῦ.

5. Οὐ γὰρ ἑαυτοὺς κηρύσσομεν, ἀλλὰ Χριστὸν Ἰησοῦν κύριον, ἑαυτοὺς δὲ δούλους

de l'air », τὸν ἄρχοντα τῆς ἐξουσίας τοῦ ἀέρος, et qui est nommé trois fois chez *Jean,* par la bouche du Seigneur, « le prince, ἄρχων, du monde » (*Joh.*, XII, 31, XIV, 30, XVI, 11); cfr le sens de τῶν ἀρχόντων τοῦ αἰῶνος dans I *Cor.* II. 6, 8, voir notre commentaire. Il n'y a rien là de manichéen; le diable, comme un usurpateur, domine le monde infidèle par la corruption morale, et prétend en être prince (voir la Tentation dans les Synopt.). Aucun sens gnostico-marcionite non plus, comme le reconnaît *Windisch;* naturellement *Delafosse,* avec sa marotte de Marcion, découvre ici le Dieu des Juifs. Voir sur cette question la bonne dissertation de *Plummer,* pp. 114-116. — τὰ νοήματα τῶν ἀπίστων est une construction assez irrégulière; l'adjectif απ. se réfère à un αὐτῶν *pensé* par saint Paul (*Lietzmann*), et cela se rend très bien ainsi en français : « a aveuglé leurs pensées d'infidèles », des infidèles qu'ils sont.

πρὸς τὸ μὴ αὐγάσαι : le verbe αὐγάζω (de αὐγή, « éclat », « vive lueur »), très littéraire, ne se rencontre qu'ici dans le N. T., très rarement dans les LXX, et nulle part dans les papyrus (cependant διηύγαζεν Pap. Lond. 130[70], du Ier ou IIe siècle, *M.-Mill.*). Il peut être intransitif et signifier « briller », ou transitif soit dans le sens d' « éclairer », (*Euripide*) soit en celui de « voir clairement », « fixer les yeux sur » quelque chose. *Nägeli* (« Wortschatz », p. 25), lui accorde ce dernier sens qui se trouve chez *Sophocle,* « Philoctète » 217. C'est celui que nous choisirons, à la différence de D[2-3]. E, K, L, P (qui ajoutent αὐτοῖς après αὐγ.), *vulg.* (« ut non fulgeat illis), *syr.*, *got.*, *éth.*, les anciens tels que *Chrys.*, *Ephrem,* al. et *Bachmann, Belser, Gutjahr,* al., mais avec *Lietzmann, Lemonnyer, Loisy, Delafosse, Windisch,* al., parce qu'il est très bien en situation et rappelle ἀτενίσαι de III, 13, où le sens est analogue, et à cause de l'absence de αὐτοῖς. Le livre de la *Sagesse* (VII, 26), qui est très littéraire aussi, emploie le nom composé ἀπαύγασμα.

τὸν φωτισμὸν τοῦ εὐαγγελίου τῆς δόξης τοῦ Χριστοῦ, accumulation de génitifs qui nous montre l'esprit de Paul gêné sous la pression d'idées qui l'enthousiasment. Cet état lyrique est signalé par l'emploi de mots très recherchés, comme tout à l'heure αὐγάσαι, et maintenant φωτισμός. Ce dernier, également absent des papyrus, et trouvé six fois seulement dans les LXX, reparaîtra au v. 6, et nulle part ailleurs dans le N. T. (On sait que le langage ecclésiastique l'a appliqué plus tard au baptême). Il peut signifier l'illumination au sens transitif, ou au sens passif de « lumière reçue »; le sens actif nous semble préférable ici, à cause du v. 6, v. *infra;* il est d'ailleurs de beaucoup le plus courant.

εἰκὼν τοῦ θεοῦ, dit encore du Christ *Col.* I, 15; cfr *supra,* III, 18; τοῦ ἀοράτου θεοῦ L, P, *syr*[h]., glose explicative, empruntée à *Col.*

B. 3-4. Grande est donc la sincérité des prédicateurs authentiques de l'Évangile, la clarté illuminatrice qui sort de leur enseignement (φωτισμόν actif, effet de l'apostolat), qui met sous les yeux de tous la gloire du Christ, dans sa réalité non atténuée, autant du moins qu'elle peut être vue ici-bas. La parole qui fait connaître la vie du Sauveur et son message — (c'est cela l'Évangile) — dévoile en lui la parfaite expression humaine des perfections divines, vu qu'il est l'image du Père et Dieu lui-même, comme Paul l'enseigne, d'une manière explicite ou implicite, en tant de passages de ses lettres. Déjà la doctrine du Logos se prépare (*Plummer*), ou plutôt elle existe dans son essence, et cherche son expression dernière.

Pourtant à certains yeux, dans le champ même où est prêché l'Évangile, cette

perdent qu'il est voilé, 4. ceux chez qui le dieu de ce siècle a rendu aveugles leurs pensées d'infidèles, pour qu'ils ne fixent pas les yeux sur l'illumination de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu.
5. Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais le Christ Jésus, comme Seigneur, et nous-mêmes [nous nous déclarons] vos serviteurs à

clarté n'apparaît pas. Un voile reste tendu entre eux et la lumière. Mais ce voile n'est qu'une taie dans leurs yeux eux-mêmes, et c'est l'action de Satan, régnant sur le monde par les erreurs et les passions coupables des hommes, qui a produit et maintient cet aveuglement. La cause de leur ignorance, c'est qu'ils ne veulent pas voir, qu'ils ont des pensées et des goûts d' « infidèles » (ἀπίστων, dit par prolepse, *Belser*) tels que si l'Évangile leur est présenté, sa lumière les blesse, et ils ne veulent ni ne peuvent, par là même, distinguer ce qu'il est; il leur reste « voilé », parce qu'ils sont, par leur faute, sur le chemin de la perdition, et ne cherchent pas à en sortir (ἀπολλυμένοις).

Ce passage rappelle l'enseignement des premiers chapitres de I *Cor.*, sur les « psychiques », Juifs ou Grecs. Il est dit que la « gloire du Christ » leur demeure cachée, comme il l'était là de la « Sagesse de Dieu ». Quels sont ici ces hommes « qui se perdent »? Tous ceux qui résistent à l'Evangile connu, c'est-à-dire les ἄπιστοι, ceux qui refusent d'y croire; les deux expressions sont certainement de même extension, et il n'y a pas à chercher de nuances distinctives, comme certains commentateurs. Ce sont d'abord des Juifs et des païens réfractaires de mauvaise foi, ceux pour qui le « parfum du Christ » crucifié est « une odeur de mort » (v. *supra*, II, 16); mais n'y a-t-il pas aussi dans ces paroles de Paul, comme *Gutjahr* et d'autres l'observent, un sérieux avertissement contre des hommes qui professent bien le christianisme, — des judaïsants d'après tout le chapitre, — et qui pourtant ne veulent pas comprendre l'Évangile tel qu'il est et que les vrais apôtres le présentent, accusant Paul de prêcher une doctrine trop abstruse, incompréhensible ou destinée à flatter les païens, qui n'est pas d'accord avec l'authentique parole de Dieu révélée à Moïse? Ainsi, à côté du reproche d'une liberté trop audacieuse, on en aurait lancé contre lui un autre inconciliable en apparence, celui de petites roueries d'opportuniste dans son ministère d'enseignement. Toutes ces insinuations, ces feux croisés de la calomnie, dans la complexe réalité des situations historiques, peuvent très bien se combiner, en des bouches diverses et parfois dans les mêmes bouches. Que Paul les mêle ici, dans ce morceau apologétique dicté d'une seule haleine et avec un certain emportement, cela montre que le moment n'était pas encore venu pour lui d'éclaircir et de séparer les divers aspects d'une défense qui lui tenait tant à cœur. Tout sera démêlé dans les chapitres finaux (qui doivent donc être postérieurs, voir l'Exc. XIV). Pour l'instant, l'Apôtre demeure dans les principes, et avertit seulement ses contradicteurs sournois, opposés à la pureté de la prédication évangélique, qu'ils prennent garde d'être ou de se mettre, égarés par Satan (dont vraiment il parle beaucoup en cette épître), sur les voies de la perdition! Au chap. XI, 13-15 (v. *infra, ad loc.*), il parlera des mêmes personnages, et cette fois-là il sera net à souhait! Ici il ne fait que se préparer incidemment à la bataille, avec quelques allusions fugitives à l'adversaire actuel, absorbé et transporté qu'il est à la pensée de la grandeur de l'Evangile dont le Christ lui a confié la mission.

—— A. 5. γάρ montre que ce verset a une valeur explicative par rapport à ce qui précède. — Avec *Lemonnyer, Plummer, Belser, Gutjahr* (contre *Bachmann*, al.), je considère κύριον comme étant « prédicatif » d'un attribut de Χριστόν Ἰησοῦν à cause du δούλους qui suit et avec lequel il fait antithèse. — ἑαυτοὺς δὲ δούλους ὑμῶν dépend, comme

ὑμῶν διὰ Ἰησοῦν, 6. ὅτι ὁ θεὸς ὁ εἰπών· « ἐκ σκότους φῶς λάμψει », *ὃς ἔλαμψεν ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν πρὸς φωτισμὸν τῆς γνώσεως τῆς δόξης τοῦ θεοῦ ἐν προσώπῳ Χριστοῦ.

X. I. κυρ., de κηρύσσομεν (κηρύσσω = proclamer), par manière de parler hardie, très possible en grec, mais qui n'est bien saisissable en français que si l'on fait varier le verbe. C'est le seul passage où Paul se dise expressément « serviteur » de ses convertis; mais, pour le sens, on peut comparer I *Cor.* III, 22 : « Tout est à vous, soit Paul, soit Apollos, etc. » Pour διὰ Ἰησοῦν ℵ, A**, des mins., *Marcion, vulg.* (« per Jesum ») ont lu διὰ Ἰησοῦ ce qui signifie que Jésus est celui qui donne à l'Apôtre cette humilité; sens également très admissible, mais moins bien appuyé.

A. 6. Phrase elliptique, ou anacoluthe; il faut au moins suppléer ἐστιν, οὗτός ἐστιν, devant ὅ; ἔλαμψεν; à moins que ὅς ne soit supprimé, comme en D*, F, G, 36, e, *vulg.* (« ipse »), *Chrys.*, *Tert.*, *Ambr*[r]. — On lit l'aor. infin. λάμψαι (1) au lieu de λάμψει, dans ℵ[3], C, D, E, F, G, H, K, L, P, *Latt.*, *Got.*, *arm.*, ce qui fait une proposition infinitive, sans rien altérer du sens; peut-être est-ce une correction apportée pour ne pas mettre en style direct dans la bouche de Dieu une phrase qui n'est pas rapportée en ces termes dans les Écritures (cfr *Gen.* I, 3). Le verbe λάμπω, poétique, qui ne se trouve qu'ici chez Paul (et cinq fois ailleurs, *Mat.*, *Luc*, *Act.*) est presque toujours intransitif, et il l'est ici certainement pour ἔλαμψεν aussi bien que pour λάμψει; il ne faut donc pas traduire (comme *Menzies*, al.) : « Dieu... qui [l'] a fait briller (cette lumière) dans nos cœurs », mais : « qui a brillé (Dieu lui-même) dans nos cœurs ». — φωτισμόν au sens actif. comme ci-dessus (v. à **B**; avec *Menzies*, al., contre *Lietzmann, Bachmann, Lemonnyer, H. D. Wendland*, al.); encore une cascade de génitifs, comme au v. 4. — τῆς δόξης τ. θεοῦ ἐν προσώπῳ Χριστοῦ : sous-entendre quelque chose comme λαμπούσης entre τ. θ. et ἐν πρ. : « de la gloire de Dieu [qui resplendit] sur le visage du Christ ».

B. 5-6. Pourquoi l'Apôtre a-t-il affirmé si hardiment qu'il faut être aveuglé par Satan pour refuser de voir la lumière de son évangile? C'est qu'il est l'évangile de la gloire du Christ, éclairant par elle-même, et non celui d'un Paul ou d'un homme quelconque. Si c'était Paul ou ses collaborateurs qui mettaient en avant leurs personnes, leurs idées, leurs désirs, s' « ils se prêchaient eux-mêmes » (comme des malveillants l'en accusent, et comme, assurément, « certains » autres le font), alors ceux qui ne croient pas à leur prédication, ou qui la blâment, seraient excusables. Mais eux qui ont reçu la vraie mission évangélique ne se comportent pas ainsi; ils présentent Jésus-Christ, lui seul, en le proclamant unique Seigneur et maître; pour eux, qui prétendent-il être? Les serviteurs de ceux à qui ils portent la bonne nouvelle, et au salut de qui toute leur activité et leurs peines sont consacrées (cfr I *Cor.* III, 22, et IX, 19-22). L'humilité de ce rôle, ils s'y cantonnent « à cause de Jésus », pour lui attirer les cœurs, et pour l'imiter, lui qui s'est fait « esclave » (*Phil.* II, 7). Ainsi, en pratique, pour l'amour du Christ et le succès de l'Évangile, Paul tempère-t-il à l'occasion (jamais au détriment de la vérité, bien entendu), la fière revendication de liberté qu'il vient de proférer (v. *supra*, v. 12); il se rappelle peut-être ici la modération voulue qu'il a montrée dans la « visite intermédiaire », et qui l'a fait prendre en dédain par des orgueilleux (v. *supra*, Exc. II et III).

Les prédicateurs ne sont rien, ce n'est pas leur personne ou leurs idées qu'il faut voir dans l'Évangile, pour trouver un prétexte à en décliner l'appel; parce que (ὅτι

(1) λάμψαι, (admis de *Merk*), dans cette phrase et à cette époque de la langue, ne peut guère être l'aoriste optatif.

cause de Jésus. 6. Parce que le Dieu qui a dit : « La lumière resplendira du milieu des ténèbres », [c'est lui] qui a resplendi dans nos cœurs pour illuminer par la science de la gloire de Dieu, [brillant] sur le visage du Christ.

du v. 6) ce ne sont pas eux proprement qui prêchent, c'est Dieu, dont ils ne sont que les instruments, les porte-voix (v. *infra*, v 20). En effet, le Dieu qui, au premier jour du monde, a fait par sa parole la lumière sortir des ténèbres, c'est le même Créateur qui, dans les ténèbres de leurs cœurs (Paul pense à ce qu'il était avant le chemin de Damas, *Estius, Schmiedel, Bachmann, Belser, Gutjahr*, al., et à son ignorance naturelle), a fait jaillir sa propre lumière. Les termes sont formels : Dieu en personne, l'hôte des âmes dont il fait son temple (1 *Cor.*, passim, al.), a resplendi (ἔλαμψεν) dans leurs cœurs. C'est sur le *visage* de Moïse que son reflet avait brillé, tout extérieurement; mais c'est dans *le cœur* des apôtres qu'invisiblement Lui-même resplendit, pour l'instruction et le salut de tous. Leur humanité avec ses ignorances et ses faiblesses n'est pas un voile qui puisse cacher l'Illuminateur; car par leurs œuvres et leurs paroles que dirige et qu'inspire ce Maître intérieur qui est Lumière, cette illumination passe et agit au dehors (πρὸς φωτισμόν actif) pour produire en d'autres âmes qui les écoutent la connaissance (*Menzies :* « to light up the knowledge »), la science, la vue spirituelle de « la gloire de Dieu », telle qu'elle brille en sa perfection « sur le visage du Christ », du Christ qui est « l'esprit », le sens, le but de toute révélation divine, gloire stable et complète qui éclipse et absorbe totalement ce reflet passager qui éclaira autrefois les traits de l'ancien Législateur (v. *supra,* III, vv. 10, 11, 13).

Ainsi se termine, par l'application à l'apostolat de Paul, cette comparaison allégorique avec Moïse dont certains exaltaient les faveurs et la révélation commençante contre celles des Apôtres, c'est-à-dire au détriment du Christ. C'est le cœur, le sommet doctrinal, dominant toute contingence personnelle, de la grande apologie que contient cette épître. La plénitude et le lyrisme des dernières phrases, où l'émotion embarrasse la dictée, ont quelque chose de sublime.

Nous traitons dans un excursus des données complémentaires qui contribuent à éclaircir entièrement cette allégorie, en face de diverses théories contemporaines.

EXCURSUS VII. — LE RAPPORT DES DEUX ALLIANCES SOUS L'ALLÉGORIE DU VOILE DE MOÏSE. LA LETTRE ET L'ESPRIT.

Bien que les années passées aux pieds de Gamaliel aient certainement familiarisé Paul avec la haggada et les midraschim, l'allégorie n'est pas un mode d'enseignement qui soit habituel à l'orateur « direct » qu'il était, et il faut reconnaître que, lorsqu'il l'aborde, il ne sait pas en écarter toute espèce d'obscurité. Cela ne lui arrive d'ailleurs, de construire des allégories au propre sens, que lorsqu'il parle de l'Ancien Testament, en des passages destinés évidemment à faire impression sur les Juifs ou sur des Judéo-chrétiens, amateurs de cette forme d'exposition, qui entendraient ou liraient ses lettres. A part notre passage, il ne s'en rencontre qu'un autre exemple bien strict, dans l'*Épître aux Galates* IV, 21-31, où les deux épouses d'Abraham, Sara et Agar, la femme libre et l'esclave, figurent les deux Testaments. Ainsi c'est encore dans l'une des « Grandes Épîtres », à cette époque de la vie de l'Apôtre

où il devait abattre l'agitation judaïsante, et convaincre tous les baptisés de la « justification par la foi », doctrine qui n'est pas, comme nous l'avons dit ailleurs, le centre même du paulinisme, mais qui découle immédiatement de la vérité centrale, « l'union des croyants au Christ » en communauté de vie, et devait être inculquée fortement à ceux qui ne comprenaient pas quelle est l'unique et pure manière d'entrer dans une pareille communion.

Or, nous l'avons dit, et nous le verrons bien plus clairement par la suite, une invasion d'erreurs judaïsantes menaçait alors Corinthe, et constituait le principal danger pour l'église, la principale cause (non la seule pourtant) du refroidissement survenu entre Paul et certains groupes des fidèles. Il était donc essentiel, tant pour la pureté de la foi que pour défendre l'autorité apostolique, d'insister sur la vraie nature des rapports entre l'ancienne et la nouvelle économie. C'est pourquoi Paul a recours à ce procédé rare, mais qu'il jugeait très efficace avec des Juifs, de l'allégorie.

Plus tard l'*Épître aux Hébreux,* s'inspirant de sa doctrine, proposera aussi aux Juifs convertis la fameuse allégorie de Melchisédech (*Heb.* VII) et celle du Tabernacle (*Heb.* IX).

* * *

Paul a trouvé sa matière allégorisable dans le « *voile de Moïse* », symbole du caractère incomplet, obscur et transitoire de la révélation ancienne, d'une « lettre » qui peut mettre obstacle à la pleine intelligence des voies du salut, mais obstacle que la venue du Christ a supprimé pour tous, qu'ils soient Juifs ou Gentils, pourvu que leurs cœurs se laissent toucher et mouvoir par l'esprit de Dieu.

Voici le texte de l'Exode sur lequel il s'appuie :

EXODE, XXXIV, 29. Moïse descendit de la montagne du Sinaï, ayant dans sa main les deux tables du témoignage, et il ne savait *pas que la peau de son visage était devenue rayonnante* pendant qu'il parlait avec Jéhovah. 30 Aaron et tous les enfants d'Israël virent Moïse, et, comme la peau de son visage rayonnait, *ils craignirent de s'approcher de lui.* 31. Moïse les appela, et Aaron et les princes de l'assemblée revinrent auprès de lui, et il leur parla. 32. Ensuite tous les enfants d'Israël s'approchèrent, et il leur donna tous les ordres qu'il avait reçus de Jéhovah sur le mont Sinaï. 33. *Lorsque Moïse eut achevé de parler, il mit un voile sur son visage.* 34. Quand Moïse *entrait devant Jéhovah* pour parler avec lui, *il ôtait le voile jusqu'à ce qu'il sortît;* puis il sortait et disait aux enfants d'Israël ce qui avait été ordonné. 35. Les enfants d'Israël *voyaient le visage de Moïse qui était rayonnant;* et Moïse *remettait le voile* sur son visage, jusqu'à ce qu'il entrât pour parler avec Jéhovah (tr. *Crampon*).

Les mots קָרַן עוֹר פָּנָיו, (v. 29) que la Vulgate a rendus par la traduction « *cornuta esset* facies » (les « cornes de Moïse », cfr *Aquila*), signifient (cfr *Heb.* III, 4, al.) que des rayons lumineux émanaient de son visage; LXX : « ἦν δεδοξασμένη (glorifiée) ἡ ὄψις τοῦ χρώματος τοῦ προσώπου αὐτοῦ ». Ainsi le *Targum d'Onkelos,* et le *Targum de Jérusalem I.* La Bible dit seulement, il est vrai, qu'Aaron et les Hébreux eurent d'abord peur d'approcher; mais saint Paul commente très légitimement ce trait à la manière de *Philon* (« Vie de

Moïse », I, 2) : « κατέβαινε πολὺ καλλίων τὴν ὄψιν ἢ ὅτε ἀνῄει, ὡς τοὺς ὁρῶντας τεθηπέναι καὶ καταπεπλῆχθαι, καὶ μηδὲν ἐπιπλέον ἀντέχειν τοῖς ὀφθαλμοῖς δύνασθαι κατὰ τὴν προσβολὴν ἡλιοειδοῦς φέγγους ἀπαστράπτοντος ». « *Il descendait avec un visage beaucoup plus beau que lorsqu'il était monté, en sorte que ceux qui le voyaient furent saisis de stupeur et si frappés, qu'aucun regard ne pouvait tenir contre le jet de cette lumière étincelante comme celle du soleil* ». Les rabbins expliquaient que cet éclat était un reflet de la magnificence de Yahweh, ou de la Torah que Moïse avait écrite en encre de feu, ou des Tables de la Loi, ou une récompense de l'humilité de Moïse qui n'avait pas voulu repaître ses yeux de la gloire de la Shekinah (voir *Strack-Billerbeck,* pp. 513-515). Ce qui est plus important à noter, comme contraire à saint Paul, c'est qu'il n'est pas dit dans cette littérature que l'éclat fût passager; le *Targ. Onk.,* à *Deut.* XXXIV, 7, dit même qu'il ne s'était pas altéré lorsque Moïse mourut à 120 ans, et *Simeon ben Jochaï* (*Pesikta rabba,* 21, 102ª) prétend qu'il brillait encore perpétuellement dans le secret de son tombeau. Mais, dans le texte du Pentateuque, il n'est fait mention de cette « gloire » de Moïse que là où il est montré dans le rôle de promulgateur de la loi sinaïtique, et Paul a compris — ce qui devait être une interprétation reçue à son époque, puisqu'il ne l'a pas justifiée d'un seul mot — que le rayonnement allumé au voisinage de Yahweh dépendait de ce voisinage, et ne subsistait pas si Moïse s'en tenait trop longtemps éloigné. Mais la chose est plutôt présupposée que dite en termes clairs; on s'explique donc comment beaucoup de commentateurs ont partout directement rapporté le participe καταργουμένην, — μενον, — μένου (vv. 7, 11, 13), à la mission de Moïse qui finissait à l'arrivée du Christ, et non à l'éclat matériel lui-même,

Ce concept de « gloire », δόξά (כָּבוֹד hébr.), remplit l'Ancien Testament, et il est donc bien arbitraire de chercher, avec l'école d'histoire des religions, l'origine des applications qu'en fait Paul dans la mystique païenne (iranienne ou non) de la Lumière à l'époque de Paul et après, comme *Reitzenstein* H. M., *G. P. Wetter* Phos, *Böhlig*, pp. 97-ss., *Windisch*, etc. Paul a pu étendre l'usage de ce mot au-delà des habitudes des LXX, mais toujours dans la même ligne; la gloire de Dieu, et chez lui celle du Christ, s'étend aux hommes rachetés, d'après sa doctrine fondamentale de l'union vitale du Christ et des fidèles. Il n'y avait nul besoin pour cela de recourir à une mystique étrangère. (Pour πνεῦμα, v. *infra*).

L'Exode n'explique pas pourquoi Moïse se mettait un voile, mais le contexte explique assez qu'il le faisait pour ne pas éblouir plus longtemps qu'il n'était nécessaire les regards des Hébreux. Penser que c'était aux yeux de Paul une occultation symbolique, et calculée de la part de Moïse, de la gloire du Christ futur reflétée par avance sur son visage, ce n'est qu'une interprétation théologique de commentateurs chrétiens. Le rabbinisme n'a pas spéculé sur le voile de Moïse; d'après *Strack-Bill.,* il faut descendre jusqu'à *Raschi* (XIᵉ s.) pour entendre exprimer l'idée que le voile était tendu sur les rayons de la gloire, afin que tous ne pussent s'en repaître; il ne dit pas suivre en cela une ancienne tradition.

Il est dit dans l'A. T. que Moïse mettait le voile seulement après avoir achevé de parler au peuple. *Saint Augustin,* qu'ont suivi beaucoup d'autres, a donc

une interprétation forcée et inexacte, quand il dit (*Serm.* LXXIV, 5) : « La voix de Moïse résonnait à travers le voile, mais la face de Moïse n'apparaissait pas; ainsi de nos jours la voix du Christ retentit aux oreilles des Juifs par la voix des anciennes écritures; ils entendent leur voix, mais n'aperçoivent pas la face de Celui qui la fait retentir ». S'il en avait été ainsi, tous les détails de la scène-type trouveraient une correspondance plus facile dans l'application que fait l'Apôtre; mais l'allégorie, nous l'avons vu, n'est pas tout à fait si équilibrée, et elle porte sur un point un peu plus difficile à saisir : de même que les Hébreux ne voyaient pas sur la face de leur Législateur, à cause du voile, mis après qu'il leur avait parlé, l'effacement progressif de la lueur divine, ainsi les Juifs contemporains, quand ils sont en face de Moïse leur parlant par les Écritures, ne s'aperçoivent pas que la « lettre » de cette parole n'est qu'un son du passé; c'est seulement quand ils se tournent vers le Seigneur qu'ils comprennent, comme les chrétiens l'ont compris déjà, que sous la lettre il y a « l'esprit », que Moïse, au sens vrai et profond, leur parlait en réalité du Christ, ou, pourrait-on dire, que le Christ déjà s'adressait à eux sous la lettre de Moïse.

Le changement que subit l'image au v. 14 complique encore un peu l'allégorie : le voile, qui était un voile matériel placé devant la face de Moïse, devient un voile spirituel tendu devant l'intelligence des auditeurs de sa Loi. Mais cette transposition s'explique d'elle-même, puisque c'est toujours un voile, un obstacle à la vision, là de la lueur divine qui annonçait quelque chose de plus brillant et de plus stable, ici de l'esprit qui est la lumière à la fois voilée et annoncée par la lettre. *S. Thomas* explique avec une précision très exacte le jeu des figures : « Il faut savoir qu'un voile est dit placé sur quelque chose d'une double manière : ou il est placé sur l'objet de la vision, pour qu'il ne soit pas vu, ou sur celui qui voit, pour qu'il ne voie pas. Au temps de l'ancienne loi, le voile était mis sur les Juifs de l'une et de l'autre façon. Car leurs cœurs étaient aveuglés..., à cause de leur dureté, et l'Ancien Testament n'avait pas encore été accompli, car la vérité n'était pas encore venue. En signe de quoi le voile était sur la face de Moïse, et non sur leurs faces à eux. Mais, à la venue du Christ, le voile a été enlevé de la face de Moïse, c'est-à-dire de l'Ancien Testament, car il est déjà accompli, et cependant il n'a pas été enlevé de leurs cœurs ».

Quelques auteurs ont cru faciliter l'intelligence de ce passage en supposant que Paul, parlant du voile qui arrête la vue des Juifs, allégorisait un objet matériel : soit le voile rituel, ou *tallith,* que portent les fidèles de la Synagogue, soit les étoffes de soie ou de velours brodé dont sont entourés les rouleaux de la Torah quand ils reposent dans « l'arche », voilée elle-même d'une tenture. Mais il n'y a pas lieu de s'arrêter à de pareilles précisions. D'abord le « tallith » n'empêche pas de lire, et l'usage ne s'en est probablement pas répandu avant le IVe siècle de notre ère (voir *comm.* de I *Cor.,* intr. au ch. XI); et, pour que les rouleaux de l'Écriture soient déployés et lus, il faut bien les dégager de leur enveloppe.

Prenons donc l'allégorie telle qu'elle est, en reconnaissant à la fois sa justesse profonde, saisissante, et sa concision un peu obscure, qui oblige à donner au lecteur moderne tant d'explications, dont sans doute les Corinthiens, habitués au style vivant et elliptique de leur Apôtre, avaient moins besoin que nous.

*
* *

Il faudrait essayer maintenant, pour la clarté, de synthétiser cette page remarquable. Rappelons-nous en le but : Paul veut défendre la liberté et la franchise entière de son apostolat de la nouvelle Alliance contre des adversaires qui craignent de présenter l'Évangile à l'état pur, mais, pour mieux assurer leur influence ou leurs profits, font des mixtures de l'enseignement du Christ avec des vieilleries du judaïsme périmé, présentant le vin nouveau dans de vieilles outres. Rappelons-nous ensuite le moyen de défense : c'est l'antithèse entre l'ESPRIT qui vivifie, et la LETTRE qui tue; l'Apôtre met les fidèles en face du premier, et les adversaires visés le cachent encore sous la seconde, restant ainsi dans une condition qui n'a que trop de ressemblances avec celle des Juifs incrédules. Ce contraste *Esprit-Lettre* domine toute l'argumentation, allégorie comprise.

Saint Paul est lui-même, très probablement, le créateur de cette fameuse antithèse qui n'apparaît pas chez les écrivains antérieurs, mais qu'il a rendue classique jusque dans le langage profane. On la trouve trois fois dans ses écrits :

ici, III, 6 *bis;* cfr III, 7 et III, 17, où elle est latente;

Rom. II, 29 (cfr 27) : « ἀλλ' ὁ ἐν τῷ κρυπτῷ Ἰουδαῖος, καὶ περιτομὴ καρδίας ἐν πνεύματι οὐ γράμματι » (ce n'est pas celui qui l'est visiblement qui est [le vrai] Juif, ni la circoncision visible dans la chair) ; « mais [c'est] celui [qui l'est] dans le secret [qui est le vrai] Juif, et la circoncision du cœur *en esprit, non en lettre* ».

Rom. VII, 6 : « ὥστε δουλεύειν ἡμᾶς ἐν καινότητι πνεύματος καὶ οὐ παλαιότητι γράμματος » (nous avons été délivrés de la Loi.....) « en sorte que nous servions *dans la nouveauté de l'esprit,* et non *dans la vétusté de la lettre* ».

Les deux passages de *Rom.,* qui offrent tant de rapport dans le sujet traité, et pareille identité dans les termes, avec II *Cor.* III, 6, montrent comment il faut interpréter ce dernier verset : de part et d'autre il s'agit de l'opposition entre un signe extérieur, visible, qui a perdu sa valeur, et une réalité intérieure qui garde la sienne (qu'elle soit visible ou invisible, selon le sujet et les temps). Or, nous avons vu que, dans II *Cor.* III, il faut maintenir partout l'identité de sens du mot « esprit », πνεῦμα, qui est partout déterminé par le contraste avec l'autre terme, exprimé ou non, de γράμμα, « lettre », dont le sens est invariable. Il le faut pour maintenir quelque équilibre dans l'allégorie, un équilibre qui par ailleurs reste un peu chancelant au point de vue de la pure logique littéraire. C'est pourquoi, avec beaucoup de modernes, nous avons compris le v. 17 au sens que « le Seigneur est l'esprit (des Écritures) », tandis que Moïse (en tant que caché sous son voile) n'en est que la lettre. En d'autres termes, la connaissance du Christ et de son alliance future a toujours été l'intelligence vraie et profonde de l'Ancien Testament, qui ne vaut que par sa relation avec le Christ, son objet dernier; tout comme le précepte de « charité », qu'il a publié dans le monde, était le but auquel tendaient toutes les prescriptions de la Loi mosaïque (voir *Rom.* XIII, 10).

Ainsi « esprit » (qui ailleurs s'oppose à « chair », v. comm. I *Cor.,* Exc. v) voulant dire « principe vital » ou vivifiant, d'une façon générale, signifie, lorsqu'il s'agit d'un texte écrit, comme ici, le sens vivant, profond, « existentiel » comme on dirait de nos jours, de cette lettre. Lorsque ce sens, ainsi qu'au cas

présent, est la révélation d'un objet spirituel qui est une personne, il est instinctivement naturel de passer, même sans le dire, aux qualités opératives de cette personne avec qui l'intelligence du texte vous met en contact de connaissance, pour que sa vertu opère en vous. Cela se produira surtout en un style d'intuitif comme était celui de Paul; car Paul est intuitif et contemplatif avant d'être dialecticien, et toute sa dialectique, ses « discours de gnose », est mise sans cesse au service de ses intuitions, qu'il ne pouvait communiquer directement à des intelligences moins contemplatives. Voilà pourquoi, à 17[b], après avoir nommé le Seigneur « esprit », il parle de l'« Esprit du Seigneur », cet Esprit-Saint qu'Il envoie dans les âmes pour les libérer et les transformer. Pour elles, avoir compris que le Seigneur était « l'esprit » de la Révélation, au sens d'objet, c'était ouvrir leur intelligence et leur activité à l'action du Saint-Esprit, consécutive à la connaissance vraie de Celui qui l'envoie.

Nous devons donc écarter toutes les interprétations — qu'elles expriment en elles-mêmes des vérités ou des erreurs — d'après lesquelles il s'agirait immédiatement, dans la phrase « ὁ δὲ κύριος τὸ πνεῦμά ἐστιν », de la *nature* du Seigneur, ou de celle du Saint-Esprit; car il n'est pas question de définition substantielle, mais de montrer à 17[a] quel est l'*objet* d'une connaissance, et, à 17[b], l'*efficience* d'un principe d'opération avec lequel cette connaissance a mis en contact.

Saint Paul n'ouvrait donc pas à cette place de parenthèse inutile pour rappeler que le Seigneur est, ou a, une nature spirituelle. Il n'entendait pas proprement faire ici de christologie, mais parler du but des Écritures, et il aurait peu servi à cela de déclarer que « le Seigneur est *un* esprit ». Pas même en ce sens orthodoxe qu'il est de substance divine (d'autant plus que Paul dit « *l*'esprit »), avec *Lietzmann, Menzies* (qui s'imagine cette idée propre à Paul contre les églises d'Orient), et d'autres. Quant aux conceptions très hérétiques des théologiens libéraux qui veulent faire penser à Paul que le Christ, par sa glorification, est devenu le Saint-Esprit, un être purement divin et spirituel *J. Weiss*, « Studien und Kritiken », 1896, p. 10, sorte de panthéisme impersonnel; cfr *Gunkel*, « Wirkungen des heil. Geistes », *Wernle* « Die Anfänge unserer Religion », après *Baur, Pfleiderer. H. Holtzmann*, *Schmiedel*, etc.), ou même, avec les syncrétistes modernes, une substance matérielle éthérée, comme le Pneuma hellénistique (déjà autrefois *Baur* et *Holsten*, jusqu'à *Bousset* « Kyrios Christos », *Reitzenstein*, etc.), toutes ces conceptions cherchent bien vainement un appui dans notre passage; et le recours au ch. III, v. 16 : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi » ne les fortifiera aucunement (v. *infra*, ad loc.). Bref, il faut rejeter toute identification personnelle, comme en voient les théologiens libéraux ou syncrétistes ci-dessus nommés, ou encore *Deissmann* « In Christo Jesu », *Goguel* « La notion johannique de l'Esprit », etc., entre le Christ et l'Esprit-Saint. Quant à l'identification « dynamique » (*Beychlag, B. Weiss, Bisping*, etc., v. *supra*), elle est en soi justifiable, mais elle ne répond pas directement au sens de notre verset 17.

Si nous considérons l'ancienne exégèse, nous savons qu'elle a été très variable, mais n'a guère su toucher le point formel de l'allégorie.

Ainsi il est étranger au contexte de voir dans « le Seigneur » Dieu le Père, qui serait « esprit », comme I *Joh.* IV, 24; contre s. *Hilaire* « De Trinitate »

II, 32, *Cajetan* et très peu d'autres, (opinion reprise par des théologiens modernes, *Franzelin, Chr. Pesch,* al.).

Nous avons vu encore qu'on ne peut retourner la proposition, de façon à comprendre : « L'Esprit (-Saint) est le Seigneur » (c'est-à-dire Dieu). Ce fut là, en dépit de la difficulté grammaticale, l'interprétation de beaucoup des Pères grecs et latins, parce qu'ils croyaient trouver là, contre les hérétiques, un texte scripturaire de plus affirmant la divinité du Saint-Esprit. Ainsi s. *Athanase, s. Basile, s. Grégoire de Nysse, s. Epiphane, s. Chrysostome, s. Cyrille Alex., s. Ambroise, s. Augustin, Théodoret,* al. (le P. *Lebreton,* « Origines », note F, donne toutes leurs références). Ce sont certes de hautes autorités, auxquelles se sont rangés *Cornely* et le P. *Holzmeister,* S. J. « Dominus autem Spiritus est », 1908; mais ils sont allés contre le courant presque universel de l'exégèse actuelle, qui voit bien que κύριος doit être le sujet, et πνεῦμα l'attribut.

Il faut donc tenir pour entièrement certain que « le Seigneur », sujet, est le Christ. Ce n'est pas seulement l'opinion moralement unanime des plus récents, mais elle se rencontre déjà, parfois juxtaposée à d'autres, chez les anciens et les médiévaux, avec des nuances dans l'interpétation du mot « esprit ». Ainsi chez *Origène, s. Jérôme,* (« In Is. l. IV, *PL.,* XXIV, c. 148), *Didyme, s. Ambroise, s. Thomas* (v. *Lebreton,* op. laud., ibidem). Voici des textes significatifs d'Origène et de s. Thomas.

Origène, *Contra Celsum,* l. vi, 70 (*PG.,* XI, c. 1404-s.) : « τὸ γὰρ γράμμα ἀποκτείνει, τὸ δὲ πνεῦμα ζωοποιεῖ » γράμμα μὲν τὴν αἰσθητὴν ὠνόμασεν ἐκδοχὴν τῶν θείων γραμμάτων, πνεῦμα δὲ τὴν νοητήν ». Et plus bas, après avoir interprété I *Joh.* « Dieu est esprit » (on comprendra qu'Il est esprit, puisqu'il convient de l'adorer en esprit et par l'intelligence), le docteur ajoute : ἡνίκα δέ, ἐὰν ἐπιστρέψωμεν πρὸς Κύριον (ὁ δὲ κύριος τὸ πνεῦμά ἐστιν) περιαιρεῖται τὸ.. κάλυμμα, ἡνίκα ἂν ἀναγινώσκηται Μωυσῆς » et Jésus-Christ a été nommé deux lignes plus haut. Nous traduisons : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie; il (Paul) a nommé « lettre » l'interprétation des divines Écritures faite selon les sens, et « esprit » celle qui est faite selon l'intelligence ». — « Car lorsque nous nous tournons vers le Seigneur (mais le Seigneur est l'esprit) le voile... est enlevé... à la lecture de Moïse ».

Id. *In Exodum hom. XII,* 4, *PG.*, 12, c. 385-s, int. latina : « Considerandum quid ei (Apostolo) visum sit, cum dixisset : « Si autem conversus quis fuerit ad Dominum, auferetur velamen », ut adderet : « *Dominus autem spiritus est* », per quod quasi *interpretari videtur quid est Dominus...* Sed numquid hoc loco de Domini vel natura vel substantia tractabatur, ut diceret quia Dominus spiritus est?... Puto quod Verbum Dei pro eo quod auditoribus interest... nunc via, nunc veritas... nunc etiam caro, *nunc vero spiritus* dicitur... Quia ergo et nunc sermo ejus *ad subtiliorem et spiritalem intelligentiam* provocat auditores, et vult eos *nihil carnale in lege sentire,* dicitur : Qui vult auferri velamen de corde suo, convertatur ad Dominum, non quasi ad carnem Dominum... *sed quasi ad spiritum Dominum* ». — Origène est sur la bonne voie, à cela près que, parlant seulement pour des chrétiens, il fait du passage une application qui leur est restreinte, et n'envisage pas ici que Paul, s'occupant de Juifs, pensait, non pas seulement à la nature spirituelle du Christ-Verbe, mais à l'intégrité du Dieu-Homme en ses deux natures,

qu'ils n'aperçoivent pas sous la « lettre » de Moïse. Cfr encore, d'Origène : *In Mat.*, t. x, 14; *In Joan.*, t. XIII, 52.

S. THOMAS, *In Epistolam II ad Corinthios*, Lectio III : Le Docteur Angélique, après avoir donné en premier lieu l'interprétation courante, celle de la *Glose ordinaire* (v. *supra*), continue : « [*Dominus autem spiritus est*, quod potest dupliciter legi : uno modo etc...]. Alio modo, ut per « Dominum » intelligatur Christus, et tunc legitur sic : « Dominus », id est Christus, « est spiritus », id est *spiritualis potestatis*, et ideo « ubi est spiritus Domini », id est *lex Christi spiritualiter intellecta*, non scripta litteris, sed per fidem cordibus impressa, « ibi est libertas », ab omni impedimento velaminis ». Saint Thomas montre donc qu'il a très bien entrevu que l'antithèse « lettre-esprit » s'étendait jusqu'au verset 17, quoiqu'il n'indique pas expressément en ces lignes que la « loi du Christ » dont il s'agit est d'abord, dans l'esprit de saint Paul, l'Ancien Testament qui contenait le Christ sous ses figures.

Aujourd'hui cette interprétation, après avoir d'abord été suggérée en des commentaires français comme ceux de *Lemonnyer* et de *Toussaint*, s'est imposée assez généralement. Le P. *Prat* (« Th. de s. Paul », *loc. laud.*) l'a très bien expliquée et défendue. Le P. *Lebreton* (« Orig. », *loc. laud.*) l'admet aussi comme exacte, en suggérant de plus que « peut-être cependant cet emploi de l'article, à l'attribut, (τὸ πνεῦμα), est motivé ici moins par le rappel d'un terme déjà connu, que par le sens emphatique donné à πνεῦμα : Le Seigneur, c'est l'Esprit même ». Nous avons reconnu aussi que saint Paul passait, dans la suite du verset, du sens objectif de πνεῦμα au sens dynamique; mais au sens propre, formel, dans ce verset 17^a comme dans toute la page, c'est « l'esprit » opposé à la « lettre », les deux termes étant corrélatifs, et devant trouver logiquement leur explication dans un seul et même ordre d'idées, très homogène dans son ensemble.

Le texte de saint Paul présente des analogies lointaines avec quelques dires fameux d'anciens, tels que *Sophocle* dans « Antigone » sur la différence entre les lois des cités et les « lois non écrites ». La « liberté » donnée par l'intelligence de l'esprit et par l'Esprit-Saint rappelle aussi de loin la liberté stoïcienne trouvée dans la connaissance de la vérité, et *Windisch* (p. 127) note même des rapports de construction entre 17^b et *Epictète*. Mais l'idée propre est essentiellement chrétienne, et non juive ni hellénistique.

*
* *

Toute la doctrine de Paul en ce chapitre III pourrait donc être ainsi présentée schématiquement.

Antithèse double	Dans l'Ancien Testament, LETTRE et ESPRIT; Parmi ceux qui l'entendent, JUIFS incrédules (avec application proportionnelle aux *judaïsants*), lesquels ne comprennent que la *lettre*, et CROYANTS CHRÉTIENS (avec application proportionnelle implicite aux vrais fidèles de l'A. T.), qui en saisissent l'*esprit* (ce qui peut s'appliquer aussi aux auditeurs de l'Évangile, suivant qu'il est saisi dans son essence pure, ou non saisi, parce qu'on le mélange encore à des choses périmées). — Ou bien, sous une autre forme :

JUIFS — Voile — MOÏSE voilé = « Lettre » qui tue = Saintes Écritures matériellement et mal comprises.

CROYANTS — pas de voile — Le CHRIST enseigné dans l'A. T. bien compris (Moïse sans voile), sans aucun voile dans l'Évangile = l'« esprit » qui vivifie, (dont la connaissance amène la transformation déifiante des âmes, par l'Esprit-Saint).

Le commentaire (catholique) de *Toussaint* résumait le tout dans une belle page :

« Paul trouve dans l'Écriture les éléments de son parallèle allégorique. Alors que les Apôtres représentent l'alliance nouvelle, les émissaires judaïsants sont identifiés tour à tour (?) soit avec l'ancienne alliance, soit avec Moïse qui se couvre d'un voile pour cacher au peuple hébreu l'abrogation de la loi par le Christ, soit avec les Juifs obstinés qui se refusent actuellement à reconnaître, dans le Christ, l'accomplissement et la fin des institutions mosaïques, comme si un voile leur cachait le sens évident des oracles prophétiques qu'ils entendent lire dans leurs synagogues (1). On a ainsi, d'une part, le ministère de la lettre, de la servitude, de la condamnation, de la mort; de l'autre, le ministère de l'Esprit, de la liberté, de la justice, de la vie; ici, une gloire relative, intermittente, passagère; là une gloire sans ombre, continue, éternelle... On s'explique qu'avec de pareilles convictions, les Apôtres n'aient pas eu un instant l'idée de rougir de leur mandat ou d'en dissimuler le contenu. L'ancienne économie pouvait s'accommoder des voiles du symbole... mais l'économie nouvelle supprime... ces liens qui tenaient la vérité captive... Les fidèles contemplent, dans l'Évangile, la gloire de leur Maître, et, par l'action de l'Esprit qui habite en eux, cette gloire les transforme à leur tour... En effet, par l'initiation chrétienne, on devient membre du Christ qui est l'Esprit (2), par conséquent l'antithèse vivante de la lettre et de tous les esclavages... Dans le Pentateuque, et, en général, dans tout l'Ancien Testament, le fidèle régénéré aperçoit en même temps et la figure rayonnante du Christ et la cessation des observances mosaïques. Israël lui-même arrivera à ce résultat quand il se convertira au Seigneur ».

Paul sera justement sévère pour les prétendus prédicateurs de l'Évangile qui ne voulaient pas saisir la force de cette antithèse, et lui reprochaient, à lui, de l'accentuer.

(1) En réalité, tout cela est présenté dans une unité très organique.
(2) Plutôt, l'« esprit », avec une minuscule, comme nous l'avons expliqué.

III. Contraste entre la misère naturelle des Apôtres, et la puissance de leur mission surnaturelle, qui les met au-dessus de toute crainte, fût-ce celle de la mort (IV, 7-V, 10).

INT. — *La digression allégorique et doctrinale est terminée; Paul est ramené à ce double sentiment qui l'a saisi quand il dictait* II, 16b, *puis* III, 3, 4-6, IV, 1, 6 (*voir tous ces passages*). *C'est d'une part celui de son insuffisance humaine, de l'autre la conscience de la suffisance pleine et triomphale que lui donne sa mission d'apôtre, son rôle de représentant et d'instrument de Jésus-Christ* (*cfr* II, 14-16 *a*, III, 8-12, IV, 6).

Et il nous présente d'abord un tableau de son apostolat qui peut rivaliser avec les beaux accents de I Cor. IV, 9-13, *et la description encore plus éloquente que nous admirerons plus bas, au* ch. VI, 3-10 (*v.* infra). *La vie de l'Apôtre montre une double face, comme celle de Jésus sur la terre : un aspect de mort continue, par lequel elle représente et contribue à réaliser dans les hommes l'œuvre de la Passion rédemptrice, un autre de résistance à tous les maux, et de succès spirituels continus, qui manifeste l'efficacité de la Rédemption, pour l'épanouissement de la grâce et celui de la gloire de Dieu parmi les hommes, jusqu'à la consommation dans la résurrection bienheureuse qui attend l'Apôtre et tous les vrais croyants, aux côtés du Sauveur ressuscité* (IV, 7-15) *Affirmation, de plus en plus haute et claire, de la* communion des saints, *déjà évoquée d'une façon si belle à la première page,* I, 3-7 (*v.* supra), *qui met toujours en plus vive lumière — que Paul l'ait calculé ou non — cette solidarité dont l'Apôtre veut rendre la pleine conscience à ses disciples refroidis.*

Mais l'évocation des souffrances de l'apostolat, qui épuisent lentement la vie physique, a réveillé chez Paul la mémoire de ce pressant danger de mort auquel il vient d'échapper (*v.* supra, I, 8-11 *et* Exc. I). *Il en prend occasion pour dire quelle doit être l'attitude du croyant en face de la mort corporelle* (IV, 16-V, 10). *Ce sera l'une de ses pages les plus profondes comme les plus belles, qui complétera son enseignement eschatologique pour ce qui regarde* le sort des âmes séparées, *avant la Parousie.*

Puis l'apologie personnelle fera effort pour recommencer au chapitre V, verset 11.

Et ces pages-là, un Delafosse *veut les attribuer à son fantôme de « marcionite » !*

Nous divisons donc cette section ainsi :

1° *Reproduction de la mort et de la vie active et triomphante du Christ dans l'existence de ses apôtres* (IV, 7-15);

2° *Cette assimilation leur fait surmonter, et doit faire surmonter aux chrétiens, toute crainte humaine de la mort* (IV, 16-V, 10).

1° IV, 7-15 — *Reproduction chez les Apôtres de la mort et de la vie du Christ, en leurs effets sauveurs.*

INT. — *Nous délimitons cette péricope autrement que* Gutjahr, *par exemple, qui la fait cesser avec le v. 12* (*v.* infra). *C'est que les versets 12 et 13 se tiennent étroitement, et que 13-15, qui ramènent la pensée à la* franchise de prédication *de saint Paul* (*cfr.* supra, III, 12, IV, 2), *ont bien valeur de conclusion par rapport au développement qui précède.*

Le lecteur verra sans difficulté comment cette page d'une admirable profondeur doctrinale et spirituelle (union au Christ *dans son activité rédemptrice, et* communion des saints) *rentre dans le plan général d'apologie et de réconciliation.*

CH. IV, 7. Ἔχομεν δὲ τὸν θησαυρὸν τοῦτον ἐν *ὀστρακίνοις σκεύεσιν, ἵνα ἡ *ὑπερβολὴ τῆς δυνάμεως ᾖ τοῦ θεοῦ καὶ μὴ ἐξ ἡμῶν· 8. ἐν παντὶ θλιβόμενοι ἀλλ' οὐ *στενοχωρούμενοι, *ἀπορούμενοι ἀλλ' οὐκ *ἐξαπορούμενοι, 9. διωκόμενοι ἀλλ' οὐκ *ἐγκα-

CH. IV, 7. Cependant nous portons ce trésor dans des vases de terre, pour que le débordement de la puissance soit [bien] de Dieu, et non pas de nous; 8. pressés [que nous sommes] de toute part mais non traqués, voyant nos voies coupées, mais non sans échappée, 9. pourchassés mais

A. 7. ὀστραχ., cfr II *Tim.* II, 20; mais ici Paul met l'accent encore plus sur la fragilité de la matière que sur son caractère vil; l'image est probablement inspirée de la création du corps de l'homme dans la *Genèse.* — ὑπερβολή, comme I, 8, XII, 7, cfr *Rom.* VII, 13, I *Cor.* XII, 31, *Gal.* I, 13; les composés en υπερ- font une des caractéristiques du style enthousiaste de Paul. — Pour l'idée, comparer d'une part I *Cor.* II, 4-5, de l'autre *Eph.* III, 20, comme l'ont noté Pères et commentateurs. — Trésors conservés dans des pots, image juive, et aussi hellénistique (*Wettstein, Plummer, Windisch*). Le « trésor » est évidemment la lumière divine opérante du v. 6 (v. *ad loc.*, cfr les lampes de Gédéon), et *Völter* a donc tort de trouver que ce verset se rattachait mieux à II, 15-16 (v. *ad loc.*).

B. 7. Paul, après l'exultation du v. 6, fait un retour bien naturel chez lui sur sa faiblesse propre, comme nous l'avons dit dans l'Introd. à IV, 7-V, 10. Les fragiles « vases de terre » où lui et ses émules portent le trésor divin qui se répand sur ceux qui les écoutent, ce n'est pas seulement le corps que la mort doit détruire, comme l'interprétaient des anciens et des médiévaux, c'est toute la nature humaine, corps et âme, si disproportionnée avec la faiblesse de ses capacités à l'œuvre pour laquelle Dieu s'en sert comme d'un instrument. Elle est de plus soumise à tant d'épreuves (versets suivants) que c'est déjà miracle si elle ne se brise point, et bien plus encore qu'elle puisse agir efficacement pour le succès de l'Évangile. Paul y voit, et pense que tout le monde peut l'y voir aussi bien, une marque insigne de la puissance de Dieu, dont les œuvres ne sauraient lui être attribuées, à lui pauvre homme indigent, tenté, malade, persécuté. Dieu en effet permet, comme dit *Sickenberger,* que les conditions extérieures de l'apostolat n'aient rien de brillant ni de triomphal.

—— A. 8-9. Paul décrit, avec une grande vivacité de style, ces conditions-là. Les versets 8-10 sont (instinctivement) rythmés. — Quatre couples de participes, dont les deux membres doivent avoir des sens corrélatifs; le second est toujours précédé de οὐ, et non de μή (huit autres exemples du fait chez s. Paul), sans doute pour appuyer plus fort sur la négation. La difficulté est d'en rendre exactement la force. — Il nous semble qu'ils forment pris tous ensemble une métaphore continuée, se rapportant aux contradictions extérieures auxquelles se heurte l'apostolat. C'est l'image d'une poursuite ou d'une chasse dont Paul devrait être la proie; θλίβω, au sens propre, veut dire en effet « presser », et στενοχωρέω, « cerner », « traquer »; ἀπορούμενοι et ἐξαπορούμενοι sont pris habituellement au sens moral, « embarrassé » et « ne pouvant sortir de l'embarras », mais leur premier sens étymologique (ἄπορος) est « privé de chemin » et « n'ayant plus d'issue »; nous avons donc risqué notre traduction concrète, trop concrète peut-être, pour mettre en relief l'homogénéité de la description. Le même motif nous a fait rendre διωκ. ἀλλ' οὐκ ἐγκαταλειπ. non par « persécutés, mais non abandonnés sans recours », mais par les mots « poursuivis (ou « pourchassés », pour l'assonance) et non « dépassés », attendu que ἐγκαταλείπω, si d'ordinaire, dans le N. T. et ailleurs, il veut dire « abandonner », signifie aussi, d'après des prosateurs classi-

ταλειπόμενοι, *καταβαλλόμενοι ἀλλ' οὐκ ἀπολλύμενοι, 10. πάντοτε τὴν νέκρωσιν τοῦ *'Ιησοῦ ἐν τῷ σώματι περιφέροντες, ἵνα καὶ ἡ ζωὴ τοῦ 'Ιησοῦ ἐν τῷ σώματι ἡμῶν φανερωθῇ. 11. 'Αεὶ γὰρ ἡμεῖς *οἱ ζῶντες εἰς θάνατον παραδιδόμεθα διὰ 'Ιησοῦν, ἵνα καὶ ἡ ζωὴ τοῦ 'Ιησοῦ φανερωθῇ ἐν τῇ θνητῇ σαρκὶ ἡμῶν. 12. Ὥστε ὁ θάνατος ἐν ἡμῖν *ἐνεργεῖται, ἡ δὲ ζωὴ ἐν ὑμῖν.

ques, *Hérodote*, *Démosthène*, « dépasser » dans une course (éventuellement pour couper la route à quelqu'un), et, dans une citation d'*Isaïe*, chez Paul, *Rom.* IX, 29, on le trouve au sens analogue (au moral) de « laisser après son passage ». Enfin, καταβάλλω veut dire certainement « renverser », « terrasser », comme le fait un poursuiveur qui finit par atteindre sa victime. Il nous semble que ce dernier participe, qui s'accorde si bien avec le premier, θλιβόμενοι, « pressés », peut commander la nuance exacte pour l'interprétation de tous ceux qui s'interposent. Ainsi il y a d'un couple à l'autre progression très vivante, du début d'une poursuite à son terme. Et Paul était certes capable de s'exprimer de la sorte.

A. 10. Χριστοῦ pour 'Ιησοῦ[1] dans D*, F, G, d, e, f, g; κυρίου inséré entre τοῦ et 'Ιησ., dans K, L, *syr*[h].

B. 8-10. Paul, voulant décrire fortement ce côté humain misérable de sa vie d'apôtre, se représente bien moins comme un lutteur (ainsi que le veut *Heinrici*), que comme un pauvre être qu'on pourchasse et qu'on traque (*Windisch*); il n'y a que la dernière de ses fortes antithèses (καταβαλλόμενοι-ἀπολλύμενοι) qui pût aussi bien convenir à un guerrier. Il est comme pourchassé par la meute des événements et des adversaires; mais s'il est *enfin* (nous avons ajouté ce mot, pour mieux marquer la progression qui est dans l'esprit de Paul) atteint dans sa course et terrassé, il n'est pas *perdu*, il se relève; l'Apôtre ne pensait-il pas au terme de sa carrière, quand les ennemis et les malheurs auraient enfin, en apparence, eu raison de lui, et qu'il serait pourtant, moins que jamais, « perdu », puisqu'il entrerait dans le repos de la gloire? Ce serait bien dans l'esprit du morceau.

Le verset 10 donne l'explication d'une pareille vie : toutes les embûches sont vaines, parce que tout ce qui peut assaillir les apôtres se heurte, non pas à leur faible humanité toute seule, mais à Dieu; c'est un miracle qu'ils échappent, mais un miracle nécessaire, la puissance divine étant en jeu. Souffrir toutes ces épreuves dans leur corps est leur vocation, puisqu'ils ont à représenter aux yeux du monde, partout où ils vont, comme un spectacle d'une merveilleuse efficacité, la « mise à mort » de Jésus; par là il faut entendre non pas seulement le supplice du Calvaire, mais toutes les épreuves qui y ont acheminé le Sauveur, et c'est un nouvel indice du fait que Paul prêchait les péripéties de l'histoire du Nazaréen, avant sa mort et sa résurrection (*Plummer*, al.). En effet, cette reproduction de l'Homme-Dieu en ses souffrances rédemptrices entraîne la manifestation simultanée et continue de sa puissance, puisqu'Il sauve toujours ses envoyés comme Il se sauvait lui-même jusqu'à ce que l'heure fixée fût venue. Dans leur corps, c'est-à-dire dans les conditions de leur vie extérieure, les Apôtres manifestent eux aussi l'intervention indéfectible d'un pouvoir souverain qui intervient toujours pour qu'ils puissent accomplir leur mission jusqu'au bout, et c'est celui du Christ qui vit glorieusement à jamais, maître de tous les événements du monde et donnant à ses disciples la puissance de les surmonter.

——— **A. 11.** οἱ ζῶντες, c'est-à-dire nous qui vivons malgré tout ce qui devrait nous faire mourir; antithèse entre la mort qui les menace quotidiennement et leur vie qui dure cependant toujours (*Belser*).

B. 11. Les fatigues de l'apostolat, la maladie, les persécutions (cfr I et XII), tout cela devrait mener Paul à la mort, ne fût-ce que par épuisement, et chaque jour, pour

non dépassés, [enfin] abattus, mais non perdus, 10. portant de çà de là, toujours, le supplice mortel de Jésus dans le corps, afin que, aussi, la vie de Jésus, en notre corps, soit manifestée. 11. Car toujours nous, qui continuons à vivre, nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que, aussi, la vie de Jésus soit manifestée en notre chair mortelle. 12. De la sorte, la mort travaille en nous, et la vie en vous.

ainsi dire, il sent qu'il en est menacé. On voit quelles peines il éprouvait, même au milieu de ses succès en Macédoine. Or non seulement, par un secours d'en haut qui révèle l'intervention manifeste du Christ vivant, il échappe à la mort (interprétation de *Chrys*[1]., *Cyr. Alex.*, *Estius, Bisping, Cornely, Belser*), mais il continue à vivre d'une vie active et ardente, et cette chair mortelle harassée, qui sert toujours d'instrument à tant de conquêtes spirituelles, participe et sert de moyen de manifestation à la puissance salvifique de Jésus dans sa mort et dans sa vie ressuscitée (*Bachmann, Gutjahr*, al.). Cette manifestation de la vie de Jésus dans la « chair mortelle » de l'Apôtre est du présent, de l'actualité quotidienne; il ne faut donc pas l'entendre exclusivement ou en premier lieu d'un effet futur et éloigné, de la résurrection bienheureuse, pareille à celle de Jésus, qui sera la récompense des labeurs apostoliques (avec *Chrys*[2]., *Theodt., Ambr*[r]., *Thomas*, *Lietzmann*, al.); ni, comme l'a fait *Schaefer*, rapporter 10[b] à la résurrection, et 11[b] au présent actuel, car les deux versets sont parallèles et ont la même compréhension (*Gutjahr*); ni rêver, comme *Lietzmann* (qui suit *Reitzenstein*), de la formation, sous la chair mortelle, d'un « corps pneumatique » latent, pareil à celui de Jésus glorieux, qui apparaîtra épanoui dans la manifestation eschatologique. Quoique Paul envisage toujours, à l'horizon dernier, la parfaite assimilation de son corps, et de tous ceux des vrais fidèles, à celui du Sauveur ressuscité, il ne parle expressément ici que de réalités spirituelles qui se manifestent par leurs effets extérieurs dans la vie terrestre.

Cette vie qui sort de la mort, il en a perçu la réalité dans l'histoire de Jésus, et ne l'a pas prise dans la mystique hellénistique pour l'insérer dans le « mythe du Christ » et la « mystique du Christ », en dépit de *Windisch* et autres syncrétistes de la même école.

—— **A. 12.** ὥστε indique que ce verset conclut et résume tout ce qui précède; — ἐνεργεῖται moyen, non passif.

B. 12. Le résultat de ce spectacle que donne au monde l'existence des Apôtres (voir à 10, *supra*), est celui-ci : tandis que la *mort* travaille les acteurs, — affinant et agrandissant toujours, du reste, leur assimilation au Christ, et leur puissance d'intermédiaires spirituels, — la *vie*, la vie du Christ qu'ils reproduisent, et dans ses aspects douloureux et dans ses aspects de puissance, difflue toujours plus large et plus intense chez les spectateurs. Antithèse et paradoxe sublimes, où il ne faut voir, contre quelques anciens ou modernes, aucun reproche ni aucune ironie; Paul regarde maintenant de trop haut pour cela.

Cette phrase prouve bien qu'il ne s'agissait pas uniquement dans les versets précédents d'une manifestation de la puissance du Christ par la simple prolongation de la vie des Apôtres, mais par l'efficacité soutenue et grandissante de leur action spirituelle malgré tous les obstacles qui devraient l'arrêter ou la restreindre. Autrement, dit fort bien *Gutjahr*, ces mots « et la vie en vous » introduiraient une idée toute nouvelle, étrangère au contexte (ce qui n'est guère admissible ne fût-ce qu'à cause du ὥστε qui donne à ce verset en entier forme de conclusion et de résumé du tout).

Déjà Paul a parlé en grand langage de la *communion des saints*, au ch. I, 4-7, 11 (v. *ad loc.; Windisch*, al.); mais il s'agissait là de « consolation », ici c'est de toute

13. Ἔχοντες δὲ *τὸ αὐτὸ *πνεῦμα τῆς πίστεως, κατὰ τὸ γεγραμμένον· « ἐπίστευσα, διὸ ἐλάλησα », καὶ ἡμεῖς πιστεύομεν, διὸ καὶ λαλοῦμεν, 14. εἰδότες ὅτι ὁ ἐγείρας τὸν κύριον Ἰησοῦν καὶ ἡμᾶς σὺν Ἰησοῦ ἐγερεῖ καὶ *παραστήσει σὺν ὑμῖν. 15. Τὰ γὰρ πάντα δι' ὑμᾶς, ἵνα ἡ *χάρις *πλεονάσασα διὰ τῶν πλειόνων τὴν *εὐχαριστίαν περισσεύσῃ εἰς τὴν δόξαν τοῦ Θεοῦ.

l'ampleur de la vie surnaturelle. Les chrétiens vivent de la mort de Jésus et de la « mort » des saints qu'Il associe à son œuvre.

——— **A. 13.** τὸ αὐτό : la similitude porte sur les sentiments du Psalmiste, plutôt qu'il ne faille y voir l'affirmation de l'unanimité des apôtres dans la foi; il ne s'agit point, en tout cas, des sentiments des Corinthiens (cfr *Ambr*[r], *Estius*, *Bousset*, al.); c'est « le même esprit qui a fait écrire, etc. ». — πνεῦμα = inspiration (voir comm. de I *Cor.*, Exc. v), et non le Saint-Esprit (cfr *Gutjahr*), sinon comme source, indirectement. — κατὰ τὸ γεγραμμένον (cfr ὁ λόγος ὁ γεγραμ. *Joh.* xv, 25, I *Cor.* xv, 54, et quelques expressions similaires avec le participe *Luc, Act.*, *Gal.* III, 10, *Apoc.*) remplace ici la formule habituelle de Paul καθὼς γέγραπται.

Le passage cité est du *Psaume* cxv, 1 (= cxvi, 10) selon les LXX (*Vulg.* cxiv-cxv, 10); le texte hébreu porte הֶאֱמַנְתִּי כִּי אֲדַבֵּר, ce que le Targum rend par « J'ai confiance que je parlerai dans l'assemblée des justes » (*Strack-Bill.* p. 517.) et les mots qui suivent sont אֲנִי עָנִיתִי מְאֹד; v. *infra*, à **B**.

B. 13. La déclaration qui précède était hardie, et l'on voit bien d'ici le haut-le-corps de certains adversaires de Paul, quand ils l'entendent afficher cette prétention d'exercer, par des misères qu'il mérite ou s'attire lui-même, pensent-ils, ou qui du moins ne sont que des misères humaines, une telle influence sur la sanctification des croyants. Mais l'Apôtre *croit;* il croit de toute son âme à l'action divine du Christ en lui et par lui; et voilà pourquoi il ne craint pas de *parler,* de parler avec cette ouverture et cette hardiesse qui scandalise ces demi-chrétiens, ces demi-croyants timorés. Rappelons-nous que son but, depuis la fin du chapitre II, est de défendre sa façon sans compromis de prêcher l'Évangile.

Le texte qu'il invoque signifie-t-il bien, dans sa teneur originale, ce qu'il lui fait dire? Il est assez obscur, et prête à des divergences de traduction et d'interprétation. Mais il avait le droit de s'appuyer sur les LXX, dont l'autorité était reçue de ses auditeurs comme de lui. L'hébreu (Ps. cxvi, 10) veut peut-être dire : « *J'ai confiance, alors même que je dis : Je suis malheureux à l'excès* », tandis que les LXX ont fait de la dernière proposition une phrase indépendante; mais, ainsi que le notent *Bachmann, Gutjahr*, et d'autres, il y a un vrai parallélisme entre le sentiment général du Psaume et celui qu'exprime Paul en ce verset et au suivant : le psalmiste rend grâce à Dieu de ce qu'il conserve son assurance malgré une situation désespérée, et, à partir des versets 12, et surtout 15, sa crainte de la mort se change, après qu'il a invoqué Yahweh, en certitude de vie. De même Paul va recourir à l'attente de la résurrection.

——— **A. 14.** εἰδότες se rapporte au sujet de λαλοῦμεν. — παραστήσει σὺν ὑμῖν est un peu elliptique; il faut sous-entendre avant σὺν ὑ. un complément comme ἑαυτῷ, ou αὐτῷ, ou Ἰησοῦ, nom que Paul a omis de répéter, se permettant ainsi une légère irrégularité grammaticale. — Le texte qu'on compare souvent, *Phil.* I, 23, n'a pas tout à fait le même sens; car ici Paul parle de la résurrection, à la Parousie, et, dans *Phil.* il affirme l'espoir de rejoindre le Christ aussitôt après sa mort, ce qui est plutôt identique à v, 8 (v. *infra, ad loc.*).

B 14. De la foi, dit *Plummer,* Paul passe à l'espérance. Il sait, il a constaté, que

13. Mais, possédant ce même esprit de foi qui répond à ce qui est écrit : « *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé* », nous aussi nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons, 14. sachant bien que Celui qui ressuscita le Seigneur Jésus nous ressuscitera aussi avec Jésus, et nous placera près [de lui] en votre compagnie. 15. Car toutes [ces choses arrivent] à cause de vous, afin que la grâce répandue à profusion fasse, par [votre] multiplication, surabonder les accents de reconnaissance, à la gloire de Dieu.

le Christ est avec lui, travaille avec lui au milieu de toutes ses souffrances, et qu'ainsi il participe à la puissance de la vie divine. Cette union commencée ira jusqu'à la consommation; son corps tourmenté, ce « vase de terre » toujours en péril de se briser, n'était le trésor intérieur qui le rend solide, il deviendra impassible et glorieux à la résurrection, comme celui de son Hôte. Et l'Apôtre veut fixer ses auditeurs dans la même confiance, les encourager en les faisant souvenir que le même sort, eux aussi, les attend (*s. Thomas*), qu'ils seront tous unis un jour entre eux dans la compagnie du Christ, à jamais. Ainsi la pensée de l'Apôtre se porte sur la mort effective, que tant de fatigues et de peines rapprochent, et qu'il vient d'ailleurs de voir d'assez près (v. ch. I). Il se prépare à prémunir déjà ses fidèles contre la naturelle appréhension qu'une perspective semblable, commune à tous les mortels, peut soulever chez eux; il le fera dans la péricope suivante.

Paul, au fond de sa pensée, ne fait donc nullement « abstraction de la Parousie » qui amènera la résurrection des morts, comme le voudrait *Windisch* qui, par devoir de syncrétiste, amène ici des thèmes égyptiens d'Osiris, d'Unas, et je ne sais quoi encore. Le verbe ἐγείρειν, malgré *Tillmann* (*Wiederkunft*, pp. 81, 85), n'a jamais voulu dire autre chose que « éveiller », « ressusciter ». On ne pourra jamais prouver, nous l'avons souvent dit, que Paul se soit attendu, en d'autres circonstances, à être encore vivant, ainsi que les fidèles ses contemporains, au jour du Second Avènement (cfr *Sickenb.* et d'autres). Que des expériences douloureuses récentes lui aient fait perdre cet espoir peu avant la composition de notre lettre, nous tenons cette thèse pour du roman; le passage suivant v, 1-10, n'a pas cette portée, comme nous allons le voir bientôt. Ce qui est vrai, c'est que la recrudescence de son mal en Asie (v. ch. I, *supra* et Exc. I) le faisait penser à la mort bien plus souvent qu'il ne l'avait fait jusque-là.

—— **A 15.** Ce verset, pour le sens, la structure, et aussi pour la difficulté à le traduire, rappelle le v. 11 du ch. I (v. *ad loc.*). La *Vulgate* l'a rendu ainsi : « *ut gratia abundans, per multos in gratiarum actione, abundet in gratiam Dei* », sans tenir compte de la différence des verbes, et en supposant quelque leçon comme [ἐν] τῇ εὐχαριστίᾳ au lieu de τὴν εὐχ., ce qui n'est pas attesté par ailleurs. L'*Ambrosiaster* traduit « *per multorum gratiarum actionem* », joignant διά à τὴν εὐχ. Il faudrait savoir si πλεονάσασα et περισσεύσῃ sont transitifs ou intransitifs, car tous deux peuvent être l'un ou l'autre, et à quoi rattacher διὰ τῶν πλειόνων.

Πλεονάζειν n'est employé dans le N. T. que par Paul et une fois II *Pet.* Il est intransitif chez Pierre et *Rom.* v, 20 (bis), VI, 1, II *Cor.* VIII, 15, *Phil.* IV, 17, II *Thess.* I, 3, transitif seulement I *Thess.* III, 12.

Περισσεύειν, bien plus fréquent (*Mat.*, *Marc*, *Luc*, *Jean*, *Act.*, *Paul*), et affectionné surtout de Paul (26 fois, dont 10 en notre épître) est la plupart du temps intransitif également, sauf *Mat.*, XIII, 12, et XXV, 29 (passif), II *Cor.* IX, 8 (v. *ad loc.*), *Eph.* I, 8 et I *Thess.* III, 12.

Il faut cependant, à cause de l'accusatif τὴν εὐχαριστίαν, que l'un ou l'autre de ces verbes, celui dont l'accusatif dépend, soit transitif en notre verset.

Les traducteurs ne s'accordent pas. Cependant, avec *Chrys.*, la majorité joint διὰ τῶν πλ. au participe πλεονάσασα (intrans.) : « afin que la grâce, en abondant par [votre] nombre accrû, fasse surabonder (περισσ. trans.) l'action de grâces ». Ainsi *Plummer*, (après *Alford, Bernard,* al.), *Meyer*, *Heinrici, Bachmann, Bousset, Gutjahr, Belser, Menzies, Windisch* (à cause de la paronomase πλεονάσασα διὰ τῶν πλειόνων), *Lemonnyer* 1905, etc. C'est très soutenable; pourtant on peut objecter que ce n'est pas l'accroissement du nombre des convertis qui fait abonder la grâce, mais bien l'inverse, (si on prend « grâce » au sens le plus obvie, celui de « faveur de Dieu » cause du salut, et non au sens de « gratitude », qui ferait une tautologie avec εὐχαριστίαν). — *Luther, Bèze, Bengel, Grotius,* faisant les deux verbes intransitifs, comprennent : « afin que la grâce, ayant abondé, puisse, par l'action de grâces du nombre accrû, surabonder » (voir *Plummer*), ce qui nous semble une expression bien « surabondante », et fait invraisemblablement (comme *Ambros*[r]) de τῶν πλ. le régime de τὴν εὐχαρ. — Nous préférons donc une traduction qui est assez rare, mais est pourtant celle de *De Wette, Lietzmann, Toussaint, Lemonnyer 1922, Loisy, Delafosse* et quelques autres. Elle laisse πλεον. intransitif, fait περισσ. transitif, et rattache διὰ τῶν πλ. à ce second verbe, ce qui donne un sens excellent qui n'est sujet à aucune objection, ne fait aucune violence à l'ordre des mots dans une phrase grecque, et évite toute tautologie (1).

B 15. Paul, au verset précédent, a fait briller aux yeux des Corinthiens l'espoir de la résurrection, pour eux comme pour lui. Tout ce qu'il vient de décrire en fait de souffrances et d'enseignement efficace, et de hardiesse de langage, et d'espérance contagieuse, est ordonné à cela (τὰ πάντα, qui ne se rapporte pas immédiatement à la mort et à la résurrection du Christ, cfr *Chrysostome*). Tous ces paradoxes vécus de l'existence des apôtres ont pour but de multiplier leur succès et le nombre des croyants, et, en fin de compte, c'est un débordement de la grâce d'En Haut, qui étend sans cesse la gloire de Dieu sur terre, — but dernier, — en faisant grossir l'hymne continu des actions de grâces que lui rendent les hommes.

Paul avait exprimé une idée et un souhait semblables, au ch. I, v. 11 à propos de la reconnaissance que la protection divine contre le danger de mort qui le menaçait toujours devait inspirer à ses fils dans la foi. Ici la vue devient beaucoup plus ample, le spectacle plus majestueux; ce sont toutes les passions du Christ communiquées aux apôtres — et aux fidèles qui doivent les imiter, — qui sont présentées comme un bienfait ineffable de Dieu, dont le monde ne saurait rendre assez de grâces..

Comment alors lui, — et les autres croyants, — pourraient-ils craindre les peines de cette vie, et même la dernière et la plus effrayante de toutes, la mort corporelle? C'est le sujet du magnifique passage qui va suivre.

(1) Il serait possible encore à la rigueur de faire πλεον. transitif, et περισσ. intransitif : « afin que la grâce, ayant accrû l'action de grâces par le moyen d'un plus grand nombre, surabonde à la gloire de Dieu ». C'est la traduction la moins soutenue, et elle aurait l'air un peu aussi de mettre la cause après l'effet.

2° IV, 16-V, 10. — *Ni les apôtres, ni les fidèles n'ont à s'effrayer de la mort corporelle.*

INT. — *Ce morceau est l'un des plus élevés, des plus pénétrants, des plus importants au point de vue doctrinal et spirituel, mais aussi des plus difficiles dans toute l'œuvre de saint Paul.*

Sa valeur doctrinale consiste en ce qu'il complète l'eschatologie, nous apprenant quel sera le sort des âmes élues entre la mort et la Parousie; sa valeur morale et spirituelle, en ce qu'il fixe l'attitude du vrai chrétien en face de ce qui fait la terreur du commun des hommes, du « roi des épouvantements »; il n'est donc pas besoin de l'exalter. Mais pour les difficultés, elles sont grandes en elles-mêmes, et les critiques les ont aggravées, en cherchant à le tirer dans le sens de leurs théories.

La seule analyse détaillée de chaque verset et presque de chaque mot pourra rendre compte de ces caractères.

CH. IV, 16. Διὸ οὐκ ἐγκακοῦμεν·
ἀλλ' εἰ καὶ *ὁ ἔξω ἡμῶν ἄνθρωπος *διαφθείρεται, ἀλλ' *ὁ ἔσω ἡμῶν *ἀνακαινοῦται *ἡμέρᾳ καὶ ἡμέρᾳ. **17.** Τὸ γὰρ *παραυτίκα *ἐλαφρὸν τῆς θλίψεως ἡμῶν *καθ' ὑπερ-

CH. IV, 16. Voilà pourquoi nous ne défaillons point;
mais, quoique notre homme du dehors aille se détruisant, cependant celui du dedans en nous se rénove jour par jour. **17.** Car la [charge] légère de notre affliction du moment forme, pour nous, sans mesure, pour dépasser

A. IV, 16. οὐκ ἐγκακοῦμεν, cfr IV, 1. — ὁ ἔξω ἡμ. ἄνθρ., rien qu'ici, mais, pour le corrélatif ὁ ἔσω ἡμ. [ἄνθρ.], cfr *Rom.* VII, 22 et *Eph.* III, 16; — D^c, E, K, L portent ἔσωθεν; ἡμῶν manque *peš.*, *boh.* — διαφθείρεται présent, mouvement de destruction continu. — ἀνακαινοῦται : hapax légomène absolu, ici et *Col.* III, 10, ἀνακαινούμενον; le mot grec usuel est ἀνακαινίζω; cfr le substantif ἀνακαίνωσις, (pour ἀνακαίνισις) qui ne se rencontre lui-même que chez Paul, *Rom.* XII, 2, *Tit.* II, 5, et *Hermas* (Vis. III, 8). mais n'est pas inconnu des lexicographes. — ἡμέρᾳ καὶ ἡμέρᾳ pourrait être un hébraïsme (יוֹם וָיוֹם), mais on le trouve dans le grec populaire (*Thumb,* « Hellenismus », 128).

B. IV, 16. Comme la conscience d'être les annonciateurs de l'« esprit » empêche les apôtres de rien dissimuler de la vérité évangélique (IV, 1, v. *supra*), de même le sentiment de contribuer par leur « mort » quotidienne au salut des hommes et à la gloire de Dieu, ainsi que l'espoir de la résurrection bienheureuse, les rendent inaccessibles à tout découragement devant les périls et au milieu des labeurs.

Ils sentent bien que leur « homme extérieur », c'est-à-dire leur corps avec tout ce qui tient à la vie de ce corps « psychique » (v. I *Cor.* XV), va s'affaiblissant, et finira par périr à la tâche (v. *supra,* 7-11); mais leur « homme intérieur », c'est-à-dire leur personnalité invisible vue par le sommet, du haut du πνεῦμα (v. comm. I *Cor.* Exc. V), que vivifie la grâce de l'Esprit qui l'habite, va se fortifiant (se rajeunissant, ἀνακαινοῦται, sens de καινός, *supra,* au ch. III, 6), et cela du fait même de leurs peines, puisqu'elles sont une participation à la Passion du Sauveur, et l'élargissent sans cesse pour un afflux progressif de la vie du Christ, qui de leur intérieur se répand même en dehors d'eux sous forme d'activité efficace.

βολὴν *εἰς ὑπερβολὴν αἰώνιον βάρος δόξης κατεργάζεται ἡμῖν, **18.** *μὴ σκοπούντων ἡμῶν τὰ βλεπόμενα ἀλλὰ τὰ μὴ βλεπόμενα· τὰ γὰρ βλεπόμενα πρόσκαιρα, τὰ δὲ μὴ βλεπόμενα αἰώνια.

Ch. v, **1.** Οἴδαμεν γὰρ ὅτι ἐὰν ἡ ἐπίγειος ἡμῶν οἰκία τοῦ *σκήνους καταλυθῇ,

(Ces notions très importantes d'« *homme extérieur* » et d'« *homme intérieur* » seront précisées et approfondies à l'Excursus viii, *infra*).

A. 17. Les premiers mots sont du plus pur classique. L'adverbe παραυτίκα employé comme adjectif (*Hérodote, Thucydide, Platon, Plutarque*) qualifie τὸ ἐλαφρὸν τῆς θλίψεως ἡμῶν, tournure très hellénique encore avec l'adjectif neutre ἐλαφ. pris comme substantif. L'élégant παραυτίκα n'apparaît dans le Nouveau Testament qu'ici, et, dans la Bible grecque, *Ps.* lxix (lxx), 4, et, *Tob.* iv, 14. — D*, E, G, *latt.*, *peš.*, *got.*, *arm.* insèrent πρόσκαιρον καὶ (d'après le v. 18) devant ἐλαφρόν. — Ce dernier mot n'apparaît qu'ici chez Paul, et *Mat.* xi, 30; il est également de la meilleure langue; ἐλαφρία, *supra*, i, 17. — καθ' ὑπερβολὴν εἰς ὑπερβολήν paraît au premier abord un pléonasme un peu lourd, aussi beaucoup de traductions, après ℵ*, C*, K, omettent-elles εἰς ὑπερβ. Cette expression superlative convient pourtant bien au style de Paul (*Windisch*), et l'on peut entendre sans pléonasme καθ' ὑπ. de la norme et εἰς ὑπ. du but (*Bachmann*), ou le premier du mode et le second du degré (*Belser*). Saint *Augustin* (In Ps. xciii, 23) a compris « *Juxta incredibilem modum et in incredibilem modum* ». Paul parle avec la même ferveur enthousiaste que *Rom.* viii, 18. Sur l'utilité des souffrances que Dieu impose, cfr *Sap. Sal.* iii, 5.

A. 18. Le génitif absolu, au lieu du datif qui serait appelé régulièrement par ἡμῖν précédent, est une tournure fréquente dans les papyrus et la langue hellénistique. Plutôt que d'avoir une signification conditionnelle (« *pourvu que nous ne considérions pas ce qui se voit* », cfr *Belser*), il pourrait être *causal* (« *parce que nous ne considérons pas* », etc.), ou expliquer comment notre « homme intérieur » se renouvelle dans la joie (*Gutjahr*), ou bien marquer la conséquence (« *wobei* u. s. w. », *Bachmann*) de la conviction exprimée au v. 17.

B. 17-18. Pareille magnanimité d'espérance est humiliante pour nous, dit *Windisch*, pour notre froideur. Mais, puisque saint Paul parle ici pour nous tous, nous le croyons autant que nous l'admirons. Toutes les peines de la vie, et la mort inéluctable, lui paraissaient peser comme rien (ἐλαφρόν, βάρος, image d'une balance, *Gutjahr*) à côté de l'accumulation de gloire (cfr *Rom.* viii, 18) qu'elles produisent pour l'éternité chez les apôtres, et aussi chez tous ceux qui les considèrent et les acceptent dans l'esprit du Christ. L'expression est dense d'enthousiasme : d'une manière indicible, hyperbolique, paradoxale, parce que le Dieu de gloire est à l'œuvre en cela, elles nous façonnent un bonheur au-dessus de toute expression que fabriquerait la langue humaine. L'invisible et l'éternel qui nous sont réservés, et que les regards de la foi ardente entrevoient déjà en une petite mesure, c'est un avenir, déjà virtuellement commencé dans l'expérience des apôtres et des chrétiens fervents, qui suffirait, et parfois suffit, à clore nos regards à toutes les choses déprimantes, et à toute misère visible, puisque celles-ci ne sont rien à côté, et que nous savons bien qu'elles passeront comme une ombre.

—— **A. Ch. V, 1.** ἐάν (pas plus que ὅταν) ne marque pas toujours un doute sous la plume de Paul (v. comm. I *Cor.*, p. 367, al.), mais peut ne se rapporter qu'à l'éventualité du moment inconnu. — τοῦ σκήνους : génitif d'apposition, « notre demeure terrestre qui n'est qu'une tente », et sera enlevée comme une tente. Cette métaphore était alors courante, cfr *Sap. Sal.* ix, 15, et bien d'autres textes, voir Exc. ix. — D, E, F, G, *latt.*, *got.*, insèrent un deuxième ὅτι devant οἰκοδομήν. — ἐκ θεοῦ n'est pas à joindre

toute mesure, un poids éternel de gloire, 18. à nous qui ne regardons pas aux choses qui se voient, mais à celles qui ne se voient pas; car celles qui se voient sont passagères, et celles qui ne se voient pas éternelles.

Ch. v, 1. Nous savons certainement en effet que, si notre demeure terrestre sous la tente vient à se dissoudre, nous avons un édifice [qui pro-

à ἔχομεν, mais à οἰκοδ. : « un édifice [qui vient] de Dieu » comme origine. — ἔχομεν est un présent qui marque ici non l'actualité absolue, ni un futur imminent, mais la certitude du futur, « nous tenons », « nous possédons en droit assuré », v. Exc. IX. — ἀχειροποίητον exclut l'intervention de toute « main » créée, cette demeure est de la main de Dieu seul. — αἰώνιον, non qu'elle n'ait point commencé d'être, mais parce qu'elle ne sera jamais détruite, à la différence du σκῆνος.

B. Ch. V, 1. Saint Paul développe ici l'assertion de l'espérance qu'il a manifestée, pour lui-même et pour tous les fidèles, au v. 14 du chapitre précédent, celle de la résurrection bienheureuse. Nous constatons tous que notre corps d'à présent, le « corps psychique » qui pâtit de la vie, s'affaiblit et se dissout peu à peu; un jour il disparaîtra, comme une tente qu'on a dressée en caravane, pour un séjour de quelques heures, et qu'on lève pour continuer la marche. Mais nous savons aussi, de science certaine (οἴδαμεν), que nous — notre personnalité durable — nous occuperons une autre demeure, qui, elle, ne sera jamais détruite, une fois que nous serons au terme du voyage; c'est le « corps pneumatique », dont il a été parlé I *Cor.* XV (v. notre comment.), que la toute-puissance de Dieu nous prépare pour l'existence céleste, et que nous possédons déjà (ἔχομεν) en droit et en espérance (v. Exc. IX).

Cette métaphore de la « tente » et de la « demeure stable » va se prolonger à travers le développement suivant, mais en se mêlant à une autre métaphore (ce qui n'est pas sans exemple chez Paul), à une autre image, celle du *vêtement*.

[**2-9.** — Ces versets contiennent mille difficultés; afin que le lecteur ne se perde pas dans les discussions qui vont suivre, et qui seront complétées dans les Excursus, nous en donnons dès à présent une abondante paraphrase, exprimant en termes aussi clairs que possible les interprétations auxquelles la discussion grammaticale et exégétique nous mènera.

2. *C'est sur cette perspective, de posséder pour l'éternité un corps indestructible et bienheureux, que doit se fixer notre pensée de croyants. Elle est certaine pour la foi, qui regarde les choses invisibles; mais, pour que cette conviction agisse sur nous en toute circonstance, un effort est nécessaire. C'est que, à la vérité, si nous sommes sûrs que pareille habitation nous est promise au ciel, nous ne pouvons oublier qu'il y a la mort entre nous et elle; et la mort épouvante la nature; nous aspirons sans doute à occuper cette demeure céleste, mais la condition nous paraît dure, le passage effrayant; nous voudrions entrer en possession du corps céleste sans être obligés de renoncer jamais au présent corps terrestre, comme s'il était possible (ce qui le sera seulement pour ceux qui vivront encore au Dernier Jour) d'endosser les qualités qui rendront notre corps « pneumatique » sans nous dépouiller auparavant de notre corps psychique, à la façon dont on passe un vêtement par-dessus un autre; et, regrettant que les choses ne puissent arriver ainsi pour nous, nous gémissons devant la vie qui nous oppresse et sa cessation qui nous effraie. — 3. Nous sommes, si nous nous abandonnons à la nature, dans cette hésitation de sentiments, qui n'est cependant pas justifiée, puisque cette « nudité » de notre âme privée de son corps sera chose trop transitoire pour qu'elle dût nous faire peur; en effet, dès que nous aurons revêtu le corps de gloire, ce que nous espérons bien qu'il nous arrivera, il ne pourra plus être question d'être « nus », désincorporés, de toute l'éternité. Alors pourquoi tant de répugnance?*

οἰκοδομὴν *ἐκ Θεοῦ *ἔχομεν, οἰκίαν *ἀχειροποίητον *αἰώνιον ἐν τοῖς οὐρανοῖς. 2. *Καὶ γὰρ *ἐν τούτῳ στενάζομεν, τὸ οἰκητήριον ἡμῶν τὸ ἐξ οὐρανοῦ *ἐπενδύσασθαι *ἐπιπο-

— 4. *Pourtant, à la vérité, tant que nous vivons cette vie de voyageurs sous la tente, nous gémissons d'une part sous le poids des vicissitudes qui nous oppressent, et cependant nous restons dans l'appréhension de voir venir la mort qu'elles accélèrent et qui leur mettra un terme; car nous sommes quand même attachés à ce misérable corps souffrant, assez pour ne pas vouloir nous en séparer fût-ce un instant, et pour n'envier spontanément que cette combinaison susdite d'où la mort serait exclue : voir venir un jour où la spiritualisation tomberait sur notre corps imparfait, pour en supprimer d'un coup toutes les imperfections, faire disparaître dans le plein afflux de la vie toutes les déficiences de sa mortalité, à la façon d'un bon manteau, pour parler familièrement, jeté par-dessus une tunique qui ne suffisait pas à le garantir comme il faut de la pluie et de la froidure.*

5. *Voilà comme nous sentons quand nous ne vivons pas assez de notre foi et de notre espérance. Faut-il nous désoler outre mesure de cette inconséquence pusillanime? Non, mais supporter, tant que nous ne sommes pas plus forts, cette faiblesse naturelle, puisque c'est Dieu même qui a mis dans notre nature ce besoin de posséder un corps qui ne meure point; cependant il faut travailler à réformer ce sentiment, car nous savons bien que Dieu ne nous a pas créés avec un pareil attachement pour le décevoir; nous en aurons un, un corps qui ne périra jamais, c'est Lui qui nous l'a promis et nous pouvons bien en arriver à attendre toujours d'un cœur ferme, sans nous laisser agiter par ces inquiétudes, la réalisation de Sa promesse; n'en avons-nous pas déjà la garantie dans cette vie spirituelle qu'il nous a donnée, dans l'habitation intime de l'Esprit qui restera en nous pour nous ressusciter, au jour voulu, de l'état de mort intermédiaire?*

6. *Aussi, enhardissons-nous! Ce n'est pas une pure résignation devant la mort corporelle inévitable qu'il faut vous prêcher, c'est un sentiment de désir pour cette séparation qui semble aux autres épouvantable, mais que nous savons n'être que temporaire. Voyez en effet la vraie réalité des choses. Nous sommes domiciliés dans ce pauvre corps, nous y sommes chez nous, c'est bien; mais il faut songer que c'est un assez triste domicile pour des âmes déjà unies au Christ, puisque c'est une maison d'exil, où nous ne voyons pas le Seigneur, qui n'est en nous que d'une présence invisible, souvent insensible: — 7. en effet, nous avons bien la foi, mais la foi ne nous donne qu'une vision en énigme* (I *Cor.* XIII, 9, 12), *elle ne peut satisfaire notre intelligence et notre cœur, à qui il faut le contact senti, la jouissance du visage de l'Être aimé. — 8. Examinons, pesons tout cela; et alors, nous aurons plutôt envie de mourir, car si la mort est un exil temporaire de notre âme hors de sa demeure naturelle, qui est notre corps, elle nous transporte cependant où est notre vraie patrie, qui ne saurait être que là où habite le Seigneur, et où on le voit à visage découvert comme le Maître du lieu et notre compagnon d'habitation; près de Lui, on peut attendre sans impatience que notre corps aussi vienne prendre sa part au bonheur de cette société, et s'installe, rejoignant notre âme, dans sa patrie éternelle.*

9. *Une pareille conviction ne peut manquer d'avoir des conséquences pratiques. Une fois que nous serons domiciliés près du Christ, nous n'aurons pas à craindre de cesser jamais d'être ses amis; mais aujourd'hui que nous sommes encore en exil, nous pouvons courir, par notre faute, et dans les ombres vacillantes de notre demi-vision, le risque de lui déplaire. Aussi, énergiquement, devons-nous prendre à cœur de faire tout pour lui plaire ici-bas d'une manière aussi constante que nous attendons de le faire quand nous serons à ses côtés dans le domicile céleste. (10. Car Il nous jugera d'après ce que nous aurons fait ici-bas).*

vient] de Dieu, une demeure non faite de main d'homme, éternelle, dans les cieux. 2. Et, à la vérité, dans l'état présent nous gémissons; notre lieu d'habitation qui est du ciel, [c'est] par-dessus [l'autre que] nous désirerions

On voit donc que dans toute cette fameuse page, si on l'interprète ainsi, on peut découvrir, malgré la concision, les ellipses, les anacoluthes, une idée qui se développe sans aucune saute ni incohérence. L'essentiel, à qui veut la comprendre, est de ne pas oublier, d'un bout à l'autre, que le but de Paul n'est pas de détruire la crainte de rester toujours « nus », c'est-à-dire privés d'un corps pour toujours, après la mort corporelle, — les croyants n'ont pas de telle frayeur, ils *savent* qu'ils ressusciteront (*supra*, v. 1), — mais de calmer le regret, bien conforme à l'instinct naturel, qu'ils ont de ne point passer à l'état glorieux de plain-pied, pour ainsi dire, en évitant l'escalier de la mort, et de ne pas revêtir cet état tout uniment comme « un vêtement de dessus », par une évolution sans interruption ni catastrophe de leur vie présente dans le « corps psychique ». Le préfixe επι du verbe ἐπενδύσασθαι a une valeur essentielle : ce « revêtir par dessus » s'oppose en même temps à ἐκδύσασθαι, « être dévêtus », et au simple ἐνδύσασθαι, « revêtir », mais non « par dessus ». Toutes les interprétations qui ne tiennent pas compte, ou pas assez, de ce trait fondamental, seront donc à rejeter. Et il faudra de plus nous montrer méfiants à l'égard des exégèses qui recourent à des notions non exprimées dans le contexte (comme celle d'une comparaison entre le sort des morts et celui des vivants au jour de la Parousie); car tout le morceau est susceptible d'une explication entièrement claire et cohérente sans qu'il soit besoin d'y introduire des allusions qui resteraient au moins obscures et douteuses, cherchées dans la Première aux Corinthiens ou dans toute autre épître où le but d'enseignement de l'Apôtre était différent.

C'est ce que nous allons essayer de démontrer en passant à l'interprétation des versets. Les Excursus achèveront, j'espère, de faire de la clarté].

A. 2. Καὶ γάρ = « et en effet », « et, en fait », « et, à la vérité ». Καὶ γάρ est usuel pour annoncer un développement de preuves. Il faut bien remarquer que le v. 4 (*infra*) commencera par un autre καὶ γάρ exactement parallèle; les deux phrases qui suivent respectivement le sont aussi et devront s'interpréter l'une par l'autre dans le même sens. Toutes deux introduisent une objection, une restriction à la plénitude de sécurité et à la paix intime que devrait produire en nous l'assurance du v. 1 sur la résurrection; toutes deux aussi trouveront leur contre-partie, la réponse qui doit nous remettre en pleine paix, dans les versets 5 et 8 (v. *ad loc.*).

Ἐν τούτῳ : les uns traduisent : « en ceci » (que), préparant le participe ἐπιποθ. : « [nous gémissons] en ceci, à savoir que nous désirons, etc. » (*Menzies, Sickenberger*, al., *Bachmann* le rapportent même à εἰ... εὑρεθησόμεθα du v. 3, v. *infra*); mais d'autres comprennent plutôt : « dans cette [tente] ou « dans ce [corps] » (*Plummer, Lietzmann, Godet, Gutjahr, Windisch*, al.), et ils ont raison, à cause du parallélisme bien établi avec le v. 4 (v. *supra*), où nous lirons : οἱ ὄντες ἐν τῷ σκήνει στενάζομεν. La relation du verbe « nous gémissons » avec le participe ἐπιποθοῦντες n'est pas claire, faute de particule; est-ce que le « désir » est la *cause* du gémissement (*Belser*, al., v. *supra*), ou bien ce désir d'un corps glorieux *accompagne-t-il* les gémissements que causeraient les peines de la vie, surexcité qu'il est d'ailleurs par ces peines? Notre traduction n'a pas voulu décider ce point; v. *infra*; au v. 4, sur le sens de βαρούμενοι. Cette nuance importe d'ailleurs assez peu au sens général de la péricope.

Ἐπενδύσασθαι (hap. leg.) signifie « *endosser un vêtement par-dessus un autre* »; si l'on veut comprendre quelque chose à ce morceau, il faut absolument éviter d'en faire le synonyme pur et simple de ἐνδύσασθαι, qui veut dire simplement « revêtir », et n'implique l'idée que d'*un* vêtement, tandis que ἐπενδ. en implique *deux*.

θοῦντες, 3. *εἴ γε καὶ *ἐνδυσάμενοι *οὐ γυμνοὶ εὑρεθησόμεθα. 4. *Καὶ γὰρ οἱ ὄντες

Ἐπιποθοῦντες : il est encore important de bien saisir la nuance. Le verbe ἐπιποθέω (et les dérivés ἐπιπόθητος, ἐπιπόθησις, ἐπιποθία) ne signifie pas un désir quelconque, réalisable ou non, mais il connote chez Paul, toujours ou presque toujours, le regret accusé d'un éloignement ou d'une absence (*Rom.* I, 11, II *Cor.* IX, 14, *Phil.* I, 8, II, 26, I *Thess.* III, 6, II *Tim.* I, 4; *Phil.* IV, 1; II *Cor.* VII, 7, 11; *Rom.* XV, 23; sens plus faible *Jac.* IV, 5 et I *Pet.* II, 2); dans l'usage littéraire courant, ce sens peut être aussi bien « regretter » quelque chose où l'on ne peut mais, que « désirer avec force », et cela selon l'acception première des mots simples πόθος et ποθέω. Voilà pourquoi une traduction, dût-elle paraître trop explicite ou forcée, pourrait appuyer sur ce *regret* de ne pouvoir satisfaire le désir : ἐπιποθέω = « regretter de ne pas... »

A. 3. Voici la « crux interpretum »!

Établissons *a*) d'abord les vrais mots du texte; — puis *b*) leur sens.

a) εἴ γε καί : la leçon commune, et la bonne, porte εἴ γε, de ℵ, C, K, L, P, al., et non εἴπερ de B, D, F, G, 17.

ἐνδυσάμενοι, de ℵ, B, C, D³, E, K, L, P, *vulg.*, *syr*, *copt.*, *got.*, *arm.*, *éth.*, est à préférer à la leçon « occidentale », admise de quelques commentateurs (v. *infra*), ἐκδυσάμενοι de D*, F, G, d, e, g, m, *Marcion, Tertullien, Ambr*ʳ, *Ephrem,* puis *Godet, Reitzenstein,* al. (avec εἴπερ).

b) Il y a d'abord divergence sur la construction grammaticale. Un certain nombre d'auteurs veulent prendre ensemble les mots ἐνδυσάμενοι οὐ γυμνοί comme prédicat : « [si toutefois *ou* si assurément nous devons être trouvés] *vêtus, non nus* ». La tournure aurait quelque chose d'insolite, car régulièrement il faudrait la copule καί, « et », entre les deux attributs; on peut, à la vérité, répondre que Paul fait parfois de telles coordinations sans copule d'un positif et d'un négatif, ainsi plus bas, au v. 7, διὰ πίστεως γὰρ περιπατοῦμεν, οὐ διὰ εἴδους, ou *Rom.* II, 29, ἐν πνεύματι οὐ γράμματι, I *Cor.* III, 2, γάλα ὑμᾶς ἐπότισα, οὐ βρῶμα, encore, si l'on veut, *Rom.* IX, 1, ἀλήθειαν λέγω ἐν Χριστῷ, οὐ ψεύδομαι, I *Thess.* II, 17, προσώπῳ οὐ καρδίᾳ. Cependant l'habitude de Paul est d'interposer καί en de pareilles coordinations (onze fois, v. *Bachmann*, p. 226), et d'ailleurs, dans les exemples ci-dessus, les termes ne sont pas des participes ou des adjectifs, et il ne saurait y avoir aucune obscurité ou équivoque. De plus, on a remarqué (*Windisch*, al.) que l'aoriste ἐνδυσάμενοι marque un acte, et οὐ γυμνοί un état, ce qui ne s'accorde pas bien pour une coordination; il aurait fallu plutôt le parfait ἐνδεδυμένοι, à moins d'admettre ici, comme *Belser,* une licence du style de Paul, ce qui est peu vraisemblable. — Aussi, avec d'autres exégètes (tous ceux qui admettent ἐκδυσάμενοι et beaucoup qui admettent ἐνδυσ.), nous prenons le participe aoriste comme se rapportant (avec un sens de futur antérieur, v. *infra*), au sujet de la proposition, qu'il qualifie, et οὐ γυμνοί seul comme prédicat de εὑρεθησόμεθα : « ayant été vêtus, nous ne serons pas trouvés nus ».

Plus difficile est de déterminer le sens de εἴ γε καί. Nous avons vu que εἴ γε était beaucoup mieux attesté que εἴπερ (le sens de εἴπερ n'offrirait pas de difficulté : « si, comme il est certain »). Les suppositions concernant εἴ γε καί sont très nombreuses; pour y mettre un peu d'ordre, décomposons cette locution.

εἰ, en outre du sens conditionnel, peut, dans certains contextes, prendre celui d'une interrogation ([se demander] *si*; en allemand *ob* ou *ob nicht*); v. *Kühner-Gerth,* II 2, p. 396, 9 b. — Après des verbes qui marquent un sentiment, comme « s'étonner », « avoir honte », « s'indigner », etc., au nombre desquels on pourrait mettre nos deux mots στενάζομεν et ἐπιποθοῦντες, il peut marquer la raison de ce mouvement de l'âme (*Kühner-Gerth,* II 2, p. 369 s., 8). L'interprétation de *Bachmann* (v. *infra*) s'appuiera sur cette possibilité.

tant le revêtir, — 3. quoique, assurément, [une fois que] nous l'aurons revêtu, nous ne devions pas nous trouver nus. 4. Oui, à la vérité, nous

Mais il n'y a pas seulement εἰ, il y a εἴ γε καί. Or, εἴ γε, assez commun, peut avoir divers sens : tantôt γε restreint la possibilité de réalisation de l'idée qui suit εἰ (εἴ γε équivaut alors à *si tamen* latin), et l'on pourrait alors comprendre : « si toutefois », « pourvu que », sens adopté dans notre passage par bien des traducteurs; mais il peut aussi, au contraire, avoir un sens confirmatif, (*si quidem*) et εἴ γε signifie alors : « si, comme il est certain », ou « même si », « même dans l'hypothèse que... » (v. *Kühner-Gerth*, II, 2, p. 177, 9 a). Notre εἴ γε donc, s'il était seul, pourrait donner quelque sens admissible.

Mais ce n'est pas εἴ γε tout court, c'est εἴ γε καί, expression qui ne se retrouve que *Gal.* III, 4 (1). Les partisans de la variante ἐκδυσάμενοι peuvent sans peine détacher καί de εἴ γε pour l'attacher au mot suivant (comme peut-être Gal. III, 4, à εἰκῇ [voir la note ci-dessous] ou, en des passages d'auteurs classiques comme *Xénophon*, « Mémorables » III, VI, 13, ... παμμέγεθες πρᾶγμα, εἴ γε καὶ τῶν τοιούτων ἐπιμελεῖσθαι δεήσει = « ... grosse affaire, s'il faut s'occuper même de pareilles choses! » Mais cette ressource manque si on lit ἐνδυσάμενοι, v. *infra*. Il est des traducteurs qui semblent ne pas attacher trop d'importance à cette dernière particule καί, et la jugeraient volontiers redondante, ou destinée simplement à souligner le lien des diverses parties du contexte (ainsi *Bachmann*). Il nous est difficile de juger ainsi, d'après les habitudes de grande précision maintes fois notées dans le style de Paul, et spécialement pour l'emploi des particules; car, en fait, ce καί serait alors bien inutile. Après avoir longtemps réfléchi, et appelé à notre secours tous les grammairiens et dictionnaires, sans avoir pu y trouver un sens spécial pour une locution toute formée ει-γε-και, nous avons fini par nous fixer à cette décision (qui n'est pas seulement la nôtre) que le mot qu'on pourrait supprimer sans trop d'inconvénient n'est pas καί, mais bien γε; les deux particules qui font une unité, c'est εἰ καί, dont le sens est bien connu, et vérifié à chaque page des auteurs grecs; c'est le sens *concessif* : « quoique » (2). Paul aurait ajouté γε (après le premier des deux mots, ce qui est sa place nécessaire) pour affirmer la nécessité de cette proposition concessive, et il a voulu dire : « quoique, assurément... ». Qu'une troisième particule puisse s'intercaler entre εἰ et καί sans altérer la signification fondamentale de εἰ καί, c'est ce qu'on peut au moins conjecturer d'après l'emploi, qui n'est pas si rare, de εἰ μὴ καί au lieu de l'ordinaire εἰ καὶ μή, voir des exemples *Kühner-Gerth*, II 2, p. 489, Anm. 1. — Analogies beaucoup plus proches encore de notre cas, avec δέ, I *Cor.* IV, 7, εἰ δὲ καὶ ἔλαβες, et, avec le même sens probable de « quoique », dans notre épître même XI, 6, εἰ δὲ καὶ ἰδιώτης (v. *ad loc.*), et une très proche avec γάρ, *Col.* II, 5, εἰ γὰρ καὶ τῇ σαρκὶ ἄπειμι, dont le sens est très certainement : « Car, *quoique* je sois absent dans la chair ».

Voyons donc les interprétations que donnent les divers auteurs, suivant la construction grammaticale qu'ils choisissent, et les sens variables qu'ils attribuent à εἴ γε καί, et au participe ἐνδυσάμενοι (ou ἐκδυσάμενοι).

(1) Ce passage de *Gal.* est lui-même assez obscur, et ne peut donc guère servir à éclairer notre discussion. Il est possible que, là, il faille disjoindre καί de εἴ γε et comprendre : « [avez-vous éprouvé de telles choses en vain?] si, réellement, c'est aussi (*aussi* = comme notre prédication du Christ, au v. 1.) en vain? »; mais peut-être peut-on aussi garder à εἴ γε καί le même sens que celui que nous allons établir pour II *Cor.* V, 2, et comprendre : « quoique ce doive être sûrement en vain » (que vous enduriez souffrances, etc.). Cfr *Lightfoot* et *Lagrange*.

(2) Pour attribuer un sens confirmatif à εἴ γε καί, on fait des rapprochements avec *Eph.* III, 2, IV, 21, *Col.* I, 23; mais là, précisément, il n'y a point de καί.

*ἐν τῷ σκήνει στενάζομεν *βαρούμενοι, *ἐφ' ᾧ οὐ *θέλομεν ἐκδύσασθαι ἀλλ' *ἐπεν-

D'abord avec la leçon ἐκδυσάμενοι (que nous avons rejetée) :

Reitzenstein (« Iranische Erlösungsmysterium », p. 147 s.) transcrit ainsi le grec : καὶ γὰρ ἐν τούτῳ στενάζομεν τὸ οἰκητήριον ἡμῶν τὸ ἐξ οὐρανοῦ ἐπενδύσασθαι ἐπιποθοῦντες, *εἴπερ καὶ ἐκδυσάμενοι* οὐ γυμνοὶ εὑρεθησόμεθα, κτλ., par où il entend que, même dépouillés du corps par la mort physique, nous ne serons pas « nus », à cause de l'embryon de « corps pneumatique » que nous aurions déjà. Voir Exc. IX.

Gutjahr : « 3. in der Voraussetzung dass wir wirklich (εἴ γε) auch in dem Fall dass wir unseren gegenwärtigen Leib ausgegozen haben (καὶ ἐκδυσ.), nicht nackt werden erfunden werden » (Nous soupirons pleins du désir ci-dessus mentionné), *dans la présupposition que réellement, même au cas où nous serions dépouillés du corps présent, nous ne serons pas trouvés nus.* — Abstraction faite de la question du mot ἐκδυσάμενοι, nous n'aurions donc d'aspiration à ressusciter glorieusement que pour n'être pas « nus », pour être munis d'un corps quelconque? C'est rabaisser l'idée.

S. Ephrem, qui comprend la phrase comme un souhait : « *Utinam* autem, *quum istud exuamus, non nudi inveniamur!*

Autres traductions, qui coordonnent ἐνδυσάμενοι et οὐ γυμνοί :

Vulgate : « si tamen vestiti, non nudi inveniamur ».

Belser : « (was nur geschehen kann), 3. wofern wir wirklich als bekleidet, nicht als nackt werden angetroffen werden », c'est-à-dire : « *ce qui ne pourra arriver* [*d'être vêtus « par dessus », grâce au vêtement de gloire*], *3. que pour autant que véritablement* (εἴ γε καί) *nous serons trouvés vêtus et non pas nus* ». Il croit qu'il s'agit de la perspective d'être encore vivant à la Parousie, voir Exc. IX.

Prat (« Théol. de saint Paul », II, liv. VI, ch. IIe, II, 3) : « si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus ». Même sens que Belser.

Toussaint : comme Prat ci-dessus. (Il ne tient pas compte du sens spécial de ἐπενδύσασθαι).

Sales : « se però siamo trovati non ignudi, ma vestiti ». Idem; mais il s'agirait de l'état général après la résurrection, non des vivants à la Parousie.

Callan : « yet so that (= « if only », « if indeed ») we be found clothed, not naked ».

Delafosse : « [revêtir notre domicile céleste par dessus], ce qui aura lieu si nous sommes trouvés vêtus de notre corps et non nus ». Explication qu'il attribue d'ailleurs, comme le v. 2, à l'« interpolateur catholique ».

Ajouter les *commentateurs latins* qui ont suivi la Vulgate.

Bachmann (il rattache εἴ γε κτλ. à στενάζομεν, comme exprimant l'objet du désir et de l'incertitude qui nous fait soupirer) : Und darob (ἐν τούτῳ) ja stossen wir, sehnsüchtig danach verlangend, unsere vom Himmel stammende Behausung (I *Cor.* xv, 49) drüber anziehen (ἐπενδ.) zu dürfen, Seufzer aus, ob wir doch wirklich (εἴ γε καί, v. *supra*) werden als bekleidet [und] nicht als nackt erfunden werden » (« *Et nous poussons, dans l'ardent désir de pouvoir revêtir notre habitation descendue du ciel par-dessus* l'autre, *des soupirs,* [incertains] *si bien véritablement nous serons trouvés vêtus, et non pas nus* »). — Ainsi (malgré l'assurance du v. 1, v. *ad loc.*), Paul, ou le chrétien, ne sachant pas dans quel état les trouvera la conclusion de l'existence terrestre, s'ils seront toujours en possession de leur corps actuel ou si la mort les en aura déjà dépouillés quand le jour décisif (de la Parousie, du jugement) viendra les trouver (εὑρεθησόμεθα), aspireraient ardemment, douloureusement, à ce que ce fût la première partie de l'alternative qui se réalisât, c'est-à-dire qu'ils n'eussent pas abandonné leur « vêtement » premier que la gloire, comme un second vêtement, viendrait seulement recouvrir. — Cette interprétation nous avait un

qui sommes en cette tente, nous gémissons sous nos charges, du fait que nous voudrions non pas être dévêtus, mais revêtus par-dessus, pour que

moment séduit; mais, outre qu'elle fait nécessairement appel à ce sentiment de l'attente de la Parousie prochaine comme d'une chose possible (ce que nous ne croyons pas justifié par le texte, voir Exc. IX), il y a encore ceci contre elle, que εἴ γε est trop éloigné du στενάζομεν auquel B. le rattache, que le καί après εἴ γε n'aurait vraiment alors rien de sérieux à faire, que l'explication de la forme aoristique ἐνδυσάμενοι n'est pas claire chez lui, enfin et surtout que la coordination de ce participe avec οὐ γυμνοί, sans copule encore pour les joindre, est à peine possible, les parallèles prétendus ne valant guère (v. *supra*). — Nous rejetons donc finalement cette opinion de εἴ γε interrogatif ou dubitatif, même si on la modifiait en rattachant εἴ γε à ἐπιποθοῦντες (au sens de « désirant avec anxiété ») qui est plus proche que στεναζ., et si l'on voulait faire de ἐνδυσάμενοι non plus un simple coordonné superflu de οὐ γυμνοί, mais l'expression de la *cause* pour laquelle on n'est « pas nu », ainsi qu'en d'autres traductions que nous allons voir.

Dernier genre d'interprétations : celles qui font de οὐ γυμνοί seul un prédicat, et rapportent ἐνδυσάμενοι au sujet de la proposition. Sur ce point-là elles sont justes; pourtant toutes ne sont pas également bonnes, et la différence vient de la manière dont elles rendent εἴ γε καί.

Les unes, ne considérant que εἴ γε, et s'arrangeant avec καί comme elles peuvent, donnent à la proposition un sens *conditionnel*, γε ayant une valeur confirmative, et changeant ainsi la conditionnelle en affirmation.

Menzies : « assured that when we have put it on, we shall not be found naked ». — Ainsi l'aspiration ardente à posséder un corps de gloire paraîtrait réduite au seul désir de n'être jamais sans un vêtement *quelconque;* on penserait à le prendre un jour comme on enfile un paletot, sans réfléchir à la grande différence qu'il y a entre lui et le vêtement de dessous !

Lemonnyer (1905) : « Si vraiment, après l'avoir revêtue (l'habitation céleste), nous ne devons pas nous trouver en état de nudité ».

Loisy : « puisque c'est en le revêtant que nous ne serons pas trouvés nus ».

Lietzmann : « da wir ja [nur dann] wenn wir sie angezogen haben, nicht werden nackt erfunden werden » (« *puisque assurément, si nous l'avons revêtue* [*c'est alors seulement que*] *nous ne serons pas trouvés nus* ». Id. *H. D. Wendland.* — Même observation qu'à Menzies, *supra*.

Schmiedel (avec hésitation), n'arrive qu'à cette tautologie : *après que nous aurons revêtu la nouvelle corporéité, nous ne serons pas trouvés nus.*

Weizsäcker et *Meyer-Heinrici* : « da wir ja freilich, wenn wir die erst einmal eingezogen, keine Blösse mehr zu befahren haben werden » (« *puisque sûrement, si une fois nous l'avons d'abord revêtue* [*la demeure du ciel*], *nous n'aurons plus à traverser d'état de nudité* »). — Bachmann objecte que « *mehr* », « *plus* », est étranger au texte; ce n'est pas à cela que nous nous arrêterons, mais à « da wir da freilich », « puisque etc. », qui selon nous ne rend pas comme il faut εἴ γε καί.

Plummer (dans sa paraphrase, p. 124) : « Sure that this putting on of it will secure us from being found at Christ's coming without any house at all » (« *assurés que ce revêtement nous garantira d'être trouvés, à l'avènement du Christ, dépourvus de toute espèce de demeure* ». Cfr Menzies, *supra*, avec en plus une opinion spéciale de Plummer sur le moment où nous recevrons le corps de gloire, v. Exc. IX). Εἴ γε καί signifierait : « naturellement, sous la supposition qui va de soi », καί raffermissant ce qu'il pourrait y avoir de doute dans εἴ γε.

Windisch : le v. 3 serait une concession pour le cas où le désir exposé au v. 2 ne

δύσασθαι, ἵνα καταποθῇ τὸ θνητὸν ὑπὸ τῆς ζωῆς. 5. Ὁ δὲ κατεργασάμενος ἡμᾶς εἰς

serait pas accompli. Le ton porte sur οὐ γυμνοί, Paul voulant par-dessus tout écarter la perspective d'un état de nudité; ἐνδυσάμενοι οὐ γυμνοί a un air de trivialité qui a causé la correction occidentale en ἐκδυσάμενοι. Mais le participe aoriste ἐνδυσ. marque l'instant où le péril de nudité a été écarté. Car Paul attend ce revêtement par le corps spirituel aussitôt après la mort (comme *Plummer;* voir Exc. IX). — Explications assez embrouillées, somme toute, que nous critiquerons plus loin.

Sickenberger « wenn wir doch einst, nachdem wir (sie) wirklich anzegogen haben, nicht als nackt erfunden werden ». (« *Si c'est pourtant bien au jour où nous (l') aurons réellement revêtue que nous ne serons pas trouvés nus* »). — Ce serait une simple explication du désir du v. 2, qui serait de ne jamais paraître nus devant le Seigneur (voir Exc. IX).

Toutes les interprétations de cette dernière série ont pour elles de mieux s'accorder que les précédentes avec la grammaire, et de rapporter ἐνδυσάμενοι, comme il se doit, au vêtement de gloire, mais il n'en est pas une qui échappe complètement au reproche, soit de prêter à Paul des tautologies ou des sentences de La Palisse, soit d'être solidaire de théories qui sont étrangères, comme nous le verrons, à l'Apôtre.

Il n'en reste qu'une qui nous paraisse pouvoir défier toutes ces critiques, — au moins si on l'entend avec la nuance délicate qu'elle devait avoir dans l'esprit de Paul; et c'est celle qui prend εἴ (γε) καὶ pour un concessif = « quoique », et qui peut s'exprimer ainsi :

[Nous désirerions être vêtus de notre corps glorieux par dessus le corps présent], *quoique nous soyons bien sûrs* (une fois établis dans notre état définitif), *après que nous l'aurons revêtu* (d'une manière ou de l'autre, soit sans mourir, soit après la mort), *de n'être* (plus jamais, en aucun temps) *trouvés dans cet état de nudité* (qui nous épouvante, mais dont nous devrions penser, pour échapper au trouble et à la répugnance, qu'il ne sera que temporaire). Voir *infra*, à **B**.

L'adjectif γυμνός signifie, pour l'âme, être privée de corps, selon une acception qui se trouve déjà dans *Platon;* il ne s'agit point d'une « nudité » au sens éthique ou spirituel, d'un dénuement de grâces ou de mérites. (Voir Exc. IX).

B. 2-3. Voir ci-dessus notre paraphrase.

Si ferme que soit l'espoir du croyant de posséder, après la destruction du corps présent, non seulement la gloire éternelle (voir Exc. IX), mais une nouvelle demeure corporelle parfaitement adaptée à cette gloire (le « corps pneumatique »), cette attente ne suffit pas à calmer la révolte de son instinct humain devant la mort qui le menace et finira par le saisir un jour. Saint Paul reconnaît bien que pareil sentiment est naturel et général; il se place dans la condition de ceux que nous pourrions appeler « les fidèles moyens », c'est-à-dire de presque tous ses lecteurs, — comme il le fait souvent dans sa correspondance. Qu'il ait partagé lui-même autrefois ces répugnances, même depuis sa conversion, la chose est fort possible; mais la suite, aux versets 5-9, montrera assez qu'il les a surmontées, — car les craintes qu'il avoue avoir lui-même éprouvées en Asie résultaient d'un sentiment bien plus noble et plus désintéressé, voir l'Exc. I. Et, puisqu'il a triomphé de cette faiblesse naturelle, il veut ici, doucement, paternellement, inviter ses disciples à monter au même niveau de désir surnaturel.

Saint *Thomas* a parfaitement exposé la distinction entre le « désir naturel » et le « désir de grâce » qui peut partager l'âme la meilleure en face de cette troublante perspective du trépas.

Donc, il est trop vrai que nous sommes dans cette situation : l'attente de la résurrection bienheureuse a beau ravir les âmes rachetées, elles n'en craignent pas moins,

le mortel fût englouti par la vie. 5. Mais celui qui nous a conformés pour cette fin même, [c'est] Dieu, lui qui nous a donné les arrhes de l'esprit.

dans une mesure plus ou moins grande suivant leur impressionnabilité et leur perfection de détachement (leur degré de « pneumatisme »), le passage douloureux qui mène à l'Autre monde, et elles appréhendent cette situation d'âme sans corps, si contraire à leur nature qu'elles ne peuvent nullement se la figurer. Nous sommes loin du spiritualisme à la Platon; mais comme c'est plus humain! Alors on soupire ou on gémit, plus encore que devant les peines de la vie, devant l'image de la mort quand elle se présente trop clairement à l'esprit. C'est l'attitude commune, et je ne sais pas du tout pourquoi *Menzies* vient penser (ici et *Rom.* VIII, 26) aux gémissements des charismatiques dans leurs réunions; l'idée est bien plus simple et universelle. On soupire parce que l'on souffre, mais encore plus, à certains moments du moins, parce qu'on ne voit, dans l'ordre naturel, que la mort au bout de ces souffrances. Ce ne sera qu'un mauvais moment à passer, suivi d'une période mystérieuse; la résurrection brille à l'horizon de la foi, avec le bonheur éternel et complet, pour le corps et pour l'âme, qui la suivra. Oui! mais si nous pouvions y arriver sans passer par cette destruction dont l'appréhension est terrible! Si ce corps glorieux, ou la gloire, pouvait simplement venir s'ajouter à cette vie que nous ne voudrions jamais perdre!

L'Apôtre connaît ce sentiment, puisqu'il est homme et sait comprendre les hommes. Mais il voudrait qu'un vrai chrétien n'y demeurât pas absorbé et surmontât vite ce trouble instinctif, jusqu'à ne plus l'éprouver du tout un jour. Et, avec ce sourire de bonhomie compatissante dont un homme comme lui garde l'art secret, pour encourager les faibles, même au milieu de ses instructions les plus graves et les plus émues, il leur dit : « Oui, je sais bien que vous éprouvez, que nous éprouvons cela, malgré notre foi; — et pourtant, si vous réfléchissez et êtes conséquents avec votre conviction, dites-moi si l'essentiel, ce qui devrait bien plus occuper et fixer notre pensée, n'est pas notre assurance d'être soustraits un jour éternellement à ces menaces de « nudité » qui vous font peur; puisque, de toute manière, une fois que nous aurons revêtu ce corps glorieux, après n'importe quel intervalle qui ne peut passer pour chose qui compte (il va le montrer au v. 8), nous ne nous trouverons pourtant pas nus! ». Ce dernier mot est une *litote* qui est bien dans sa manière : « pas nus, certes, et songez même un peu à ce que sera le nouveau vêtement éternel!» — Ainsi la pensée de ce v. 3, qui désespère tant de commentateurs, est la simplicité même, mais n'a rien assurément qui sente la banalité ou la tautologie. Elle rappelle et promet la pleine satisfaction naturelle et surnaturelle réservée à tous ceux qui auront vécu unis au Christ, et pas seulement à ce groupe d'inconnus futurs qui seront, au jour de la Parousie, « revêtus par-dessus » sans s'être dépouillés, c'est-à-dire qui seront « transformés » sans passer par la mort (voir Exc. IX).

—— **A. 4.** καὶ γάρ au commencement, tout comme au v. 2, indique que Paul, parlant oratoirement, reprend exactement la même pensée qu'à ce verset. — Aussi ἐν τῷ σκήνει στεν. montre ce que signifiait indubitablement le ἐν τούτῳ du v. 2, d'après le v. 1. — Par contre, aucune raison de grammaire ou d'analyse du contenu ne porte à mettre en parallèle βαρούμενοι avec στενάζομεν ἐπιποθοῦντες du v. 2, d'autant plus que ἐπιποθ. avait son régime dans ἐπενδύσασθαι, qui est ici bien séparé grammaticalement de βαρ., et que εἴ γε καὶ κτλ. ne peut servir, comme nous l'avons vu, de régime à στενάζομεν; il faut donc (contre la plupart) prendre en un sens absolu στενάζομεν. — « chargés », de n'importe quelle manière. — ἐφ' ᾧ veut dire, comme presque toujours dans le N. T., « en ce qui », « du fait que » (plutôt que « parce que » cfr *Rom.* V, 12), et non « à condition que », et il se relie, non à βαρούμενοι, mais à στενάζομεν. —

αὐτὸ τοῦτο *Θεός, ὁ δοὺς ἡμῖν τὸν *ἀρραβῶνα τοῦ πνεύματος. 6. *Θαρροῦντες οὖν *πάντοτε καὶ *εἰδότες ὅτι ἐνδημοῦντες ἐν τῷ σώματι ἐκδημοῦμεν ἀπὸ τοῦ κυρίου, — 7. διὰ πίστεως γὰρ περιπατοῦμεν, οὐ διὰ *εἴδους... — 8. θαρροῦμεν δὲ καὶ εὐδοκοῦμεν μᾶλλον ἐκδημῆσαι ἐκ τοῦ σώματος καὶ *ἐνδημῆσαι πρὸς τὸν κύριον.

θέλομεν : sens de « désirer », « aimer à », cfr I *Cor.*, VII, 7, al. — ἐπενδύσασθαι, même mot et même sens précis, ici très bien explicité, qu'au v. 2. — ἵνα καταποθῇ, κτλ., cfr I *Cor.* XV, 54 et 55.

B. 4. C'est une répétition du verset 2; on se répète quand on médite, ou qu'on veut faire méditer; mais cette fois c'est pour aboutir, avec les vv. 5-ss., à une solution complète de la douloureuse question, qui rassurera aussi les croyants concernant le *chemin,* tandis que le v. 3, cette sorte de parenthèse, n'était qu'une réconfortante allusion au *terme. Plummer, Bachmann* et d'autres se trompent en mettant une opposition entre un « gémissement de désir » (στεν. ἐπιποθοῦντες, *supra*) et un « gémissement de dépression intense » (βαρούμενοι). Le sens est :

« Tant que nous sommes dans cette habitation temporaire, nous gémissons *sous les charges de cette vie* (βαρούμενοι), qui en accélèrent la ruine, au lieu de nous réjouir d'être par elles rapprochés du terme; du fait que, malgré tous ses accablements, nous ne voudrions pas la perdre (ἐκδύσασθαι), mais la voir, sans interruption ni brisure, soustraite aux peines de la mortalité, par *l'addition* pure et simple (ἐπενδύσ). de ces glorieuses qualités qui nous sont promises seulement pour un lointain avenir, et qu'il nous serait si bon de voir s'épanouir dès à présent, pour changer notre misérable existence en vie pleine et indéfectible ».

Il ne s'agit en tout cela, — la suite achèvera de le démontrer, — ni d'un espoir d'être encore vivant à la Parousie, ni d'un « corps intermédiaire » dont on jouirait entre la mort et le jour de la Résurrection, ni de l'entrée en possession du corps glorieux immédiatement après la mort.

——— **A. 5.** Θεός est le prédicat d'une proposition sans copule. — ἀρραβῶνα, cfr *supra,* I, 22. — Le présent κατεργαζόμενος D, G, d, g, *vulg.*

B. 5. Voici enfin la considération qui doit suffire à apaiser toute agitation et tout scrupule : il n'est pas étonnant que nous ayons cette horreur instinctive de la mort, car c'est Dieu lui-même qui a mis en nous le désir de vivre toujours (*s. Thomas, Cornely, Belser*) (1); mais ce désir, puisqu'il en est l'auteur, ne peut être trompeur et inefficace; il sera satisfait par l'octroi d'une vie indéfectible, où « le mortel sera englouti par la vie », et déjà Dieu nous en a donné le gage et l'avant-goût dans cette habitation intime de l'Esprit qui nous glorifiera, cette spiritualisation de notre âme qui doit s'étendre un jour à notre corps. Paul revient à l'affirmation esquissée au verset 3.

Peu importe, va-t-il dire maintenant, s'il y a un intervalle. La promesse de Dieu n'en est pas affaiblie, notre bonheur n'en sera nullement diminué.

——— **A. 6.** La phrase qui commence par le participe θαρροῦντες, sera interrompue par la parenthèse du v. 7, et puis l'idée reprendra au v. 8, mais avec une construction différente; c'est une de ces *anacoluthes* fréquentes chez l'Apôtre, quand il se sentait ému en dictant. — Θαρρεῖν, mot favori des stoïciens; — πάντοτε, toujours, c'est-à-dire en toute situation, circonstance, état de cause. — εἰδότες, de οἶδα, science éprouvée. — Noter déjà que ἐνδημέω et ἐκδημέω (cfr *infra*, v. 8, v. 9) sont des verbes signifiant un état stable, « être à domicile » et « être hors de son domicile », et que (d'après l'usage régulier et habituel, même pour ἐνδημέω), pour qu'ils prennent le sens de

(1) *Sickenberger* l'entend, moins naturellement, de ce que c'est Dieu qui nous a destinés à la mort, comme le Christ.

6. Prenant donc courage en toute circonstance, et sachant trop que, domiciliés dans le corps, nous restons en exil loin du Seigneur, — 7. car c'est dans la foi que nous marchons, non dans la réalité vue... — 8. mais nous prenons courage, et nous aimons encore mieux nous exiler du corps et aller prendre domicile près du Seigneur.

« élire domicile » et « s'exiler », il faut les mettre à l'AORISTE ingressif, ἐνδημῆσαι, ἐκδημῆσαι. — D, G, lisent ἐπιδημοῦντες et ἀποδημοῦντες, et ἀπὸ τοῦ θεοῦ.

A. 7. περιπατοῦμεν, mot affectionné de Paul. — διὰ εἴδους : le mot εἶδος signifie « forme », « forme réelle », et ne s'oppose donc pas spécifiquement à πίστις. L'auteur met bien en contraste l'obscurité de la foi avec la clarté de la vision béatifique, mais le sens propre de εἶδος n'est pas « vision », mais « réalité vue ». Cela revient au même. Cfr I *Cor.* XIII, 12, « per *speculum in aenigmate* » et « *facie ad faciem* ».

A. 8. Reprise de l'idée de 6, avec le même verbe θαρρῶ, mais brisure de la construction; δέ oppose l'attitude ici prescrite à l'hésitation qui pourrait résulter de l'obscurité de la foi, et qui a été décrite aux versets 2-4. — Ici les *aoristes* ἐκδημῆσαι et ἐνδημῆσαι. — Cfr *Phil.* I, 23-25. — ἐκδημ. ἐκ τοῦ σώματος : on cite en parallèle *Testament d'Abraham*, 15, où l'Ange Michel dit au patriarche : μέλλεις ἐκ τοῦ σώματος ἐκδημεῖν καὶ ἔτι ἅπαξ πρὸς τὸν κύριον ἔρχεσθαι.

B. 6-8. Non seulement l'appréhension de la mort peut être surmontée par notre raison que la foi éclaire, mais l'idée peut en devenir douce à l'instinct spiritualisé. Tel était certainement le cas chez Paul, qui exposera ses sentiments personnels dans le beau passage d'une épître postérieure, *Philippiens* I, 21 et 23 : « 21. *Pour moi, vivre, c'est le Christ, et mourir m'est un gain; .... 23.... ayant mon désir tendu vers la dissolution, pour être avec le Christ; car ce serait le meilleur, et de beaucoup* ». Pourra-t-il faire partager une telle aspiration à ses fidèles? Il n'en désespère pas, et, les invitant à méditer sur le présent et sur l'avenir, il leur dit maintenant, comme une chose toute logique, toute naturelle, de si haut qu'elle dépasse l'instinct de la nature : « Prenons courage, j'aime à croire que vous le faites, au milieu de tout ce qui nous détruit. Car vous devez bien sentir que, vivant ici-bas, nous sommes en exil; notre vraie patrie est aux côtés du Christ, et nous n'y sommes pas comme nous voudrions y être, puisque nous n'avons contact avec Lui que par la foi. Oui, certainement, nous prenons courage pour regarder la mort en face et ne plus la craindre, — que dis-je? nous sommes satisfaits (εὐδοκοῦμεν, c'est le vrai sens (1), et non pas « nous nous résignons »), nous sommes satisfaits bien davantage de laisser ce corps, où nous sommes en exil, et de trouver notre vraie patrie, près du Seigneur ».

L'Apôtre est enfin arrivé à ce qu'il voulait dire en entamant cette digression apparente qui commence au v. 2. La joie que doit causer l'assurance du v. 1, celle de la résurrection, ne doit pas, ne peut pas, pour de vrais « spirituels », être assombrie du fait que cette perspective est lointaine, et qu'il faut d'abord franchir le passage de la mort. C'est la mort qui nous délivrera de notre véritable exil. Saluons-la donc comme une délivrance, aussitôt que Dieu voudra qu'elle nous atteigne. Elle nous transportera déjà près du Seigneur, là seulement où il fait bon vivre (Paul fait abstraction ici d'un « purgatoire », qui ne sera toujours qu'un délai sur une route assurée; voir comm. de I *Cor.*, Exc. III). Et, dans cette bienheureuse société, nous attendrons sans douleur ni impatience que le corps nous soit rendu. Il ne s'agit donc

(1) Contre *Windisch*, qui trouverait quelque contradiction entre ce terme modeste et la vigueur de θαρροῦμεν. Le verbe εὐδοκέω, en un sens très fréquent, qu'on peut transporter ici, signifie « se déclarer satisfait » d'une transaction légale, que ce soit ou non après des hésitations qui ont passé.

9. Διὸ καὶ *φιλοτιμούμεθα, εἴτε *ἐνδημοῦντες εἴτε *ἐκδημοῦντες, εὐάρεστοι αὐτῷ εἶναι. 10. Τοὺς γὰρ πάντας ἡμᾶς *φανερωθῆναι δεῖ ἔμπροσθεν τοῦ βήματος τοῦ Χριστοῦ, ἵνα *κομίσηται ἕκαστος τὰ *διὰ τοῦ σώματος *πρὸς ἃ ἔπραξεν, *εἴτε ἀγαθὸν εἴτε φαῦλον.

plus de s'attrister de ne pouvoir le « revêtir par dessus » le support de nos misères. Le désir d'être avec le Christ doit l'emporter de beaucoup sur celui de conserver la vie terrestre. Telle est la conclusion doctrinale et spirituelle.

On en voit toute l'importance. L'Apôtre enseigne expressément que l'on verra le Christ, et qu'on en jouira en pleine conscience, entre la mort et la résurrection. L' « âme séparée » vivra déjà dans le bonheur essentiel, non dans un sommeil de Shéol. Nul besoin, pour exclure tout motif de trouble et de regret, de compter qu'on vivra encore à la Parousie, pour y être seulement « transformé », « revêtu par-dessus » (cfr I *Cor.* xv, 51, suiv.), sort dont Paul ne dit d'ailleurs pas un seul mot dans toute notre épître, — au moins pas un mot qui puisse passer pour y faire une sûre allusion (voir Exc. ix).

—— **A. 9.** Ce verset et le suivant sont une conclusion morale de tout ce qui précède (διό); il ne faut donc pas les en séparer, avec *Calvin* et *Bachmann*, comme si une nouvelle section commençait avec eux. — φιλοτιμεῖσθαι, cfr *Rom.* xv, 20 et I *Thess.* iv, 11 (toujours avec l'infinitif, comme chez *Diodore de Sicile*, v. *Bachmann*), ne se trouve que chez saint Paul dans le N. T.; ce verbe dit plus que προθυμεῖσθαι (cfr *Théodoret*), il joint à l'idée de bonne volonté celle qu'on se fait de la poursuite de quelque chose une question d'honneur et d'ambition. — A quel « domicile » rapporter les deux participes présents ἐκδημοῦντες et ἐνδημοῦντες? Les avis divergent beaucoup ; *Chrys.*, *Ambr*[r], *Estius*, etc., puis *Lietzmann, Plummer, Menzies, Toussaint, Bachmann, Windisch, Lemonnyer, Sickenberger, Callan,* etc., en un mot presque tous, croient qu'il s'agit du domicile qui est le corps présent. Nous croyons bien plutôt que l'ordre du développement invite à rapporter cette idée d'exil ou de domicile aux mots qui en sont les plus proches, αὐτῷ (= au Christ) dans la même phrase, et τὸν κύριον qui clôt la précédente (ἐνδημῆσαι πρὸς τὸν κύριον); le sens ainsi obtenu est très satisfaisant (v. *infra*), quoiqu'il pût sembler au premier abord plus naturel de mettre ἐκδημοῦντες (s'il se rapporte alors aux conditions de la vie présente), avant ἐνδημ. (s'il se rapporte alors au futur); mais Paul a dû prendre cet ordre parce qu'il venait de dicter en dernier lieu le mot ἐνδημῆσαι, à la fin du v. 8; il aura repris tout naturellement ce verbe avant l'autre. En tout cas, puisque ces deux participes présents désignent des états continus, on ne peut entendre ἐκδημοῦντες du changement instantané qui se produit à l'instant de la mort (« plaire dans cette vie *et* à la mort », cfr *Toussaint*, *Menzies*) ; ni rapporter non plus les deux respectivement à la Parousie, puisque, au jour où le Sauveur apparaîtra, tous les élus, d'après I *Thess.* et I *Cor.*, seront vivants et présents devant le Christ, et aucun ne se trouvera plus « en état d'exil » (ἐκδημῶν) et séparé soit de son propre corps, soit de la vue du Christ. (Voir Exc. ix). — εὐάρεστοι, huit fois chez Paul, cfr *Sap. Sal.* iv, 10; ix, 10.

A. 10. φανερωθῆναι : ce verbe φανερόω, cfr le v. suivant 11, et I *Cor.* iv, 5, se trouve neuf fois en cette épître, treize autres fois ailleurs chez Paul. — κομίσηται, cfr *Eph.* vi, 8, *Col.* iii, 25; le verbe en tous ces passages signifie « recevoir la due rétribution ». — τὰ διὰ τοῦ σώματος; la leçon de *vulg.*, « propria corporis » (cfr d, e, f, g, *Cyprien, Ambros*[r], *got.*, *arm.*) fait présupposer une lecture : τὰ ἴδια τοῦ σ.; dans la leçon ordinaire, qu'il faut conserver, le sens de διά peut être instrumental (« les choses faites par le moyen du corps »); ainsi *Heinrici, Schmiedel, Lietzmann, Sickenberger, Bachmann, Windisch,* etc.) ; et *Marcion*, D, G, f, portent : ἃ διὰ τοῦ σώματος ἔπραξεν; ou

9. Voilà pourquoi nous avons à cœur, soit [pour le temps où] nous aurons [ce] domicile, soit [tant que] nous sommes dans l'exil, d'être établis dans ses bonnes grâces. 10. Car tous il faut que nous soyons exposés à découvert devant le tribunal du Christ, pour emporter chacun ce qu'[il aura gagné] étant dans le corps, suivant ce qu'il aura accompli, soit de bon soit de vil.

bien, ce qui n'est pas sans exemple, le sens de διά est temporel (= « les choses faites durant la vie corporelle »), ainsi *Lemonnyer?, Menzies,* al. Cela revient au même. Beaucoup d'anciens ont compris que la rétribution se fera *dans le corps;* ce qui est vrai, mais non explicite. — πρὸς ἃ ἔπραξεν = « proportionnellement à ce qu'il aura fait », cfr *Gal.* II. 14, πρὸς τὴν ἀλήθειαν, « selon la vérité », voir *Abel,* p. 231-s., 4°. — Au lieu de φαῦλον, on trouve κακόν, le contraire spécifique d'ἀγαθόν, dans beaucoup de témoins, B, D, E, F, G, K, L, P, al., ce qui fait que *B. Weiss* admet cette variante (Id. *Gutjahr*); εἴτε ἀγ. εἴτε φ. doit se rattacher à ἔπραξεν, non à κομίσηται.

B. 9-10. Paul complète cette parénèse, qui renfermait un si haut enseignement doctrinal, par les recommandations éthiques qui conviennent. Puisque la réunion avec le Christ peut être si proche, dès le départ de cette existence qui n'est jamais bien longue, pareille attente doit inspirer toutes les actions de notre vie mortelle; ce sont elles qui fixeront notre sort, le degré de notre union au Christ, et même l'existence de cette réunion, puisque, par nos péchés, nous pouvons la manquer (sans parler des délais possibles du « purgatoire », v. comm. de I *Cor.,* Exc. III). Car tout cela sera déterminé selon ce que nous aurons fait dans cette vie corporelle; après la séparation de l'âme et du corps, le temps ne sera plus de chercher à plaire au Christ (cfr *Lietzmann,* sur les vv. 6-suiv.) plus que nous ne l'aurons mérité en cette vie. Nous devons donc prendre à cœur de faire tout notre possible ici-bas; il faut gagner la faveur du Christ tandis que nous sommes encore exilés de lui (ἐκδημ.) pour qu'Il nous regarde du même œil, au cours de notre vie et à l'heure de sa fin, que nous espérons qu'Il nous regardera quand nous serons parvenus à Sa société. Il faut être les amis du Seigneur en cette existence pour l'être dans l'autre (*Chrys., Ambr*[r], etc.); « contendimus ut.... seu vivi seu mortui, Christo Domino placeamus. Nam si, dum in corpore sumus, ei placuerimus, haud dubio post mortem non solum placebimus ei, sed et praesentes ei erimus, et cum eo regnabimus » (*Estius*), ou, comme dit *Windisch,* il faut « être à la pleine disposition du Seigneur » (εὐάρεστοι, comme de bons serviteurs à l'égard de leur maître) « déjà en cette vie, dans la mesure même où, en l'autre vie, ce sera naturellement notre gloire la plus haute de l'être ». Voir *supra,* **A. 9,** comment il faut comprendre εἴτε ἐνδημ. εἴτε ἐκδημ. = « aussi bien que pour cette heure où nous habiterons avec Lui, déjà pour ce temps-ci où nous en sommes encore exilés ».

En effet, nous devons « comparaître à découvert devant son tribunal », pour qu'il nous juge selon nos œuvres. *Menzies* et d'autres protestants trouvent que ce jugement d'après les œuvres est peu conciliable avec le « salut par la foi »; Paul, lui, n'y voyait pas de contradiction, et il n'y en a que pour leur théologie. Nous trouvons donc ici l'assertion capitale du *jugement particulier* porté par le Christ, sur chaque âme individuelle, au moment où elle quitte le corps, donc avant le grand jugement de la Parousie; car il faut bien que ce jugement ait eu lieu pour l'admission de telle âme, et non de telle autre, à la familiarité du Christ, et pour l'élévation des âmes séparées des élus à tel degré plutôt qu'à tel autre d'intimité avec leur Seigneur, ce qui déterminera la gloire proportionnelle de leur corps à la résurrection (Cf. *Guntermann*).

Avec cette belle page, la doctrine eschatologique de l'Apôtre reçoit son dernier complément, sur ce point essentiel pour chaque individu que les passages eschatologiques des autres épîtres n'envisagent point à part (voir Exc. x).

EXCURSUS VIII. — L'HOMME EXTÉRIEUR ET L'HOMME INTÉRIEUR.

Nul passage des épîtres de Paul, croyons-nous, n'a été aussi tiraillé, — et aussi mal compris — que ce morceau dont nous venons d'achever le commentaire. Il est vrai que plusieurs versets y sont en eux-mêmes obscurs; mais les critiques, par leurs interprétations divergentes, en ont épaissi l'obscurité à l'envi. Comme c'est dans l'eau troublée qu'on pêche le mieux, chaque théoricien a bien prétendu en extraire une confirmation de son système général sur le caractère du paulinisme, et spécialement pour l'eschatologie.

L'ingéniosité moderne commence à se donner du champ dès les premiers versets, ch. IV, 16 et 17. Là apparaissent ces expressions d'« *homme extérieur* » et d'« *homme intérieur* » qui seraient un indice de la pénétration d'idées gnostico-hellénistiques dans l'anthropologie et l'eschatologie pauliniennes, influence qui se trouverait confirmée par toute la suite du morceau. *Windisch,* par exemple, y reconnaîtra une méditation hellénistique qui n'a rien « de spécifiquement chrétien », et dont la philosophie religieuse n'entrerait qu'accidentellement en combinaison avec ce qu'il appelle « le Mythe du Christ », s'opposerait même à la « mystique du Christ » qui recherche l'union au Christ dès la vie présente; son parti pris de syncrétisme, stimulé par le présent passage, ira si loin que le « renouvellement de jour en jour », ἡμέρᾳ καὶ ἡμέρᾳ, cette innocente expression, le fera penser à l'Égypte et à la barque du Dieu-soleil qui reprend sa course à l'Orient chaque matin.

La part qu'on doit faire à l'hellénisme est pourtant assez restreinte. Elle n'est que de terminologie. Pour exposer ses idées *spécifiquement chrétiennes* sur le sujet, Paul trouvait peu de choses dans l'Ancien Testament et dans la théologie judaïque; par contre, la philosophie spiritualiste des Grecs lui fournissait des termes courants qu'il a bien pu, ici comme ailleurs, emprunter, quitte à en surnaturaliser et transformer au besoin le sens, précisément par sa « mystique du Christ » et sa doctrine de l'Esprit.

Il nous faut, au moyen de rapprochements pris chez l'auteur lui-même, fixer le sens qu'il a donné à « *homme intérieur* » ὁ ἔσω ἡμῶν ἄνθρωπος, et au corrélatif ὁ ἔξω ἄνθρ., « *l'homme extérieur* ».

La deuxième expression, qui ne se retrouve guère nulle part (à la lettre du moins) ailleurs qu'ici, a été évidemment calquée, en élégant contraste, sur la première. Elle ne provient pas de l'A. T. ni du rabbinisme; le seul parallèle approximatif que certains auteurs (*Bachmann, Windisch*) aient trouvé à y apporter, est cette phrase du tardif *Jalkut Ruben*, 10, 3 : « *caro est vestis interior hominis* (par opposition au véritable vêtement d'étoffe), *sed spiritus est homo interior* (cfr ὁ ἔσω ἄνθρ.), *cujus vestis corpus est* ». Ce rapprochement a sa valeur pour la comparaison, qui suivra aux vv. 2-4, du corps avec un vêtement, en montrant qu'elle n'était pas étrangère aux Juifs; mais c'est surtout avec ce lieu commun de l'hellénisme, l'opposition du corps et de l'âme, qu'elle a du rapport. Cet « homme du dehors » qui se corrompt a un sens clairement déterminé par ce qui précède, vv. 7-11; il est la même chose que le fragile « vase de terre » de 7, soumis à tant de chocs qui, grâce au secours de Dieu, ne le détruisent pourtant pas avant l'heure, tant qu'il sert à

manifester la puissance de la vie du Christ. Ce n'est donc pas « *le vieil homme* » (*Rom.* VI, 6, *Eph.* IV, 22, *Col.* III, 9), « *le corps de cette mort* » (*Rom.* VII, 24), « *le corps du péché* » (*Rom.* VI, 6), lesquels sont l'être humain en tant que captif du péché ou de la concupiscence; ce n'est pas non plus « *la chair* », σάρξ (ou « *la chair et le sang* », σὰρξ καὶ αἷμα) qui désigne proprement le principe intérieur de faiblesse, tant physique qu'intellectuelle et morale, du composé humain; ce n'est même pas le « corps » tout court et la vie corporelle (1). C'est tout notre être et notre personnalité, avec ses faiblesses et grandeurs éventuelles, mais en tant que *vus du dehors*, et pénétrables à l'intelligence des « psychiques », dans toutes les manifestations de l'activité extérieure. Tout cela est sujet à la peine, à toutes les misères, péché compris, à la caducité, et à la mort où finalement il aboutira.

Par contre, « *l'homme du dedans* », ὁ ἔσω ἄνθρωπος, c'est celui qui n'est pas vu, sinon de Dieu et confusément de nous-même, c'est, comme dit heureusement *Belser*, « notre personnalité invisible ».

L'expression n'est pas isolée chez Paul; on la trouve encore *Rom.* VII, 22 et *Eph.* III, 16, ce qui permet d'en bien fixer la signification. Au premier de ces passages, elle désigne l'homme en tant que jugeant droitement par l'intellect des choses morales, et par l'instinct qui porte vers le bien, c'est-à-dire par la conscience éclairée; au second, c'est l'homme pris par la partie la plus haute de l'âme, que le Christ peut habiter par la foi pour nous assimiler à Lui. On voit donc que ce n'est pas tout à fait la même chose en soi que « *l'homme nouveau* », ὁ καινὸς ἄνθρωπος, (*Eph.* II, 15, IV, 24, cfr καινὴ κτίσις II *Cor.* V, 17, *Gal.* VI, 15), ce qui est une notion spécifiquement chrétienne, désignant la personne en tant que régénérée par la grâce du Christ. « Homme intérieur » a un sens plus large et, en soi, plus neutre, puisqu'il désigne l'homme d'après une réalité qui est actuelle même chez le pécheur (*Rom.* VII, 22); la notion s'accorde avec certaines acceptions psychologiques de πνεῦμα (2), c'est l'homme en tant qu'opérant par son πνεῦμα (voir notre comm. de I *Cor.*, Exc. V). Mais, lorsqu'il est « renouvelé » et va se rajeunissant chaque jour, c'est que l'Esprit divin y est descendu, et que la grâce du Christ le transforme progressivement (cfr *supra*, III, 18, μεταμορφ. ἀπὸ δόξης εἰς δόξαν). Paul parle donc encore là de notre personnalité, non plus en tant qu'elle est exposée aux accidents de la vie et de la mort, mais en tant qu'elle est régénérée et transformée par le contact surnaturel de Dieu, — chose qui ne se voit pas du dehors. Dans le cas présent, « homme du dedans » *renouvelé* équivaut donc pleinement à « homme nouveau ».

C'est pourtant bien le même sujet, suivant les actions qu'il subit et l'aspect sous lequel on le prend, qui est « l'homme extérieur » et « l'homme intérieur ». Cet « homme intérieur » est bien la personne, il ne suffit pas de le définir, avec *Lietzmann*, comme l'ensemble des qualités pneumatiques (les « arrhes de l'Esprit ») qui viennent l'investir, et qui deviennent bien *quelque chose*

(1) *Sextus Empiricus* (« Adversus physicos », p. 353-s.) par ὁ ἐκτὸς ἄνθρωπος, expression presque identique, entend le corps matériel; cfr *infra*, dans le même sens, τὸ ἔξω ἔλυτρον de *Platon*.

(2) Mais, à la différence de πνεῦμα, c'est toujours l'homme intégral considéré sous une modalité : κατὰ τὸν ἔσω ἄνθρ. = selon l'homme jugeant par ce qu'il a de plus intime.

d'une personne, mais qui ne sont pas « *la personne* ». Bref, c'est (une fois « renouvelé ») la personne *avec* les qualités nouvelles, tout intimes, invisibles et en partie inconnues du sujet lui-même, dont elle est munie par l'union au Christ. Si Paul dit ailleurs : Soyez « revêtus de l'[homme] nouveau », ἐνδυσάμενοι τὸν νέον (*Col.* III, 9), c'est par une figure de langage analogue au verset tout proche (*Col.* III, 12) : « revêtez-vous... d'entrailles de miséricorde » ἐνδύσασθε... σπλάγχνα οἰκτιρμοῦ (les entrailles font bien partie du composé); il prend métaphoriquement les transformations et enrichissements du sujet permanent et identique comme l'accession d'une nouvelle personne, ou d'un nouveau corps, ou d'un vêtement tout confectionné qu'endosserait le sujet (voir aux versets 2-4, comm. et prochain EXCURSUS). Ailleurs il dira bien : « se revêtir du Christ » (*Rom.* XIII, 14, *Gal.* III, 27) pour signifier cette fois l'union à une autre personne d'où résulte en nous le vêtement nouveau de qualités nouvelles pareilles à celles de cette personne. On voit quel large emploi il faisait de cette métaphore de « revêtir », comme nous le constaterons au suivant Excursus.

Il n'y a donc point de *différence substantielle* entre « l'homme extérieur » et « l'homme intérieur ». C'est le même, vu en des relations différentes, les unes transitoires, les autres perpétuelles, ou vu par des yeux différents. Seulement Paul *personnifie* ces deux aspects, dont l'un est visible et caduc, l'autre actuellement invisible, mais en voie de perfectionnement, et permanent. Par conséquent, la doctrine de Paul sur ces deux hommes n'a, comme l'a démontré *saint Augustin* (*contra Faustum,* XXIV, 2), rien de commun avec le dualisme manichéen, la division de l'homme en deux parties substantielles contraires et absolument hétérogènes, qui seraient d'une part le composé humain, œuvre des ténèbres, et de l'autre les parcelles captives de lumière divine qui y sont enfermées. On ne peut découvrir de rapport spécifique entre notre passage et la *Gnose orientale;* celui que signale *Reitzenstein* (1), et que rappelle *Lietzmann* (2), entre « le poids de gloire », βάρος δόξης et le « pur fardeau » que, dans le « Livre de Jean » mandéen, les Uthras imposent à l'homme juste, n'a rien de significatif. — L'*hermétisme* ne fournit pas mieux, avec son οὐσιώδης ἄνθρ., ἔννους ἄνθρ., ou ἐνδιάθετος ἄνθρωπος (*Corp. herm.* I, 15, 18, 21; XIII, 7-s., al.), qui est toujours un élément divin étranger à la nature même de l'homme terrestre, tandis que « l'homme intérieur » de Paul préexiste déjà, en soi, à l'acquisition de la grâce, d'après *Rom.* VII (3).

Bien plus fondés paraissent les rapprochements avec une conception courante de la philosophie hellénistique, d'origine platonicienne; chez *Platon*

(1) *Hellenistiche Mysterienreligionen,* et *Das iranische Erlösungsmysterium,* p. 54. — Chez Paul, c'est l'idée du « poids » de la tribulation qui amène tout naturellement celle du « poids » de la gloire. — On pourrait admettre plutôt, à la rigueur, avec *Godet,* qu'il s'est fait dans son esprit un rapprochement entre le verbe hébreu כָּבֵד, « peser », et כָּבוֹד, « gloire ».

(2) On sait que *Lietzmann* (à partir de « Ein Beitrag zur Mandäerfrage », 1930) en est arrivé à cette ferme opinion que le mandaïsme n'est que la christianisation d'une gnose orientale, et pas du tout une base gnostique du christianisme primitif.

(3) Nous tenons pour assuré, en effet, contre l'interprétation augustinienne, que la fin de *Rom.* VII décrit l'état de l'homme non régénéré, en antithèse avec celui du régénéré, VIII, 1, suivants.

(« Rep. » IX, 588-s) ὁ ἐντὸς ἄνθρωπος, et, dans le contexte, τὸ ἔξω ἔλυτρον, « l'enveloppe extérieure »; chez *Philon,* les deux hommes; chez *Epictète,* la mise en opposition fréquente de l'ἔξωθεν et de l'ἔσωθεν dans l'homme, comparer d'autres stoïciens, *Sénèque*, *Marc-Aurèle* (τὸν ἔνδον δαίμονα, τὸ ἔνδον ἐγκεκρυμμένον); chez *Plotin* (« Ennéades » I, 1, 10) ὁ ἔνδον ἄνθρ., ou ὁ εἴσω ἄνθρ. d'après Platon; chez *Zosime* (influencé par le christianisme), ὁ ἔσω αὐτοῦ ἄνθρωπος, ὁ πνευματικός; et bien d'autres encore (voir *Bachmann, Windisch,* ad loc.; *Reitzenstein,* Poimandres 104; al.). De tous ces exemples il semble ressortir que Paul s'est bien inspiré dans ses termes d'une distinction courante en philosophie grecque et hellénistique. Seulement il en a changé le sens, pour l'adapter à la doctrine chrétienne; il a transporté dans le domaine spirituel la distinction, pour opposer, à ce que l'homme en état de grâce paraît être et devenir dans le monde sensible, ce que vraiment il est et devient dans sa réalité profonde et durable. Chez les Grecs, il ne s'agissait que d'une distinction psychologique; ainsi chez Platon, « l'homme intérieur » est la *partie* rationnelle de l'âme, opposée à ses parties animales. Cela donnait lieu accidentellement, par exemple chez les stoïciens, à de belles sentences éthiques; mais chez Paul, nous l'avons dit, il s'agit, non point de parties ou de fonctions diverses, mais d'une *personnalité indivisible, vue du dehors ou vue du dedans*, après que la régénération est intervenue.

Nous pouvons donc conclure avec *Bachmann,* que ces versets, loin de prouver une action profonde de l'hellénisme sur Paul, font ressortir son indépendance à l'égard de cet hellénisme, — quand même il en aurait adopté (disons mieux : adapté) la terminologie.

EXCURSUS IX. — LES DIVERSES THÉORIES EXPLICATIVES DE V, 2-10, ET LEUR VALEUR.

Les versets 1-10 du chapitre V étant d'intelligence difficile, il n'est pas étonnant que commentateurs et critiques y aient apporté une multiplicité incroyable d'interprétations, et qu'aucune d'entre elles, jusqu'ici, ne soit parvenue à s'imposer.

Au moins ne devrait-il pas y avoir divergence sur l'intention du premier verset. Paul y affirme, d'une manière aussi nette que possible, que la certitude d'une résurrection bienheureuse, pour tous les fidèles persévérants, est la raison qui doit écarter tout découragement devant les peines de la vie et la perspective de la mort (IV, 16... οὐκ ἐγκακοῦμεν.... V, 1, οἴδαμεν γάρ..).

Il le proclame comme une vérité bien connue, faisant partie de l'enseignement commun; et rien, absolument rien, n'autorise la singulière opinion de *Bousset,* qui, à cause du solennel οἴδαμεν, avance que Paul parlerait d'une révélation spéciale à lui faite, (Id. *Menzies*), ou se référerait, ici et jusqu'au v. 5, à une tradition apocalyptique perdue. Non, il veut uniquement revivifier chez les auditeurs de son message l'espoir qu'ils possèdent tous théoriquement; il ne s'occupe plus des doutes sur le fait de la résurrection générale qu'il avait combattus I *Cor.* XV (Id. *Windisch*); d'où nous pouvons conclure que ces doutes avaient disparu grâce à ses explications; en effet, ils touchaient bien à un point de *foi,* et l'Apôtre a déclaré presque dès le début, au ch. I, v. 24 : τῇ γὰρ πίστει ἑστήκατε : « car, pour ce qui est de la foi, vous restez debout » (v. *ad loc.*).

Une espérance si ferme devrait suffire à dissiper les troubles qu'éveillent en nous la vue de notre caducité et l'attente de la mort. Car l'Apôtre présuppose bien que tous ses fidèles envisagent cette issue comme le sort normal (*Windisch*); des auteurs mêmes qui leur attribuent la croyance à une Parousie assez rapprochée, accordent que Paul parle ici de quelque chose de plus qu'une « possibilité » de dissolution (contre *Gutjahr*, *Belser*, al., qui insistent trop sur le choix de la particule ἐάν); ainsi *Plummer*, qui remarque (comme *Windisch*), que le texte ne porte pas ἐὰν καί (= « si *même* »), mais ἐάν simplement (qui chez Paul n'indique pas toujours le doute, v. Intr., ch. III); et nous démontrerons à leur encontre (v. Exc. X, *infra*), qu'il n'y a là aucune contradiction à l'égard de la doctrine de I *Thess.* IV et I *Cor.* XV. Paul a dit οἴδαμεν (« nous savons [tous] », contre *Bousset* ou *Menzies*); il ne faut donc pas croire qu'il parle d'un sort réservé à lui et à quelques autres seulement comme exceptionnel (cfr *Plummer*, al.).

Les termes de sa phrase sont tous assez intelligibles pour n'avoir excité aucune surprise ni produit aucune équivoque dans l'esprit des Corinthiens. « Notre habitation terrestre », ἡ ἐπίγειος ἡμῶν οἰκία, cela s'entend tout seul, du corps actuel et de son entourage. La métaphore de la « tente », σκῆνος, pour en exprimer la caducité, n'était pas, à ce qu'il paraît, familière aux Juifs, et celle d' « habitation » non plus; cependant nos corps, dans *Job* IV, 19, sont qualifiés de « maisons d'argile » (cfr *Is.* XXXVIII, 12), et on trouverait un exemple approchant *Berakh.* 44[b] (*Str.-Bill.* p. 517). Mais dans la Bible grecque, on rencontre l'expression de *Sap. Sal.* IX, 15 : τὸ γεῶδες σκῆνος et II *Pet.* I, 13, 14, σκήνωμα, en parallèle exact avec notre passage de II *Cor.* C'est que, depuis les pythagoriciens (voir *Wettstein* et d'autres), la littérature grecque s'était emparée de cette image de la « tente » pour désigner nos corps qui abritent l'âme si peu d'années; on cite *Hippocrate, Démocrite, Platon* (d'après *Clem. Alex.*, « Stromates » V, XIV, 94, 3) le *Corp. herm.* XIII, 15, *Maxime de Tyr* et bien d'autres (voir *Plummer* ad loc., *Leisegang* « Pneuma Hagion », p. 30, n. 2, *Windisch, Heinrici* ad loc., *P. Wendland* « Kultur »[2], p. 182, al.); et le contraste de cette « *aliena domus* », « *hospitium* », « *diversorium* » avec la demeure astrale définitive était un lieu commun pythagoricien qui a passé à *Cicéron* (« Tusculanes », I, XI, XXII, « De Senectute », XXIII) et à d'autres. Ici donc Paul parle à des Grecs comme un Grec, et cette image est entrée par lui dans toute la littérature chrétienne.

L'antithèse est belle et expressive entre cette demeure d'un jour ou d'une nuit et l'habitation définitive que Dieu nous réserve. Pour qu'elle ait toute la valeur que saint Paul voulait certainement lui donner, lui qui enseignait la doctrine chrétienne de la résurrection corporelle, il faut majorer le second terme de l'antithèse grecque; chez l'Apôtre, il s'agit, non plus seulement d'un entourage céleste pour l'âme des morts, mais du corps pneumatique, d'un *corps réel* (v. I *Cor.* XV, *Phil.* III, 21) qui remplacera notre corps de misère, comme habitation éternelle, préparée par Dieu, pour notre âme glorifiée. C'est plus que les « vêtements blancs », simple image de la gloire, qui sont donnés aux âmes des martyrs (*Apocalypse*, VI, 11, v. notre comm.) en attendant la résurrection. Le présent ἔχομεν ne signifie pas (contre *A. Sabatier, Lietzmann, Bousset*, al.) que ce corps existe déjà actuellement dans le ciel, d'où il nous serait peut-être apporté par des Anges lors de la descente du Seigneur, comme dans l'*Ascension*

d'Isaïe, IX, 9, 16, 17; XI, 40 (1); cet indicatif présent « nous avons » n'est, comme on l'a dit, qu'un « présent de certitude », signifiant une possession assurée (mais pas nécessairement immédiate, v. *infra*). Une interprétation littérale et matérielle ne trouverait aucun appui ni dans saint Paul, ni dans le Nouveau Testament, — ni même en pleine certitude dans les Apocryphes (tels que *Asc. Is.*, *Hénoch, Esdras,* etc.) où le sens des « vêtements » peut être allégorique. Le passage de I *Pet.* I, 4, qui est invoqué parfois en faveur de cette interprétation littéraliste (εἰς κληρονομίαν ἄφθαρτον... τετηρημένην ἐν οὐρανοῖς εἰς ὑμᾶς), vaut moins que tout autre à cet effet, puisque là ce qui est « conservé » ou « réservé » pour nous, c'est tout un « héritage » céleste, c'est-à-dire tout le bonheur de l'autre vie, qui existait pour l'humanité avant que nos individualités viennent en prendre leur part; ce n'est pas du tout une collection de corps individuels, qui attendraient chacun leur âme (cfr *Windisch*).

Cette demeure qui ne s'écroulera jamais (αἰώνιον) sera ἀχειροποίητος, « non faite de main d'homme ». Cet adjectif apparaît encore *Marc* XIV, 58, *Col.* II, 11, cfr l'équivalent [σκηνῆς] οὐ χειροποιήτου *Heb.* IX, 11. Choisi pour sa convenance avec l'image de « maison », et non pas avec la réalité figurée de « corps » organique et vivant (*Belser*), il signifie, en un sens large, dans tous les passages indiqués, « ce qui n'est pas de cette création » (*Heb.*), ce qui n'est l'œuvre ni des hommes ni de la nature (corps ressuscité du Christ avec sa gloire, circoncision spirituelle, tabernacle céleste). Mais il s'applique toujours à une chose créée — quoique surnaturelle; — il serait assez extraordinaire de l'appliquer à Dieu (v. *infra*). Pour comprendre l'épithète, il n'est nullement besoin de recourir à des rapprochements syncrétistes, et de dire, par exemple, que ce corps sera fait « d'une matière éternelle des choses, préexistante au ciel », comme le voudrait *Windisch*.

Ainsi presque tout le monde, tant anciens que médiévaux (*Glose*, al.) et surtout les modernes et contemporains, interprète à bon droit la maison céleste du corps ressuscité. S'il n'en était pas ainsi, la beauté de l'antithèse y perdrait beaucoup (*Belser*), et aussi l'unité serrée du développement, puisqu'il n'y aurait plus qu'un lien moins précis, et réduit à n'être que générique, avec le verset IV, 14 (v. *supra*) où Paul a parlé en termes exprès de la *résurrection,* comme grand motif de patience et d'espérance. Cependant toute une série de commentateurs de premier rang a laissé lui échapper cette nécessité; c'est *s. Ephrem, Photius, Hervé, s. Thomas,* al.; *Cornelius a Lapide* juge leur interprétation admissible, et le *P. Prat* (« Théol. de s. Paul, II, pp. 445-suivantes de la 7e éd.) a encore l'air de la préférer, (comme harmonisant mieux l'allégorie, pour des raisons solidaires de l'allusion aux chrétiens vivant lors de la Parousie, qu'il croit voir au v. 2, v. *infra*). Ces auteurs voient dans « l'habitation céleste » non pas le corps glorieux, mais *la béatitude du ciel* en général; ce qui les a le plus induits à cette exégèse, c'est le temps présent du verbe ἔχομεν; car, argumente *s. Thomas* contre la *Glose* (v. *supra)*, nous *n'avons pas* le corps glorieux avant la Résurrection, tandis que l'habitation dont il s'agit, nous la tenons réellement à l'heure de la mort, « *non in spe, sed in re* »; c'est

(1) On invoque surtout *Hénoch slave,* XXII, 8. s. (v. *Bousset,* dans « Texte und Unters. », 46, 2, p. 21).

la gloire, correspondant à l'une des « demeures » dont parle *Jean,* XIV, 2; elle est dite « *non manufacta* », parce cette gloire où notre âme peut entrer dès sa séparation d'avec le corps, c'est Dieu même (v. *supra*); telle est la récompense du ministère apostolique, dont Paul parle depuis le chapitre précédent. — Pareille interprétation ne blesse sans doute pas la logique (sauf la surprise que cause l'exégèse de « non manufacta »); pourtant malgré le poids des autorités, elle ne peut satisfaire, et ne satisfait plus à peu près personne. Car nous savons que Paul parle pour tout le monde, et que c'est sur la résurrection (voir à IV, 14) qu'il a attiré l'attention de ses lecteurs; ensuite, que ἔχομεν, « habemus », n'a pas ici le sens de possession immédiate; et enfin que l'antithèse, certainement voulue et soulignée, doit être entre *corps* et *corps* (s'il y a moyen de l'entendre ainsi, or c'est bien le cas), plutôt qu'entre *corps mortel* (ἡ ἐπιγ. οἰκία τοῦ σκήνους) et *état de béatitude.*

C'est donc bien en faisant briller à leurs yeux la perspective certaine de la *Résurrection* que Paul veut réconforter ses fidèles, comme il s'y réconforte le premier; le « vase de terre » deviendra un corps de gloire. Il aurait pu s'en tenir là. Mais, pour ressusciter, il faut avoir passé par la mort; et l'Apôtre sait trop bien que, malgré les plus hautes espérances surnaturelles pour l'avenir, des croyants de spiritualité moyenne redoutent la mort comme le plus grand des maux d'ici-bas. C'est à eux qu'il va désormais s'adresser, du verset 5 au verset 8 (et suivants). Or, ce passage où il reconnaît l'existence de cette crainte, pour s'efforcer ensuite de la dissiper, est l'un des plus ardus pour l'exégèse, qui multiplie ses explications hypothétiques, admissibles ou non pour l'orthodoxie, au point d'être plus embrouillée de nos jours qu'elle ne l'a jamais été.

*
* *

Avant de se risquer à interpréter ces versets 2-8, il faut tenir pour absolument établi que Paul n'éprouve plus aucun besoin de convaincre ses fidèles du fait de la résurrection, et, qu'il aborde *un autre sujet,* pour résoudre une difficulté — ici une difficulté psychologique et morale, nullement dogmatique, — dont il n'avait pas encore dit mot. C'est ne pas le comprendre du tout que de croire qu'il tourne et retourne sans cesse sur la même pensée, et qu'il ne s'agisse, comme le prétend *Lietzmann,* que d'expliquer l'espoir de IV, 14 s., et de réception d'un corps de gloire (à la Parousie), sans considération de cet intervalle qui sera « l'état de mort » pour l'âme séparée, comme si la « transformation » à la Parousie devait être le sort normal. Et se contenter comme *Lyder Brun* (« Zur Auslegung von II Kor. v, 1-10 » ZNTW, 1929) d'une telle banalité que de faire dire à Paul qu'il aimerait mieux voir son corps se changer tout de suite en corps glorieux que de rester exposé aux misères de cette vie, c'est vraiment là ne pas faire justice à la hauteur de la pensée apostolique.

Non, il est indubitable que, en ces versets, l'Apôtre se met à parler, — et pour la première fois, — d'un désir pressant qui trouble le cœur humain relativement au passage dans l'état définitif, et qu'il entreprend de dissiper ce trouble.

Mais quel est ce désir? et quel en est l'apaisement?

Là-dessus, « tot capita, tot sensus ».

Pour répondre à ces deux questions, il faut :

d'abord, répétons-le, ne pas oublier que ce désir ne comporte aucun doute sur la possession éternelle de « l'habitation céleste » promise à tout croyant fidèle, — comme il a été affirmé une fois pour toutes, aux versets IV, 14, et V, 1 ;

ensuite, bien fixer la valeur des verbes ἐπενδύεσθαι, ἐνδύεσθαι, ἐκδύεσθαι (et, plus bas, de γυμνός, de ἐνδημεῖν et ἐκδημεῖν, v. *infra*).

ἐπενδύεσθαι — ce verbe, composé de ἐπί (« sur », « par dessus »), et de ἐνδύεσθαι, est extrêmement rare. On ne le trouve qu'ici (vv. 2 et 4) dans toute la Bible et l'ancienne littérature chrétienne, et c'est à peine si on peut en citer quelque exemple profane, chez *Hérodote* et *Plutarque* (voir *Windisch*, p. 161, n. 1). Chez *Jean* (XXI, 7), apparaît le nom ἐπενδύτης, hap. leg. encore dans le N. T., mais qu'on retrouve deux fois dans les LXX, ainsi que chez *Sophocle* et chez le comique du IVe siècle *Nicocharès*, comme synonyme de ἐπένδυμα plus fréquent et signifiant : « *vêtement de dessus* » (*Moeris* le donne comme équivalent hellénistique de l'attique χιτών, et, chez Jean, c'est le sarrau de travail que Pierre, pour pêcher, s'était mis directement sur la peau, voir comm. de *Lagrange*, ad loc.). 'Επενδύεσθαι veut dire « porter un vêtement par-dessus un autre vêtement », et pas autre chose. Si Paul s'est servi de ce terme exceptionnel, il n'a pas dû le faire sans intention, mais bien pour signifier, non la prise d'un vêtement *après* un autre, mais *par dessus* (*Plummer*), car ἐπενδ. signifie toujours cela. Il ne faut donc pas, comme par exemple *Gutjahr*, négliger la nuance apportée par le préfixe ἐπί, et faire du verbe un synonyme du simple ἐνδύεσθαι, comme s'il voulait dire porter un vêtement d'une façon quelconque sans indiquer de relation avec le reste du costume.

ἐνδύεσθαι (v. 3), mot très ordinaire, a ce sens purement générique : « se vêtir de », sans indiquer si l'on porte d'autre vêtement que celui dont il s'agit.

ἐκδύεσθαι (v. 4) est très ordinaire aussi : « se dévêtir », « être dévêtu ».

Il est manifeste que Paul, en rapprochant tous ces mots du même ordre dans l'espace de trois versets consécutifs, les emploie avec des significations homogènes, et ne peut les rapporter, sous peine de créer des confusions indignes d'un styliste si précis, jusqu'à en devenir inintelligible, tantôt à un genre de vêtement, tantôt à un autre qu'il ne désigne pas. Cette nécessité nous dictera l'interprétation qu'il faut donner au mot γυμνός = « sans vêtement » du v. 3 (v. *infra*). Et il est non moins manifeste que ἐπενδ. s'oppose aux deux autres verbes : à ἐκδύσασθαι très expressément au v. 4, mais aussi, implicitement, à ἐνδυσάμενοι du v. 3. En effet, ἐπενδύσασθαι doit avoir le même sens, avec la même nuance, aux deux endroits où il est employé, v. 2 et v. 4 ; or, au second, où il signifie assurément autre chose que le simple ἐνδύσασθαι (car ce serait, étant donné la matière, une plate tautologie dans la forme et un truisme intolérable pour le sens, que de dire : « Nous ne voulons pas nous dépouiller, mais nous *vêtir* »), il veut dire : « Nous ne voulons pas être dépouillés [du vêtement actuel], mais [le garder et] en mettre un autre par-dessus » ; donc, dans le premier passage, au v. 2, il serait étrange et de bien mauvais style que cette modification du sens générique due au préfixe επ- ne fût pas prise dans toute sa force, pour distinguer le sens d'ἐπενδ. de celui du simple ἐνδυσάμενοι qui suit (d'autant plus qu'on tomberait encore, au cas contraire, dans une vérité de La Palisse au v. 3, v. *infra*).

Ces considérations devraient être acceptées de tout le monde, et de fait elles le sont, à très peu d'exceptions près. Mais (sans parler de la variante ἐκδυσάμενοι pour ἐνδυσάμενοι, question que nous avons tranchée dans le commentaire), il survient maintenant de très grandes divergences entre les auteurs, selon la manière dont ils comprennent l'*objet du désir*, la *nudité* (v. 3), le *mode* et l'*époque* du « *sur*-revêtement ».

* * *

Avant de passer en revue tant de théories, il sera juste de poser en principe qu'il faut toujours choisir, — si l'on n'a pas de raison positive d'agir autrement, — l'interprétation qui maintient le mieux l'unité des vues de l'auteur (surtout chez un auteur à grandes vues universelles comme était Paul), et à cet effet expliquer autant qu'on peut chaque texte par le contexte le plus proche, par conséquent ne lire entre les lignes, ne recourir à des enseignements éloignés auxquels on croirait voir des allusions (non exprimées, mais implicites), que si la chose est nécessaire pour donner au passage que l'on étudie un sens cohérent en soi et avec tout le grand contexte des épîtres. Si cette règle avait été mieux observée, il n'y aurait pas eu, croyons-nous, tant de disputes sur le sens de II *Cor.* v, 1-10.

Les deux difficultés, ou défauts, qu'on est bien obligé d'y reconnaître, ne sont pas graves, car elles se bornent à une pure affaire de style. C'est d'abord le mélange de deux métaphores, celle de l'« habitation » et celle du « vêtement » pour désigner une même réalité; il peut parfaitement s'excuser en logique, puisque les deux ont de commun d'être un entourage, une enveloppe, et cela n'outrepasse pas les licences qu'il faut bien accorder à Paul, improvisateur qui ne s'attachait qu'à l'idée et ne s'inquiétait guère de suivre une métaphore pour elle-même, fût-ce quand il voulait bâtir des allégories (v. *supra,* au commentaire de III, 7-11, 13, 17, al.). — L'autre difficulté, à laquelle nous verrons que tel ou tel, comme *Gutjahr,* a été trop sensible, résulte de ce que le « corps glorieux » (si c'est bien ainsi qu'il faut entendre « l'habitation céleste », v. *supra* et *infra*) ne saurait être proprement un « vètement » du corps actuel, comme une autre substance qui viendrait le recouvrir, puisque c'est un seul et même corps, identique, envisagé seulement en deux états différents et successifs, non simultanés. Nous devons bien reconnaître cette fois que le choix de l'image « vêtement » n'est pas parfaitement logique, mais à Paul il faut en passer bien d'autres quand il fait des comparaisons (voir, par exemple, celle du « coureur dans l'arène », I *Cor.* IX, 25, notre comm. *ad loc.*). Ici il « substantifie » des états ou des qualités; le corps, quand il deviendra « pneumatique » (par résurrection ou transformation) sera si différent de ce qu'il était comme « corps psychique », que ce sera *comme si* un corps nouveau se trouvait substitué à l'ancien, à la façon d'un vêtement transformateur qui l'absorberait en tombant sur lui. Images, rien qu'images, où Paul recherchait plus la force d'expression que l'adaptation parfaite à la réalité figurée, puisqu'il avait exposé celle-ci ailleurs assez clairement pour que personne ne s'y trompât.

Il ne faudrait donc pas s'arrêter, pour peu qu'on soit familiarisé avec le style

de l'Apôtre, à de petites difficultés aussi superficielles; dans sa dictée pleine d'animation, il ne prenait pas toujours le temps ni la peine de l'équilibrer davantage, mais courait à la pensée, que ces défauts de forme ne lui semblaient pas obscurcir; un peu de négligence dans l'expression est la rançon des plus magnifiques spontanéités de l'orateur. Et les Sémites (Paul l'était de race et en partie d'éducation) étaient bien moins sensibles que nous à ce genre d'imperfections légères.

Cela dit pour déblayer le terrain de discussion, passons à l'exposé et à la critique des théories diverses. Mais ajoutons encore cette réflexion préalable : nos versets 2-10 ne sont pas (contre *Meyer-Heinrici* ou d'autres) une *digression* sur l'espérance chrétienne en général, ils tiennent par le lien le plus organique aux affirmations précédentes touchant l'assurance de la résurrection, étant destinés à dissiper l'ombre qui, dans les conditions de notre existence terrestre, vient trop souvent voiler l'éclat radieux d'une si belle perspective.

Théorie de la « fatigue » de la vie présente. — Nous nommons ainsi cette interprétation, peu répandue d'ailleurs, qui met l'accent principal sur les peines de la vie présente, dont le fidèle aspirerait à se voir délivré, de quelque manière que ce fût, et même par la mort. Ainsi l'objet essentiel ou premier du désir, ce serait l'évasion de ce corps pesant. *Schmiedel,* qui a rapporté ἐν τουτῷ du v. 2 à la promesse précédente d'une demeure céleste, croit que le gémissement est provoqué par l'intensité du désir de la posséder le plus tôt possible; parce que *ou* du fait que (ἐν τούτῳ) nous possédons une demeure au ciel, nous gémissons douloureusement dans la hâte de l'occuper, d'autant plus que nous avons toujours sur ce point quelque appréhension ou quelque doute, et la mort, croit-il (v. *infra*), nous rassurera en nous mettant tout de suite en possession du corps céleste. *Windisch* aussi remarque que c'est l'insatisfaction de l'état présent, et le besoin d'en sortir, qui donne naissance au désir; c'est là, dit-il, une disposition de mélan colie qui contraste avec l'assurance du morceau précédent. — Cette légère teinte de mélancolie humaine, qui serait même assez hellénique (*Plummer* rappelle ici *Platon,* « Phédon » 66, 67), nous ne songeons pas à la nier, touten notant que Paul, avec son caractère de lutteur héroïque refoulant toute faiblesse dans les combats courageusement acceptés tant qu'ils seront utiles à la cause du Christ, devait penser alors au sentiment du commun des chrétiens plutôt qu'au sien propre; mais le βαρούμενοι du v. 4 (tel que nous l'avons traduit) montre qu'il ne méconnaissait pas ce sentiment, et il éprouvait certainement plus que tout autre l'impression « d'exil » notée au verset 6. Nos soupirs ou gémissements sont bien excités aussi par l'aspiration à la récompense (*s. Thomas,* al., sur le v. 2) qui nous paraît encore bien éloignée! Mais ni l'éloignement de la récompense, ni le poids de la présente vie n'est la raison exclusive ou l'objet propre assignés à l'anxieux désir du verset 2; nous ne voudrions pouvoir sortir des peines de la vie et obtenir la béatitude que selon un *mode* spécial, dont nous regrettons (ἐπιποθοῦντες, v. comm. de 2) de voir qu'il nous échappe, et que nous allons préciser bientôt. La lassitude ou le dégoût de l'existence n'est pas ce qui rend compte de ce sentiment; d'autant plus, comme dit *Bengel* (cité par *Plummer*) que « la foi ne connaît pas le dégoût des philosophes à l'égard du corps que le Créateur nous a donné »; le « désir

de la nature » (*s. Thomas*) est de le conserver; voir le v. 4, dont *Hofmann* rend au mieux le sens de la sorte : « Nous soupirons sous le poids de la vie, pourtant ces soupirs ne sont pas une raison de désirer l'ἐκδύσασθαι (être dépouillés du corps), mais l'ἐπενδύσασθαι »; autrement dit, le fardeau de l'existence ne nous porte pas au désir de la mort, mais à celui de posséder un corps impassible (l'impassibilité étant comme un vêtement nouveau jeté sur notre corps).

Le principal, sinon le seul, motif assigné à nos « gémissements » du v. 2 est donc le désir (inefficace) d'un revêtement de gloire qui nous recouvrirait en de telles conditions que nous éviterions *l'état de nudité* (d'après le v. 3) qui fait horreur à notre nature; ce qui est tout autre chose que l'aspiration à la mort par fatigue de la vie, aspiration fortifiée par l'attente de la gloire. L'objet du désir gémissant n'est pas seulement non plus la possession d'un corps glorieux, mais l'acquisition de ce corps *dans cette condition déterminée*. La simple certitude de l'avoir un jour, Dieu sait quand, ne suffirait pas, s'il n'y avait qu'elle, à calmer l'agitation du cœur humain; car, dit *s. Thomas*, « desiderium gratiae retardatur desiderio naturae ».

LA CRAINTE DE LA « NUDITÉ ». — Nous savons que *Chrysostome, Théodoret,* et beaucoup d'autres à leur suite, parmi eux bien entendu tous ceux qui ont suivi la *Vulgate,* ont coordonné οὐ γυμνοί « non pas nus » à ἐνδυσάμενοι, « revêtus »; mais que cette construction est peu justifiable en grammaire (à cause de l'absence de copule, et du temps aoriste), et il est probable que les commentateurs grecs n'y auraient pas eu recours s'ils avaient été moins embarrassés par l'obscurité de ce verset 3. Nous pensons en avoir résolu les difficultés (v. comm. de 3 **A**), en disjoignant γε de εἰ καί, ce qui nous a paru autorisé par les analogies, et en gardant à εἰ καί son sens ordinaire de « quoique », pour comprendre ainsi la phrase de Paul : « Nous voudrions être revêtus [de l'habitation céleste] par-dessus [l'habitation actuelle, sans perdre celle-ci]; *quoique* [ce soit là trop d'exigence, et une raison de trouble qui devrait être plus facilement surmontée, puisque nous sommes sûrs (γε) que], une fois que nous aurons revêtu [ce corps glorieux, en n'importe quel temps et de n'importe quelle manière], nous ne serons [plus jamais, de toute éternité] trouvés nus », assurance qui devrait bien suffire à nous tranquiliser, puisqu'un bref passage par l'état de nudité ne compte pour rien à côté de cela. Ainsi est évitée toute inutile tautologie; ce qui n'est certes point le cas quand on traduit : « s'il est certain que, une fois vêtus [de ce corps glorieux] nous ne serons pas trouvés nus », car ce serait un véritable *truisme,* comme *Prat* le note avec justesse, et une raison bien incomplète de notre aspiration à « l'habitation céleste », qui est pourtant quelque chose de plus qu'un cache-nudité quelconque (1). Moins encore vaudrait cette traduction,

(1) Les meilleurs auteurs de dictionnaires récents n'ont rien éclairci à cette question de εἴ γε καί. *Preuschen-Bauer,* (sur γε, 3) dit seulement : « εἴ γε, « *wenn anders* », « *insofern ja* » (*Kühner-Gerth,* II, 177 c) *Eph.* III, 2, IV, 21, *Kol.* I, 23; τοσαῦτα ἐπάθετε εἰκῇ, εἴ γε καὶ εἰκῇ, all das habt ihr vergeblich erlebt? wenns wirklich vergeblich war, *Gal.* III, 4; εἴ γε καὶ ἐνδυσάμενοι οὐ γυμνοὶ εὑρεθησόμεθα, *insofern wir ja damit bekleidet, nicht nackt werden erfunden werden.* — Et *Zorell* (sur γε, d) : *siquidem, saltem si, si tamen,* fere = *vorausgesetzt dass, supposé que,* sive res supposita pro vera sumitur, ut *Eph.* III, 2,... IV, 21, sive non, ut *Gal.* III, 4, sive prorsus in ambiguo relinquitur, ut II *Cor.* V, 3. — Les lexicographes n'ont fait en somme que suivre les commentateurs, leurs hypothèses et leurs hésitations.

matériellement possible comme conforme à la grammaire, qui entendrait le « vêtement » impliqué dans le participe ἐνδυσάμενοι du corps actuel : « après que nous avons été vêtus (avec le corps terrestre), nous ne serons pas trouvés nus », — sans doute suivant cette réflexion que l'autre vie serait, autrement, sur ce point, inférieure à la vie présente; elle pourrait bien fortifier la certitude de la résurrection, mais non expliquer pourquoi l'on voudrait tant être « sur-vêtu », ou même elle paraîtrait exclure le passage par la « nudité », qui sera cependant bien réel (v. *infra*).

Cela réglé, il s'agit de comprendre ce que veut dire « *être nu* ».

Il est un certain nombre d'auteurs, jusqu'à l'époque moderne, qui, au lieu de chercher l'interprétation de ce terme (employé chez Paul seulement ici et I *Cor.* xv, 37, « le grain nu », v. notre comm. *ad loc.*) dans l'usage courant, l'ont pris en un sens moral et spirituel déterminé par la théologie de l'Apôtre; et, puisqu'il était parlé immédiatement auparavant d'un « vêtement » qui est, d'après eux, la gloire céleste, dont l'Esprit nous donne déjà les « arrhes » (v. 5), ils entendent l'adjectif « nu » de la privation soit de cette gloire, soit de la grâce qui y dispose. Les mêmes coordonnaient d'ailleurs les deux expressions « vêtus » et « non nus »; et ils ne songeaient point, comme d'autres dont nous parlerons plus bas, à introduire dans l'argumentation de Paul (surtout ceux qui suivaient la mauvaise leçon « occidentale » de D et des Latins pour I *Cor.* xv, 51, v. notre comm. *ad loc.*) aucune allusion au sort des hommes qui seront encore « vêtus » d'un corps quand le Seigneur descendra à la Parousie. Ainsi donc *Théodoret,* qui a compris l'« habitation céleste » de la gloire et de l'immortalité, entend par « nus » ceux qui ressusciteront sans participer au bonheur éternel; l'Apôtre voudrait mettre en garde ses lecteurs contre un pareil sort (εἴ γε = « si tamen »). L'*Ambrosiaster* (moins cohérent que Théodoret et que s. Thomas, v. *supra*), après avoir bien compris « l'habitation céleste » du v. 1 du « corps immortel », prend maintenant « nus », lui aussi, au sens de l'état de ceux qui ressusciteront privés de la gloire céleste, des réprouvés. *Pélage,* etc., les anciens en général, comprennent : « si nous ne sommes pas dénués de la foi ou des œuvres de piété », condition requise pour une résurrection bienheureuse. La *Glose :* « si nous sommes revêtus de vertus ». *Calvin* dit : « revêtus de la justice du Christ »; *Hofmann :* « si nous avons vêtu le Christ en cette vie », d'après *Rom.* XIII, 14; *Gal.* III, 27; v. encore *Schlatter,* etc. — Tous ces auteurs expriment une vérité indiscutable, et Paul *aurait bien pu* dire cela puisqu'il parlera du jugement au v. 10; mais il n'y a pas de raison de croire qu'il l'ait dit en notre passage; car ce serait encore un changement de métaphore que rien n'éclairerait ou ne préparerait dans le contexte immédiat; et jusqu'ici il s'occupe de réconforter, non de menacer; il faut chercher bien loin, en d'autres épîtres qui n'étaient pas écrites encore, pour s'expliquer « nus », employé sans aucune adjonction, comme le contraire de « vêtus du Christ »; cette idée nouvelle introduite sous un terme si peu expliqué, serait tout à fait isolée dans le passage, puisque, au v. 4, Paul revient à la métaphore des « vêtements », pour signifier les divers états du corps humain, comme à celle qui commande tout le développement. (Ainsi *Bachmann,* al.).

Nous devons par conséquent entendre « nus » dans un sens qui soit en rapport avec tous les dires qui l'entourent. Or ce sens existe dans la langue grecque de

l'époque, il est même courant; et la grande masse des commentateurs l'a compris. « Nu » se disait d'un arbre dépouillé de ses feuilles, d'un grain dégagé de son enveloppe (I *Cor.* xv, 37, v. notre comm. *ad loc.* **A**), etc., et, par analogie, d'une âme qui est sortie de son corps. On trouve cette acception d'abord chez *Platon* (« Cratyle », p. 403, « Gorgias », pp. 524, al.); mais, pour le philosophe, Grec habitué à admirer des corps humains dans leur beauté sans voile, cette « nudité » de la ψυχὴ γυμνωθεῖσα τοῦ σώματος (« Gorgias ») représentait un état plus pur de l'âme, tandis que Paul était de ces Sémites à qui l'absence de vêtement fait horreur (1). La situation d'une âme « séparée », « désincarnée », lui paraît donc chose nullement désirable en soi; ce qui est justement l'opposé du « spiritualisme » grec, et empêche de reconnaître ici, malgré l'emploi du mot γυμνός, aucune influence d'*idées* hellénistiques. *Meyer-Heinrici, Kühl, Lietzmann, Bousset, Bachmann* et beaucoup d'autres l'ont bien vu. *S. Thomas* lui-même, malgré son interprétation de « l'habitation céleste » par la simple gloire, et le mauvais texte de la Vulgate au v. 3, l'entend de la supposition (irréelle selon lui, car il suivait la Vulgate à I *Cor.* xv, 51 et n'admettait pas de « survivants » à la Parousie) d'un corps qu'on voudrait bien garder pour se draper de gloire céleste par-dessus : « si tamen vestiti : ... *super*indueremur quidem si inveniremur induti et non nudi »; il n'a pas pris l'interprétation morale de la *Glose*.

Ainsi Paul admet comme toute naturelle la répugnance qu'il présuppose chez les Corinthiens à survivre dans le pur état d'âmes privées de leurs corps.

Pourquoi cette répugnance en soi si peu hellénique, et qui montre que les doutes et les chicanes sur la Résurrection (I *Cor.* xv) devaient être bien passés?

On ne peut croire que l'Apôtre se la justifie par quelque crainte tant soit peu fondée d'un *état de sommeil* et d'inconscience où les âmes végéteraient au Shéol avant la résurrection. Ce n'est pas là ce qu'il entend par κοιμᾶσθαι, « dormir » (voir notre comm. de I *Cor.*, pp. 188, 283, 402 et Exc. III). Cette idée de « sommeil » n'était d'ailleurs plus dominante chez les Juifs, à beaucoup près, malgré tous les textes qu'accumule *Lietzmann* (p. 119), d'après *Hénoch, les Testaments, Baruch,* etc., sur l'état des morts dans les tombeaux suivant la croyance judaïque. D'ailleurs, un peu plus bas, vv. 8-s., Paul rejettera expressément cette conception de sommeil et d'inconscience. Ne parlons donc point, avec *Menzies* et d'autres, d'« esprit nu qui ne saurait, sans un corps, rien penser ni faire ». De même, une crainte judaïque d'apparaître devant le Seigneur en l'état d'un homme nu, qui n'aurait pas son corps comme « robe nuptiale » (cf. *Mat.* XXII, 11), n'a rien à voir avec notre passage (contre *Sickenberger* et *Windisch*).

La vraie raison de la répugnance présupposée, c'est qu'une âme ne devient « nue », au sens indiqué, que par le fait de la mort corporelle; c'est la *mort* qui fait peur à la nature humaine.

Qu'est-ce que Paul va donc dire à ses Corinthiens, en plus de la promesse de la résurrection, pour dissiper cette appréhension? Ici encore, les théories sont diverses.

(1) Mais quel abus de l'érudition que d'amener ici, comme *Windisch*, des prescriptions rituelles païennes contre la nudité, ou le règlement imposé au « flamen dialis » de Rome!

Théorie de l'aspiration a une Parousie prochaine. — C'est l'explication dominante aujourd'hui, — mais à tort. Paul avait enseigné, d'abord aux Thessaloniciens, puis aux Corinthiens eux-mêmes (I *Thess.* IV, 17; I *Cor.* XV, 51-ss.), que les fidèles qui vivraient encore le jour de la Parousie seraient « transformés » sans avoir besoin de mourir et de ressusciter. On complète (indument) ses assertions d'alors en lui faisant sous-entendre que tel serait le sort normal de ses lecteurs (*Lietzmann, Plummer, Kühl, Menzies, Tillmann,* etc.), et, si son assurance était moins ferme quand il écrit II *Cor.*, on prétend qu'il envisage du moins la possibilité de cette perspective, le cas d'une mort préalable étant même considéré (*Plummer*) comme exceptionnel. On insiste sur ce que ἐάν (dans ἐὰν...καταλυθῇ, v. 1), marque régulièrement la simple éventualité. Ainsi beaucoup de commentateurs anciens, et surtout de modernes, *Estius, Corn. a Lap., Cornely, Fillion, Belser, Prat, Gutjahr, Bachmann,* al. Et alors on traduit le v. 3 en général (*Prat*, al., v. comm. *supra*) : « *si toutefois* nous sommes trouvés vètus [du corps, au moment de la Parousie], et non pas nus ». Les Corinthiens, informés par la Première Épître, se seraient donc mis à désirer ardemment d'être au nombre de ceux qui seraient vivants à l'Avénement du Seigneur, et qui n'auraient qu'à être « transformés »; c'est leur incertitude (rien de plus) d'être réservés à ce sort privilégié qui les fait gémir; car ils jugent possible pour eux, et fort désirable, d'être « revêtus par dessus » ce corps, sans le perdre, plutôt que de le perdre avant d'endosser sur leur âme nue le vêtement de gloire (1). Paul aurait partagé leur espérance tremblante; aussi il ne leur dit pas qu'elle sera déçue, mais que, *si même* elle ne se réalisait pas, il n'y aurait aucun lieu de s'en troubler à l'avance puisque la disgrâce de cet état de nudité qu'ils craignent, et qui ne serait en tout cas que transitoire, serait largement compensée par la présence du Christ (vv. 6-8) dont ils jouiront même avant d'avoir retrouvé leur corps.

Nous avons maintes fois écrit ce qu'il faut, à notre avis, penser de cette attente d'une Parousie prochaine chez Paul et ses convertis (voir notre comm. de 1 *Cor.* XV, 51, et les références). Et notre conclusion est toujours celle-ci : ce n'était là qu'un espoir trompeur des Thessaloniciens que Paul n'a jamais partagé, et qu'aucun indice solide n'autorise à prêter aussi aux Corinthiens, beaucoup moins préoccupés de la Parousie (v. *infra*, Exc. X). En conséquence nous ne croyons pas que l'Apôtre suppose des lecteurs qui se disent : « Ah! si au moins nous pouvions ne pas mourir avant la Parousie! », et qu'il leur réponde : « Qu'importe! même si vous mourez auparavant, votre sort, dans l'intervalle, ne sera pas si malheureux! ». Attendu que rien n'indique cette orientation de la pensée, dans les termes qui décrivent le souhait et le soupir présupposés. Les chrétiens de Corinthe se disent simplement : « Comme il

(1) *Gutjahr* cependant l'entend autrement; le « soupir » ne se rapporterait qu'à la possession du corps de gloire, à son acquisition, de n'importe quelle manière, *non au mode* de cette acquisition; l'ἐπενδύσασθαι désiré n'aurait bien lieu qu'à la Parousie, après laquelle on soupire, mais l'expression conviendrait aussi bien au mode de résurrection qu'au mode de « transformation », puisque le corps qui ressuscitera et le corps qui est mort sont toujours le même corps identique. La mention de l'horreur de la mort n'apparaîtrait qu'au v. 4, avec βαρούμενοι, etc. — Interprétation inconciliable avec l'unité du morceau; ἐπενδύσασθαι doit partout conserver le même sens, v. *supra*.

serait encore meilleur de parvenir à l'état de gloire qui nous est promis pour l'âme et le corps sans avoir à passer par les ténèbres de la mort! ». Et, depuis, à toute époque, beaucoup de chrétiens, même fervents, ont senti et dit comme eux sans penser le moins du monde que la Parousie pouvait être prochaine, et qu'ils avaient chance d'éviter le sombre passage. *Windisch*, que nous aurons plus bas à critiquer, voit très juste ici, quand il observe que Paul ne dit pas un mot dans tout ce morceau qui se rapporte à la Parousie nommément, ou par une allusion évidente et exclusive; et qu'il aurait bien dû cependant le faire si l'accent de son exhortation avait porté sur elle.

Non, Paul s'occupe ici d'un sentiment *humain* général, qui n'est nullement conditionné par les illusions ou les circonstances particulières d'aucune période de l'histoire chrétienne. Le meilleur croyant préférerait instinctivement avoir un autre accès à la gloire que le passage par la mort.

Les auteurs nombreux et estimables qui tiennent pour la thèse opposée pensent trouver une confirmation pour leur opinion dans les termes du v. 9, εἴτε ἐνδημοῦντες εἴτε ἐκδημοῦντες (*vulg.* : « sive absentes, sive praesentes »), les rapportant au « domicile » qu'est le corps actuel. Les « présents » sont d'après eux ceux-là qui y seront encore logés quand le Seigneur viendra, et les « absents » ceux qui auront déjà quitté la vie mortelle. A la lumière du v. 9 interprété de la sorte, leur interprétation du v. 2 deviendrait ainsi certaine; il serait question de la Parousie à la fois au début et à la fin du morceau (1). — Avec ce sens-là, qui est le plus généralement adopté, il faudrait donc supposer que le pronom « nous », sujet englobé dans φιλοτιμούμεθα (« nous avons à cœur ») du v. 9, désigne deux classes de fidèles, distingués par εἴτε ... εἴτε, à savoir ceux qui doivent rester vivants et ceux qui doivent être morts au jour de la Parousie; Paul dirait : « Nous tenons à être agréables au Seigneur, ce jour-là, nous y tenons tous, aussi bien ceux qui habiteront toujours leur corps que ceux qui en seront éloignés ». Mais cette traduction n'est pas satisfaisante, parce que les deux participes présents désignent des états qui se prolongent; or, au jour même de la Parousie, tout le monde sera vivant, on ne pourra plus dire de personne qu'il est en exil (ἐκδημῶν) loin de son corps (I *Thess.* IV; 1 *Cor.* XV) (2). *Gutjahr* en a bien eu le sentiment (3), et il a vu que εὐάρεστοι εἶναι ne peut se rapporter au jour même de la Parousie; il maintient pourtant qu'il y aurait

(1) Sens qu'on voudra voir aussi I *Thess.* V, 10, εἴτε γρηγορῶμεν εἴτε καθεύδωμεν. — Nous ne prenons point ce passage pour un parallèle propre à éclairer notre morceau, et nous dirons plus loin pourquoi, p. 157, n. 1.

(2) Encore bien moins peut-on prendre en considération des traductions comme celles de *Toussaint* : « soit que nous restions, soit que nous *sortions* », de *Menzies* : « whether sojourning in the body or *departing* from it », etc., qui font signifier au participe ἐκδημοῦντες un acte momentané. — *Loisy* traduit plus prudemment : « soit séjournant, soit exilés ».

(3) Pour la même raison (que ἐκδημοῦντες ne peut convenir en ce sens à aucun fidèle au jour même de la Parousie), *Sickenberger* ne veut pas que « nu » ou « exilé » désigne la condition des hommes morts (*Zustand der Toten*); ce qui répugnerait à Paul, ce serait le cruel « anéantissement de l'homme extérieur » (IV, 16), ce serait pour lui une vraie agonie du Jardin des Oliviers, ne pouvant être adoucie que par la soumission à la volonté divine et l'attente de la gloire dans l'Au-Delà. N'est-ce pas prêter au grand Apôtre des sentiments *menschlich, allzu menschlich?*

deux catégories distinguées par εἴτε...εἴτε, à peu près comme si Paul voulait dire, en se transportant par l'esprit à la Parousie : « Que nous devions être ce jour-là du nombre de ceux qui seront restés dans leur corps, ou *de ceux qui en auront été auparavant séparés par l'exil,* c'est tout un pour notre attitude morale d'à présent; que l'un ou l'autre sort nous attende, nous nous efforcerons toujours de plaire au Seigneur ». Ce serait vraiment bien détourné, et l'ellipse qu'il faudrait admettre pour donner ce sens à ἐκδημοῦντες serait par trop forte, et romprait du reste la correspondance temporelle avec ἐνδημοῦντες. Aussi faut-il rapporter la disjonction de εἴτε...εἴτε non pas à φιλοτιμούμεθα, mais à εὐάρεστοι (la plupart voient bien cela), et comprendre que *nous,* les mêmes, tous les fidèles de Corinthe et de partout, nous voulons plaire au Seigneur aussi bien dans l'état qui est signifié par un des participes que dans l'état qui est signifié par l'autre. Quels peuvent être ces états? Presque tous les comprennent par rapport au corps mortel. Il y aurait pourtant quelque difficulté — et plus d'un auteur l'a relevée — à entendre que, dans l'état de séparation du corps, on puisse encore se livrer à des efforts moraux capables de modifier en bien nos relations avec le Seigneur, par le gain de nouveaux mérites (le Purgatoire même n'a pas cet effet). Mais aussi, dans le commentaire, nous avons montré que la position des mots invite à entendre « présence » et « absence » non par rapport au corps terrestre, mais par rapport au Seigneur; il faut lui plaire en cette vie, tant qu'on est éloigné de Lui, comme on espère lui plaire dans l'autre, une fois admis en sa compagnie.

Ainsi, rien de particulier visant la Parousie aux derniers versets du morceau, rien non plus au verset 2. La théorie commune avance le contraire à trop bon marché, sans tenir assez compte de la grammaire, et à la suite d'idées préconçues; car on n'aurait certainement pu découvrir dans notre passage que Paul ou ses fidèles appelaient la Parousie, la croyant possible pour une époque prochaine, si l'on n'avait pas cru (à tort) démontré par d'autres passages d'autres lettres que Paul admettait et partageait cette attente.

Bref, il ne s'agit point de deux classes d'hommes, distinguées par l'état de vie ou de mort corporelle où les trouvera la fin du monde, mais de deux *états successifs* des *mêmes*, de tous, dont le premier doit être agréable au Seigneur pour que le second puisse se réaliser. L'instant de la mort en est le point de séparation; Paul ne dit ni même n'insinue qu'aucun de ses lecteurs puisse éviter cet instant-là.

L'interprétation commune du morceau en fonction de la Parousie est donc artificielle. Beaucoup de commentateurs s'en sont aperçus, et en ont cherché d'autres.

Théorie de l'entrée en possession immédiate du corps glorieux. — Le verbe ἔχομεν (« nous avons », « nous possédons ») du verset 1, signifie bien, comme nous l'avons dit, la certitude de l'avenir, mais non la certitude d'un avenir immédiat. Ceux qui, comme *s. Thomas* et à sa suite, ne voient dans « l'habitation céleste » dont on voudrait être « sur-vêtu » que la glorification de l'âme, qui existera avant de s'étendre au corps lui-même par la résurrection, n'ont pas ici de difficulté; les âmes élues peuvent en effet être glorifiées aussitôt après la mort corporelle, le « re-vêtement » leur sera donné dès qu'elles seront « présentes près du Christ », et la ferveur de leur désir de grâce, qui ne peut leur

avoir été donné en vain, surmonte devant une telle perspective le « désir de nature » d'échapper à la mort, désir qui leur vient aussi de Dieu (εἰς αὐτὸ τοῦτο κατεργασάμενος), et qui sera comblé aussi en fin de compte, non point de la façon dont ils auraient pu le rêver dans l'état présent d'imperfection et d'ignorance (voir v. 3), mais par la résurrection corporelle qui complétera nécessairement le salut.

Bien plus difficile est-il de comprendre que le désir naturel de fuir la mort, ou l'état de nudité, ne sera pas frustré réellement d'une certaine manière, pour ceux-là qui tiennent (à bon droit) que « l'habitation céleste » dont on voudrait être « sur-vêtus » est le corps glorieux, non la gloire pure et simple. Aussi, d'après un certain nombre d'auteurs, en dépit des versets 6-8, Paul voudrait rejeter, pour lui et ceux à qui il s'adresse, la perspective d'un état intermédiaire de « nudité », c'est-à-dire de l'état « d'âme séparée ». S'ils repoussent avec raison le rapport direct du morceau à l'attente de la Parousie, ils s'en tirent en posant cette assertion — fort étonnante — que, selon Paul, l'*octroi du corps glorieux se ferait au moment même de la mort,* ou aussitôt après. Ainsi *Heinrici, Schmiedel, Plummer,* et particulièrement *Windisch,* dont voici la théorie :

Il s'agit bien au v. 2 d'un désir qui se porte sur la réunion prochaine avec le Seigneur, grâce à un « revêtement par-dessus » qui doit se produire sans délai. Le corps céleste existe déjà réellement au ciel, tout prêt; la mort fait entrer immédiatement l'âme des élus dans cette enveloppe définitive. C'est ce qu'exprime ἔχομεν, présent de certitude. Paul, dit W., ne peut pas présupposer d'état intermédiaire où l'âme se trouverait tout à fait dépourvue d'enveloppe corporelle; ce serait être « sans robe nuptiale » devant Dieu (1). Tout « sommeil de mort » répugne à sa perspective; Dieu a constitué notre être (κατεργασάμενος) de telle sorte que, grâce aux « arrhes de l'esprit » (v. 5) qui produisent la sainteté, il se forme en son intérieur une essence « pneumatique » qui le met à même de recevoir le « vêtement de dessus », corps incorruptible de feu éthéré. Paul a combiné ici des idées judaïques et hellénistiques, l'attente chrétienne primitive d'une résurrection à la Parousie avec l'esprit de Platon ou de Philon; il aurait été purement gréco-hellénistique de penser à « quitter le corps » sans parler d'entrée en un autre corps; mais, oubliant ici la « mystique du Christ », qui proclame l'union progressive au Christ dès la vie d'ici-bas, en attendant la Parousie, il envisage la mort du même œil que les philosophes grecs qui l'attendaient pour être avec leurs dieux. Comme d'autre part il tenait du Judaïsme l'horreur de la « nudité », et se trouvait en contact obscur d'idées avec la théurgie des Mystères, la mystique hermétique, etc., il s'est rattaché aux mythes orientaux des « vêtements célestes » (*Asc. Isaïe*, etc.) dont il a fait une seule et même chose avec le « corps de gloire » définitif. Du judaïsme il s'est encore approprié, malgré ses idées personnelles du salut par la foi, le *jugement d'après les œuvres* préalable à l'union au Seigneur, et s'est encore rapproché de la conception du *jugement individuel* des âmes enseigné par *Platon* et la théologie iranienne (*Vendidad,*

(1) Cette image, qu'on ne trouve que dans la parabole de *Mathieu,* est purement morale, se rapportant à la dignité des convives *terrestres* invités au banquet du Règne de Dieu; elle n'a rien à faire, malgré W. et d'autres, avec la question traitée ici.

al.); chez lui, jugement de Dieu et jugement du Christ s'équivalent. Ainsi la doctrine de l'Apôtre en ce passage est le fruit d'une évolution qui n'est pas sans contradiction interne et qui a pu être causée par les événements d'Asie (ch. I) où il avait perdu l'espoir d'assister vivant à l'Avènement du Seigneur (id. *Sabatier, Pfleiderer, Schmiedel*, etc.); elle nous offre le tableau d'une lutte et d'un accord établi vaille que vaille entre la pure attente eschatologique et la mystique d'union qui lui dictait encore un instant auparavant le développement de IV, 7-16. C'est du nouveau par rapport à la Ire *aux Thessaloniciens*, car jusque-là Paul n'avait pas espéré être uni au Seigneur et en pleine possession de la gloire, aussitôt après la mort (1).

Cette dernière assertion, relative à I *Thess.*, est inexacte, comme nous le verrons au suivant EXCURSUS. Et, en bloc, il est inadmissible qu'un mélange aussi incohérent ait pu se produire — et presque inconsciemment, à ce que l'on dirait — dans les conceptions les plus chères de Paul, que Windisch est obligé pour cela de considérer comme un prédicateur peu soucieux de logique, et « non dogmaticien »! Nous avons pu nous en faire une tout autre idée! Si du reste pareille évolution s'était accomplie, il en serait bien demeuré quelque trace par ailleurs, ce qui n'est pas; et, comme la doctrine était d'importance, Paul aurait dû faire connaître aux Corinthiens cette modification de ses espérances. Aux Corinthiens comme à tous ses fidèles, mais aux Corinthiens surtout, puisqu'il leur avait déclaré si catégoriquement dans sa Première Épître canonique (I *Cor*. XV, 52) que c'est seulement à la Parousie, au son de la dernière trompette, que les morts ressusciteraient. Et voilà maintenant qu'il se contredirait, — soit à son insu, soit du moins avec une grande légèreté d'esprit pour un maître qui parle au nom du Christ, — et, que, après un enseignement aussi solennel que celui de la Première Épître, il viendrait bouleverser la doctrine qu'il a pris récemment tant de soin d'inculquer, et toujours sans avertissement? (Voir *infra*, l'EXCURSUS X). *Lietzmann* et beaucoup d'autres ont à bon droit jugé que c'est impossible. Si l'on a un corps glorieux au ciel, dit *Menzies*, rien ne signifie pourtant qu'on le prendra avant l'Avénement du Christ. Tous les catholiques récents, naturellement, et bien d'autres avec eux, se sont élevés contre cette conception arbitraire. *Lietzmann* observe que « nous *avons* » notre demeure éternelle (le corps glorifié) « *dans les cieux* » (ἔχομεν ....ἐν τοῖς οὐρανοῖς, v. 1), et non pas que « nous l'*aurons*, ἕξομεν, », venant « du ciel, ἐξ οὐρ. », dès l'instant du trépas. Plus démonstratifs sont les arguments de *Bachmann*, — qui a traité excellemment toute cette question, sauf en quelques points, comme son explication du v. 3, v. *supra*. Les voici : si l'entrée en possession du corps céleste avait lieu instantanément à la mort, comment Paul parlerait-il au v. 8 de s'exiler du corps (ἐκδημῆσαι ἐκ τοῦ σώματος), ce qui indique bien l'entrée dans un état incorporel? Et d'autre part le v. 3 (qui implique toujours, pour nous aussi, de quelque manière qu'on l'interprète, la crainte de la « nudité ») n'aurait rien à faire, ou neutraliserait l'assertion du v. 2 (car il n'y aurait pas tant lieu de « gémir » avec cette

(1) Pour ce changement instantané à la mort, Windisch se trouve des antécédents dans *Kabisch*, « Eschatologie », *Pfleiderer*, « Urchristentum », *Holtzmann* « Neutestamentliche Theologie ».

assurance-là), et c'est contraire au v. 4 (Id. *Lietzmann*), qui constate bien la crainte que l'on a de perdre le corps terrestre. Vouloir envisager cet état de nudité, contre lequel Paul arme ses fidèles de courage, comme devant être purement momentané, ce ne serait pas autre chose que rompre tout le nerf du développement qui commence au v. 1.

Parfaitement juste. Et nous ajouterons encore (contre *Lietzmann, Menzies, Windisch,* al.) que Paul n'est pas tellement hanté dans notre passage par l'idée d'un « état de sommeil » qu'on chercherait à éviter ou à écarter le plus possible. C'est pour cela, selon les tenants de la théorie ci-dessus, qu'il aurait eu recours à cette solution du « revêtement immédiat ». Or Paul va rejeter manifestement cette idée du « sommeil » (aux versets 6-9). Il serait arbitraire de décréter qu'il ne pouvait le faire autrement qu'en envisageant une résurrection immédiate; car non seulement il connaissait par les Grecs l'idée d'âme désincorporée et cependant consciente, mais cette idée n'était nullement étrangère, ou rare, parmi les Juifs de son temps; et il n'y a pas besoin de prouver ici une chose aussi connue, au moins par les tableaux de beaucoup d'apocryphes et d'apocalypses. Dans l'Ancien Testament lui-même, les *Psaumes* expriment plus d'une fois l'espoir, — sans préciser que ce sera par la résurrection corporelle, — que Dieu exemptera l'âme de son fidèle, après la mort, de la puissance engourdissante du Shéol, et la prendra près de lui (notamment *Ps.* XLIX [*vulg.* XLVIII], 16; *Ps.* LXXIII [*vulg.* LXXII], 23-24, 26). L'Apôtre du Christ aurait-il pris au sérieux des craintes qu'avaient déjà surmontées les meilleurs justes d'Israël?

De toute manière, la théorie de la résurrection immédiate se trouve condamnée. Aussi beaucoup de commentateurs ont-ils recours à une autre, qui est une « media via ».

Théorie du corps intérimaire. — Puisqu'il est vraiment trop difficile d'échapper, sans acrobatie d'exégèse, à cette constatation que Paul envisage bien un intervalle entre la mort des justes et la prise de possession de leur corps éternel, et que d'autre part il est bien certain qu'il ne fait pas de cet état intermédiaire un temps de sommeil, quelques-uns ont voulu résoudre le problème en admettant pour cet intervalle un *troisième corps*, qui n'est pas le corps psychique abandonné au tombeau, mais qui n'est pas encore non plus, du moins en l'état de plein développement, le corps pneumatique dont l'acquisition est différée jusqu'à la Parousie.

Ceux qui, comme *s. Thomas,* ont identifié la « présence près du Seigneur » avec la gloire de l'âme, « l'habitation céleste non faite de main d'homme », n'avaient pas besoin de recourir à une solution de ce genre. Mais ceux qui croient que, selon l'Apôtre, une âme ne peut jouir d'une vie consciente sans un corps quelconque et qui pourtant ne peuvent nier qu'il promette le bonheur près du Christ, dès avant la résurrection, à toutes les âmes fidèles (non pas seulement à celles des Apôtres et des martyrs, comme *H. J. Holtzmann,* « Neutestamentliche Theologie »[2], II, p. 217, se l'est figuré en se référant à *Apoc.* VI, 9, opinion que n'appuie aucune syllabe de notre texte, ainsi que lui répond *Lietzmann*), ceux-là ont bien dû munir ces âmes, en attendant le jour définitif, d'un corps *intérimaire,* ou du corps pneumatique ne se trouvant encore que dans un *état intérimaire*, initial.

Ainsi le commentaire catholique de *Toussaint,* — ce qui était déjà un fâcheux

pronostic, — admet, en prétendant s'appuyer sur *Heb.* IX, 11-24 (??) (1), l'existence en nous d'un substratum spirituel, inorganique, sur lequel le corps pneumatique pourra s'adapter; aussitôt après la mort, sans avoir à craindre la vie inconsciente du Shéol, l'âme élue se trouve munie d'une « enveloppe spirituelle » d'origine céleste qui lui permettra de continuer ses fonctions en attendant patiemment la Parousie. *Reitzenstein,* au moyen de ses rapprochements forcés avec l'hermétisme, veut voir dans « l'homme intérieur » un premier vêtement, ἔνδυμα, spirituel, qui servirait pour l'état intermédiaire, et par-dessus lequel le vrai corps pneumatique, ἐπένδυμα, serait enfin endossé (R. *Reitzenstein*, « Hellenistische Mysterienreligionen »[3], p. 354-ss., al.); ainsi on ne serait pas « mis à nu » à la mort corporelle (v. 3; il lit ἐκδυσάμενοι, v. *supra*). *Lietzmann* et *Windisch* trouvent avec raison cette théorie des « trois vêtements » trop compliquée; mais eux aussi, avec quelques autres, croient à l'existence de ce rudiment de corps spirituel reçu à la régénération, et qui permettrait d'endosser le corps pneumatique, suivant l'un à la Parousie, suivant l'autre aussitôt après la mort.

Or, la critique de cette théorie est facile et décisive. C'est qu'on ne trouverait pas un seul mot dans le texte de Paul qui se rapporte à un tel « corps » spirituel reçu en germe au baptême (ὁ ἔσω ἄνθρωπος ne signifie pas cela, v. Exc. VIII *supra,* ni non plus les « arrhes de l'Esprit »), corps provisoire qui s'épanouirait en « corps pneumatique » définitif ou serait à échanger contre lui; l'Apôtre ne parle, en fait de corps céleste, que du corps pneumatique définitif, à revêtir par l'âme « nue », mais que nous aurions le regret de ne pas revêtir dès la vie présente par-dessus le corps *psychique* actuel. La promesse d'un « corps intérimaire » (conception absolument étrangère à tout le reste des Épîtres et du Nouveau Testament) ne peut s'accorder ni avec les versets 1-2, ni avec le v. 4, où « l'habitation » qui s'oppose à la « tente » d'à présent est toujours et exclusivement un seul et même corps, qui ne saurait avoir pris naissance en nous dès le baptême, puisque nous ne l'avons que *dans les cieux,* (ἐν τοῖς οὐρανοῖς, τὸ ἐξ οὐρανοῦ), ni être d'aucune façon provisoire, puisqu'il est qualifié de *maison éternelle,* οἰκίαν αἰώνιον (*Plummer* (2), *Bachmann, Belser, Gutjahr, Prat,* etc.).

Dernière théorie : « l'oubli » de l'intervalle. — En fin de compte, toutes les possibilités de théories explicatives faisant des emprunts, au nom de Paul, à des systèmes étrangers, ou s'appuyant sur des idées que n'expose pas le contexte lui-même, paraissent maintenant épuisées — et exclues. Il ne reste qu'une issue à ceux-là qui sentent bien la chose, mais ne peuvent concilier cette horreur de la « nudité » ou d'un état intermédiaire, qu'ils prêtent à l'Apôtre, avec le ton de réconfort qui anime tout ce beau passage. C'est d'admettre que Paul, dans son ardeur à désirer l'union glorieuse au Christ, qui

(1) La « tente non faite de main d'homme » d'*Heb.* IX, 11, c'est pour les uns l'archétype céleste du Tabernacle terrestre, pour d'autres l'humanité du Christ ou l'Église (Pères), pour quelques anciens, les cieux. En tout cas, on est là dans un ordre d'idées tout différent de celui de notre passage.

(2) *Plummer*, malgré sa solution embarrassée (v. *supra*), reconnaît bien aussi que, selon Paul, s'il y a un intervalle, les âmes n'y seront pas endormies et inconscientes, et n'auront pas non plus de « corps intérimaire ».

n'aura lieu, selon eux, que le jour de la Résurrection, à la Parousie, ne pense plus du tout, en exhortant ses fidèles, à l'intervalle sombre qui peut séparer le jour de la mort de celui de la glorification. Telle est l'idée de *Lietzmann*, qui croit que le désir de Paul, et celui qu'il veut stimuler chez ses lecteurs, ne se porte que sur la Parousie; (Idem *H. D. Wendland*); aux versets 2-5, il ne ferait que répéter sous une autre forme ce qu'il a déjà si bien et si catégoriquement exprimé au v. 1, et ce qu'il avait enseigné plus solennellement I *Cor.* XV, 42-44. Telle est à peu près aussi l'idée foncière de *Plummer*, qui cite avec faveur *Kennedy*, disant, après *Wernle* : « The yearning to die and to be with Christ is for him the same thing as the hope of resurrection. His yearning overleaps all between death and resurrection, and hurries to his goal for reunion with Jesus » (*H. A. A. Kennedy* », St Paul' s Conception of the Last Things, p. 272; — *Plummer*, p. 161).

Toute difficulté serait esquivée avec une pareille solution, — si, par malheur, le verset 8 ne nous enseignait que Paul s'occupe d'un *état d'exil* loin du corps, qui *commence* (ἐκδημῆσαι) *en même temps qu'une prise de domicile* (ἐνδημῆσαι) près du Seigneur; et dans cette cohabitation (jusqu'à la Parousie), l'âme sera bien obligée de se passer de corps, et c'est de cette période-là que Paul entretient ses fidèles, pour les faire réfléchir à ceci, qu'elle sera déjà heureuse, beaucoup plus heureuse que cette vie « d'exil loin du Seigneur ».

« Sauter par-dessus » cette constatation, n'est-ce pas le signe que, faute de vouloir admettre et retrouver chez Paul l'enseignement traditionnel de l'Église sur les diverses phases du sort des élus, on en est réduit, comme dirait un langage vulgaire, « à donner sa langue au chat »?

*
* *

Nous espérons, pour notre part, que l'explication à laquelle nous nous sommes fixé dans le commentaire de V, 1-10, paraîtra cohérente, tout entière tirée du texte et non d'ailleurs, mettant une unité très satisfaisante dans le développement de Paul, et tenant compte de tous les mots qui sont dans le texte, de toutes leurs correspondances et oppositions, de toutes leurs nuances. Elle nous satisfait du moins, parce qu'elle a le mérite d'éviter à la fois toutes les subtilités inutiles, les simplifications qui tombent dans le truisme, et tout le vain fatras d'érudition des syncrétistes qui méconnaissent l'originalité et la simplicité de la pensée de Paul.

Pour revenir d'un mot à la dernière théorie critiquée, comment peut-on croire que l'Apôtre serait entré dans toute cette psychologie et ce développement si serré, s'il n'avait voulu dire du nouveau à ses lecteurs, détruire une objection trop naturelle et trop fréquente opposée à la pureté et à l'ardeur de l'espoir que, depuis le ch. IV, v. 14, il voulait faire passer de son âme dans leurs âmes?

Non, ce morceau n'est pas une simple amplification dont les Corinthiens et nous aurions pu nous passer. C'est le seul passage de ses lettres, — un passage précieux! — où l'Apôtre nous enseigne avec clarté, et avec une certaine extension, les phases du sort qui attend les âmes sauvées, depuis l'heure de la mort corporelle jusqu'à celle où, pour toute l'humanité, la Mort sera engloutie

dans la Victoire (I *Cor.* xv, 54). C'était un complément essentiel à l'enseignement des fins dernières épars à travers les autres épîtres, car, en plus de l'eschatologie universelle, il nous fournit l'eschatologie de chaque âme élue individuelle, une « eschatologie microcosmique », comme on l'a appelée ingénieusement.

EXCURSUS X. — LES PHASES DE L'ESCHATOLOGIE INDIVIDUELLE. COHÉRENCE DE TOUTE L'ESCHATOLOGIE DE SAINT PAUL.

Ce fameux chapitre v a apporté un trouble notable dans un système d'explication de l'eschatologie paulinienne qui, pour un temps, avait paru devoir emporter l'assentiment général. Né chez les exégètes protestants, et propagé par *Tillmann* ou d'autres chez les catholiques, ce système prêtait à Paul la conviction que le Jour du Seigneur, la Parousie était proche; le monde impie allait y entendre la sentence de sa condamnation éternelle, mais les croyants fidèles y verraient subitement leurs corps revêtus des dons glorieux de l'immortalité, tandis que les âmes des justes défunts reprendraient des corps doués de qualités semblables. A l'authentique enseignement de Paul, qui se borne à décrire la nature des événements attendus pour ce Jour-là, spécialement la double voie d'accès à la gloire, la résurrection et la « transformation » (voir I *Thess.* IV et I *Cor.* xv), le système ajoutait (d'après ἡμεῖς οἱ περιλειπόμενοι de *Thess.*, πάντες οὐ κοιμηθησόμεθα de *Cor.*) l'affirmation d'une imminence ou d'une proximité de tous ces événements, et s'efforçait de concilier avec cette vue jusqu'à la *IIe aux Thessaloniciens* et le ch. xx de l'*Apocalypse* (1). Le « sort normal » que Paul faisait envisager aux lecteurs de ses lettres était donc de survivre jusque-là, pour être « transformés »; un autre avenir devait être l'exception.

Or, voici que dans notre chapitre v de *II Corinthiens*, l'Apôtre se met à s'occuper des fidèles qui seront morts avant la Parousie, et il se range tout le premier parmi eux. Il le fait en termes si généraux, et avec une insistance si émue, qu'il paraît bien vain de vouloir se dissimuler l'antinomie avec les vues qu'on lui attribue d'après I *Thess.* et I *Cor.*, et de prétendre avec *Lietzmann* que la « transformation » demeure toujours à ses yeux l'avenir normal, c'est-à-dire commun, qu'il ne traite maintenant que de cas exceptionnels (cfr *Plummer*), qu'il n'envisage qu'une simple « possibilité » (*Gutjahr, Belser, Bachmann,* al.), ou que, au v. 4 seulement, Paul se mette à penser aux cas de mort qui pourraient survenir avant la Parousie (*Gutjahr, Menzies*), sans faire aucun effort, selon *Menzies,* pour ajuster la nouvelle idée qu'il va énoncer avec celles qui précédaient. Il vaudrait mieux reconnaître franchement, comme *Windisch* en a eu le mérite, que la Parousie, et surtout cette Parousie comme objet d'attente prochaine, paraît dans l'occurrence sortie provisoirement, ou à peu près, du champ des soucis et des prévisions de l'Apôtre.

Tel est le fait gênant qu'il fallait concilier avec la théorie que l'on a construite sur les textes de I *Thess.* et de I *Cor.* Il n'y avait qu'une solution possible : c'était d'admettre chez Paul un changement de perspective, d'où résulte un enseignement étranger, ou même contraire, sur ce point particulier de la

(1) Nous avons souvent fait la critique de ces opinions. Voir surtout nos commentaires de l'*Apocalypse,* Introduction ch. IX, et de I *Cor.* Exc. XVIII.

date de la Parousie, à celui qu'il avait donné dans les Épîtres antérieures.

Il en est, tels *Lietzmann* ou *Menzies*, qui s'y refusent, et donnent même de bonnes raisons pour démontrer que l'idée de Paul est restée immuable pour ce qui est du délai de l'acquisition du corps glorieux jusqu'à la Parousie (contre la théorie du « corps intérimaire » ou de la pleine transformation glorieuse à l'instant de la mort, v. *supra*) ; mais ils ne peuvent éviter l'embarras au sujet de cette proximité de l'Avènement qu'ils maintiennent. Ainsi ce n'est qu'en se privant de comprendre la vraie portée des premiers versets, d'ἐπενδύσασθαι, etc., en un mot de toute la péricope (voir *supra*, notre critique de *Lietzmann*). Les catholiques pensent se tirer d'affaire en disant que le premier enseignement qu'ils attribuent à Paul n'était pas « formel », et qu'il a bien pu changer d'avis sans se contredire expressément. Mais d'autres, des protestants ou des indépendants (*Schmiedel*, *A. Sabatier*, *K. Deissner* « Auferstehungshoffnung und Pneumagedanke bei Paulus », 1912, *Windisch*, *Plummer* lui-même, al.) admettent sans ambages que Paul s'est contredit, parce que son eschatologie manquait de fixité et d'unité.

Telle est l'opinion que nous avons à considérer d'abord.



Il faudrait savoir *comment* et pourquoi Paul en serait arrivé à cette modification de ses idées; et ensuite *où* Paul aurait averti ses fidèles que ce changement, certainement grave, s'était opéré en lui.

Nous donnerons d'abord la réponse à la seconde question parce qu'elle sera aussi brève que catégorique, et s'exprime en ces deux mots : *nulle part*, — nulle part du moins à travers toute sa correspondance. *Windisch* est obligé de supposer (après d'autres) que ce changement, cette vraie révolution, se serait fait entre l'envoi de la *Première aux Corinthiens* et celui de la *Deuxième*, et que l'Apôtre avait déjà dû en donner connaissance à Corinthe. Nous chercherions en vain les circonstances qui se prêteraient à une telle communication. Était-ce dans la « troisième lettre » perdue? Mais nous savons qu'il y était question de tout autre chose, et qu'elle n'avait qu'un but très spécial (voir Exc. v). Était-ce par la bouche de Titus, quand il remplit sa mission de discipline? Mais cette mission, précisément, paraît n'avoir été que disciplinaire; et d'ailleurs, une rétractation de ce genre n'était pas petite chose, elle valait bien la peine que Paul s'en chargeât lui-même. Était-ce donc en une autre lettre dont nous n'avons aucune mention nulle part? Ou bien Paul aurait-il rectifié son ancien enseignement de sa propre bouche, pendant le « voyage intermédiaire »? Toutes ces suppositions demeurent en l'air, elles ont bien l'apparence d'expédients désespérés.

Disons donc plutôt, bien rondement : ou bien la question posée n'a pas de raison d'être, parce que Paul n'a pas eu à se rétracter; — ou bien il a substitué un second enseignement au premier sans en avertir ses fidèles, avec une certaine prudence timide, politique et cauteleuse, — comme si les lecteurs avaient pu ne pas s'en apercevoir! Et cela dans une lettre où il se vantait de n'être pas de ceux qui disent le « oui » et le « non » (*supra*, I, 17-22). La seconde supposition a certes moins de vraisemblance que la première.

Maintenant revenons à la première question : *Quelles seraient les raisons qui auraient produit ce changement de perspective, où et quand se serait-il opéré?* Il faut que ce soit après l'envoi de la *Première aux Corinthiens*, par conséquent pendant le séjour à Éphèse, y compris le « voyage intermédiaire », ou durant les jours qui ont suivi le départ définitif d'Éphèse, dans les pérégrinations agitées de l'Apôtre à travers l'Anatolie et la Macédoine, sinon en Macédoine même. C'est à ces jours mystérieux où il avait subi la dure épreuve dont parle le premier chapitre (v, *ad loc.*, qu'il était le plus naturel, comme les critiques l'ont bien senti, de se figurer une crise de pensée chez l'Apôtre, coïncidant avec cet « accablement survenu en Asie » (I, 8, v. *ad loc.* qui avait mis Paul en face de la mort. L'hypothèse s'accorderait bien avec l'interprétation que nous en avons donnée, celle d'une maladie dont les accès les plus graves pouvaient être mortels; Paul aurait senti alors, avec amertume, qu'il ne verrait pas de ses yeux de chair la Parousie désirée. Notons en passant, à propos de la question à laquelle nous avons répondu en premier lieu, que, en pareil cas, ce changement n'aurait pu être manifesté de la bouche même de Paul au cours du « voyage intermédiaire », puisque la crise bouleversante n'avait pas encore eu lieu. Mais enfin, en nous plaçant dans l'hypothèse susdite, de la crise en Asie, voici comment on peut se représenter ce processus (toujours d'après *Windisch*, chez qui on retrouve les arguments de ses prédécesseurs).

Lorsque Paul écrivait I *Thess.*, il comptait assister vivant à la Parousie pour y être « transformé »; tel était le sort qu'il se promettait avec la masse de ses fidèles; les quelques-uns que la mort aurait atteints auparavant devraient attendre le jour de l'Avénement pour jouir, ayant retrouvé leurs corps, de la compagnie du Seigneur (1). Les périls courus en Asie, après I *Cor.*, montrèrent à Paul que la mort était là le guettant, et pouvait le saisir d'un instant à l'autre. Sa confiance de prendre part sans mourir au triomphe de la Parousie s'affaiblit et disparut. Mais alors s'éveilla en compensation un autre espoir,

(1) W. maintient contre *Feine* (« Neutestamentliche Theologie[3] », p. 370) que I *Thess.* v, 10 n'enseigne pas la jouissance immédiate du Christ au moment de la mort. Nous sommes d'accord avec lui sur le point que ce n'est pas à ce verset-là qu'elle est enseignée : car nous ne croyons pas que les mots εἴτε γρηγορῶμεν εἴτε καθεύδωμεν, « soit que nous veillions, soit que nous dormions » désignent en ce passage les *vivants* et les *morts* : en tout ce qui précède, « veiller et dormir » ne sont pris qu'au sens moral, et au chapitre précédent (IV, 13, 14) ce n'est pas le verbe καθεύδειν, mais κοιμᾶσθαι qui signifie la mort (comme partout). Nulle part ailleurs, dans le N. T., on ne trouve γρηγορεῖν et καθεύδειν au sens d'*être vivant* ou de *mourir*, *être mort;* dans *Eph.* v, 14, καθεύδειν est sans doute rapproché pour une fois, dans une sorte d'hymne, du mot νεκρῶν (ἔγειρε ὁ καθεύδων, — καὶ ἀνάστα ἐκ τῶν νεκρῶν, — καὶ ἐπιφαύσει σοι ὁ Χριστός), mais là le mot νεκρῶν est métaphorique, désignant ceux qui n'ont pas encore la vie de la grâce (cfr à notre avis, I *Pet.* IV, 5, 6 κρῖναι ζῶντας καὶ νεκρούς, ...νεκροῖς εὐηγγελίσθη, d'après l'interprétation morale et spirituelle qui convient à tout le passage). Donc nous jugeons aussi que, à ce verset 10 de I *Thess.* v, il n'est pas question de ceux qui auront perdu la vie corporelle, mais que Paul, passant rhétoriquement au sens propre pour des mots qu'il avait employés au sens figuré, dit à ses lecteurs : « A toute heure de notre existence, dans la veille et dans le sommeil, sans aucune interruption, nous devons vivre dans la compagnie du Christ. » Aussi ne nous sommes-nous pas servis de I *Thess.* v, 10 pour trouver un parallèle à II *Cor.* v, 9. — Seulement, cette fois contre *Windisch*, nous croyons que le séjour des « âmes séparées » des justes auprès du Christ est déjà impliqué I *Thess.* IV, 14, où il est dit que Dieu, quand Jésus reviendra, les « amènera avec Lui », ἄξει σὺν αὐτῷ.

celui d'entrer dans la société du Christ aussitôt que son âme aurait quitté son corps; espoir qu'il étendit du reste à tous les élus, et qu'il manifeste en notre passage et dans *l'Épître aux Philippiens,* où il *corrige* les premières vues qu'il avait exposées I *Thess.* et I *Cor.* sur les conditions de l'union définitive au Christ.

Cette théorie d'une révolution d'idées survenue à la suite d'épreuves menaçantes, après l'envoi de I *Cor.,* était déjà celle de bien des commentateurs. *Auguste Sabatier* (« L'Apôtre Paul »), *Pfleiderer, Schmiedel,* l'avaient déjà exposée. *Tillmann* (« Wiederkunft »), *Toussaint,* et beaucoup d'autres catholiques, jusqu'à *Belser, Gutjahr,* etc., admettent que Paul avait changé, sinon totalement de conviction, au moins de perspective, et, s'il ne renonçait pas tout à fait à l'espoir de voir le retour du Christ, s'était mis, depuis de récents événements, à considérer comme possible ou comme probable qu'il dût ignorer ce bonheur pour sa part, lui et un grand nombre de ses contemporains; de là les considérations nouvelles de II *Cor.* v, 1-10; cfr aussi *Deissner.* Ce que *Windisch* ajoute du sien (id. *Schmiedel,* al., v. *supra*), c'est la théorie que nous avons critiquée ci-dessus, celle de l'acquisition immédiate du corps glorieux, qui serait en opposition formelle avec l'enseignement antérieur de I *Thess.* et de I *Cor.* (Il est évident que les orthodoxes ne vont pas si loin). Le professeur indépendant de Leyde ne voit aucune difficulté à laisser Paul se mettre en contradiction avec lui-même, vu que c'était *non un dogmaticien,* mais un homme de traditions et d'intuition, lequel ne s'apercevait peut-être même pas de l'incompatibilité des vues qu'il empruntait, suivant l'inspiration et les besoins du moment, aux traditions juives, hellénistiques, chrétiennes, sans chercher à mettre de l'unité dans son eschatologie. Voilà certes une belle défaite, un beau spécimen de la pénétration des érudits les plus intelligents, et les plus sympathiques à l'Apôtre, mais qui n'ont pas la foi de Paul, quand ils veulent comprendre la psychologie de Paul! (cfr *Windisch,* p. 174).

En face de cette exégèse aventureuse et inconsistante, c'est un plaisir de lire un protestant traditionnel et consciencieux comme *Bachmann* (quoiqu'il n'échappe pas à l'erreur commune de croire que Paul attendait *autrefois* une Parousie prochaine). Il montre au mieux que ce qui fait l'originalité de notre morceau, c'est que Paul y envisage l'eschatologie, non plus au point de vue de l'ensemble de l'église, mais de l'espérance personnelle. Seulement il n'est en contradiction avec aucun enseignement antérieur de l'Apôtre; il forme au contraire un contexte organique avec I *Thess.* IV, 13-ss. et I *Cor.* XV, 50-ss. d'une part, *Phil.* I, 21-ss., III, 11 d'autre part (Car la société du Christ avant la résurrection n'était nullement exclue dans les premières lettres, seulement il n'en était pas parlé; et encore voir ce que nous disions de I *Thess.* v, 10, ἄξει σὺν αὐτῷ, à la note précédente). Il est vrai que, dans la *Première aux Thessaloniciens* et dans la *Première aux Corinthiens,* les morts paraissent représentés comme sortant du tombeau avec un corps renouvelé, tandis que, dans II *Cor.,* le corps glorieux vient du ciel; mais ce ne sont là que des variantes dans la manière de se représenter leur résurrection en gloire, puisque, de toute façon, la gloire, la δόξα transformante, sera un don divin venant toujours du ciel.

Nous pouvons désormais présenter un *tableau intégral de l'eschatologie* de

Paul, tant universelle qu'individuelle, et en faire ressortir le caractère complet et la parfaite cohérence.

***

Voici donc, d'après saint Paul, ce qu'est la marche et l'arrivée aux fins dernières.

Dieu, qui invite tous les hommes, s'est choisi ceux qui ne résistent pas à l'Évangile, pour les incorporer par la foi et le baptême à l'Église, qui est le « corps » mystique de son fils Jésus-Christ, dont ils deviennent les membres. Il leur donne les « arrhes de l'Esprit », qui ne sont pas une substance matérielle surajoutée, si subtile qu'elle pût être, ni un rudiment de « corps pneumatique », mais la grâce spirituelle et les vertus, unies dans la charité, qui les rendront capables de jouir de la société de son Fils, de sa propre vision à Lui-même, « facie ad faciem », et par conséquent de participer à son propre bonheur, pour toute l'éternité (*Rom.*, I *Cor.*, *Eph.*, etc., passim).

Chaque membre doit s'acquitter dans le corps du travail qui lui revient. De la sorte il lui demeure uni, vivant de la vie du Christ, et collabore à la lutte perpétuelle, qui sera nécessairement victorieuse, du Christ contre toutes les puissances qui s'opposent à son Règne (I *Cor.* xv; al., passim).

Quand un membre du Christ est atteint par la mort corporelle, son âme se trouve bien « dénudée » de tous les « revêtements » temporaires, opérations des sens, actions sensibles, etc., qu'elle exerçait sur la terre, mais Paul, comme les philosophes spiritualistes grecs, sait bien qu'elle n'est pas pour cela dénuée de conscience, et que « l'homme intérieur », qui s'est perfectionné, au lieu d'être détruit, dans les accidents de l'existence terrestre, continue à vivre et à agir. La personne n'a même subi du fait de la mort aucun vrai détriment, car elle gagne beaucoup plus qu'elle n'a perdu, étant appelée à jouir de la société béatifiante du Christ, qu'elle contemplera désormais sans voile (II *Cor.* v, 6-8; *Phil.* I, 23; cfr peut-être I *Thess.* IV, 14[b], au sens où nous l'avons interprété).

Cependant le degré d'intimité avec le Christ ne sera pas le même pour tous; il dépendra de ce qu'on a fait pour le Christ durant la vie corporelle. Les membres qui auront été indignes et se seront détachés du corps par leur faute seront exclus (cfr I *Cor.* III, 17, et les passages assez nombreux des épîtres où Paul fait allusion à la réprobation). Il en est, aussi, qui ont bien conservé l'union essentielle au Christ, mais n'ont pas fait tout ce qu'ils auraient dû faire; ceux-là, avant d'être établis à leur rang dans le bonheur immuable, « passeront par le feu » (I *Cor.* III, 15; voir notre comm. de I *Cor.* avec l'Exc. III sur le Purgatoire). Cette discrimination se fera devant le tribunal du Christ, où chacun comparaîtra aussitôt après sa mort, pour que son sort éternel, et les modalités de son sort, soient fixés d'après ses œuvres (II *Cor.* v, 10 *supra*). C'est l'assertion *dogmatique* du « *Jugement particulier* », qui précédera pour chacun le jugement général de la Parousie. L'idée n'en était pas inconnue aux Juifs ni aux Grecs, et Paul devait nécessairement l'admettre dans son eschatologie, puisque l'âme séparée est consciente et jouit du Christ, mais ne peut en jouir que dans la mesure fixée par la justice.

Ainsi les âmes sauvées attendent l'heure finale, sans impatience ni douleur, dans la vision et la béatitude essentielles, tandis que celles qui sont encore engagées dans leur corps poursuivent sur la terre le combat pour le Règne de Dieu, servant d'instruments au règne militant du Christ-Messie. Elles se dégagent une à une pour aller attendre l'issue au ciel, et d'autres les remplacent. Aucune limite précise n'est assignée chez Paul à la durée de ce combat. Il faudra seulement qu'il se prolonge assez longtemps pour que toutes les forces des adversaires du Règne soient épuisées et brisées (I *Cor.* xv, 25, voir notre comm.). L'Apôtre indique seulement, dans II *Thess.* et *Rom.* xi, quelle sera la nature des grandes péripéties de ce drame : rejet temporaire des Juifs et conversion progressive des Gentils, restauration spirituelle d'Israël, renforcement du perpétuel « mystère d'iniquité », le règne adverse de l'« homme de péché » ou Antéchrist, jusqu'à un paroxysme mystérieux, puis dépérissement et ruine de cette Puissance mauvaise.

La ruine totale de tous les ennemis arrivera enfin, quand les temps seront mûrs, quand tout le programme de la campagne du Christ pour le salut des hommes choisis aura été rempli. Alors, en un clin d'œil, Jésus reparaîtra, jugera le monde, et établira toutes choses dans leur état définitif. Les morts bienheureux, venant rejoindre avec Lui l'humanité survivante, reprendront leur corps, qui sera doué désormais de tous les dons de la gloire ; les élus qui alors seront trouvés vivants encore sur terre seront « transformés » et deviendront pareils aux ressuscités. La mort sera abolie ; le Christ, chef de l'humanité, la remettra à son Père, désormais parfaite et parfaitement heureuse pour toujours ; et « Dieu sera tout en tous », à jamais (I *Thess.* iv et I *Cor.* xv). — Il y aura bien aussi des damnés, éternellement réduits à l'impuissance ; mais Paul, qui l'enseigne assez clairement ailleurs, a volontairement oublié de mêler cette ombre au rayonnement splendide de ses descriptions finales, que cette vindicte de la justice, d'une façon que nous ne pouvons encore bien apprécier, n'obscurcira pas.

Telle est l'*eschatologie intégrale* de Paul ; il fallait notre passage de II *Cor.* v, 1-10 pour qu'elle fût complète, puisque, dans les autres épîtres, le sort des âmes individuelles, entre la mort et la résurrection, n'était pas décrit. Maintenant plus un trait essentiel ne manque ; et l'on voit que ce vaste ensemble eschatologique ne comporte aucune contradiction interne, qu'il est entièrement homogène, et que rien n'indique qu'il ait jamais été modifié ou sujet à évolution dans l'esprit du Docteur des nations.

IV. **Tableau de l'existence des Apôtres, sous son double aspect** (v, 11-vi, 10).

Int. — *Après la digression parénétique et doctrinale, — si on peut appeler la page précédente une digression, — par laquelle Paul avait voulu communiquer à ses lecteurs la confiance joyeuse qui le soutient même en face de la mort, il revient, ou cherche à revenir, à cette apologie qui doit dissiper tout malentendu entre les Corinthiens et leurs vrais apôtres, dont il est le premier. Je dis qu'il « cherche »; car il a encore vite fait de s'oublier lui-même pour se lancer dans une exhortation enflammée qui ne vise plus qu'à arracher ses néophytes à leur tiédeur* (*V, 20-VI, 2*), *et qui sera reprise à la péricope suivante, VI, 11-VII, 1. Et puis, il se rappelle pourtant qu'il a un but pratique immédiat, celui de revendiquer son autorité d'apôtre, contre les calomnies, ou contre les dédains que suscitent les humbles conditions extérieures de sa vie; il le fait, de VI, 3 à VI, 10, dans un élan qui marque un des sommets de son éloquence, en reprenant le contraste déjà tracé au chapitre IV, 7-12, entre la mort et la vie qui travaillent de concert à assurer l'efficacité de l'apostolat.*

La présente péricope se rattache à la précédente par l'idée du jugement où chaque âme sera exposée à nu devant le Christ. Dans la conscience d'une telle réalité, Paul proclame que toutes les contingences de la vie actuelle ne comptent plus pour rien en dehors du plan du salut, et de la réconciliation des hommes avec Dieu, par le Christ. C'est pourquoi il ne fait plus aucun cas de quoi que ce soit κατὰ σάρκα, *« au point de vue de la chair ». Et cela explique encore la liberté dont les apôtres usent en leur prédication et dans toutes leurs allures. Après avoir revendiqué la supériorité du ministère évangélique en regard de celui de l'Ancienne Loi* (v. supra), *il en exalte maintenant la transcendance absolue en face de tout ce qui n'est qu'humain. C'est un nouveau pas dans son apologie, qui se poursuit toujours, consciente ou non, fondue parfois, comme ici, avec la contemplation la plus haute et la plus désintéressée du plan rédempteur.*

Si l'Apôtre d'ailleurs y insiste, ce n'est pas qu'il sente un besoin de se justifier devant Dieu ou devant les hommes; c'est pour que ses disciples de Corinthe puissent se défendre eux-mêmes, en défendant l'esprit et l'œuvre de leur père dans la foi, contre ceux qui chercheraient à les altérer au détriment de leur église.

La manifestation d'un tel souci, et le ton des exhortations qui l'accompagnent, nous font de mieux en mieux sentir que ces chapitres ne présupposent pas une situation déjà parfaitement réglée, qu'ils ne sauraient être le point final d'un débat entre amis relégué désormais parmi les souvenirs. Bien plutôt, nous nous sentons progressivement et sûrement entraînés vers les grandes explications des « Quatre derniers chapitres ».

On peut remarquer une particularité de style qui se prolongera à travers tous les chapitres VI, VII, VIII et IX, et qui peut passer pour un signe de hâte ou de véhémence — parfois aussi peut-être d'embarras (*voir à VIII-IX*) *— dans la dictée : c'est l'abondance des* participes *employés à la place de verbes finis; cela n'était pas interdit en grec, mais Paul va jusqu'à l'excès. — Ailleurs nous relèverons des traces d'un* rythme *qui paraît d'ailleurs tout à fait spontané; ainsi de V, 14 à VI, 2, qu'on pourrait partager en cinq coupures régulières* (*V, 14-15; — 16-17; — 18-19; — 20-21; — VI, 1-2, voir* Windisch); *et plus encore à la terminaison entraînante de ce morceau* (*VI, 4-10,* v. ad loc.).

Windisch *trouve que les versets V, 13-VI, 2 sont mal joints au contexte, tandis que VI, 3-suiv. formeraient une suite mieux liée à V, 12; il supposerait un déplacement qui ne nous paraît nullement nécessaire* (*v.* infra).

CH. V, 11. Εἰδότες οὖν τὸν φόβον *τοῦ κυρίου ἀνθρώπους *πείθομεν, Θεῷ δὲ πεφανηρώμεθα· *ἐλπίζω δὲ καὶ ἐν ταῖς *συνειδήσεσιν ὑμῶν πεφανερῶσθαι.

12. Οὐ πάλιν ἑαυτοὺς συνιστάνομεν ὑμῖν, ἀλλὰ ἀφορμὴν *διδόντες ὑμῖν καυχήματος ὑπὲρ ἡμῶν, ἵνα ἔχητε *πρὸς τοὺς *ἐν προσώπῳ καυχωμένους καὶ μὴ ἐν καρδίᾳ. 13. Εἴτε γὰρ *ἐξέστημεν, Θεῷ· εἴτε σωφρονοῦμεν, ὑμῖν.

A. 11. τὸν φόβον τοῦ κυρίου est pris par les uns du sentiment subjectif qui fait craindre le Seigneur, par d'autres de ce qu'il y a dans le Seigneur pour inspirer la crainte; les deux sens conviennent. — πείθομεν, présent « de conatu »; — συνειδ. au pluriel ne se rencontre qu'ici dans le grec de la Bible.

B. 11. Saint Paul vient de parler du jugement divin, et maintenant il veut revenir à son apologie. Ce jugement, il sait combien il sera exact et redoutable, et la crainte du Seigneur, — crainte filiale chez lui, — emplit son âme. Le Christ pénètre les derniers replis de sa conscience, et il ne l'oublie pas quand il est obligé d'agir avec les hommes, pour « les persuader ». Il a besoin de le faire, soit pour les gagner à la foi (*s. Thomas, Giustiniani,* al.) et aux mœurs chrétiennes (*Ambr*r), soit qu'il doive comme ici (ce qui paraît être le sens principal, *Chrys., Théodt., Estius, Cornely, Plummer*, etc.) défendre ses allures, les convaincre de ses droits et de sa sincérité. La chose ne peut se faire sans user d'un peu de « politique » ou de « diplomatie », comme il lui était arrivé, par exemple, dans le « voyage intermédiaire »; *Bachmann* croit même, sans nécessité du reste, que cette expression « persuader les hommes » était la formule ironique d'un reproche adressé à Paul par ses adversaires. Mais le caractère le plus éclatant dans la conduite de l'Apôtre, c'est bien sa droiture et sa franchise; jamais il n'userait d'un moyen qui pût déplaire à Dieu qui voit toutes ses intentions, et à qui il tient à cœur d'être εὐάρεστος (*supra,* 9), en tous les détails de son activité. Après tous les élans de confiance avec lesquels il s'est adressé aux Corinthiens dans les pages qui précèdent, la hauteur de point de vue où il s'est efforcé d'élever leur jugement sur la nature et les convenances du ministère apostolique, il veut espérer que tout est devenu clair pour eux dans sa conduite, aussi clair, s'il était possible, que pour Dieu, et que nul désormais, au fond de sa conscience, ne peut le prendre pour ce qu'il n'est pas.

—— **A. 12.** διδόντες : ici commence cet usage libre, et même exagéré, de participes (v. *supra,* INT.) qui dénote un peu de négligence ou de précipitation dans la dictée. — ὑπέρ, ici = περί. — Entre ἔχητε et πρός, il faut supposer quelque chose de sous-entendu comme λόγον, ἀπόκρισιν, « réponse », « réplique ». — ἐν προσώπῳ καυχ. : la plupart l'entendent de ceux qui se glorifient d'avantages extérieurs (ce qui irait certainement bien au sens général), et non des vraies dispositions de leur cœur (*Bousset, Lietzmann, Plummer, Lemonnyer, Toussaint, Windisch, Menzies,* etc.); mais l'antithèse entre les mots καρδία et πρόσωπον, dont le premier désigne le plus naturellement le siège des vrais sentiments intimes, nous fait préférer pour le second le sens de « mine », d'« apparence » qui peut être trompeuse (*Bachmann; Windisch,* qui cite *Epicure* contre l'hypocrisie des sophistes, le juge possible). Le mot πρόσωπον, que nous avons rencontré déjà (I, 11; II, 10; III, *passim,* IV, 6), et qui reparaîtra quatre fois encore, donne lieu presque toujours à des discussions qu'il faut trancher par l'examen soigneux du contexte.

A. 13. ἐξέστημεν : le sens de ce mot ἐξιστάναι, que Paul n'emploie pas ailleurs qu'ici, mais qui est assez fréquent dans les *Synopt.* et les *Actes,* est toujours intransitif et figuré dans les livres du N. T.; il signifie d'une façon générale « s'échapper », « être hors de soi », ce qui comporte bien des nuances, depuis le simple étonnement jusqu'à l'extase (ἔκστασις), la démarche inconsidérée ou imprudente (*Marc.* III, 21, à notre avis)

CH. V, 11. Donc, sachant ce qu'est la crainte du Seigneur, nous [cherchons à] persuader les hommes, mais nous sommes à découvert devant Dieu; et j'espère aussi que devant vos consciences nous voilà mis à découvert.

12. Ce n'est pas que nous nous recommandions nous-mêmes à vous, encore une fois, mais pour vous donner occasion de vous glorifier à notre sujet, afin que vous ayez [quelque chose à dire] à ceux qui portent leur gloire sur la face et non dans le cœur. 13. Si, en effet, nous avons été dans les transports, c'est pour Dieu; et si nous nous modérons, c'est pour vous.

jusqu'à la frénésie ou la déraison. Ici il faut en déterminer la portée par opposition à la seconde part de l'alternative l'indiquée, σωφρονοῦμεν, qui veut dire « être modéré, de sens rassis ». — Les deux propositions sont elliptiques.

B. 12-13. Comme depuis le commencement (v. à III, 14), Paul tient à affirmer encore qu'il n'éprouve aucun besoin de se « recommander » à une église comme celle de Corinthe, qui doit assez le connaître; en toute cette « apologie », si c'en est une, il ne vise aucun but intéressé, il n'est pas non plus de ceux qui ont besoin d'être rassurés sur leur propre compte par l'estime des autres. Tout ce qu'il dit, ou va bientôt dire si éloquemment, ne tend qu'au profit des Corinthiens, d'eux seuls. On attaque dans leur ville son caractère et son autorité d'apôtre; il faut qu'ils n'aient pas à hésiter dans leurs répliques (il y a là un léger reproche à la masse un peu trop facilement désorientée devant l'assurance des intrus), il faut qu'ils sachent expliquer que leurs rapports avec Paul font leur gloire (cfr *supra,* I, 14), et fermer ainsi la bouche à ces vantards qui affichent tant de prétentions glorieuses (d'après certaines choses extérieures, évidemment), mais qui, eux, au fond de leur cœur, doivent bien savoir qu'ils n'ont pas tant sujet de se louer. L'allusion est menaçante; elle nous rappelle le ton de II, 17 (v. *supra,* καπηλεύοντες), et annonce des explosions comme celle de XI, 15 contre ceux qui « se glorifient selon la chair » (XI, 18; v. *infra,* ad loc.). Mais elle est pourtant retenue encore; Paul jette en passant quelques indications destinées à préparer et à justifier l'attaque et la défense passionnées contre ses ennemis, à la fin de la lettre.

Il est manifeste, ainsi que l'a bien vu *Windisch,* que cette indication encore vague d'un sujet qui sera traité avec tant de précision et de véhémence dans les derniers chapitres montre que ces chapitres-là n'étaient pas encore écrits. Quand ils les auront lus ou entendus, les Corinthiens n'auront plus besoin qu'on leur suggère modestement « quelque chose à répondre ». L'aigle commence à jeter des regards d'en haut sur les fouines et les renards; mais il n'en est pas encore au moment de fondre dessus en chute verticale.

Pour l'instant, il veut seulement convaincre les Corinthiens qu'il agit pour eux plus que pour lui-même, lorsqu'il se défend. Repassant en sa mémoire tout ce qu'il vient de dicter à leur intention, et même l'ensemble de ses relations avec cette église, il reconnaît s'être montré en deux genres d'attitudes bien différents : tantôt entraîné en des transports divins par le sens de l'absolu de sa mission, et c'est alors qu'il a accompli ses grands actes d'énergie (comme dans la « lettre intermédiaire »), ou qu'il a cherché à les élever avec lui sur les sommets de la contemplation. Tel est le sens de ἐξέστημεν, un *aoriste* qui a trait évidemment à certains événements du passé (la *Vulgate* met à tort un présent, et ce n'est pas un « timeless aorist », cfr *Plummer*). Tantôt il condescend, il discute, il ne dévoile qu'une partie de la science et du pouvoir que le Christ lui a donnés, bref il s'évertue à « persuader les hommes » (πείθομεν, *supra*), et les adversaires peuvent se méprendre — comme ils l'ont fait lors du

14. *Ἡ γὰρ ἀγάπη *τοῦ Χριστοῦ *συνέχει ἡμᾶς, κρίναντας τοῦτο, ὅτι *εἷς *ὑπὲρ πάντων ἀπέθανεν· ἄρα οἱ πάντες ἀπέθανον· 15. καὶ *ὑπὲρ πάντων ἀπέθανεν ἵνα οἱ ζῶντες μηκέτι ἑαυτοῖς ζῶσιν, ἀλλὰ τῷ ὑπὲρ αὐτῶν ἀποθανόντι καὶ ἐγερθέντι.

« voyage intermédiaire », — à cette réserve et à cette modestie. C'est ainsi que nous comprenons σωφρονοῦμεν.

Dans un cas comme dans l'autre, ce n'est point sa gloire qu'il recherchait, ni aucun intérêt personnel. *Windisch* l'a expliqué avec pénétration : dans la vie de l'Apôtre (nous penserons ici à sa vie publique), il n'y a que deux parts : l'une où il manifeste, comme contraint, son intimité avec Dieu, et cherche à y faire participer ses fidèles, l'autre de travail modeste, d'enseignement quotidien (de « didascalie », etc.), de débats avec les contingences, auxquels il se plie de grand cœur pour la communauté. Où serait donc la part de l'égoïsme et de la réclame? Voilà ce que ses vrais disciples de Corinthe peuvent répondre aux malveillants qui attaquent leur père; il voudrait bien qu'ils le fissent spontanément, pour être dispensé de le faire lui-même, — comme il y sera pourtant contraint (ch. x-xiii).

Ce sens est si simple et si large, que des précisions trop nettes nous semblent le restreindre indûment, et l'affaiblir. Ainsi nous ne pensons pas que le mot ἐξέστημεν ait en soi rien d'insultant, ni qu'il faille y voir un sarcasme des adversaires, que Paul s'approprierait ironiquement (cfr *Bachmann,* qui pense à la véhémence de la « lettre intermédiaire »). Rien ne fait penser jusqu'ici que Paul ait été traité de « fou », de « toqué », de « possédé », d' « exalté » (cfr *Schmiedel, Plummer, Lietzmann, J. Weiss* « Urchristentum » p. 160, *Toussaint, H. D. Wendland,* etc.), ni que cette belle série d'épithètes lui ait été appliquée à propos de ses extases, de sa glossolalie (?), de son « épilepsie » (! voir *infra,* Exc. xvi), de ses visions. *Windisch* dit très justement encore que ce verset ne saurait être dirigé contre une mauvaise interprétation des « expériences pneumatiques », d'autant plus qu'à Corinthe de pareilles expériences n'étaient pas matière à dédain, on en poussait même trop loin l'estime (v. I *Cor.,* xiv). Nous ajouterons (contre *Windisch*), qu'on ne devait guère lui reprocher non plus d'abuser de ses expériences pour se recommander lui-même, ou fonder là-dessus ses droits d'apôtre; car, à part la vision du chemin de Damas, reconnue authentique par ses confrères dans l'apostolat, saint Paul ne parlait de ses visions ou de ses extases qu'à son corps défendant (v. *infra,* ch. xii). Nous ne croirions donc pas, malgré l'opinion de *s. Augustin* (sur Ps. xxx, al.), qui se retrouve *Gloss. ord., Hervé, Lombard*[2], *s. Thomas*[2], *Schaefer, Kühl,* al., et les auteurs nommés ci-dessus, que Paul ait pensé spécialement à ses élans extatiques, qui n'étaient pas si affichés; voir sa critique de la « glossolalie » et de la « prophétie » dans I *Cor.*

Pensera-t-on de préférence que le mot implique un blâme à sa conduite pratique, en ce sens par exemple que sa polémique l'entraînerait trop loin (*Heinrici*), qu'il se comporterait avec orgueil (*Ambr*r), qu'il aurait coutume d'apporter de l'excès dans son propre éloge, avec une vraie manie de se recommander (cfr *Chrys., Theodt,* al.)? Cette solution paraît encore au moins trop partielle.

Tout compte fait, nous estimons qu'un mot général comme ἐξέστημεν (d'un sens plus étendu que le substantif ἔκστασις) doit se rapporter à quelque chose dont il y avait trace dans cette lettre et dans toute la correspondance, ou aussi à quelques souvenirs récents. Non point par conséquent à des extases, dont Paul ne parlait qu'avec répugnance (v. *infra,* xii), et dont les *Actes* ne nous disent pas qu'il en ait eu une seule fois en public; encore moins à la « glossolalie »; pas même à la vision de Damas, car il s'agit ici d'attitudes que les Corinthiens avaient dû pouvoir constater de leurs yeux, et qui se répétaient. Pas exclusivement non plus à la rigueur de sa

14. Car l'amour du Christ nous presse, nous qui avons décidé ce que voici : Un seul est mort en raison de tous; en conséquence tous ils sont morts; 15. et en raison de tous il est mort, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui, en raison d'eux, est mort et a été ressuscité.

polémique (1), que ses contradicteurs trouvaient naturellement excessive. Et nous pensons (avec *Menzies,* al.) que ἐξέστημεν n'est pas le reproche d'un adversaire. Mieux vaut donc songer à tout un ensemble d'attitudes — qui pouvaient être critiquées, puisque tout était chez l'Apôtre, pour les jaloux et les tièdes, prétexte à critique, — mais que Paul reconnaissait bien comme étant les siennes. Il peut s'agir de son enthousiasme religieux (*Hofmann, Lemonnyer,* al.), ou de l'émotion avec laquelle il défendait la grandeur de son ministère (*Chrys., Théodoret, Thomas*[1], *Estius, Bisping,* al.), de son zèle ardent à propager l'Évangile (*Cornely,* al.); et, si l'on veut croire qu'il repousse une critique, c'est probablement et d'abord, comme en juge *Belser,* celle qu'on avait adressée au Seigneur lui-même (cfr *Marc,* III, 21), de « franchir tout à fait les limites normales en son travail » d'apôtre, ce qui l'aurait fait taxer par tel ou tel d'exaltation.

De cet enthousiasme qui pouvait inspirer méfiance aux chrétiens bourgeois dont la race était déjà représentée, nous avons eu dans cette épître de beaux exemples, ainsi II, 14-suiv. (*Hofmann*), au ch. III dans la comparaison avec Moïse, une page plus haut IV, 7-suiv., V, 6-8, et nous allons en rencontrer de plus en plus saisissants. Les chrétiens « adultes » pouvaient le comprendre, et trouver là matière à se glorifier eux-mêmes d'avoir un tel apôtre.

—— **A. 14.** Τοῦ Χριστοῦ peut aussi bien être un génitif subjectif (l'amour que nous porte le Christ, *Ephrem, Chrys.,* al., *Belser,* etc.), qu'objectif (notre amour pour le Christ, *Sickenberger,* al.) et très probablement ici il signifie les deux à la fois (*Lietzmann, Windisch,* al.). — συνέχει : ce verbe a des sens multiples, dont le premier est « tenir ensemble », d'où « tenir serré, pressé », signification dominante dans le N. T., qu'il s'agisse de maladies, d'autres maux quelconques, de pression d'une foule ou d'ennemis (*Mat.* IV, 24; *Luc,* IV, 38; VIII, 45, XIX, 43; *Act.* XXVIII, 8), et trois fois être pressé par un sentiment (*Luc,* VIII, 37, XII, 50; *Phil.* I, 23); on trouve des significations d'autre nature seulement *Luc* XXII, 63 (entourer), *Act.* VII, 57 (se boucher [les oreilles]), XVIII, 5 (au moyen, « s'appliquer »). Aucun doute pour nous, par conséquent, que le mot ait encore ici, comme *Phil.* I, 23, le sens de « presser », comme l'ont compris *Chys., Théodoret, Vulgate,* beaucoup d'autres, d'une pression qui est une impulsion (*Windisch :* « treibt uns »). Interprétation bien préférable à celle de « retenir » (d'extravagance mystique à l'extérieur, selon *Bousset,* d'excès dans la propre louange, selon *Plummer*), ou de « contrôler » (*Menzies*), etc. On peut l'entendre encore ainsi : « L'amour du Christ nous tient ». — Devant εἷς, plusieurs témoins ont ajouté εἰ, faisant ainsi de la proposition une protase, ℵ^c, C*, f, *vulg.*, *Aug.*, *arm.* — ὑπέρ a un sens fluent, qui peut être aussi bien « *à la place de* » que « *en faveur de* »; de fait les deux idées sont impliquées dans le développement, mais ici c'est la première (celle de « représentation » légale, comme dans le droit de l'époque), qui porte l'accent, comme le montre la proposition suivante, commençant par ἄρα (v. *infra*, à **B**).

(1) Parler ici spécialement de l'excommunication de l'incestueux (*Gutjahr,* al.) n'est qu'un parti pris résultant d'une fausse interprétation de la situation historique. Voir les Exc. sur les chapitres I et II.

16. Ὥστε ἡμεῖς ἀπὸ τοῦ νῦν οὐδένα οἴδαμεν *κατὰ σάρκα· εἰ *καὶ *ἐγνώκαμεν *κατὰ σάρκα Χριστόν, ἀλλὰ νῦν οὐκέτι γινώσκομεν. 17. *Ὥστε εἴ τις ἐν Χριστῷ, καινὴ κτίσις· τὰ ἀρχαῖα παρῆλθεν, ἰδοὺ γέγονεν καινά.

A. 15. ὑπέρ[1 et 2], toujours comme ci-dessus, rôle de « représentation » (par amour), allant jusqu'à une sorte de substitution, comme on le verra plus bas. — Il semble bien que ὑπὲρ α[2]. se rattache conjointement aux deux participes qui le suivent, ἀποθαν. et ἐγερθ., voir *infra*, à **B**.

B. 14-15. Du désintéressement absolu qu'il professe, saint Paul va donner une explication tirée du fond même de sa théologie; et c'est bien là encore, jusqu'au v. 18 et au-delà, un de ces « transports pour Dieu » dont il vient de parler, mais en même temps l'enseignement le plus élevé pour ses frères dans la foi. On pourrait dire que c'est une *philosophie de la Rédemption;* les rapports sont étroits avec la doctrine de *Gal.*, de *Rom.*, et aussi de I *Cor.*; et cela forme une nouvelle preuve indubitable du fait que Paul avait enseigné oralement à toutes les églises sa thèse de la « justification », avant de l'exposer par écrit en vue de réfuter des erreurs contraires (v. INTR., p. XXI-S., XXIV).

« L'amour du Christ » le presse, et voilà ce qui explique tant de « transports » en Dieu (ἐξέστημεν, v. 13), — et aussi le point de vue dont il traite toutes les affaires humaines contingentes, même quand il « se modère » (σωφρονοῦμεν, *ibidem*), comme il va le dire aux versets 16 et 17, qu'expliqueront ceux qui vont suivre (v. *infra*).

Cette sorte de violence exercée par l'amour du Christ provient de la vérité éclatante qu'il a vue une fois pour toutes, et qu'il proclame sans cesse avec une décision jamais affaiblie (κρίναντας) : un homme, un seul, le Christ, a subi la mort comme étant le représentant devant Dieu de toute l'espèce humaine; en droit, c'est donc comme si toute l'humanité était morte en lui, — puisqu'il est mort, pour ainsi parler, par délégation, — d'une mort qui la soustrait à la domination de toutes les contingences d'ici-bas.

Mais il n'est pas seulement mort au nom, à la place, et pour l'amour, le profit de tous, ce représentant des hommes; il a été *ressuscité,* sa mort librement acceptée lui a valu une vie nouvelle, qui est bien sa propre récompense, mais dont il jouit encore en qualité de représentant, de « *prémices* » (v. I *Cor.* XV, 23, notre commentaire). Ainsi, en droit toujours, l'humanité qu'il représente a reçu virtuellement une vie nouvelle. Les croyants doivent mener effectivement cette vie, dont ils ont les arrhes par l'Esprit; participant à l'existence glorieuse du Christ, leurs prémices, il faut qu'ils s'arrachent à leurs préoccupations étroites et égoïstes de la terre et que la vie du Christ qui est au ciel et en eux anime tous leurs actes. Saint Paul a exprimé souvent cette haute et fondamentale pensée, que condense si éloquemment le cri sublime de *Gal.* II, 20 : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi; et ce que j'ai maintenant à vivre dans la chair, je le vis dans la foi, celle du Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi ».

Comparer encore *Rom.* VI, 2, 6-12, *Gal.* VI, 14, et bien d'autres passages disséminés surtout dans les épîtres de cette période, vérités reprises sous une forme plus transcendante dans les Épîtres de la Captivité.

C'est que le Christ a un rôle parallèle à celui d'Adam (*Rom.;* I *Cor.*), il est le « Deuxième Homme » (I *Cor.* XV, 47) dans le plan de salut établi par Dieu, et qu'il a accepté librement. Il ne faut pas l'entendre, bien entendu, au sens gnostique « d'Anthropos », ni au sens platonicien d'« Homme en soi » (cfr *Windisch*, sa « moralisation du mythe du Christ »; il concède au moins qu'il y a une grande distance de là aux Mystères païens).

Cette sotériologie essentielle de Paul apparaît, dans la brève expression de ces versets, en toute sa force et sa plénitude. Nous ne pouvons donc pas, avec plusieurs

16. De la sorte, nous, à partir d'à présent, nous ne savons plus ce qu'est personne selon la chair; même si nous avons connu le Christ selon la chair, à présent cependant nous ne [le] connaissons plus. 17. De la sorte, si l'on est dans le Christ, c'est une nouvelle création; l'ancien a passé, voici qu'il s'est fait du nouveau.

commentateurs anciens (dont *s. Thomas* donne l'opinion en tête de plusieurs, puis *Estius, Corn. a Lap.*, al.) entendre cette mort universelle des hommes au sens de la mort spirituelle du péché originel (1), notion qui ne va pas du tout au contexte; c'est au contraire une mort subie virtuellement en celle du Christ, par conséquent une mort qui vivifie.

Les versets 18-19 serreront de plus près l'idée de « sacrifice vicaire » réalisé par l'immolation de Jésus.

—— **A. 16.** Ce verset, ainsi que le suivant, commencent par le même mot ὥστε; c'est l'indice qu'ils sont parallèles, au moins pour l'idée foncière, avec répétion oratoire du premier mot, ce qui est bien dans le style de Paul (cfr *supra* les deux καὶ γάρ à v, 2 et 4). — κατὰ σάρκα[1] est un mode qui détermine οἴδαμεν; il faut, en bonne logique, que κατὰ σάρκα[2] détermine de la même manière, avec une acception entièrement identique, le ἐγνώκαμεν suivant. — Pour εἰ καὶ (= ici « si même »), on lit καί εἰ F, G, (d, e, *vulg.*, *peš.*), et εἰ δὲ καί E, L, P, (*syr*[h].), al., — ἔγνωμεν pour ἐγνώκαμεν dans *Origène* δ 48, 78. Grande discussion (v. *infra*) pour savoir si εἰ καὶ ἐγν. exprime un cas réel, ou n'est qu'un « irrealis »; les deux seraient possibles, mais la première hypothèse est peut-être plus conforme à la grammaire. En tout cas, nous devons insister sur ce que que κατὰ σάρκα[2] se rapporte à ἐγνώκαμεν et non à Χριστόν; lorsque Paul rattache κ. σ. à un nom, il le met après ce nom (ainsi *Rom.* IX, 3, συγγενῶν κατὰ σάρκα; I *Cor.* I, 26, σοφοὶ κατὰ σ., X, 18 Ἰσραὴλ κ. σ.) à moins que l'emploi de l'article avec le nom ne permette d'intercaler κατὰ σάρκα (*Rom.* VIII, 5; *Gal.* IV, 29); on ne lit les mots dans l'ordre Χριστὸν κατὰ σάρκα que D, d, *Origène, boh., sah.* Voir sur ce point *Bachmann,* ad loc., ainsi que sur le sens de Χριστόν, qui désigne sûrement le Jésus historique, même sans article, ainsi qu'il arrive I, 21, II, 10, etc., quinze fois dans cette seule épître. Important pour l'exégèse (v. *infra*, **B**). — *Völter,* qui n'arrive pas à comprendre la phrase, la déclare interpolée.

A. 17. Pour ὥστε, v. *supra*, **A. 16**; parallélisme, contre *Gutjahr.* — La première partie du verset, jusqu'à κτίσις, est une phrase elliptique; il ne faut pas en faire une protase de 17[b], contre *Vulg., Tert.*, al., ce qui serait en affaiblir la vigueur, sans améliorer le sens. — καινὴ κτίσις, cfr *Gal.* VI, 15, n'est peut-être pas une création de Paul, se trouvant plus tard dans le langage des écoles rabbiniques, particulièrement *Midrasch Ps. 18,* § 6, de R. Simon, vers 280 (*Strack-Billerbeck*); d'ailleurs l'idée était déjà dans *Isaïe.* — ἰδού, mot triomphal, cfr *infra,* VI, 9. — τὰ πάντα ajouté à la fin, après καινά, dans E, K, L, P, 17, al.

B. 16-17. Ces deux versets expriment la conséquence de la grande vérité affirmée ci-dessus. Si l'humanité est morte et ressuscitée avec le Christ, il en résulte que les choses anciennes, et tout ce qui subsiste de cette époque où la transformation n'avait pas encore eu lieu, tout cela a perdu sa valeur propre (τὰ ἀρχαῖα παρῆλθεν) pour un regard qui va au fond des choses; « il s'est fait du nouveau! » dit Paul sur un ton d'enthousiasme; et ceux qui sont dans le Christ, qui se sont déjà procuré par la foi

(1) Ces auteurs comprennent : « Le Christ a dû mourir pour tous, — *parce que* tous étaient morts (du péché originel) » : ce qui est introduire une idée nouvelle, et rendre la langue bien raboteuse.

18. Τὰ δὲ πάντα ἐκ τοῦ Θεοῦ τοῦ καταλλάξαντος ἡμᾶς ἑαυτῷ διὰ Χριστοῦ καὶ δόντος ἡμῖν τὴν διακονίαν τῆς καταλλαγῆς, 19. *ὡς ὅτι Θεὸς ἦν ἐν Χριστῷ κόσμον καταλλάσσων ἑαυτῷ, μὴ λογιζόμενος αὐτοῖς τὰ παραπτώματα αὐτῶν, καὶ θέμενος ἐν ἡμῖν τὸν λόγον τῆς καταλλαγῆς.

cette conformation à la vie glorifiée du Rédempteur, ceux-là sont des êtres renouvelés, « une nouvelle création »; ceux qui savent ne peuvent plus les considérer et les traiter comme si leur vie était encore enfermée dans ses vieilles conditions. Voilà pourquoi Paul et tous les vrais apôtres (ἡμεῖς) font profession de « ne plus connaître personne *selon la chair* », c'est-à-dire de ne plus prendre pour règle dernière de leurs rapports avec les hommes ce que sont ceux-ci d'après les conditions de leur vie terrestre et visible, mais ce qu'ils sont ou peuvent devenir selon l'appel de leur vocation céleste. Cela explique la liberté, et l'intransigeance même des apôtres en certains cas donnés. Même les ménagements de prudence et de charité qu'ils prennent pour être compris, pour s'adapter, pour se faire tout à tous afin de les gagner au Christ (σωφρονοῦμεν), ce n'est là qu'un moyen pour les amener plus sûrement et plus vite au plan de l'Absolu, en vue duquel les Apôtres règlent tous les détails de la conduite qu'ils ont à tenir dans leur ministère.

On voit que le v. 16 et le v. 17 expriment une même vérité, le premier sous une forme négative, le deuxième sous une forme positive (*Windisch*). Paul et ses collaborateurs ne connaissent plus pratiquement personne « selon la chair », — c'est-à-dire ne prennent plus les relations « de la chair » comme règle finale de leurs rapports avec aucun croyant, ni aucun homme — parce qu'ils les connaissent tous désormais « selon l'esprit » — c'est-à-dire comme des « créatures nouvelles », qui sont déjà renouvelées ou qui peuvent l'être.

Règle absolue, puisqu'elle doit même s'appliquer à la manière de considérer Jésus-Christ.

Le verset 16[b], de forme abrupte et paradoxale, a donné lieu aux exégèses les plus divergentes. Nous les exposerons et discuterons à l'EXCURSUS XI, *infra*. Voici à quelles conclusions nous nous sommes arrêté :

Il ne s'agit pas d'un cas « *irréel* », Paul donne bien comme un fait que ceux qu'il désigne par la première personne du pluriel ont « connu le Christ selon la chair », et ne veulent plus le connaître de la sorte. Cela ne se rapporte pas à de fausses et charnelles croyances messianiques que Saul avait eues avant sa conversion ; car Χριστός est le Jésus personnel, non un Messie en général ; ni encore à l'appréciation ignorante et hostile, toute « charnelle », qu'il aurait faite, étant encore pharisien, de Jésus-Christ qu'il persécutait en ses disciples ; pas davantage à une notion moins spirituelle et moins universelle qu'il aurait eue de Jésus dans les premières années de sa conversion et de son apostolat (toutes ces explications ont été données, et quelques autres encore, v. *infra*).

Le sens est celui-ci : Paul ne parle pas en son nom exclusif, mais au nom de tous les Apôtres authentiques, ou du groupe de ses compagnons d'apostolat, ou même de tous les croyants (ἡμεῖς très large, v. *infra*, à 20 **B**). Parmi eux, certainement les Douze, et probablement quelques collaborateurs de Paul (par exemple Barnabé, Silas, Marc) ont connu le Christ durant sa vie mortelle ; et, comme les Évangiles le montrent assez, ils ne le « connaissaient » pas alors d'une façon tout à fait digne de l'Esprit, ils attachaient, jusqu'à la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte, une importance trop grande à des caractères tout contingents et terrestres et transitoires, de nationalité, de parenté, d'intimité plus ou moins étroite dans les relations quotidiennes de la vie ordinaire. Parmi les contradicteurs de Corinthe — que Paul

18. Et tout cela [provient] de Dieu, qui nous a réconciliés avec Lui-même par l'intermédiaire du Christ, et qui nous a donné le ministère de la réconciliation, 19. à nous qui savons que, dans le Christ, Dieu était [là] se réconciliant le monde, ne leur comptant point leurs fautes, et qu'il a mis en notre [bouche] la parole de réconciliation.

vise souvent sans le dire — il pouvait se trouver de tels hommes, qui avaient vu autrefois le Christ en Galilée ou à Jérusalem, ou bien qui, pour apprécier l'autorité d'un missionnaire de l'Évangile, considéraient comme la chose capitale ces rapports « selon la chair » avec Jésus au cours de sa vie mortelle. Le Maître pourtant avait dit, quand il était encore parmi les siens, avant la Résurrection qui avait prouvé la transcendance de sa Personne : « Qui sont ma mère et mes frères, etc. », et, à la Dernière Cène, d'après Jean (qui rend au moins le sens des instructions de l'Homme-Dieu) : « Il vous est avantageux que je m'en aille » (à vous qui m'êtes attachés d'une façon trop humaine encore), « car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous », vos vues demeureront trop attachées à des choses terrestres, sentimentales, nationales.

Après la grande illumination de la Pentecôte, le point de vue a été transformé. Les mandataires du Christ, quelles qu'eussent été les faveurs particulières reçues de Lui, et que certes ils ne dédaignaient point, ont compris qu'ils ne devaient s'attacher aux contingences, aux distinctions visibles, aux faits accidentels de la vie de leur Maître que sous l'aspect et dans la mesure où ils avaient rapport à sa divine Personne et à sa mission de Rédempteur (*s. Augustin* « De doct. christ. », I, 38). — C'est ce que veut dire Paul ici, en son nom comme en celui de tous les Apôtres authentiquement envoyés : « Si nous, les Apôtres, ou ceux d'entre nous qui ont eu autrefois des rapports terrestres avec Jésus-Christ, nous mêlions à cette connaissance les petitesses et les étroitesses, les égoïsmes, les prétentions de l'esprit humain, si nous le connaissions surtout « selon la chair », ce n'est plus ainsi que nous le connaissons depuis qu'Il nous a donné sa révélation complète. Ce qui compte maintenant pour nous, ce sont les relations de grâce avec l'Homme-Dieu, Sauveur des hommes; et les distinctions extérieures que nous pourrions faire valoir au sujet de nos rapports terrestres avec Lui, ne comptent plus pour elles-mêmes, mais seulement dans la mesure où elles correspondraient à plus ou moins d'union intérieure avec le Ressuscité dont nous partageons la vie glorieuse. — Depuis la Rénovation, nous ne jugeons plus de personne sur le mode de la chair, c'est-à-dire d'après des relations extérieures et terrestres; non, de personne, pas même de Celui-là qu'il y avait le plus d'honneur et de bonheur à connaître, Jésus-Christ ».

On verra plus tard quelle portée devaient avoir ces hardies paroles de Paul dans sa polémique défensive.

Pour la justification de notre exégèse, voir l'Exc. XI.

——— **A 18-19.** E, K, L, portent διὰ Ἰησοῦ Χριστοῦ pour διὰ Χρ.; — encore ellipse au v. 18. — Après ἡμῖν de 19, τοῦ εὐαγγελίου ajouté D*, E, F, G.

ὡς ὅτι est difficile. La même locution revient XI, 21 (v. *ad loc.*), et II *Thess.* II, 2, mais il n'est pas sûr que ce soit avec le même sens. Elle a un sens causal *Esther*, IV, 14 (LXX), et c'est ainsi que l'ont comprise les anciens (Grecs = καὶ γάρ, Latins (*Vulg.*) = « quoniam quidem »). En grec tardif elle semble équivaloir au simple ὅτι, et, principalement après les « verba sentiendi et dicendi » (1), ne ferait que fortifier la

(1) D'après *Jannaris*, « Misreadings and misrenderings in the N. T. » dans « The Expositor », 1899, 10, pp. 147-suiv. (Voir *Bachmann*, p. 265, n. 1).

20. * Ὑπὲρ Χριστοῦ οὖν πρεσβεύομεν *ὡς τοῦ θεοῦ παρακαλοῦντος δι' ἡμῶν· δεόμεθα *ὑπὲρ Χριστοῦ, *καταλλάγητε τῷ θεῷ. 21. Τὸν μὴ γνόντα ἁμαρτίαν ὑπὲρ ἡμῶν *ἁμαρτίαν ἐποίησεν, ἵνα ἡμεῖς γενώμεθα δικαιοσύνη θεοῦ ἐν αὐτῷ.

conjonction déclarative. Quoi qu'il en soit, presque tous les traducteurs et commentateurs donnent à ὡς ὅτι, dans le présent passage, le sens causal : « *parce que* Dieu était ». *Bachmann* fait exception et veut garder à ὡς la signification comparative : « Dieu nous a réconciliés... comme [il pouvait arriver et arriva] parce que Dieu était, etc. ». Une autre explication nous paraît possible : dans les deux autres passages où Paul emploie ὡς ὅτι (II *Cor.* xi et II *Thess.* ii) il s'agit de rapporter, — suivant une acception très fréquente de ὡς, — un jugement ou une opinion (v. *Abel,* p. 280); l'opinion, dans les deux cas, se trouve fausse (*faiblesse* qu'on pourrait attribuer à Paul, et croyance à l'*imminence de la Parousie*), mais ὡς, quand il sert à introduire une vue subjective, ne dit pas, en soi, si cette vue est fondée ou ne l'est pas. Nous croirions que ὡς ὅτι garde ici toute sa force prégnante d'expression, et signifie l'idée — juste cette fois — que se font de leur ministère de réconciliation (τὴν διακ. τῆς καταλλ. du v. précédent) les prédicateurs de l'Évangile : ils *savent* ou ils *se disent* que Dieu qui le leur a donné s'est réconcilié le monde dans le Christ, que ce ministère est donc d'une grande puissance, que leur parole sera très efficace (τὸν λόγον τῆς καταλλ., à la fin du verset). De là notre traduction, qui reste sans doute hypothétique, mais au moins n'altère en rien le sens fondamental que d'autres, suivant uniquement le sens hellénistique (causal), ont donné au verset; seulement celui-ci en devient encore plus expressif, et l'accord avec tout le contexte, où Paul parle du rôle et de l'attitude des évangélistes, n'en est que renforcé.

Autre point discuté : quel est le prédicat de θεὸς ἦν? est-ce ἐν Χριστῷ, le participe καταλλάσσων et les suivants formant apposition à θεός? ou bien est-ce le participe auquel ἐν Χριστῷ se joindrait comme complément? Dans le premier cas, on aurait : « Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde, etc. », et c'est ainsi que l'entendent *Origène* (« in Ps. 18, 6), *s. Ambroise* (« De fide et gratia », 3, 11), l'*Ambrosiaster,* probablement la *Vulgate,* puis *s. Thomas* dans sa première explication (il donne les deux), *Luther, Calvin, Bèze, Bengel, Bachmann, Menzies.* Dans le second cas, en faisant de ἦν καταλλ. une conjugaison périphrastique (pour marquer, dit *Plummer,* une action prolongée de Dieu, s'accordant avec l'attitude continue marquée par μὴ λογιζόμενος), on aurait : « Dieu était [occupé] à se réconcilier le monde dans le Christ »; et telle est l'interprétation de *Chrys.* et *Théodoret,* de *Thomas*[2], *Estius, Plummer, Sickenberger, Belser,* etc., enfin de presque tout le monde aujourd'hui. Cependant la première traduction nous plaît davantage; ce n'est pas seulement parce qu'elle est plus riche de doctrine, puisqu'elle affirme implicitement l'Incarnation, mais parce qu'il s'agit essentiellement de la mort du Christ, sur laquelle Paul a fixé sa pensée depuis le v. 14 (διὰ Χριστοῦ du v. 18 = διὰ τοῦ θανάτου τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ suivant le même verbe κατηλλάγημεν *Rom.* v, 10, *Lietzmann*), et qu'on comprendrait donc moins aisément pourquoi Paul userait ici d'une conjugaison périphrastique pour parler d'un résultat obtenu en un seul acte transitoire; et ensuite parce que, malgré l'absence de καὶ devant μὴ λογιζόμενος (pareils asyndétons ne manquent pas dans le style de Paul, quand il est entraîné par l'émotion), les participes voisins καταλλάσσων et [μὴ] λογιζ. paraissent coordonnés, et les mots ἐν Χριστῷ n'étant certainement pas complément du second ne sauraient alors l'être davantage du premier. Le dernier participe, θέμενος, peut très bien être, malgré le changement du présent en aoriste, un troisième membre de l'apposition; car c'est encore par et dans l'humanité du Christ (ἐν Χῷ) que Dieu s'est choisi ses apôtres y compris Paul dans l'apparition sur le chemin de Damas.

20. Pour le Christ, donc, nous sommes en ambassade, vu que c'est Dieu qui exhorte par nous. Nous supplions pour le Christ, réconciliez-vous avec Dieu! **21.** Celui qui n'a pas connu le péché, Il l'a fait pour nous péché afin que nous devenions, nous, justice de Dieu en lui.

B. 18-19. Cette rénovation de la créature, et toute la conduite qu'elle impose aux apôtres, et dont Paul s'est remis à parler dès le v. 11 (v. *supra*), c'est une œuvre surnaturelle, qui procède exclusivement de Dieu, Lui qui re-crée comme Il crée. Nous devons comprendre, avec *Plummer* (« we are to tell them that, from the first, God was... etc »), que Paul pense encore ici à la défense de son ministère, à ce qu'il suggère aux Corinthiens pour répondre à ses détracteurs (v. 12, *supra*). Il va de soi que, s'il avait déjà dicté une apologie aussi catégorique et détaillée que celle des chapitres X-XIII, il ne serait pas nécessaire de remonter, de cette façon plutôt insinuante et préparatoire, à cette base générale de sa justification, l'origine divine de sa mission apostolique.

Il part du fait que les prédicateurs de l'Évangile ont à proclamer, en tout premier lieu, la rédemption divine opérée par le Christ, pour la réconciliation de toute l'humanité rachetée (ἡμᾶς de 18 = κόσμον de 19, plus étendu par conséquent que ἡμῖν du même verset 18, qui ne peut convenir qu'aux « ministres », légère négligence de style). L'expiation qui réconciliait les Israélites à Yahweh, après leurs fautes légales, se faisait par le sang d'une victime. Il en est de même pour l'expiation radicale qui produit la réconciliation universelle, après tous les péchés du monde; mais cette fois la victime offerte est le Christ, dans lequel Dieu lui-même *était* et agissait. C'est cette présence de Dieu dans le Christ, dans l'homme Jésus, qui donne au sacrifice de la Croix son infinie valeur; le dogme de la Rédemption s'appuie sur celui de l'union hypostatique, doctrine dont ces versets sont imprégnés (v. *infra*, au v. 20), et dont Paul, s'il ne lui a naturellement pas donné sa dernière formule théologique, fournit du moins tous les éléments.

Le v. 19, rapproché du v. 14 sur la mort du Christ et ses effets, puis du v. 21 (v. *infra*), précise l'idée du « *Sacrifice vicaire* », comme dira la théologie, offert sur la Croix par le Dieu-Homme. Comparer *Rom.* III, 25 (ἱλαστήριον ... ἐν τῷ αὐτοῦ αἵματι), V, 9, et bien d'autres passages pauliniens.

Le fruit de la rédemption est que Dieu oublie, « ne compte plus » (μὴ λογιζόμενος) les fautes des hommes (αὐτοῖς rapporté à κόσμον, accord « ad sensum ») et, pour ce qui regarde le sujet traité en cette page, qu'Il répand dans le monde entier, par la bouche de Paul et de ses co-apôtres, la nouvelle de cette réconciliation merveilleuse.

—— **A 20.** ὑπὲρ Χριστοῦ[1] = « au nom du Christ » qu'ils représentent et « pour les affaires du Christ »; cfr *Eph.* VI, 20 (cfr *Chrys.* : ἀντὶ τοῦ Χρ.) — ὡς τ. Θεοῦ παρακαλ. se rapporte au précédent πρεσβεύομεν (*Théodoret*, al.), et n'introduit pas le δεόμεθα suivant, qui est une phrase indépendante, sans lien grammatical avec 20[a]; la particule ὡς, comme il arrive fréquemment quand elle est suivie d'un participe au génitif absolu, ne signifie pas « comme », « comme si », « als ob » (cfr *Toussaint*, al.), mais « pour autant que », « *vu que* » (*Plummer*, al.). — δεόμεθα, asyndéton expressif, suivi d'un autre qui ne l'est pas moins au verset 21, *infra;* D*, F, (d, e, g, *Hil.*, *Ambr*[r]) portent δεόμενοι, et D*, F, G, d, e, g, *got.* lisent καταλλαγῆναι; l'impératif, mieux attesté, est plus vif. — ὑπὲρ Χρ.[2] comme υ. Χ.[1], *supra*, avec une nuance en plus : « pour l'amour du Christ ».

A 21. ὑπὲρ ἡμῶν = « à notre profit » — L'*asyndéton* (*supra*) souligne la force paradoxale de la phrase. — ἁμαρτίαν ἐποίησεν : *Augustin, Ambr*[r], *Cyr. Alex.*, *Thomas*[1], *Lap.*, *Gutjahr*, al. ont compris « péché » = « victime, sacrifice pour le péché »; c'est

CH. VI, 1. *Συνεργοῦντες δὲ καὶ παρακαλοῦμεν μὴ εἰς κενὸν τὴν χάριν τοῦ θεοῦ δέξασθαι ὑμᾶς· — 2. *λέγει γάρ· « Καιρῷ δεκτῷ ἐπήκουσά σου καὶ ἐν ἡμέρᾳ σωτηρίας ἐβοήθησά σοι ». Ἰδοὺ νῦν καιρὸς εὐπρόσδεκτος, ἰδοὺ νῦν ἡμέρα σωτηρίας.
3. μηδεμίαν ἐν μηδενὶ *διδόντες προσκοπήν, ἵνα μὴ *μωμηθῇ ἡ διακονία,

bien le sens foncier (id. *Windisch*), mais ἁμαρτία, dans le N. T., ne signifie jamais littéralement le sacrifice pour le péché; aussi *Chrys.* (hom. 11 : « l'a fait condamner comme un pécheur »), *Estius, Cornely, Lietzmann, Bachmann, Belser,* al. comprennent : « [porteur, représentant du] péché », sens plus littéral et plus vigoureux; cfr *Gal.* III, 13 : γενόμενος ὑπὲρ ἡμῶν κατάρα, « devenu pour nous malédiction (1) ».

B. 20-21. Les apôtres portent la parole de réconciliation comme « ambassadeurs du Christ », — mot devenu fameux pour caractériser le sacerdoce chrétien. On ne peut restreindre l'application de ce verset au seul Paul (cfr *Menzies*); comme il s'agit et de lui et de tous ses co-apôtres et collaborateurs, nous devions donc avoir raison, au v. 16ᵇ (v. *supra*), d'avancer qu'il s'agissait d'eux tous.

Ambassadeurs du Christ, ils ne font que répéter un message confié par leur Maître; or Paul dit que c'est *Dieu* qui exhorte par l'intermédiaire de leurs lèvres humaines. Il ne fait donc aucune différence entre le Christ et Dieu; *c'est que le Christ possède la divinité;* ce verset confirme notre interprétation du v. 19, sur le point de la christologie qu'il suppose (Voir *supra* les sens de ὑπέρ).

A 20ᵇ et 21, l'Apôtre crie le résumé de cet ardent message d'ambassadeur. Celui qui les a envoyés implore des hommes la réconciliation avec Dieu, en invoquant le motif qui doit entraîner les cœurs. L'homme qui n'a jamais commis de péché, Dieu en a fait comme l'incarnation du péché, il l'a traité comme le plus grand des pécheurs, comme un maudit (*Gal.*), comme un bouc émissaire, afin que les hommes pécheurs deviennent « justice de Dieu ». C'est le sujet des Épîtres aux *Galates* et aux *Romains*.

C'est pour la symétrie littéraire qu'il est écrit : « justice de Dieu », au sens de « participants à la justice de Dieu », afin de correspondre à l'image antithétique, « fait péché ».

Nous ne nous attarderons pas à discuter les interprétations théologiques protestantes. *Holsten* et *Windisch* se trompent assurément en ne rapportant τόν μὴ γνόντα ἁμαρτίαν qu'au seul Christ préexistant, parce que, en devenant homme, il aurait pris la réalité du péché de l'homme (et non seulement la responsabilité et la peine, « in similitudinem carnis peccati », *Rom.* VIII, 3); mais *Windisch* reconnaît au moins, contre la tradition luthérienne (et *Karl Barth*), que la « justice de Dieu », en ce passage, signifie bien une *justice reçue en nous.* En luthérien orthodoxe, *Bachmann* veut n'y voir que la *justice imputée,* et il argumente de ce que, dans l'antithèse, le « péché » attribué au Christ est fictif, pour que la « justice » des hommes le soit également; nous dirons seulement que c'est abuser de ce passage isolé que d'en presser tellement le parallélisme; il faut comprendre ce parallélisme selon la capacité respective des sujets d'attribution; si le Christ était incapable de vrai péché, l'homme est bien capable, Dieu l'opérant, d'une vraie justice.

Le chaleureux appel : « Laissez-vous réconcilier à Dieu » s'adresse sans doute au monde non encore converti, mais la suite immédiate, et la péricope VI, 14-VII, 1 (v. *infra*), montreront bien que certains des Corinthiens avaient aussi besoin de l'entendre. Non, ces chapitres I-VII ne sont vraiment pas le dernier mot qui se dit,

(1) Pour la controverse soutenue par saint Augustin à propos de ce passage contre l'évêque arien Maximin, voir *Belser,* ad loc., pp. 191-192, note.

Ch. VI, 1. Mais, poursuivant notre coopération, nous vous exhortons encore à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu, — 2. car Il dit : « Au temps propice je t'ai exaucé, et au jour du salut je t'ai porté secours ». Voici à présent le temps vraiment propice, voici à présent le jour du salut!
3. ne donnant en rien aucun sujet de scandale, pour ne pas faire

après une réconciliation, à des amis égarés un instant mais dont *tous* les torts seraient désormais effacés.

—— **A VI, 1.** Ici reprennent (συνεργοῦντες, au v. 3 διδόντες et συνιστάνοντες) ces participes, parfois employés pour les modes personnels, qui sont une caractéristique du morceau; l'émotion de Paul l'empêchait de soigner tous les détails de son style, qui devient cependant rythmique par instinct. — συνεργοῦντες, participe présent, continuité; signifie-t-il leur coopération *avec Dieu* et avec le Christ (comme ambassadeurs), ainsi que le veulent *Thomas, Estius, Cornely, Schaefer, Hofmann, Rückert, Godet, Plummer, Gutjahr, Windisch,* al.? ou plutôt sont-ils les collaborateurs, les auxiliaires des Corinthiens dans la sanctification de ces derniers, d'après *Chrys.*, *Théodoret, Bisping, Bachmann, Belser,* al.? Nous préférons cette deuxième interprétation (quoique les deux conviennent au contexte), à cause de καὶ παρακαλοῦμεν (comme *Bachmann*), vu que παρακαλ., avec καί (= « encore », « de plus »), apparaît comme une action *ajoutée* à d'autres qui sont accomplies en faveur de la communauté de Corinthe, et que le mot συνεργοῦντες est le seul qui puisse les désigner. — D, E, F, G, ont le participe παρακαλοῦντες (par assimilation?) pour παρακαλοῦμεν.

B. VI, 1. En prêchant la Rédemption, les vrais apôtres de Corinthe ont attiré nombre de leurs auditeurs à la conversion; les baptisés ont participé à la justice de Dieu. Mais les évangélistes ne doivent pas s'arrêter là; il faut qu'ils *collaborent* toujours, non seulement avec Dieu, mais avec leurs néophytes, pour aider à leur persévérance dans le travail de la sanctification. Car il se pourrait qu'ils deviennent infidèles à la grâce de Dieu, qu'ils l'aient donc « reçue en vain » !

Cette exhortation a quelque chose d'angoissé; Paul craint sérieusement encore pour l'âme de beaucoup de ses Corinthiens. Preuve que tout n'était pas remis en ordre dans cette église, et qu'elle avait bien sa part dans l'adjuration de v, 20 (v. *supra,* ad loc.).

Suit en parenthèse, au v. 2, une élévation des plus chaleureuses, qui montre comme il est opportun et urgent de les exhorter à mieux agir.

—— **A. 2.** Sur λέγει, φησι (avec « Dieu » sous-entendu comme sujet, ou bien « l'Écriture »), voir *Abel,* p. 156. — Le texte cité, qui s'arrête à ἐβοήθησά σοι est d'*Isaïe*, XLIX, 8, sur le secours promis au « Serviteur de Yahweh ». — εὐπρόσδεκτος (δεκτός répété, F, G) qui apparaît dans le N. T. quatre fois chez Paul (cfr *Rom.* XV, 16, 31; II *Cor.* VIII, 12), et une fois I *Pet.* II, 5, se dit ailleurs de services ou d'offrandes; il dit plus que δεκτός. On le retrouve chez *Aristophane,* « La Paix 1054 », rapporté aussi à des sacrifices.

B. 2. Perdant de vue, comme souvent il lui arrive, la discussion de ses affaires personnelles, et des difficultés particulières à un coin comme Corinthe, l'Apôtre jouit un moment de la conscience qu'il a d'être l'instrument d'une rédemption universelle, autrefois promise par Isaïe, maintenant accomplie par le Christ. Le ton est pressant et enthousiaste; ce temps favorable, ce « maintenant » si propice, ce sont les « novissima tempora » commencés avec la venue du Christ sur la terre, surtout à la Passion, à la Résurrection, à la Pentecôte, ces jours qui aboutiront à la Parousie, dont la perspective attire toujours la vue de Paul; c'est une période dont il ne suppute pas la durée, mais qui sera toujours brève comparée à ce terme de l'éternité où elle monte.

—— **A. 3.** Les participes reprennent après ce court élan; διδόντες comme συνιστά-

4. ἀλλ' ἐν παντὶ συνιστάνοντες ἑαυτοὺς ὡς Θεοῦ *διάκονοι, ἐν ὑπομονῇ πολλῇ, ἐν θλίψεσιν, ἐν ἀνάγκαις, ἐν στενοχωρίαις, 5. ἐν πληγαῖς, ἐν φυλακαῖς, ἐν ἀκαταστασίαις, ἐν κόποις, ἐν ἀγρυπνίαις, ἐν νηστείαις, — 6. ἐν *ἁγνότητι, ἐν γνώσει, ἐν μακροθυμίᾳ,

νοντες qui suit, se rapportent à un mot assez éloigné, le « nous » englobé dans παρακαλοῦμεν du v. 1, comme συνεργοῦντες au même verset; ils ne constituent donc pas une irrégularité grammaticale, mais cette manière d'en tisser toute une longue phrase a quelque chose d'assez insolite, et ne s'explique que par l'entraînement oratoire du développement. — προσκοπή, « scandale », mot hellénistique rare, hap. leg. dans la Bible; on le trouve dans *Polybe* avec un autre sens, « haine »; ailleurs πρόσκομμα, 4 fois *Rom.*, 1 fois I *Cor.*, 1 fois I *Pet.* — μωμηθῇ, aoriste au sens passif de μωμεῖσθαι ou μωμᾶσθαι, mots qu'on ne trouve guère qu'en poésie; encore hap. leg. dans le N. T. — ἡμῶν ajouté après διακ. dans D, E, F, G, *vulg.*, *syr.*, al.

A. 4. διάκονοι nominatif, et non « *ministros* » de la Vulgate; ce n'est pas un complément de συνιστάν., mais ὡς θεοῦ διακόνοι est toute une proposition elliptique : « comme [il convient à] des ministres de Dieu », « comme [doivent le faire] des min. de Dieu ».

Avec 4ᵇ commencent des espèces de strophes (v. *supra* et *infra*).

B. 3-4-5. Dans le développement qui commence, il ne faut pas voir, avec d'anciens exégètes jusqu'à *Luther,* une exhortation aux lecteurs, où les participes équivaudraient à des impératifs. Paul, qui les a invités à le défendre eux-mêmes contre ses détracteurs (v, 12, v. *ad loc.*) et a déjà décrit le genre de vie que mènent les apôtres comme lui (iv, 7-12, v. *ad loc.*), trouve dans ces conditions même d'existence précaire la seule et vraie manière de « se recommander », comme il convient à d'authentiques ministres de Dieu, dont la puissance d'action a sa source danr leur participation à la mort et à la vie du Christ. Puisqu'on lui reproche de se recommander lui-même (iii, 1; v, 12, v. *ad loc.*), voilà comme il entend le faire; ce n'est pas seulement par la prédication pure et hardie de la vérité évangélique (iv, 2, v. *ad loc.*), c'est de plus, maintenant, par le rappel de tout ce qu'il doit endurer pour la répandre, ce qui montre bien que le Christ le soutient et qu'il est obligé de faire litière de toutes considérations égoïstes ou ambitieuses.

On dirait déjà que les premiers de ces versets sont une ébauche de « l'apologie » qu'il développera au ch. xi, 23-33; — une ébauche seulement, nouveau signe que cette partie de l'épître est antérieure à x-xiii.

Il n'est pas douteux que ce morceau, rattaché par sa forme même à vi, 1 (les participes), soit bien à sa place, tout aussi bien et mieux, quoi qu'en dise *Windisch,* qu'il le serait immédiatement après v, 13. L'apparence un peu décousue de cette section provient de ce qu'elle n'est ordonnée que par la logique des sentiments, — comme au reste la plus grande partie de cette épître. Nous avons essayé de suivre jusqu'ici tous les mouvements de l'âme de Paul, et on a bien vu comme ils s'enchaînent.

La fougue et le lyrisme deviennent saisissants, et ils ont fait l'admiration de l'humaniste Erasme (voir citation dans *Plummer*), comme de l'ex-professeur d'éloquence saint Augustin. C'est un torrent qui se précipite, et cependant on trouve de l'ordre dans son cours; on y reconnaît des divisions ou des strophes qui ont été bien distinguées surtout par *Plummer* et *Windisch,* et qui ne répondent pas à la coupure, plusieurs fois mauvaise, des versets. C'est

4ᵇ-5 }
6-7ᵃ } : épreuves, vertus et puissance, chaque membre précédé de ἐν;

7ᵇ-8ᵃ : moyens d'action, membres précédés de διά;

8ᵇ-10 : contraste entre l'apparence et la réalité, participes (mêlés de trois adjectifs, et d'un verbe fini), qui sont séparés et opposés par καί (deux fois δέ).

bafouer le ministère, 4. mais en tout nous recommandant nous-mêmes comme [peuvent le faire] des ministres de Dieu, dans une multiple endurance, dans les afflictions, dans les contraintes, dans les détresses, 5. dans les coups, dans les prisons, dans les soulèvements, dans les fatigues, dans les veilles, dans les jeûnes, — 6. dans la pureté [d'action], dans la

C'est la puissance ordonnatrice de l'esprit du grand orateur qui a fait cela; car, à n'en pas douter, il improvisait sa dictée, sous le coup d'une vive émotion.

Le procédé est celui de la *diatribè;* partout même longueur des membres et rythme bien équilibré, correspondances, antithèses, allitérations et assonances; Erasme déclarait qu'on ne peut rien concevoir de plus artistique (« *venustius* ») et de plus ardent à la fois.

L'idée directrice est d'une parfaite unité. Les deux premières strophes s'opposent comme deux membres d'une vaste antithèse : l'une énumérant les obstacles extérieurs, l'autre les dons intérieurs par lesquels les apôtres en triomphent; — la troisième pose des antithèses analogues, formant un membre chacune, au sujet des armes ou du terrain de combat; — la quatrième enfin, particulièrement éloquente et incisive, consiste en sept antithèses opposant ironiquement aux apparences les faits.

C'est probablement, du point de vue de la forme oratoire, avec quelques passages des derniers chapitres, ce que Paul a jamais écrit de plus parfait, — d'autant plus que la perfection de la spontanéité y égale celle de l'art (1); mais rien qui sente la période, rien de la rhétorique classique, — non plus que des balancements mécaniques du « style oral » des primitifs. C'est du Paul.

Commençons donc l'exégèse verset par verset. Le v. 3, après la brève digression de 2, se rattache au v. 1, par le participe διδόντες. Il commence par une allitération, μηδεμίαν ἐν μηδενί. Paul veut mettre en évidence la pureté de sa « coopération » au salut des Corinthiens; elle ne peut donner à aucun homme de bonne foi motif de scandale, de blâme ou de raillerie; elle est digne — ainsi que celle de ses collaborateurs, — de vrais « ministres de Dieu », et il ne veut pas d'autre recommandation que celle-ci, celle qui résulte :

d'abord de leur patience, ou de leur endurance (ὑπομονή) à supporter les diverses épreuves extérieures, dont il énumère neuf genres (« *Première strophe* », vv. 4^b-5). Quiconque a lu les *Actes* et les *Epîtres* trouvera facilement des applications multiples pour chaque mot; il y aura d'ailleurs des précisions au ch. XI, 23-29, v. *ad loc.* Les trois premiers membres, note *Plummer* (afflictions, contraintes, détresses, en général), expriment ce qui peut provenir indifféremment d'événements fortuits ou de la malice humaine; — [les trois suivants (coups, prisons, ἀκαταστασίαι, cfr ch. XI), ce que les hommes hostiles lui infligent de maux extérieurs; dans les ἀκαταστ., *Chrysostome* voit les courses errantes, mais ce peuvent être aussi bien les bouleversements, les émeutes comme celles de Lystres, de Thessalonique, d'Ephèse, qui imposaient un terme à l'évangélisation de telle ou telle ville; — les trois derniers membres, ce sont les αὐθαίρετοι πόνοι, comme dit *Théodoret,* les peines que Paul s'impose de lui-même pour remplir sa mission; car les jeûnes (νηστεῖαι) peuvent être, comme les veilles, en partie du moins, volontaires. Κόπος est peut-être le travail manuel (*Chrys., Théodt*). — Remarquer cette symétrie.

——— **A. 6-7ª** ἁγνότης ne signifie pas « *chasteté* », « mais *pureté d'action, de pro-*

(1) Combinaison paradoxale peut-être, mais possible et plus d'une fois constatée dans la psychologie des orateurs ou poètes les mieux doués; c'est parfois, nous l'avons vu ailleurs, quand Paul est le plus ému qu'il est le plus littéraire.

ἐν χρηστότητι, ἐν *πνεύματι ἁγίῳ, ἐν ἀγάπῃ ἀνυποκρίτῳ, 7. ἐν λόγῳ ἀληθείας, ἐν δυνάμει Θεοῦ·

διὰ τῶν ὅπλων τῆς δικαιοσύνης τῶν *δεξιῶν καὶ *ἀριστερῶν, 8. διὰ δόξης καὶ ἀτιμίας, διὰ δυσφημίας καὶ εὐφημίας·

cédés ». — ἐν πνεύματι ἁγίῳ : faut-il traduire « Esprit-Saint », ce qui paraîtrait rompre la symétrie, ou « sainteté, pureté d'esprit, d'inspiration » ? (Voir comm. de I *Cor.*, Exc. v). *Chrys.* l'entend du Saint-Esprit, comme source des qualités énumérées; ainsi *Menzies, Lemonnyer, Sickenberger, Gutjahr,* al. Mais on peut objecter que ce membre n'est pas mis spécialement en valeur, rien ne le distingue des autres. *Toussaint* traduit : « par [les œuvres de] l'Esprit »; cela nous paraît cependant trop général; nous pensons qu'il s'agit des charismes octroyés par l'Esprit (v. I *Cor.* xiv, 6, 18, et ch. xi, *infra*, les visions).

B. 6-7ᵃ. En cette « deuxième strophe », rigoureusement homogène pour la forme avec la première, mais qui en est la contrepartie pour le contenu, voici exposée la forte armature de qualités sipirituelles dont Dieu a muni ses ministres pour repousser les assauts du dehors; ces vertus qui forment le cortège, plus positif, de la patience (v. 4ᵇ), c'est le désintéressement dans l'action, la science surnaturelle, la longanimité qui fait supporter les injures, la bonté de cœur qui attire le cœur des autres, les dons surnaturels de l'Esprit-Saint (révélations, miracles, etc.) qui viennent stimuler l'action, et, par-dessus tout, comme âme de tout le reste, la charité non feinte qui tient l'homme uni à la source de sa vie; du concours de toutes ces forces résulte l'efficacité de la prédication qui proclame la parole de vérité, l'Evangile, et ces manifestations de puissance divine (δύναμις, cfr I *Cor.* ii, 4), dont le spectacle avait gagné tant d'âmes à la foi dans cette Corinthe corrompue.

—— **A. 7ᵇ-8ᵃ.** La « troisième strophe » contient trois membres, qui sont des couples antithétiques, précédés non plus de ἐν, mais de διά. Vu la rigoureuse symétrie qui domine tout le morceau, nous ne pensons pas (contre *Plummer*, al.) que διά change de sens d'un membre à l'autre, et que, signifiant d'abord « *au moyen de* » diverses armes, il veuille dire ensuite « *au travers de* » tel ou tel terrain de lutte. Partout il doit signifier « au moyen de » (v. *infra,* **B**).

B. 7ᵇ-8ᵃ. Paul vient de décrire, pour ainsi parler, son arsenal intérieur (6-7a). Equipés comme ils le sont, les vrais apôtres savent changer tout ce qui se produit à leur sujet dans l'opinion publique, honneur et mépris, bonne et fâcheuse renommée, en instruments de conquête évangélique, — comme le Christ. Car les persécutions mêmes que leur suscite la mauvaise opinion qu'on aurait d'eux servent à les associer plus étroitement à la « mort du Christ », donc à sa puissance (cfr *supra*, iv, 7-12), ne fût-ce même qu'en étalant au grand jour l'impuissance de tous ces obstacles. Toute la strophe suivante, la plus vigoureusement belle, montrera quelle est l'issue de cette lutte contre la mauvaise renommée, δυσφημία, lutte qui remplit une bonne partie de cette épître. Ainsi la « quatrième strophe » développera et expliquera la troisième.

Il y a cependant de la difficulté à bien comprendre les premiers mots, « les armes de droite et celles de gauche ». Paul, grand amateur de métaphores militaires, parle encore des « armes de la justice » *Rom.* vi, 13, et *Rom.* xiii, 12, des « armes de la lumière ». Dans notre épître, x, 4, il dira quelles sont les « armes de ses expéditions » apostoliques, et dans l'*Ep. aux Ephésiens* vi, 13-17, il décrira toute la « panoplie de Dieu » dont les fidèles doivent s'armer pour combattre les puissances du mal. D'autre part, les « armes de droite » doivent être celles qu'on tient à la main droite, les armes offensives que sont l'épée, la lance, le javelot, et celles de

science, dans la longanimité, dans la bonté, dans l'Esprit Saint, dans la charité sans hypocrisie, 7. dans la parole de vérité, dans la puissance de Dieu;

au moyen des armes de la justice, celles de droite et celles de gauche, 8. au moyen de la gloire et du mépris, au moyen de la diffamation et de la bonne réputation;

gauche l'arme défensive du bouclier, fixé à l'avant-bras gauche. On peut se contenter de ce sens, avec *Sickenberger, Gutjahr,* la plupart, et comprendre simplement que les apôtres sont également bien armés pour l'attaque et pour la défense. Cependant, à cause du sens mantique favorable ou défavorable de la droite et de la gauche respectivement, — ce que tous les anciens comprenaient sans explication, — *Chrysostome* et *Théodoret* ont vu dans la droite la prospérité, dans la gauche l'adversité; les apôtres savent utiliser l'une et l'autre comme armes de salut. On peut, croyons-nous, ajouter ce sens au premier (comme secondaire toutefois), parce qu'il s'harmonise très bien avec les couples antithétiques qui suivent, gloire et mépris, bonne réputation et mauvaise.

—— **A. 8b-10.** πειραζόμενοι au lieu de παιδευόμενοι, dans D*, F, G, e, *Ambr*r; cette variante est à rejeter, car « tentation » forme moins bien que « châtiment » (corporel) le couple avec « mise à mort ».

La grosse question est de savoir en quel sens Paul oppose en cette « quatrième strophe » les deux membres de chaque couple. Faut-il les prendre ensemble comme les deux aspects contradictoires sous lesquels les évangélistes et leur œuvre sont considérés, suivant les divers courants de l'opinion publique? ou les premiers membres représent-ils ce que Paul est aux yeux des hommes, les seconds ce qu'il est aux yeux de Dieu? Les premiers l'extérieur, les seconds l'intérieur? Toutes ces interprétations, entre lesquelles se partagent la plupart des auteurs, ne suffisent pas, attendu que certains couples (par exemple « châtiés et non mis à mort », et encore d'autres), expriment deux aspects, tous les deux opposés, mais qui sont simultanément ou successivement objet de *constatation extérieure,* et cela *pour les mêmes hommes,* qu'ils soient amis ou ennemis ou indifférents.

La solution est celle-ci : seuls les premiers membres représentent la *réputation qu'on fait* à Paul et à ses auxiliaires, vraie ou fausse, *ce pour quoi on les tient* ou on voudrait les faire passer (ὡς); et les seconds ce *qu'ils sont en réalité,* que ce soit là ou que ce ne soit pas objet de constatation extérieure. Le καί, comme il peut arriver, a donc valeur non de particule copulative, mais de particule d'opposition (= « et cependant », « et malgré cela [nous sommes] »); c'est pourquoi, dans cette énumération par ailleurs très homogène, il est deux fois remplacé par la conjonction adversative δέ, sans qu'il y ait rien de changé pour autant dans le mouvement de la pensée. — D'ailleurs le seul couple (deuxième du v. 9) ayant sa construction spéciale, avec l'étonnant καὶ ἰδοὺ ζῶμεν qui marque bien un fait brutal, et non une appréciation de qui que ce soit, oblige, si l'on ne veut pas en faire un élément perturbateur de l'unité d'ensemble, à entendre tout le reste comme nous venons de le dire. — La langue est simple, mais littéraire; πλάνοι mot poétique.

B. 8b-10. Description de toute beauté, qu'on peut comparer aux meilleurs morceaux de la diatribe cynico-stoïcienne, dont elle a bien le style (*Epictète,* Diss. II, 19, 24, divers passages de *Marc-Aurèle,* de *Sénèque,* etc., voir les textes dans *Windisch;* cfr encore *Philon,* « Quod deterior », 34, al.); mais l'esprit en est celui des Béatitudes du Sermon sur la Montagne : « Beati eritis cum vos oderint homines; beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam ».

ὡς πλάνοι *καὶ ἀληθεῖς, 9. ὡς ἀγνοούμενοι καὶ ἐπιγινωσκόμενοι, ὡς ἀποθνήσκοντες καὶ ἰδοὺ ζῶμεν, ὡς *παιδευόμενοι καὶ μὴ θανατούμενοι, 10. ὡς λυπούμενοι ἀεὶ *δὲ χαίροντες, ὡς πτωχοὶ πολλοὺς δὲ πλουτίζοντες, ὡς μηδὲν ἔχοντες καὶ πάντα κατέχοντες.

Combien est paradoxale la position des vrais ministres de l'Évangile, non seulement par le contraste de leur « homme intérieur » et de leur « homme extérieur », du peu qu'ils sont dans l'estime du monde en général et de leur autorité près des fidèles, de l'importance de leur rôle aux yeux de Dieu, mais encore des jugements contradictoires que porte sur eux le monde étranger, dérouté qu'il est devant leur genre d'humilité et leur genre de grandeur, qui échappent à toutes ses catégories! On cherche à les faire passer pour imposteurs, quand ils sont les plus vrais (au sens de véridiques) des hommes. On feint de les ignorer, et sans cesse on se préoccupe d'eux; car leurs gestes et leurs succès ne se produisent pas « cachés dans un coin », comme disait Paul devant Festus et Agrippa (*Act.* XXVI, 26). Rien n'est plus actuel à bien des époques : l'Église, dit-on, est une force du passé, qui ne compte plus pour rien, et pourtant ses ennemis soupçonnent partout son influence, et ne savent quelles mesures nouvelles inventer toujours pour y mettre un terme; « inconnue » des « princes du monde » mais comme ils l'épient pour la reconnaître! Les apôtres et l'apostolat sont censés maintes fois être à l'agonie; « mais voilà! nous sommes bien vivants », leur répond l'apôtre Paul au nom de tous et une fois pour toutes. Quel sourire d'ironie victorieuse, quelle sécurité de durée ou de résurrections accompagnent ce καὶ ἰδοὺ ζῶμεν! Sans cesse châtiés, — châtiés par Dieu même, disaient les Juifs d'alors, — on ne découvre pas ce qui pourrait les faire mourir. Ils ont toute espèce de raisons d'être attristés, mais leur joie intérieure déborde, excitée plutôt qu'étouffée par ces peines qui les rapprochent du Christ. On les méprise comme des miséreux, car en effet ils acceptent et pratiquent même volontairement la pauvreté, mais ces mendiants font autour d'eux bien des riches — non pas tant par les collectes qu'ils organisent pour rendre de l'aisance aux communautés appauvries (voir *infra,* chap. VIII et IX), ce à quoi a pensé *Chrysostome*, que par l'abondance des richesses spirituelles que leur ministère répand autour d'eux. « Ils n'ont rien » dans leur renoncement, mais « ils possèdent tout », les biens terrestres indispensables à la vie ne leur font pas défaut (*Chrys. :* toutes les maisons leur sont ouvertes, *Théodoret :* biens temporels avec les spirituels; *Ambr*[r], *Estius,* etc.) comme le Christ l'avait promis à ceux qui laisseraient tout pour le suivre (*Mat.* XIX, 29), et Paul quelquefois l'a amplement expérimenté (*Phil.* IV, 12-13); mais surtout ils constatent chaque jour la réalisation spirituelle de la promesse évangélique; ils se sentent, par leur union à Dieu, les maîtres du monde (cfr. I *Cor* III, 22 : « Tout est à vous »), et cela dans un sens bien plus vrai et plus positif que le Sage des stoïciens. Celui-ci se désintéresse du cours des choses, qu'il prétend seulement pouvoir empêcher de le troubler et de lui nuire; eux s'y intéressent, et l'influencent très efficacement par leurs travaux, leurs sacrifices, leurs prières; d'ailleurs, en possédant Dieu, ils possèdent tout déjà virtuellement.

[*Telle est la fin de la première apologie de Paul commencée au ch. III de cette épître. Elle est encore très générale, tirée de principes théologiques, et des conditions communes de la vie des apôtres qui méritent ce nom; le but n'est que de rétablir une atmosphère de confiance (après les explications particulières données sur le voyage et sur la lettre intermédiaire aux chapitres I et II). Cette défense de principe, jointe à l'exhortation éplorée qui va suivre (VI, 11-VII, 4), prépare la défense précise*

tenus pour imposteurs, — et [des hommes] vrais; 9. pour inconnus, — et bien reconnus; pour gens qui se meurent — et voilà, nous vivons! pour châtiés, — et non mis à mort; 10. pour livrés à la tristesse, — mais toujours dans la joie; pour mendiants, — mais faisant beaucoup de riches; pour n'ayant rien, — mais possesseurs de toutes choses!

et véhémente des chapitres X-XIII contre les faux apôtres et les pécheurs réfractaires. — La reprise de l'histoire de Paul, dans ses rapports avec Corinthe, à la section VII, 5-fin, achèvera de bien disposer les Corinthiens à entendre Paul traiter de la collecte et foudroyer définitivement ses adversaires.]

EXCURSUS XI. — CE QUE SIGNIFIE « NE PLUS CONNAÎTRE LE CHRIST SELON LA CHAIR » (V, 16[b]).

Nous avons dit dans le commentaire ce qui est essentiel pour l'intelligence du difficile verset v, 16. Mais il reste à *discuter* nombre d'opinions qui diffèrent de la nôtre.

Rappelons d'abord que κατὰ σάρκα doit se prendre au même sens à 16[a] et à 16[b], avec les deux verbes οἴδαμεν et ἐγνώκαμεν (*Bachmann, Sickenberger,* al.); — et que cette expression se rattache moins bien à οὐδένα et à Χριστόν (contre *Klöpper, Heinrici, Schmiedel, Plummer*), qu'aux deux verbes (*Rückert, Hofmann, Godet, Bachmann, J. Weiss,* etc.); au reste, la nuance est négligeable (*Windisch*).

La discussion exégétique de ce verset n'est pas sans portée historique et doctrinale. Il faut y procéder avec soin.

On doit tout d'abord savoir si la proposition εἰ καὶ ἐγνώκαμεν κατὰ σάρκα Χριστόν est une proposition *réelle* (« si même nous avons connu [autrefois], quoique nous ayons connu, le Christ selon la chair ») ou *irréelle* (« même si nous avions connu. »). Pour l'« irrealis » se déclarent *Meyer-Heinrici*, *Reitzenstein* « Die hell-Myst.[3], pp. 374-ss., *Loisy* « Ep. aux Galates », p. 69-s., *Mundle* et quelques autres (1). — Pour la supposition réelle (mais comprise en divers sens, v. *infra*) tient au contraire la majorité des exégètes, *Baur, Holsten, Sabatier, Schmiedel, B. Weiss, Clemen, Schnedermann, Bachmann, Plummer, Findlay, Weinel, Toussaint, Cornely, Gutjahr, Sickenberger, Val. Weber, Bousset, Kühl, Belser, Sales, Callan,* etc., et les anciens en général n'ont probablement pas eu d'autre idée. Cette opinion semble *a priori* déjà préférable, attendu que ἐγνώκαμεν est un parfait, et que l'« irrealis » s'exprime régulièrement par un temps secondaire (cfr la leçon ἔγνωμεν d'*Origène*). — *Reitzenstein* même, *Menzies,* al., indiquent pourtant une solution moyenne à laquelle incline aussi *Lietzmann :* la proposition serait un « realis hypothétique », c'est-à-dire qu'elle signifierait : « Supposé même que nous ayons connu le Christ selon la chair », sans indiquer s'il en a été vraiment ainsi, ou non (comme *Gal.* v, 11, « supposé que je prêche encore la circoncision, εἰ κηρύσσω », avec cette différence pourtant que Paul indique clairement là qu'il s'agit d'une supposition

(1) *Windisch* ne rejette pas absolument cette opinion, mais en préfère d'autres, v. *infra*.

absolument fausse). *Prat, Grandmaison,* admettent une « concession hypothétique », qui n'est pas un aveu.

Quant aux auteurs qui tiennent pour le « realis », ils ont des façons bien divergentes de l'expliquer.

La plupart jugent qu'il s'agit des convictions de Saul avant sa conversion. Les uns pensent aux *idées judaïques que le jeune pharisien se faisait, « selon la chair », des qualités d'un Messie;* alors Χριστός ne signifierait que *le Messie en général* attendu par les Juifs. Ainsi *Baur, Holsten, Findlay, Brückner, Schmiedel, Clemen, Weinel, Smith, Toussaint, Godet.* — D'autres, dont l'opinion paraît à première vue la plus simple, et pourrait presque se dire « traditionnelle », pensent à l'hostilité que professait Saul contre la personne de Jésus, qu'il jugeait « selon la chair » avant l'événement de Damas; c'est *Cornely, Lemonnyer, Plummer, Bachmann, Belser, Sickenberger, Sales, Callan, Gutjahr, H. D. Wendland,* al.

Quelques-uns ont émis la théorie que la conception judaïque d'un Messie, formée « selon la chair », Paul n'y aurait renoncé que peu à peu, même après que, converti, il avait reconnu la messianité de Jésus. On a donc parlé d'une « seconde conversion », qui l'aurait amené à ses vues définitives, pleinement universalistes. Ainsi *Baur* et *Holsten,* puis *Sabatier, Straatman, Schnedermann, Klöpper, Val. Weber.* — Enfin *Kühl, Bousset,* al. estiment que Paul, qui s'était d'abord attaché à la connaissance et à la prédication des traits matériels de l'existence de Jésus, d'après la tradition des témoins oculaires, déclare maintenant n'en plus faire aucun cas, et se contenter de connaître et de prêcher le Christ glorieux; c'est, dit *Bousset,* « presque un acte de désespoir », par lequel l'Apôtre pneumatique renoncerait à toute considération des démarches du Christ terrestre, à toute consultation des témoins, car tout cela n'est qu'une connaissance « selon la chair »; *Windisch* objecte bien que cette source était toujours là, et qu'on ne pouvait ainsi la dédaigner; mais il admettrait lui-même que Paul (pour se débarrasser des chicanes de ceux qui en appelaient sans cesse à ces disciples de la première heure), a ici une boutade, une « parole de combat », et, sans nier l'importance de la tradition historique, notifierait qu'elle n'est pas le propre fondement de sa doctrine, qu'il n'a plus à en faire usage, car, dans sa position sotériologique, rien ne compte plus que la mort et la résurrection du Christ (à l'instar des Mystères de dieux morts et ressuscités).

Contre cette dernière opinion, — catégorique chez *Bousset* ou mitigée chez *Windisch,* — nous ne voulons que renvoyer aux nombreux passages de la *Ire aux Corinthiens,* à propos desquels nous avons établi que la catéchèse de Paul comprenait bien tout le récit de la vie humaine du Christ, et qu'il en tirait souvent des enseignements pour ses néophytes (voir notre comm. I *Cor.*, pp. LXIX-LXXI et passim, p. 479). Quant à une « seconde conversion » de Paul, c'est une imagination pure, qui ne peut se recommander d'aucun mot bien compris des Épîtres ou des Actes. Reste à apprécier les autres opinions.

Nous avons dit que nous tenons pour le « realis », à cause de la grammaire et de l'homogénéité qu'il faut maintenir entre les deux parties du verset, en ne faisant pas varier le sens de κατὰ σάρκα. Non que la théorie de la « concession hypothétique » (v. *supra*) soit privée de fondement, mais parce que nous ne

voyons aucun inconvénient à admettre que le sujet des deux propositions, ἡμεῖς, « nous », désigne des gens qui ont bien autrefois « connu le Christ selon la chair », et que c'est un groupe dont Paul fait partie à quelque titre, lui qui s'est certainement mis en première ligne parmi ces ἡμεῖς dans la première phrase, quand il disait : « Nous ne connaissons plus personne selon la chair ».

D'autre part, d'après l'usage constant de Paul, Χριστός ne peut signifier un Messie idéal, ou l'idée messianique des Juifs; partout ailleurs il désigne Jésus-Christ dans sa personnalité, et l'on ne voit guère pourquoi il faudrait admettre une exception ici, d'autant plus qu'il y aurait quelque incohérence à comparer une attitude réelle à l'égard de personnes réelles (16[a]) à une attitude de pensée à l'égard d'une idée pure (ce que devrait être 16[b] dans l'hypothèse). — Quant à l'opinion la plus commune des catholiques, celle qui voit une allusion à l'hostilité du pharisien Saul contre Jésus, elle a bien pour elle les apparences et sa simplicité; on pourrait même croire que la phrase est polémique, et que Paul s'y défend contre d'anciens chrétiens judaïsants ou leurs disciples qui lui reprochaient son passé, — à moins que ce ne soit contre des « pneumatiques » excessifs, qui trouvaient encore en lui du pharisien, du matérialiste (*Plummer, Lietzmann,* al.; ou *Lütgert, Schlatter*). Mais l'ensemble du morceau, où Paul n'a à justifier, contre des attaques suscitées par les circonstances présentes de Corinthe, que la spiritualité désintéressée de son apostolat, ne favorise assurément pas cette vue. Même aux chapitres X-XIII, le passé juif de l'Apôtre ne sera guère en cause.

Paul se compte donc dans un groupe qui a « connu le Christ selon la chair », et rien n'indique que ce soit d'une connaissance hostile. Qu'est-ce que cette connaissance?

Faut-il la comprendre de cette façon littérale et matérielle que le jeune Saul aurait vu Jésus avant la Passion, quand le Maître prêchait à Jérusalem? La thèse, comme on sait, a été soutenue par *Feine,* et quelques autres, *Joh. Weiss* (dans « Jesus und Paulus », moins fermement dans « Urchristentum »), *Moulton* qui suppose que Saul avait vu le drame du Calvaire, *A. M. Pope* qui a proposé de voir en lui « le jeune homme riche », *Schaefer, Bousset, Lietzmann, James, Ramsay,* qui présument quelque rencontre accidentelle entre Jésus et le disciple de Gamaliel. Ces suppositions n'ont aucun fondement solide, et du reste, comme le disent fort bien *Heinrici, Reitzenstein, Windisch,* al., ce serait trop peu d'avoir aperçu le Christ une fois en passant pour se mettre au nombre de ceux qui le « connaissaient » (ἐγνώκαμεν); *Bachmann* ajoute — ce qui a plus ou moins de valeur, sans être d'ailleurs démonstratif — que, dans ce cas, Paul aurait d'ailleurs dit plutôt « Jésus » que « le Christ ».

Il n'y a donc point de probabilité dans cette explication par le souvenir d'une connaissance visuelle du Christ vivant sur terre. Cependant εἰ ἐγνώκαμεν est bien un « realis ». C'est que Paul, à 17[b], ne parle pas de lui-même particulièrement, mais du groupe auquel il appartient selon le point de vue du sujet qu'il traite en ces pages. Or, rappelons-nous que, depuis le v. 14, Paul décrit l'attitude de l'apôtre en soi, de l'apôtre vrai, et c'est toujours de tous les apôtres dignes de ce nom qu'il parle au v. 16 (1). Parmi eux, il y a au premier rang

(1) L'extension de ἡμεῖς, « nous », peut même convenir (en droit) à toute la communauté (*Windisch*), et à tous les chrétiens qui le sont pleinement (*Lietzmann*), aux « parfaits ».

les anciens compagnons de Jésus, comme Pierre; il y a même plusieurs des auxiliaires de Paul, tel Barnabé, qui ont pu voir le Christ, et apprécier sa mission, avant la grande lumière de la Pentecôte, d'une façon qui n'était pas encore assez spirituelle et universelle, et se la trop faire valoir « selon [les relations de] la chair », c'est-à-dire selon des vues trop purement humaines. Paul parle en leur nom à tous; Jésus, Fils de Dieu transcendant, est maintenant pour eux le Sauveur immolé et glorifié pour l'humanité entière, ils ont compris que toutes les actions de toute sa vie, qu'ils racontent et commentent à leurs néophytes avec vénération et amour, étaient ordonnées à un but divin et universel; et le fait qu'il a été Israélite, Fils de David, Galiléen, parent ou ami de tel ou tel, ce n'a été là que les occasions humaines choisies par sa Divinité pour qu'il parlât et agît en Homme-Dieu, — en faveur de tous les hommes appelés à devenir « de nouvelles créatures », transportées au plan supérieur où toutes ces distinctions s'effacent devant la vocation éternelle, et n'ont plus de valeur que dans la mesure où elles favorisaient cette vocation, — laquelle peut bien être de dignité égale, supérieure même, en l'absence de tous ces rapports contingents.

Telle est la solution du difficile verset 16[b], que *Lietzmann* et d'autres ont entrevue, que *Windisch* déclare préférable aux autres, et qui est, à notre avis, la seule satisfaisante.

[Voir les commentaires indiqués — et BAUR, Paulus; HOLSTEN, Evang. des Paulus und Petrus; A. SABATIER, l'Apôtre Paul; J. W. STRAATMAN, Paulus, pp. 80-ss.; WEINEL, Paulus², p. 120; CLEMEN, Paulus, I, pp. 357-ss.; Joh. WEISS, Jesus, und Paulus, pp. 23-ss.; FEINE, Der Apostel Paulus, 2e partie, ch. II; VÖLTER, Paulus und seine Briefe, pp. 88-ss., 1905; MUNDLE, Das religiöse Leben des Ap. Paulus, 1923, pp. 86-ss.; PRAT, S. J., La théologie de saint Paul, II, note I; L. de GRANDMAISON, S. J., Jésus-Christ, I, 2e éd. pp. 31-s.; LÜTGERT, Freiheitspredigt und Schwarmgeister in Korinth, 1908, p. 58; REITZENSTEIN, Die hellenistischen Mysterienreligionen³, pp. 354-ss., al.; J. G. JAMES, The theology of Paul and the teaching of Jesus, « Expository Times », 1915, p. 9; Valentin WEBER, Biblische Zeitschrift, II, pp. 178-ss.; MOULTON et RAMSAY, Expositor 8, II, 1911; FINDLAY, Expositor 8 XII, 1916, pp. 94-ss.; A. M. POPE, Expositor 1923, II, pp. 38-ss. Etc.]

V. Paul conjure les Corinthiens de s'amender (VI, 11-VII, 4).

Intr. — *Avec cette péricope se termine cette sorte de vaste « digression » sur l'apostolat, qui, inspirée à Paul par le sentiment de ses succès en Macédoine (II, 14. s.,* supra), *lui avait fait interrompre le récit de ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Ephèse, lequel reprendra à VII, 5.*

Les premiers versets, VI, 11-13 sont comme une péroraison du splendide morceau oratoire qui précède, mais en même temps une ouverture aux admonestations sévères qui vont suivre, et qui introduisent un sujet nouveau. Car jusqu'ici, dans les passages doctrinaux (par exemple sur le « voile de Moïse »), Paul avait pensé surtout à poser ses principes de défense contre des adversaires innomés qui étaient principalement judaïsants, et maintenant il s'en prend au relâchement, résultat d'un contact trop peu méfiant avec le paganisme, qui n'était pas le fait de ses seuls contradicteurs, mais s'étendait peu à peu, comme une insidieuse maladie de langueur, au corps même de l'église corinthienne. Ainsi se posent déjà, avec beaucoup de netteté, les deux chefs d'accusation qui commanderont l'apologie agressive des chapitres X-XII. Ce sont les compromissions, d'ailleurs peu conscientes et volontaires, avec les mœurs des gentils, qui avaient amené ce refroidissement, à l'insensible progrès, des fils à l'égard de leur père spirituel, et rendu possibles les malentendus que résolvent les deux premiers chapitres (v. supra). *Le père s'en plaint d'abord éloquemment (11-13); puis il en dénonce la cause (VI, 14-VII, 1); enfin avec un mélange de grande vivacité et de non moins grande tendresse, il arrête les mouvements de son cœur agité dans l'impression actuelle de réconfort et de confiance (VII, 2-4) que lui ont apportée l'heureux succès de la mission de Titus, et la réparation de la faute qui avait occasionné cette mission et la « lettre intermédiaire » (voir* Exc. ii et suivants).

C'est ainsi que nous, et beaucoup d'autres, nous comprenons la marche des idées dans le présent morceau. Mais il faut reconnaître que cette interprétation ne s'impose pas avec une évidence immédiate. Le ton des versets VI, 14-VII, 1 tranche si fortement sur l'ensemble du contexte, leur apparition est si abrupte, que les uns les ont déclarés inauthentiques, d'autres interpolés d'après une autre lettre de Paul (on a pensé particulièrement à la « lettre précanonique » dont il est question I Cor. *V, 10), d'autres enfin qu'il y avait eu un déplacement de feuillets dans notre épître elle-même. Nous tâcherons de résoudre ces difficultés, qui sont sérieuses, dans un excursus (v.* Exc. xii, infra).

A. VI, 11. ὦ Κορίνθιοι dans F, G, *vulg;* l'absence de ὦ, en grec, donne à l'interpellation une note plus grave. Ce n'est qu'ici que Paul interpelle ses Corinthiens par leur nom, — ce qui toujours chez lui est rare.

Le parfait ἀνέῳγεν rapporte la phrase à ce qui précède, sans l'empêcher de servir de préparation à ce qui suivra (v. *supra,* Intr.).

B. VI, 11. Saint Paul est comme étonné lui-même de ce qu'il vient de dire. C'est ce qu'il n'avait encore jamais écrit, ce qu'il ne prévoyait pas qu'il allait dicter (signe que ces phrases, pourtant si rythmées, de vi, 3 à vi, 10, sont bien une improvisation). Tout ce qui gonflait son cœur fier et généreux vient d'éclater, il a, sous les yeux des Corinthiens, étalé sa conscience la plus intime. La « bouche ouverte » signifie la pleine franchise (cfr. *Eph.* vi, 19). Ici c'est l'effet de sa confiance, de son amour, qui viennent de le transporter (ἐξέστη, voir v, 12).

Il doit se féliciter de son inspiration, car cet élan imprévu lui facilite une tâche

CH. VI, 11. Τὸ στόμα ἡμῶν,*ἀνέῳγεν πρὸς ὑμᾶς, *Κορίνθιοι, ἡ καρδία ἡμῶν πεπλάτυνται· 12. οὐ στενοχωρεῖσθε ἐν ἡμῖν, στενοχωρεῖσθε δὲ ἐν τοῖς σπλάγχνοις ὑμῶν· 13. *τὴν δὲ αὐτὴν ἀντιμισθίαν, ὡς τέκνοις λέγω, πλατύνθητε καὶ ὑμεῖς.

14. Μὴ γίνεσθε *ἑτεροζυγοῦντες ἀπίστοις·
τίς γὰρ *μετοχὴ δικαιοσύνῃ καὶ ἀνομίᾳ;
ἢ τίς κοινωνία φωτὶ πρὸς σκότος;
15. Τίς δὲ *συμφώνησις *Χριστοῦ πρὸς *Βελιάρ;
ἢ τίς *μερὶς πιστῷ μετὰ ἀπίστου;

nécessaire, qui lui coûte beaucoup, et vers laquelle il n'osait jusqu'ici s'acheminer que par des allusions fugitives et des approches très prudentes.

—— **B. 12.** Ce devoir ingrat. c'est de mettre l'ensemble de la communauté corinthienne, — même la majorité soumise, — en face de son ingratitude latente, qui, relâchant les liens qui l'attachaient à son père dans la foi, menace de la conduire à la décadence spirituelle. Il va en dévoiler franchement les causes, maintenant qu'il leur a crié avec tant d'émotion la façon dont il les aime.

Son cœur s'est élargi pour eux; ils n'y sont pas, doivent-ils se dire, logés dans un coin, n'y restant que par le sentiment qu'il a de ses devoirs d'apôtre, et menacés d'un oubli plus ou moins proche à mesure que d'autres ministères le distraient et l'accaparent. Ils y sont au large, sous la forme de leur être spirituel et éternel, dégagé de toutes les petites considérations humaines et personnelles qui feraient que ce ne seraient pas eux, mais un aspect contingent et transitoire d'eux-mêmes que Paul aimerait; l'amour dont il les aime, c'est la charité du Christ qui le presse (v. *supra*, v, 14-16).

Mais eux, ils ne le comprennent pas, ou pas assez; leurs cœurs ne répondent pas comme ils le devraient; Paul le sait, et le sent trop, — malgré les assurances de confiance et d'union qu'il a voulu multiplier depuis les premières lignes de cette épître. C'est qu'ils sont pleins encore de réserves mesquines et profanes qui restreignent leur faculté d'aimer le Christ. Le père ne craint pas de leur dire, et s'en plaint douloureusement.

—— **A. B. 13.** τὴν α. ἀντιμισθίαν s'explique grammaticalement comme une sorte d'apposition préalable *ad sensum* (*Bachmann, Belser*), ou comme une sorte d'« objet interne » de πλατύνθητε (*Gutjahr*), plutôt que de dire, avec *Plummer*, que Paul, dans son émotion, oublie le verbe; ἀντιμ. cfr *Rom.* I, 27.

Humble et touchante supplication à ces enfants oublieux. — Il faut de la bonne volonté pour découvrir ici, avec *Belser*, le moindre rapport à l'affaire de l'inceste et à l'effet produit par la Première Épître.

—— **A. 14-15-16.** Véritable *strophe* à six membres dont cinq sont exactement parallèles. Spécimen de la verve oratoire de Paul, avec ces interrogations multipliées. — Le vocabulaire est très spécial : ἑτεροζυγοῦντες, μετοχή, συμφώνησις, Βελιάρ, συγκατάθεσις, sont tous des *hapax legomena* dans le N. T.

ἑτεροζυγεῖν dans les LXX, *Deut.* XXII, 10, prohibition d'atteler ensemble le bœuf et l'âne; *Lev.* XIX, 19, ἑτερόζυγον; ce dernier mot, en grammaire, signifie : « décliné irrégulièrement »; ἑτερόζυξ = « dépareillé ». Le sens générique est « se mal accoupler ». Cfr les lois du *tr. Kilayim*. A cause de ζυγός, qui veut dire, non seulement « joug », mais « fléau de balance », « balance », *Théophylacte* a compris ainsi cette phrase : « Ne soyez pas trop inclinés vers les païens »; l'allusion au Kilayim est plus naturelle. — La *Vulg.* a négligé la nuance marquée par ἑτερο —.

μετοχή, ici seulement, mais cinq fois μετέχειν chez Paul, dans I *Cor.* (et 3 fois *Heb.*).

CH. VI, 11. Notre bouche s'est ouverte en face de vous, Corinthiens, notre cœur s'est dilaté. 2. Vous n'êtes pas logés à l'étroit chez nous, mais l'étroitesse est en vos entrailles! 13. Pour nous payer de retour, — je parle comme à [mes] enfants, — dilatez-vous, vous aussi!

14. Ne faites pas d'attelage disparate avec des infidèles!
Quelle participation [y a-t-il], en effet, entre justice et iniquité?
ou qu'[a] de commun la lumière avec les ténèbres?
15. et quel accord entre le Christ et Bélial?
ou quel parti [embrasse] fidèle et infidèle?

συμφώνησις : on trouve σύμφωνος I *Cor.* VII, 5 (συμφωνεῖν 6 fois N. T., *Mat.*, *Luc, Act.* et συμφωνία *Luc*, XV, 25).

Χριστῷ pour Χριστοῦ (v. 15) dans D, E, F, G, K, L, al., (*syr.*) — Au lieu de Βελιάρ on rencontre les variantes Βελιαν, Βελιαβ, en quelques textes « occidentaux », et Βελιαλ, (forme qui a dominé) dans *Tert.*, *Lucifer,* f, g, *vulg.;* encore *Berial.* Dans les apocryphes, *Jub.*, *Hen.*, *Testaments, Sibylles,* etc., Beliar est le nom du diable; ce peut être aussi celui de l'Antéchrist (*Lietzmann, Plummer, Bousset,* « Rel. des Jud. »[2], pp. 384, al.; etc.) On ne trouve pas ce nom dans la littérature rabbinique, où il y a cependant quelques interprétations haggadiques de בְּנֵי בְלִיַּעַל de l'A. T. (*Strack-Bill.*).

μερίς peut signifier « partie », « portion », ou « assistance », ou « classe », « parti ». C'est ce dernier sens qui nous paraît ici le mieux convenir. Le mot se retrouve quatre autres fois dans le N. T., mais au sens de « part » ou de « portion » (*Col.* I, 12; *Luc*, 1 fois; *Act.* 2 fois).

συγκατάθεσις du v. 16 (*Luc* XXIII, 51 : συγκατατεθείμενος τῇ βουλῇ) est un terme technique stoïcien, usité dans les papyrus au sens juridique. — ναὸς θεοῦ, cfr I *Cor.* III, 16, VI, 19, (v. notre comm., *ad loc.*); ναοί dans ℵ*, *Clem.*, al.; — ἐστε pour ἐσμεν, C, E, F, G, K, al., *vulg.*, *syr.*

La citation de la fin du v. 16 est composite, de *Lev.* XXVI, 11-12, *Ezech.* XXXVII, 27; cfr *Joh.* XIV, 23. — Pour καθὼς εἶπεν ὁ θ., on lit λέγει γάρ (cfr VI, 2) dans D, E, F, G, *Tert.*, *Aug.*, et μοι pour μου dans les mêmes témoins, al., *latins.*

B. 14-15-16. Le passage qui s'étend de VI, 14 à VII, 1, et sur lequel on a tant discuté (*infra,* Exc. XII), arrive ici d'une façon très abrupte, mais nous sommes du même avis que ces nombreux exégètes de toute école qui le jugent bien à sa place, si l'on comprend les sentiments de Paul. Cette franchise qu'il vient de montrer, il veut la pousser jusqu'au bout. Qu'est-ce en effet qui a pu causer chez les Corinthiens cette froideur dont il vient de se plaindre, et cette facilité chez un grand nombre à se laisser séduire par les murmures des intrus malveillants? N'est-ce point qu'ils redoutent un peu maintenant leur Apôtre, à cause de sa vigueur évangélique, et du souci qu'il a de les élever à la plus grande pureté de la vie chrétienne? Entraînés par le poids de la faiblesse humaine, certains groupes de fidèles aimeraient à trouver avec le milieu païen de leur cité plus d'accommodements qu'il n'en permet. De là cette gêne qui fait souffrir Paul. La visite de Titus, et la réparation du délit le plus grave (voir Exc. V et suiv.) n'ont pas réchauffé toutes les tiédeurs. On peut présumer que la Première Épître a fait cesser toute fréquentation des temples païens, et que la foi officielle (cfr *supra,* I, 24) n'est plus exposée, chez les « libéraux » eux-mêmes, à ces scandaleuses compromissions; mais beaucoup de chrétiens vivent encore à la païenne (cfr *infra,* XII, 20-XIII, 2), et comment ces médiocres, ces relâchés comprendraient-ils l'amour jaloux (*infra,* XI, 2), que saint Paul porte à leurs âmes? Déjà il les a interpellés (V, 20-21), en les conjurant de se réconcilier avec Dieu, de

16. τίς δὲ *συγκατάθεσις ναῷ Θεοῦ μετὰ εἰδώλων;
ἡμεῖς γὰρ ναὸς Θεοῦ *ἐσμεν ζῶντος· *καθὼς εἶπεν ὁ θεὸς ὅτι
« ἐνοικήσω ἐν αὐτοῖς, καὶ ἐμπεριπατήσω,
καὶ ἔσομαι αὐτῶν θεός, καὶ αὐτοὶ ἔσονταί *μου λαός ».
17. Διὸ
« ἐξέλθατε ἐκ μέσου αὐτῶν καὶ ἀφορίσθητε, λέγει κύριος, καὶ ἀκαθάρτου μὴ ἅπτεσθε·
κἀγὼ εἰσδέξομαι ὑμᾶς, καὶ ἔσομαι ὑμῖν εἰς πατέρα,
18. καὶ ὑμεῖς ἔσεσθέ μοι εἰς υἱοὺς καὶ θυγατέρας, λέγει κύριος παντοκράτωρ ».

ne pas recevoir en vain sa grâce. Il précise maintenant, il les supplie en accents très humains, en son propre nom de père aimant, après celui du Christ, d'écarter les obstacles qui s'opposent à leur confiance réciproque, parce qu'ils empêchent ou affaiblissent leur communion sur le plan où vit leur Apôtre.

Ce n'est donc pas tant contre les « intrus » et les libertins que Paul veut prémunir la communauté, puisque c'est tout d'abord aux « libertins » qu'il s'adresse pour les ramener (contre *Lütgert*) et que les « intrus » sont des gens qu'il faut plutôt faire sortir du milieu que de dire : « Sortez d'au milieu d'eux » (*infra*, v. 17). Toute l'admonestation présente est dirigée contre le contact démoralisant avec les païens eux-mêmes qui avait repris peu à peu sa nuisance. Les expressions telles que « infidèles », « iniquité », « ténèbres », « idoles », empêchent toute équivoque sur ce point.

Chercher à effacer la distinction entre chrétiens et païens dans les manières de vivre quotidiennes, c'est vouloir instituer un monde bâtard, gros de déceptions et de ruines comme les alliances de famille mal assorties. Paul, dans I *Cor.*, recommandait aux chrétiens la sociabilité, mais elle ne peut aller sans désastres jusqu'à la fusion dans les habitudes; il ne s'agit pas seulement de « mariages mixtes ». Cfr *Eph.* v, 7, où reparaîtront les mêmes termes « lumière », « ténèbres » au sens spirituel et moral, qui préludent à la mystique johannique. Le paganisme et ses mœurs, auxquelles il faudrait sacrifier, sont sous la domination du « prince de ce monde », de Bélial, — que Paul, plusieurs fois en cette épître, prend corps à corps comme l'ennemi irréductible dont les embûches se dressent partout. Les chrétiens, au contraire, considérés dans la collectivité de l'Église comme en chacune de leurs âmes régénérées, sont « le temple de Dieu » (voir I *Cor.*, notre comm. à III, 16-s., VI, 19; *Eph.* II, 21). Le vulgaire bon sens dit qu'aucun accord de fond n'est possible.

Ces injonctions rappellent celles que Paul avait dû donner des premières, dans la « lettre précanonique » (v. I *Cor.*, v, 9-s.). Les fidèles ne peuvent « sortir de ce monde », mais doivent se garder continuellement de l'esprit du monde. Dans une ville pareille à Corinthe, les dangers de repaganisation des convertis devaient renaître continuellement, et la longue absence de Paul, malgré ses lettres, avait laissé décliner la constance de chrétiens encore mal affermis. Il était urgent qu'il reprît toute son autorité.

——— **A. 17-18.** λέγει κύριος est omis K, *Tert.*, al. — ἀκαθάρτου neutre (*Chrys.*) — Ces versets sont encore strophiques, mais du seul fait du parallélisme hébreu. La citation est encore faite de réminiscences diverses ; voir *Is.* LII, 11, *Jer.* LI, 45, *Ezech.* XX, 34, 41, cfr *Apoc.* XVIII, 4; et, pour le second verset, II *Sam.* VII, 14, *Is.* XLIII, 6 (« fils » et « filles »), *Jer.* XXXI, 9, XXXII, 38, *Osée,* I, 10, *Amos* (LXX), IV, 13, *Sophonie,* III, 20 (LXX) — παντοκράτωρ, épithète de Dieu, fréquent dans l'A. T., cfr *Apoc.*, 9 fois; pour tout le membre de phrase, cfr II *Sam.* VII, 8, dans les LXX.

B. 17-18. Paul prescrit aux croyants de sortir, non du monde de leurs concitoyens, où ils doivent au contraire agir comme un ferment, mais du milieu moral

16. et quel accommodement entre le temple de Dieu et les idoles?
Car nous sommes, nous, le temple du Dieu vivant; ainsi que Dieu l'a dit :
« J'habiterai au milieu d'eux et j'y circulerai,
et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple »,
17. C'est pourquoi
« Sortez du milieu d'eux et mettez-vous à part, dit le Seigneur, et ne touchez pas à [ce qui est] impur;
et moi je vous accueillerai, et je serai pour vous le Père,
18. et vous serez, vous, pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant ».

corrupteur, cfr *Eph.* v, 11 ; ce précepte de l'A. T., de ne rien toucher d'impur, est transporté dans le domaine éthique. Car ils sont fils, et « filles » de Dieu. Ce n'est pas un hasard, observent plusieurs exégètes, si Paul a pensé ici à *Isaïe* XLIII, 6; un des soucis des évangélistes était de relever les femmes, si faciles à égarer dans cette triste Corinthe; dans le Seigneur, « il n'y a plus ni homme, ni femme ».

——— **A. Ch. VII, 1.** ἀγαπητός est une tendre appellation, rare chez saint Paul (deux fois I *Cor.*, 1 fois *Rom.*, 2 fois *Phil.*) — μολυσμός, hap. leg. dans le N. T.; mais μολύνειν I *Cor.* VIII, 7 et deux fois *Apoc.* — *Schmiedel* prend arbitrairement μολ. σαρκός pour une interpolation; c'est afin de ne pas faire πνεύματος, comme pourtant la construction y invite, dépendant de μολυσμοῦ; pour cette raison, *Marcion* avait changé πνεύματος en αἵματος (*Tertullien,* « Adv. Marc., » v, 12). Quelques exégètes, toujours pour de faux motifs doctrinaux, veulent faire du génitif πνεύματος le régime non de μολ., mais de ἁγιωσύνην (καθαρ. ε. ἀπὸ π. μολυσμοῦ σαρκός, — καὶ πνεύματος ἐπιτελοῦντες ἁγιωσύνην), construction qui ne serait pas rigoureusement inadmissible, mais qui introduirait une coordination irrégulière et bien inutile du participe ἐπιτ. avec le verbe fini καθαρίζωμεν. V. *infra,* à **B** (1).

B. Ch. VII, 1. Toute la discussion finit par un tendre appel; ces tièdes et ces pécheurs que Paul nomme ses « bien aimés » doivent comprendre que, dans ses reproches, l'amour et la pitié l'emporteut beaucoup sur l'indignation. Qu'ils se rappellent les promesses prophétiques leur annonçant qu'ils seront fils et filles de Dieu; ce qui s'est réalisé en ces « jours de salut » (*supra,* VI, 2). Qu'ils cessent de souiller leur chair et leur esprit, c'est-à-dire leur corps et leur âme, et qu'ils travaillent avec clairvoyance et énergie, dans la crainte de Dieu (*supra,* v, 9-11) à l'œuvre de leur sanctification.

Ce passage si limpide trouble les théoriciens qui veulent gnosticiser ou trop helléniser l'enseignement de Paul, et lui imputer un dualisme où la « chair » serait irrémédiablement mauvaise, donc impossible à purifier, et l'« esprit » un élément essentiellement divin, donc impossible à souiller. Aussi il en est qui suppriment les mots embarrassants; Marcion en avait changé un (v. *supra,* **A**). *Lietzmann, Reitzenstein,* d'autres, chercheraient des sens exceptionnels à donner ici aux termes en cause. *Windisch* pourtant reconnaît que les acceptions présentes de σάρξ et de πνεῦμα ne sauraient être dites étrangères à la terminologie paulinienne; σάρξ peut avoir, dit-il, un sens neutre, équivalent à σῶμα, et il rappelle I *Cor.* VII, 34 : ἁγία καὶ τῷ σώματι καὶ τῷ πνεύματι. Sur les significations très variables de πνεῦμα, voir notre EXCURSUS V dans le

(1) *L'Ambrosiaster* semble n'avoir pas lu καί entre σαρκός et πνεύματος, ce qui ferait une phrase régulière par le rattachement de πν. à ἁγ.; mais aucun texte grec à nous connu n'a plus cette forme.

CH. VII, 1. Ταύτας οὖν ἔχοντες τὰς ἐπαγγελίας, ἀγαπητοί, καθαρίσωμεν ἑαυτοὺς ἀπὸ παντὸς *μολυσμοῦ *σαρκὸς *καὶ πνεύματος, ἐπιτελοῦντες ἁγιωσύνην ἐν φόβῳ Θεοῦ.

2. Χωρήσατε ἡμᾶς· οὐδένα ἠδικήσαμεν, οὐδένα ἐφθείραμεν, οὐδένα ἐπλεονεκτήσαμεν. — 3. Πρὸς κατάκρισιν οὐ λέγω· προείρηκα γὰρ ὅτι ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν ἐστε εἰς τὸ συναποθανεῖν καὶ συνζῆν.

4. Πολλή μοι παρρησία πρὸς ὑμᾶς, πολλή μοι καύχησις ὑπὲρ ὑμῶν· πεπλήρωμαι τῇ παρακλήσει, ὑπερπερισσεύομαι τῇ χαρᾷ ἐπὶ πάσῃ τῇ θλίψει ἡμῶν.

commentaire de I *Cor.;* ici il veut simplement dire « âme ». Les deux substantifs dit *Bachmann*, sont à prendre au sens psychologique, non éthique. Ce n'est point rare, cfr I *Cor.* v, 3, plus bas II *Cor.* VII, 5 (σάρξ = toute l'existence sensible, v. *infra*), *Gal.* II, 20, *Col.* II, 5 (τῇ σαρκὶ ἄπειμι, ἀλλὰ τῷ πνεύματι σὺν ὑμῖν εἰμι), etc. Σάρξ est l'équivalent de σῶμα plus d'une fois, par exemple I *Cor.* XV, 39-ss.; et il est question de conserver dans l'intégrité « l'esprit, l'âme et le corps » (donc tous les trois sont corruptibles) I *Thess.* v, 23. De même *Epictète* recommandait de « ne pas souiller le dieu intérieur ». Ainsi « chair » ne signifie pas toujours « nature corrompue », ni « pneuma » l'Esprit divin ou l'esprit sanctifié.

——— **A. 2.** Χωρήσατε : ce mot est évidemment choisi par réminiscence de στενοχωρεῖσθε de VI, 12 (*Théodoret*). Au sens transitif, le verbe χωρεῖν veut dire « faire de la place à » quelque chose, « avoir un espace suffisant pour contenir » quelque chose. La *Vulgate* l'a rendu par « *capite* »; ce qui est bien compris en substance, mais ne rend pas assez la nuance d'« élargissement ». Paul a dit que leur cœur était rétréci, et ne peut donc contenir un amour répondant au sien, qui s'est dégagé des limites de la vie terrestre; il leur demande de le comprendre avec cette largeur d'affection qui convient à la « nouvelle créature » (v, 17). — οὐδένα ἐφθείραμεν est omis en quelques minuscules. — Le quadruple asyndeton de ce verset augmente la vivacité de l'expression. — πλεονεκτεῖν, rare dans les LXX; et, dans le N. T., propre à Paul, 4 fois II *Cor.* et I *Thess.* IV, 6; πλεονέκτης 3 fois I *Cor.* et 1 fois *Eph.*, πλεονεξία 10 fois dans le N. T., dont six fois chez Paul, IX, 5, puis *Rom.*, *Eph.*, *Col.*, I *Thess.*.

B. 2. Paul se prépare visiblement à dire des choses plus délicates encore, — parce qu'elles touchent à des questions très personnelles. Dans cette nouvelle prière perce une anxiété. Qu'ils le comprennent avec une largeur vraiment spirituelle, et ne lui prêtent aucune arrière-pensée. Jamais il n'a apporté dans ses rapports avec eux rien de mesquin ni de répréhensible, comme il l'a déclaré déjà ch. IV, v. 2 (v. *supra,* cfr I *Thess.* II, 3); et on doit bien le savoir. Il n'a véritablement nui à personne causé la ruine de personne, il n'a circonvenu personne pour ses intérêts particuliers. C'est la première fois que Paul fait allusion à des soupçons exprimés contre son désintéressement; il y reviendra au ch. VIII et dans les quatre chapitres de la fin. Sans doute il savait par Titus que ses adversaires faisaient courir de ces méchants bruits contre lui; et déjà, beaucoup de commentateurs le croient, il, rétorque implicitement ces accusations contre ceux qui les ont portées.

On dirait donc qu'il va commencer l'apologie précise de sa conduite pratique à Corinthe; mais elle sera en fait réservée aux chapitres X-XIII. Il en est encore aux mouvements d'approche; ce sont des demi-mots qui lui échappent, — de plus en plus menaçants, à la vérité.

——— **B. 3.** Mais il se ressaisit, comme s'il avait peur que les griefs auxquels il vient de faire allusion, les Corinthiens n'aillent croire qu'il les a contre eux tous, — tandis qu'il pensait seulement à « quelques-uns » (v. *infra,* ch. X, 2). Il a donc hâte de rassurer la communauté, la majorité, contre les menaces qui perçaient dans le ton du verset 2. Non , il n'entend pas les condamner en bloc, si même il condamne à

CH. VII, 1. Telles étant les promesses que nous possédons, très aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant de nous rendre saints, dans la crainte de Dieu.

2. Comprenez-nous avec largeur; nous n'avons traité injustement personne, nous n'avons causé de perte à personne, nous n'avons exploité personne. — 3. Ce n'est pas pour vous condamner que je dis [cela]; car je l'ai déjà dit, vous êtes dans nos cœurs, unis pour la mort et la vie.

4. Grande est mon assurance en face de vous, grande est la gloire que je tire de vous; me voici rempli de réconfort, la joie déborde en moi par-dessus toute notre affliction.

fond personne. Il les aime trop pour cela, il le leur a dit, et c'est « à la vie, à la mort ». Cette expression courante dans les chaudes déclarations d'amitié ne rend d'ailleurs pas tout le sens qu'y met le cœur de Paul; cette *mort* et cette *vie* (remarquer l'ordre des mots), ce sont celles du Christ, auxquelles le père et les fils participent (v. *supra,* VI, 12), et qui sont le type et la règle suprêmes de l'amour.

——— A-B. 4. Πολλή... πολλή, encore des propositions elliptiques; ἐστιν est ajouté après ὑμᾶς dans D*, E, « est » après « fiducia » dans *vulg*.

Paul s'est donc retenu, il s'est dit que le moment n'est pas venu encore de s'en prendre directement à ses détracteurs, — qui ne perdront rien pour attendre. Les dispositions de cette âme mouvementée paraissent même changer brusquement; il ne pense plus, ou ne veut plus penser pour l'instant, qu'au succès de la récente mission de Titus, qui a dissipé son souci le plus pressant, et l'a même rempli d'une joie sincère, en lui montrant qu'il peut compter, pour les choses qui lui restent à accomplir, sur la confiance et la soumission rétablies dans l'ensemble de l'église corinthienne. Dans la péricope qui va suivre, où il reprend le récit interrompu à la fin du ch. II par la grande « digression » sur l'apostolat, il se laissera aller tout entier à ce sentiment réconfortant.

Toute l'Épître est faite de pareils contrastes. Les âmes humaines, surtout des âmes vivantes et riches comme celle de saint Paul, sont plus compliquées qu'idées et théories logiques.

EXCURSUS XII. — LA PÉRICOPE VI, 14-VII, 1, EST-ELLE AUTHENTIQUE? — N'A-T-ELLE PAS ÉTÉ DÉPLACÉE?

Nous n'avons pas dissimulé que l'éloquente apostrophe qui va de VI, 14 à VII, 1 surprend à la première lecture, et par la place qu'elle occupe, et par son caractère intrinsèque, soit pour le contenu, soit du côté de la langue. Si on la supprimait, il y aurait une suite parfaite entre VI, 12, 13 et VII, 2 (VI, 12 στενοχωρεῖσθε... 13. ὡς τέκνοις λέγω, πλατύνθητε.... VII, 2. Χωρήσατε ἡμᾶς, etc.). Dans le contexte, il n'est question de paganisme ni avant ni après. La prescription, donnée avec une certaine violence, de fuir les païens, paraît contredire à la tolérance que Paul a prônée dans son épître antérieure, quand il reconnaissait que ses néophytes étaient obligés de les fréquenter sous peine de quitter ce monde terrestre (I *Cor.* V, 9-sss.) et qu'il leur permettait, comme une chose toute naturelle, d'accepter des invitations à la table des gentils (X, 27-sss.), et qu'il enjoignait même de ne pas rompre les mariages déjà contractés entre baptisés et

infidèles (I *Cor.* VII, 12-14). Joignons à tout cela le fait que ces *six* versets ne contiennent pas moins de six mots (sans compter παντοκράτωρ, qui est d'une citation), qui ne se retrouvent nulle part ailleurs dans les épîtres, et que la doctrine même soulève des problèmes aux yeux de certains exégètes.

Il n'est pas loisible de dédaigner ces difficultés externes et internes. Elles expliquent qu'on ait cru la tradition diplomatique (unanime dans tous les témoins) en défaut pour l'insertion de ce morceau dans la IIe aux Corinthiens, — ou du moins pour son insertion à cette place de notre épître, — et que l'on ait recouru à telle ou telle des hypothèses que voici :

A. Le passage est une *interpolation,*

a) soit qu'il doive son origine à une autre main que celle de saint Paul ;

b) soit qu'il ait été pris d'une autre lettre de l'Apôtre.

B. Le passage appartenait bien dès l'origine à II *Cor.,* mais il a subi un *déplacement.*

Examinons ces hypothèses, classées ainsi en ordre de radicalisme descendant.

Nous avons déjà montré comment, sans en tenir compte, on peut justifier la tradition diplomatique.

* * *

A. Hypothèses de l'interpolation.

a) La théorie d'une *origine non paulinienne* fut soutenue par des auteurs assez nombreux, mais dont l'opinion date déjà beaucoup. C'était *Schrader* le premier (1835), puis *H. Ewald, Holsten,* les Hollandais *Straatman, Rovers, Michelsen, Baljon,* puis *Renan, Halmel,* etc. Leurs arguments étaient sans valeur. Ainsi *Straatman* juge que l'esprit étroit du morceau n'est pas paulinien ; *Baljon,* que c'est une interpolation catholique, à cause de la recommandation de se sanctifier par les œuvres (ἐπιτελοῦντες ἁγιωσύνην) ; *Holsten,* puis *Schmiedel* et *Meyer-Heinrici,* que celle de « ne pas souiller la chair » ne peut rentrer dans la doctrine de Paul ; *Krenkel* trouve des ressemblances suspectes avec la *Ia Clementis ; Halmel, Völter,* avec l'*Epître de Barnabé.* Toutes ces préventions antihistoriques de libéraux et de radicaux n'ont pas besoin d'être réfutées une fois de plus. Le seul appui que pourrait trouver la thèse est dans la surabondance des hapax legomena ; mais il n'en est pas un qui n'ait de l'affinité avec des mots plus courants de la terminologie paulinienne (v. *supra,* à **A 14**), excepté « *Beliar* », qu'il n'est pas étrange de voir ici opposé au Christ, sous la plume d'un auteur élevé dans le judaïsme et connaissant les apocalypses. La multiplication des questions oratoires, qui reviennent toutes au même, portait l'Apôtre à chercher des synonymes variés dans son riche vocabulaire. Et d'ailleurs le nombre des hapax légomènes est encore bien plus grand dans les *Epîtres de la Captivité* (toutes authentiques, même *Ephésiens*) ; il y en a là plusieurs douzaines. — Bref, ni la critique textuelle, ni le style, ni l'ensemble de la théologie de saint Paul ne suggèrent rien contre l'authenticité paulinienne (*Bachmann*).

b) Plus spécieuses sont les théories qui cherchent *dans un autre écrit de*

Paul lui-même l'origine du texte « interpolé ». Aussi sont-elles de nos jours plus en faveur.

La péricope forme un tout très bien construit, c'est un beau spécimen d'une prédication de pénitence. Or beaucoup de critiques ont été frappés de l'analogie de son contenu avec le sujet de la « lettre précanonique », tel qu'il faut le présumer d'après I *Cor.* v, 9-ss. Là aussi il s'agissait de mettre un terme aux rapports avec les païens, et cette lettre devait être pressante et éloquente, avec des préceptes de forme si catégorique que les lecteurs aient pu se tromper sur leur portée exacte, et n'y pas voir de nuances. Il en est entièrement de même ici, pour peu qu'on isole le morceau. Une phrase comme « Sortez du milieu d'eux » évoque même directement le souvenir de I *Cor.* v, 10 : « Autrement vous devriez sortir du monde », qui a l'air d'être une allusion rectificatrice à ces premiers mots. On a même dit (cfr *Windisch*) — ce que rien d'ailleurs ne justifie le moins du monde — que vi, 16 introduisait comme une nouveauté la doctrine du « temple » spirituel qu'est l'Église, et pouvait donc être tenu pour antérieur à I *Cor.* iii, 16-s., où cet enseignement est rappelé, comme bien connu (οὐκ οἴδατε...). Ainsi *Hilgenfeld, Sabatier, Pfleiderer, Lisco, Clemen, Bacon, D. Smith, Moffatt, A. Barth, von Dobschütz,* et d'autres (dont on trouvera mention chez Windisch, p. 18), jusqu'à *Meyer-Heinrici* et *Schmiedel* pour vi, 14-18, considèrent le morceau (en tout, ou dans sa première partie) comme un fragment heureusement conservé de la lettre précanonique, et inséré, on ne sait trop comment ni pourquoi, à cet endroit de II *Cor.*

D'après un autre système, c'est de la *première lettre canonique* qu'il proviendrait. *Hausrath* le placerait après l'interdiction des banquets sacrificiels (I *Cor.* x, 22); et *Blass* a voulu expliquer comment la transposition a pu se faire. *Ewald* (1857) la tenait pour possible. *Pfleiderer* propose une place après I *Cor.* vi (condamnation des péchés charnels), où Paul parle du « temple de l'Esprit-Saint ».

D'autres, qui divisent notre épître en plusieurs lettres, ont cru le morceau transposé de l'apologie des Quatre Chapitres, et *J. Weiss* de sa « lettre A » (v. *infra*).

Bachmann lui-même, en sa troisième édition, se résigne à attribuer la péricope à quelque autre écrit paulinien, qu'il ne peut déterminer.

Toutes ces hypothèses ne manquent pas, nous le reconnaissons, d'arguments plus ou moins vraisemblables. Mais, comme rien ne les justifie dans la tradition diplomatique, il faudrait, pour les admettre, que la place de vi, 14-vii, 1, ne pût être expliquée après vi, 13; nous avons vu qu'elle peut l'être (comm., *supra*). *Lietzmann,* qui soutient la même opinion que nous, met en garde, avec bon sens et humour, contre l'hypothèse « de feuilles volantes transposées qui se seraient choisi des lieux de repos si étranges dans le Nouveau Testament ». Au reste, les textes de nos lettres avaient dû être livrés à Corinthe sur des rouleaux de papyrus, ce qui rendait la séparation en fragments plus difficile; on n'est pas autorisé à croire que les chrétiens se servaient de codex de papyrus à feuillets distincts avant le deuxième siècle, époque où le texte des manuscrits de chaque épître de Paul avait chance d'être suffisamment bien fixé pour qu'un accident arrivé à quelque « codex » ne risquât guère d'altérer la transmission générale d'une épître et d'influer sur tous les manuscrits du ive siècle et des suivants (v. notre comm. de I *Cor.,* p. lxxxiii-ss.).

*
* *

B. Hypothèses d'un dérangement dans le texte de II Cor.

La même observation vaut contre le dernier genre de théories, selon lesquelles notre morceau serait simplement *déplacé,* d'un autre endroit de la même épître. Ce sont les plus séduisantes, mais elles ne s'imposent pas non plus.

Après avoir rappelé que *Joh. Weiss* (v. INTR. p. LXXIX-s., et notre comm. de I *Cor.,* INT., p. LXXXI-s.) divise l'ensemble des lettres aux Corinthiens en trois épîtres, construites en un ordre très différent du canonique, et place notre fragment dans sa lettre A, avec une partie de I *Cor.* (cfr également *Goguel,* ibid.), et ne faisant que mentionner les opinions d'*Emmerling* (1823), qui y voyait une addition de la propre main de Paul, et de *Toussaint,* qui le considère comme une note marginale de l'Apôtre (solutions qui trancheraient mal la difficulté, puisque l'Apôtre alors lui-même n'en aurait pas regardé le contenu comme si « hétérogène » au reste), nous examinerons spécialement la théorie de *Windisch,* qui a pour elle le plus de vraisemblances apparentes.

Windisch juge que ces lignes si bien stylisées ne peuvent avoir été mises par Paul en un contexte si différent par un manque d'habileté littéraire. Il faut donc qu'elles aient été déplacées. Il propose de rétablir l'ordre de la manière qui suit :

v, 14-VI, 2 (ministère de la Rédemption, et exhortation à profiter des jours du salut); puis immédiatement, ou après quelques mots perdus, la suite de l'exhortation, VI, 14, μὴ γίνεσθε... jusqu'à VII, 2; ensuite VI, 3-10 (avec chute probable de quelques paroles de transition), qui décrivent la vie irréprochable des apôtres. — A moins, ajoute-t-il, que VI, 3-10 n'ait été placé originellement entre v, 13 (...εἴτε σωφρονοῦμεν, ὑμῖν) et v, 14 (ἡ γὰρ ἀγάπη τοῦ Χριστοῦ..).

Ces combinaisons donneraient en effet une suite d'idées bien logique et bien raisonnable. Reste à savoir si le mouvement n'y perdrait rien de sa fougue admirable, et de sa variété suggestive. Est-ce que Paul, d'ailleurs, se préoccupait tant de développements logiques, surtout dans cette lettre? Est-ce qu'il ne serait pas plus critique de retrouver ici quelque chose de ces séries parallèles, a-b..., a'-b'... dont *Joh. Weiss* a fort pertinemment fixé la loi (v. comm. de I *Cor.* INTR. p. XVII, al.)? Enfin toute la tradition textuelle est unanime contre ces recombinaisons; pourquoi, quand et comment se seraient-elles faites? Rappelons-nous l'ironie savoureuse de *Lietzmann.* Au reste, *Windisch* reconnaît qu'une simple « interversion de feuilles » ne peut être l'explication suffisante du changement, attendu que VI, 3-10 et VI, 14-VII, 1, ne sont pas des textes de même longueur. Puis (ce qui serait pourtant moins grave), W. se trouve embarrassé par προείρηκα de VII, 3, qui, dans sa théorie, paraîtrait trop rapproché de VI, 12, auquel il semble renvoyer (nous donnons ce dernier trait comme un spécimen des convenances classiques qu'on voudrait exiger de Paul!)

*
* *

La thèse de l'authenticité et de l'ordre inaltéré nous semble donc résister à tous ces essais de correction. Le morceau VI, 14-VII, 1 a bien toujours été partie

intégrante de II *Cor.*, et toujours occupé la même place. Il n'y a pas à soutenir cette thèse que des apologistes de l'intégrité à tout prix, mais, en dehors de presque tous les catholiques, c'est encore *Weizsäcker, Jülicher, Zahn, Klöpper, Schnedermann, Kühl, Plummer, Menzies, Lietzmann, Bousset, H. D. Wendland,* etc. On voit très bien, si l'on cherche, comment la péricope en question, au lieu d'interrompre la pensée du contexte, la prolonge, comme dit *Menzies,* de la manière la plus efficace (voir le commentaire, *supra*).

[Voir commentaires de EWALD, « Sendschreiben » (1857), KLÖPPER (1874), MEYER-HEINRICI, SCHMIEDEL, BACHMANN, PLUMMER, LIETZMANN, KÜHL, BOUSSET, WINDISCH, TOUSSAINT, CORNELY, MENZIES, MOFFATT, H. D. WENDLAND, SICKENBERGER, GUTJAHR et les catholiques récents; — le commentaire d'EMMERLING (1823), les Introductions de HILGENFELD, p. 289, d'A. BARTH (3e éd. p. 44), de ZAHN (3e éd. I, pp. 248-ss.), de JÜLICHER (5e éd. p. 81-s.), de B. W. BACON, de GOGUEL, de SCHAEFER-MEINERTZ, « l'Hist. des livres du N. T. » de JACQUIER, etc.; — K. SCHRADER, « Paulus », IV, p. 300 (1835); HOLSTEN, « Bedeutung des Wortes Sarx » (1855); « Einl. in die Korintherbriefe » dans « Zeitschr. für wissenschaftliche Theologie » (1901); HAUSRATH, « Zeitgeschichte... », III, 2e éd. p. 302; cfr « Der Vier-Kapitelbrief... » (1870); HALMEL, « Der Vierkapitelbrief... » (1894); LISCO, « Die Entstehung des 2ten Korintherbriefes » (1896); PFLEIDERER, « Das Urchristentum », I, 2e éd., p. 134; von DOBSCHÜTZ. « Urchristliche Gemeinden », pp. 29, 45; BLASS, « Textkritisches zu den Korintherbriefen » (1906); JOH. WEISS, comm. de I *Cor.*, p. XLI, et « Das Urchristentum », p. 271; STRAATMAN, « Kritische Studiën over de Ie brief van Paulus aan de Korinthiërs », I (1863); ROVERS, « Neutestamentlische letterkunde, I (1876); MICHELSEN, Theolog. Tijdschrift (1876), p. 81; BALJON, « Tekst d. Brieven van Paulus » (1884); VÖLTER « Paulus und seine Briefe » (1905); KRENKEL, « Beiträge zur Aufhellung der Geschichte und der Briefe des Paulus » (1890); — RENAN, « Saint Paul »; A. SABATIER, « L'Apôtre Paul »; D. SMITH, « Paul » (1919); CLEMEN, « Paulus », I, pp. 77-s., II, p. 202. Etc.]

C. — Reprise et fin du récit de Paul. La confiance que la mission de Titus a rétablie (Ch. vii, 5-16).

Int. — *C'est ici la fin d'une première section de la Deuxième aux Corinthiens; mais il faut se garder de croire que ce soit la fin d'une lettre. Le verset 16 ne met pas un point final; il annonce au contraire de nouvelles communications qui, de la part de l'Apôtre, exigeront quelque courage* (θαρρῶ). *Il y a encore bien des choses en suspens.*

Nous avons constaté le redressement, vraiment pathétique, qui s'opérait dans les dispositions de Paul au verset 3. Sur le point d'entrer dans une série de graves reproches, et de repousser d'odieuses calomnies, il a craint que la communauté n'aille se méprendre sur le vrai fond de ses sentiments; ils sont pour elle tout à la mansuétude, au désir ardent de voir reprendre l'intimité des anciens jours, — résultat qui est encore loin d'être acquis.

Or, Titus est revenu porteur d'excellentes nouvelles, concernant l'objet spécial de sa délégation. La communauté corinthienne, dans la personne de ses chefs et prise en bloc, vient de faire acte d'obéissance à propos de ce fameux délit (v. *ch. II*) *qu'elle avait jusque-là nonchalamment toléré. L'Apôtre, qui devait tout d'abord, avant de passer aux mesures décisives de réforme, rétablir sa pleine autorité morale, n'a qu'à se féliciter, sincèrement et ardemment, du grand pas qui vient d'être fait ainsi vers ce but. Il ne veut plus penser qu'à cela, parler que de cela, la liquidation de l'affaire douloureuse* (πρᾶγμα *du v. 11*). *Puisque l'église, dans l'ensemble, s'y est prêtée de tout cœur, c'est donc que l'obéissante confiance n'était pas détruite, et qu'elle s'est réveillée. Paul le constate avec le plus grande joie, ce succès a renouvelé son courage; il voit qu'il peut maintenant dire à ses Corinthiens tout ce qu'il leur est nécessaire d'entendre.*

Dans l'épanchement le plus affectueux, il reprend ce récit qu'il avait laissé au v. 13 du ch. II, où nous le voyions partir vers la Macédoine, fort inquiet du retard de Tite à venir le rejoindre. La rencontre s'est enfin produite; et alors quel soulagement, quel bonheur!

Les allusions aux malentendus du passé, dissipés désormais pour ce qui était le plus urgent, achèvent de prouver l'existence de la fameuse « lettre intermédiaire », *et la différence radicale entre le* délit *qui l'occasionna et la vieille histoire de* l'incestueux *dans I* Cor. *V.* (*Voir* supra *les* Excursus *III à VI*).

Nous avons vu comment ce nouveau développement se rattache spontanément (v. supra, *VII, 2-4*) *à la grande et passionnée « digression » sur l'apostolat. C'est donc encore par excès de logique abstraite que* Windisch *voudrait en faire non la reprise, mais la continuation immédiate de II, 1-13* (*avec l'observation, d'exactitude douteuse, que II, 14 suivrait très convenablement VII, 16*). *Il trouve « possible » aussi l'hypothèse qu'une suite II, 14-VII, 4, ait été originellement la première partie d'une grande apologie dont I, 12-II, 13; VII, 5-16, formeraient la deuxième. Tous ces remaniements sont bien inutiles. Au moins* W. *reconnaît-il* (*contre* Lisco, Schnedermann), *que II, 1-13 et VII, 5-16 appartiennent bien à une même lettre, vu que la seconde péricope* (*qu'il désigne par A III*) *n'est pas un « doublet », mais la continuation et le complément, avec de nouveaux points de vue, de la première* (*A I*). *S'il croit à une transposition, c'est à l'intérieur d'A, les sept premiers chapitres; il n'admet pas l'opinion de* Weiss, Loisy *et* Couchoud (*celui-ci dans RHR, 1923, pp. 8-34*), *qui veulent joindre cette apologie à la prétendue « lettre des Quatre Chapitres » X-XIII.*

En réalité on ne voit guère — de l'aveu même de Windisch, *— comment toutes ces transpositions auraient pu se faire; et la reprise du récit, à VII, 5-16, on verra très bien qu'elle est à sa place, car elle prépare à la fois les chapitres immédiatement suivants, VIII et IX, d'une part, et les chapitres X-XIII de l'autre (v.* infra*).*

Ch. vii, 5. Καὶ γὰρ ἐλθόντων ἡμῶν εἰς Μακεδονίαν οὐδεμίαν *ἔσχηκεν ἄνεσιν ἡ *σὰρξ ἡμῶν, ἀλλ' ἐν παντὶ *θλιβόμενοι· ἔξωθεν μάχαι, ἔσωθεν φόβοι. 6. Ἀλλ' ὁ παρακαλῶν τοὺς ταπεινοὺς παρεκάλεσεν ἡμᾶς ὁ θεὸς *ἐν τῇ παρουσίᾳ τοῦ Τίτου· 7. οὐ μόνον δὲ ἐν τῇ παρουσίᾳ αὐτοῦ, ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ παρακλήσει ᾗ παρεκλήθη ἐφ' ὑμῖν, *ἀναγγέλλων ἡμῖν τὴν ὑμῶν *ἐπιπόθησιν, τὸν ὑμῶν ὀδυρμόν, τὸν ὑμῶν ζῆλον ὑπὲρ ἐμοῦ, ὥστε με *μᾶλλον χαρῆναι.

Ch. vii, 5. Et en effet, depuis notre arrivée en Macédoine, notre chair n'a eu aucune détente, mais [nous avons été] affligés en tout; combats au dehors, craintes au dedans. 6. Mais Celui qui réconforte les humiliés, Dieu, nous a réconfortés par l'arrivée de Titus; 7. non seulement par son arrivée, mais aussi par le réconfort dont il a été réconforté en ce qui vous regarde, [lui qui revenait] nous annoncer votre ardent désir, votre plainte, votre zèle pour moi, — au point que, en moi, la joie l'a emporté.

A. Ch. VII, 5-6. οὐδ. ἔσχηκεν ἄνεσιν ἡ σὰρξ ἡμῶν, cfr ii, 13, οὐκ ἔσχηκα ἄνεσιν τῷ πνεύματί μου; il est évident que σάρξ et πνεῦμα, en ces deux passages, sont pris dans l'acception psychologique, et non morale (cfr *supra*, vii, 1); ici σάρξ signifie la nature humaine passible (1). — θλιβόμενοι, encore un participe pour un mode personnel. — ἐν τῇ παρουσίᾳ : sorte d'ἐν instrum. exprimant aussi la coïncidence.

B. Ch. VII. 5-6. Au v. 4 de ce chapitre, Paul vient de parler de ses afflictions du moment, que surmonte la joie qui lui est venue de Corinthe. Ces peines éprouvées n Macédoine, et qui ne lui laissaient aucun répit, qui durent même encore, semble-t-il (ἔσχηκεν parfait, non au sens apparemment aoristique de ii, 13; cfr *supra,* ii, 15 et *infra,* viii, 2), sont des « combats » qu'il fallait soutenir contre les infidèles réfractaires, païens de Philippes ou d'ailleurs, Juifs hostiles de Thessalonique, pour qui le parfum du Christ était une « odeur de mort » (ii, 15); les craintes venaient de toute part, et de Corinthe aussi en partie. L'Apôtre se sentait dans un état d'humiliation profonde, presque écrasé par les difficultés (alternant malgré tout avec de grands succès, voir *supra*, ii, 14-ss. et *infra,* viii, 1-ss.), quand l'arrivée impatiemment attendue de Titus est venue lui apporter le plus puissant des réconforts.

——— **A. 7.** ἀναγγέλλων : encore un participe au lieu d'un verbe fini, et en anacoluthe, puisque cette action d'annoncer ne coïncidait pas avec le temps indiqué par παρεκλήθη. — ἐπιπόθησιν, cfr *infra* au v. 11 et ἐπιποθοῦντες du ch. v, v. 2, ἐπιποθούντων du ch. ix, v. 14. — μᾶλλον χαρῆναι : l'adverbe μᾶλλον signifie-t-il que Paul s'est réjoui « plus encore » à cause du rapport de Titus (*Plummer, Belser,* al.)? Plutôt il marque l'opposition entre l'impression qu'il a produite sur Paul et les dispositions à la tristesse où il était auparavant, d'après le v. 5 (*Windisch*); c'est la joie qui l'a emporté.

(1) *Lietzmann*, encore assez mordant, dit que si vii, 5, avec pareille acception de σάρξ, se trouvait à quelque place incommode pour les exégètes, ou dans une autre lettre, cette différence d'expression avec ii, 13 deviendrait pour beaucoup un argument capital contre l'authenticité.

8. Ὅτι εἰ καὶ ἐλύπησα ὑμᾶς ἐν τῇ ἐπιστολῇ, οὐ μεταμέλομαι, εἰ καὶ μετεμελόμην. *Βλέπω γὰρ ὅτι ἡ ἐπιστολὴ ἐκείνη εἰ καὶ πρὸς ὥραν ἐλύπησεν ὑμᾶς... 9. *νῦν χαίρω οὐχ' ὅτι ἐλυπήθητε, ἀλλ' ὅτι ἐλυπήθητε εἰς μετάνοιαν· ἐλυπήθητε γὰρ *κατὰ Θεόν, *ἵνα ἐν μηδενὶ ζημιωθῆτε ἐξ ἡμῶν. 10. Ἡ γὰρ κατὰ Θεὸν λύπη μετάνοιαν εἰς σωτηρίαν *ἀμεταμέλητον *ἐργάζεται· ἡ δὲ τοῦ κόσμου λύπη θάνατον κατεργάζεται.

11. Ἰδοὺ γὰρ αὐτὸ τοῦτο τὸ κατὰ Θεὸν λυπηθῆναι *πόσην κατειργάσατο ὑμῖν σπουδήν,

B. 7. Grand fut le soulagement de Paul en retrouvant Tite. Il l'aurait été dans tous les cas, mais les nouvelles qu'apportait le délégué étaient si bonnes dans l'ensemble, que l'Apôtre en oublia jusqu'aux difficultés locales, et se livra entièrement à la joie. Les Corinthiens, apprit-il, avaient manifesté le plus vif désir de lui plaire et de le revoir, il s'étaient plaints de sa froideur apparente et des soupçons qu'il avait pu concevoir contre leur fidélité, ils avaient obéi avec zèle à ses instructions. Bref, la communauté comme telle paraissait tout à fait venue à résipiscence (Voir les Exc. II-VI). *Plummer* fait ressortir délicatement le tact de saint Paul, qui attribue le surcroît de sa joie à celle que les Corinthiens ont su donner à Titus, — ce qui est certainement flatteur pour leurs sentiments, — et non en termes directs à la cessation de ses propres anxiétés à l'égard de leurs dispositions, naguère si douteuses.

——— A. 8. δέ ajouté après εἰ[2] dans B; — γάρ omis après βλέπω dans B, D*, *sah. Ambr*[r]. — Après βλέπω (on ne trouve βλέπων dans aucun témoin grec à nous connu), la construction est brouillée; il faut admettre une anacoluthe, le sujet ἡ ἐπιστ. n'étant suivi d'aucun verbe, et un changement de construction après ἐλυπ. ὑμᾶς; la *vulg.* a traduit βλέπω par le participe « *videns* », et mis « *etsi ad horam* » en parenthèse, simplement, semble-t-il, pour avoir une traduction plus coulante. Admettre une de ces anacoluthes si fréquentes chez Paul dans l'exposé de sujets délicats ou difficiles vaut certainement mieux que de recourir à d'autres solutions suggérées concurremment par *Windisch :* soit la chute de quelques mots après ἐλύπησεν (W. suppose trop de ces « chutes »), soit de prendre βλέπω κ. τ. λ. comme une explication qui était d'abord une note marginale. *Hofmann* a compris : « Je ne me repens pas .:.. car je vois que le trouble n'a duré qu'un temps »; *Gutjahr* fait aussi de βλέπω γὰρ ὅτι ... ὑμᾶς une parenthèse, et commence une phrase aux mots εἰ καὶ μετεμ. : « Si je me suis d'abord repenti (car je vois que, etc....), 9. maintenant je me réjouis ». Cfr *Plummer*. *Menzies* suppose un βλέπων primitif (cfr *vulg.*). On peut se passer de toutes ces accommodations, car Paul n'en est pas à une anacoluthe près.

A. 9. νῦν χαίρω, anacoluthe, v. *supra;* νῦν est omis D*, e. — κατὰ Θεόν (5 fois chez Paul, dont 3 en ces versets; cfr κατὰ Χριστόν, πνεῦμα, χάριν, etc.) s'oppose à κατὰ ἄνθρωπον (κατὰ σάρκα). — ἵνα a ici, comme souvent, un sens consécutif, mais on pourrait y voir aussi secondairement le sens causal d'une intention divine (*Belser, Windisch;* celui-ci explique : « Si sa lettre avait eu un mauvais effet, Paul s'en serait tenu pour responsable devant Dieu »). — ἐξ causal, v. *Abel,* p. 206-s.

A. 10. ἀμεταμέλητον (cfr *Rom.* XI, 29) qualifie μετάνοιαν, et non pas σωτηρίαν, contre *vulg.* (« *stabilem* » id. d, g) et *peš.* — κατεργάζεται (par assimilation au verbe de la phrase suivante), au lieu de ἐργάζ. dans F, G, K, L, al.

B. 8-10. Après avoir envoyé la « lettre intermédiaire », l'Apôtre avait conçu des craintes sérieuses concernant l'effet qu'elle produirait; n'avait-il pas écrit avec un emportement trop humain, qui envenimerait la situation, et qui lui serait reproché au tribunal de Dieu? C'est en entendant le rapport de Tite, — et seulement alors, — qu'il est pleinement rassuré, et comprend bien que Dieu l'a inspiré encore dans la

8. C'est que, bien que je vous aie attristés dans la lettre, je ne [le] regrette point, bien que je [le] regrettasse [d'abord]. Car je vois que cette lettre-là, bien qu'elle vous ait attristés sur le moment... 9. maintenant je me réjouis, non pas que vous ayez été attristés, mais que vous ayez été attristés jusqu'à vous repentir; vous vous êtes attristés, en effet, selon Dieu, — en sorte qu'en rien vous n'ayez subi dommage de notre part. 10. Car la tristesse [qui est] selon Dieu opère pour le salut une repentance que l'on ne regrette pas; mais la tristesse du monde consomme la mort.

11. Voyez, en effet : le fait seul d'avoir été attristés selon Dieu, quel empressement il a réalisé chez vous! mais cette justification! mais cette indi-

circonstance. Il en exprime sa profonde satisfaction, mais avec quelque embarras dans la dictée, car « il lutte avec les mots » (*Windisch*), pour ne rien dire qui ne soit parfaitement juste, et bien accueilli des destinaires.

Il avait craint de leur faire du mal, et il voit qu'il ne leur a fait que du bien. Sans doute il leur a causé une tristesse transitoire; mais, comme cette tristesse a tourné tout de suite en repentir, c'était un bienfait de Dieu. Dieu n'afflige les siens que pour leur salut; au lieu que la « tristesse du monde », c'est-à-dire la mélancolie, le découragement des mondains et des pécheurs, quand ils se voient dupes de leurs péchés qui les laissent inassouvis ou les plongent dans l'infortune, ne fait qu'augmenter la distance entre Dieu et leurs âmes, et achever, « consommer » leur mort (spirituelle), en brisant le ressort de leurs âmes, qui tentent de moins en moins d'efforts pour remonter à la source du salut.

C'est un profond enseignement de psychologie morale et spirituelle. Grâce à Dieu, les Corinthiens n'étaient pas tombés dans cette torpeur; les reproches de la lettre les ont aidés à se ressaisir, et ils n'ont qu'à en bénir Dieu, — tandis que Paul n'a qu'à s'en féliciter.

La lettre dont il s'agit ne saurait être la *Première aux Corinthiens* (voir Exc. IV) contre *Belser, Sickenberger, Gutjahr,* etc. Comment supposer que Paul fût tenté de se repentir d'aucun des conseils si réfléchis, si pondérés, si nuancés qu'il y donnait, et des quelques réprimandes nécessaires qu'il y faisait toujours suivre d'un mot d'encouragement ou de tendresse? *Belser,* pour maintenir en tout sa théorie, va jusqu'à imaginer que Paul craignait d'être allé trop loin dans l'affaire de « l'incestueux », en traitant toute la communauté comme complice du forfait, parce qu'il avait cru à tort que tous étaient au courant. C'est un peu d'irrespect pour l'Apôtre, supposé ainsi capable d'inconsidération et d'« emballement » injuste. On regrette de trouver sous la plume de savants catholiques de pareils moyens de défense des « traditions » de l'exégèse conservatrice.

—— A. 11. ὑμᾶς ajouté après λυπηθ. D, E, K, L, P, al., *vulg*. — Succession oratoire d' ἀλλά qu'on pourrait dire d'étonnement ou d'admiration : « Mais [que dire de votre] justification! etc. » — συνεστήσατε ... ἁγνούς.. : le verbe συνιστάνω ne signifie plus « recommander », comme dans les passages où nous l'avons trouvé jusqu'ici, mais « constituer », « établir, prouver [que tel ou tel est ceci ou cela] » cfr *Gal.* II, 18; il a pour complément ἁγνούς, adjectif qui ne signifie pas toujours « chaste » (cfr II *Cor.* XI, 2), mais « pur », « innocent » de quelque chose, cfr I *Tim.* V, 22, I *Clem.* I, 3, al.; cfr ἁγνῶς, *Phil.* I, 17. — ἁγνοὺς τῷ πράγματι : datif de rapport, « innocents par rapport à l'affaire », voir *Kühner-Gerth,* I, p. 440, 12 (quoique ἁγνός, en ce sens, gouverne plus souvent le géniti , avec ou sans ἀπό); ἁγνός et πρᾶγμα ont pris des acceptions juridiques; pour le second, voir I *Cor.* VI, 1; il signifie aussi

*ἀλλὰ ἀπολογίαν, ἀλλὰ ἀγανάκτησιν, ἀλλὰ φόβον, ἀλλὰ ἐπιπόθησιν, ἀλλὰ ζῆλον, ἀλλὰ ἐκδίκησιν· ἐν παντὶ *συνεστήσατε ἑαυτοὺς *ἁγνοὺς εἶναι τῷ *πράγματι. **12** Ἄρα εἰ καὶ ἔγραψα ὑμῖν, οὐχ ἕνεκεν τοῦ ἀδικήσαντος οὐδὲ ἕνεκεν τοῦ ἀδικηθέντος ἀλλ' *ἕνεκεν τοῦ φανερωθῆναι τὴν σπουδὴν *ὑμῶν τὴν ὑπὲρ *ἡμῶν πρὸς ὑμᾶς ἐνώπιον τοῦ θεοῦ.

13. Διὰ τοῦτο παρακεκλήμεθα. Ἐπὶ δὲ τῇ παρακλήσει ἡμῶν *περισσοτέρως

« affaire d'argent » (I *Thess.* IV, 6), mais il est exceptionnel, et dû seulement à un contexte spécial, qu'il veuille dire « affaire de mœurs ».

B. 11. C'est presque du lyrisme, pour célébrer l'heureux changement que la lettre et Titus ont produit dans l'attitude des Corinthiens. On dirait que leur contrition a été parfaite et unanime. Paul ne veut pas penser à l'opposition latente qui subsistait chez beaucoup, et son cœur paternel, apaisé quant au principal différend, les loue avec une complaisance qui dépasse peut-être un peu leur mérite (*Windisch*, al.). Par délicatesse, il ne leur dit pas qu'ils se sont purifiés, *sont* « *devenus purs* » (ἁγ. γενέσθαι) de leur complicité ou de leur tolérance dans la fâcheuse affaire, mais qu'ils ont démontré qu'ils en *sont* purs (*Plummer*); cependant *Bachmann* fait bien d'observer que ἁγν. εἶναι a la valeur d'un vrai *présent* (« purifiés maintenant »), et non d'un imparfait qui couvrirait le passé.

L'« affaire » est évidemment ce délit que nous avons étudié à l'Exc. III. Paul évite toujours de le décrire ou de le nommer en termes clairs. L'ensemble des Corinthiens ne pouvait s'en dire parfaitement innocent; sans quoi leur « repentir » n'aurait pas de sens; maintenant qu'on leur a fait comprendre que leur complicité au moins passive était coupable, ils plaident des circonstances atténuantes (ἀπολ.) que Paul accepte; ils s'indignent (ἀγανακτ.) contre eux-mêmes et ceux qui les ont égarés, ils ne songent qu'à déployer leur zèle (ζῆλον, pour Paul, non directement pour Dieu, cfr *Chrys.*) et leur affection (ἐπιπόθ.); mais l'« apologie », et la crainte (φόβον cfr *infra*, 15), qu'ils ont éprouvée, montrent assez que la communauté n'avait pas entièrement bonne conscience auparavant (*Windisch*). En tout cas, la réparation qu'ils ont accordée (à la majorité des voix, v. *supra*, II, 6-s.) a été largement suffisante pour contenter Paul, puisqu'il la rappelle sur ce ton exultant (ἀλλὰ ἐκδίκησιν); ces deux mots seraient assez pour réfuter la théorie que nous avons critiquée déjà, à savoir que Paul (d'après *Plummer*, *Menzies*, al.) n'aurait pas obtenu de la majorité, de l'église officielle, toute la réparation qu'il demandait dans sa lettre, mais se déclarerait quand même satisfait de leur zèle, pour se tirer d'une situation difficile (v. Exc. VI).

Cette exégèse, évidemment, rabaisserait un peu le caractère d'un homme tel que Paul, et infirmerait une partie de son apologie des chap. X-suiv. Mais l'identification de « l'affaire » au cas de « l'incestueux » tombe dans le même inconvénient. *Estius* (cfr al.) a tort de vouloir expliquer πρᾶγμα par l'inceste : « incesti crimen, nolens illud exprimere propter turpitudinem » (Paul n'était pas si pudibond); de même ces modernes, *Belser*, *Gutjahr*, al., qui imaginent qu'il s'agit du zèle à punir l'incestueux (ce qui était fait depuis longtemps, grâce à l'énergie de Paul, I *Cor.* V), et que les Corinthiens auraient donné à Tite beaucoup de raisons pour se disculper (ἀπολ.) de leur lenteur à obéir, la plupart pouvant avoir ignoré le crime. Exégèse en l'air et même — insistons-y — peu favorable au Docteur des nations.

Sickenberger, — et *Golla* de même, — n'a pas pensé à la punition de l'incestueux seulement, mais à l'amélioration générale produite par les mesures de Paul dans l'attitude des Corinthiens. Il est vrai que c'est d'elle que Paul se réjouit; mais ces deux auteurs ne voient pas juste en prenant l'ἀδικήσας, le coupable du verset suivant (v. *ad loc.*) et l'ἀδικηθείς, sa victime, comme des termes collectifs; le πρᾶγμα est bien

gnation! mais cette crainte! mais cet ardent désir! mais ce zèle! mais cette vindicte! en tout point vous vous êtes efficacement innocentés dans l'affaire. 12. Par conséquent, bien que je vous aie écrit, [ce n'est] pas à cause de celui qui a fait l'injure, ni à cause de celui qui a subi l'injure, mais à cause [de mon désir] que vous vous rendiez manifeste à vous-mêmes l'empressement que vous avez pour nous, à la face de Dieu.

13. C'est par là que nous avons été réconforté. Et, en plus de notre

une affaire individuelle, qui avait eu, à la vérité, un fâcheux contre-coup sur toute la communauté de Corinthe,

(Voir les mêmes Excursus).

——— A. 12. ἕνεκεν[3] avec l'infinitif précédé de l'article, voir *Abel,* pp. 312-s. — Au lieu de τὴν σπουδὴν ὑμῶν τὴν ὑπὲρ ἡμῶν, *Chrys., Théodoret,* f, *Ambr*[r], *vulg.,* ont lu, avec renversement de l'ordre des pronoms : τὴν σπ. ἡμῶν τὴν ὑπ. ὑμῶν, ce qui donnerait un sens très bon, mais beaucoup moins original et expressif que la lecture commune, v. *infra* à **B**.

B. 12-13[a]. Paul revient sur les raisons qui lui ont fait écrire la « lettre intermédiaire »; elles sont pleinement d'accord avec celle qu'il a déjà indiquée, ch. II, 9 (v. *ad loc.*). Là il disait avoir voulu avant tout éprouver leur obéissance; ici, avec une délicatesse de sentiment vraiment exquise, il leur déclare qu'il a voulu, non pas (comme ont lu quelques-uns, v. *supra*, **A**), leur rendre manifeste l'empressement qu'il a pour eux, mais les obliger à se manifester à eux-mêmes et devant Dieu, à redécouvrir le vrai fond des sentiments qu'ils éprouvent, qu'ils ont toujours éprouvés, il n'en doute pas, à son égard, la confiance, l'affection, la soumission filiales, qui étaient seulement devenues latentes à la suite des récentes difficultés (ὑμῶν ὑπὲρ ἡμῶν). Quant à lui, ses sentiments n'avaient jamais changé, et, depuis le commencement de l'épître (v. *supra,* I, 11, 15, 23; II, 2-4, etc.) il en a multiplié les déclarations.

Nous voyons là, avec *Bachmann,* une nouvelle preuve que la lettre en question ne pouvait être la *Première aux Corinthiens*, où il ne s'agissait qu'incidemment, et pas du tout en première ligne, des relations personnelles entre Paul et Corinthe, (sauf quelques courts passages comme I *Cor.* IV, 14-16).

Les personnalités de « l'offenseur » et de « l'offensé » s'effacent pour ainsi dire devant cette considération. Dans l'Exc. III, nous avons cherché à découvrir qui ils étaient. Ce n'est certainement pas l'incestueux et son père, malgré les anciens ou *Belser;* en dépit des explications embarrassées de ce dernier, comment supposer que Paul, devant une si grave violation de la loi de Dieu et de l'honneur chrétien, pourrait ramener tout à lui-même, à des questions de sentiment, et dire que cette considération lui importait plus que la répression d'un tel scandale? S'il n'avait pas écrit I *Cor.* V pour cela, pourquoi était-ce donc? (Cfr encore *Gutjahr,* al.). Il ne s'agit pas non plus de torts généraux et collectifs, d'esprit de parti, de laxisme, d'idolâtrie, etc. (cfr *Sickenb.* et *Golla*). Non; si la victime de l'injure avait été Paul directement, on s'expliquerait au mieux la réserve du ton; l'Apôtre voudrait traiter la question d'une manière tout à fait objective et désintéressée, au simple point de vue du devoir chrétien, comme si lui-même n'avait pas été en cause (cfr *supra,* comm. de II, 5, 9-11). Pourtant un peu de gêne subsisterait à l'entendre parler ainsi de lui-même à la troisième personne; elle disparaît entièrement si l'on admet, — comme nous avons cherché à l'établir à l'Exc. III, — que ce n'était pas l'Apôtre directement, mais quelqu'un (pas Timothée cependant) qui représentait d'une manière ou de l'autre la personne et l'autorité du maître; celui-là avait subi l'affront, mais un affront atteignant l'Apôtre à travers cette tierce personne.

μᾶλλον ἐχάρημεν ἐπὶ τῇ χαρᾷ Τίτου, ὅτι ἀναπέπαυται τὸ *πνεῦμα αὐτοῦ ἀπὸ πάντων ὑμῶν· 14. ὅτι εἴ τι αὐτῷ ὑπὲρ ὑμῶν κεκαύχημαι, οὐ κατῃσχύνθην, ἀλλ' ὡς πάντα ἐν ἀληθείᾳ ἐλαλήσαμεν ὑμῖν, οὕτως καὶ ἡ καύχησις ἡμῶν ἡ ἐπὶ Τίτου ἀλήθεια ἐγενήθη. 15. Καὶ τὰ σπλάγχνα αὐτοῦ *περισσοτέρως εἰς ὑμᾶς ἐστιν ἀναμιμνησκομένου τὴν πάντων ὑμῶν ὑπακοήν, ὡς μετὰ *φόβου καὶ τρόμου ἐδέξασθε αὐτόν.

16. Χαίρω ὅτι ἐν παντὶ θαρρῶ ἐν ὑμῖν.

Tout cela a été regretté amèrement, largement réparé par qui de droit, par l'autorité officielle de l'église. Paul en éprouve une joie qu'il ne cherche pas à dissimuler, ni à contenir par fausse dignité de chef. *Toussaint* s'exprime ici avec bonheur : « A force d'art et de ménagement, l'auteur arrive presque à faire oublier de quel côté sont venus les torts ».

—— **A. 13**^{b}. Le verset est encore assez mal coupé, et il faut mettre un point après παρακεκλήμεθα. La lecture du *Text rec.* : παρακεκλήμ. ἐπὶ τῇ παρακλήσει ἡμῶν· περισσοτέρως δὲ μᾶλλον ἐχαρ., n'est pas à prendre en considération. — μᾶλλον fortifie le comparatif précédent, περισσ.; c'est classique. — Retenir δέ après ἐπί, et l'omettre après περισσοτέρως, avec ℵ, B, C, D, E, G, etc., *latt.*, *got.* — ε. τ. παρακλήσει ὑμῶν (sens objectif?) de F, K, L, *copt.*, doit être dû à une confusion de sons. — πνεῦμα, même sens que II, 13 (v. *supra*) — ἀναπέπαυται, cfr I *Cor.* XVI, 18.

B. 13^{b}. Paul se remet à parler de Tite, car il veut le recommander chaudement aux Corinthiens (*Théodoret*, etc.), non qu'il doive être le porteur de la lettre (cfr *Théodt*), comme nous le verrons plus tard, mais à cause de la nouvelle mission qu'il lui a confiée pour régler et accélérer la collecte (v. *infra*, ch. VIII). C'est encore là un indice assez clair que nos chapitres I-VII ont été écrits avant VIII-IX, et aussi X-XIII (v. *infra*). La joie que le délégué a manifestée de son succès était si communicative que Paul s'est presque laissé entraîner, comme le révèle tout ce morceau, au delà de toutes les réserves que d'autres considérations, assez clairement soulignées auparavant, auraient pu justifier.

—— **A. 14**. πάντοτε pour πάντα, dans C, F, G, *syr*^{h}., g, *copt* ; — ἡ καύχησις ὑμῶν (pour ἡμῶν), confusion de lettres alors homophones dans B, F; — πρὸς Τίτον pour ἐπὶ Τίτου (cfr I *Cor.* VI, 1, 6) dans D, G, P, a, al.

B. 14. Avec un sourire maintenant sur les lèvres, Paul en vient à dévoiler son petit jeu d'honnête politique. Quand il a envoyé Titus à Corinthe, bien que ce fût pour une mission répressive, après une lettre sévère, il a jugé bon de l'encourager, ce qui s'explique beaucoup mieux si Titus n'avait pas fréquenté cette église auparavant (*Lietzmann, Belser, Gutjahr*, al., important pour VIII-IX, *infra*), en lui vantant les bonnes qualités des chrétiens de cette ville; ils étaient convaincus, généreux, que sais-je?, et certainement s'ils étaient tombés en faute, ce n'était pas d'une manière bien délibérée et consciente; ils viendraient facilement à résipiscence. Cet optimisme que Paul conservait au milieu de ses inquiétudes (cfr *supra*, II, 2-3) nous fait assez voir que la communauté n'était pas en révolte ouverte contre lui (*Windisch*); elle n'avait pas bien compris, avant que la lettre et Titus lui ouvrissent les yeux, que sa tolérance à l'égard du délinquant devait passer pour désobéissance et même outrage à l'égard de son apôtre. Cette situation, qui explique tout, exclut pour le « voyage intermédiaire » ce caractère d'hostilité et d'aigreur réciproque, finissant par un incident tragique, que d'aucuns veulent lui donner (voir Exc. III).

Ainsi Paul avait dit à son émissaire toutes les vérités favorables aux Corinthiens, comme il avait écrit à ceux-ci toutes les vérités défavorables. Il avait vu juste, l'événement le prouva, — au moins pour tout ce qui concernait immédiatement le litige fâcheux. Cependant il fut bien soulagé de constater qu'il avait vu juste; car il avait craint que la chose ne tournât autrement (v. *supra*, au v. 8).

réconfort, nous nous sommes réjoui beaucoup plus encore à [voir] la joie de Titus, de ce que son esprit a été tranquillisé de votre part à tous; **14**. parce que, si devant lui je m'étais quelque peu glorifié de vous, je n'ai pas eu à en ressentir de confusion; mais, ainsi que nous vous avons parlé de tout selon la vérité, de même ce dont nous nous glorifiions près de Titus s'est trouvé la vérité. **15**. Et son cœur est singulièrement [porté] vers vous, quand il se rappelle votre obéissance à tous, comment vous l'avez reçu avec crainte et tremblement.

16. Je suis heureux de pouvoir, en toute chose, m'enhardir avec vous.

—— **A. 15.** περισσοτέρως a plutôt ici (ce qui n'est pas rare) le sens d'un superlatif que d'un comparatif : περισσῶς a souvent la signification secondaire de « excellemment », « remarquablement », « singulièrement » (*Hérodote, Euripide, Aristote, Plutarque*, al.). — φόβος καὶ τρόμος, expression stéréotypée et un peu hyperbolique que Paul aimait, cfr I *Cor*. II, 3, *Eph*. VI, 5, *Phil*. II, 12. — πάντων est omis seulement ℵ* après ὑμῶν.

B. 15. Tite ne connaissait auparavant les Corinthiens que sur le rapport de Paul; maintenant, après expérience faite, il se sent singulièrement porté vers eux par une affection personnelle.

Il aime à se rappeler leur obéissance *à tous*. Ce « tous » est certainement une hyperbole indulgente; mais il est possible que les opposants aient retenu leurs clabauderies durant son séjour (id. *Sickenberger*), eux-mêmes saisis temporaiment, devant l'attitude ferme de Tite et sous l'impression toute récente de la lettre, de cette « crainte et tremblement » que l'homme éprouve en présence de chefs supérieurs (ou du « numinosum », comme dit *Windisch*); les Apôtres, quand ils manifestaient toute leur puissance, semblaient dépasser de haut l'humanité commune (*Menzies*, al.). Ce n'est qu'indirectement, par l'enquête qui précéda nécessairement le jugement à porter sur le délit, que Tite apprit à bien connaître les sourdes menées des adversaires de Paul.

Pour le moment, l'Apôtre ne veut pas penser à ces ombres. Il insiste tant qu'il peut sur la sympathie de Tite pour Corinthe (cfr *infra*, VIII, 16-17), afin de faciliter le travail dont il l'avait chargé dans une nouvelle mission presque aussi délicate que la première.

—— **A. 16.** ἐν παντί, neutre; — θαρρῶ ἐν.., cfr *Gal*. IV, 20, ἀποροῦμαι ἐν ὑμῖν (*Belser*). — Le verbe θαρρέω (θαρσέω dans le reste du N. T., sauf *Heb*.) apparaît chez Paul seulement en cette épître, mais pas moins de cinq fois (cfr V, 6, 8; X, 1, 2); il est de ces mots qui lui donnent un ton et une couleur à elle; partout ailleurs dans notre lettre (ainsi que *Heb*. XIII, 6), ce n'est pas « être rassuré » (comme p. ex. θάρσει τέκνον, *Mat*. IX, 2, etc.) qu'il signifie, mais « prendre courage pour affronter » quelque chose; nous sommes persuadé que c'est encore le sens ici.

B. 16. Ainsi tout est arrangé? la réconciliation est complète, l'heureuse intervention de Tite a écarté les derniers restes de trouble? On le dirait presque à ne lire que cette page, et tous les auteurs qui veulent placer auparavant la composition des « Quatre derniers chapitres » voient ici le point final d'un long débat. Pourtant *Plummer, Belser, Gutjahr* (c'est-à-dire des tenants de théories opposées sur l'ordre des chapitres) reconnaissent également que cette dernière petite phrase prépare les requêtes assez délicates qui vont être faites aux chapitres VIII et IX. *Windisch*, qui juge que notre v. 16 forme « une excellente conclusion » (?), admet aussi qu'il pourrait être une *transition* (selon lui, à II, 5-ss., bouleversement injustifié).

Notre opinion, que le sens très significatif de θαρρέω vient appuyer encore (*supra*, **A**), après bien d'autres indices déjà relevés, est que le verset fait le passage à toute la suite de la lettre : non seulement au scabreux « sermon de charité » de VIII-IX, mais à la vigoureuse offensive des chap. X-XIII contre les perturbateurs de Corinthe, qui ont déjà reçu en passant tant de coups préliminaires.

Maintenant que Paul est sûr, grâce à sa lettre intermédiaire et à Titus, puis aux explications si lumineuses, si tendres et si élevées qu'il a données de son attitude générale au cours de ces sept chapitres, des dispositions de l'église en son ensemble, et surtout de ses chefs responsables, il leur déclare, avec une satisfaction des plus vives :

« Maintenant je suis heureux de pouvoir *m'enhardir* avec vous, en n'importe quel domaine » ; — « *m'enhardir* » pour vous faire entendre des choses que vous n'auriez sans doute pas écoutées d'une oreille si soumise si nous n'avions pas eu toutes ces explications, qui vous ont assurés, quoi que j'aie à dire, de mon estime, de mon amour et de ma confiance inaltérables, — en même temps que de mon droit à vous parler en représentant du Christ, en homme « qui ne connaît plus personne selon la chair ».

II. DEUXIÈME PARTIE DE L'ÉPITRE

(VIII-IX. **Affaire de la collecte pour Jérusalem**).

INTR. — *Le soudain changement du ton et du sujet est tout à fait notable. Estimant ses auditeurs corinthiens bien préparés par les chaleureuses explications qui précèdent, Paul les met en demeure d'exécuter enfin une œuvre qu'ils avaient entamée d'enthousiasme, et qu'ils laissent maintenant en souffrance : c'est la fameuse* collecte pour les « Saints » de Jérusalem. *Il leur annonce les dispositions qu'il a prises lui-même à cet effet.*

Cette entreprise tenait une place de première importance dans les plans apostoliques, que la négligence des Corinthiens menaçait ainsi de compromettre ou de retarder. Nous l'expliquerons dans un prochain excursus.

La nouvelle section se relie visiblement à la précédente : Paul continue le récit de ses expériences en Macédoine (v. supra, *VII, 5-ss., II, 13-ss.*). *Aussi les exégètes sont rares qui veulent faire de VIII-IX une lettre à part, ou un fragment d'autre lettre; il n'en va pas comme pour les chapitres X-XIII. Mais nous verrons plus loin, à propos de ces autres chapitres, que ceux de la collecte doivent leur être antérieurs; ce sera une preuve nouvelle que I-VII avec VIII-IX ont été écrits avant les « Quatre Chapitres ».*

Quelques-uns d'autre part, — sur l'opinion de qui nous reviendrons en détail, — prétendent que les chapitres VIII et IX n'appartiennent pas à une même lettre; le second serait un doublet du premier, et rédigé pour d'autres destinataires (toute l'Achaïe au lieu de la seule Corinthe). Il nous sera assez facile de montrer que les deux forment pourtant bien un tout naturellement lié et indivisible.

L'enchaînement des idées se présente ainsi :

I. *Paul excite l'émulation de Corinthe par l'exemple de la Macédoine* (VIII, 1-15);

II. *il recommande les délégués qu'il a préposés à la collecte* (VIII, 16-IX, 5);

III. *il exalte chaleureusement les bénédictions de la bienfaisance pour qui la pratique, et pour l'union de toute l'Église* (IX, 6-15) (1).

Ce « sermon de charité », *qui est un modèle du genre, contient en outre un passage d'une haute valeur doctrinale, sur* l'Incarnation (VIII, 9).

STYLE. — *La traduction de ces chapitres est fort difficile, malgré la limpidité des idées de fond. Paul a eu beau « s'enhardir »* (*VII, 16*), *il sent qu'il lui faut de la diplomatie dans cette affaire, il dicte en pesant bien tous ses mots, et n'a plus envie de se laisser aller à aucune effusion. Bref, on voit qu'il n'est pas entièrement à son aise, et le contraste est vraiment curieux entre le fond et la forme. D'une part, la vigueur et l'élévation des pensées, l'ordre habile des arguments, la force persuasive, et le « crescendo » des exhortations; d'autre part, la lourdeur de phrases interminables, les innombrables ellipses, l'abus des participes pour remplacer des verbes finis* (*une des caractéristiques de II* Cor., *v.* supra), *l'oubli de presque tous les verbes qui ne sont pas nécessaires à l'intelligence de l'idée, et enfin la pauvreté relative du vocabulaire, où par exemple un seul et même mot, tel que* χάρις, *est sans cesse répété en des acceptions très différentes, à un pas l'une de l'autre. C'est bien toujours du style paulinien, — inimitable en ce qu'il a de vraiment caractéristique, — mais ce n'en est pas le meilleur spécimen.*

Tels qu'ils sont, ces deux chapitres offrent quand même le plus puissant intérêt,

(1) Même division chez *Gutjahr*, al.

tant pour l'édification chrétienne que pour l'histoire. Et, malgré leur modération et leur politique calculées, ils préparent d'une façon latente l'explosion des chapitres X-XIII. Car cette affaire quasi administrative de la collecte a réveillé dans l'âme de Paul des souvenirs amers de calomnies (v. VIII, 20-21), et la tension de son âme augmente secrètement à mesure qu'il dicte; la disposition d'abandon confiant où il s'était laissé aller à la fin du chapitre VII fait place à une autre, qui n'est pas moins justifiée par certains autres aspects de la « question corinthienne »; et cela explique le contraste, surprenant à première vue, qu'il y a dans le ton, sinon dans le sujet, entre les deux séries de chapitres encadrant ce « sermon de charité ».

Il est bien possible au reste, comme beaucoup le croient, qu'un assez long intervalle, au milieu des soucis de l'apostolat macédonien, se soit produit entre la dictée des premiers chapitres, suivant de près le retour de Tite, et celle des chapitres VIII-IX, qui supposent déjà, comme nous le verrons, que le délégué de Paul est reparti pour Corinthe, avec sa mission nouvelle. — (Il n'était donc pas le porteur de la lettre à sa destination).

Avant d'aborder l'exégèse, il convient cette fois d'exposer la situation historique d'où ces chapitres sont sortis, — sans quoi nos lecteurs n'en saisiraient pas assez vite ni assez clairement la portée générale et les nuances. Tel est le sujet du suivant Excursus.

EXCURSUS XIII. — LA PORTÉE DE LA COLLECTE DANS LES PLANS DE SAINT PAUL ET LE RÔLE DE TITE.

Bien des lecteurs peuvent être surpris de ce que, dans une épître aussi intime et aussi brûlante, qui remue les questions les plus graves pour son autorité et pour le bien de l'église, Paul s'arrête deux chapitres entiers à traiter d'une question qui à cette distance nous paraît aussi secondaire que celle de la collecte. Il le fait cependant avec autant d'ampleur que s'il s'agissait d'un grand problème doctrinal, avec un labeur de prudente réflexion que l'on sent à chaque verset : ce qui aurait l'air d'une pure affaire administrative lui tient tellement à cœur, qu'il lui donne le pas même sur la défense décisive qu'il a préparée contre ses adversaires. Il y a là tout un problème psychologique (v. *infra*).

C'est que en fait, la collecte pour Jérusalem fut, aux yeux de Paul, une des grandes entreprises de sa carrière; il en attendait les résultats les plus heureux pour l'Évangile à travers tout le monde romain. Bien que son histoire relatée dans les *Actes* en parle à peine (car l'entreprise n'avait peut-être point réussi, à cause de l'arrestation de l'Apôtre à Jérusalem, ou parce qu'elle avait perdu son intérêt quand Luc fit sa rédaction), Paul lui-même y revient à quatre reprises dans ses lettres, et avec une insistance qui révèle la haute importance de ce projet dans ses plans généraux. C'est pour l'accomplir qu'il s'est jeté, très consciemment, dans le plus grand des dangers, où peu s'en est fallu qu'il ne perdît la vie.

Les passages des épîtres qui s'y réfèrent sont I *Cor.* XVI, 1-3; II *Cor.* VIII-IX; *Rom.* XV, 25-27, 31; *Gal.* II, 10; et il faut y joindre *Act.* XXIV, 17.

C'est le passage de *l'Épître aux Galates* qui nous apprend les origines de cette préoccupation de saint Paul. Quand il se rendit à Jérusalem, l'an 49, pour y faire sanctionner par les anciens apôtres la liberté des ethnico-chrétiens par

rapport aux observances juives, les « colonnes de l'Église' », Jacques, Céphas et Jean lui laissèrent toute latitude pour organiser à sa guise les nouvelles communautés de Gentils, en lui demandant simplement « de se souvenir des pauvres », c'est-à-dire des anciens chrétiens de l'église-mère. Paul dit aux Galates « qu'il s'est empressé » de répondre à ce désir. On peut en induire que, dès le second « voyage missionnaire », il s'était occupé, quand les circonstances étaient favorables, de recueillir des aumônes pour les Judéo-chrétiens de la Ville Sainte. Il en parle aux Galates comme d'une chose qui ne semble pas leur être ignorée. C'est probablement chez eux, lors de son deuxième passage, au commencement du « troisième voyage missionnaire », qu'il commença à organiser méthodiquement cette levée de subsides, ainsi qu'on peut le conclure de I *Cor.* XVI, 1 : « de même que je l'ai ordonné dans les églises de Galatie ». Il comptait étendre cette mesure à toutes les communautés dont les ressources le permettraient.

Pour que les « colonnes de l'Église » eussent insisté particulièrement sur ce point, il fallait que les besoins de la communauté primitive fussent pressants, et que Paul l'eût bien reconnu. Si nous cherchons les causes de cette situation défavorable des chétiens de Jérusalem, il en est beaucoup qui se présentent à l'esprit. Tout d'abord, l'organisation, non pas « communiste », mais très communautaire de leur église (voir *Actes,* IV, 32-ss.), après avoir, aux beaux jours de la première ferveur, offert le plus merveilleux exemple de fraternité chrétienne, pouvait, à mesure que l'enthousiasme se refroidissait, avoir donné lieu à bien des négligences dans l'administration du bien commun, à une incurie entraînant l'appauvrissement rapide. Déjà les *Actes,* au ch. VI, 1-ss., notent le commencement d'une déchéance que les Apôtres voulurent enrayer par l'institution des sept diacres. Mais, après le supplice d'Étienne, les diacres furent dispersés, et l'église vécut dans un état d'anxiété qui dut aggraver beaucoup le malaise des affaires temporelles. La paix lui avait cependant été rendue, et l'évangélisation s'étendait (*Act.* IX, 31); mais la persécution d'Hérode Agrippa Ier, la mort de Jacques le Majeur, le départ forcé de Pierre, et d'autres peut-être d'entre les Douze en même temps que lui (*Act.* XII), enfin la famine ruineuse qui sévit à la même époque, et obligea l'église de Jérusalem à recevoir les secours d'Antioche (*Act.,* XI, 27-30), achevèrent de plonger cette église en des conditions précaires dont elle ne se releva jamais. Ce sont elles, au « concile de Jérusalem », en 49, qui obligèrent les « colonnes » d'adresser leur demande à Paul. De plus l'*Épître de Jacques* (écrite selon nous avant toutes celles de Paul, au plus tard dans la première moitié de la période 50-60 après J.-C.), si elle suppose l'existence de riches, et de riches assez peu soucieux de leurs devoirs, parmi les Juifs convertis de la Diaspora, insinue que les chrétiens de Jérusalem et de la région se trouvaient dans un état très général d'indigence, où les maintenait l'oppression des classes dirigeantes, riches et réfractaires à l'Évangile (*Jac.* II, 6-7; V, 1-sss.). *L'Épître aux Hébreux,* — que nous croyons écrite en 63, pour les judéo-chrétiens hellénistes de Jérusalem, — ajoute à ce tableau d'utiles précisions; elle nous révèle que ses lecteurs (bien qu'appartenant aux couches les plus distinguées et les plus intellectuelles de la nation) avaient eu à souffrir la rapine de leurs biens, à soulager des frères jetés en prison (*Heb.* X, 32-36), et, si on ne leur demandait pas encore le sacrifice de

leur vie (*Heb.* XII, 4), pouvaient se regarder cependant comme des hors-la-loi, chassés avec leur opprobre hors des portes du camp (ou de la cité ou de la nation), comme Jésus qui fut crucifié de l'autre côté des murs (*Heb.* XIII, 11-14). La façon la plus simple de comprendre tout cet ensemble de textes, c'est de croire que, avec et après quelque grande crise économique intérieure, une persécution juive, devançant les persécutions romaines, s'était abattue, en Judée, sur les chrétiens de race israélite, depuis le temps d'Étienne, encore plus sous Agrippa, et qu'elle persistait, aggravée toujours par les agitations sous lesquelles couvait la rébellion nationaliste contre Rome, et qu'elle consistait surtout en vexations pécuniaires et en confiscation de biens.

L'église de Jérusalem devait donc inspirer aux autres, qui toutes dérivaient d'elle plus ou moins directement, une compassion très légitime. Qui pouvait la ressentir plus profondément que cet homme, resté si patriote (v. *Rom.* IX, 3 ss.), et au cœur si prodigieusement généreux, que fut l'Apôtre Paul?

Une autre raison, — celle-ci de haute et divine politique — le portait, en plus de l'engagement pris par devers les « colonnes », à pousser activement la levée de la collecte. Elle fait le plus grand honneur à sa magnanimité, et met en vive lumière le génie de ses vues d'apostolat. L'opposition la plus grave à son universalisme conséquent partait toujours, comme il le dit aux Galates (*Gal.* II, 12), des cercles chrétiens trop conservateurs de Jérusalem, où tout le monde, même parmi les dirigeants, ne se résignait pas à voir l'application franche du décret de liberté porté au « Concile des Apôtres » (*Act.* XV, 23-ss.). Des Jérosolymitains en voyage, soustraits à la surveillance de Jacques lui-même, prétendaient suivre les instructions de ce dernier en restreignant les concessions faites aux Gentils baptisés, et troublaient ainsi les communautés nouvelles, et peu instruites du fait de leur relatif isolement, comme étaient celles de Galatie. A Jérusalem même, des préjugés très vifs contre Paul et son œuvre subsistaient chez beaucoup de chrétiens, comme l'attestent les informations et les conseils donnés à Paul, avant le jour de son arrestation, par Jacques et par les Anciens (*Act.* XXI, 20-ss.). Pareil état d'esprit nous explique comment parfois des prédicateurs sans vrai mandat, des aventuriers doctrinaux, et jusqu'à des demi-gnostiques plus ou moins judaïsants (voir aux EXCURSUS des derniers chapitres de II *Cor.*) parvenaient, en affichant uniquement leur zèle à maintenir dans l'Église la solidarité de l'Évangile avec le Vieux Testament, à surprendre la bonne foi d'autorités jérosolymitaines ou d'églises placées sous leur influence, qui ne pénétraient pas leur véritable esprit, et à se faire délivrer par elles des lettres peu réfléchies de recommandation (v. *supra,* III, 1, et *infra,* aux derniers chapitres). Saint Paul n'avait pas à se louer de l'attitude assez générale de ses compatriotes devenus ses frères dans la foi. Il semblerait que Jacques lui-même, ou bien ait ignoré ces menées, ou bien ne leur ait pas accordé une suffisante attention, absorbé qu'il était dans la direction spirituelle des hommes de sa race.

Que pouvait faire l'Apôtre des nations? Pour ce qui concernait sa personne, ces méfiances et cette hostilité sourde lui étaient fort pénibles, mais il voyait tout de suite le moyen de s'en venger : « vaincre le mal par le bien » (*Rom.* XII, 21). Mais elles lui inspiraient un souci plus grave que celui de son propre honneur. Tout ce qu'elles pouvaient indirectement faire perdre de terrain à son autorité, c'est l'union des croyants, c'est l'universalisme, c'est la force conquérante de

l'Évangile pur qui le perdrait en fin de compte. Cette opposition pouvait même, çà et là, couper le chemin à son apostolat. Quand il est sur le point de partir pour l'Occident, il redoute que ses adversaires n'y aient implanté leurs préjugés avant qu'il n'y arrive ; et c'est une des raisons qui lui font écrire son *Épître aux Romains;* la doctrine de la justification qu'il y expose prouvera qu'il reste bien dans la vraie ligne de Moïse et des prophètes, et ne méprise donc point la révélation accordée aux Pères ; de plus il y dit chaleureusement tout ce qui peut être dit pour atténuer les torts de sa race infidèle, et montrer que les promesses divines continuent toujours et quand même à valoir pour elle.

Mais il aura fait bien plus encore s'il arrive à faire donner par ses disciples ethnico-chrétiens une preuve en acte qu'il ne leur a pas appris à se tenir pour étrangers aux chrétiens d'Israël, considérés par eux au contraire comme des frères aînés qu'ils vénèrent et aiment, en dépit de cette morgue et de cette étroitesse, comme le tronc sur lequel ils sont entés, et dont la sève les nourrit (voir *Rom.* XI, 16-sss.). Les païens convertis, en sacrifiant généreusement de leurs biens pour venir au secours de leurs frères judéens dans la misère, démontreront qu'ils leur sont pleinement associés dans la charité du Christ, qu'ils comprennent la lettre et l'esprit de l'Évangile tout aussi bien qu'eux, et ne veulent avoir avec eux, quoi qu'on fasse pour les diviser, qu'un cœur et qu'une âme. Tel sera le moyen, s'il en est un, de mettre un terme aux dissensions, à la jalousie, à la froideur réciproque (v. *infra,* comm. de IX, 12-14). Politique si l'on veut, mais politique qui relève de l'Esprit de Dieu plus que tous les calculs de la prudence humaine.

Et, à l'époque de la vie de Paul que nous étudions, la réalisation de ce plan grandiose devenait urgente. L'Apôtre, en effet, juge dans une lettre presque contemporaine (*Rom.* XV, 17-19; 23) qu'il a poussé son travail propre dans l'Orient méditerranéen aussi loin que les circonstances le lui permettent, et que, s'il veut faire progresser personnellement l'Évangile, il doit chercher de nouveaux champs d'action dans l'Occident latin, jusqu'en Espagne. C'est de Rome que ses expéditions rayonneront désormais, — à ce qu'il espère ; mais son vrai centre d'opérations, son quartier général, sera toujours ce poste de Corinthe, situé entre les deux mondes grec et latin, avec sa nombreuse et puissante église (v. *infra,* XI, 15-16). Aussi, avant qu'il s'élance vers de nouveaux territoires à conquérir, il faut qu'il soit sûr de Corinthe, et que cette église remuante soit tout à fait pacifiée ; il y pourvoira par la fin de sa lettre (X-XIII) et par une visite qui suivra de près. Mais pour que ce centre chrétien de Corinthe soit bien préservé d'une contre-offensive des judaïsants de Palestine et de Syrie, il faut que son entente avec Jérusalem devienne un fait aussi éclatant que sa soumission à l'égard de Paul, dans le Christ, « qui n'est pas divisé » (I *Cor.* I). Alors judaïsants, faiseurs de sectes, intrigants religieux n'auront plus de malentendu ou d'opposition apparente à exploiter pour propager leurs erreurs, et l'Évangile s'étendra comme un fleuve tranquille, n'ayant plus à surmonter d'autres obstacles que ceux d'un monde infidèle.

Et Corinthe, qui était la plus grande église paulinienne (avec Éphèse, mais plus centrale et plus en vue que la ville d'Asie), apparaîtra aux yeux des judéo-chrétiens eux-mêmes, réconciliés dans l'amour fraternel, comme la capitale de la charité ; car c'est de là que l'Apôtre aura porté à Jérusalem le

montant de la bienfaisante collecte, à laquelle il veut espérer du reste que les Corinthiens auront contribué généreusement entre tous.

Nous comprenons dès lors pourquoi Paul est si soucieux du résultat de cette collecte parmi les Corinthiens.

Or, voici quelle était la situation de fait.

L'organisation systématique de l'œuvre avait dû commencer en Galatie, au début du « troisième voyage missionnaire » (d'après I *Cor*. XVI, 1). Corinthe en avait ouï parler, ou peut-être Paul lui-même en avait-il dit un mot dans la lettre précanonique perdue. Toujours est-il que les Corinthiens parurent s'enthousiasmer pour le projet, et, dans la missive officielle qu'ils envoyèrent à l'Apôtre, ils l'interrogèrent sur les meilleurs moyens de le réaliser. Paul leur répondit à la fin de la Première aux Corinthiens (ce qui ressort de l'emploi de la locution περὶ δέ, voir notre comm. de I *Cor*., sur XVI, 1); il traça des règles pratiques, comptant sur une exécution si rapide qu'il trouverait la chose faite dès la Pentecôte de l'an 55, époque où il avait cru d'abord pouvoir rejoindre l'Achaïe (comm. de I *Cor*., INTR., ch. VII). Lorsque les Corinthiens eurent ce règlement entre les mains, on ne sait trop ce qu'ils en firent, sinon de le regarder, et, sans doute, de le déclarer parfait. Mais, à la Pentecôte, ils n'étaient certainement pas encore allés bien loin dans l'exécution, et, voyant que l'Apôtre retardait et retardait toujours sa venue annoncée, distraits d'ailleurs par toutes leurs petites agitations locales, ils oublièrent leur enthousiasme du premier moment, sinon tout à fait le projet lui-même. Paul, dans notre chapitre VIII, fera allusion à cette inconstance avec une indulgente ironie.

Mais c'était chose bien grave pour lui que cette déficience de l'église sur laquelle il s'était cru en droit de compter le plus. Partout ailleurs il semble que les choses marchaient à souhait. Les autres églises, c'est-à-dire celles probablement d'Antioche et d'Anatolie, sûrement celles de Macédoine qui se distinguaient par leur générosité, s'étaient mises à l'œuvre, avaient constitué des collecteurs, et s'étaient même entendues pour l'élection d'un ou de plusieurs commissaires généraux qui accompagnaient Paul et l'aidaient dans cette œuvre, le déchargeant par leur présence et leur contrôle de toute responsabilité personnelle en ces délicates affaires d'argent. Mais Corinthe était en retard, Corinthe ne faisait plus rien. Les émissaires de Paul, soit Timothée (dont le passage à Corinthe, après I *Cor*., demeure du reste bien problématique), soit Titus, désigné peut-être comme l'un des commissaires des églises, mais qui, à Corinthe, n'avait eu mission que d'apaiser un conflit spécial (v. Exc. VI), n'avaient pu remettre cette affaire en train. Or, si Corinthe, l'église la plus riche, faisait défaut de la sorte, le projet de Paul pouvait, non pas échouer tout à fait, mais être fort retardé dans son exécution ou perdre beaucoup de sa portée.

Il était donc urgent de faire cesser tous ces atermoiements. Nous apprendrons par nos deux chapitres comment Paul délègue une seconde fois à cet effet son habile collaborateur Titus, accompagné d'autres frères, chez les Corinthiens dont il avait déjà acquis la confiance; et cette mise en demeure fournit l'occasion à des agitateurs incorrigibles de répandre des bruits injurieux contre l'Apôtre, dont celui-ci fut profondément blessé, et qui donneront lieu aux

plus éloquentes de ses protestations, dans les chapitres d'apologie (*infra,* XII, 16-ss.).

Malgré toutes ces péripéties, l'affaire paraît avoir abouti à la satisfaction de saint Paul. Quand il écrira quelque temps plus tard aux Romains, de Corinthe même, il se trouvera à la tête d'une somme abondante que la Macédoine *et l'Achaïe* réunies envoient aux pauvres de Jérusalem (*Rom.* XV, 25-28). C'est pour la porter lui-même à destination, comme il l'avait annoncé aux Corinthiens dans sa première épître, deux ans plus tôt (I *Cor.* XVI, 4), qu'il se rendra à Jérusalem en personne, bien qu'il ne se dissimule point les périls qu'il y courra de la part des Juifs infidèles, et la peine qu'il aura à vaincre la froideur des Judéo-chrétiens qu'il vient pourtant combler de bienfaits; il demande instamment à l'église de Rome de l'aider de ses prières dans cette campagne hasardeuse (*Rom.* XV, 30-32). C'est dire l'importance capitale qu'il attachait aux fruits escomptés de cette collecte, — grand moyen de pacification qui aplanirait pour l'avenir les chemins de l'Évangile.

De fait, un des discours des *Actes* nous apprend qu'il arriva bien dans la capitale juive muni de ces sommes qu'il allait distribuer (*Act.* XXIV, 17). Mais put-il accomplir lui-même son dessein? Il semble bien qu'il n'en eut pas le temps avant de tomber aux mains des Juifs. Ses compagnons veillèrent sur l'argent, et c'est sans doute parce que le cupide procurateur Félix avait eu vent de la chose, et qu'il espérait toucher sa forte part, qu'il garda Paul si longtemps en prison préventive, attendant l'heure où les disciples se résigneraient à acheter très cher la liberté de leur maître (voir *Act.* XXIV, 26). Les compagnons de Paul furent probablement obligés de différer la distribution, et de ne la faire qu'en cachette, de sorte qu'elle n'eut pas le retentissement sur lequel Paul avait fondé tant d'espoirs, et n'apporta même pas aux pauvres de Jérusalem tout le soulagement escompté. Peut-être aussi fut-elle le prétexte de nouvelles confiscations de la part des autorités juives. Toujours est-il que l'entreprise de Paul dut être stérilisée en partie du fait de ces brigandages; car la commuuauté de Jérusalem était toujours, semble-t-il, bien indigente quand elle reçut, quatre ans plus tard, l'« Épître aux Hébreux ». C'est peut-être pourquoi *Luc* en a si peu parlé.

Ainsi la Providence inspire parfois à ses envoyés des projets qu'Elle ne veut pas toujours couronner de succès matériel; elle y supplée par ses moyens mystérieux. Mais l'entreprise généreuse et géniale de Paul n'eût-elle eu d'autre résultat pour le bien de l'Église que d'amener dans les Écritures l'insertion des deux chapitres que nous étudions, qui manifestent si bien la charité catholique de l'Église primitive, la grandeur de l'âme de Paul, et le dévouement désintéressé qu'il savait inspirer à ses disciples, ce serait là déjà un profit inestimable.

*
* *

Le fait de cette collecte généralisée — que Paul se proposait peut-être d'étendre un jour à l'Occident et aux Romains, à en juger par la façon dont il leur en parle (*Rom.* XV, 27) — a encore une autre grande signification historique. On sait que tous les Juifs de la Diaspora envoyaient leur contribution annuelle à Jérusalem pour l'entretien du temple; c'était un témoignage de leur unité

religieuse et nationale, qu'aucune dispersion ne pouvait dissoudre. Même après la ruine du temple, les « patriarches » continuèrent à recevoir les subsides de leurs coreligionnaires, levés par des émissaires qui s'appelaient ἀπόστολοι (*Epiphane*, « Haer. », xxx, 11; cfr. *infra*, VIII, 23). En établissant une institution de même genre parmi les églises chrétiennes, non plus pour le temple matériel, rejeté par Dieu, mais pour les temples spirituels que sont les fidèles, et toujours pour la communauté de Jérusalem, l'église-mère, Paul affirmait en acte l'unité de l'église chrétienne, et son indépendance désormais visible à tous à l'égard de la Synagogue.

*
* *

Pourquoi maintenant le « sermon de charité » occupe-t-il cette place dans notre Épître? N'aurait-il pas été plus logique et plus habile de traiter ce sujet assez délicat après que tous les malentendus auraient été dissipés, c'est-à-dire lorsque les derniers perturbateurs auraient été réduits au silence par l'apologie des chapitres X-XIII? De fait, nous verrons que les adversaires irréductibles de Paul trouvèrent encore moyen d'exploiter contre lui la collecte et la nouvelle mission de Titus. Mais c'est que Paul avait hâte, après les effusions du chapitre VII, d'aborder tout de suite la question quand il croyait avoir inspiré à l'église, prise en bloc, des sentiments répondant aux siens; il ne craignait d'ailleurs point que la charge vigoureuse déjà préméditée contre une simple faction pût refroidir les dispositions de l'ensemble des fidèles, à qui il venait de manifester tant d'amour. Puis cette apologie véhémente des derniers chapitres contient certains traits qui se réfèrent à la collecte, dont il fallait donc parler en premier lieu. Enfin, Paul voulait terminer son épître, comme il est assez logique, par l'annonce de sa visite disciplinaire, à laquelle son apologie, avec la pleine revendication de ses droits, allait servir de préparation immédiate.

I. Paul s'efforce, par l'émulation, de réveiller le zèle des Corinthiens pour cette œuvre de bienfaisance (VIII, 1-15).

INT. — *Paul aborde la première question qu'il était urgent de régler, après ces explications générales qui raffermissaient la confiance. C'était l'affaire de la collecte pour Jérusalem, dont nous avons dit la haute portée. Il tâche de piquer au jeu l'honneur humain et chrétien de ses lecteurs, en leur parlant de l'empressement des fidèles de Macédoine, qui se trouvent pourtant en des conditions bien moins favorables qu'eux (1-5); puis il mentionne le nouvel envoi de Titus chargé d'organiser la collecte, qu'il espère libérale (6-8), et il invoque l'exemple suprême de l'abnégation du Christ (9); après quoi il leur rappelle doucement leur enthousiasme ancien (10-11), et leur montre que leur libéralité, qui doit leur assurer une réciprocité d'appui de la part de leurs frères lointains, sera jugée en toute équité, d'après leurs moyens et d'après leur bonne volonté (12-15).*

La suite des idées, comme on voit, est donc simple et claire, et cette entrée en matière est franche, élevée, très persuasive. Mais le texte est difficile à traduire, car Paul paraît éprouver quelque embarras; il dicte en hésitant et sans trop penser à la construction de ses phrases, ne voulant pas indisposer ses lecteurs qui mériteraient, nous le devinons, une solide réprimande ; il ne sait trop jusqu'à quel point il peut compter sur leur bonne volonté, car il a déjà dû apprendre qu'ils murmuraient maintenant à propos de cette collecte. Notre version ne pourra bien rendre, sous peine de paraître trop barbare en français, le caractère pénible de certaines phrases grecques. Les difficultés seront résolues au fur et à mesure qu'elles apparaîtront, dans l'appareil **A.** *Il n'y a d'ailleurs point trop de variantes dans le texte.*

CH. VIII. 1. Γνωρίζομεν *δὲ ὑμῖν, ἀδελφοί, τὴν χάριν τοῦ θεοῦ τὴν δεδομένην ἐν ταῖς ἐκκλησίαις τῆς Μακεδονίας, 2. *ὅτι ἐν πολλῇ *δοκιμῇ *θλίψεως *ἡ περισσεία

CH. VIII, 1. Or nous vous faisons connaître, frères, la grâce de Dieu qui a été donnée dans les églises de la Macédoine, 2. c'est-à-dire que dans une multiple épreuve d'affliction [éclate] la surabondance de leur joie,

A. Ch. VIII, 1. Ici commence une longue phrase qui ne se terminera grammaticalement qu'au verset 6, pleine d'ellipses, d'enchevêtrements, de constructions douteuses, de participes isolés, de mots abstraits ou pris en des acceptions diverses; le style embarrassé rappelle, malgré la diversité des sujets respectifs, celui de l'*Épître aux Éphésiens*.

χάριν est à prendre ici au sens usuel religieux de grâce divine; mais le même mot, qui n'apparaît pas moins de dix fois en ces deux chapitres, aura quatre acceptions diverses. — τ. δεδομένην ἐν ταῖς ἐκκλ. τῆς Μακ. : non pas accordée à Paul (contre *Bachmann,* après *P. Lombard, s. Thomas*; il n'y a pas de μοι ajouté, comme l'a supposé *boh.* arbitrairement).

A. 2. ὅτι est énonciatif et dépend de γνωρίζομεν, formant comme une apposition explicative à χάριν. — δοκιμή deux fois en ces chapitres, et deux fois δοκιμάζειν. — θλίψεως, ici sens ordinaire d'affliction ou d'oppression. — περισσεία (plus fréquent dans les inscriptions qu'en littérature) une fois, mais deux fois περισσεύειν et deux fois

τῆς χαρᾶς αὐτῶν, καὶ ἡ *κατὰ βάθους πτωχεία αὐτῶν ἐπερίσσευσεν εἰς τὸ πλοῦτος τῆς *ἁπλότητος αὐτῶν. 3. *Ὅτι κατὰ δύναμιν, *μαρτυρῶ, καὶ *παρὰ δύναμιν, *αὐθαίρετοι 4. μετὰ πολλῆς *παρακλήσεως *δεόμενοι *ἡμῶν τὴν *χάριν καὶ τὴν κοινωνίαν τῆς διακονίας τῆς εἰς τοὺς ἁγίους, 5. καὶ *οὐ καθὼς *ἠλπίσαμεν, ἀλλ' *ἑαυτοὺς ἔδωκαν πρῶτον τῷ κυρίῳ *καὶ ἡμῖν διὰ θελήματος Θεοῦ,

περίσσευμα (v. *infra*). — κατὰ βάθους (non βάθος), expression unique chez Paul, = « en descendant jusqu'au fond », joue le rôle d'un adjectif qualifiant πτωχεία; *Belser* pense à l'image d'un récipient, d'un tonneau; voir *Abel*, p. 221-s. — τῆς ἁπλότητος : dans le min. 37, χρηστότητος; le mot ἁπλότης, particulier à Paul dans le N. T. (8 fois, dont cinq II *Cor.*, et 3 fois en ces deux chapitres), signifie « innocence » dans les LXX et II *Cor.* I, 12, XI, 3; mais ici, d'après le contexte, et l'analogie de sujet avec *Rom.* XII, 8, où il s'agit de distributions d'aumônes (ὁ μεταδιδοὺς ἐν ἁπλότητι), il veut certainement dire « générosité simple, sans calcul » (Id. *Plummer*). — Double antithèse : « oppression-joie »; « pauvreté-richesse » (*Windisch*, al.).

Comment faut-il construire ce verset? On peut à la rigueur en faire une seule proposition (qui serait assez lourde et compliquée), où ἡ περισσεία et ἡ κ. β. πτωχεία formeraient le sujet en deux membres du verbe au singulier ἐπερίσσευσεν (ainsi *Lietzmann, Bachmann, Belser, Gutjahr, Sickenberger,* al.); le verbe pourrait rester singulier, et le pléonasme paronomastique περισσεία... ἐπερίσσευσεν être calculé pour renforcer l'impression. Cependant il nous semble plus régulier et préférable (en raison du parallélisme, évidemment cherché, de la double antithèse) de suivre des anciens comme *Théodoret* qui suppléaient le verbe ἦν après ἡ περ. τ. χαρᾶς αὐτῶν, la *Vulgate clem.* (« abundantia gaudii ipsorum *fuit* »; ce verbe « fuit » manque *am.* et *fuld*), puis *Estius*, *Corn. a Lap.*, *Bisping*, *Cornely*, *Menzies*, etc., qui font ainsi deux propositions parallèles bien balancées, dont la première seule est elliptique.

B. 1-2. Tout de suite Paul « s'enhardit » (VII, 16) pour aborder le premier de ses deux grands plaidoyers; pas tellement cependant qu'on ne sente à son style combien il lui répugne de traiter pareilles affaires d'argent, vu surtout qu'il craint que certaines oreilles sourdes ne soient dures à ouvrir. C'est pourquoi il met toute la négociation sous le signe de la « grâce de Dieu », qui s'est révélée en fruits de générosité dans les églises où maintenant il réside (*Chrys.*).

Cette « lettre d'affaires » est d'ailleurs, pour le fond, admirablement conçue, pleine de tact, d'élévation et d'habileté, au point qu'on l'a comparée (*Plummer* et d'autres) au charmant billet à *Philémon; Renan* même l'admirait beaucoup. Mais l'*Epître à Philémon* a bien plus d'abandon et de spontanéité; c'est une communication purement amicale, et d'amitié chaude, où la « diplomatie » (à propos d'Onésime) n'apparaît que par jeu, tandis que nos deux chapitres sont rédigés avec la gravité la plus réfléchie, et beaucoup de réserve ou de précautions, comme presque tout le monde l'a reconnu. Ils traitent en effet de grands intérêts concernant indirectement toute l'église, et sur un terrain devenu glissant (voir *supra,* Exc. XIII). Pour les plans de voyage de Paul (v. *Rom.* XV), pour le couronnement de son œuvre en Orient, pour l'union entre judéo-chrétiens et convertis de la gentilité, bref pour tout ce qui tenait le plus au cœur de Paul, il fallait que cette collecte fût rapidement et sûrement menée à terme, sans qu'aucune expression ou démarche inconsidérée la compromît (voir *Lemonnyer, Bachmann, Sickenberger,* etc.).

Le nouveau sujet se relie fort bien au précédent, et il n'y a pas de heurt dans la transition. Le récit relatif à la Macédoine continue aux premiers versets, et l'enthousiasme qui a soulevé tout le chapitre VII se fait encore sentir dans le ton

et leur pauvreté qui [les touche] à fond a débordé chez eux en richesse de franche générosité; 3. que de [tout] leur pouvoir, j'en suis témoin, et par delà [leur] pouvoir, de leur plein gré, 4. avec beaucoup d'insistance [ils] nous [ont] demandé la faveur d'une participation au service qui se fait pour les saints, 5. et ce n'a pas été [seulement] comme nous l'avions espéré, mais ils se sont donnés eux-mêmes en premier lieu au Seigneur, puis à nous, par un vouloir de Dieu,

sur lequel Paul parle de la grâce de Dieu dont il a constaté l'effet chez les Macédoniens (*Windisch*). Il n'existe donc aucune raison pour soupçonner ce chapitre VIII de faire partie d'une autre lettre que les précédents, ou d'avoir été déplacé. Le δέ initial du v. 1, si on l'entend comme *Plummer,* montre même le lien avec l'effusion du chapitre VII : « [le rapport de Titus sur vos dispositions actuelles m'a causé beaucoup de joie]; *mais* que cette joie ne devienne pas vaine, ce qui arriverait si vous ne saviez vous montrer, sur le point que j'aborde, à la hauteur de vos frères de Macédoine ».

Quelle louange avaient donc méritée ces derniers? Leur Apôtre les avait trouvés dans une situation extérieure attristante. Rien n'indique qu'ils eussent été dans l'indigence quand ils s'étaient faits chrétiens; au contraire les Philippiens, et les autres peut-être, avaient pu soutenir Paul par des subsides (v. *infra*), comme ils devaient le faire encore plus tard. Mais à présent leur pauvreté était foncière; c'est qu'ils avaient subi vraisemblablement de dures attaques, qui nous font penser tout de suite à ces « combats du dehors » et à ces opposants pour qui l'Évangile est une « odeur de mort », dont Paul a parlé avec frémissement dans les précédentes pages. Les Thessaloniciens étaient sous le coup de menaces et de vexations perpétuelles attisées par la haine des Juifs (d'après *Act.* et I *Thess.*); les convertis de Philippes aussi, accusés de professer une religion « qu'il n'est pas permis à des Romains d'embrasser » (*Act.* XVI, 21) — car ils habitaient une « colonie » — avaient peut-être été victimes d'amendes ou de cautions écrasantes, qui avaient pour un certain temps jeté leur église dans une situation précaire. Enfin, nous pouvons faire là-dessus bien des suppositions plausibles; mais le fait certain, c'est que ces bons chrétiens étaient fort appauvris, et que cependant non seulement ils vivaient dans la joie spirituelle, mais que leur générosité pour le service d'autrui ne s'était nullement relâchée. Telle est la double grâce que Dieu leur a accordée.

Paul en est touché profondément, et il souhaiterait bien que les Corinthiens, qui sont, eux, moins inquiétés et plus fortunés, prissent exemple sur leurs frères du Nord, dont il va leur décrire le beau désintéressement. Mais son exorde même montre qu'il n'est pas si rassuré sur le compte de l'église d'Achaïe, et qu'il trouve délicat, comme dit *Lietzmann,* de « mendier » auprès d'elle, en pareilles circonstances.

——— **A. 3.** ὅτι parallèle au précédent, et dépendant également de γνωρίζομεν du v. 1; *Belser* et d'autres pourtant le croient causal. — μαρτυρῶ n'est employé sans régime qu'ici. — ὑπέρ pour παρά, K, L, P, al. — αὐθαίρετοι, classique (*Thucydide, Xénophon,* al.), se trouve aussi II *Macc.*, III *Macc.*, ἑκουσίως καὶ αὐθαιρέτως dans les papyrus; employé dans le N. T. par le seul Paul, et dans cette seule épître, ici et v. 17.

A. 4. Deux fois παράκλησις en ce chapitre (cfr 17), et 11 fois dans toute l'épître; ici le sens est « prière », « sollicitation »; deux fois παρακαλέω dans VIII-IX. — Le participe δεόμενοι pour un verbe fini; ἡμῶν en est le régime; quelques témoins, dont 132, (*Ambr*[r], *arm.*), ont complété la phrase en ajoutant à la fin δέξασθαι ἡμᾶς. —

6. εἰς τὸ *παρακαλέσαι ἡμᾶς Τίτον, ἵνα καθὼς *προενήρξατο οὕτως *καὶ *ἐπιτελέσῃ εἰς ὑμᾶς *καὶ τὴν *χάριν ταύτην. 7. Ἀλλ' ὥσπερ ἐν παντὶ *περισσεύετε, πίστει καὶ λόγῳ καὶ γνώσει καὶ πάσῃ σπουδῇ καὶ τῇ *ἐξ ἡμῶν ἐν ὑμῖν ἀγάπῃ, *ἵνα

τὴν χάριν καὶ τὴν κοινωνίαν, probablement un « hendiadys » = τὴν χάριν (la « faveur », autre sens qu'au v. 1) τῆς κοινωνίας (*Klöpper, Lietzmann, Plummer, Windisch*, al.); v. *Abel*, p. 366; les deux accusatifs (contre *Schaefer, Heinrici*) ne peuvent guère être régimes de ἔδωκαν du verset suivant.

A. 5. οὐ κ. ἠλπ., encore une proposition elliptique, à laquelle s'oppose la suivante, ἀλλ' ἑ...; ἠλπίκαμεν parfait pour ἠλπίσαμεν, erreur de D. — ἑαυτούς avec emphase; — καὶ² n'est pas pour le sens une simple copule, mais doit s'opposer à πρῶτον : « d'*abord* au Seigneur, et [*ensuite*] à nous ».

B. 3-5. Paul savait pouvoir compter en tout temps sur la générosité éprouvée de ses Macédoniens. Mais, dans le cas de la collecte, elle a dépassé toute son attente. Leur pauvreté l'avait empêché sans doute de leur demander d'y prendre part; ce sont eux-mêmes qui, connaissant le projet, ont sollicité comme une grande faveur de n'être pas exemptés de cette contribution. Et leur apport n'a pas été une simple aumône de pauvres gens, ils se sont exécutés « par delà leurs moyens ». On sait que la bienfaisance était la plus signalée de leurs vertus (I *Thess.* IV, 9-ss., II *Thess.* III, 13, *Phil.*, ici même II *Cor.* XI, 8-9, *infra*). Ce n'est pas tout; plusieurs d'entre eux, sacrifiant leur temps et leurs affaires personnelles, se sont offerts à aider Paul de tout leur zèle dans l'accomplissement de cette œuvre difficile, probablemen- comme collecteurs et propagandistes (v. *infra*, IX, 4); on peut penser aux Thessaloniciens Aristarque et Secundus, au Béréen Sopater, qui se trouvent tous plus tard de la suite de Paul (*Act.* XX, 4), au Philippien Epaphrodite, etc. (*Plummer*). — Beaux exemples, bien propres à stimuler l'ardeur de Corinthe.

——— **A. 6.** εἰς τὸ παρ. ne peut être que consécutif, v. *infra*, à **B.** — Ici παρακαλεῖν signifie « engager », « prier », comme παράκλησις ci-dessus. — Discussions sur la portée des deux καί. Nous ne pouvons supposer avec *Plummer* ou d'autres que le deuxième soit un simple pléonasme de dictée; il a au contraire beaucoup de valeur (v. *infra*, à **B**), parce qu'il ne se rapporte qu'aux mots suivants, καὶ τὴν χ. τ. : Titus va s'occuper *de la collecte aussi* à Corinthe, comme il s'y était occupé auparavant d'autre chose (*Ephrem, Vulg.* : etiam gratiam istam », *Ambr.*, *Hervé, Estius, Corn. a Lap., Bisping, Cornely, Schaefer, B. Weiss, Belser, Gutjahr, Göbel, Zahn, Bachmann*, al.). — προενήρξατο (ἐνήρξατο dans B), cfr le v. 10, hap. leg. dans le N. T. ; ἐπιτελέσαι, verbe significatif de ce chapitre, où Paul l'emploie 3 fois, sur 4 dans toute la lettre; χάριν, en un troisième sens, celui d'« œuvre de bienfaisance » ou de « bienfait », que pouvait déjà prendre le חֶסֶד hébreu et le חִסְדָּה araméen (*Strack-Bill.*).

B. 6. On ne s'explique pas sans réflexion comment le renvoi de Tite à Corinthe peut être une conséquence de la générosité macédonienne. Probablement que Paul, enthousiasmé à la vue de cette abnégation, s'est dit alors seulement que les Corinthiens, d'après ce que son envoyé lui avait rapporté de leurs dispositions (ch. VII), seraient peut-être aussi libéraux que leurs frères du Nord, et que Tite, ayant déjà gagné leur confiance, était l'homme le mieux qualifié pour organiser chez eux la levée de cette collecte (v. *infra*, vv. 16, 23).

Il l'a donc renvoyé dans la capitale achéenne, afin qu'il y mène à bien cette affaire nouvelle (καὶ τὴν χάριν ταύτην), cette œuvre de bienfaisance dont l'accomplissement sera une source de grâces pour les Corinthiens, comme il avait déjà commencé (προενήρξατο) à leur rendre de signalés services en aidant à la pacification

6. au point que nous avons invité Titus, ainsi qu'il avait commencé déjà, à mener également à bien, chez vous, cette bienfaisance aussi. 7. Mais, comme vous excellez en tout, foi, élocution, science, et en tout [genre d']empressement, et en cette charité qui de nous [a passé] en vous, [il faut]

de leur église (ch. VII). Ainsi l'entendent s. *Ephrem*, *Cornely*, *Bachmann*, *Belser*, etc. (v. *supra*, **A**) et je crois qu'ils ont raison. Cependant d'autres comprennent que l'expression « comme il a commencé » se réfère au commencement de la collecte elle-même, dont Tite se serait occupé déjà en d'autres lieux, par exemple en Macédoine. C'est possible encore (voir *Théodoret*, al., *Corn. a Lap.*, al.); mais nous préférons la première interprétation, parce qu'il était tout à fait en situation de rappeler aux Corinthiens, avec insistance, par les deux mots προενήρξ. et καί[2], le grand service que Titus leur avait déjà rendu.

Au reste, Tite avait bien pu être employé déjà à cette entreprise, et les Corinthiens savaient que c'était un homme expert en toutes les questions pratiques. Seulement, à notre avis, ce n'était pas à Corinthe, contre une opinion assez générale (cfr *Chrys.*, *Théodt.*, *Lietzmann*, *Menzies*, *Sickenberger*, *Lemonnyer*, *H. D. Wendland*, beaucoup d'autres); on s'appuie à tort sur XII, 18 (v. comm. *ad loc.*), et la chose, quoi que prétende *Sick.*, ne va pas du tout de soi; autrement Paul n'aurait pas eu besoin de recommander Titus sous ce rapport, comme il le fera ci-dessous, au v. 23 (Voir d'ailleurs à l'Exc. VI, en quoi avait dû consister uniquement la première mission de Titus). Particulièrement arbitraire nous semble l'idée de *Schmiedel* et de *Windisch*, que Tite aurait été traiter de cette affaire à Corinthe déjà avant la mission dont il est parlé aux chapitres II et VII; car ce n'est qu'à l'occasion du « délit » et de la « lettre intermédiaire » que l'Apôtre l'envoya faire connaissance avec cette église, comme il ressort des renseignements qu'il eut à lui donner, pour la première fois, à ce propos (v. *supra*, comm. de VII, 14). Les deux auteurs mentionnés sortent d'ailleurs moins de la vraisemblance que *Plummer*, selon lequel Tite aurait pu déjà visiter Corinthe comme porteur de la Première aux Corinthiens, ou même avant que cette lettre fût écrite; suppositions complètement en l'air. S'il s'y était déjà mêlé de la collecte, ce n'aurait pu être que pendant sa mission disciplinaire des chap. II et VII (*Lietzmann*); mais il avait à y régler des affaires plus pressantes; rien n'empêche toutefois qu'il ait pu constater, au milieu des déficiences de cette église, combien cette affaire y restait en souffrance, et qu'il l'ait dit dans son rapport à Paul.

—— **A. 7.** περισσεύετε signifie plutôt ici la richesse de leurs dons qu'une supériorité sur les autres églises; περισσεύω a souvent valeur de superlatif absolu. — τῇ ἐξ ἡμῶν ἐν ὑμῖν ἀγ. est la leçon la plus commune; cependant on trouve les termes renversés τῇ ἐξ ὑμ. ἐν ἡμ. dans ℵ, C, D, E, F, G, K, L, P, al., *lat.* (*vulg.* « insuper et charitate vestra in nos »), *syr.*[h], *got.* (1); *Plummer*, *Bousset*, *Bachmann*, *Belser*, *Menzies*, adoptent cette seconde leçon. — σπουδή est encore un mot caractéristique de VIII-IX, 3 fois et σπουδαῖος 3 fois aussi. — ἵνα équivalant à un impératif, usage confirmé par des papyrus; une proposition elliptique de plus. — χάριτι, même sens qu'au v. 6, « bienfaisance » ou « bienfait », avec connotation sous-entendue que c'est une grâce de Dieu que d'être bienfaiteur.

B. 7. Ces grands enfants de Corinthe ont, plus que tous les autres, besoin de quelques éloges pour se mettre à faire le bien. Le père indulgent loue donc leur habileté de parole, leur « science », comme il avait déjà fait au début de I *Cor.*; il y joint des compliments — peut-être un peu moins mérités, — sur leur zèle (qui était

(1) *Chrys.* porte seulement les deux mots ἐξ ὑμῶν.

καὶ ἐν ταύτῃ τῇ *χάριτι περισσεύητε. 8. Οὐ κατ' ἐπιταγὴν λέγω, ἀλλὰ διὰ τῆς *ἑτέρων σπουδῆς καὶ τὸ τῆς ὑμετέρας ἀγάπης γνήσιον *δοκιμάζων. 9. Γινώσκετε γὰρ τὴν *χάριν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὅτι δι' *ὑμᾶς ἐπτώχευσεν πλούσιος ὤν, ἵνα ὑμεῖς τῇ *ἐκείνου πτωχείᾳ πλουτήσητε.

très inflammable, mais intermittent), et sur leur charité. Comment entendre ce dernier trait? D'après la variante de C, D, *vulg.* (v. *supra*), ce serait l'amour un peu tardif qu'ils viennent de manifester pour l'Apôtre, et que celui-ci leur rend par un surcroît d'affection (ἐξ ὑ. ἐν ἡ.). Mais, l'autre leçon étant mieux attestée, mieux vaut comprendre que Paul compte sur cet amour chrétien général, qu'il leur a transmis lui-même, il le leur rappelle, comme leur père dans l'Évangile; ce serait encore une façon indirecte de revendiquer en passant ses titres et ses droits paternels, et d'affirmer qu'il constate leur amour du Christ, ainsi que leur réciprocité dans l'attachement qu'il leur porte. *Sickenberger*, qui admet la leçon dominante (avec *Lietzmann, Bachmann, Windisch, Gutjahr*, etc., après B, *Origène, peš.*, al., et presque tous les critiques), l'appuie par cette juste considération que dans le passage il s'agit plus des vertus chrétiennes en général (dont la charité est la reine), que des rapports mutuels de Paul et de Corinthe.

L'Apôtre ne peut dire aux Corinthiens qu'ils dépassent tous les autres, notamment les chrétiens de Macédoine, après ce qu'il vient de rapporter de ces derniers, en zèle et en charité; autrement ce serait une flatterie quelque peu ironique (c'est pourquoi nous n'avons pas reconnu de sens comparatif dans le verbe περισσεύετε). Mais il s'adresse à leur légitime amour-propre : si on peut leur reconnaître tant de qualités. qu'ils n'aillent pas les démentir en faisant voir que la générosité n'est pas du nombre.

Paul sait trop bien qu'il aura des résistances à vaincre, et que les malveillants dont Tite lui a révélé les anciennes menées intrigueront pour gêner la collecte et saisiront probablement sa démarche actuelle comme prétexte à reprendre leurs insinuations contre lui; peut-être ont-ils commencé (v. Exc. xv).

—— **A. 8.** κατ' ἐπιταγήν, locution paulinienne, cfr *Rom.* XVI, 26, I *Cor.* VII, 6, I *Tim.* I, 1, *Tit.* I, 3; le mot ἐπιτ. n'apparaît par ailleurs dans le N. T. que I *Cor.* VII, 25 et *Tit.* II, 15; il est hellénistique, *Polybe*, *Diod.* de Sicile, LXX. — Tous les traducteurs comprennent διὰ τῆς ἑτέρων σπουδῆς du zèle des Macédoniens, qui sert de moyen (διά) pour stimuler Corinthe; nous ne voulons pas nous rebeller contre eux, mais il nous semble pourtant qu'un autre sens est possible, qui serait tout aussi bien justifié : le génitif simple (sans περί, plus ordinaire) après σπουδή peut avoir le sens objectif aussi bien que subjectif, et désigner la chose pour laquelle on se donne du mal (σπουδὴ τῆς μελέτης, *Hippocrate*, 759[h], = « souci du traitement » ; etc.) ; ne pourrait-on l'entendre ici du « zèle *des Corinthiens*, *pour* le bien d'*autrui* », qui servivait de pierre de touche à leur charité? — D, E, G, *Ambr*[r], *Aug.* ont lu δ. τὴν ἑτ. σπουδήν. — δοκιμάζων, verbe qui se rencontre 17 fois dans le groupe des Grandes Épîtres, continue λέγω (*Plummer*), dont il marque le but, ou bien c'est encore un participe pour le présent indicatif; il signifie ici que Paul veut non pas « mettre leur charité à l'épreuve », comme si elle était douteuse, mais leur donner l'occasion de prouver par des actes une charité que certainement ils possèdent dans leur cœur. — τὸ γνήσιον, adjectif substantifié, comme τὸ μωρόν, etc. dans I *Cor.*; la *Vulg.* (« *ingenium* bonum comprobans ») a peut-être mis *ingenium* par erreur de lettre pour *ingenuum*, γνήσιον (*Plummer*).

B. 8. Une réglementation trop impérative en pareille matière ne pourrait évidemment que refroidir la générosité de ceux qui déjà en ont trop peu. Aussi l'Apôtre, avec finesse et urbanité, dit qu'il ne fait qu'aller au devant de leur désir; car certai-

que vous excelliez aussi en cette bienfaisance. 8. Je ne [le] dis point par manière de commandement, mais, au moyen de l'empressement d'autrui (*ou* pour autrui), je vous mets en mesure de prouver aussi comme votre charité est authentique. 9. Vous connaissez en effet la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il s'est fait pauvre à cause de vous, lui riche, afin que, vous, vous deveniez riches par la pauvreté de Celui-là !

nement — après tout ce qui s'est passé, surtout, — ils ont hâte de profiter de toute occasion pour montrer que leur charité est bien véritable, et ne s'arrête pas devant un sacrifice à faire pour le prochain. C'est afin de leur rappeler ce que peut faire une charité sincère que Paul leur a parlé de l'empressement des Macédoniens ; — ou bien (et c'est un sens que nous préférerions pour notre part, à cause de l'exemple du Christ qu'il va leur proposer au v. 9), il leur signifie que leur empressement, à eux, *pour* le prochain (et non seulement pour Dieu, ou pour Paul, cfr I *Jean,* IV, 20 et I *Cor.* XIII sera le vrai moyen qu'ils recherchent, pour démontrer (après des fautes et des agitations pénibles) l'authenticité de leur attachement à Dieu.

Il nous paraît peu judicieux de faire, avec *Belser,* un rapprochement entre notre verset et VII, 12 (v. *ad loc.*) en rapportant, comme il fait, ce dernier passage à l'affaire de l'incestueux. Comme si Paul avait pu traiter sous la même forme de la répression nécessaire d'un crime si grave et d'une œuvre de charité fraternelle !

——— **A. 9.** Γινώσκετε indicatif, non impératif (cfr *Chrys.*) — χάριν, sens transcendant, qui embrasse à la fois celui de « bienfait » et de « grâce spirituelle ». — δι' ἡμᾶς pour δι' ὑμ. C, K, al. — αὐτοῦ pour ἐκείνου, D, E, F, G — *Völter* veut supprimer ce verset (comme v, 16 et II, 16ᵇ-IV, 6) dont la christologie ne lui plaît pas.

B. 9. Verset justement célèbre. Exemple suprême, qui devrait porter tout croyant à une générosité sans limites. Le Christ, que chaque homme doit imiter dans sa mesure, s'est réduit, lui qui possédait toute l'infinie richesse de la nature divine, à mener sur terre une vie limitée et pauvre, afin d'enrichir l'humanité de tous les biens, spirituels et corporels même, pour l'éternité. Le meilleur commentaire de ce verset, c'est *Phil.* II, 5-suivants : « *Ayez ce même sentiment en vous qui était dans le Christ Jésus, qui étant en forme divine,.... s'est anéanti lui-même en prenant une forme de serviteur, devenu pareil aux hommes,... s'est humilié lui-même et s'est fait obéissant jusqu'à la mort...* ». D'une manière plus concise, Paul rappelle à notre v. 9 toute la doctrine de l'Incarnation et de la Rédemption ; ὤν est un participe de l'imparfait ; ἐπτώχευσεν un aoriste inchoatif qui ne se rapporte pas seulement à l'assomption volontaire d'une nature « d'esclave », mais à tout le cours de la vie humaine du Christ, mort comprise, où le Sauveur, qui aurait pu se faire traiter comme Dieu (ἴσα τῷ θεῷ, *Phil.*) n'a choisi que des conditions de pauvreté et de sacrifice, pour opérer ainsi le salut de ses frères humains (voir *Chrys.*, *Theodt,* les commentateurs catholiques, et *Bachmann,* al.).

Le sens est si clair qu'il serait parfaitement inutile d'entrer dans toutes les discussions théologiques soulevées par les critiques libéraux ou « indépendants » autour de ce verset, — qui est un des plus précieux joyaux de la correspondance paulinienne, et montre comme la doctrine de la divinité de Jésus, de sa double nature, et de la valeur rédemptrice de sa vie comme de sa mort, était familière à tous les disciples de Paul, dès avant les « Lettres de la Captivité ».

——— **A. 10.** συμφέρει : le sens n'est pas ici « aider » ou « être avantageux », mais « s'accommoder [à leurs dispositions] ». — οὐ μόνον τὸ ποιῆσαι ἀλλὰ καὶ τὸ θέλειν : l'ordre des verbes, pour une vue superficielle, paraît étrange, attendu qu'on « veut » avant d'« accomplir » ; cependant la *pšitto* seule a mis « vouloir » le premier, ce qui est une

10. Καὶ γνώμην ἐν τούτῳ δίδωμι· τοῦτο γὰρ ὑμῖν *συμφέρει, οἵτινες *οὐ μόνον
τὸ ποιῆσαι ἀλλὰ καὶ τὸ *θέλειν *προενήρξασθε ἀπὸ *πέρυσι· 11. *νυνὶ δὲ καὶ τὸ
ποιῆσαι ἐπιτελέσατε, ὅπως καθάπερ ἡ *προθυμία τοῦ θέλειν, οὕτως καὶ τὸ ἐπιτελέσαι
*ἐκ τοῦ ἔχειν.

12. Εἰ γὰρ ἡ προθυμία πρόκειται, καθὸ ἐὰν ἔχῃ *εὐπρόσδεκτος, οὐ καθὸ οὐκ ἔχει.

correction manifeste, — et de plus mal inspirée, car θέλειν ici ne signifie pas autre chose que « désirer » ou « consentir » (sens fréquents), « avoir l'initiative », en d'autres termes, de la chose que l'on accomplit, ce qui est certes plus que de la « faire » tout simplement. sous une impulsion étrangère; voir I *Cor.* XVI, 1-ss. — προένηρξασθε, cfr *supra*, v. 6, ne marque sans doute pas l'antériorité en cette entreprise des Corinthiens sur les Macédoniens, dont il faudrait remonter trop haut pour trouver la mention (contre *Heinrici, Belser, Gutjahr*), mais seulement leur promptitude, qui devançait l'invitation formelle de Paul (v. *infra*, **B**); D, F, G, portent ἐνήρξασθε. — ἀπὸ πέρυσι, cfr *infra*, IX, 2; hap. leg. dans le N. T. Le mot πέρ. est d'étymologie incertaine, on l'a comparé au sanscrit « parut »; il signifie « l'an passé » (*Platon, Lysias*, al.) et ἀπὸ πέρυσι (également dans les papyrus, ainsi que προπερυσι, εκπερυσι) veut dire non pas « depuis un an », mais « dès l'année dernière ». — προθυμία paraîtra quatre fois dans ces pages.

B. 10. En pressant un peu ses lecteurs, Paul ne fait rien d'indiscret, puisque ce sont eux-mêmes qui, depuis longtemps, avant d'avoir reçu aucune instruction à cet égard, se sont offerts de grand cœur à organiser chez eux la levée de la collecte. En quel temps et dans quelles circonstances? Très probablement il y a allusion à cette demande de la lettre corinthienne à laquelle l'Apôtre répondait I *Cor.* XVI, 1-ss. (v. notre comm. *ad loc.*, et la portée de la tournure περὶ δὲ τῆς λογίας).

Tel est du reste l'avis commun. Puisque cette démarche des Corinthiens, précédée peut-être d'un commencement d'exécution due à leur propre initiative, et que Paul n'aurait eu qu'à régler, a eu lieu, dit-il, « l'an passé », nous trouvons ici un renseignement important concernant la date où notre Seconde aux Corinthiens a été rédigée. (Voir INTROD., p. LVII-ss.).

Il faut *a priori*, vu le nombre des événements intervenus entre les deux, qu'un temps assez considérable se soit écoulé depuis l'envoi de la Première Épître, qui a dû parvenir à Corinthe, comme nous l'avons établi ailleurs, au printemps de l'an 55, à peu près un an après l'établissement de Paul à Ephèse, où il séjourna plus de deux ans (voir notre comm. de I *Cor.*, INT., ch. VII). Mais, pour déterminer la portée de ἀπὸ πέρυσι il faudrait savoir de quel calendrier Paul s'est servi dans la circonstance. Il y en avait plusieurs qui étaient alors en usage à travers l'Orient :

a) *l'année juive ecclésiastique* était comptée d'un printemps à l'autre;

b) l'année de la *période des Olympiades*, l'année *athénienne*, depuis le solstice d'été;

c) l'année *macédonienne*, et *syrienne*, à l'équinoxe d'automne, comme celles des *calendriers juliens orientaux* en général;

d) l'année *juive civile*, à la même époque;

e) enfin *l'année romaine*, comme la nôtre, au 1er janvier.

Il n'y a pas de vraisemblance à ce que l'auteur se soit servi, parlant à des Grecs (et à des Macédoniens, *infra*, IX, 2), de l'année juive ecclésiastique; donc *a* doit être exclu. Il aurait pu employer, dans un pays comme dans l'autre, le calendrier des Olympiades (*b*), ce qui est l'opinion de *Gutjahr*. Plus naturellement encore, du moment qu'il parlait aux Macédoniens dans les mêmes termes (IX, 2), il aurait employé leur calendrier (*c*), qui pouvait servir aussi à Corinthe, pour les Gentils

10. Et c'est un avis que là-dessus je donne; car c'est bien ce qui s'accorde avec vos [dispositions], à vous qui avez commencé d'avance, [je ne dis] pas seulement à agir, mais à le faire de votre plein gré, — dès l'année dernière. 11. Maintenant donc, poussez l'agir jusqu'au bout, en sorte que, à votre promptitude à vouloir, réponde aussi l'accomplissement, — d'après vos moyens.

12. Car, si la bonne volonté est là, [elle est] bien reçue [et appréciée]

et les Juifs à la fois, puisqu'il coïncidait et avec le calendrier juif civil, et avec les autres calendriers juliens de ces contrées (ainsi *Lietzmann, Bachmann, Belser, Sickenberger, Lemonnyer,* al.). Enfin, étant donné que son centre macédonien de Philippes, et Corinthe également, étaient des « colonies », on pourrait admettre avec *Zahn* (Einl.) le calendrier romain (*e*); *Windisch* donne aussi à cette dernière hypothèse ses préférences.

Pour moi, je préférerais *c-d,* ou *e* en seconde ligne. Quelque solution qu'on adopte, il ressort que les Corinthiens avaient commencé à se préoccuper de la collecte en une année qui était finie (*a,* rappelons-nous, étant exclu) soit depuis le 1er janvier de l'année où Paul a écrit II *Cor.* (*e*), soit depuis l'été (*b*), soit depuis l'automne (*c-d*).

Or, I *Cor.* est parvenue à destination dans le printemps 55. Si l'on accepte l'hypothèse des Olympiades, *b* (qui nous paraît la moins probable, et qui est la moins soutenue), il aurait écrit II *Cor.* entre l'été 55 et l'été 56. Si l'on prend, avec la majorité des critiques, le calendrier macédonien-syrien (*c*), ce serait entre l'automne 55 et l'automne 56; si l'on admet le calendrier romain (*e*), ce serait entre le 1er janvier 56 et le 1er janvier 57.

D'autre part, le nombre et la nature des événements intervenus entre les deux lettres (prolongation du séjour d'Ephèse avec « voyage intermédiaire », etc.) nous empêchent de placer la composition de II *Cor.* au commencement de la « seconde année » attique, dans l'été ou l'automne 55, ou de la « seconde année » macédonienne, dans l'automne ou l'hiver 55, et il est même difficile de croire qu'elle ait été faite dès les premiers mois de 56, car Paul était encore à Ephèse (voir *Act.* xx, 31, τριετίαν), qu'il avait pourtant quittée (passage en Troade, en Macédoine, attente de Titus, etc.) un certain nombre de semaines au moins avant d'écrire cette seconde Épître. La « deuxième année » était donc avancée, très avancée peut-être, quand il la composa. Aussi *Bachmann, Windisch, Belser* (1), etc., malgré la différence des calendriers choisis, proposent-ils de mettre un intervalle de dix-huit ou dix-neuf mois entre I *Cor.* et et II *Cor.* On pourrait même, à notre avis, allonger cet intervalle, pourvu qu'il ne dépassât point deux fois douze mois (Voir INTRODUCTION, ch. v).

Ainsi notre Seconde Épître aux Corinthiens a dû être écrite vers la fin de 56, ou au plus tard dans les premiers mois de 57. Comme nous pouvions dire en décembre 1934 : « Telle chose est arrivée l'année dernière, en janvier 1933 », ainsi le sens de πέρυσι était dilatable entre quelques jours ou semaines, et presque deux ans. Le croire n'a rien d'audacieux; car, dans un papyrus cité par *Bachmann,* απο Τυ̃βι περυσι indique un intervalle de dix-huit mois, vu que le document est daté du mois d'« Epiphi », qui était le onzième de l'année (*Pap. Oxyr.*, 114, 12).

—— **A. 11.** νυνί au sens temporel, comme il est habituel chez Paul (v. comm. de

(1) Et ce dernier voudrait que la vieille affaire de l'incestueux fût encore à peine réglée, lorsqu'il incline à croire (p. 255) qu'il s'était écoulé *19 mois* entre I *Cor.* et II *Cor.!*

13. *Οὐ γὰρ ἵνα ἄλλοις ἄνεσις, ὑμῖν [δὲ] *θλίψις· ἀλλ' ἐξ ἰσότητος **14.** ἐν τῷ *νῦν καιρῷ τὸ ὑμῶν περίσσευμα *εἰς τὸ ἐκείνων ὑστέρημα, *ἵνα καὶ τὸ ἐκείνων περίσσευμα γένηται εἰς τὸ ὑμῶν ὑστέρημα, ὅπως γένηται ἰσότης, **15.** καθὼς γέγραπται· « Ὁ *τὸ πολὺ οὐκ ἐπλεόνασεν, καὶ ὁ *τὸ ὀλίγον οὐκ ἠλαττόνησεν ».

I *Cor.*, à XIII, 13). — Encore ἐπιτελεῖν, deux fois. — προθυμία, nouveau mot significatif, qui ne se trouve, de tout le N. T., qu'en ces deux chapitres, quatre fois (ici et 12, 19, IX, 2) et *Act.* XVII, 1 (πρόθυμος 1 fois respectivement *Rom. Mat.*, *Marc*, προθύμως I *Pet.* V, 2). — ἐκ τοῦ ἔχειν : sur l'infin. avec ἐκ, v. *Abel,* p. 312-s.; ἔχειν = posséder. — La dernière proposition est encore elliptique.

B. 11. Reproche discret sur leur lenteur ou leur refroidissement. Après tant de bonne volonté (qui dut être bruyante), comment se fait-il qu'ils se relâchent de la sorte? Rien d'ailleurs ne leur sera demandé qui soit au-dessus de leurs moyens.

—— **A. 12.** Encore ellipse du verbe devant εὐπρόσδεκτος; pour ce mot, voir VI, 2, cfr *Rom.* XV, 16, 31, I *Pet.* II, 6; dit spécialement des sacrifices, en langue classique. — τις ajouté après ἔχει, D, E, F, G.

A. 13. Toujours ellipse, devant ἵνα (v. *supra,* au v. 7). — δέ est douteux; il manque ℵ*, B, C, 17, al. — Ici θλίψις a le sens le plus général ou neutre de « charge pesante ». — Le verset devrait finir après θλίψις, car ἀλλ' ἐξ ἰσ. se rattache à la phrase suivante.

B. 12.13. La bonne volonté, ici personnifiée comme une personne qui apporte des dons, sera toujours la bien venue, qu'elle puisse fournir beaucoup ou seulement peu; l'exemple invoqué des Macédoniens si indigents et si généreux n'était pas pour faire pression (cfr *supra,* 1-4). Il serait malséant de réduire des fidèles ou des églises à l'état de pauvreté, pour mettre les autres dans le bien-être. — Beaucoup de commentateurs pensent ici à la scène évangélique du « denier de la veuve ».

—— **A. 14.** Rattacher à ce verset ἀλλ' ἐξ ἰσότητος, qui qualifie toute la suite. — νῦν est omis F et G. — Encore une ellipse du verbe devant εἰς. — ἰσότης est un terme de philosophie hellénistique, chez *Philon,* etc.; cfr *Col.* IV, 1.

A. 15. Citation d'*Exode,* XVI, 18, d'après les LXX, sur la manne recueillie par les Hébreux; devant τὸ πολύ et τὸ ὀλ., suppléer les mots « qui avait recueilli ». — *Philon,* dans le Περὶ ἰσότητος, apportait le même exemple.

B. 14-15. La libéralité des églises des Gentils doit rétablir une équilibre entre eux et les Judéo-chrétiens. Une égalité réelle, sous la distribution variée des biens divers, est un idéal constant du christianisme, et Paul l'a affirmé souvent. Le trait de l'Exode qu'il rappelle est pour lui une révélation symbolique de cette intention de la Providence, que la « communion des saints » tend à réaliser d'une manière et dans une mesure qui nous sont inconnues.

En quoi consistera au juste cet échange de biens? Il n'est pas impossible sans doute que Paul veuille dire à ses lecteurs : « Ce que vous faites maintenant (ἐν τῷ νῦν κ.) pour vos frères de Jérusalem, ils pourraient le faire pour vous si les conditions se trouvaient retournées, s'ils devenaient un jour riches matériellement, et vous pauvres » (ainsi *Schmiedel, Plummer, Lietzmann*, al.; *Windisch* comme plus probable). Mais ce n'est certainement pas l'idée principale de Paul. Les Pères de l'Église et toute la tradition catholique, *Chrys., Théodoret, Ambr*r, *Pélage, s. Thomas, Estius, Corn. a Lap., Bisping, Cornely, Schaefer, Belser, Gutjahr, Sickenberger*, etc., comprennent que les Corinthiens seront payés de leur aumône matérielle aux fidèles de Jérusalem par un accroissement de participation aux biens spirituels de ces derniers. *Bachmann* l'admet également, mais il fait à tort cette réserve qu'il s'agirait uniquement du passé, et que Paul ne penserait, pour le bienfait provenant des Judéo-chrétiens, qu'à la foi qui s'est répandue de Jérusalem

d'après ce qu'elle a, non d'après ce qu'elle n'a point. 13. En effet, [il ne s'agit] point d'apporter à d'autres du soulagement, à vous une trop lourde charge; mais, d'après [une règle d'] égalité, 14. dans la présente conjoncture, votre surplus [va] au manque de ceux-là, afin que le surplus de ceux-là passe à votre manque à vous, en sorte qu'une égalité se fasse, 15, ainsi qu'il est écrit : « Celui [qui avait pris] beaucoup n'eut pas plus, et celui [qui avait pris] peu n'eut pas moins. »

sur les autres pays (*Rom.* xv, 26-ss). *Lietzmann* prétend que, dans les circonstances contemporaines, Paul n'aurait jamais eu l'idée d'envoyer ses chrétiens chercher des biens spirituels à Jérusalem. Il se méprend gravement sur la véritable histoire de Paul, qui, en dépit de sa polémique anti-judaïsante, a toujours fait le plus grand cas de la chrétienté primitive de Palestine et de son chef Jacques, de leur primauté de frères aînés, de leur mérite et de leur endurance chrétienne, dont ils donnaient l'exemple à tous les autres (cfr I *Thess.* II, 14 et *Rom.* xv, 26-ss.). Ce ne sont pas eux, en fait, qui répandaient l'erreur judaïsante, quoiqu'ils se tinssent un peu trop sur la réserve à l'égard de Paul qui avait reçu mission spéciale de la combattre.

II. **Paul recommande Titus et les autres délégués qu'il a préposés à la collecte** (VIII, 16-IX, 5).

INT. — *La fin du ch. VIII et les cinq premiers versets du ch. IX forment véritablement un tout (id.* Hofmann, *al.); dans la première péricope (VIII, 16-24), Paul recommande ses envoyés et décrit leur mission générale; dans la seconde (IX, 1-5), il explique pourquoi il a fait entrer Corinthe dans le champ de leur action, quoique la collecte y eût été déjà mise en train par l'église elle-même. Ainsi le chapitre IX ne se présente pas du tout, à qui sait bien le lire, comme un doublet du précédent, et nous rejetterons très délibérément les opinions de* Semler *ou de* Halmel, *et autres, d'après qui IX supposerait une autre situation que VIII, ou aurait une destination plus générale (l'Achaïe entière), et ferait donc partie d'une autre lettre; ou bien celle de* Neander, Reuss, *qui supposent que Paul aurait fait une absence entre VIII et IX. Ce qui était adressé à Corinthe se propageait vite dans le reste de la province, où les autres églises étaient rares, et de faible population; puis le ch. IX ajoute au précédent bien autre chose que des redites, comme on va le voir.*

Cette page est très importante pour l'histoire de Paul et le détail de ses relations avec Corinthe. Certains traits y font déjà pressentir l'apologie des derniers chapitres. Il importe de bien fixer par le commentaire le temps et les circonstances de cette seconde mission de Titus *et des compagnons qui lui sont adjoints; de là dépendra en partie l'intelligence de la structure de notre Épître, et de l'ordre authentique de ses trois sections.*

CH. VIII, 16. *Χάρις δὲ τῷ θεῷ τῷ διδόντι τὴν αὐτὴν σπουδὴν ὑπὲρ ὑμῶν ἐν τῇ καρδίᾳ Τίτου, **17.** ὅτι τὴν μὲν *παράκλησιν ἐδέξατο, *σπουδαιότερος δὲ ὑπάρχων *αὐθαίρετος *ἐξῆλθεν πρὸς ὑμᾶς. **18.** *Συνεπέμψαμεν δὲ μετ' αὐτοῦ τὸν ἀδελφὸν

A. 16-17. δόντι pour διδ., D, E, F, G, L, (*lat., syr.*). Encore σπουδήν, et, plus bas, σπουδαιότερος; la plupart ne voient dans cet adjectif à forme comparative qu'un « élatif » (ce qui est bien possible) : « *si zélé,* qu'il n'aurait eu besoin d'aucune exhortation de ma part » (*Windisch,* au moins comme probable, al.); mais on peut conserver au comparatif son sens propre : = « plus zélé encore qu'il n'était nécessaire pour bien accueillir l'invitation ». C'est une des phrases obscures et mal tournées de ces chapitres. On ne voit pas bien d'abord comment l'initiative marquée par αὐθαίρετος (cfr *supra,* 3) et une mission officielle confiée par un supérieur ne sont pas en contradiction; les deux choses pourtant peuvent s'accorder (voir à **B.**); παράκλησιν, v. *supra,* v. 6. παρακαλέσαι, même sens. — Les exégètes en général considèrent ἐξῆλθεν (ainsi que συνεπέμψαμεν, etc., plus bas) comme des « *aoristes épistolaires* » (*Plummer, Bachmann, Menzies, Toussaint, Belser, Gutjahr, Sickenberger,* al.); *Windisch* admet pourtant que ce puissent être de vrais aoristes du passé, si Titus était déjà en route avec ses compagnons (ce qu'admet *H. D. Wendland*); c'est le sens que nous choisissons, v. *infra.*

B. 16-17. Paul, on l'a déjà senti, se rendait fort bien compte des difficultés qu'il y aurait à remettre en marche cette collecte dont les Corinthiens inconstants, sans doute après des tiraillements et des disputes entre eux, s'étaient lassés. Il a éprouvé un vrai soulagement, dont il rend grâce à Dieu, quand il s'est aperçu que Tite, comprenant la grandeur de l'œuvre et comptant sur l'influence qu'il venait

d'acquérir, était tout prêt à repartir pour mener cette affaire à bien, après les autres (v. *supra*, v. 6). Il lui a donc offert officiellement cette mission nouvelle, sûr d'aller au-devant des désirs de son zélé disciple, qui s'était peut-être même décidé, dans son for intérieur, à provoquer pareille demande; ainsi s'explique la contradiction apparente de αὐθαίρετος et de τὴν παράκλησιν ἐδέξατο. — Ou bien encore, dans son empressement, Titus, à peine son acceptation donnée, a décidé de partir tout de suite, lorsque Paul et les églises lui laissaient du large pour prendre son temps et ses mesures. (Voir opinions de *Chrys.*, *Lietzmann*, *Bachmann*, *Belser*, etc., qui coïncident à peu près toutes pour le fond).

Un point toutefois sur lequel notre avis diffère de presque tous les autres, c'est la valeur de l'aoriste ἐξῆλθεν. Ils y voient (ainsi que dans les suivants) un « aoriste épistolaire », un fait qui n'est pas encore réalisé, mais qui le sera quand les Corinthiens liront l'épître. Titus ne serait donc pas encore parti quand Paul dicte ces mots; il devait, pense *Sickenberger*, aller à Corinthe comme porteur de la lettre. Bien des raisons, dont nous expliquerons les unes en ce chapitre même (*infra*, comm. de 18, 22, 23) et les autres à propos du ch. XII, 17-s., nous empêchent d'admettre ces « aoristes épistolaires » (forme de langage qui, du reste, n'est pas du tout de règle chez Paul, car dans ce cas il emploie tout aussi bien le présent, v. *infra*).

Nous croyons donc que Titus, non seulement était alors en route, mais qu'il était déjà arrivé à Corinthe, et y avait commencé à remplir sa mission, ainsi que les autres frères dont nous allons ouïr parler. Ce qui sera à démontrer plus tard. Il pouvait bien être encore auprès de Paul quand l'Apôtre écrivit le ch. VII, qui paraît avoir suivi de près le rapport fait par Tite sur sa mission antérieure. Mais notre épître n'a pas été dictée d'un trait; les intervalles entre les trois grandes sections

CH. VIII, 16. Et grâce soit à Dieu qui met le même empressement pour vous dans le cœur de Titus! 17. parce qu'il a accueilli, il est vrai, cette invitation, mais étant plus empressé encore, c'est sur son propre désir qu'il est parti pour se rendre chez vous. 18. Et nous avons envoyé avec lui le

qui la composent ont pu être plus ou moins prolongés, et c'est ce qui explique en partie leurs différences de ton si notables.

—— **A. 18.** συνεπέμψαμεν est encore un aoriste réel du passé, et non « épistolaire ». — Encore ellipse du verbe dans la dernière proposition.

A. 19. οὐ μόνον δέ, ellipse du langage courant = « non seulement [cela] ». — χειροτονηθείς, encore un participe qui joue le rôle de verbe fini. D, E, (*arm.*) ont voulu supprimer l'ellipse par l'addition de ἐγένετο après συνεκδ. ἡμῶν. Sur le sens et l'histoire du mot χειροτονέω, voir *Bachmann*, p. 323, n. — συνέκδημος (cfr *Act.* XIX, 29) est prédicat de χειροτ. — χάριτι, toujours au sens du v. 6 (v. *supra*). σὺν (au lieu de ἐν) τῇ χαρ. dans ℵ, D, F, G, K, L, (d, e, g, *syr.*) — πρὸς τὴν αὐτοῦ (ce mot manque B, C, D*, F, G, L, al., *latt.*) τοῦ κυρίου δόξαν καὶ προθυμίαν (ce mot pour la 3e fois) ἡμῶν : d'après *Théodoret*, al., *Belser*, etc., ce membre de phrase se rattacherait au participe διακονουμένῃ; nous croirions plutôt qu'il se rattache à χειροτ. συνέκδημος ἡμῶν (v. *infra*, à **B.**). La préposition πρός introduit deux mots, δόξ. τοῦ κυρ. et προθ. ἡμ. qui paraissent d'abord se référer à deux ordres d'idées différents; est-ce qu'on peut en dédoubler le sens, et traduire : « *pour* la gloire du Seigneur, et *conformément à* notre bonne volonté »? On pourrait éviter cette singularité grammaticale si l'on rapporte l'expression à χειροτ. συνεκδ. : « il a été désigné par le vote des églises comme notre compagnon;.. pour la gloire du Seigneur et pour [satisfaire à] notre

οὗ ὁ ἔπαινος ἐν τῷ εὐαγγελίῳ *διὰ πασῶν τῶν ἐκκλησιῶν, 19. οὐ μόνον δὲ *ἀλλὰ καὶ *χειροτονηθεὶς ὑπὸ τῶν ἐκκλησιῶν συνέκδημος ἡμῶν ἐν τῇ *χάριτι ταύτῃ τῇ διακονουμένῃ ὑφ' ἡμῶν *πρὸς τὴν αὐτοῦ τοῦ κυρίου δόξαν καὶ *προθυμίαν ἡμῶν,

vœu ». Ce sens de προθυμία (différent de celui des versets VIII, 1, 12 et IX, 2), « vœu », « désir », se rencontre en grec classique, ainsi chez *Hérodote,* ἐκ προθυμίης, κατὰ τὴν [τινος] προθυμίην, signifiant : « sur la demande » de quelqu'un. V. *infra,* **B.**

B. 18-19. Paul adjoignit à Titus deux autres frères (cfr *infra*, 22) dont le premier est présenté comme étant déjà fameux dans toutes les églises par ses travaux évangéliques. Les communautés chrétiennes, ajoute-t-il, l'avaient élu comme leur représentant pour aider Paul dans l'affaire de la collecte. Le verbe employé, χειροτονέω, ne signifie pas « ordonner » sacramentellement, comme l'ont cru quelques médiévaux, mais soit « appointer » (*Plummer,* comme possible), soit désigner par un vote régulier, à la façon des démocraties grecques (*Weizsäcker,* « Apost. Zeitalter[2] », p. 601, *Windisch,* al.); Paul aurait peut-être proposé le candidat, ou en tout cas confirmé le choix des églises. Ces églises ne sont pas autrement déterminées. On y voit en général celles de Macédoine, puisque Paul s'y trouvait alors; mais l'organisation de la collecte ayant commencé, comme nous le savons, en Galatie (I *Cor.* XVI, 1), rien n'empêche que les églises d'Asie aient aussi pris part à cette désignation, dont rien ne nous apprend l'époque et les circonstances. Ce qui rend encore plus difficile d'identifier ce « frère ».

Chose assez curieuse, Paul ne le nomme point (non plus que le second dont il sera parlé au v. 22). Or, en tout pays et en tout temps, lorsqu'on veut présenter, introduire ou accréditer quelqu'un, on commence par dire son nom. Cette omission ne peut s'expliquer par la renommée du frère en question, ce que Paul dit de lui (qualités d'évangéliste, choix des églises) n'étant pas des traits assez individuels pour dispenser de dire son nom (cfr *Sickenberger*); l'« évangile » n'était pas un évangile écrit qui aurait pu, par exemple, désigner suffisamment Luc, dont le récit ne fut publié que plusieurs années plus tard. Si le « frère » était jusque-là inconnu à Corinthe, c'était une raison de plus pour le nommer (cfr *Chrys.*). *Lietzmann* suppose que le nom (et celui du « second frère », *infra*) se trouvait d'abord dans le texte, et qu'il en serait tombé, ou qu'on l'aurait supprimé, parce que ces deux émissaires auraient laissé à Corinthe un souvenir peu favorable; hypothèse purement imaginative, à laquelle *Windisch* a eu tort d'adhérer.

La plupart se résignent donc à croire que Paul laissait à Titus le soin de présenter ses collaborateurs sous leur nom. Ce serait assez insolite, puisqu'il parlait d'eux déjà lui-même, avec l'intention de les bien faire connaître; et il ne lui en eût pas coûté davantage de dicter deux noms propres.

Je ne puis, moi, m'expliquer l'omission autrement que de cette manière : Paul ne nomme pas les deux collègues de Tite, parce qu'il n'avait aucunement l'intention de les *présenter* aux Corinthiens. Quand l'Apôtre écrivait, ses mandataires étaient déjà à Corinthe, présents et à l'œuvre. Tite, bien connu dans l'église, s'était chargé de leur introduction, ou bien ils avaient eux-mêmes produit quelque courte lettre de créance donnée par l'Apôtre ou par les églises. Paul n'a donc plus besoin de dire leurs noms; s'il parle d'eux ici avec cette extension, c'est pour rappeler fortement leurs titres et leurs mérites, que certains Corinthiens, à ce qu'il avait appris, avaient peut-être tendance à méconnaître (v. *infra,* et surtout XII, 17-18).

Peut-on déterminer qui était ce premier des collègues de Tite? Depuis l'antiquité, tous les commentateurs s'y essaient. Autrefois on a pensé à BARNABÉ, l'ancien compagnon de Paul qui s'était occupé avec lui, dès le temps d'Antioche, de la première

frère dont l'éloge, au sujet de l'évangile, [court] à travers toutes les églises; 19. et non seulement cela, mais le vote des églises [l'a] désigné comme notre compagnon de pérégrinations en cette [œuvre de] bienfaisance dont nous assurons le service, à la gloire du Seigneur lui-même

collecte pour Jérusalem (*Act.* XI, 30); cette supposition, si elle était juste, serait d'importance; l'ont adoptée *Chrysostome* (Barnabé *ou* Luc), *Théodoret, Théophylacte;* malheureusement elle est peu solide, et Barnabé, le grand apôtre ancien, n'aurait sans doute point paru comme l'« envoyé » — c'est-à-dire le subordonné — de Paul, et à peine l'égal de Tite.

Aussi un autre nom a été mis plus fréquemment en avant, c'est celui de Luc, déjà par *Origène* (« Hom. 1 in Luc. »), puis *s. Chrys.* (comme possibilité), *s. Ephrem, Eusèbe, s. Jérôme, s. Ambroise*, al.; et beaucoup de modernes jugent au moins que c'est le plus probable, *Rendall, Plummer, Bachmann, Lemonnyer,* etc. Chez les anciens, une fausse interprétation des mots ἐν τῷ εὐαγγελίῳ comme désignant le Troisième Évangile a contribué à cette opinion; mais, par ailleurs, elle a bien quelque chose pour elle. On sait le cas que faisait Paul de son modeste médecin et collaborateur saint Luc; et celui-ci se trouvait possiblement à Corinthe avec Paul, dans le séjour qui suivit notre épître, en dehors des sept qu'il nomme, *Act.* XX, 4, puisqu'il était certainement en sa compagnie quand ils arrivèrent à Troas (*ibid.*, 5); *Toussaint* a tort de dire que le passage en question des Actes a l'air de s'y opposer, car on sait que Luc aimait à taire son nom. Mais l'Apôtre a tout aussi bien pu ne le prendre à sa suite qu'en repassant par la Macédoine, après avoir quitté la Grèce (*Act.* XX, 3), et beaucoup croient que Luc, qui ne dit à peu près rien de ce dernier séjour à Corinthe, et rien des difficultés corinthiennes qui font le sujet de notre Épître, avait attendu son maître à Philippes. Ajoutons que l'affaire de la collecte paraît, d'après les *Actes*, lui être restée à peu près totalement étrangère, au moins jusqu'à leur arrivée à Jérusalem. Aussi les arguments en faveur du nom du Troisième Évangéliste ne paraissent pas très positifs. Il a trouvé de l'opposition chez beaucoup, *Renan* entre autres

C'est pourquoi d'autres exégètes (*Windisch, Sickenb.*, al.) chercheraient plutôt parmi les compagnons de Paul qui sont nommés *Act.* XX, 4 : Sopater de Bérée, Aristarque et Secundus de Thessalonique, Gaius de Derbé et Timothée, qu'accompagnaient encore les Asiatiques Tychique et Trophime. Je ne sache pas que Secundus, ni les Asiatiques Tychique, Trophime et Gaius aient trouvé des partisans; c'étaient des personnages qui n'étaient pas assez célèbres, autant que nous pouvons le savoir, pour répondre aux termes de VIII, 18-19, — quoique, d'autre part, un Asiatique ne nous paraisse pas exclu *a priori,* surtout si les églises d'Anatolie avaient participé, d'une façon directe ou par leurs représentants, à l'élection. — Le « frère » n'a pas chance d'être TIMOTHÉE, car Paul aurait parlé de lui sans doute en d'autres termes, il ne l'aurait pas recommandé aux Corinthiens comme s'ils ne le connaissaient pas personnellement, et, par dessus tout autre argument, Timothée n'avait pas quitté Paul, puisqu'il est le co-signataire de la lettre (v. *supra,* I, 1).

Restent SOPATER, dont *Windisch* (voir *Joh. Weiss,* « Urchrist ». p. 270) avance le nom un peu au hasard, et surtout ARISTARQUE, auxiliaire dévoué, et célèbre, semble-t-il, de Paul, dont il fut plus tard le compagnon de captivité (*Col.* IV, 10; *Philémon,* 24) et dont les Actes parlent trois fois. C'est lui que croient découvrir *Hofmann, Zahn, Belser*, et *Windisch* le trouve probable. Opinion qui ne peut dépasser l'hypothèse.

Nous ne sommes pas au bout. *Souter* (« Exporitory Times », XVIII, pp. 285, 325-336) a proposé, assez singulièrement, un « frère de Titus », comme si ἀδελφός n'avait

20. *στελλόμενοι τοῦτο, μή τις ἡμᾶς *μωμήσηται ἐν τῇ *ἁδρότητι ταύτῃ τῇ διακονουμένῃ ὑφ' ἡμῶν· 21. προνοοῦμεν γὰρ *καλὰ οὐ μόνον ἐνώπιον κυρίου ἀλλὰ καὶ ἐνώπιον ἀνθρώπων. 22. Συνεπέμψαμεν δὲ αὐτοῖς τὸν ἀδελφὸν ἡμῶν, ὃν *ἐδοκιμάσαμεν ἐν πολλοῖς πολλάκις *σπουδαῖον ὄντα, νυνὶ δὲ πολὺ σπουδαιότερον πεποιθήσει πολλῇ τῇ εἰς ὑμᾶς.

23. *Εἴτε *ὑπὲρ Τίτου, *κοινωνὸς ἐμὸς καὶ εἰς ὑμᾶς συνεργός· εἴτε ἀδελφοὶ

pas, à moins d'indication contraire, le sens technique de « frère dans la foi ». On a encore cherché parmi des compagnons illustres de Paul, qui ne sont nommés nulle part en ces conjonctures historiques : ainsi MARC; mais rien ne dit que Marc eût retrouvé Paul avant la captivité romaine; ou encore SILAS; mais comment Paul eût-il parlé de ce co-fondateur de l'église corinthienne (aussi bien que de Timothée, *supra*), dans les termes généraux et quasi abstraits du v. 19? *Ed. Meyer* (« Urspr. des Christ. ». III, p. 118) a proposé ERASTE. Nous ne trouvons pas (contre *Windisch*) ce nom plus invraisemblable que d'autres, si l'Eraste qui avait accompagné Timothée en Macédoine (*Act.* XIX, 22), en une mission qui, éventuellement devait aboutir à Corinthe (I *Cor.* IV, 17), et y demeura durant la seconde captivité romaine de l'Apôtre (II *Tim.* IV, 20), est bien le même que Corinthien Eraste qui était, ou avait été, trésorier de sa ville (*Rom.* XVI, 23), et devait donc se bien connaître en affaires d'argent. Mais c'est encore de l'hypothèse.

Personne, autant que nous le savons, n'a pensé à *Apollos* pour lui identifier le « premier frère » (v. *infra,* à 22).

En somme, je déclare ne rien savoir, pour moi, de l'identité de ce premier émissaire, sinon que c'était un chrétien connu et important, Grec ou Juif, Macédonien, Asiatique, ou autre. On pensera peut-être de préférence à l'un de ceux qui sont nommés *Act.* XX, 4, — en y joignant Luc, — mais c'est un des nombreux traits de l'histoire de Paul sur lequel nous n'espérons guère qu'on arrive jamais à une parfaite clarté (comme pour Sosthène, Chloé dans I *Cor.*). Nous approuvons la réserve de *Sickenberger,* pour qui c'est X ou Y, — peut-être un des personnages d'*Act.* XX, 4, mais pas nécessairement.

—— **A. 20.** στελλόμενοι : le moyen στέλλομαι signifie quelquefois, en un sens transitif dérivé, « faire ses préparatifs, prendre ses mesures pour » quelque chose (ainsi chez *Arrien*); ici, à cause du μή qui suit, = « prendre garde que », cfr II *Thess.* III, 6, στέλλεσθαι ὑμᾶς ἀπὸ παντὸς ἀδελφοῦ κτλ (1). — μωμήσηται, voir à VI, 3 — ἁδρότητι : substantif rare; ἁδρότης (non ἀδροτής, gén.-τῆτος, classique qui signifie « vigueur ») a été trouvé par *Wettstein* quatre fois chez *Zosime,* Ve s. ap. J.-C.; comme l'autre mot il vient de ἁδρός, « dru », « épais », et veut dire « abondance » (ici d'argent). Même en ces passages où le vocabulaire est relativement pauvre, et où tant de mots sont répétés, le style de Paul révèle encore quelque chose de sa richesse verbale. — Remarquer que la phrase commence encore par un participe isolé, qu'on peut considérer cependant comme rattaché librement à ἡμῶν, dernier mot de 19, ou, plus régulièrement, au verbe éloigné συνεπέμψαμεν de 18. Ce serait une construction quelque peu forcée que de faire, avec *Bachmann,* dépendre du participe στελλ. les derniers mots du verset précédent, πρὸς τὴν.... ἡμῶν.

A. 21. Quelques témoins, C, K, L, 17, commencent encore par un participe isolé, προνοούμενοι. — προνοοῦμεν καλά, littéralement : « nous pourvoyons à des choses honorables ».

(1) Autres exemples chez *Polybe*, *Philon,* etc., voir Lietzmann. Commentateurs et versions ont tous vu dans le mot quelque sens comme « craindre » ou « éviter » (*Vulg.*, al.).

et [d'après] notre vœu, 20. [à nous qui] prenons garde à ceci, qu'on n'aille nous décrier à propos de cette forte somme dont nous avons la gestion; 21. car nous veillons à [notre] honneur non seulement devant le Seigneur mais aussi devant les hommes. 22. Et nous avons envoyé avec eux notre frère, dont nous avons, en bien des affaires, souvent, pu approuver l'empressement, mais qui est maintenant beaucoup plus empressé [encore], grâce à l'abondante confiance [qu'il place] en vous.

23. Qu'il s'agisse de Titus, [c'est] mon associé et mon collaborateur auprès de vous; que [ce soient] nos frères, [ils sont] les envoyés des

B. 20-21. Ces deux versets sont très révélateurs. Paul avait-il donc besoin de veiller si jalousement à sa réputation? Oui, le ch. XII, 6-18 (v. *ad loc.*) le prouvera. Déjà il devait avoir entendu dire que les agitateurs de Corinthe, à propos de cette collecte, excitaient des soupçons et des murmures et mettaient presque en doute sa probité. Cfr I *Thess.* II, 3-9, où du moins les calomnies ne venaient que de ses ennemis juifs. Mais dans son église de Corinthe, c'étaient des chrétiens qui s'en chargeaient! Paul en était cruellement affecté, on le verra au chapitre XII. *Windisch* note à ce propos le lien étroit qui unit (contre l'hypothèse des « Quatre Chapitres ») la section présente à X-XIII. Mais il raisonne mal en prétendant que, si Paul avait su que ces soupçons infamants avaient déjà cours à Corinthe, il aurait parlé plus fortement, et donc que l'époque de composition de X-XIII doit être assez éloignée de celle des présents chapitres; en réalité, Paul ne jugeait pas encore venu le moment de sa contre-offensive, qui aurait fort dérangé son « sermon de charité »; mais il y pensait, l'affirmation présente de sa probité, pour fugitive qu'elle soit, nous paraît bien l'indiquer.

Quoi qu'il en soit, Paul avait déjà pris ses mesures, avant de s'adresser à Corinthe, il avait tenu à prévenir de pareils soupçons — qui menacent toujours ceux qui manient de grosses sommes, — en se faisant donner des « contrôleurs » de sa gestion, (πρὸς τὴν προθυμίαν ἡμῶν du v. 19, au sens que nous avons fixé). Voir *Prov.* III, 4, dans les LXX.

Nous voyons qu'il y avait un certain courage chez l'Apôtre à demander de l'argent aux Corinthiens, quand les derniers différends, si pénibles, étaient à peine apaisés et que les derniers ennemis n'étaient pas réduits encore. Il fallait que cette collecte eût vraiment une importance capitale dans ses projets, et il avait bien besoin, pour la presser ainsi, de « s'enhardir » (v. *supra*, VII, 16).

—— **A. 22.** La nuance exprimée ici par ἐδοκιμάσαμεν est : « nous avons pu apprécier à l'épreuve », « nous avons fait l'expérience favorable » de son zèle. — Un δέ fort inutile après πεποιθήσει, dans B; — πολλῇ omis F, G, al.

B. 22. Paul n'avait pas donné à Tite le seul compagnon que les églises ellesmêmes avaient désigné. Il lui en adjoignit un deuxième, tant la mission était importante et présumée difficile; pas seulement un agent, mais trois, note *s. Chrysostome.* Ce nouveau personnage, appelé « notre frère », n'est naturellement pas plus un frère de Paul selon la chair (cfr *Rückert, Bleek*) que l'autre n'était un frère de Tite; c'était un chrétien notable aussi, et qui paraît avoir été bien plus étroitement associé à l'œuvre de Paul en divers pays que n'avait été le premier; il pouvait également avoir connu les Corinthiens, puisqu'il allait à eux avec tant de généreuse confiance. Mais qui était-il? Encore un mystère. *Théodoret* et *Pélage* ont pensé à Apollos; mais il nous semble qu'on peut très difficilement l'identifier à ce prédicateur favori des Corinthiens, pour des raisons analogues à celles qui nous ont fait ci-dessus (vv. 18-

ἡμῶν, *ἀπόστολοι ἐκκλησιῶν, δόξα Χριστοῦ. 24. Τὴν οὖν ἔνδειξιν τῆς ἀγάπης ὑμῶν καὶ ἡμῶν καυχήσεως ὑπὲρ ὑμῶν *εἰς αὐτοὺς *ἐνδείξασθε εἰς *πρόσωπον τῶν ἐκκλησιῶν.

CH. XI, 1. Περὶ *μὲν *γὰρ τῆς διακονίας τῆς εἰς τοὺς ἁγίους *περισσόν μοί ἐστιν τὸ γράφειν ὑμῖν· 2. οἶδα γὰρ τὴν *προθυμίαν ὑμῶν ἣν ὑπὲρ ὑμῶν καυχῶμαι Μακέδοσιν, ὅτι Ἀχαΐα *παρεσκεύασται *ἀπὸ πέρυσι, καὶ ὁ ὑμῶν ζῆλος ἠρέθισεν τοὺς πλείονας. 3. Ἔπεμψα *δὲ τοὺς ἀδελφούς, ἵνα μὴ τὸ καύχημα ἡμῶν τὸ ὑπὲρ

19) rejeter les noms de Timothée ou de Sylvanus. *Windisch* pense à Luc, ce qui nous paraîtrait plus justifié qu'au v. 18, mais encore bien hypothétique.

Il n'est d'ailleurs pas donné, à la différence de l'autre, comme délégué par les églises pour l'affaire de la collecte, — ni les macédoniennes (cfr *Sickenb.*, al.), ni d'autres, — mais il apparaît plutôt comme un messager personnel de l'Apôtre, tout en ayant bien pu recevoir de certaines églises quelque mandat plus général (v. à 23, ἀπόστολοι ἐκκλησιῶν). C'est de lui qu'il sera question plus tard, au ch. XII, v. 18 (v. *ad loc.*).

——— **A. 23.** εἴτε... κοινωνός... εἴτε... ἀπόστολοι : quatre ellipses d'un coup, constructions qui se brisent en dictant; — ὑπέρ = περί, comme très souvent dans ces épîtres et les autres. — κυρίου pour Χριστοῦ dans C, F.

B. 23. Paul veut résumer, en une phrase concentrée, toutes les recommandations qu'il a faites ou qu'il peut faire de ses trois messagers. Son style abrupt révèle bien qu'il est, sous l'apparence purement objective, officielle, du texte, dans un état d'assez vive émotion, — peut-être surtout depuis qu'il a dicté les vv. 20-21, gros d'impressions amères.

Les Corinthiens avaient assez de raisons toutes fraîches de faire crédit à Titus; Paul leur rappelle à quel degré ce disciple lui est associé, et ce qu'il vient de faire chez eux, pour la grande œuvre de la réconciliation. Les deux autres jouissent de la confiance des églises, puisqu'elles leur ont donné mandat (même au second, sous une forme moins précisée). L'Apôtre certifie de l'un et de l'autre qu'ils s'en tirent et s'en tireront à leur honneur, comme à l'honneur du Christ — dont ils sont le reflet, δόξα.

——— **A. 24.** L'embarras des phrases continue; de plus il y a variété de lecture; tandis que ℵ, C, D²⁻³, E**, K, L, P, (f, *vulg.*, *syrr.*, *copt.*, *arm.*, *eth.*), ont lu ἐνδείξασθε impératif, on lit encore un participe isolé, ἐνδεικνύμενοι, dans B, D*, E*, G, 17, (d, e, g, *got.*). Lequel préférer? W-H sont pour la première leçon, *Tischendorf*, *Lietzmann*, *Bachmann* pour la seconde. Nous hésitons, — ainsi d'ailleurs que pour plusieurs participes signalés ci-dessus, mais non admis dans les textes de *Westcott-Hort*, *Nestle*, *Vogels* et *Merk;* car pourquoi des témoins auraient-ils voulu uniformiser cette singularité de nos chapitres? Mais nous avons suivi la majorité. — τὴν ἔνδειξιν... ἐνδείξασθε, répétition assez lourde et sans grand effet, qui doit résulter de l'embarras de la dictée plutôt que d'une intention; ἔνδειξις est un mot paulinien, cfr *Rom.* III, 25-26, *Phil.* I, 28. — εἰς αὐτοὺς pourrait se joindre soit à ἐνδείξασθε (*Plummer*, al.) soit à καυχήσεως; nous préférons cette seconde liaison, qui fait éviter de donner au verbe deux compléments disparates en εἰς, et qui rappelle, pour le sens, le ch. VII, v. 14 (v. *ad loc.*)

B. 24. C'est devant des témoins, ou des juges, si qualifiés, comme si toute la chrétienté avait les regards fixés sur eux, que les Corinthiens seront mis à même de montrer qu'ils égalent en amour du prochain les autres églises, — et spécialement celles de Macédoine.

Comme Paul était encore, — sur ce point-là, — peu assuré d'eux!

——— **A. B. CH. IX, 1.** Comme la place de ce chap. IX dans notre Épître a été un sujet de contestations, il importe de voir quelle peut en être la relation avec ce qui précède.

églises, [ils font] honneur au Christ. 24. Donc, la démonstration de votre charité, et de notre [droit à tirer] gloire de vous auprès d'eux, faites cette démonstration à la face des églises.

CH. IX, 1. A la vérité, touchant le service qui se fait pour les saints, il m'est superflu de vous écrire; 2. car je connais bien votre bonne volonté, dont je me fais gloire pour vous près des Macédoniens, [leur disant] que l'Achaïe s'est préparée dès l'année dernière; votre zèle a même stimulé le plus grand nombre. 3. Cependant j'ai envoyé les frères, pour que la gloire que nous avons tirée de vous ne soit pas démentie en cette matière-là,

Or, le deuxième mot du v. 1, γάρ, montre qu'il doit y avoir une liaison étroite entre le début de IX et les choses dites au ch. VIII. Il n'est pas difficile de la fixer. Paul vient d'annoncer l'envoi des trois délégués; il explique maintenant la raison (γάρ) de cette démarche (*Plummer, Menzies, Belser, H. D. Wendland*, al.).

Avant de la préciser, il fait une concession (μέν). Il pourrait sembler d'abord inutile de prendre de nouvelles mesures pour cette collecte. Cependant (δέ, v. 3) l'envoi de Tite et de ses compagnons a sa raison d'être. Ainsi le μέν du v. 1 appelle le δέ du v. 3. Celui-ci répond à l'objection que pose le v. 1 et qu'explique le v. 2.

Ce n'est donc pas un *nouveau thème* (contre *Windisch*) qui est introduit par le nouveau chapitre, mais un complément du thème précédent. Le lien est assez net entre les deux chapitres pour nous autoriser à taxer au moins de hasardeuse l'opinion (opposée à la tradition textuelle unanime) qui voit dans le ch. IX un fragment d'une autre lettre, supposant une situation différente, et adressée à un auditoire plus large, toute l'Achaïe. Paul ne séparait pas de l'église de Corinthe les petits groupes chrétiens dépendant d'elle qui pouvaient se trouver dispersés dans le reste de la province; c'est pour eux tous qu'il a écrit son épître (voir à I, 1). De plus il est faux qu'il se répète, comme pour redire *à d'autres* les mêmes choses; les explications et exhortations du chap. IX se raccordent bien à celles du ch. VIII, mais elles prennent des aspects nouveaux, elles ne font pas double emploi. Enfin le v. IX, 1, ne se présente nullement comme une *introduction* à un sujet non encore touché, mais il faut le prendre avec les vv. 2 et 3, comme un *éclaircissement.* Des arguments apportés par *Halmel,* pour briser l'unité de VIII et IX, comme l'omission d'un ταύτης et l'addition d'un εἰς τοὺς ἁγίους après διακονίας (comme s'il s'agissait de la collecte et de son but pour la première fois), sont évidemment sans force aucune. Nous ne croyons même pas nécessaire (comme *Toussaint, Windisch*, al.) de croire que Paul a été interrompu dans sa dictée entre VIII et IX, et qu'il se répète en la reprenant; cela aurait bien pu être, mais, *de fait, il ne se répète pas.*

Voir *Heinrici, Kühl, Plummer, Bachmann, Menzies, Belser, Gutjahr, Sickenberger*, etc., qui opinent tous dans le même sens que nous.

Le mot περισσόν a été mal traduit par la *Vulgate* (« ex abundanti »). Paul ne veut pas dire qu'il parle *d'abondance* de la collecte, parce que cela lui est agréable (on voit trop le contraire!) ou qu'il a beaucoup de choses à en dire, mais qu'il pourrait ou devrait tenir pour *superflu* d'en entretenir encore ses lecteurs, et si longuement, après tout le zèle qu'il leur a vu déployer (*infra,* v. 2). La phrase est un peu ironique, ou plutôt c'est une précaution oratoire comme on en trouve ailleurs (voir I *Thess.* IV, 9; *ibid.* V, 1), quand Paul veut insinuer une doctrine ou un précepte important : « Vous savez bien ces choses, pourquoi donc vous en parler? Cependant sachez ceci *ou* réfléchissez à ceci que... etc. » D'après *Belser, Sickenberger, Gutjahr, Menzies,* l'Apôtre signifierait qu'il n'a point à s'étendre sur le but de la collecte, sa

ὑμῶν κενωθῇ ἐν τῷ *μέρει τούτῳ, ἵνα καθὼς ἔλεγον παρεσκευασμένοι ἦτε, 4. μή πως ἐὰν ἔλθωσιν σὺν ἐμοὶ Μακεδόνες καὶ εὕρωσιν ὑμᾶς ἀπαρασκευάστους καταισχυνθῶμεν ἡμεῖς, ἵνα μὴ λέγωμεν ὑμεῖς, ἐν τῇ *ὑποστάσει ταύτῃ. 5. Ἀναγκαῖον οὖν ἡγησάμην *παρακαλέσαι τοὺς ἀδελφοὺς ἵνα προέλθωσιν εἰς ὑμᾶς καὶ προκαταρτίσωσιν τὴν προηγγελμένην εὐλογίαν ὑμῶν, ταύτην ἑτοίμην *εἶναι οὕτως ὡς εὐλογίαν καὶ μὴ ὡς *πλεονεξίαν.

nécessité pour les frères de Jérusalem, ses avantages, les mesures générales à prendre pour la levée, etc., car tout cela est bien connu des Corinthiens, ou a déjà été réglé en principe (I *Cor.* XVI); ou, comme dit *Sickenberger,* « là où il y a bonne volonté, les moyens se trouvent d'eux-mêmes ». Donc il ne revient pas sur les détails d'organisation, il les met ici de côté pour s'attacher à l'envoi des « frères » comme à la chose capitale, et il en profite pour faire un dernier appel à la générosité (*Belser*).

——— **A. 2.** προθυμίαν, pour la quatrième fois. — καυχᾶσθαι avec accusatif, v. *Abel,* p. 98. — ἀπὸ πέρυσι, voir à VIII, 10. — ζῆλος, toujours masculin chez Paul et en grec classique (excepté peut-être *Phil.* III, 6, où A, B, D, al., κατὰ ζῆλος); on lit τὸ ζῆλος A, B, 17. — τοὺς πλείονας : la forme contracte πλείους n'apparaît pas chez Paul, qui suit l'usage hellénistique (v. comm. de I *Cor.*, INT., p. LIX).

B. 2. Il n'est pas tellement nécessaire, dit l'habile solliciteur, de vanter les bienfaits de l'entreprise à des gens qui s'y sont mis avec tant d'ardeur dès l'année précédente. Paul, ravi de leur zèle, les en a loués beaucoup, — imprudence, il va l'avouer! — auprès de ses Macédoniens, et un tel exemple n'a pas été sans effet, il a encore excité leur générosité.

Singulier renversement des rôles, dirait-on, quand on se reporte au magnifique éloge des Macédoniens au ch. VIII, 1-5! (v. *supra*). *Halmel* y voyait la preuve d'une situation toute différente. Cela n'est point, comme on l'a vu. Mais Paul n'avouerait-il point s'être servi d'une petite ruse de quêteur que des puristes ne sauraient approuver?

La ruse, en tout cas, serait assez pardonnable, comme celle d'un père ou d'un maître qui, pour exciter l'émulation de ses bambins, saisit le moindre prétexte de faire briller devant l'un les mérites un peu amplifiés de l'autre. Mais, — et nous aimons mieux cela, — on n'est pas obligé du tout d'excuser Paul dans la circonstance. Le mot παρεσκεύασται n'entraîne pas nécessairement qu'il eût dit à Thessalonique ou à Philippes : « L'Achaïe a achevé tous ses préparatifs dès l'année dernière » (*Menzies* et d'autres l'ont vu clairement), mais aussi bien : « Depuis l'année dernière, l'Achaïe s'est mise à la préparation » (1). Ce qui était vrai (*supra,* VIII, 10); et cela suffisait à stimuler les Macédoniens, naturellement généreux, et un peu jaloux, peut-être, de cette réputation. Au lieu donc de parler comme *Toussaint* d'« artifice charmant » (ce qui sent déjà un peu le renanisme), n'est-il pas plus équitable, et tout aussi naturel, de penser que Paul était alors d'une parfaite bonne foi, qu'il s'en rapportait à ce que les Corinthiens lui avaient dit eux-mêmes l'année précédente, et au règlement qu'il leur avait donné et qu'il supposait avoir été suivi quand il faisait leur éloge en Macédoine? Ce ne serait que tout récemment, sur le rapport de Titus après sa première mission, qu'il aurait eu la surprise désagréable d'apprendre que cette affaire, dans le relâchement général, était demeurée depuis longtemps en souffrance.

(1) Ce parfait moyen (« ils se sont préparés ») peut bien vouloir dire qu'ils se sont mis en branle, signifier l'état dans lequel ils sont entrés.

pour que vous vous trouviez préparés comme je [le] disais, 4. de peur que par hasard, au cas où des Macédoniens arriveraient avec moi et ne vous trouveraient pas encore prêts, nous ne soyons couverts de honte, — nous, pour ne pas dire vous, — du fait de cette assurance-là. 5. J'ai donc estimé nécessaire d'inviter les frères à se rendre d'avance chez vous, et à organiser d'avance votre libéralité déjà annoncée, qu'elle soit toute prête comme une [vraie] libéralité, et non comme si on vous l'extorquait.

——— **A. 3.** ἔπεμψα n'est pas plus « épistolaire » que les aoristes de VIII, 18, etc., v. *ad loc.* Quelques témoins, D, E, (*arm.*, *boh.*), donnent ἐπέμψαμεν, sans doute par souci d'uniformité; mais cela importe peu; quand Paul parle en son propre nom dans ses lettres, comme spécialement en ces chapitres, il emploie indifféremment le singulier et le pluriel. — δέ répond au μέν du v. 1 (*Meyer-Heinrici*, *Plummer*, *Bachmann*, etc.); la particule adversative oppose le contenu de la phrase à la concession du v. 1, expliquée par le v. 2, donc aux deux versets précédents à la fois. — τὸ ὑπὲρ ὑμῶν omis F, G, 45. — ἐν τῷ μέρει : le mot μέρος au sens hellénistique (ainsi *Polybe*) de « chose, point spécial » (v. *supra*, à III, **10 A.**) — παρεσκευασμένοι ἦτε : construction participielle qui marque (mieux que παρεσκεύασται, *supra*,) la chose faite, achevée une bonne fois, v. *Abel*, p. 98; — καθὼς ἔλεγον = « comme je disais [que vous le seriez] » (plutôt que « vous l'*étiez* »).

B. 3. Malgré le zèle (ancien) des Corinthiens, et sa persuasion indulgente qu'ils comprenaient toujours l'importance de la collecte et qu'il n'y avait pas besoin de la leur rappeler (*supra*, 1, μὲν.... δέ), Paul a cru bien faire en leur envoyant Tite avec les deux autres, pour les presser un peu. Il s'en excuse presque. Mais il s'est tellement engagé dans leur éloge auprès des Macédoniens, qu'il en est venu à craindre qu'un retard dans la préparation de l'Achaïe n'ait un très mauvais effet pour leur réputation, à lui de véracité parfaite, aux Corinthiens de zèle et de charité. Tout le monde espère tant de leur part!

On ne saurait cacher un sentiment de légitime méfiance sous des formes plus persuasives, plus flatteuses même. Paul sait qu'il obtiendra plus ainsi qu'en grondant; il compte sur ses envoyés, qui seront vifs s'il le faut. Quant à lui, il continue (καυχῶμαι, au v. 2, est un présent) à louer en Macédoine l'empressement qu'eurent les Corinthiens à entrer dans ses vues.

——— **A. 4.** ἀπαρασκευάστους : hap. leg. dans l'Écriture, mais le mot se trouve chez *Xénophon*, *Josèphe*. — λέγω pour λέγωμεν dans C*, D, E, F, G, *Amb*r., *Aug.*; — ἐν τῇ ὑποστάσει ταύτῃ : le sens propre de ὑποστ. est « fondement »; ici les interprètes se partagent entre les deux sens figurés de « sujet, matière dont il s'agit » (cfr *supra*, ἐν τῷ μέρει τ.) et de « confiance », « assurance ». *Théophylacte* propose l'un et l'autre; la *Vulgate* (« in hac substantia »), et quelques commentateurs (*Sickenberger* : « Angelegenheit », *Schmiedel* : « Unterfangen ») sont pour la première acception, ou d'autres assez voisines; mais la seconde, qui est très bien en situation, et très conforme à l'usage hellénistique (cfr *infra*, XI, 17) est adoptée par la plupart, *Lietzmann*, *Plummer*, *Bachmann*, *Belser*, *Windisch*, al.; τῆς καυχήσεως, ajouté à ὑποστ. par E, K, L, P, al., *syr.*, est donc une glose juste.

B. 4. Supposé que des Macédoniens, qui ont entendu dire tout ce bien de Corinthe, s'y rendent avec Paul — l'Apôtre annonce ici pour la première fois en cette Épître un prochain voyage, le troisième (v. ch. XIII) — et qu'ils voient que rien n'est encore prêt, qui baissera le plus les yeux en les voyant ainsi déçus, Paul qui aura trop présumé des Corinthiens dans sa confiance si assurée (ἐν τ. ὑποστάσει τ.), ou les Corinthiens eux-mêmes qui auront si mal soutenu la réputation que naïvement il leur a faite?

Ce verset est tout à fait du même esprit que VIII, 24 (v. *supra*).

—— **A. 5**. Remarquer les trois verbes commençant par προ-; le partic. προεπηγγελμένην signifie soit « promise depuis longtemps » par les Corinthiens (*vulg.* repromissam), soit « annoncée à l'avance » par Paul aux Macédoniens. — εὐλογία (4 fois en ce chapitre) qui est fréquent chez Paul (9 fois en tout) surtout au sens religieux général de « bénédiction » (cfr *infra*, v. 6) a signifié d'abord « bonne parole », puis, par extension, « bonne action », comme ici, action libérale, généreuse, bénie de ceux qui en sont l'objet. *Windisch* suppose finement que Paul avait d'abord pensé le mot λογία, « collecte », et qu'il s'est amplifié sur ses lèvres en εὐλογία, parce qu'il envisageait les heureux fruits de cette collecte; ce qui serait encore un des signes si nombreux que Paul pensait spontanément en grec. — πλεονεξία (6 fois chez Paul, 3 fois ailleurs dans le N. T.) pourrait signifier « cupidité, avarice », subjective, et l'Apôtre recommanderait à ses lecteurs de donner autre chose que des liards arrachés à leur lésinerie (ainsi *Plummer*, *Windisch*, al.); mais, dans une autre acception également paulinienne, et qui peut se réclamer de *Chrys.* et de *Théodoret*, nous l'entendons plutôt, avec *Bachmann*, al., d'une « rapacité » dont les Corinthiens, en ne souscrivant que d'une façon chagrine (le contraire de la disposition impliquée dans εὐλογία), auraient l'air de se croire victimes (cfr *infra*, v. 7).

B. 5. C'est donc, finalement, pour mettre de l'activité et de l'ordre dans les opérations de la levée, mais aussi pour réchauffer la générosité des Corinthiens, — dont il doute un peu aujourd'hui, — que Paul a envoyé devant lui la délégation; grâce à elle, il compte bien que tout sera prêt quand lui-même se décidera à venir, pour s'en aller de Corinthe à Jérusalem porter la collecte. Pareille mesure, en face des atermoiements de Corinthe, lui a paru nécessaire. Ses lecteurs sont généreux à leurs heures; quand ils entendront les explications et les exhortations des envoyés, ils n'auront plus envie, comme il espère, de prendre des mines de gens qu'on pressure.

Le ton est devenu tout de même un peu plus vif; Tite sans doute avait pu constater, à son premier passage, que l'idée de cette œuvre de bienfaisance pour des Juifs était quelque peu tombée dans l'impopularité.

D'ailleurs, Paul va se mettre lui-même à en expliquer les avantages.

III. **Paul exalte les bénédictions de la bienfaisance** (IX, 6-15).

INTR. *Une fois bien exposé le sens des mesures officielles qu'il avait prises, — et dont quelques-uns avaient probablement murmuré, Paul ne l'ignorait pas, en voyant les négligents collecteurs de leur choix dessaisis de leurs fonctions, ou du moins soumis à la direction et au contrôle des Trois* (v. infra, XII, 18). — *il ne restait plus à Paul qu'à recommander chaudement cette collecte, désormais remise en train. Il va le faire de deux manières : d'abord, de 6 à 11, en exaltant les avantages généraux de la libre bienfaisance, qui assure la protection de la Providence aux donateurs; — ensuite, de 12 à 15, le grand profit spécial que retireront les Corinthiens eux-mêmes, et toute l'Église, d'un bon résultat de eette collecte pour les saints de Jérusalem. En ces derniers versets, il nous livre le fond de ses intentions* (v. supra, INTR. à la Deuxième partie).

CH. IX, 6. *Τοῦτο δέ, ὁ σπείρων *φειδομένως φειδομένως καὶ θερίσει, καὶ ὁ σπείρων ἐπ' *εὐλογίαις ἐπ' εὐλογίαις *καὶ θερίσει. 7. Ἕκαστος *καθὼς προήρηται

CH. IX, 6. Mais [songez à] ceci : Qui sème mesquinement, mesquinement aussi récoltera, et qui sème en bénédictions, en bénédictions récoltera aussi. 7. Que chacun [fasse] comme il l'a résolu dans son cœur, non d'une

A. Ch. IX, 6. Τοῦτο ou ἐκεῖνο absolu, pour attirer l'attention sur ce qu'on va dire, est fréquent déjà en grec classique; cfr I *Cor.* VII, 29, XV, 50, *Gal.* III, 17, I *Thess.* IV, 15 (avec φημι, λέγω, λέγομεν). — φειδομένως, littér. « avec épargne », employé deux fois, en euphémisme, dans cette phrase à tournure de proverbe, est un mot toujours rare (*Plutarque, Byzantins*) et hapax légoméne dans le N. T. — καὶ[3] omis D, E. — εὐλογ., bénédictions de la générosité.

B. 6. Pour clore son « sermon de charité », Paul débute par cet avertissement sentencieux où il emprunte l'image évangélique de la moisson. Au chapitre précédent VIII, 9, pour porter ses lecteurs à la générosité, il avait invoqué l'exemple suprême, l'abnégation du Fils de Dieu incarné; maintenant, jusqu'au v. 11, pour se mettre à la portée des chrétiens les plus ordinaires, incapables d'oublier tout à fait leur propre intérêt, il recourt à des motifs capables de toucher immédiatement tous les hommes, l'espoir d'une récompense, temporelle et spirituelle. Le premier, Jésus avait dit : « Donnez et il vous sera donné ».

——— **A. 7.** Encore ellipse d'un verbe après ἕκαστος. — προαιρεῖται pour le parfait, dans D, E, K, L, al.; le mot, philosophique, est hap. leg. dans le N. T. — Pour la sentence de la fin, cfr *Prov.* XXII, 8 (LXX); avec les deux mêmes mots ἱλαρόν et δότην. celui-ci moins classique que la forme δοτήρ ou δωτήρ. ἱλαρός, hap. leg. dans le N. T. comme ἱλαρότης *Rom.* XII, 8.

B. 7. Aucune pression, assure-t-il, ne sera faite sur aucun individu (cfr I *Cor.* XVI, 2, notre comm.). Que chacun contribue dans la mesure où il le jugera bon, mais que ce soit de bon cœur et sans récriminations (cfr *supra,* 5, passage dont l'interprétation que nous y avons donnée de πλεονεξία se trouve confirmée ici). Paul tient moins à la quantité qu'à la bonne grâce du don. Dieu de même, comme l'affirme le petit proverbe plein de saveur, qui paraît une citation libre des LXX. Cfr

τῇ καρδίᾳ, μὴ ἐξ λύπης ἢ ἐξ ἀνάγκης· ἱλαρὸν γὰρ *δότην ἀγαπᾷ ὁ θεός. 8. Δυνατεῖ δὲ ὁ θεὸς πᾶσαν *χάριν *περισσεῦσαι εἰς ὑμᾶς, ἵνα ἐν *παντὶ *πάντοτε *πᾶσαν *αὐτάρκειαν ἔχοντες *περισσεύητε εἰς *πᾶν ἔργον ἀγαθόν, 9. καθὼς γέγραπται. « Ἐσκόρπισεν, ἔδωκεν τοῖς πένησιν, ἡ *δικαιοσύνη αὐτοῦ μένει εἰς τὸν αἰῶνα. » 10. Ὁ δὲ *ἐπιχορηγῶν σπέρμα τῷ σπείροντι *καὶ ἄρτον εἰς βρῶσιν *χορηγήσει και πληθυνεῖ τὸν σπόρον ὑμῶν καὶ *αὐξήσει τὰ *γενήματα τῆς δικαιοσύνης ὑμῶν· 11. ἐν παντὶ *πλουτιζόμενοι εἰς πᾶσαν *ἁπλότητα, ἥτις κατεργάζεται δι' ἡμῶν εὐχαριστίαν τῷ θεῷ·

Rom. XII, 8 : ὁ ἐλεῶν ἐν ἱλαρότητι, « que celui qui exerce la miséricorde le fasse avec bonne humeur »; on pensera aussi à certaines propriétés de la « charité » dans I *Cor.* XIII. La morale paulinienne est aussi aimable que haute et sans compromis.

——— **A. 8.** Remarquer les paronomases avec πᾶς (assez fréquentes), et toutes les allitérations en π, ce qui n'est pas très harmonieux, mais marque l'insistance de l'affirmation; πάντοτε seulement est omis F, G, 7. — Le même verbe περισσεύειν (2 fois) est transitif à la première place et intransitif à la deuxième. — χάριν, d'après le contexte, signifie ici toute espèce de faveur d'en haut. — αὐτάρκειαν cfr I *Tim.* VI, 6, et αὐτάρκης *Phil.* IV, 11; terme de philosophie morale, depuis l'Ethique d'*Aristote,* et résonnance stoïcienne.

A. 9. Citation du *Ps.* CXII, 9, (LXX), cfr des passages d'*Isaïe*, d'*Osée,* al. — δικαιοσύνη (heb. צְדָקָה) n'est pas tant à prendre au sens technique de la théologie paulinienne (contre *Hofmann, Belser*, al.) qu'au sens éthique de « piété », « philanthropie » « droiture » (*Windisch*); il équivaut, pour *Chrys.*, à φιλανθρωπία; d'après *Strack-Bill.*, il n'y a aucune nécessité de le prendre ici pour synonyme de « bienfaisance » ou « aumônes » (contre *Menzies,* par exemple, qui s'appuie sur les *Psaumes* et *Mat.* VI, 1). — A la fin F, G, K, al., ajoutent τοῦ αἰῶνος.

B. 8-9. Paul fait donc maintenant briller l'espoir de la récompense divine promise aux bienfaisants. Dieu, souverainement riche et puissant, ne demeurera pas en reste. Il peut rendre les dons faits à ses pauvres en biens temporels (cfr *infra,* 10-11), et c'est peut-être là le sens premier; car l'Évangile n'exclut pas pareil espoir, pourvu qu'on le rapporte au salut, puisqu'il nous commande de prier pour notre pain quotidien. Il accordera aux généreux tout ce qu'il faut pour suffire à leurs propres besoins (αὐτάρκεια objectif, *Bachmann;* on emploie fort aujourd'hui le terme mal formé d' « autarchie », dans le langage des économistes), et y ajoutera toute espèce de *faveur* (χάριν), ce qu'il ne faut prendre ni au sens exclusif de grâce intérieure (cfr *Ambr*st., *Hervé, Thomas*), ni en celui de charismes (cfr *Théodoret*), ni d' « aumône » (cfr *Estius*), mais d'abord de biens extérieurs. Cependant Paul ne flatte pas les désirs terre-à-terre d'une bienfaisance égoïstement intéressée, et l' « autarchie » dont il offre la perspective n'est pas une superbe satisfaction de soi-même, au sens où le mot était pris dans le langage cynico-stoïcien; car les biens spirituels, loin d'être négligés dans cette perspective, y sont inclus, et de telle façon que les autres leur apparaissent subordonnés : Dieu en effet accorde l'aisance pour favoriser l'accomplissement des bonnes œuvres (*Chrys., Plummer, Sickenb., Belser*, etc.), qui enrichiront la vie de la grâce. (Cfr I *Tim.* VI, 18-s.). Noble morale que celle qui dit : « Dieu récompense vos aumônes en vous mettant en état d'en faire d'autres » (*Lietzmann, Windisch*). C'est le même Paul qui écrira, avec une ingénuité sublime : « Que celui qui était voleur ne vole plus, mais plutôt qu'il se donne de la peine, pour acquérir du bien en travaillant de ses propres mains, afin d'avoir de quoi donner à qui est dans l'indigence » (*Eph.* IV, 28).

La citation du v. 9 décrit l'état de ce juste, qui, par la faveur continue de Dieu, peut

façon chagrine ou contrainte; car un donateur joyeux, Dieu [l']aime. 8. Et Dieu est assez puissant pour multiplier envers vous toute grâce afin que en tout, toujours, ayant toute suffisance, vous excelliez en toute œuvre bonne, 9. ainsi qu'il est écrit : « Il a disséminé, il a donné aux pauvres, sa justice demeure à jamais ». 10. Or Celui qui fournit toujours plus de semailles au semeur et le pain pour la nourriture, fournira et multipliera vos semences, et fera grandir les produits de votre justice; 11. en tout vous vous enrichirez jusqu'à la parfaite simplicité, celle qui fait naître l'action de grâce [offerte] par nous à Dieu.

« révéler sa justice par sa bienfaisance » (*Gutjahr*), communiquer aux autres « les fruits de sa justice » (*Estius*), en sorte que le souvenir et les effets de son action se prolongent, pour lui et les autres, à travers les âges. Ce texte de l'A. T. pourrait à la rigueur s'appliquer à Dieu, (dont il est dit au *Ps.* CXI, 3 que « sa justice abonde pour toujours »), et marquer la continuité de l'action providentielle pour subvenir à tous les besoins des hommes, *a fortiori* de ceux qui imitent la bonté divine; mais, puisqu'il s'agit d'aumône aux pauvres, il est mieux en situation de le rapporter, avec l'ensemble des commentateurs, au juste qui fait l'aumône; c'est lui que le psaume inspiré loue en ces termes magnifiques; les Corinthiens doivent avoir à cœur de mériter cette divine louange.

La « justice » ainsi louée est la droite conduite de l'homme en toute chose, spécialement sa bonté à l'égard du prochain, mais il est évident que, dans la doctrine de Paul, elle a une source surnaturelle; l'idée de la « justification », de la « justice infuse » est donc bien encore à l'arrière-plan de la pensée, ce qui doit suffire aux exégètes qui la croient nommée ici.

—— A. 10. ἐπιχορηγῶν, χορηγήσει : le verbe χορηγέω (hap. leg. chez Paul, cfr I *Pet.* IV, 11) signifiait originellement « conduire un chœur », puis, par extension, « payer les frais d'un chœur »; il en vint plus tard à signifier « fournir » à n'importe quel besoin, et, au passif, « être bien fourni » (*Aristote*, al.). On peut admettre l'idée ingénieuse de *Bachmann*, qui maintient ici au verbe sa force métaphorique : c'est comme si Dieu lui-même *payait les frais* pour la création de la semence. L'autre verbe, ἐπιχορηγέω (cfr *Gal.* III, 5, *Col.* II, 19, et II *Pet.* I, 5, 11) ajoute une note d'abondance, de profusion. — Les mots καὶ ἄρτον εἰς βρῶσιν, qui sont un écho d'*Isaïe*, LV, 10, sont un second régime de ἐπιχορ. et non le complément de χορηγήσει qui suit, contre *Théodoret, vulg.*, *latt.* — Au lieu des futurs χορηγήσει, πληθυνεῖ, αὐξήσει, *Chrys.* et ℵ[c], D[c], F, G, K, L, al. ont des aoristes optatifs, χορηγήσαι, etc., mode du souhait ou de la prière, ce qui est presque étranger à l'usage de Paul. — αὐξήσει, (αὐξήσαι dans P[46], F, G, al.) avec le sens transitif qu'a toujours le verbe αὐξάνω dans les LXX, et ordinairement chez Paul (cfr I *Cor.* III, 6, 7.), qui l'emploie 3 fois (sur 9) au passif, et 3 fois seulement à l'intransitif, (dans *Eph.* et *Col.*). — γενήματα, hap. leg. chez Paul, (forme non classique pour γέννημα) est un terme technique pour les produits de la terre, champs et vignobles (v. *Windisch; Nägeli,* pp. 32, 64).

A. 11. Le verset commence par ἵνα, F, G, *latt.* — πλουτιζόμενοι pourrait être coordonné à l'extrême rigueur à ἔχοντες du v. 8, qui est pourtant bien éloigné, ce qui nous ferait prendre les phrases intercalées comme une sorte de parenthèse; aussi est-ce plutôt un participe à la place d'un verbe fini, comme il arrive si fréquemment en ces chapitres, cfr VIII, 19, 20, 24, IX, 11, 13, (et plus bas X, 4, 5, etc., v. *infra*). — ἁπλότητα, encore un mot caractéristique de la section, même sens que ci-dessus, VIII, 2, mais non que I, 12, et que ci-dessous IX, 13, IX, 3, ni que *Eph.* VI, 5, *Col.* III, 2. — Dans P[46]

12. *Ὅτι ἡ διακονία τῆς *λειτουργίας ταύτης οὐ μόνον ἐστὶν προσαναπληροῦσα τὰ ὑστερήματα τῶν ἁγίων, ἀλλὰ καὶ *περισσεύουσα διὰ πολλῶν εὐχαριστιῶν τῷ θεῷ·
13. διὰ τῆς *δοκιμῆς τῆς διακονίας ταύτης *δοξάζοντες τὸν θεὸν ἐπὶ τῇ ὑποταγῇ τῆς *ὁμολογίας ὑμῶν εἰς τὸ εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ καὶ *ἁπλότητι τῆς *κοινωνίας εἰς αὐτοὺς καὶ εἰς πάντας, 14. *καὶ αὐτῶν δεήσει ὑπὲρ ὑμῶν *ἐπιποθούντων ὑμᾶς διὰ τὴν ὑπερβάλλουσαν *χάριν τοῦ θεοῦ ἐφ' ὑμῖν.

15. Χάρις τῷ θεῷ ἐπὶ τῇ *ἀνεκδιηγήτῳ αὐτοῦ δωρεᾷ.

ει τις pour ἥτις, confusion. — τῷ θεῷ doit se joindre à εὐχαρ. (*Plummer*, *Belser*, *Gutjahr*, *Windisch*, al.) plutôt qu'à κατεργ.

B. 10-11. Paul insiste sur les récompenses temporelles que peut attendre la bienfaisance, mais toujours dans le même esprit qu'au v. 8, comme adjuvant et instrument des actes de vertu et de l'avancement spirituel; la richesse qu'il fait entrevoir en fin de compte, c'est la faculté de se dévouer aux autres sans obstacle, l'ardeur à les secourir en toute simplicité (ἁπλ., cfr. VIII, 2), ce qui exaltera les actions de grâces rendues à Dieu par Paul et par tous les chrétiens. La gloire de Dieu doit être la fin dernière de toute action humaine. Ainsi se prépare la « péroraison » très significative et entraînante des versets 12-14 (v. *infra*).

Dieu, en effet, qui se montre si généreux dans l'ordre de la nature, ne peut l'être moins dans l'ordre moral et surnaturel. Qu'on voie ce qu'il fait pour le laboureur. Les images agricoles, continuées du v. 6, (cfr *Isaïe* LV, 10, *Osée* X, 12) sont des exemples stéréotypés, de simples lieux communs, car les citoyens d'une ville de commerce telle que Corinthe n'avaient guère d'intérêt direct aux travaux agricoles (*Windisch*). Le citadin Paul les prend dans le répertoire de la Bible et de la diatribe.

——— **A. 12.** τῆς λειτουργίας est un génitif d'apposition à διακονίας. Le substantif λειτουργία signifiait « service public » dans les cités grecques; d'abord profane, il a pris occasionnellement, chez les Juifs (cfr *Luc*, I, 23, *Heb*. VIII, 6, IX, 21) et dans l'hellénisme, le sens religieux de « service sacré », ainsi pour le Sérapéum d'Alexandrie (*Deissmann*, Bib. St. p. 140, et LO). Paul se l'approprie pour désigner cette collecte, qui est un acte de solidarité des églises, corps du Christ (*Windisch*), et un service fait non seulement pour les pauvres, mais pour Dieu (*Lietzmann*); il associe ailleurs le même mot à l'idée de sacrifice (*Phil*. II, 17; *ibid*. 30, c'est un service rendu à lui-même par l'église de Philippes, cfr λειτουργός de *Phil*. II, 25); 2 fois (*Rom*. XIII, 6, XV, 16), il emploie le nom d'agent λειτουργός en parlant du service de Dieu ou du Christ (cfr *Heb*. I, 14, λειτουργικὰ πνεύματα, dit des Anges). Le verbe λειτουργῆσαι est dit de notre collecte (peut-être au sens neutre ?) *Rom*. XV, 27; mais le sens religieux de λειτουργία dans notre passage est hors de doute (*Plummer*, *Bachmann*, *Gutjahr*, etc.); *Corn*. a *Lap*., avec d'autres, comparait même ce sacrifice de biens temporels, fait en l'honneur de Dieu, au grand sacrifice de la messe, suprême « liturgie » — περισσεύουσα, ici au sens intransitif.

B. 12. Après avoir exalté les avantages généraux, temporels et spirituels, pour ce monde et pour l'autre, de la bienfaisance, Paul, d'une façon discrète, confie aux Corinthiens ce qui constitue dans sa pensée l'utilité suprême de leur aumône à Jérusalem. Elle est si haute qu'il la présente comme plus qu'un acte méritoire de bienfaisance, comme un service vraiment sacré, à cause des actions de grâces religieuses et de l'accroissement de charité qu'elle est apte à produire; c'est une idée qu'il va préciser aux versets suivants.

——— **A. 13-14.** δοκιμῆς (cfr VIII, 2), ici au sens de « preuve faite », comme *Rom*. V, 4, al., cfr le sens de δοκιμάζειν *supra*, VIII, 8, 22. — δοξάζοντες, encore un participe isolé; il se rapporte, avec beaucoup de liberté grammaticale, à τῶν ἁγίων du pré-

12. C'est que le service de cette fonction sacrée n'est pas seulement apte à combler les besoins des saints, mais il porte plus loin, par la multitude des actions de grâce [qu'il fait rendre] à Dieu: 13. Par suite de l'épreuve démonstrative de ce service, [eux] ils glorifient Dieu pour votre soumission à la même profession de l'Évangile du Christ, et la simplicité de [votre] communion avec eux et avec tous; 14. par la prière pour vous ils s'emplissent aussi pour vous d'affection à cause de la grâce suréminente de Dieu [qui repose] sur vous.

15. Grâces [soient rendues] à Dieu pour son don inénarrable!

cédent verset. — ὁμολογίας = « confession d'une foi commune », comme I *Tim.* vi, 12, 13 et *Heb.* iii, 1, iv, 14, x, 23; — εἰς τὸ εὐαγγ., objet auquel se rapporte cette confession. — ἁπλότητι, encore le sens de simplicité qui donne et se donne sans calcul. — Κοινωνία, « communion », « solidarité », cfr *Phil.* i, 5, avec les actes qui la manifestent, comme *Rom.* xv, 26, où κοινωνία est dit précisément de notre collecte. — [καὶ] αὐτῶν ...ἐπιποθούντων paraît un génitif absolu, coordonné irrégulièrement avec le nominatif δοξάζοντες du verset précédent; si l'on faisait de αὐτῶν le régime de δεήσει, l'irrégularité de la phrase serait encore plus forte, il y aurait une ellipse qui défierait l'analyse; δεήσει ὑ. ὑ., moyen par lequel les « saints » exprimeront leur affection; le καί du commencement veut peut-être dire « aussi », c'est-à-dire comme Paul (*Windisch*). — Χάριν, ici la grâce de Dieu qui aura rendu les Corinthiens si généreux et si fidèles à l'esprit de l'Évangile. — P⁴⁶ porte ημας ...εφ' ημιν, confusion de sons.

B. 13-14. Tel sera donc l'inappréciable résultat que produira la collecte si elle réussit; — et Paul parle comme s'il la voyait déjà réussie à souhait. Ce sera le couronnement de son œuvre en Orient (cfr *Rom.* xv, 25-s., *Lemonnyer,* al.), l'union des cœurs réalisée entre judéo-chrétiens et ethnico-chrétiens. La générosité escomptée de Corinthe, église qui devait être le plus riche de toutes, aura beaucoup contribué à ce résultat splendide.

Il confirmera le succès de la politique ecclésiastique de l'Apôtre; politique adroite, mais divine, étant parfaitement loyale et entièrement inspirée de l'amour de Dieu, dans sa fin et dans ses moyens. Paul ne dit pas cela en termes exprès à ses lecteurs, mais il le laisse assez entendre à ceux d'entre eux qui avaient du jugement et des vues larges; et nous, nous le savons assez par ailleurs. Ce qu'il dit explicitement aux Corinthiens, c'est que les Juifs baptisés de Jérusalem — qui jusque-là paraissaient se méfier d'eux — seront convaincus désormais, en cas de bon succès de la collecte, que ces convertis de la gentilité professent bien, sans restrictions, la même foi qu'eux-mêmes, puisqu'ils entrent si excellemment dans l'esprit du même évangile (*Windisch* doute à tort, par suite du préjugé qui le porte à faire Paul aussi indépendant que possible du Jésus historique, que l'Apôtre fasse ici allusion aux recommandations d'amour du prochain rapportées par les Synoptiques). Cette œuvre de bienfaisance aura donc une portée « œcuménique » (*Windisch*), elle fortifiera la catholicité par le dedans, par les sentiments les plus intimes des âmes; les chrétiens juifs prieront pour leurs frères anciens païens comme pour des fidèles qui ont visiblement reçu les grâces de Dieu les plus abondantes (ὑπερβάλλουσαν), ils se mettront à les aimer sans réserves, et à désirer avec ardeur d'entrer en relation avec eux (sens littéral très possible de ἐπιποθούντων). Le Juif apôtre des nations n'aura plus rien à désirer de ce côté-là.

—— **A. 15.** Χάρις, ici « action de grâces », synonyme d'εὐχαριστία. — ἀνεκδιηγήτῳ : hap. leg. dans l'Écriture. — δέ ajouté après χάρις, ℵ³, C², D²⁻³, E, K, L, P, (*syr.*, *copt.*,

arm.), n'indiquerait pas nécessairement que Paul va continuer le sujet et que la suite s'est perdue (cfr *Kennedy*, v. *infra*).

B. 15. On comprend que Paul s'épanche en actions de grâces, quand il entrevoit avec confiance la réussite d'un tel plan. S'il réussit, ce sera une grâce de Dieu « inénarrable ». Ce « don de Dieu » n'est pas d'ailleurs cette seule grâce envisagée (cfr *Gutjahr*, al.), c'est « le grand don de Dieu » (*Rom.* VIII, 32) qu'elle rappelle (*Menzies*) et que Paul a évoqué (*supra*, VIII, 9) comme l'exemple suprême qui doit stimuler ses lecteurs; c'est toute l'œuvre de la rédemption, c'est l'épanchement de la charité dans la race humaine (*Chrys.*, *P. Lombard, s. Thomas, Belser*, etc.), dont cette bienfaisance corinthienne ne sera qu'une partielle manifestation; et c'est là le don vraiment « inénarrable », cfr *Rom.* XI, 33, *Eph.* III, 18-21.

[*Après cet élan final, le ton va changer, et devenir subitement très personnel et incisif. Les partisans de la « Lettre des 4 chapitres » observent là-dessus, avec quelque apparence de raison, que Paul n'aurait guère pu faire pareil appel diplomatique à la générosité des Corinthiens au moment de les rudoyer, — eux, ou du moins un certain nombre d'entre eux, — comme il va le faire dans la section X-XIII. Nous reconnaissons bien la difficulté; mais, parmi toutes les réponses que l'on peut faire, et que nous ferons, pour sauver l'ordre traditionnel de l'Épître, — plus satisfaisant encore que tous les remaniements qu'on propose, — nous observerons en ce qui touche ce point particulier qu'il était au contraire très politique de montrer cette estime et ce dévouement pour la communauté-mère de Jérusalem* avant *de s'en prendre à des adversaires dont beaucoup, étant judaïsants, prétendaient se réclamer d'elle; c'était écarter à l'avance toute équivoque sur les vrais sentiments de l'Apôtre à l'égard des Judéo-chrétiens primitifs qui, tout en demeurant un peu distants et froids, ne combattaient pourtant point son œuvre parmi les Gentils.*

*Dans l'*INTRODUCTION (pp. LIII-s.) *et dans le commentaire qui précède, nous avons cherché à mettre en évidence le lien organique étroit qui fait une unité des chapitres VIII et IX. Ils forment un discours unique, bien conduit, arrondi et complet, et le* δέ *qui suit* χάρις *en certains témoins, dans l'exclamation finale, même s'il était authentique, n'indiquerait pas du tout, malgré* Kennedy, *qu'au v. IX, 15 commençait une nouvelle idée dont le développement serait perdu, signe que le ch. IX serait un fragment interpolé d'une autre lettre; il pourrait signifier seulement :* Mais *c'est à Dieu, auteur d'un don si ineffable,* [*que toute la gloire en reviendra, et non d'abord à vous-mêmes*] ». — *Il demeure bien en ces chapitres quelque obscurité sur la mission de Tite et de ses compagnons. Était-elle déjà commencée de fait (comme nous le croyons), ou bien, comme le croit* Windisch, *apparaîtrait-elle comme une mission déjà finie au ch. VIII, tandis que le chapitre IX montrerait une mission en train de se faire, — ce qui serait pour cet auteur un motif de considérer le dernier comme étant en réalité le premier en date, un écrit d'accompagnement à une lettre adressée à* « toute l'Achaïe » *avant la composition du corps de II* Cor., *laquelle aurait été adressée plus tard pour ce motif* « à Corinthe et à l'Achaïe entière » ? *Il concède bien pourtant qu'on peut maintenir l'intégrité et l'ordre actuel, à condition de supposer une pause plus ou moins longue entre VIII et IX (??). Pour des motifs du même genre,* Bruston *et d'autres rattacheraient le ch. IX à la section des « Quatre chapitres », où en effet la visite annoncée IX, 4, nouerait bien le texte à XIII, 10* (*v.* ad loc.).

Ces points difficultueux ne peuvent être pleinement élucidés que dans le commentaire de X-XIII, avec l'excursus qui l'accompagnera, sur les dates respectives de la seconde mission de Titus *et de la composition de ces chapitres, ainsi que sur les conditions de la dite mission.*]

III. TROISIÈME PARTIE DE L'ÉPITRE

(x-xiii. **Apologie de Paul contre ses détracteurs et les mauvais chrétiens**).

Introduction. — *Cette dernière partie de l'Épître constitue à proprement parler*, l'apologie *de son auteur*.

Non point que l'« apologie » commence en réalité ici. Dès les deux premiers chapitres, Paul se défendait contre des malentendus, soulevés par le plan de voyage et la lettre intermédiaire; mais ce n'étaient que des explications préalables, presque des excuses, à propos d'incidents particuliers. Ensuite l'Apôtre, prenant les choses de très haut, a revendiqué non seulement pour lui, mais pour tous les prédicateurs véritables de l'Évangile, les droits à la franchise que leur donne leur mission de vérité; il a bien entremêlé ces chapitres III-VII de nombreux traits, quelques-uns fort acérés, contre ceux qui contrefont à Corinthe l'apostolat chrétien; parfois des allusions montraient bien qu'il repoussait quelque calomnie dirigée contre lui-même; cependant, dans leur ensemble, ces pages étaient plutôt une défense de principe, une défense collective, prenant même, à propos du « voile de Moïse » et de la Rédemption, les allures d'un haut exposé théologique. Ensuite les chapitres VIII et IX sur la collecte ont orienté les idées de Paul vers un sujet purement objectif, où il avait à peine rien à dire de sa personne. Maintenant, à partir de notre chapitre X, il aborde franchement les démêlés particuliers qu'il a avec les intrus signalés déjà en passant, et les plaintes que peut lui inspirer, depuis longtemps, un certain relâchement de l'église, ou la paresse qu'elle a mise à se défendre contre les faux évangélistes. Tout devient apologétique, — ou polémique, *pour mieux dire. Nous en sommes donc bien arrivés à l'*apologie personnelle.

Le but. *C'est de préparer le terrain pour une visite à Corinthe, la longue visite promise, qui est maintenant imminente, après avoir été remise deux fois* (xiii, 1, 10).

Elle sera nécessairement disciplinaire, car il reste beaucoup à réformer en cette église, même après l'heureux succès de la première mission de Tite; mais Paul voudrait qu'elle fût disciplinaire le moins possible; à cet effet, il souhaite que l'église elle-même prenne les devants; il la sollicite de bien reconnaître toute *la situation fausse où elle s'est peu à peu engagée, et de lui prêter son appui actif pour guérir le mal qui l'attaque; il veut qu'elle opère dès avant sa venue le plus gros œuvre de cette besogne ingrate, principalement en fermant la bouche aux intrus qui cherchent toujours hypocritement à l'aliéner à son fondateur, ou en les expulsant : c'est pourquoi il fait son apologie, pour montrer bien qu'il n'y a pas à balancer entre l'autorité de ces gens et la sienne. C'est le second dessein pour lequel il avait eu à s'armer de courage* (vii, 16, v. supra).

Sommaire. *Ce plaidoyer (car c'en est un, en même temps qu'un réquisitoire) paraît entraîné sans aucun ordre prémédité au souffle d'une vigoureuse et sainte passion qui, longtemps contenue, se déchaîne à la fin. Cependant il ne défie pas l'analyse, il est même fort bien construit, et nous pouvons en proposer cette division :*

A. *Paul prévient les chrétiens de Corinthe de* ce que sera sa visite prochaine *et de la vigueur qu'il compte y déployer contre les intrigants, une fois que l'obéissance du corps de la communauté sera parfaitement assurée (avec l'espoir toutefois qu'ils auront déjà fait assez d'eux-mêmes pour qu'il ne soit pas obligé de recourir contre personne aux dernières mesures, voir au ch. XIII, 7-10)* (x, 1-6);

B. *Il leur rappelle* comment Dieu l'a authentiquement accrédité *près de leur église*,

comme le fondateur (qui a défriché le terrain vierge, au lieu de s'installer, comme ses adversaires, dans le travail d'autrui) (x, 7-18);

C. *Les Corinthiens, pour ne pas se laisser séduire par ces gens, doivent prendre bien conscience de ce que, lui, il a fait pour eux, et d'abord* écarter le soupçon de froideur *qu'on voudrait soulever contre lui à propos de son désintéressement financier* (xi, 1-15);

D. *Par toutes les* conditions extérieures de sa vie d'apôtre, *les* peines *endurées pour le Christ,* les révélations, *et toute cette* puissance que l'humiliation ne fait qu'accroître, *Dieu l'a distingué de ses adversaires, et a révélé en lui son authentique instrument* (xi, 16-xii, 10).

E. *Tout cela* justifie cette apologie *qu'il a été obligé de faire lui-même, puisque les Corinthiens ne savent pas la faire* (*cfr* supra, *V, 12*). *Retour sur la calomnie qui l'a le plus ému, contre sa* loyauté *et son* désintéressement (xii, 11-19).

F. Il en revient à sa visite *et dit ce qu'il compte y faire pour purifier complètement l'Église de Corinthe, — en souhaitant toutefois qu'elle l'ait elle-même devancé dans cette œuvre* (xii, 20-xiii, 10).

Il ne restera plus qu'à donner une conclusion à toute l'Épître, *sous forme d'une petite exhortation au ton rasséréné, et d'un souhait à* formule trinitaire (xiii, 11-13).

Nous voyons à cette brève analyse que l'« apologie » des 4 chapitres forme un tout très harmonique, où la fin rejoint le commencement. Bien que le changement de sujet et de ton, au début du chap. X, apparaisse d'abord surprenant, on découvre assez bien la transition avec les chapitres de la collecte, et même certains détails de style, communs aux deux sections, font supposer qu'elles n'ont pas été rédigées à une très grande distance l'une de l'autre (contre Windisch). *Quant aux rapports avec la première partie, I-VII, ils surgissent en si grand nombre qu'on peut à peine les compter; et c'est un signe évident pour nous que la Troisième partie et la Première se réfèrent à une même époque et une même situation.*

Problème critique. *Cependant tout le monde n'en convient pas, il s'en faut* (Introd., *ch. IV*). *Tant dans le commentaire qu'en divers excursus, il faudra nous efforcer d'examiner très critiquement les diverses théories de l'exégèse moderne concernant le rapport de cette Troisième partie avec les deux autres, pour juger si ces Quatre Chapitres sont antérieurs ou postérieurs aux premiers, et si la Deuxième aux Corinthiens consiste en une seule ou en plusieurs épîtres; — quels sont les adversaires visés par Paul, s'il s'en prend à toute l'église, ou seulement à une faction rebelle, ou bien, à divers points de vue, à l'une et à l'autre; etc. Le lecteur connaît déjà notre opinion; mais l'établir est une des tâches les plus ardues dans l'exégèse historique des lettres de Paul.*

Style. *Il est au moins un terrain sur lequel tout le monde se trouve d'accord : c'est dans l'admiration de l'éloquence de Paul en ces quatre chapitres. L'emportement de l'orateur rend bien des passages abrupts ou un peu obscurs, le flux et le reflux de sentiments opposés amène des sautes de pensée, des anacoluthes, des parenthèses, des reprises, des constructions négligentes avec cette surabondance déjà notée des participes isolés, des expressions vertes et vulgaires, enfin tout ce qui est l'opposé de l'éloquence à périodes ou d'un « style oral » artistiquement balancé et fait pour la « récitation ». Tout y est de la vie en fusion et en torrents, à faire sauter tous les moules de la rhétorique scolaire. Mais c'est (pour cela même) le modèle de l'éloquence polémique, qui brise toute contradiction; et tout cependant n'y est pas ironie et violence, car il s'y trouve mêlés, à l'improviste, des accents de tendresse et de mélancolie qui valent ceux des premiers chapitres; et la fierté, — qui est très loin de l'orgueil, — est combinée intimement avec une humilité si sincère qu'elle nous attendrit; l'impression est d'un genre tout à fait unique. C'est le chef-d'œuvre d'une « diatribe » humainement géniale et divinement inspirée. On a comparé Paul,*

à propos de cette apologie, à Démosthène, et cela dans l'œuvre maîtresse de l'orateur attique, le « Discours sur la couronne »; seulement Paul se moque de la rhétorique, Paul est parfaitement sincère et sans calculs d'astuce politique, Paul est un saint qui ne défend sa personne et son œuvre que pour revendiquer les droits de Dieu.

A. — CH. X, 1-6. PAUL PRÉVIENT LES CORINTHIENS DU CARACTÈRE QUE POURRA PRENDRE SA VISITE.

INT. — *Le sujet de la collecte étant épuisé, il s'agissait d'en aborder un autre encore plus difficile : le procès des tendances qui pouvaient altérer à Corinthe la pureté évangélique, et qu'entretenaient dans une partie de l'église certains propagandistes non autorisés, mais d'autant plus prétentieux et rebelles à Paul.*

L'Apôtre se propose bien d'en finir avec ceux-là par son activité personnelle, dans la visite qu'il projette. Mais, pour que le résultat des mesures auxquelles il pense soit prompt et assuré, il doit pouvoir compter sur l'appui complet de tout ce qui compte dans l'église. C'est pourquoi il veut la détacher des perturbateurs, la forcer à réfléchir sur la valeur de l'autorité que les intrus s'arrogent, comparée à la sienne; ce sera l'objet de la péricope suivante, 7-18, et des développements « apologétiques » ultérieurs.

Pour commencer, après qu'il a parlé (VIII et IX) du séjour de ses délégués et du caractère de leur mission, il annonce ce que pourra être son séjour à lui. Le ton est très menaçant contre les contradicteurs qu'il sait — ou devine — être encore à l'œuvre dans leurs sourdes menées. Il ira jusqu'au bout (cfr infra *le chap. XIII), comptant bien qu'il va décider, par ces pages brûlantes, la communauté à le soutenir de tout son pouvoir; cependant il ne perd pas tout espoir (cfr toujours le chap. XIII) que l'église, ainsi avertie, pourra elle-même, avant son arrivée, rétablir l'ordre en partie par les mesures nécessaires, — et peut-être même que certains coupables en seront déjà amenés à résipicence.*

CH. X, 1. *Αὐτὸς δὲ ἐγὼ Παῦλος *παρακαλῶ ὑμᾶς διὰ τῆς πραΰτητος καὶ ἐπιεικείας τοῦ Χριστοῦ, — ὃς κατὰ πρόσωπον μὲν *ταπεινὸς *ἐν ὑμῖν, ἀπὼν δὲ θαρρῶ

CH. X, 1. Quant à moi, Paul, personnellement, je vous invite, par la mansuétude et l'indulgence du Christ, — moi qui suis bien humble face à face avec vous, mais qui, [une fois] éloigné, m'enhardis à vos

A. Ch. X, 1. Αὐτὸς δὲ ἐγὼ Παῦλος; Paul dit très rarement « Moi, Paul », cfr pourtant *Gal.* v, 2, *Eph.* III, 1, *Col.* I, 23, I *Thess.* II, 18, *Philemon,* 19, et, si l'on veut, les salutations finales de I *Cor.*, *Col.*, II *Thess.* (τῇ ἐμῇ χειρὶ Παύλου); toujours il y a là une emphase intentionnelle; ici αὐτός est encore ajouté, pour bien fixer l'attention sur la seule personne de Paul; δὲ qui marque une relation à quelque chose qui précède, est certainement authentique (cfr *Windisch*). — παρακαλῶ, ici sens d'« exhorter »; on attend comme régime un mot qui ne vient pas, car la phrase est interrompue par une parenthèse, et l'idée de παρακ. est reprise par un autre verbe, δέομαι, au v. 2. — κατὰ πρόσωπον (cfr *infra*, v. 7, où le sens est autre), ici même sens que *Gal.* II, 11 = « face à face », ou « tête à tête » (*Plutarque,* al.). — ταπεινός, ici sens péjoratif. — θαρρῶ εἰς ὑμᾶς (*supra,* VII, 16, 0. ἐν ὑμῖν) implique cette fois l'idée d'une certaine violence, comme τολμάω, *infra*.

B. Ch. X, 1. Subitement Paul met sa personne en avant. Dans quel dessein? *Chrys.*

εἰς ὑμᾶς· — 2. *δέομαι δὲ τὸ μὴ παρὼν θαρρῆσαι τῇ πεποιθήσει ᾗ *λογίζομαι τολμῆσαι ἐπί *τινας τοὺς *λογιζομένους ἡμᾶς ὡς *κατὰ σάρκα περιπατοῦντας.

3. *Ἐν σαρκὶ γὰρ περιπατοῦντες οὐ *κατὰ σάρκα στρατευόμεθα, 4. τὰ γὰρ ὅπλα τῆς *στρατιᾶς ἡμῶν οὐ *σαρκικὰ ἀλλὰ δυνατὰ *τῷ Θεῷ πρὸς καθαίρεσιν *ὀχυρωμάτων,

et *Théodoret* n'y ont vu que l'intention d'accentuer l'énergie des déclarations qu'il va faire; ce qui est juste, mais incomplet. On a pensé aussi qu'il se mettait à écrire de sa propre main, renvoyant son secrétaire (*Rückert*, probable pour *Lietzmann*, *H. D. Wendland*), ou qu'il ne parle plus qu'en son nom personnel, laissant de côté son co-signataire Timothée; ou bien (*Plummer*, comme possible à côté de l'explication précédente), qu'il voudrait dire, sur un certain ton de défi : « Moi, ce même Paul qui vous semble faible, voici ce que je vous déclare ». L'explication certainement la plus adéquate se trouve chez *Schlatter* et *Gutjahr* : Paul s'oppose *aux envoyés* dont il a parlé aux chapitres précédents; c'est-à-dire il oppose la visite personnelle qu'il annonce (*infra*, v. 2, παρών), à celle de Tite et de ses compagnons; car elle doit avoir un tout autre caractère; il notifie aussi (peut-être) comme croit également *Gutjahr*, avec d'autres, qu'il parle désormais uniquement en son nom propre, et non plus en celui de Timothée à côté du sien, comme dans les chapitres qui précèdent. En tout cas, on voit bien, contre l'opinion assez générale, qu'il y a vraiment un rapport avec la matière antérieure, une transition, puisque Paul indique qu'il va parler *d'autre chose* (δέ), cette fois rien qu'en son nom, et qu'il passe d'une question d'affaires à des questions personnelles (*Toussaint;* voir Exc. XIV). La transition est encore plus visible aux mots qui suivront.

Car la prière qu'il va adresser à ses lecteurs, il la fera au nom de ce Christ dont il vient d'exalter deux lignes plus haut le « don inénarrable » (IX, 15), et dont la générosité divine (*supra*, VIII, 9) doit être l'idéal de la bienfaisance. Son invitation (παρακαλ.) n'est plus celle qu'il vient de faire pour la collecte, mais l'objet en sera déterminé au v. 2. Il invoque encore cette douceur du Maître, cette équité et cette indulgence (ἐπιεικείᾳ, cfr *Act.* XXIV, 4) qui inspirera l'oubli réciproque des griefs et des méfiances entre chrétiens d'origine juive et païenne (*supra*, IX, 13-14), mais c'est pour le succès d'une autre tâche qui exigera aussi beaucoup d'esprit surnaturel : la réforme intérieure de la communauté à laquelle il écrit. Puisse l'église de Corinthe lui faciliter assez cette tâche pour qu'il ne lui devienne « pas impossible d'imiter la douceur du Christ » (*Estius*, *Gutjahr*, al.) et qu'il n'ait pas trop à user de la verge, ou des armes formidables dont il parlera bientôt! (cfr I *Cor.* IV, 21; II *Cor.* X, 4-6, XIII, 10).

Il va de soi que l'Apôtre se réfère aux exemples de vertu que Jésus donna dans son existence historique (voir, par exemple, *Mat.* XI, 29 : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur »), exemples qu'il avait dû souvent faire valoir devant ses néophytes (voir notre comm. de I *Cor.*, p. XXIX, al.); il faut beaucoup de parti-pris chez des savants tels que *Windisch* pour le révoquer en doute, sous le prétexte que Paul s'intéressait uniquement à la *mort* de Jésus, vue à travers le « mythe du Christ »! Nous avons eu plus d'une occasion de réfuter cette théorie insoutenable.

Tel est l'esprit essentiel qui doit dicter au ministre de Jésus-Christ toutes ses démarches. Mais les adversaires qu'il devra réduire ne le comprennent pas, et Paul, avec une ironie puissante et amère, reproduit leurs dires calomnieux : cette humilité, il ne la pratiquerait que lorsqu'il trouve en face de lui des hommes capables de lui résister, mais, une fois qu'il s'est mis en sûreté, à bonne distance de ses contradicteurs, alors il reprend courage, pour les attaquer avec de grands airs de décision (cfr *infra*, vv. 9-10).

Nous sentons tout ce que pareil reproche avait de bas, et de blessant pour un tel

dépens... — 2. je [vous] prie cependant, [faites] que [je n'aie] pas, [une fois] présent, à m'enhardir, avec cette assurance dont je compte prendre l'audace, contre certaines gens qui s'attendent à nous [voir] marcher selon la chair.

3. Car [c'est bien] dans la chair que nous marchons, [mais] ce n'est pas selon la chair que nous livrons combat, 4. car l'armement de nos expéditions n'est pas charnel, mais puissant, au service de Dieu, pour

caractère, et combien il devait indigner Paul, — ou le faire rire. Plus loin nous verrons sur quelles apparences on avait pu l'appuyer (*infra*, comm. de 9-10).

——— A. **2.** δέομαι, qui reprend sous un autre vocable l'idée de παρακαλῶ du v. 1, a certainement pour objet ὑμᾶς sous-entendu, et non Dieu (avec *Plummer, Belser, Windisch,* etc., contre *Rückert, B. Weiss, Bachmann*). — Le δέ oppose l'avenir réel aux présomptions des détracteurs. — τὸ μὴ πάρων..., voir *Abel*, p. 316. — θαρρῆσαι, cfr VII, 16, et πεποιθήσει, cfr I, 15, III, 4, VIII, 22. — λογίζομαι, à prendre au sens actif, « compter », « calculer », au moral, comme λογιζομένους qui suit, avec les Grecs *Chrys.* et *Théophylacte, l'Ambrosiaster, Plummer, Belser, Gutjahr, Sickenberger,* la plupart des modernes; la *Vulgate* le fait passif (« qua *existimor* audere »), ce qui donnerait un sens ironique excellent; malheureusement les lexicographes ne relèvent le passif qu'à l'aoriste et au parfait, quelquefois au participe présent; chez Paul au reste, partout ailleurs (cfr III, 5, V, 19, et maint autre exemple) il est actif. — τινας, contempteux, cfr *infra*, v. 12, et III, 1, XI, 21. — ὡς, opinion subjective et fausse. — κατὰ σάρκα περιπατοῦντας; le verbe περιπατ., pour signifier la conduite journalière, si fréquent chez Paul, (cfr notamment *Rom.* VIII, 4, al.; I *Cor.* III, 3, II, *Cor.* IV, 2, V, 7, XII, 18; etc.), emploi hébraïque transmis par les LXX; κατὰ σάρκα (différent de ἐν σαρκί, voir au v. 3), cfr I, 17, et *Rom.* VIII, 4; synonyme de κατὰ ἄνθρωπον περιπατ. I *Cor.* III, 3; le contraire est κατὰ πνεῦμα περιπατεῖν, *Rom.* VIII, 4, *Gal.* V, 16.

B. **2.** Paul annonce donc ici clairement sa visite (παρών), à laquelle il avait fait une allusion préalable au ch. IX, v. 4 (v. *ad loc.*). C'est alors qu'on verra bien si la réputation qu'on cherche à lui faire est méritée. L'annonce en est enveloppée dans une véritable « déclaration de guerre » (*Gutjahr*, al.) — un peu conditionnelle encore, il est vrai, disons un « ultimatum », — contre « certaines gens » qui comptent que, dans cette visite, l'Apôtre, présenté par eux comme un homme rusé, timide et fanfaron, marchera « dans les voies de la chair », c'est-à-dire prudemment, cauteleusement, avec des vues intéressées, et que, eux, ils pourront opposer victorieusement astuce à astuce.

Qu'ils ne se fassent pas une telle illusion! Paul compte bien, lui, qui s'était jusque-là interdit d'être trop tranchant (*Sickenb.*), user cette fois en face d'eux de cette audace plus ou moins insolente (τολμῆσαι ironique) dont il use, selon eux, à prudente distance; il ira de l'avant, avec cette assurance qu'il a confiance (πεποιθήσει) de trouver dans l'appui de l'église, reconquise enfin par son fondateur. Mais les Corinthiens sont encore en mesure (puisqu'il les en prie, par la douceur du Christ) d'empêcher, par leur action préventive, l'attitude de Paul de devenir trop guerrière (v. *infra,* ch. XIII)

Nous verrons plus tard qui sont ces « certaines gens » à qui s'en prend dédaigneusement l'Apôtre; il est absolument certain, contre *Plummer* et d'autres, ques ces τινες ne sont pas à confondre avec la masse de l'église corinthienne (voir Exc. XV), et que la menace, pour le moment, ne vise qu'eux.

Que Paul, en abordant un si grave sujet, soit dans un état un peu anxieux, ou trépidant, le style, avec son anacoluthe, le laisse bien supposer.

——— A. **3.** ἐν σαρκὶ... περιπατοῦμεν : sens *neutre* de σάρξ, pour signifier les condi-

λογισμοὺς *καθαιροῦντες, 5. καὶ πᾶν *ὕψωμα ἐπαιρόμενον κατὰ τῆς γνώσεως τοῦ θεοῦ, καὶ *αἰχμαλωτίζοντες πᾶν νόημα εἰς τὴν ὑπακοὴν τοῦ Χριστοῦ, 6. καὶ *ἐν ἑτοίμῳ *ἔχοντες ἐκδικῆσαι πᾶσαν παρακοήν, ὅταν πληρωθῇ ὑμῶν ἡ ὑπακοή.

tions imparfaites de la vie humaine sur terre (cfr IV, 11, VII, 1, 5, *Gal.* II, 20, al., et le κατὰ σάρκα de *Rom.* I, 3, II *Cor.* V, 16, *supra*), opposé au sens *éthique* de κατὰ σάρκα (*supra* et *infra*) qui est le plus ordinaire.

A. 4. στρατιᾶς (*Tischendorf, Vogels*), plus autorisé que στρατείας (la plupart, *Nestle, Merk*), n'a pas le même sens d'ordinaire que ce deuxième mot, qui veut dire « expédition » ou « service militaire », tandis que στρατιά signifie « troupes », « armée » (cfr *Luc* II, 13, *Act.* VII, 42, στρατιᾶς οὐρανίου, τοῦ οὐρανοῦ); cependant στρατιά veut dire quelquefois aussi (*Thucydide, Arrien*) « expédition », « campagne », et les inscriptions attiques, pour dire « expédition », flottent entre les deux graphies. — σαρκικά, « charnel », voir comm. de I *Cor.* III, 1, 3, 4, II *Cor.* I, 12, *supra*, et I *Pet.* II, 11. — τῷ θεῷ est probablement un « dativus commodi » (*Thom.*², *Belser, Bachmann, Windisch*, al.) plutôt qu'un datif instrumental. — Les métaphores militaires s'accumulent : ὀχυρωμάτων (*hap. leg.* dans le N. T.), « forteresses » (*Xénophon, Polybe*, LXX, al.), plus bas (v. 5) ὕψωμα, αἰχμαλωτίζοντες. — καθαιρέω, καθαίρεσις peuvent prendre aussi un sens technique dans les jeux agonistiques et la guerre; Paul n'emploie qu'ici le verbe, mais le substantif 2 fois en ce chapitre, et XIII, 10 (opposé à οἰκοδομή); — avec καθαιροῦντες commence encore une série de participes, qu'on pourrait sans doute rapporter grammaticalement comme attributs au sujet de στρατευόμεθα (bien éloigné et séparé par une phrase indépendante), mais qui sont plutôt encore absolus, comme nous sommes habitués à en trouver dans ces chapitres; rapport de style avec VIII-IX.

A. 5. ὕψωμα se rencontre encore *Rom.* VIII, 39, mais là dans un sens abstrait, tandis qu'en notre verset, selon *Chrys.*, il équivaut à πύργωμα, « hauteur fortifiée »; il est probable qu'il avait encore un sens technique militaire, pour désigner une « position élevée », ou une « haute muraille ». — αἰχμαλ., encore participe absolu. — τ. ὑπακ. τοῦ Χριστοῦ : le génitif est objectif, « l'obéissance *au* Christ ».

B. 3-5. L'Apôtre montrera bien qu'il ne suit pas des voies charnelles que d'habiles adversaires puissent lui couper (1). Sans doute il est obligé de se plier, comme tous les hommes, aux nécessités de l'existence corporelle, qui sont dures pour lui, mais où le Christ le maintient en plein exercice de puissance apostolique (v. *supra*, VI, 4-sss., IV, 7-sss, et *infra*, au ch. XI); mais il ne parle pas ici, au sens éthique et dogmatique, de la « chair de péché », dans laquelle il doit vivre sans lui appartenir (cfr *Godet*), ni spécialement de son « état de faiblesse » (cfr *Klöpper, Schmiedel, Belser*, al.); il n'a pas d'autre idée que celle qu'il exprime si bien *Gal*, II, 20 : « ὃ δὲ νῦν ζῶ ἐν σαρκί κτλ » : « pour la vie que j'ai maintenant à mener dans la chair, [je la vis dans la foi du Fils de Dieu, etc.] ». Il est homme passible et mortel, mais ses ennemis s'apercevront que ce n'est pas à de la faiblesse morale humaine qu'ils auront à se heurter en lui.

Il les avertit donc de l' « armement » offensif avec lequel il se dispose à leur livrer bataille (στρατευόμεθα). Doué d'un tempérament naturel belliqueux, il aime, tout saint qu'il est devenu, les métaphores guerrières (voir surtout le fameux passage d'*Eph.* VI, 11-sss., sur la « panoplie de Dieu »). Son équipement est éprouvé, c'est

(1) *Belser* se trompe encore ici, en prétendant que λογιζομένους du v. 2, n'indiquant en soi qu'un calcul pour l'avenir, exclut chez les adversaires une expérience personnelle des procédés de Paul, et par conséquent un contact dans un « voyage intermédiaire » (v. Exc. II); en réalité ces adversaires escomptent l'avenir d'après ce qu'ils ont cru constater dans le passé, v. *infra*, v. 10.

la ruine des forteresses; nous ruinons les calculs, 5. et toute haute muraille qui se dresse contre la science de Dieu, et nous captivons toute pensée sous l'obéissance au Christ, 6. et nous aurons vite fait de tirer justice de toute désobéissance, dès que sera complète, chez vous, l'obéissance.

Dieu même qui l'en a muni pour son service, et il sait en user pour faire crouler les fortifications (ὀχυρ.) des camps adverses, ruiner les sophismes (λογισμούς), et les hautes spéculations (ὕψ.) de prétendue sagesse spirituelle d'où l'on croirait dominer et pouvoir réduire l'enseignement évangélique de foi commune, qui est la vraie « science de Dieu » — ou bien (autre sens possible de ὕψωμα, *Sickenberger*) les « murailles » comme celles des judaïsants (cfr le « voile » du ch. IV), qui empêchent la vue de pénétrer vraiment jusqu'au Christ-esprit. Victoires qui profiteront aux vaincus, car, une fois leurs défenses ruinées, leur esprit, (s'il n'est pas entièrement de mauvaise foi, comme Paul veut encore l'espérer de tous, mais comme il en est persuadé dans le cas des fidèles de Corinthe qui n'ont été qu'éblouis et séduits par les faux docteurs), leur esprit et toutes leurs pensées, comme une garnison qui capitule, deviendront captifs de l'obéissance au Christ, cette vérité qui délivre (αἰχμαλοτίζω et des mots voisins sont plusieurs fois employés ainsi au sens moral, rappelle *Windisch*, dans le N. T., les *Odes de Salomon, Ignace*, al.).

Plummer cite à ce propos un naïf et fort joli trait médiéval, pris chez *Durand de Mende* l'Ancien. (« Rationale divinorum officiorum » IV, 16) : « Les soldats ont coutume de se tenir debout quand on lit les épîtres de Paul, en son honneur, parce que c'était un soldat ».

—— **A. 6.** ἐν ἑτοίμῳ ἔχοντες, encore participe détaché; l'expression entière, qui paraît un latinisme (« *in promptu habere* », le classique est ἑτοιμὸν ἔχειν τι) se trouve aussi chez *Polybe, Diodore, Philon;* cfr XII, 14, ἑτοίμως ἔχω. — ἐκδικέω (cfr *Rom.* XII, 19, *Luc, Apoc.*), forme hellénistique, comme ἐκδίκησις (*supra,* VII, 1) et ἔκδικος (*Rom.,* I *Thess,* 1 fois). — πρότερον ajouté à πληρωθῇ dans C, al.

B. 6. Les images des versets précédents indiquaient que Paul se prépare à combattre des erreurs, non seulement de conduite, mais de doctrine (κατὰ τῆς γνώσεως τ. θ.); nous soupçonnons bien déjà ce qu'elles pouvaient être, et nous les expliquerons plus tard; il faudra accorder ce passage, et d'autres, avec l'éloge donné I, 24, à l'orthodoxie corinthienne.

Disons déjà qu'elles n'étaient pas des hérésies affichées, et ne devaient pas être fort répandues. Mais il y avait, et non seulement parmi les agitateurs, d'autres « désobéissances », de tout genre, (v. *infra,* XII, 20-21, et *supra,* comm. de VI, 14-VII, 1), à l'esprit et aux préceptes du Seigneur. Paul se fait fort de les réduire, qu'on se le dise bien, avec les armes divines qu'il possède, et qui sont tout autre chose que de « persuasifs discours de sagesse », mais feront une « démonstration d'esprit et de puissance » (I *Cor.* II, 4, cfr *infra,* XIII, 3-s., 6). Seulement il compte, pour en venir à bout, sur un rétablissement parfait de la soumission que lui doivent les Corinthiens; car l'affaire de la « lettre intermédiaire » et de la première mission de Titus a sans doute abouti à leur faire révéler de bonnes dispositions (*supra,* VII); mais ce n'est en somme qu'un point particulier, celui de l'« offense », qui a été réglé, et il reste bien des abus à réformer encore dans cette église. Ces vigoureux chapitres et la visite qui suivra opéreront, Paul l'espère bien, le redressement nécessaire dans la communauté (que Paul désigne par ὑμῶν, « vous », l'opposant ainsi implicitement à des étrangers et à des intrus, qu'il est beaucoup moins sûr de convertir, voir Exc. XV).

Ainsi le double but de toute « l'apologie », le double travail disciplinaire qui s'impose à l'Apôtre, est assez clairement indiqué et distingué dès la fin de cette première péricope.

B. — Ch. x, 7-18. C'est Paul qui est accrédité comme vrai représentant du Christ, par la fondation même de l'église.

Intr. *Paul invoque le premier et grand motif qui doit lui assurer toute obéissance de la part de ses fidèles. C'est que Dieu lui a assigné, à lui et à lui seul, la glorieuse mission de fonder l'église de Corinthe* (*cfr* I Cor. *IV, 15*). *La Providence, par un résultat éclatant, l'a donc accrédité à tous les yeux comme* « l'homme du Christ » (*cfr* supra, *III, 1-3*)*; tandis que ses adversaires qui s'arrogent pareil titre, et s'efforcent de discréditer l'Apôtre comme un homme tour à tour faible et tyrannique, n'ont rien à lui opposer, en fait de conquête apostolique, que leur art de s'installer dans le travail d'autrui.*

Le caractère des ennemis de Paul se dessine en traits déjà nets : ce sont des intrus, *qui n'ont reçu mission que d'eux-mêmes. — Le style de la dictée est assez précipité et embrouillé, par l'effet d'une émotion qui va croissant, et, pour ainsi dire, serrant la gorge.*

Ch. x, 7. Τὰ *κατὰ πρόσωπον *βλέπετε. Εἴ τις πέποιθεν ἑαυτῷ *Χριστοῦ εἶναι, τοῦτο λογιζέσθω πάλιν *ἐφ' ἑαυτοῦ, ὅτι καθὼς αὐτὸς *Χριστοῦ, οὕτως καὶ ἡμεῖς.
8. Ἐάν τε γὰρ περισσότερόν τι καυχήσωμαι περὶ τῆς *ἐξουσίας *ἡμῶν, ἧς ἔδωκεν ὁ κύριος εἰς οἰκοδομὴν καὶ οὐκ εἰς καθαίρεσιν ὑμῶν, οὐκ αἰσχυνθήσομαι, 9. ἵνα μὴ

A. 7. τὰ κατὰ πρόσωπον; ici κ. πρ. = « sous les yeux ». βλέπετε est impératif (*Lietzmann, Bachman, Windisch, Toussaint, Belser, Gutjahr, Sales, Sickenberger, Loisy,* etc.) et non indicatif (*Plummer, Callan,* al.). — δοκεῖ πεποιθέναι pour πέποιθεν dans B. — Χριστοῦ εἶναι, cfr I *Cor.* I, 12; δοῦλος ajouté après Χριστοῦ D*, E*, F, G, d, e, f, g, *Ambr*r. — On lit ἐφ' ἑαυτοῦ ℵ, B, L, al. et ἀφ' ἑ. C, D, E, F, G, K, P, *Chrys.*, al.; le sens, pas plus que le texte, n'est très clair; on peut comprendre « en lui-même », ou « pour soi-même », ou « [en réfléchissant] sur lui-même », ou (*Bachmann*) « [en tirant conclusion] de sa propre personne ». — καθὼς...., οὕτως.., propositions elliptiques; la seconde est certainement une litote. — P46 porte καθ. αυτος ο Χριστος, contresens.

B. 7. Paul apostrophe vivement ses lecteurs pour leur bien faire comprendre qu'ils ne peuvent partager leur obéissance (*supra,* v. 6) entre lui et ceux dont il va parler. Il fait appel à leur bon sens (*Lietzmann*), et leur dit de ne pas être aveugles à ce qui doit leur sauter aux yeux.

Il est chez eux des instructeurs qui se réclament spécialement du Christ, — soit comme entretenant avec le Seigneur des rapports de « gnose » mystique, ou comme ayant quelque lien terrestre plus étroit avec lui, ou comme en ayant reçu une mission spéciale; nous devrons choisir (Exc. xv) entre ces diverses hypothèses, et voir si ce passage confirme ce que nous avons dit dans notre commentaire de I *Cor.* sur un « *parti du Christ* ». Il nous semble bien que c'est le cas. Quoi qu'il en soit, ces « hommes du Christ » seraient fort prétentieux de se figurer qu'ils sont au Christ, ou accrédités par le Christ, plus que Paul ne l'est lui-même, et oser le juger en supérieurs.

La forme de la déclaration est bien modeste, puisque l'Apôtre n'a pas l'air de se mettre dans une autre catégorie que ceux-là. Mais la prendre à la lettre n'est qu'une vue très superficielle; car les paroles qui précèdent (« si quelqu'un *s'est persuadé à*

lui-même qu'il est au Christ ») montrent déjà assez que Paul juge leur pretention avec une ironie dédaigneuse. C'est dans le même sens qu'il appellera les mêmes plus bas « ministres du Christ » (XI, 23), sans reconnaître pour cela le moins du monde la bonne qualité de leur ministère. La modération qu'il garde au commencement de son attaque, où il ne veut pas encore employer un langage trop rude (*Gutjahr*), ce n'est donc qu'une finesse de polémique (Id. *Windisch*); en plusieurs passages de notre commentaire sur la Première Épître (idolothytes, prophétie des femmes, etc.), nous avons vu comme Paul semble accorder négligemment des choses sur lesquelles il ne veut pas tout de suite discuter, mais dont il retirera la concession, au moment venu, d'une main vigoureuse.

Tout le contexte va prouver (contre *Menzies*) que l'Apôtre vise non pas un individu, mais un groupe. Quand il réclame, dans une litote pleine d'ironie, de n'être pas considéré comme étant moins « du Christ » que ces personnages, il pose, comme *Gutjahr* entre autres l'a vu avec perspicacité, *le thème de toute son « apologie »*.

——— **A. 8-9.** ἐξουσίας ici au sens le plus fort = « pleins pouvoirs » (*Bachmann, Gutjahr,* al.); καυχήσωμαι peut se rapporter à la fois au passé et à l'avenir. P[46] ajoute καυχησομαι après καυχησωμαι, faisant ainsi une proposition affirmative. — ἡμῶν après ἐξουσίας est-il un « pluriel d'écrivain »? v. *infra,* à **B**. — *Joh. Weiss* (« Die Aufgabe der

Ch. x, 7. Regardez ce que vous avez juste en face de vous. Si quelqu'un s'est persuadé qu'il est [l'homme] du Christ, il peut en outre faire cette réflexion en lui-même que, ainsi qu'il [est l'homme] du Christ, de même nous aussi.

8. Et en effet, quand je tirerais un peu trop gloire de nos pleins pouvoirs, que le Seigneur a donnés pour votre édification et non pour votre ruine, je n'aurai pas à [en] rougir, 9. pour que je n'aie pas l'air, pour

neutestamentlichen Wissenschaft », p. 31) croit à tort que le membre de phrase qui va de ἧς ἔδωκεν à καθαίρεσιν serait une interpolation prise de XIII, 10, v. *infra;* ces mots ne manquent pourtant en aucun témoin, et la supposition est futile, car Paul n'en est pas à une répétition près. — Quelques témoins écrivent ἡμῶν après κύριος. — καθαίρεσιν, cfr *supra*, 4.

On lit le pluriel δοξῶμεν ...ἐκφοβοῦντες (non ἐκφοβεῖν) dans D, E, F, G. — ὡς ἂν ἐκφοβεῖν ὑμᾶς offre (peut-être) un des exemples rares de l'emploi de ἄν avec l'infinitif (*Plummer*); δόξω pourrait signifier l'intention, mais c'est principalement l'apparence : « ...que je n'aie pas l'air, pour ainsi dire, de vous terrifier.. »; ὡς marquant que c'est une interprétation subjective.

Il est bien superflu, à mon avis, de vouloir ordonner en construction régulière les versets 8 et 9. Mais il faut garder le texte comme il est, et l'on n'a pas le droit, avec *Windisch*, (cfr *J. Weiss,* supra), de proposer, pour le rendre plus intelligible, la suppression de 8[b]. Disons simplement, comme *Plummer,* que le v. 9, pour l'idée, dépend comme un tout du précédent, sans qu'on puisse le rattacher grammaticalement à aucun mot particulier. On peut s'évertuer à corriger l'ellipse de diverses manières, en maintenant un lien entre 8 et 9. Ainsi *Belser :* « ...Je ne serai pas confondu. 9 [Je dis cela] pour que, etc. » (1); *Windisch :* « ...Je ne serai pas confondu. 9. [Je n'ai donc pas à craindre] qu'on m'impute d'effrayer seulement avec des paroles écrites, etc. »; *Sickenberger :* « ...pas confondu. 9 [Cela arrivera ainsi] afin

(1) Il propose aussi de prendre ἵνα comme rapporté à l'intention divine, — ce que le contexte est loin de suggérer.

δόξω ὡς ἂν ἐκφοβεῖν ὑμᾶς διὰ τῶν ἐπιστολῶν· **10.** ὅτι αἱ ἐπιστολαὶ μέν, *φησίν, βαρεῖαι καὶ ἰσχυραί, ἡ δὲ παρουσία τοῦ σώματος ἀσθενὴς καὶ ὁ λόγος *ἐξουθενημένος. **11.** τοῦτο λογιζέσθω ὁ τοιοῦτος ὅτι οἷοί ἐσμεν τῷ λόγῳ δι' ἐπιστολῶν ἀπόντες, τοιοῦτοι καὶ παρόντες τῷ ἔργῳ.

12. Οὐ *γὰρ τολμῶμεν *ἐγκρῖναι ἢ συγκρῖναι ἑαυτούς τισιν τῶν ἑαυτοὺς συνιστα-

qu'il n'y ait pas apparence que je veuille;... etc. ». D'autres, comme *Gutjahr*, préfèrent supprimer tout lien entre les deux versets : « Je ne serai pas confondu. 9. Qu'il n'y ait point apparence que je veuille... etc. ». Les anciens, comme *Chrysostome* (qui suppose après « je ne serai pas confondu » l'idée sous-entendue : « mais je veux me taire »), *Théodoret*, la *Vulgate*, puis *Thomas*, *Estius*, *Cornely*, *Meyer-Heinrici*, etc., mettent un point après « confondu », et joignent le v. 9 à 11, comme une protase à une apodose, en faisant de 10 une parenthèse; *Vulg.* : « ..Non erubescam. 9. Ut autem non existimer tanquam terrere vos per epistolas, (10. quoniam quidem epistolae, inquiunt, graves sunt et fortes, praesentia autem corporis infirma, et sermo contemptibilis), 11. hoc cogitet qui ejusmodi est, quia quales sumus verbo etc. ». Cette construction ne prêterait guère à objection (id. *Belser*), n'était que ἵνα μή, sans δέ ou autre particule de ce genre, serait une asyndèse que le traducteur même de la Vulgate jugeait peu naturelle, puisqu'il s'est cru obligé d'ajouter « *autem* » — En somme, il est plus simple d'admettre franchement une irrégularité de construction, qui n'a rien de surprenant dans le style de Paul, et dans un tel passage.

A. 10. Au lieu de φησίν, on lit le pluriel φασίν dans B, (f, g, e, *vulg.* (« inquiunt »), *syr.*). L'autorité de la masse des témoins invite à conserver φησίν, qui peut avoir pour sujet τις du v. 7 ou ὁ τοιοῦτος du v. 11, à moins d'en faire un collectif ou un impersonnel (cfr I *Cor.* vi, 16) signifiant : « dit-on », ce que nous préférons. — ἐξουθενημένος (le verbe se rencontre 8 fois chez Paul, avec des nuances variées) est un parfait, ce qui ne nous semble pas dépourvu de signification pour l'exégèse (v. *infra*, à **B**).

A. 11. τοῦτο λογιζέσθω, cfr v. 7; faut-il comprendre ce verbe au sens de « compter que », ou de « faire réflexion que » ? Cela dépend du verbe qu'on suppléera après τοιοῦτοι, *infra*. — ὁ τοιοῦτος, expression aimée de Paul, tantôt pour demeurer dans le vague (*supra*, ii, 6-7), tantôt, comme ici et *infra* xi, 3, cfr I *Cor.* v, 5, 11, pour marquer le dédain. — τοιοῦτοι καὶ παρ. τῷ ἔργῳ, proposition elliptique qui demeure un peu obscure; faut-il suppléer le futur ἐσόμεθα (« nous serons », lors de la visite annoncée, *Lietzmann*, *Plummer* al.), ou le présent ἐσμεν, « nous sommes », comme le veulent la plupart? Nous opinerions pour ἐσμεν, écrit dans le premier membre de la comparaison, car la phrase est ainsi plus harmonique et plus claire; et cela encore n'est pas sans quelque portée exégétique (v. *infra*, à **B**).

B. 8-9-10-11. Voici les idées, toutes de grande importance, qui se pressent dans ce passage enchevêtré et désarticulé. Leur densité, leur valeur d'information, et leur « mordant » compensent, et bien au-delà, l'embarras de la forme.

Paul vient d'affirmer, dans une litote, qu'on ne peut cependant lui refuser d'être un « homme du Christ » aussi bien que d'autres (on verra plus bas, xi, 13-15, s'il pense véritablement que ces autres-là ont aussi droit à ce titre). Il « s'en vante » peut-être trop souvent, dit-il au v. 8 (avec une légère ironie dans l'emploi du mot καυχήσωμαι). Mais n'a-t-il pas une excuse, continue-t-il d'une voix devenue grave, dans la grandeur des pouvoirs officiels (ἐξουσία) que le Seigneur en personne lui a remis (dès sa conversion, *Plummer*), comme aux autres apôtres (ἡμῶν, qui ne nous paraît pas ici un « pluriel d'écrivain »), pour l'édification des Corinthiens, qui en ont éprouvé les bienfaits, « et non pour leur ruine » ? Ces derniers mots sont peut-être une allusion, beaucoup le croient, à la qualité du travail de ses adversaires, plutôt qu'à cette guerre

ainsi dire, de [vouloir simplement] vous effrayer par les lettres, —
10. parce que les lettres d'une part, dit-on, sont graves et fortes, d'une autre la présence corporelle est débile, et la parole comptée pour rien; —
11. il peut faire cette réflexion, cet individu, que tels, absents, nous sommes en langage épistolaire, tels aussi, présents, en acte.
12. Car nous n'avons pas l'audace de nous égaler ni de nous comparer à certains d'entre ceux qui se recommandent eux-mêmes; toutefois eux,

apostolique annoncée aux vv. 4-6, qu'il ne déclare jamais qu'à corps défendant. S'il a exalté ces pouvoirs-là, il n'a aucune crainte d'avoir à en rougir, du fait qu'il serait jamais démenti en se montrant incapable de les exercer soit en édifiant, soit en exécutant ses menaces. Ceux qui y comptent peut-être seront bien déçus (il le dit au v. 11, et cette assurance d'être énergique présent comme absent, de n'avoir donc pas à rougir de s'être démenti, explique le rôle de ἵνα du v. 9 dans ces phrases embrouillées; cette conjonction marque bien une *intention* d'agir, d'une manière qui ne lui fera point honte (οὐκ αἰσχ.), — de telle sorte qu'il fermera la bouche à quiconque le traite de vantard et de timide).

Il s'est remis en mémoire certaines railleries qui courent sur son compte à propos de ses « vanteries ». Quelques-uns prétendent qu'il n'écrit ses lettres énergiques qu'en vue d'effrayer, et, s'il s'agit de sa correspondance en général, nous penserons plus particulièrement à la « lettre intermédiaire » (*supra*, Exc. v). Sa force avait impressionné vivement la communauté, et sans doute les meneurs eux-mêmes. Mais ces derniers s'étaient ressaisis, et avaient probablement animé l'opposition d'une minorité (v. *supra*, comm. de II, 6) lors du procès de l'insulteur. La modération de Paul et de son envoyé Titus en toute cette affaire leur avait paru un signe de faiblesse; ces gens, en effet, dont le caractère sera dépeint plus bas (*infra*, XI, 19-21) n'estimaient qu'une autorité qui gouverne par le fouet. L'Apôtre, durant le « voyage intermédiaire », leur avait inspiré du dédain pour n'avoir pas pris, comme ils l'auraient fait, des manières de caporal; et si la lettre qui vint après pouvait leur faire redouter des sanctions très graves, ils avaient vu, facilement, que l'affaire s'était réglée avec une certaine indulgence. Ainsi l'annonce éventuelle de sanctions que Paul avait faite dans le « voyage intermédiaire » (v. *infra*, XIII, 2), et les menaces beaucoup plus précises de la lettre indignée, étaient restées sans effet, — au moins sans l'effet qu'ils avaient un moment redouté; la parole de l'Apôtre avait été, disaient-ils, réduite à rien (ἐξουθενημένος parfait), elle comptait peu ou point; d'autant plus, à leurs yeux, que les amateurs de beau langage qui se trouvaient parmi ces adversaires (v. *infra*, comm. de XI, 6) tenaient les discours de Paul, entendus durant le « voyage intermédiaire » et peut-être déjà ailleurs, hors de Corinthe, comme dépourvus d'éloquence et de puissance convaincante, puisqu'ils n'usaient pas des « arguments persuasifs de la sagesse » et de rhétorique banale (*Windisch*). Vu et entendu de près, ce Paul n'est pas, disaient-ils, si redoutable qu'il en a l'air de loin (1).

L'Apôtre entend leur prouver le contraire. S'il montre quelque puissance dans ses lettres, il leur fera constater, mis en face d'eux, qu'il en a tout autant dans l'action, et que la modération dont on le raille n'était pas faiblesse. Quand ils l'ont vu et entendu;

(1) Peut-être insistaient-ils aussi sur ce que sa personne n'était pas physiquement imposante d'après la description des *Actes de Paul* (si elle vaut quelque chose), il n'était pas de haute stature, et son état de santé pouvait lui donner parfois l'air un peu misérable. Cependant leurs critiques devaient porter plutôt sur l'attitude et le ton de Paul, pas assez tranchants ni décidés, à leur gré, pour un homme qui écrivait de telles lettres.

νόντων· ἀλλὰ *αὐτοὶ ἐν ἑαυτοῖς ἑαυτοὺς μετροῦντες καὶ συγκρίνοντες ἑαυτοὺς ἑαυτοῖς *οὐ συνιᾶσιν **13.** Ἡμεῖς δὲ οὐκ εἰς τὰ *ἄμετρα *καυχησόμεθα, ἀλλὰ κατὰ τὸ μέτρον τοῦ *κανόνος οὗ ἐμέρισεν ἡμῖν ὁ θεὸς μέτρου, *ἐφικέσθαι ἄχρι καὶ ὑμῶν. **14.** Οὐ γὰρ ὡς μὴ ἐφικνούμενοι εἰς ὑμᾶς *ὑπερεκτείνομεν ἑαυτούς, ἄχρι γὰρ καὶ ὑμῶν *ἐφθάσαμεν ἐν τῷ εὐαγγελίῳ τοῦ Χριστοῦ· ***15.** οὐκ εἰς τὰ ἄμετρα *καυχώμενοι ἐν ἀλλοτρίοις

ils l'ont jugé d'une façon bien grossièrement superficielle. Au reste, quand il parle des effets puissants de sa présence, ce n'est pas seulement de cet incident qu'il s'agit, ni de l'action escomptée d'une visite qui n'a pas encore eu lieu, (sous-entendre ἔσμεν au v. 11, v. *supra*), mais de l'efficacité de son apostolat passé en bien des pays, et spécialement dans la ville où ils complotent, à Corinthe (comme le précisent les versets suivants).

Il est donc certain, — et c'est important à noter pour bien juger de la situation historique, — que ces détracteurs avaient déjà vu et entendu Paul s'exprimant de vive voix, puisqu'ils opposent ainsi sa *présence* à ses *lettres* (*Windisch,* al.). Nous pensons (puisque c'étaient des nouveau-venus), que ce fut à l'occasion du « voyage intermédiaire », qui se prête très bien à pareille rencontre, et à pareille méprise de leur part (voir nos Excursus après le ch. II). Ceux qui nient ce voyage ou le croient indémontrable, pensent que, au v. 11, Paul ne parle que de l'effet qu'aura sa présence dans une visite future (ce qui, nous l'avons vu, est moins conforme au texte), et que les railleries au sujet de son aspect et de ses attitudes se rapporteraient au temps où il évangélisait Corinthe « dans la crainte et le tremblement » (I *Cor.* II, 3), ou à des rencontres qui auraient eu lieu en Syrie, en Asie, n'importe où ailleurs. Sans exclure la possibilité de ces dernières, nous constatons au moins qu'elles restent dans la pure hypothèse; et, d'autre part, c'est remonter beaucoup trop loin que de penser au séjour de fondation, dont les intrus visés ici n'avaient d'ailleurs point été témoins, et où finalement la « présence corporelle » de Paul lui avait valu de tels succès. Dire avec *V. Weber, Belser, Gutjahr, Sickenberger*, que l'assurance de Paul concernant les effets de sa « présence » exclut la réalité d'une « visite intermédiaire » qui aurait fini par un gros insuccès, c'est un raisonnement trop rigide; Paul, selon notre interprétation, voulait seulement dire que, dans cette circonstance-là, sa conduite n'avait pas eu cette « faiblesse » que lui imputaient des ennemis incapables de comprendre son caractère; d'ailleurs, il ne parlait pas de ce voyage-là seulement (v. *infra,* à 12). Quand *Belser* déclare donc que ce v. 11 est d'un prix « inappréciable » en faveur de sa théorie contre le « voyage intermédiaire », on peut trouver tout au moins qu'il a le triomphe facile.

—— **A. 12-13.** οὐ γάρ, répété au début du v. 14 (*infra*); le γάρ montre que le nouveau développement est explicatif d'une assertion précédente. — τολμῶμεν, cfr x, 2; ironique; on lit τολμῶ dans B. — ἑαυτοὺς ajouté après ἐγκρῖναι aussi, D*, E. — ἐγκρῖναι et συγκρῖναι, jeu de mots (« aequiparare aut comparare », *Bengel*); ἐγκρίνειν (hap. leg. dans le N. T.) signifie « se mettre sur le rang de » quelqu'un, donc « s'égaler »; η συγκριναι manque Pap. 46. — Τισιν... συνιστανόντων, cfr *supra*, III, 1; σύνισταντων pour συνισταν. dans P46, qui a écrit plus bas νεκρουντες pour μετροῦντες. — Renforcement du pronom réfléchi par αὐτοί, voir *Abel,* p. 136, — συνιᾶσιν, de συνίημι, au sens de « faire attention », « rapprocher par la pensée », « comprendre »; forme hellénistique συνιουσιν (que *Godet* a prise pour un datif) dans D3, E, K, L, P, et συνίσασιν (de σύνοιδα) dans ℵ*. — Le pap. P46 porte aussi συνιασιν.

Les derniers mots de 12, οὐ συν., et les premiers de 13, ἡμεῖς δέ, manquent dans D*, F, G, d, e, f, g, *Ambr*r (suivis par *Loisy, Windisch*), ce qui change complètement le sens, en faisant se rapporter à Paul les participes de 12; cfr *vulg.* : « sed

quand ils prennent leur propre mesure en eux-mêmes, et se comparent eux-mêmes à eux-mêmes, ils ne sont pas intelligents. 13. Quant à nous, nous ne nous vanterons pas d'une manière immodérée, mais à la mesure de la limite que Dieu nous a départie comme mesure, d'être arrivés même jusqu'à vous. 14. Car nous ne sommes pas là à nous distendre comme si nous n'arrivions pas à vous, car jusqu'à vous nous avons bien les premiers atteint, dans l'évangile du Christ; 15. (ce n'est pas nous vanter d'une manière immodérée dans les fatigues d'autrui) ; mais nous avons l'espérance, votre

ipsi *in nobis nosmetipsos* metientes, etc. »; la *Vulgate* a cependant conservé ἡμεῖς δέ, « nos autem ». Ces variantes sont certainement à rejeter; *Windisch* préfère bien le texte court, parce que οὐ συνιᾶσιν ne lui paraîtrait pas une expression assez forte; mais c'est au contraire un de ces euphémismes que des lecteurs français ou anglais sauront bien comprendre et goûter. — ἄμετρον pour ἄμετρα D*, F, G, (*vulg. :* « in immensum »). — καυχώμενοι pour καυχήσομεθα (par assimilation aux précédents participes) dans F, G. — τοῦ κανόνος (cfr *infra,* 15 et 16) : sur le sens de ce mot, voir *Moulton-Milligan;* κανών signifie d'abord « règle », « canne *ou* cordon à mesurer », d'où, par extension, « frontière », « limites » (*Plummer*), comme ici; on ne retrouve ce mot dans le N. T. que *Gal.* VI, 16, au sens de règle de croyance et de conduite. — οὗ ἐμέρισεν ὁ θ. μέτρου, génitif par attraction; μέτρου (redondance avec τὸ μέτρον) = « comme mesure »; pour θεός on lit κύριος dans D, E. — ἐφικνεῖσθαι (ici seulement et 14, dans tout le N. T.) est un verbe tout à fait classique. L'embarras du style n'empêche pas Paul, d'employer des mots d'un excellent vocabulaire, — et d'autres, il est vrai, à côté. On lit ἀφικέσθαι dans D, E, F.

B. 12-13. C'est que Paul, en effet (γάρ) a su dans bien des cas faire ses preuves et montrer la force que Dieu lui a donnée; il n'en réserve pas la manifestation à l'avenir seulement. N'a-t-il pas montré qu'il possédait certaines capacités de réalisation quand il a fondé une église à Corinthe? C'est sur ce point, du v. 12 à la fin du chapitre, qu'il va attirer l'attention de ses lecteurs — des Corinthiens! — à la honte de ses prétendus rivaux. Il s'y prend à deux fois, symétriquement (οὐ γάρ... de 12, οὐ γάρ... de 14, cfr καὶ γάρ de v, 2 et v, 3).

L'ironie contre ses détracteurs est cinglante; non, sans doute, il n'ose se mettre au rang de pareils ouvriers, ni même s'y comparer, à ces gens qui ont de tels mérites, et qui sont les premiers à les connaître et à les proclamer, tant ils sont incontestables. Au ch. III, il n'avait parlé que des lettres de recommandation qu'ils obtiennent ou extorquent; mais ces lettres sont secondaires, il n'y a qu'à les écouter eux-mêmes, et à s'en rapporter à leurs dires. Seulement ils oublient quelque chose, — ce qui montre tout de même une certaine lacune dans leur jugement, plutôt qu'une habileté, — c'est de comparer leurs travaux, pour en montrer, s'ils peuvent, les résultats supérieurs, avec d'autres travaux que tout le monde connaît. Ne se doutent-ils pas que les autres feront la comparaison?

L'Apôtre attaqué veut s'en tenir, lui, à une défense mesurée, et se « vanter » de cela seulement que Dieu lui a assigné comme partage, suivant le programme d'évangélisation tracé par Jésus lui-même après le miracle de Damas (*Lemonnyer ;* cfr *Act.* IX, 15, *Rom.* XV, 6) et que les « colonnes de l'Église » ont reconnu (*Gal.* II, 7). Ce n'est rien de moindre que l'évangélisation générale des Gentils! Les Corinthiens — et les agitateurs aussi — peuvent reconnaître que Paul a rempli ce programme jusque-là d'une manière assez satisfaisante, puisqu'il est arrivé même (1),

(1) Ou bien le καί a un sens confirmatif.

κόποις, ἐλπίδα δὲ *ἔχοντες αὐξανομένης τῆς πίστεως ὑμῶν ἐν ὑμῖν *μεγαλυνθῆναι κατὰ τὸν *κανόνα ἡμῶν εἰς περισσείαν, 16. εἰς τὰ *ὑπερέκεινα ὑμῶν εὐαγγελίσασθαι, οὐκ ἐν ἀλλοτρίῳ κανόνι εἰς τὰ ἕτοιμα καυχήσασθαι.

17. « Ὁ δὲ καυχώμενος ἐν κυρίῳ καυχάσθω ». 18. Οὐ γὰρ ὁ ἑαυτὸν συνιστάνων, ἐκεῖνός ἐστιν δόκιμος, ἀλλ' ὃν ὁ κύριος *συνίστησιν.

jusqu'à leur ville — qui était fort éloignée de son point de départ d'Antioche et marquait alors une position extrême dans sa marche à l'Occident. Il a atteint jusqu'à eux, et l'on a bien pu voir que sa présence (voir v. 11) n'y était pas tout à fait inactive, ni sa parole sans effet.

—— A. 14. οὐ γάρ [ὡς μή], voir *supra*, à 11; si on lisait ὡς γὰρ μή, leçon de B et des cursifs 114 et 116 (certainement erronée), la phrase deviendrait une interrogation : « Est-ce que nous nous distendons comme si nous n'étions pas arrivés jusqu'à vous? » — ὑπερεκτείνομεν [ἅ.]. hap. leg., mot très pittoresque, v. *infra*, B. — ἐφθάσαμεν : l'accent est sur l'idée d'avance, de priorité, impliquée dans φθάνειν.

B. 14. Paul peut parler de l'efficacité de ses œuvres (voir v. 11); *car* (οὐ γάρ comme au v. 12) il n'a pas besoin de s'infliger les mêmes efforts que certains autres pour se faire valoir; les faits parlent pour lui.

Quand il dit que lui n'a pas besoin de « se distendre », il se met certainement en contraste avec ses adversaires, et il évoque une image vraiment comique (et très peu comprise) pour peindre les prétentions de ces gens-là; avec toutes leurs lettres de recommandation, leurs autopanégyriques, leurs intrigues pour atteindre l'esprit des Corinthiens, avec qui ils ne paraissent pas encore avoir le sentiment d'être bien en contact, quoiqu'ils résident parmi eux, ils ont l'air de petits hommes qui tendent leurs bras tant qu'ils peuvent, et qui se dressent sur leurs orteils (*Gutjahr*), pour toucher l'objet trop élevé qu'ils convoitent (1).

Lui n'a pas besoin de tous ces efforts qui le font sourire; car il est bien arrivé jusqu'à eux (καί confirmatif?), et cela le premier de tous (ἐφθάσαμεν dans toute la la force de sa signification, comme la suite le prouve, voir au v. 15); et non seulement il a atteint leur ville d'une façon matérielle, avant tous ces prédicateurs dont il se moque, mais il est arrivé aux cœurs des Corinthiens, pour les convertir au Christ; il est arrivé non avec des recommandations et des hâbleries, mais avec toutes les bénédictions et la puissance transformatrice de l'évangile (ἐν τῷ εὐαγγελίῳ), comme l'événement l'a prouvé.

—— A. 15. εἰς τὰ ἄμετρα καυχ., cfr *supra*, 13. καυχώμενοι, ἔχοντες peuvent se rapporter au sujet de ἐφθάσαμεν du v. 14, et le sens serait qu'il n'est pas arrivé à Corinthe des vanteries plein la bouche pour, s'installer dans un champ travaillé par d'autres, et qu'il avait déjà dès ce premier abord l'intention de poursuivre son apostolat plus loin; mais il vaut mieux, je crois, prendre encore καυχ. et εχ. comme des participes détachés (*Lietzmann, Plummer,* al.) se rapportant non au passé, mais aux circonstances présentes; Paul veut dire : » [En parlant ainsi], nous ne nous vantons pas, etc... et nous avons l'espérance etc... » — ἐν ὑμῖν ne doit pas se joindre à αὐξ. τ. πίστεως ὑμῶν (contre *Luther, Calvin, Schaefer, Lietzmann*), ce qui ferait une redondance peu tolérable, mais à μεγαλυνθῆναι qui suit (*Plummer,*

(1) Ainsi s'explique le *présent* ἐφικνούμενοι, que *Windisch* ne comprend pas; Paul ne rapporte pas ce participe à sa propre arrivée à Corinthe, qui est un fait bien acquis du passé, mais il le prend, au moral, des tentatives de ses contradicteurs : « Nous ne sommes pas de ceux qui se distendent comme n'arrivant pas à vous toucher ». — Aucune allusion, comme quelques-uns l'ont imaginé, à sa propre petite taille.

foi augmentant, de nous grandir parmi vous, en gardant notre limite, jusqu'à nous dépasser, 16. de porter l'évangile [en des pays] au-delà du vôtre, non d'aller nous vanter, dans les limites d'autrui, sur les [terrains] tout préparés déjà.

17. « Celui qui se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur ». 18. Car celui qui se recommande lui-même, ce n'est pas celui-là qui aura fait ses preuves, mais celui que le Seigneur recommande.

Bachmann, Belser, Sickenberger, Windisch, al.); ce mot μεγαλυνθ. est entendu par les uns d'un accroissement de considération, gagné par le travail fait à Corinthe, pour la poursuite de l'apostolat, par d'autres d'un accroissement de pouvoir sur les Corinthiens, pour leur profit à eux-mêmes. — κατὰ τὸν κανόνα, (et plus bas, au v. 16, ἐν τῷ κανόνι), voir *supra*, au v. 13. — ὑπερέκεινα, hapax légomène *absolu:* le classique est ἐπέκεινα = « au delà de », avec idée de lieu. — Les deux infinitifs εὐαγγελίσασθαι et καυχήσασθαι doivent être, en bonne syntaxe, rattachés au substantif περισσείαν, comme détermination (*Bachmann, Belser*), plutôt que coordonnés à μεγαλυνθῆναι, et dépendant comme ce dernier mot de ἐλπ. ἔχοντες (*Gutjahr*, al.) — καυχᾶσθαι εἰς, tournure qui paraît insolite, se trouve pourtant, note *Plummer*, dans la « Politique » d'*Aristote*, 5, 10, 16, (1).

B. **15-16**. En rappelant ses titres de fondateur (cfr I *Cor*. IV, 15), Paul a conscience de demander simplement justice, ce qui est tout autre chose que de se vanter, et surtout de se vanter du travail des autres, comme le font ces docteurs nouveaux qui viennent glorieusement s'ébattre dans le champ ensemencé et travaillé par lui avec tant de peines. (Il ne dit pas encore qu'ils ne font que le gâter; mais bientôt il ne s'en privera point). Ce reproche d'empiètement injuste, signifié en chacun des deux versets, nous apprend de la manière la plus claire, après les indications implicites des versets 13 et 14, que les adversaires et semeurs de calomnie étaient bien des *intrus*, arrivés à Corinthe lorsque l'Église était déjà florissante; tout invite à les identifier avec ces individus venant avec des lettres de recommandation d'autres églises, dont il a été question au ch. III (v. *ad loc.*). Plus bas leur qualité se précisera.

Paul ajoute qu'il espère des Corinthiens beaucoup plus qu'il n'en a déjà obtenu. Ce passage est remarquable, et très éclairant pour une juste appréciation du caractère de toute cette « apologie » (v. *infra*, Exc. XV). Notons qu'il n'exprime aucun reproche contre la communauté, au contraire; Paul compte sur elle pour l'extension illimitée de son apostolat. Il ne dit rien ici des torts passés (qu'il sera obligé pourtant de rappeler bientôt); pour le moment, il prend confiance et courage en pensant à ses fidèles (*supra*, VII, 16, θαρρῶ ἐν ὑμῖν), et paraît demeurer sous l'impression si tendrement manifestée à la fin de la Première Partie, au chapitre VII; souhaiter seulement « l'augmentation de leur foi » (cfr *supra*, v. 6, celle de leur « obéissance »), c'est montrer qu'il apprécie leurs erreurs à eux (pas celle des intrus) d'une façon très douce et très amicale (*Windisch*). Quand tout sera remis chez eux en bon ordre, par cette lettre et par sa visite, cette restauration, espère-t-il, sera un triomphe (*Windisch*). Lui-même en deviendra plus grand, plus puissant comme apôtre (μεγαλυν.); il aura d'abord reconquis sur eux toute l'influence à laquelle il aspire, il l'aura même agrandie, mais ce n'est pas tout; grâce à l'appui de cette église, si bien placée au centre du monde romain, et redevenue entièrement

(1) Mais ici εἰς τὰ ἐτ. n'a pas le sens de fin, mais plutôt d'objet; n'est-ce pas une expression prégnante, avec l'idée de mouvement : « [venir] se glorifier dans » ?

dévouée à lui et à ses projets, il étendra son activité (μεγαλυνθῆναι encore), toujours sans outrepasser les lignes de sa mission, qui est immense (κατὰ τὸν κανόνα ἡμῶν), aux pays d'Occident qui n'ont pas encore été évangélisés, l'Italie, l'Espagne, peut-être la Gaule et l'Afrique (voir *Rom.* xv, 23-24 qui a été écrit à Corinthe, *Lietzmann*) (1); la renommée de ce qu'il a fait à Corinthe l'y accompagnera et garantira son succès en ces régions neuves. C'est à la conquête toujours progressive que Dieu l'a destiné, — non à empiéter sur les terres toutes conquises par autrui, comme il le dit encore dédaigneusement à l'adresse de ses présomptueux concurrents. Et la foi, la soumission de la puissante église corinthienne l'y aideront; que cette mission de point de départ d'un apostolat universel est belle, si elle veut seulement écouter son apôtre, éliminer les mauvaises influences, et se réformer à fond!

Paul n'est pas moins « hardi » (vii, 16) dans l'espoir qu'il fonde sur cette église que dans ses admonitions.

——— **A. 17-18.** Citation libre de *Jérémie*, ix, 22-23 cfr I *Cor.* i, 31; — δόκιμος., cfr xiii, 7, *infra.* — συνίστησιν : Paul emploie ici la forme classique συνίστημι (comme toujours *Rom.* 3 fois, et 1 fois dans notre épître, au passif, xii, 11), tandis que partout ailleurs, 1 fois *Gal.* et 6 fois II *Cor.*, il se sert du tardif συνιστάνω, même encore 18ᵃ (où on lit συνιστῶν K, L, al.).

B. 17-18. Voici la conclusion — ou le principe — de toute la péricope qui précède. Comme l'a dit le prophète, il n'est séant de se glorifier que dans le Seigneur. Qui a droit de le faire? Non pas les détracteurs de Paul, qui cherchent à détourner les Corinthiens de l'obéissance qui lui est due; mais ceux que la Providence — ou plutôt ici le Christ (κύριος) — a mis à même de faire leurs preuves par de grands succès surnaturels, ce qui est le cas de l'Apôtre, tandis que les autres qu'il vise n'ont que leurs propres dires pour les recommander.

EXCURSUS XIV. — LE RAPPORT DE LA TROISIÈME PARTIE (LES « QUATRE CHAPITRES ») AVEC LES DEUX AUTRES.

Nous savons par l'Introduction (chap. iv) combien l'histoire exégétique des chapitres x à xiii est débattue. Un grand nombre, sinon le plus grand nombre, des critiques modernes, estiment qu'ils doivent avoir été écrits *avant les chapitres I-IX.* D'autres ne se contentent pas de les détacher du reste de l'Épître comme *antérieurs,* mais ils *y fondent ou y cousent plusieurs passages particulièrement apologétiques et vigoureux de la Première partie.* Enfin quelques-uns *maintiennent leur postériorité,* mais y voient la substance d'une *lettre détachée, écrite après l'envoi des premiers chapitres.*

Toutes ces opinions sont également contraires à la tradition diplomatique unanime mais elles ne le sont à aucune tradition doctrinale. Nous devons, — car il en est d'assez spécieuses — les examiner avec soin, et cela sans aucune crainte, disons-le bien aux « indépendants », d'avoir nos conclusions dictées à l'avance par aucun « préjugé d'orthodoxie ».

(1) Il y a vraiment trop d'acribie géographique à vouloir conclure du terme ὑπερέκεινα (« au delà », vers l'ouest) que Paul a écrit ces lignes d'un pays d'Asie, à l'orient par rapport à Corinthe, plutôt que de la Macédoine, qui est au Nord, et non sur la ligne d'Orient en Occident; c'est être pointilleux un peu à l'excès. V. *supra*, Int., p. lvii.

I. *Théorie de l'antériorité des ch. X-XIII par rapport aux autres.*

Cette théorie, mise communément sous le nom de *Hausrath* (1), l'auteur qui l'a introduite en s'appuyant sur *Weisse*, repose sur une base entièrement psychologique.

Les deux parties qui constituent notre épître, I-VII (VIII-IX) et X-XIII, présupposent, dit-on, deux situations très différentes dans l'église de Corinthe, deux attitudes fort opposées de Paul à l'égard de cette église et par conséquent deux époques diverses.

Comment en effet concevoir, explique-t-on, qu'une seule et même épître, visant une même situation, commence par la liquidation très amicale d'anciens malentendus et la plus chaude déclaration d'une confiance pleinement rétablie, pour tourner ensuite, sans qu'on sache d'où vient ce changement, en une charge violente d'accusations, de protestations âpres, de sarcasmes, terminée par la menace de graves châtiments? C'est l'ordre inverse qui se comprendrait, — et encore pas dans une même missive. Paul, — d'ailleurs n'importe qui de conséquent et de raisonnable, — ne peut procéder d'une manière si maladroite; car la seconde partie aurait absolument ruiné l'effet qu'aurait pu produire la première.

Cependant les deux parties sont bien authentiquement pauliniennes, et adressées à la même communauté. Peut-on, d'après des indications contenues dans le texte, expliquer leur contraste?

Oui, est-il répondu. Dans les premiers chapitres, Paul parle d'une « lettre écrite dans les larmes » (II, 3-4), à la suite d'un chagrin que l'église lui avait infligé, et d'un outrage qu'il avait reçu (VII, 12), lettre qui avait contristé les destinataires (VII, 8). Mais l'effet escompté avait été produit; le principal coupable avait été puni (II, 6-ss.), et la communauté avait manifesté d'une façon indubitable son repentir (VII, 9-ss., 11, 13). Tout devient clair : les chapitres X-XIII sont la *lettre dure*, et les chapitres I-VII sont une *lettre ultérieure de réconciliation*, où l'Apôtre manifeste toute la joie que lui apporte l'heureux changement des sentiments de son église. Lorsqu'on fit la collection des épîtres de Paul, on colla ensemble les deux missives apostoliques, mais, par une singulière erreur, c'est la plus ancienne que l'on mit à la suite de la plus récente.

La preuve décisive serait faite par le rapprochement de I, 23-II, 3 avec XIII, 10 (v. *ad loc.*): dans le premier passage, en effet, Paul rappelle qu'il a remplacé une visite projetée par une lettre, « afin d'épargner » les Corinthiens; et dans le second, il annonce qu'il écrit actuellement afin de n'être pas obligé, quand il visitera l'église, d'en user trop sévèrement avec certains délinquants. Donc XIII, 10, et toute la section qui le contient, a été dicté avant I, 23-II, 3 et la section dont ces versets font partie. Qu'y a-t-il de plus clair?

Il faut reconnaître qu'une telle reconstitution des faits est spécieuse, et paraî-

(1) Théorie acceptée, avec des nuances, par *Pfleiderer* (« Urchr. » I, p. 124), *Schmiedel, von Soden* (Urchristl. Literaturgesch. »), *Moffatt, Kirsopp Lake* (« Early Ep. » pp. 154-s.), *Volter* (« Paulus u. seine Briefe », p. 100), *Plummer, Clemen* I, pp. 79-ss., *Goguel*, IV, 2, pp. 78-89, al. — Pour *J. Weiss, Loisy*, v. *infra*. — L'unité et l'ordre traditionnels sont maintenus par *Hilgenfeld, Weizsäcker, Reuss, Klöpper, Godet, Holtzmann, Zahn, Jülicher Menzies* et la masse des catholiques. Voir INTROD., p. LI-LIII.

trait même convaincante après une lecture trop rapide. Mais, dès qu'on regarde les choses de près, les difficultés s'accumulent, et toute la théorie se met à branler.

Une première observation, la plus aisée de toutes, abat le dernier argument, celui qui devait être tenu pour démonstratif. La voici : au passage I, 23-II, 3, il est parlé d'une lettre que Paul écrivit *pour se dispenser de faire une visite,* sans rien pour indiquer que cette visite est seulement retardée, et aura lieu quand même à son heure ; et au passage XIII, 10, l'Apôtre dit qu'il écrit ses prescriptions *afin de préparer une visite imminente.* Est-ce la même chose? *Windisch* montre bien que les deux positions sont plutôt inconciliables (*supra* et *infra,* comm. *ad loc.*).

Autres considérations qui ont du poids. Si les « quatre Chapitres » étaient la « lettre intermédiaire » écrite avant tout pour la répression d'un délit particulier, commis par un coupable individuel, comment pourrait-il se faire que, parmi tous les reproches et les invectives qu'ils contiennent, on ne trouve rien qui paraisse s'appliquer déterminément à cet incident spécial, pour lequel la lettre mentionnée aux ch. II et VII exigeait une spéciale réparation, alors que les dits chapitres X-XIII ne visent que des séries de torts généraux? (Idem, *Windisch,* al.). Une pareille difficulté n'ayant pu échapper à personne, on cherche à s'en tirer en supposant que les passages de la « lettre intermédiaire » où il était question de la faute et du coupable ont été, ou bien *perdus* — quel malicieux hasard! ou bien *supprimés* lorsqu'on a fait la collection — quel procédé inexplicable! à moins qu'on ne l'ait fait pour brouiller intentionnellement la perspective, ou pour ensevelir dans l'oubli le délit en question (mais alors il aurait fallu épurer aussi les ch. II et VII), ou pour ne pas livrer à toutes les églises le nom d'un coupable qui avait mérité son pardon (mais alors il suffisait d'effacer ce nom, s'il avait été écrit), ou pour faire oublier la vivacité de Paul en cette occasion (mais les Quatre Chapitres en contenaient bien d'autres, assez mordantes, des reproches plus graves que celui d'une offense commise par un individu, et on les a pourtant conservés!) Ce ne sont donc là que des suppositions au moins inconsistantes, et toutes invraisemblables. D'abord innocentons le hasard, car les écrits de Paul à ses églises étaient mieux gardés, et quand une lettre ou fragment épistolaire de lui était laissé dans l'oubli, c'est que lui ou les autres l'avaient bien voulu (voir notre comm. de I *Cor.,* INTROD., p. LXXXIII-s.); puis ne faisons pas aux collecteurs, quels qu'ils fussent, l'injure gratuite de penser qu'ils auraient moins senti que les critiques modernes la contradiction psychologique de leur combinaison, — si cette contradiction avait été réelle.

Enfin, nous le répétons, la prétendue « Lettre des Quatre Chapitres » n'offre guère ce caractère de « lettre écrite dans les larmes » qui était celui de la « lettre intermédiaire ». Que les yeux de Paul se soient mouillés — ce qui lui arrivait souvent, à ce héros non stoïcien — quand il parlait de sa profonde affection, ou du manque d'affection des siens (XI, 11; XII, 15), c'est chose assez vraisemblable; mais l'ensemble, avec son habileté polémique, ses ironies si calculées, la majesté des avertissements, n'est pas d'un homme qui se livre aux impressions du chagrin; c'est plutôt la colère qui çà et là percerait; or nous n'irons pas nous figurer un Paul versant tout du long des pleurs de rage!

Aussi la théorie en question est-elle fort en baisse. Nous estimons que *Windisch* lui a porté le coup de grâce.

II. Théorie de la « Cinquième Lettre ».

Une autre théorie, plus admissible, et devant laquelle nous avons assez longuement hésité, a été mise en valeur par *Windisch* lui-même, qui avait eu quelques précurseurs (1).

Lui aussi estime qu'il y a impossibilité psychologique à rapporter au même temps et aux mêmes circonstances des pages amicales comme celles de I-VII et l'apologie véhémente et agressive de X-XIII. Les premiers chapitres sont la conclusion très conciliante d'un débat, et les derniers sont un débat en pleine effervescence. Comme il n'est pas possible d'identifier ceux-ci avec la « lettre intermédiaire » (v. *supra*), qui a eu son complément et son correctif dans les chapitres I-VII, et qui a été elle-même bien perdue, il faut donc faire de X-XIII une lettre *postérieure à la Première partie*, dont elle aurait été séparée par de nouveaux événements, suscitant une nouvelle crise. C'est donc, (après la lettre précanonique, la Première aux Corinthiens, la « Lettre intermédiaire », et II *Cor*. I-VIII), une « *Cinquième Lettre* » adressée par Paul à Corinthe.

Voici comment les choses auraient pu se passer.

L'affaire de l' « offenseur » ayant été, grâce à la lettre intermédiaire et à la mission disciplinaire de Titus, réglée à la satisfaction de Paul, celui-ci écrivit à l'église une épître de derniers éclaircissements et de pleine réconciliation qui contient les mots décisifs de VII, 16 « Je me réjouis de pouvoir mettre désormais ma pleine confiance en vous (θαρρῶ ἐν ὑμῖν.) ». L'Apôtre profita de ce rétablissement des bons rapports pour charger Tite d'une seconde mission, concernant l'affaire délicate de la collecte (ch. VIII). La lettre de tendresse et d'effusions le suivait. Or, cette mission avait été remplie ; mais ce n'avait pas été sans raviver de vieilles oppositions qu'on pouvait croire éteintes, et même soulever, de la part des anciens adversaires, de nouvelles insinuations très blessantes contre le désintéressement de Paul ; la communauté était retombée dans un état à peu près pareil à celui qui avait motivé l'envoi de la « lettre intermédiaire ». L'Apôtre apprit cette triste rechute au retour de Titus et des envoyés ; ou peut-être, par des voies que nous ignorons, tandis qu'ils étaient encore à l'œuvre. Indigné, il envoie à Corinthe la fulminante apologie des « Quatre Chapitres », sa « *Cinquième* Épître aux Corinthiens ».

Cette théorie paraîtrait de prime abord supprimer bien des difficultés. Nous ne la trouvons pas cependant satisfaisante.

Avant tout, il est difficile de concevoir comment les Corinthiens, après leur repentir éloquent signalé au chapitre VII, et la lettre touchante qu'il leur avait value de la part de l'Apôtre, seraient retombés si vite, et sans nouvelle cause de malentendu (la levée de la collecte n'étant pas chose à les surprendre, voir I *Cor*. XVI), dans les pires errements du passé. Ensuite, nous ne voyons guère à quel moment Paul aurait pu leur envoyer cette « cinquième lettre » ; le

(1) *Krenkel*, *Drescher*, *Bruston*, al., voir INTR., p. LII-S. — Pour « *Delafosse* », voir note à la fin du § III, p. 259.

voyage qu'il annonce comme prochain au chap. XIII, 1, avait été annoncé déjà dans la Première Partie, dès les premiers temps de la mission charitable de Titus (ch. IX, 4, v. *ad loc.;* rappelons-nous que IX tient à VIII); nous ne pouvons supposer que Paul se soit encore attardé indéfiniment en Macédoine, laissant le temps aux Corinthiens de subir un bouleversement si complet dans leurs dispositions, et cela d'autant moins que pareil changement n'aurait pu se produire que lentement, à la suite d'insinuations et de petits malentendus multipliés (1). — Qu'il ait surgi quelque nouvel incident pénible à Paul, justifiant quelque retour de sévérité, c'est chose possible et nous reviendrons sur cette hypothèse; mais qu'il eût été assez grave pour retourner si fâcheusement une grande partie de l'église, voilà ce qui nous semble d'autant plus dur à admettre que Paul, en ce cas, n'aurait pas dû omettre complètement de nous dire quel il avait été.

Enfin, la thèse de Windisch repose sur une observation psychologique qui, à notre avis, ne se justifie pas : l'incompatibilité d'une persistance des torts reprochés dans X-XIII avec la réconciliation de I-VII. Il aurait fallu, telle est son impression, de nouveaux torts et une brouille. S'il s'agit d'impressions, disons d'ores et déjà que la nôtre est toute contraire, et nous essaierons plus bas de la justifier.

III. Théorie du mélange de deux lettres à travers l'Épître.

Nous connaissons déjà, par l'étude de la Première aux Corinthiens, l'opinion de quelques savants sur la rédaction canonique des deux épîtres, qui aurait été faite, pour l'une et pour l'autre, par la juxtaposition plus ou moins arbitraire de fragments pris en des lettres authentiques dont le nombre s'élevait à trois, quatre et au-delà. Pour ce qui est de II *Cor.*, il existe à la base de ces systèmes une première constatation dont il faut reconnaître la justesse : c'est que l' « apologie » de Paul n'est pas un élément qui fasse assez trancher les quatre derniers chapitres sur les autres pour qu'on puisse faire rien qu'avec X-XIII, selon le système de Hausrath, (ni celui de *Windisch*), un ensemble qui s'oppose à I-VII (VIII-IX). Le plaidoyer de Paul est sans doute, dit-on encore, antérieur à la lettre de réconciliation; mais, pour le reconstituer dans sa première forme, il faut réunir tous les passages apologétiques épars à travers l'ensemble de l'Épître.

Ainsi *Joh. Weiss* (« Das Urchristentum », pp. 271-272) présentait comme suit la production des divers morceaux de II *Cor.* Il détache d'abord VI, 14-VII, 1 (qui appartiendrait, avec divers morceaux de I *Cor.,* à sa Lettre A, première de Paul à Corinthe), puis VIII (missive spéciale que Titus aurait emportée avec lui, par la Macédoine, à Corinthe, pour présider à la collecte). C'est à la suite seulement du départ de Titus que se placeraient le « voyage intermédiaire » et son insuccès, et que Paul se serait mis en devoir de se défendre par

la « *lettre intermédiaire* », comprenant les chap. II *Cor.* II, 14-VI, 13 (affirma-

(1) *Goguel* de même (p. 85), note que « cette nouvelle crise se serait produite et aurait évolué dans un sens favorable avec une extrême rapidité, puisque, peu de temps après, Paul trouva à Corinthe une situation assez calme pour pouvoir écrire l'Épître aux Romains dans laquelle il domine l'opposition de haut ». Double invraisemblance à ses yeux comme aux nôtres.

tion de la noble confiance de Paul fondée sur ses succès d'apostolat, sur la transcendance du ministère de la nouvelle économie par rapport à celui de l'ancienne, adjuration aux réfractaires de Corinthe), puis VII, 2-4 (continuation de VI, 11-13), enfin X-XIII (charge violente contre les ennemis et ceux qui les tolèrent).

Après cettre lettre, Titus arrive lui-même à Corinthe (voir VII, 15), où tou finit par être remis en ordre. Alors Paul écrit

la « *lettre de réconciliation* », pleine de joie et de tendresse, qui comprend I, 1-II, 13, et VII, 5-16, et à laquelle se joint IX, pour recommander la collecte à toute l'Achaïe.

Sauf la séparation arbitraire de VIII et de IX (v. *comm. ad loc.*), cela ferait sans doute un arrangement bien logique en gros, mais plus logique que le mouvement passionné de l'âme de Paul, et que la condition très complexe de ses rapports avec Corinthe (1).

Nous dirons la même chose des remaniements de *Loisy* (dans « Les Livres du Nouveau Testament », pp. 75-suivantes). Il faudrait aussi d'après lui admettre *deux lettres*, dont la première commence (comme pour J. Weiss) à II, 14-17 jusqu'à VI, 13; puis VII, 2-3, enfin X, 1-XIII, 13. — Ensuite, Titus ayant pacifié Corinthe, et calmé d'autre part l'irritation de Paul contre tous les autres prédicateurs de l'Évangile, a lieu l'envoi de la lettre qui sanctionne ce rétablissement des bons rapports, I, 1-II, 13, et VII, 5-IX, 15. (VII, 4 étant une soudure artificielle, et VI, 14-VII, 1, un fragment de lettre antérieure). Loisy allégeait donc le système de Weiss des suppositions arbitraires sur les chap. VIII et IX.

Couchoud (R H R vol. LXXXVIII, pp. 18-suivantes) s'est essayé à un remaniement à peu près semblable : 1° II, 14-VI, 13; X-XIII; 2° I, 1-II, 13; VII, 2-9 (2).

C'est dans le commentaire que nous discutons ces opinions; toutes ne sont que des simplifications, d'esprit scolaire ou scolastique, d'une histoire et d'une psychologie dont la complexité n'est pas au goût de ces auteurs. Johannes Weiss, s'il eût vécu plus longtemps, en serait-il demeuré à ces vues?

IV. Les vrais rapports de I-IX avec X-XIII.

Puisque c'est à la psychologie qu'on s'en réfère toujours pour ces retournements ou ces refontes du texte, voyons donc si cette science supérieure — mais bien délicate à manier — nous impose le devoir, ou seulement nous donne le droit, de parler d'incompatibilité entre les dispositions de l'auteur, et les situations des destinataires, présupposées respectivement dans les deux grandes sections de notre Épître.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit dans le Commentaire à propos de la transition qu'on peut découvrir, au moins comme probable, et sans

(1) Voir notre comm. de I *Cor.* sur le partage arbitraire que fait *Joh. Weiss* entre Éphèse et la Macédoine comme lieux d'émission des diverses sections de cette épitre.

(2) Son collaborateur « *Delafosse* », par contre, maintient l'ordre canonique, et la priorité de I-IX [affaire de l' « incestueux » et de la quête pour Jérusalem] sur X-XIII, qui formeraient une *autre lettre*, écrite après que Paul aurait fait un voyage à Corinthe; la part authentique de l'Apôtre est d'ailleurs, comme on sait, assez restreinte dans les deux, à côté de celle du rédacteur marcionite et des interpolateurs catholiques.

subtilité excessive, entre le chap. x et les chap. viii-ix, par conséquent entre x-xiii et i-ix tout entiers. Cela tout seul, évidemment, ne ferait pas une preuve du bon ordre de la rédaction canonique, et ne vaut qu'ajouté à d'autres preuves et indices.

Mais ceux-ci se présentent en une telle surabondance que leur somme constitue certainement une preuve — aussi forte qu'on peut l'exiger en ces matières-là, où la science livresque et toutes ses documentations apportent si peu de secours.

Si nous arrivons, comme j'en ai bien la conviction, à établir une certitude morale, nous ne pourrons nous flatter de la faire reconnaître par ceux qui ne sont pas constitués pour sentir de la même manière que nous les réalités morales. Heureusement du moins, les croyances qui divisent ne sont pas ici en jeu, il ne s'agit que d'arguments fournis par l'expérience humaine des comportements visibles de nos semblables.

*
* *

Avant tout, il faut bien nous garder, — comme les meilleurs exégètes parmi les opposants, tel *Windisch,* le reconnaissent, — d'exagérer le contraste entre les sentiments de Paul envers la communauté tels qu'ils se révèlent respectivement dans les deux parties.

Toutes deux s'adressent bien *à l'église*, à tout l'ensemble des chrétiens de Corinthe, car Paul n'interpelle nulle part directement ses adversaires attitrés, et il ne parle d'eux qu'à la troisième personne (v. Exc. xv, *infra*). Dans les chapitres i-vii, il traite ses lecteurs avec une affection touchante et continue, et dans les autres, il les malmène un peu. C'est incontestable ; mais aussi la première partie ne contient pas de déclarations d'amour plus émouvantes que ne le sont des passages comme xi, 2, et xi, 11, et xii, 15 (v. *ad loc.*) ; d'autre part, toutes les réprimandes des « Quatre Chapitres » ne surpassent pas en gravité celles qui sont impliquées dès le ch. i, 13, contre la méfiance à l'égard des intentions de Paul en ses lettres, puis v, 12, contre l'inertie des bons fidèles en face des intrus, et v, 20-vi, 1, contre leurs péchés, vi, 12-13, contre leur étroitesse de cœur, vi, 14-vii, 1, sur le danger qui les guette de retourner aux mœurs païennes, vii, 2, contre leur trop grande facilité à écouter dire du mal de l'Apôtre (voir *ad loc.* et l'Exc. suivant). Que l'on pèse tout cela, et l'on n'ira plus croire que les Corinthiens aient bien changé aux yeux de Paul, du côté des qualités ou du côté des défauts, dans le temps qui aurait éventuellement séparé la composition des deux sections i-ix et x-xiii. Ce sont toujours bien les mêmes, mais ils sont traités selon que l'exigent des sujets différents.

De fait, une analyse soigneuse ne nous révèle, en aucune des deux sections, aucun genre de préoccupations qui ne se manifeste aussi dans l'autre, soit sous forme de préparation et d'amorce, soit sous forme de développement et de précision.

Si nous mettons de côté les traits et explications particuliers concernant le passé (au sujet des plans de voyage, de la visite attristante, de l' « offense » et de la lettre qui suivit), ainsi que les explications sur la collecte, nous trouvons que Paul, du premier au dernier chapitre, poursuit un seul et même but, qui est

de reconquérir la pleine confiance des Corinthiens. Pour y parvenir il a trois choses à faire :

1° détruire ou neutraliser l'opposition affichée de « quelques-uns ». Il commence dans les chapitres I-VII : allusions dès I, 18, à ceux dont le Christ est « oui et non »; II, 15, à ceux pour qui le parfum du Christ peut tourner en odeur de mort; 17, aux brocanteurs d'évangile; III, 1, à ceux qui mendient des lettres de recommandation (ils sont donc des étrangers, cfr X, 15); 6, 10, 17, à ceux qui tiennent « l'esprit » captif de « la lettre »; IV, 1-2, 3, 4, 5, aux falsificateurs de la parole, qui sont aveuglés par le « dieu de ce siècle », et ne font que « se prêcher eux-mêmes »; V, 12, à des gens contre qui la communauté devrait savoir défendre son apôtre; 16, à ceux qui veulent connaître le Christ et tous « selon la chair ». — Si nous passons aux chapitres de la collecte, VIII, 20-s. nous apprend que Paul avait à défendre sa bonne réputation en matière d'argent; contre qui, sinon contre des détracteurs connus déjà des Corinthiens? — Enfin c'est le déchaînement des « Quatre Chapitres » : X, 1-sss., voici des gens qui accusent Paul de suivre des voies charnelles; X, 7, qui prétendent être « du Christ » plus que Paul; 12-ss., des hâbleurs tout au plus capables de s'installer dans le champ d'autrui; XI, 3, des séducteurs comparés au serpent de la Genèse; 4, 5, des prédicateurs d'un « autre Christ »; 6, des « surapôtres », et critiques malveillants de l'éloquence de Paul (cfr X, 10); 12, qui sont incapables de prêcher gratis l'Évangile; 13-s., de faux apôtres, des ministres de Satan, que la ruine éternelle menace; 20, des cupides, des brutaux; 22-s., qui ont tout au plus pour eux d'être de la race d'Abraham; enfin, XII, 16, qui accusent Paul d'avoir exploité les Corinthiens, en les prenant par ruse. Là Paul s'arrête; il a fait un tableau achevé; mais remarquons bien que les touches en sont réparties à travers toute l'Épître; quelques-uns des traits les plus forts se trouvent même dans les premiers chapitres.

2° Un second obstacle, c'est le manque de nerf de l'église elle-même, son défaut d'abandon filial, et sa négligence à se fermer aux infiltrations de mœurs païennes. Nous ferons la même remarque que ci-dessus. Dès la première partie, où Paul s'est félicité si ardemment et si sincèrement du succès de la mission de Tite, il ne laisse pas de faire des allusions nombreuses à des lacunes *encore subsistantes* dans la vie chrétienne de la communauté (v. *supra*), ainsi que de la prémunir contre des restes de méfiance, de froideur à son égard, de mauvaise volonté, telle qu'il s'en est fait jour au moins en certains groupes, à venger les droits et l'honneur de son Père (I, 13; II, 5 et 6, sur la minorité; II, 11, sur l'action sournoise de Satan qui continue; v. *ad loc.*); plus loin, les exhortations à la générosité, pour la collecte, montrent assez que la charité et le sens de l'unité chrétienne ont besoin d'un sérieux réveil; et enfin, dans les « Quatre Chapitres », reparaissent les mêmes reproches que I-VII, plus accusés seulement : l'obéissance à l'Apôtre n'est pas encore complète (X, 6), l'indolence et une tolérance excessive exposent la foi même à des dangers (XI, 3-4), l'œuvre apostolique n'est pas appréciée comme il faudrait, ni le désintéressement de Paul assez compris (XII, 11-15); bref l'Apôtre peut craindre de trouver trop large matière à réformes dans la communauté, tant au point de vue de la fraternité qu'à celui des mœurs (XII, 20-s.; XIII, 3-ss.). On voit donc que les jugements de Paul sur l'état de l'église ne se contredisent nulle part. S'il a parlé de la stabilité de la

foi au ch. I, 24, cela n'empêche pas qu'il ne puisse mettre en garde au ch. XI, 3-4, contre les périls où l'indifférence expose cette foi ; quant à l' « obéissance » et au repentir célébrés VII, 9-ss., 15, d'abord ils n'étaient pas universellement profonds ou sincères, et puis ils ne portaient expressément que sur l'affaire spéciale (le πρᾶγμα, VII, 11) traitée dans la lettre sévère et réglée sous le contrôle de Titus ; l'obéissance totale à la loi du Christ (voir x, 5-6) n'était malheureusement point pour autant rétablie en toute sa force. — Ainsi, pour tout ce qui concerne l'état moral et religieux de la communauté corinthienne, tel que le décrit Paul en traits disséminés partout, il y a encore unité d'impression.

3° Enfin, concurremment avec l'attaque et la réprimande, il fallait que l'Apôtre fît valoir positivement ses titres à être obéi avec confiance et affection. Or, cette « apologie » ne débute aucunement avec le chapitre x. Il y en a des traits épars dès les premières pages (I, 12-ss. ; al.), et — après les explications sur le voyage et la lettre qui forment un règlement de comptes spécial, — elle commence d'une façon systématique, et même avec beaucoup de vigueur, au ch. II, 14 (v. *ad loc.*), pour se prolonger tout au long des chapitres III (supériorité du ministère de l'Alliance nouvelle), IV, 1-6 (droit à la franchise, et parfaite sincérité), IV, 7 et suivants ainsi que VI, 4-10 (vie du Christ reproduite en celle des apôtres), V, 12 (où l'intention en est expressément manifestée), V, 14 et suivants (la transformation surnaturelle dans la façon de voir le monde, qui est donnée aux ambassadeurs du Christ), VI, 11-12 et VII, 2-4 (les déclarations d'amour attristé). — Au ch. VIII, 20-21, vient l'assurance garantie de la probité apostolique. — Enfin, à travers les derniers chapitres, il y a toutes ces déclarations que nous ne comptons plus, sur l'armement surnaturel de l'apôtre, ses droits primordiaux de fondateur de l'église, sa réserve et son désintéressement, son amour jaloux, la qualité de sa science et les marques authentiques de son apostolat, son origine « selon la chair », ses innombrables épreuves supportées pour le Christ, ses révélations, enfin l'absence d'ambition et de vanité personnelle dans l'exercice de son autorité répressive. — Si nous voulons classer tous ces traits sous quelques chefs généraux, nous dirons qu'ils se rapportent : *premièrement,* aux liens de confiance et d'affection réciproques qui subsistent toujours, Paul en a le sentiment, entre lui et la communauté, malgré les éclipses de quelques incidents pénibles, la faiblesse à l'égard des intrus, et certain relâchement des vertus chrétiennes, liens qui ont repris de leur force par la réparation de l' « offense » (ch. VII), et qui se fortifieront encore par l'effet de la présente lettre et de la prochaine visite, au point que l'Apôtre compte beaucoup sur Corinthe pour l'extension et la renommée de son ministère (x, 15-16, cfr III, 2) ; or, il a pleine conscience de mériter ces sentiments (I, 12-14). *Deuxièmement,* à la mission incontestable que Paul, et tous les vrais apôtres, ont reçue de prêcher l'Évangile en sa pureté, et sans restrictions ni calculs humains. *Troisièmement,* à la preuve qu'ils en donnent par leur vie humainement toute sacrifiée, où se révèle pourtant la toute-puissance salvifique du Christ qui agit par eux, et particulièrement, sous cet aspect, les épreuves incomparables de Paul lui-même, persécutions, fatigues, soucis, maladie, qui lui font chaque jour constater comment sa force de conquête surnaturelle grandit du fait même de la « faiblesse », qui l'associe aux vertus de la Passion rédemptrice. — Or, ces trois chefs d' « apologie » se trouvent encore répartis (avec la distinction de nuances significatives,

v. *infra*) à travers les deux grandes sections de l'Épître, et même les trois.

Première conclusion à tirer : ce n'est pas l'amour confiant ni la réprimande, ni l'attaque contre les opposants ou la défense personnelle de Paul, qui peuvent caractériser *exclusivement* aucune des parties de la Seconde aux Corinthiens; car tout cela se retrouve d'un bout à l'autre. Un même esprit, en face d'une situation également complexe, domine partout.

Rappelons aussi un fil de liaison affectif qui, selon une exégèse que nous croyons bien fondée, unit les premiers et les derniers chapitres : c'est le souvenir de la cruelle maladie qui a failli récemment emporter Paul, et qui sera donnée comme la plus déprimante des faiblesses dont il tire sa gloire (voir chap. I, v, et, *infra*, XII, 7-ss.). Cette continuité latente d'un même souci paraît bien caractériser une tranche de quelques mois ou de quelques semaines de l'existence de Paul, entre son départ d'Ephèse et l'envoi de notre lettre, donc *après la lettre intermédiaire*.

Enfin, il y a les mentions de *Titus*, et c'est, à notre avis, le plus démonstratif; mais nous y consacrerons un excursus spécial, après le chap. XII. Déjà remarquons l'essentiel : au ch. VII, Tite est revenu de sa première mission de Corinthe; aux ch. VIII et IX, il vient d'être renvoyé dans la même ville, pour la collecte; au ch. XII, il est présenté comme travaillant déjà à remplir cette deuxième mission. Or, d'après l'immense majorité des exégètes, les chap. VIII et IX font corps avec les chapitres I-VII. Par conséquent, les chapitres I-IX se relient en partie à un état de choses *antérieur* à une portion du sujet traité dans l'ensemble (indivisible) des chapitres X-XIII, et ceux-ci ne peuvent donc avoir été écrits les premiers.

Mais d'autres considérations plus subtiles sont encore requises, si nous voulons bien résoudre toutes les difficultés soulevées contre l'ordre traditionnel de nos chapitres.

*
* *

L'unité sensible d'esprit et de matière ne pouvait dissimuler cependant le changement de ton qui se déclare au commencement du chapitre X. A partir de là, attaque et défense deviennent beaucoup plus précises; les souvenirs amers se pressent dans la mémoire de Paul et déclenchent des réactions d'une extrême vivacité, les supplications humbles font place à des avertissements menaçants, et les expressions de confiance optimiste, quoique nettes toujours et gardant, en somme, le dernier mot au chap. XIII, se raréfient. Un tel renversement des proportions pose certainement un problème.

Ceux qui tiennent quand même, et avec raison, à l'unité et à l'ordre traditionnel de l'Épître y apportent des solutions qui ne paraissent pas toujours satisfaisantes. Ainsi l'on ne peut dire rigoureusement que la Première partie règle les rapports de Paul avec l'église en corps, et la seconde avec les intrus et les partis d'opposition; car il est clair que, dans l'une et dans l'autre, Paul s'adresse également à toute la communauté. S'il prend subitement un autre ton à son égard, on ne se contentera point pour justifier ce changement d'une explication toute subjective et accidentelle comme celle que propose *Lietzmann*, que l'humeur mobile de Paul se serait modifiée, à la suite, par exemple, d'une

mauvaise nuit d'insomnie. Ce n'est là que de l'humour quelque peu risqué. Il faut certainement chercher une cause plus délibérée et plus profonde.

Windisch l'a expliqué, disions-nous, en brisant le lien entre les deux parties; les chap. x-xiii constitueraient une nouvelle lettre, séparée de la première par un intervalle assez long, où se seraient produits des faits défavorables tout nouveaux. Nous avons vu combien cette position est difficile à tenir, du point de vue des circonstances historiques.

Elle ne résiste pas mieux à l'analyse psychologique. Windisch a dû reconnaître aussi bien que nous tout ce que les chapitres i-vii contiennent de traits polémiques; et malgré cela il croit cette première polémique enterrée avec la fin du chapitre vii, celle qui remplit les chap. x-xiii devant en être une autre, répondant à des circonstances toutes nouvelles. Nous entendons montrer au contraire que les ch. i-vii (viii-ix) ne peuvent former un ensemble clos, aboutissant à une liquidation définitive des débats qui y sont touchés; ils préparent au contraire des explications plus nettes et plus directes sur les mêmes sujets. Et c'est là, pensons-nous, qu'est la solution du problème.

Dans le commentaire, nous avons constaté qu'il y a comme *deux fils* qui s'entrecroisent à travers la « lettre de réconciliation ». Le premier est celui de toute cette affaire compliquée, plans de voyage, offense, lettre dure, etc., qui fut résolue par la première mission de Titus d'une manière si satisfaisante que Paul ne peut se retenir, au ch. vii, de manifester une joie débordante, à voir dissipées toutes les difficultés de ce « πρᾶγμα » particulier. Mais il y a un second fil, qui lui-même est triple; il court tout du long des sept chapitres, soit comme allusions à des ennemis et à des prédicateurs indignes, soit comme reproches concernant toute l'église (méfiance, froideur, relâchement), qui sont d'une portée beaucoup plus générale que ceux qu'a suscités « l'affaire », soit enfin comme traits d'apologie directe que Paul sent le besoin de présenter lui-même, parce que l'église n'a pas assez de courage ou de perspicacité pour le faire sans lui (v. v, 12). Or, *tout cela demeurerait flottant en l'air* si le chap. vii était un point final mis à toutes les questions soulevées.

Qu'on se reporte en effet à l'exégèse des passages suivants : i, 12-13, 17[b]-19, ii, 11, 17, iii, 1, iv, 3-5, v, 12, 16[b], partout nous rencontrons des allusions à une opposition qui doit certainement être dangereuse; Paul a des mots très acerbes contre ceux qui s'en rendent coupables, mais il ne les démasque point encore, il laisse seulement supposer qu'ils sont étrangers à Corinthe (iii, 1), qu'ils combattent sa manière à lui d'exposer l'Évangile, et qu'ils surestiment l'Ancienne Alliance au détriment de la Nouvelle. Sur tout autre point, nous restons dans le vague.

Voyons maintenant les reproches à l'église (en dehors de « l'affaire »), à i, 13-14, ii, 5 (ἀπὸ μέρους κτλ.), 6 (ὑπὸ τῶν πλειόνων), 9 (εἰ εἰς πάντα ὑπήκοοί ἐστε), v, 12 (v. *supra*), vi, 1, surtout vi, 11-vii, 3, et les plaintes discrètes des ch. viii-ix. On voit que, jusqu'au chapitre vii, ils se font de plus en plus forts; après avoir seulement exprimé quelques regrets mélancoliques de n'être pas assez compris ni défendu, ni obéi de tous, l'Apôtre s'en prend directement, et en termes vifs, au relâchement et aux restes d'esprit païen. Et c'est, notons-le bien, en dehors de la perspective propre de l'affaire que Titus et la « lettre intermédiaire » ont réglée. On attend une suite. Mais quand l'Apôtre paraît sur le point de la

donner, un brusque « rétablissement » (VII, 4) le remet en posture d'amitié optimiste, parce qu'il veut s'en tenir pour l'instant à l'affaire de l'offense et de l'offenseur, si bien réglée. Ce ne peut être là une fin.

Voyons en dernier lieu les passages « apologétiques », au sens le plus direct, I, 11-14, 18-19, II, 14-17, III, 2-3, 6-suivants, IV, 1-2, 5-6, 7-15, V, 11-VI, 1, VI, 3-10, VII, 2-4 (ils sont nombreux!) — et nous constaterons toujours d'une façon générale, que Paul s'en tient à ses bonnes intentions, à sa loyauté, à sa qualité de fondateur d'église et de ministre de « l'esprit », en un mot aux caractères généraux de l'existence apostolique, qui ne conviennent pas à lui seul; enfin que (toujours mis à part le débat sur « l'affaire »), il reste dans les considérations les plus universelles, et n'entre en discussion sur aucun point qui lui soit strictement personnel. Il nous faudrait plus de précision pour bien comprendre ce que les opposants lui ont reproché, en des accusations individuelles qui sûrement étaient graves, puisque nous sentons qu'elles l'échauffent à un haut degré.

Ainsi les points d'interrogation se multiplient jusqu'à la fin de VII. Le ton cependant, au lieu de baisser, va s'élevant toujours; c'est une tension qui augmente, et on dirait que Paul a de plus en plus de peine à ne pas éclater; un refoulement énergique le ramène en finissant à l'exclusive considération d'une affaire spéciale qui vient d'être arrangée d'une manière très satisfaisante. Mais, lorsqu'il finit sur ces mots pleins d'espoir « θαρρῶ ἐν ὑμῖν », ce n'est pas une preuve que tout soit réglé à ses yeux; au contraire, le dernier sujet qu'il a traité, la bonne volonté qu'ont montrée les Corinthiens pour liquider le « πρᾶγμα », lui est un signe qu'il peut « s'enhardir », aller de l'avant, pour régler toutes ces choses, toutes ces *autres* choses dont la conscience le tient en état de si haute tension. Les effusions du ch. VII n'ont été qu'une pause, qui lui a fait reprendre du souffle et du courage.

Nous ne partageons donc point le moins du monde l'impression de Windisch (cf. *Pfleiderer*, *Sabatier*, al.) sur la polémique diffuse en cette Première Partie. Toutes ces allusions, d'après lui, conviendraient mieux à un orage qui s'éloigne qu'à un orage qui vient. Cependant, lorsqu'on entend encore un peu de tonnerre, après l'orage, dans un lieu où l'atmosphère s'est pour de bon rassérénée, les échos en viennent, toujours plus affaiblis, d'un horizon de plus en plus lointain; ici c'est tout le contraire, les grondements se rapprochent, de moins en moins sourds, comme ceux d'un orage qui, s'il est passé, va recommencer bientôt. Il serait singulier qu'une lettre écrite uniquement pour pardonner et oublier montât de ton graduellement ainsi; si tout était si bien réglé pour cette fois, il y aurait même manque d'adresse et de délicatesse à revenir si souvent de la sorte, et dans un « crescendo », sur ce qu'on veut vouer à l'oubli.

Non, en réalité, Paul est soulagé d'une affaire particulière très douloureuse, et il est bien juste qu'il en manifeste une grande joie (VII, 4-16); mais il lui en reste d'autres, et il se prépare à les aborder, avec prudence pour la collecte, avec vigueur pour le compte qu'il doit régler enfin avec ses adversaires et la réforme générale qu'il veut imposer à l'église. Il s'est simplement interrompu pour donner, très chaleureusement du reste, un bon témoignage à la communauté, au sujet de la réparation de l'« offense »; cela les encouragera, lui à parler, eux à l'écouter.

Deuxième conclusion à tirer : les chapitres I-VII mettent bien le point final à *une* affaire grave, maintenant liquidée, mais ils *en ouvrent d'autres*, qui ne sont point dans leur ensemble d'une moindre gravité, et dont les incidents désormais réglés n'étaient même qu'un symptôme.

Tel nous paraît être le lien des deux sections si disparates par le ton d'ensemble, à la suite de beaucoup de commentateurs de toutes écoles, qui l'ont vu ou entrevu, *Lietzmann, Lemonnyer, Toussaint, Bachmann, Belser, Gutjahr, Sickenberger, H. D. Wendland*, etc., sans parler de plus anciens.

*
* *

Nous pouvons donc tenter de déterminer la suite cohérente des procédés de Paul dans la composition de II *Cor.*, avec les incidents qui la commandent.

Toute l'épître n'est qu'une « apologie », s'il faut user de ce mot. Elle commence par des effusions propres à rappeler la confiance, l'explication de malentendus, et les dernières instructions au sujet d'une affaire pénible qui vient d'être réglée.

Comme il s'agit d'abord de regagner pleinement l'audience des lecteurs, Paul insiste dans les premiers chapitres sur tout ce qui est de nature à les rapprocher de lui; le ton, dans l'ensemble, est confiant, chaleureux et même tendre, avec des élévations doctrinales et mystiques qui mettront la prochaine discussion inévitable dans une région bien loin au-dessus des susceptibilités humaines. C'est pour cela que l'Apôtre ne parle des personnes ou des choses irritantes qu'en allusions qui paraissent lui échapper, et qu'il a du reste une peine de plus en plus visible à contenir. Quant à sa défense personnelle, qu'il n'entreprend d'ailleurs que pour le bien de ses enfants, il la place d'emblée sur les plus hauts sommets, la mission transcendante qu'il a évidemment reçue de Dieu, — lui comme d'autres; lorsqu'il sera forcé de descendre aux personnalités, les auditeurs de sa lettre l'écouteront avec un esprit aéré et épuré, qui les empêchera d'interpréter ses dires avec une trop basse critique. C'est donc — conformément à l'usage habituel du grand contemplatif qu'est Paul — une apologie *descendante,* qui passe du principe divin aux contingences humaines, de l'universel purifiant et rassérénant à l'individuel qui pourrait être irritant s'il n'était vu dans cette lumière. L'énumération détaillée des travaux et des souffrances et des faiblesses fécondes de l'apôtre, au ch. XI, doit produire certainement beaucoup plus d'effet si le sens en est donné à l'avance par la description de la vie des apôtres, union au Christ dans la Passion et la puissance, telle qu'elle est décrite IV, 7-18 et VI, 4-10. (Il serait beaucoup moins naturel, et moins d'accord avec les méthodes de Paul, de voir dans ces passages un résumé ou une interprétation mystique, faite après coup, de ce catalogue d'épreuves qu'est le chapitre XII; et les affirmations paradoxales de « puissance dans la faiblesse » seraient beaucoup moins intelligibles, si IV, 7-18 et VI, 4-10 ne les avaient précédées).

Après cette longue entrée en matière, cette noble et sincère « captation de bienveillance », mêlée à l'avertissement très clair d'explications difficiles qui

doivent suivre (1), Paul, ayant assuré ses bases, passe aux deux sujets en vue desquels il avait eu besoin de se ménager une attention bienveillante, et de « s'enhardir » lui-même (VII, 16).

C'est d'abord l'affaire de la collecte, dont nous connaissons la grandiose portée (v. Exc. XIII), jusque-là peu comprise dans le milieu corinthien. Pour la mener à bien, Paul a envoyé chez eux, en compagnie des deux « frères », Titus qui y était déjà accrédité. La chose est déjà faite, croyons-nous, lorsque l'Apôtre dicte les chapitres VIII et IX (voir le comm.). Et non seulement les trois délégués sont déjà à Corinthe, mais l'Apôtre a reçu des nouvelles de la façon dont ils s'acquittent de leur mission, et des réactions qu'elle occasionne chez des gens mal disposés, excités par les intrus (VIII, 20-21, rapproché de XII, 18). (Il n'est pas temps encore de préciser les diverses allées et venues de Titus; nous remettons donc l'enquête sur ce point après XII, 19, *infra,* à l'Exc. XVII).

Tenant à l'avance la chose pour établie, nous pouvons comprendre l'aspect sous lequel la suite de l'Épître se présente.

Le ton n'était plus si chaleureux, à beaucoup près, qu'aux chapitres I-VII, lorsque commença la dictée du ch. VIII. L'embarras d'une cause à la fois urgente et difficile à plaider l'explique en partie; mais nous avons cru en trouver une autre raison, sensible surtout à partir de VIII, 20. C'est que Paul, après avoir appris par le rapport de Titus revenu de sa mission disciplinaire, joint à ses propres observations au cours de la « visite intermédiaire », tout ce qui restait à corriger dans les mœurs chrétiennes de Corinthe, et l'opposition sourde qui se dissimulait encore en certains cercles, apprend maintenant en plus qu'une nouvelle calomnie, la plus blessante, commence à percer à propos de la collecte; des adversaires non réduits — toujours les mêmes — l'accusent maintenant d'exploiter le peuple des fidèles, à son propre bénéfice, sous le prétexte d'une charité pour les chrétiens de Jérusalem, qu'ils représentent sans doute comme des adversaires de Paul que celui-ci ne peut aimer d'une manière désintéressée.

L'Apôtre, qui, chargé de tant de soucis, ne pouvait dicter son épître à sa guise, avait interrompu la composition de sa lettre pour un certain temps. Il avait, avant de la reprendre, envoyé à Corinthe Titus et les deux frères — que Titus lui-même, bien connu dans la place, devait présenter, et qui étaient peut-être munis eux-mêmes des pièces suffisantes pour se mettre officiellement à leur œuvre. L'Apôtre était allé au plus pressé, et il prenait le temps de la réflexion avant de dicter les pages qui atteindraient le double but pour lequel il s'était « enhardi », c'est-à-dire aider et accélérer par ses recommandations l'œuvre charitable des délégués, une fois qu'elle serait lancée, et porter le coup mortel à l'opposition. Il joindrait ces pages nouvelles à la partie de la lettre rédigée déjà, dont le ton conciliant et affectueux empêcherait les destinataires de prendre en mauvaise part les jugements sévères qu'il ne pourrait se dispenser d'émettre dans sa polémique, quand il en serait à mettre

(1) *Weizsäcker* (« Das Apostolische Zeitalter », p. 318) montre fort bien que tout ce que dit l'Apôtre aux chap. I-VII révèle une situation encore indécise — et qu'il faudra bien trancher. Ces chapitres devaient faire disparaître des causes de méfiance qui ne tenaient qu'à des faits particuliers (*Godet*).

les points sur les i. Ainsi serait préparée sa visite, où il n'aurait plus qu'à cueillir les fruits de sa campagne épistolaire, avant de partir pour Jérusalem.

Il s'était donc, en toute hypothèse, armé dès le commencement de franchise pour vaincre ses adversaires; mais la nouvelle et odieuse calomnie dont il sut qu'il était maintenant victime, ne put qu'aggraver sa tendance à l'indignation contre les « surapôtres », les faux apôtres, et le porter à parler un langage très explicite et très grave à la communauté qui les tolérait encore. Il s'était retenu en traitant de la collecte, car le sujet ne comportait pas trop de vivacité; il se laisse aller quand il parle des opposants. Ainsi la coupure — si coupure il y a — doit être faite, non entre IX et X, mais entre VII et VIII, les chapitres de la collecte se ressentant déjà un peu dans leur forme de l'impression pénible causée par les clabaudages des meneurs de Corinthe à l'arrivée des délégués.

Nous ne nous dissimulons point ce qu'il peut y avoir de conjectural dans notre reconstruction, surtout aux derniers paragraphes. Cependant elle nous paraît mieux qu'aucune autre à nous connue élucider le problème de psychologie qui préoccupe tant les exégètes, et sauvegarder sans aucune invraisemblance l'unité de cette Épître.

En résumé :

Paul a entrepris de rétablir une entente parfaite entre lui-même et l'église de Corinthe, qui lui est très chère, et qui a un grand rôle à tenir dans ses projets futurs. A cet effet, il lui écrit pour effacer d'abord les dernières traces de dissentiments et de malentendus qui avaient mis de la gêne dans leurs rapports récents, et regagner ainsi au moins toute la confiance des autorités et de la masse : c'est l'objet des chapitres I à VII. S'étant ainsi créé un terrain favorable, il leur fera réparer leur négligence dans l'entreprise si importante de la collecte, et les décidera à réagir d'eux mêmes contre les influences dissolvantes, celles des mauvais instructeurs et celles des libertins, qui compromettent leur vie chrétienne et ont jeté du froid dans les rapports de l'église avec son fondateur.

C'est là ce qu'il se proposait dès qu'il fit prendre la plume au secrétaire; au cours d'une longue rédaction, certaines choses vinrent à sa connaissance qui le poussèrent à accentuer encore plus énergiquement les blâmes nécessaires à formuler contre les abus, — mais avec le soin et le besoin spontané d'exprimer encore, au milieu des reproches, son amour et sa confiance assez clairement pour montrer à ses fidèles que ses sentiments à leur égard étaient immuables.

*
* *

Voilà donc une somme d'arguments positifs de critique interne qui viennent appuyer la tradition diplomatique unanime en faveur de l'unité de II *Cor.* en sa disposition canonique. Si on les admet, ils résolvent plausiblement les problèmes de critique littéraire et de psychologie; et les quelques faits qu'il nous a fallu rétablir par hypothèse n'ont rien, nous semble-t-il, qui soit *a priori* exclu par les exigences de la critique historique.

Il est bon, en finissant, d'esquisser une contre-épreuve qui montrera que les

hypothèses contraires, celles de deux lettres (de deux lettres principales au moins) juxtaposées en une seule, et cela quel que soit l'ordre historique qu'on leur assigne respectivement, ne répondent pas aux exigences de la critique littéraire.

D'abord il faut reconnaître que la conclusion du chapitre XIII, les versets de salutation et de bénédiction 11-13, répond tout aussi bien, sinon mieux, aux Sept (ou Neuf) chapitres initiaux qu'aux Quatre Chapitres finaux. Ira-t-on penser, alors, qu'on les a détachés exprès de la fin de VII ou de IX, dont ils étaient la conclusion naturelle, pour les coller à la fin de l'amalgame qu'on aurait fait, en supprimant la conclusion que devait avoir la « lettre des Quatre Chapitres », qu'elle soit la « lettre intermédiaire » ou une « cinquième lettre »? *Plummer* ne croit pas qu'on ait ainsi pu mutiler volontairement la fin d'une lettre afin de pouvoir intercaler un fragment de cette lettre entre la fin de IX et XIII, 11. Et il a raison, car cette opération intentionnelle, destinée à faire croire à l'unité de missives qu'on aurait sues distinctes et disparates, aurait été au moins assez peu intelligente. Aussi *Windisch,* et les autres en général, laissent-ils XIII, 11-13 à sa place, comme partie intégrante des Quatre Chapitres.

Mais les tenants de la double lettre sont forcés de reconnaître que X, 1 n'a nullement l'apparence d'un commencement de lettre, et qu'il faut donc considérer X-XIII comme un morceau qui a perdu sa tête; il faudrait aussi que I-IX (ou I-VII, ou I-VIII, selon les opinions) ait perdu ses derniers versets avant qu'on fît la suture. *Windisch* rappelle les hypothèses imaginatives comme celle-ci : peut-être les chapitres X-XIII, qui sont de la main de Paul (αὐτὸς ἐγὼ Παῦλος) auraient-ils suivi, dans un message collectif adressé à Corinthe, un écrit de « Timothée l'offensé » (??) comme le voudrait *Pfleiderer,* ou mieux un écrit des communautés asiatiques ou macédoniennes; on aurait supprimé de ce message tout ce qui n'était pas de Paul. Ce sont des suppositions absolument en l'air, et toutes invraisemblables en soi. *Plummer* ne voit pas de difficultés, pourvu qu'on laisse XIII, 11-13 à sa place, à ce que toute la fin d'une lettre ait été intégralement soudée au commencement de toute une autre; nous avons dit ci-dessus (§ I) ce que penser de cette solution. *Windisch*, lui, voit bien la difficulté qui existe à admettre l'amputation de l'une à la fin et de l'autre au commencement; mais il ne la résout pas.

Ces observations peuvent se joindre à la partie négative de notre étude (§§ I, II, III); les « Chorizontes » de la Deuxième aux Corinthiens se heurtent à des problèmes critiques aussi importuns que celui auquel ils veulent échapper.

EXCURSUS XV. — LES GRIEFS GÉNÉRAUX DE SAINT PAUL ET SES ADVERSAIRES PERSONNELS. — LE « PARTI DU CHRIST ».

Après l'étude que nous venons de faire, il devient relativement facile de préciser et la qualité des adversaires qui combattaient Paul à Corinthe, et l'attitude qui lui est imposée en face de la communauté prise en bloc.

Il faut bien distinguer en ces Quatre Chapitres une série d'admonitions, sévères parfois, mais surtout paternelles, et une autre de sarcasmes, de menaces et de condamnations, à peine tempérées par un très léger espoir de voir l'amendement des coupables. Ce n'est pas aux mêmes que l'une et l'autre s'adressent.

Paul en effet parle tantôt à la *seconde personne* (x, 1, 2, 6, 7, 13, 15, 16; xi, 1-4, 7-9, 11, 16, 19-20; xii, 11-13, 14, 15, 18, 19, 20-21; xiii en entier), — et cela concerne *l'église*. Tantôt c'est à la *troisième personne*, (x, 2, 7, 10, 11, 12-ss., 18; xi, 4, 5, 12, 13-15, 18-20, 21-23; xii, 11) — et cela concerne *certaines gens* qui troublent l'église. Nécessairement il y a parfois mélange d'interpellation directe et de mention de ces tierces personnes ou d'allusion à elles; mais il est rare qu'on ne puisse distinguer nettement à qui Paul a affaire.

1. Paul et la communauté.

Notre commentaire précise suffisamment les rapports de Paul avec l'église prise comme un tout; c'est assez de les résumer ici en quelques mots.

La communauté de Corinthe n'est nullement traitée en rebelle, mais en fille très chère, quoique un peu oublieuse parfois de sa ferveur ancienne, et de l'amour paternel de son fondateur. Elle est bien cependant toujours une *fiancée du Christ* (xi, 2); seulement elle devrait se méfier davantage du serpent. Il n'est pas question d'une insurrection générale contre Paul, mais d'une certaine indifférence et d'une certaine négligence (*Belser*, al.). L'église a heureusement donné des marques de son obéissance; il ne lui reste qu'à porter cette obéissance à la perfection (x, 6) et à grandir dans la foi (x, 15). Quand ce résultat sera obtenu — et Paul compte à cet effet sur sa lettre et sur sa visite — l'Apôtre attend beaucoup d'elle pour l'expansion de l'évangile (x, 15-16).

Ce qu'il lui demande, c'est d'abord de reprendre pleine conscience de l'amour qu'il lui porte, et des droits paternels qu'il a sur elle. Elle doit donc se défaire des intrus qui cherchent à la corrompre et ont trouvé en son sein quelques malheureuses complicités, — rares probablement, — et, dans l'ensemble, une tolérance qu'il faut blâmer. Outre qu'elle n'est pas à l'honneur des chrétiens de Corinthe (xi, 19-21), elle les met en péril de laisser, par insouciance, altérer leur foi dans le vrai Christ (xi, 4), cette foi qui pourtant (si l'on s'en rapporte à i, 24), est jusqu'ici demeurée ferme. La constatation la plus inquiétante, le point spécialement faible qui explique toutes les autres faiblesses dont l'église aura à se guérir, c'est qu'elle ne s'est pas encore débarrassée des dissensions intestines et du libertinage, qu'elle ne sait pas imposer assez énergiquement la pénitence à ses membres pécheurs (xii, à la fin). Paul devra donc y mettre ordre dans sa visite (xii fin et xiii); il s'attend du reste non seulement à ce que l'église s'y prête sans résistance, mais qu'elle y aide avec zèle, et devance même son action répressive et purificatrice. Puisse-t-elle se livrer de tout son cœur et de toutes ses forces à cette coopération avec son Apôtre, chez qui elle devra mieux apprécier désormais le désintéressement, l'amour sans calcul, la confiance inaltérable, et la puissance de l'œuvre que le Christ lui a donné d'accomplir pour elle!

Entre Paul et sa communauté il n'y a donc eu qu'un peu d'incompréhension et d'oubli tout à la charge des Corinthiens, au plus des petites querelles de famille faisant tache sur un fond d'attachement et de confiance réciproques, qui se sont heureusement réveillés, ce dont Paul va être prompt à tirer parti pour ramener ses enfants à toute la fidélité et à tout le zèle chrétien des premiers jours. Si le ton est devenu plus pressant en cette fin de lettre, à cause de la

visite prochaine qu'il faut au mieux préparer, le fond des sentiments est bien resté le même qu'aux premières pages.

II. Les adversaires de Paul.

Or, le ton est tout autre lorsque Paul parle à la communauté de ses ennemis, pour la prémunir contre eux.

Il y a d'abord les intrus, les *faux apôtres ;* ensuite, *le parti*, restreint sans doute, qu'ils se sont fait à Corinthe, et que l'église n'a pas su réprimer comme il fallait. Cherchons à identifier, et ces perturbateurs, et leurs complices ou leurs dupes.

Les faux apôtres venus du dehors. — Nous apercevons au premier plan un groupe — ou plusieurs — envers qui Paul n'use d'aucun ménagement, mais qu'il aborde avec une vraie déclaration de guerre (x, 2-7). Il les traitera coup sur coup d'intrus qui s'installent dans le champ d'autrui en ne se recommandant que d'eux-mêmes, de gens intéressés, insolents, despotiques, qui se glorifient « selon la chair », qui prétendent être les « hommes du Christ » à un titre spécial, mais qui prêchent « un autre Christ », dressant leurs forteresses d'arguments contre « la science de Dieu » ; il les appelle par dérision les « surapôtres », mais les dénonce comme des émules du serpent de la Genèse, des faux apôtres, des ministres de Satan qui se déguisent en ministres de justice, des gens qui vont à leur perte éternelle. Tout y est.

Contre cette tourbe il se voit forcé de défendre son œuvre et sa personne, — sa personne à cause de son œuvre et de sa doctrine, qu'ils sapent insidieusement en l'attaquant. Ce sont eux qui le raillent comme courageux de loin et désarmé quand on l'aborde en face, qui traitent son désintéressement d'hypocrisie, ou d'aveu d'infériorité en apostolat, ou de froid orgueil insultant pour les fidèles ; ils le trouvent même dépourvu d'éloquence.

Quels peuvent être ces tristes gens ?

Ce sont évidemment les mêmes que les premiers chapitres nous ont déjà dénoncés en passant, ces « certains individus » qui viennent d'autres églises munis de lettres de recommandation, mais sans succès apostoliques à faire valoir ; qui prêchent un Christ qui est « oui et non », et voilent l' « esprit » sous la « lettre » périmée, n'ayant de connaissance de Jésus que « selon la chair », et choqués de la liberté et de la franchise des vrais apôtres. Aussi ils s'emploient à les calomnier, et nous pouvons croire qu'ils ne se sont pas fait faute d'exciter les murmures au sujet des plans de voyage modifiés, de rendre pénible la « visite intermédiaire », peut-être d'inspirer « l'offenseur » et de soutenir la minorité qui a fait une sourde opposition quand l'église a infligé à celui-là une peine proportionnée au délit. Ni la lettre de Paul ni la mission de Titus ne les a fait désarmer sincèrement.

Plusieurs indications (ch. III-IV) nous portaient à voir en eux des *Judaïsants*. Elles se trouvent confirmées par le ch. XI, qui nous apprend qu'ils sont « Hébreux, Israélites, semence d'Abraham », et qu'ils s'en targuent. En parlant du Christ, ils s'attachent avant tout à ce qui est, dans l'apparition du Sauveur, d'ordre purement naturel, national ou humain, ce qui leur voile le reste, l'essentiel, l'« esprit ». Cependant rien n'indique qu'ils soient palestiniens, puisqu'on pouvait être « hébreu » autrement, et que leurs pédantes exigences à propos

d'éloquence révèlent en eux des hommes cultivés à la grecque. Nous y verrons donc plutôt des Juifs hellénistes de la Diaspora. Au reste, il n'est pas dit qu'ils prêchent la circoncision comme leurs émules de Galatie (ce qui ne les eût pas, sans doute, rendus populaires à Corinthe), mais seulement qu'ils exaltent Moïse aux dépens du Christ. Ce devaient être de ces beaux parleurs comme les juiveries d'alors en produisaient plus d'un, assez capables avec leur faconde d'Orientaux aiguisée par une certaine formation rhétorique à la mode, d'attirer l'attention de la plèbe dans les villes grecques. Ils allaient de l'une à l'autre, puisqu'ils sont signalés au ch. III comme des itinérants, et y prêchaient quelque doctrine d'apparence épurée et philosophique, peut-être une espèce de gnose judéo-pagano-chrétienne, prodrome de celle que les Épîtres de la Captivité nous montreront à l'œuvre dans les églises d'Asie-Mineure. Aussi n'y a-t-il pas lieu de supposer qu'ils se recommandaient spécialement des Douze, et l'épithète de « surapôtres » porte à croire plutôt qu'ils se mettaient, avec leurs spéculations ou leur ascèse, au-dessus de tout l'enseignement commun. Ceux qui les munissaient de recommandations ne devaient pas être les judaïsants stricts, ni encore moins (sinon par surprise) les autorités des églises judéo-chrétiennes. Ne pouvait-il exister dès lors, pour les favoriser, d'autres églises d'origine judaïque (ainsi, d'après l'*Épître à Tite*, celles de Crète, que Paul semble avoir trouvées toutes formées, mais mal formées, à son passage dans cette île), églises où les restes d'un judaïsme mystique ou « libéral » se mêlaient à des tendances gnostiques plus ou moins conscientes, au détriment de la doctrine du salut par la Croix, la foi et les œuvres de la foi, sans qu'il y eût cependant d'opposition principielle *avouée* entre leur christianisme altéré et le vrai christianisme des apôtres? Elles auraient formé un terrain d'élection, et peut-être le quartier général, des faux apôtres dont il s'agit. Hypothèse, je le veux bien; mais pas invraisemblable.

Ainsi nous n'allons pas, comme *Lütgert*, jusqu'à prendre ces opposants déclarés pour des libertins « gnostiques » proprement dits, mais pour des faiseurs de spéculations où, sur la base prétendue des enseignements évangélique et mosaïque combinés, se dressait quelque mystique d'allure gnosticisante. On comprendrait fort bien alors comment ils pouvaient grouper autour d'eux les mécontents des partis les plus divers (v. *infra*).

Étaient-ils nombreux? On l'ignore. Le τις de x, 7 et le ὁ ἐρχόμενος de xi, 4 désignent en tous cas non un individu, mais une collectivité (contre *Menzies*). Leurs « missions » à Corinthe avaient-elles commencé depuis longtemps? Peut-être, puisqu'ils s'étaient fait un parti, et si c'est à eux en partie — chose possible — que Paul faisait déjà allusion I *Cor.* III, 11, 17 (v. notre comm., *ad loc.*). Ils y passaient en se relayant, et quelques-uns avaient dû s'y fixer, car la mention de lettres qu'ils cherchaient à obtenir des Corinthiens eux-mêmes (III, 1, v. *ad loc.*) n'entraîne certainement pas qu'ils eussent déjà tous quitté l'église, et la vivacité des attaques de Paul, les calomnies récentes à propos de la collecte, font bien plutôt supposer qu'il les avait toujours en face de lui.

Mais ils n'étaient pas les seuls que l'Apôtre eût à vigoureusement réprimer.

Les complices. — Les intrus, qui paraissent avoir été des gens actifs et habiles, forts en discours et en raisonnements, n'avaient que trop réussi à

introduire quelque malaise dans l'église, et à envenimer des incidents malheureux; car ceux qui voulaient rester les plus fidèles à Paul ne savaient trop parfois comment répondre à ces astucieux personnages. A côté de cette connivence involontaire et inconsciente chez beaucoup de chrétiens moyens, il faut croire qu'ils avaient trouvé des complicités moins naïves. Et ce devait être chez ces « libertins » que ni la Première Épître, ni la mission de Titus, trop spécialisée, n'avaient pu amener à une pénitence sincère.

Qu'il y eût de tels chrétiens, peut-être assez nombreux, qui paganisaient encore, et ne s'étaient pas convaincus en pratique que « tout ne leur était pas permis », le texte le dit assez clairement aux chap. vi, 14-vii, 1 et aux chap. xii, 20-xiii, 2 (v. *ad loc.*). C'est à eux que Paul adresse ses menaces les plus expresses, pour le temps prochain de sa visite.

Nous avons essayé de décrire leur état d'esprit dans notre premier commentaire, et nous n'y reviendrons pas en détail (v. comm. de I *Cor.*, Exc. iv et *passim*). Rappelons seulement que ces laxistes paraissent avoir été aussi, en bien des cas, de faux « pneumatiques ». Il est probable qu'ils n'osaient plus propager d'erreurs théoriques, par exemple au sujet de la Résurrection, ni de la participation au culte païen, ni des principes de la morale, puisque Paul rend à l'église ce témoignage (i, 24), qu'il n'a plus à la redresser en ce qui concerne la foi spéculative. Mais leur pratique n'était que peu ou point réformée. Ils gardaient rancune à Paul de son sévère redressement, et devaient par conséquent être tout disposés à en croire les prédicateurs étrangers qui s'efforçaient de déprécier la personne et l'autorité de l'Apôtre. L'origine et les tendances judaïques de ces intrus, si nous nous en sommes fait une image fidèle, n'étaient pas de nature à empêcher un cartel entre eux et des « pneumatiques » paganisants. Avec des instructeurs qui prétendaient perfectionner l'enseignement de Paul, ne le considérant pas comme la doctrine pure ou complète du Christ, il leur était facile, provisoirement au moins, de trouver un terrain d'entente contre le gêneur, l'ennemi commun. C'est de l'expérience quotidienne, partout où existent des troubles politiques ou religieux.

Il n'est pas clairement dit, cependant, que ces pécheurs ou libertins aient constitué un parti, surtout *un seul* parti. Mais on peut le conjecturer avec vraisemblance d'après xiii, 20, où Paul s'élève contre des divisions intestines qui peuvent être la suite des anciennes factions combattues dans la Première Épître, ainsi que de l'exhortation finale à garder l'union et la paix (v. *infra*, xiii, 11). Puisqu'il n'est plus question dans toute l'Épître de « cette sagesse du monde » dont s'étaient engouées autrefois certaines coteries (I *Cor.* i-ii), surtout, comme nous croyons, dans le « parti d'Apollos », nos suppositions se porteront plutôt sur le « parti du Christ ». (Id. *Weizsäcker, Godet,* al.). Il n'aurait pas disparu, et se serait mis à faire cause commune contre Paul avec les prédicateurs intrus, — lesquels, du reste, par leur côté judaïsant, pouvaient attirer aussi quelques entêtés du « parti de Céphas », tandis que leurs affinités gnostiques, tendance qui tôt ou tard en vient à faciliter la licence, attirait ceux à qui « tout est permis ».

C'est une opinion discutée, et nous savons bien que la grande majorité des critiques la rejette ou la tient en méfiance. *Bachmann* et *Windisch,* qui y sont opposés, reconnaissent cependant comme *possible :* le premier que les

agitateurs venus du dehors aient exploité, en se disant les vrais envoyés du Christ, la disposition de ceux qui se seraient mis au-dessus des partis en disant : « Nous sommes du Christ »; le second, qu'un groupe d'opposition, intitulé « parti du Christ » se fût graduellement formé et concentré, avec l'encouragement des intrus, au cours de la lutte contre l'autorité de Paul. *H. D. Wendland* admet aussi ces possibilités. Je suis porté, pour ma part, à voir là plus qu'une simple hypothèse.

Nous maintenons tout ce que nous avons dit en notre premier commentaire (Exc. v) sur l'existence et les caractéristiques d'un « parti du Christ » à Corinthe. C'était évidemment celui-là qui devait le plus malaisément se soumettre, s'il était fondé sur ces bases impossibles, hélas! à ruiner tout à fait, que sont l'indifférence morale et l'orgueil spirituel. Or, nous avons vu que Paul s'attaque à des gens qui prétendent « être du Christ » (x, 7); à n'en pas douter, puisqu'ils formaient un groupe spécial, opposé spécialement aux droits apostoliques, ils prétendaient « être du Christ » à un titre plus étroit que les autres croyants (contre *Belser* et d'autres qui prennent cette expression au sens le plus commun et la rapprochent par exemple de *Rom.* viii, 9, I *Cor.* iii, 23, xv, 23, *Gal.* iii, 29). Dire aussi que ce ne peut être un parti de mauvais chrétiens parce que Paul aurait eu l'air de s'assimiler à eux sur ce point-là (en disant : « Qu'il songe bien que, tout comme il est du Christ, nous le sommes de même »), cela n'a point de sens; c'est ne rien comprendre à l'ironie de Paul, pareille à celle de xi, 23, où il appelle « ministres du Christ », afin de parler comme eux, ceux qu'il a dénoncés déjà comme « ministres de Satan »; ironie sur laquelle il appuie d'ailleurs un peu plus loin, x, 12, « nous n'osons pas nous égaler ou nous comparer, etc. ».

Ainsi nous considérons comme au moins très probable que le « parti du Christ » s'était perpétué dans l'ombre, ou reconstitué au milieu des intrigues soulevées contre Paul par les prédicateurs étrangers. Paul les met et les écrase tous ensemble. C'était l'opinion de *Zahn* et d'autres, notamment d'exégètes français, *Toussaint, Lemonnyer*. Nous nous y tenons. *Belser* dit que les « hommes du Christ », de II *Cor.* ne peuvent être les mêmes qu'un « parti du Christ » signalé dans I *Cor.,* parce que ceux de notre épître s'arrogeaient sur Paul l'avantage de mieux représenter le Christ; mais c'est justement là ce qui caractérisait pour nous l'ancien « parti du Christ » : de mettre leurs interprétations de l'Évangile au-dessus de l'autorité des apôtres, soit Paul soit les Douze.

Voilà donc, — intrus et libertins, tous prétendant mieux comprendre le christianisme que Paul, — le groupe composite d'adversaires contre lequel Paul se laisse aller à sa vivacité d'indignation. Quant à l'église elle-même, qui n'est pas sans reproche à cause de sa timidité et de sa tolérance, il l'interpelle tout autrement, comme un père à qui elle a donné plusieurs sujets d'affliction, et qui s'en explique en toute netteté, mais qui n'en reste pas moins plein de ménagements et de tendresse, — surtout après les signes indubitables de bonne volonté qu'il vient d'en recevoir quand il a fallu réparer « l'offense ».

C. — CH. XI, 1-15. CRAINTES QUE SUSCITE CHEZ PAUL SON AMOUR JALOUX. IL DÉFEND SON ENSEIGNEMENT, SPÉCIALEMENT AU POINT DE VUE DE LA GRATUITÉ.

INTR. — *Paul vient de dire qu'on ne peut cependant pas mettre en balance son autorité de père avec celle d'envahisseurs vantards. Il s'anime tout à coup à l'idée de ce que ceux-là pourraient faire d'une fondation qui lui tient si profondément au cœur. Il faut que les fidèles restent bien convaincus que ses procédés d'apostolat, à lui, étaient les vrais et les bons. D'abord il repousse les critiques soulevées à propos de* la gratuité de son ministère. *Ce désintéressement au moins le distinguera toujours d'une façon éclatante des faux apôtres, contre qui son indignation finit par éclater.*

CH. XI, 1. *Ὄφελον ἀνείχεσθέ *μου μικρόν τι ἀφροσύνης · ἀλλὰ καὶ *ἀνέχεσθέ μου. 2. Ζηλῶ γὰρ ὑμᾶς Θεοῦ ζήλῳ, *ἡρμοσάμην γὰρ ὑμᾶς ἑνὶ ἀνδρὶ παρθένον ἁγνὴν

CH. XI, 1. Si seulement vous supportiez de moi tant soit peu de déraison! Mais enfin oui, supportez-moi! 2. C'est que je suis jaloux de vous, d'une jalousie de Dieu; car je vous fiançai à un seul homme, comme

A. Ch. XI. 1. ὄφελον, exclamation de souhait hellénistique; le classique est ὤφελον, imparfait, avec l'infinitif; Paul l'emploie deux autres fois (I *Cor.* et *Gal.*) et l'*Apoc.* une fois. Dès le premier mot, on peut présager que cette « apologie » ne sera pas académique; G, K, al. portent ὤφελον. — On lit τῆς ἀφροσ. μου dans F, G, *vulg.* et μου μικ. τι τῇ ἀφροσύνῃ dans K, L, P, al.; μου manque dans P[46]; μου[1] doit être le régime de ἀνείχ., et μικ. τι τ. ἀφρ., un accusatif de référence; dans le grec scripturaire, il est plus fréquent de trouver deux génitifs, mais l'accusatif peut se rencontrer comme en classique (*Plummer*). Pourtant μου est joint à ἀφρ. par *Lietzmann*, et *Windisch* hésite. — A cause de l'adversatif ἀλλά, la plupart prennent ἀνέχεσθε pour un indicatif : « vous me supportez »; mais la raison n'est pas cogente, et c'est un impératif dans *vulg.*, ainsi que pour *Hofmann, Bachmann, Belser, Gutjahr, Menzies*; l'adversatif peut simplement marquer la réaction psychologique contre le doute impliqué dans 1 a. Si c'était un indicatif, il y aurait une ironie par trop amère dans la bouche de Paul disant à ses enfants : « Vous me supportez »; cfr d'ailleurs *infra*, le v. 16.

A. 2. ζηλῶ : « jalousie » au sens fort, et pas seulement « zèle »; l'A. T. parle souvent du « Dieu jaloux ». — ἡρμοσάμην : le verbe ἁρμόζεσθαι signifie en classique : « *se* fiancer »; ici il est actif exceptionnellement; *Théodoret* explique que Paul se donne comme προμνήστωρ καὶ γάμου μεσίτης. L'infinitif παραστῆσαι n'a pas pour régime indirect ἑνὶ ἀνδρὶ (celui-ci se rattachant à ἡρμοσ. qui ne peut être sans un tel régime), mais τ. Χριστῷ (Θεῷ dans le ms. 37), et παρθ. ἁγ. comme régime direct (contre *Bèze, Bengel, Bachmann*); cet infinitif isolé est l'explication de ἡρμοσ., ou bien en marque le but.

A. 3. μήποτε pour μή πως, F, G. — ὁ ὄφις κτλ., voir *Genèse,* III, 4, 13. — οὕτω ajouté après φθαρῇ dans E, K, L, M, *vulg., syr.* — ἁπλοτ. et ἁγνοτ. sont intervertis dans D*, E, d, et καὶ τῆς ἁγνότητος, que plus d'un critique met entre crochets, est omis dans la *vulg.*, ainsi que ℵ[c], D[c], K, L, M, P, f, *syr., Clem., Origène,* al.; nous le conservons avec *Soden, Vogels,* et *Merk,* (quoique *Lietzmann, Bachmann, Sickenb., Gutjahr, H. D. Wendland,* al., le suppriment), à cause de la paronymie et de la rime, qui est un procédé favori du style de Paul; il pourrait cependant avoir été suggéré par

παραστῆσαι τῷ Χριστῷ· *3. φοβοῦμαι δὲ μή πως, ὡς ὁ ὄφις ἐξηπάτησεν Εὔαν ἐν τῇ πανουργίᾳ αὐτοῦ, φθαρῇ τὰ νοήματα ὑμῶν ἀπὸ τῆς ἁπλότητος καὶ τῆς* ἁγνότητος τῆς

ἁγνήν de 2. *Windisch* croit possible une dittographie de απλ., qui eût été « corrigée » par changement de deux lettres (ΑΠΛ-ΑΓΝ); une « haplographie » nous paraîtrai plus vraisemblable.

B. 1-2-3. En ses contradicteurs Paul a démasqué des intrus; il va montrer combien ils restent au-dessous de lui sous d'autres rapports.

Mais ne vient-ils pas de blâmer dédaigneusement ceux qui « se recommandent eux-mêmes » (x, 18)? Ceux-là sont des êtres *déraisonnables*. Eh bien! il demande pourtant à ses Corinthiens de tolérer qu'il les imite un peu, — en apparence du moins. Le changement de ton est surprenant autant que brusque; mais la raison générale en sera donnée à la fin même de « l'apologie » (xii, 11, v. *ad loc.*). Et tout de suite, voici le motif de sentiment qui justifie tout : Paul est *jaloux,* et il est bien dans le rôle d'un jaloux de rappeler ses droits, et de faire des scènes à ceux qu'il aime.

La sincérité, la spontanéité parfaites de l'Apôtre coïncident avec l'art le plus consommé. Nous n'irons point pour autant jusqu'à supposer avec *Windisch* qu'une polémique si vive et si bien menée trahirait chez Paul l'influence de « mimes » auxquels il aurait assisté; ou encore moins, avec *Dächsel* (« Kulturgeschichtliche Streifzüge », pp. 246-s.) qu'il se mette à jouer le rôle du « prétendant » écartant ses rivaux dans les comédies, — ce qui est une idée assez déplacée; mais, prenant l'affirmation de Paul tout à fait au sérieux, nous constatons une fois de plus quelle puissance de passion humaine, transformée par la grâce du Christ, il y avait dans son âme. S'il est jaloux à la lettre des Corinthiens, c'est comme Dieu l'était de son peuple choisi (*Exode*, xx, 5, *Ezéch.* xvi, 8-ss., al.), et il est jaloux *pour Dieu,* avec qui il ne fait pour ainsi dire qu'une personne, les sentiments de Dieu ayant passé dans l'Apôtre qui est son représentant sur terre : « vivit in me Christus ».

Avec quelle joie au cœur et quel ardent espoir, quand il les a convertis (*supra*, x, 14-15), ne les a-t-il pas *fiancés* au Christ, — comme un père donne sa fille à l'époux choisi! Pour le temps présent, dit *Chrysostome,* ce ne sont encore que des fiançailles, mais le jour viendra d'introduire solennellement (παραστῆσαι) les fiancées dans la chambre nuptiale; ce sera à la Parousie. Il faudra qu'elles se présentent à l'Epoux dans la fraîcheur d'une pureté virginale.

Admirons l'audace de l'espérance apostolique : refaire des vierges spirituelles avec ces recrues corinthiennes, dont il nous a décrit ailleurs les anciennes mœurs (I *Cor.* vi, 9-11, v. comm.). Remarquons aussi le choix de pareille image; Paul était bien loin de mépriser le mariage, puisqu'il en fait le symbole de la consommation idéale (v. comm. de I *Cor.* viii).

Cette comparaison était courante dans la Bible, où Yahweh se dit si souvent l'Epoux de la nation israélite. Paul a transposé cette notion aux rapports du Christ avec l'Église entière (voir surtout *Eph.* v, 22-32), comme ici à une communauté particulière prise comme une seule personne. Cfr l'*Apocalypse,* xxi-xxii. Bien plus, il étend cette image à chaque âme individuelle rachetée (*Rom.* vii, 4, al.), et ce peut bien être le cas ici. Lorsque, dans la Première Épître, il comparait les avantages respectifs du célibat et du mariage pour les individus, il jugeait le premier supérieur parce qu'il rend plus facile de donner tout son cœur et toutes ses actions à Dieu, qui tient ainsi la place d'un Epoux suprême (voir comm. de I *Cor.* vii, 32, 34). Il est donc erroné de dire avec *Windisch* que l'union conjugale du Christ avec l'individu ne joue pas un grand rôle dans la mystique de Paul, dominée par les considérations éthiques. La figure du « corps » et des « membres » (I *Cor.* xii; al.) exprime d'ailleurs la même relation d'une façon encore plus intime. Enfin, il est absolument hors de propos

une vierge pure à présenter au Christ; 3. mais j'ai peur, comme le serpent séduisit Ève par son astuce, que vos pensées n'aillent se corrompre, [et déchoir] de la simplicité et de la pureté qui [convient] à

d'amener en terme de comparaison, ou en explication d'origine, les mariages d'abstractions, les « syzyzies » des Eons gnostiques, qui sont tout autre chose (même celle d' « Anthropos » et d' « Ekklesia »), ou les « hieroi gamoi » des Mystères païens. L'image, qui est très expressive, est de tradition biblique, et il n'y a pas d'autre origine à chercher.

Cette virginité de l'âme octroyée en don à des pécheurs, cette consécration du fond de leur cœur, dont les affections avaient été jusque-là partagées, et prostituées à des amants divers, au Christ qui devient l'unique Époux légitime, et qui est toujours le même Christ (ἑνὶ ἀνδρί), (les gens mariés, disent *Chrys.* et *Théophylacte,* deviennent eux-mêmes « vierges » par leur union au Christ), c'est bien une « nouvelle création » (v. *supra,* v, 17). Mais, comme la création première, elle est exposée aux attaques de l'Ennemi; Paul le sait, il le voit, et c'est là ce qui impose à son affection ce caractère de jalousie « pour Dieu »; jalousie sans égoïsme, toute différente de celle qu'il reproche à ses adversaires, *Gal.* IV, 17.

L'Ecriture, connue de tous les néophytes, leur a appris comment le Serpent parvint à séduire Ève au Paradis terrestre. L'Apôtre leur rappelle cette scène de la *Genèse* (1). (Notons, comme *Windisch* le concède, que la Genèse suffit à expliquer ce passage; il n'y a donc pas lieu, malgré son opinion propre et celle des autres syncrétistes depuis *Bousset,* d'amener ici des contes d'haggadas talmudiques sur un commerce luxurieux d'Eve avec le Serpent, qui n'apparaissent pas encore dans les Apocryphes, ni même dans l' « *Apocalypse de Moïse* » et la « *Vita Adami et Evae* »).

Mais le séducteur, c'est-à-dire le Diable (l' « Ancien Serpent » d'*Apoc.* XII, 9, XX, 2), cet adversaire auquel Paul pense beaucoup en cette épître (voir *supra*), il n'a pas désarmé, et s'en prend à la « Deuxième Création » comme à la première. Il fait tous ses efforts, et nous allons voir comment, pour corrompre les sentiments des Corinthiens et altérer leurs rapports simples et saints avec le Christ unique, l'unique Époux. Comment l'Apôtre, en qui vit le Christ, ne serait-il pas saisi d'une jalousie passionnée, qui excusera ce que son langage pourrait avoir d'un peu « fou »?

Cette « folie », cette déraison, l'Apôtre ne s'y livrera d'ailleurs que plus loin (v. *infra,* à 16). Et l'on verra alors en quoi elle consiste.

—— **A. 4.** μέν (sans δέ correspondant) fortifie l'affirmation. — ὁ ἐρχόμενος = « le premier venu », n'importe qui, voir *Kühner-Gerth* II 60 A 9, et non pas un individu déterminé qui serait venu à Corinthe (contre *Menzies*); sens générique, comme ὁ ταράσσων de *Gal.* v, 10 (*Belser*). — Χριστόν pour Ἰησοῦν, dans F, G, 4, f, g, *vulg.*, *arm.* — Il y a peut-être une nuance distinctive entre ἄλλον et ἕτερον, v. *infra*.

Les témoins et les critiques se partagent entre ἀνείχεσθε imparfait (ἠνείχεσθε *Chrys.* et quelques cursifs) et ἀνέχεσθε présent. L'imparfait se lit ℵ, D[3], E, G, H, K, L, M, P, *vulg.*, *boh.*, et beaucoup de critiques, *Hofmann*, *Heinrici*, *Schmiedel*, *Belser*, *Bachmann*, *Godet*, *Gutjahr*, *Toussaint*, *Callan*, *Sales*, *Tischendorf*, *B. Weiss*, *Soden-Vogels*, *Merk*, al. l'admettent, après les anciens du reste, et *Thomas*, *Estius*, *Corn. a Lap.*, qui voient dans ce verbe un « irrealis » (v. *infra*). Le présent ἀνέχ. est la leçon de P[46], B, D*, 17, *peš.*, *sah.*, al. (2), qu'adoptent beaucoup de critiques jusqu'à *Nestle*,

(1) Il n'est question d'Ève ailleurs dans le N. T. que I *Tim.* II, 13. — *Plummer* note avec juste raison que Paul n'avait pas à présumer que les Gentils ses lecteurs étaient au courant de légendes talmudiques.

(2) A et C n'ont pas ce verbe.

εἰς τὸν Χριστόν. 4. Εἰ *μὲν γὰρ *ὁ ἐρχόμενος ἄλλον Ἰησοῦν κηρύσσει ὃν οὐκ ἐκηρύξαμεν, ἢ πνεῦμα *ἕτερον λαμβάνετε ὃ οὐκ ἐλάβετε, ἢ εὐαγγέλιον *ἕτερον ὃ οὐκ ἐδέξασθε, καλῶς *ἀνείχεσθε. 5. Λογίζομαι *γὰρ μηδὲν *ὑστερηκέναι τῶν *ὑπερλίαν

et que choisissent ou préfèrent *Baljon, Cornely, Lietzmann, Plummer, Lemonnyer, Sickenberger, Loisy, H. D. Wendland*, al., plusieurs s'appuyant sur l'analogie de ἀνέχεσθε du v. 20, *infra*. Le cas est difficile à trancher; si nous préférons ἀνείχεσθε, c'est surtout pour des raisons exégétiques (v. *infra*, à **B**).

L'interprétation n'est d'ailleurs pas uniforme chez tous ceux qui admettent l'imparfait. *Machen* voudrait y ajouter le pronom με (« vous pourriez bien *aussi me* supporter »), ce qui est arbitraire. Cet imparfait ἀνείχεσθε, s'il signifiait un *cas réel,* s'accorderait malaisément avec les présents κηρύσσει, etc., qui précèdent (1). Presque tous reconnaissent donc que c'est un « irrealis », équivalant au conditionnel « vous supporteriez ». *Schmiedel* prétend bien que la particule ἄν ne pourrait manquer alors devant le verbe que si le contexte marquait très expressément l' « irréel » (2); mais cette assertion ne paraît pas bien fondée, si l'on compare des textes de Paul ou du N. T. où la même absence se constate avec des « irréels » imparfaits ou d'un autre temps du passé, comme *Rom.* VII, 7, *Gal.* IV, 15, *Joh.* XV, 22, 24, XIX, 11 (ou VIII, 39 où ℵ, B [2], D, L, T portent ἐποιεῖτε, ainsi que *Heb.* XI, 15 d'après D); voir sur ce point *Bachmann.*

Ce n'est pas toute la difficulté. Faut-il voir dans les mots καλ. ἀνειχ., avec *Heinrici* et *Reitzenstein,* une *question :* « Auriez-vous raison de le supporter? » ou « Le supporteriez-vous de bon cœur? »? Ou bien une concession ironique : « Si vraiment c'était un autre Jésus [meilleur que le nôtre], que nous n'aurions pas prêché, qu'on vous prêche, etc., on pourrait vous louer de tolérer cela » (Ainsi *Bachmann, Belser, Gutjahr*). — Nous aurions peine à l'admettre, car Paul reproche bien réellement à ses adversaires de prêcher ou d'insinuer « un autre Jésus et un autre évangile » (v. *infra,* à **B**); quant à la forme de *question* de Heinrici, elle met trop en doute la tolérance reprochée aux Corinthiens, tolérance dont Paul les raillera pour de bon, comme d'un défaut trop visible, au v. 20 (v. *infra*). Par conséquent nous gardons, avec beaucoup d'autres, à cette proposition son sens d'assertion conditionnelle, et prenons καλῶς dans son acception très courante de superlatif, « parfaitement bien », non dans celle de « avec raison, à bon droit ». S'il y a une certaine discordance entre les présents du début de la phrase et l'imparfait (= conditionnel) de la fin, on pourrait recourir à la rigueur à l'une des hypothèses énoncées par *Windisch,* et supposer que Paul, après avoir signalé des faits réels, dicte ensuite l'imparfait pour être moins catégorique, par ménagement pour la communauté; quelques points suspensifs entre ἐδέξασθε et καλῶς rendraient bien l'effet de ce changement latent de perspective. Le mouvement des sentiments en cette épître, où tant de phrases sont toutes en allusions et en nuances, est souvent ainsi fort difficile à bien fixer et à bien rendre dans une traduction.

B. 4. Paul donne la raison précise qui justifie sa crainte et par conséquent sa jalousie. De prétentieux docteurs qu'il désigne avec mépris comme « les premiers venus » sont à l'œuvre dans sa communauté (les présents, κηρύσσει, etc,, indiquent assez que leur arrivée n'est pas future ni hypothétique), et leur intention, qui peut

(1) *Windisch* dit cependant qu'il est « supportable », et signale un cas semblable chez *Platon*, « Apologie de Socrate », 33 A, et il propose, avec un imparfait « réel », une interprétation qui nous paraît un peu trop subtile.

(2) *Lietzmann* dit que, si l'on voulait voir un « irréel », il serait mieux de séparer ἄν de εἴχεσθε (= ici εἴχετε), et de comprendre : « So wäret ihre schön dran! », (« alors vous seriez bien! », « vous y auriez un beau profit »); ce qu'il juge avec raison improbable.

l'égard du Christ. 4. Car vraiment si le premier venu vous prêche un autre Jésus que nous ne prêchâmes point, ou que vous receviez un esprit d'autre sorte, que vous ne reçûtes point, ou un évangile d'autre sorte, que vous n'accueillîtes point... vous le supporteriez bel et bien. 5. Car je me rends compte de n'être en rien resté au-dessous des éminents surapôtres.

rester encore assez dissimulée, est de prêcher « un autre Jésus » que Paul n'a pas prêché à Corinthe; non pas un autre personnage historique que Jésus de Nazareth, mais un Jésus dont le caractère se présente autrement que dans le véritable évangile, un Jésus dont la doctrine reste embarrassée et obscurcie dans une enveloppe, un voile de traditions judaïques, au lieu d'être pleinement universaliste (v. *supra*, comm. de v, 16, iv, 4, iii, 17-18); un Jésus qui est à la fois « oui et non » (comm. de i, 19), donc bien différent de Celui qu'ont prêché les fondateurs, Paul, Timothée et Silas (Idem *Menzies, Belser, Lemonnyer, Windisch, Sickenberger*, al., après les anciens); peut-être en même temps le Sauveur prenait-il dans les sous-entendus de leur enseignement des traits gnostiques (cfr *Lütgert;* voir à l'Exc. xv); leur évangile n'était plus celui du salut par la foi, mais tenait secrètement à l'évangile judaïsant que les Corinthiens n'auraient pas accepté quand Paul était au milieu d'eux (nous ne croirions cependant pas qu'on ait osé leur prêcher la circoncision et les observances mosaïques aussi ouvertement que cela fut fait en Galatie; avec *Belser*, contre *Sickenberger* et d'autres). L'évangile paulinien était sapé hypocritement, un esprit de faux spirituels s'introduisait dans l'ombre (πν. ἕτ.). Et beaucoup de Corinthiens ne s'en apercevaient point ou ne voulaient pas s'en apercevoir; l'église même, à la prendre dans l'ensemble, se montrait trop tolérante, par timidité ou défaut de prévoyance. L'Apôtre, avec un mélange à lui de rudesse et de retenue, leur dit que, le jour où toutes ces erreurs se dévoileraient à nu, elles seraient sans doute encore supportées, et conquérant force adhérents formels dans leur communauté négligente; l'état actuel le lui fait pressentir. C'est direct, c'est dur; mais n'oublions pas que c'est un homme aimant et jaloux qui parle.

—— **A. 5.** Le γάρ initial ne peut rattacher la phrase qu'au verset 2, et non aux versets 3 et 4 (v. *infra*, à **B**). — μηδὲν ὑστερηκέναι : parfait qui indique une chose acquise depuis le temps passé de la période de fondation, à laquelle se rapportaient les aoristes précédents. — ὑπερλίαν, jouant le rôle d'un adjectif, et proche de ὑπεράνω classique, est un *hapax légomène absolu;* peut-être Paul l'a-t-il forgé, peut-être a-t-il ramassé un mot de conversation familière(?); en tout cas, il est certainement employé avec une emphase ironique. Pour le rendre en français ou en allemand, ce terme de dérision, les traducteurs ont forgé des mots comme « *Ueberapostel* », « *surapôtres* », « *archiapôtres* », (*Belser, Sickenberger, Gutjahr, Toussaint, H. D. Wendland*, etc.; *Lemonnyer :* « ces *inégalabes apôtres* »). Nous nous sommes arrêtés à l'expression : « éminents (λίαν) surapôtres (ὑπερ, et αποστ.) »; on pourrait certainement trouver mieux. Le mot sera répété xii, 11, en un passage qui enlève toute espèce de doute sur l'interprétation (v. *ad loc.*). Il est étonnant que *Chrys., Théodt, Théoph.*, et d'autres Grecs, et un certain nombre de modernes à leur suite (v. *infra*, **B**, et Exc. xv) n'aient pas saisi l'intention dérisoire de cet adverbe extraordinaire; c'est sans doute qu'il n'était jamais sorti du vocabulaire de Paul, n'avait pu s'introduire comme néologisme jusque dans la langue grecque du ive siècle; on manquait de parallèles à lui confronter.

A. 6. Trois propositions elliptiques, dont la dernière porte encore un participe à valeur du verbe fini. — εἰ δὲ καί : ici εἰ καὶ est assurément un concessif (ironique) signifiant « quoique » ou plutôt : « si même, [comme on prétend] »; or l'expression

ἀποστόλων. 6. *Εἰ δὲ καὶ *ἰδιώτης τῷ λόγῳ, *ἀλλ' οὐ τῇ γνώσει, ἀλλ' ἐν παντὶ *φανερώσαντες ἐν πᾶσιν εἰς ὑμᾶς.

7. *Ἢ *ἁμαρτίαν ἐποίησα *ἐμαυτὸν ταπεινῶν ἵνα ὑμεῖς ὑψωθῆτε, ὅτι δωρεὰν τὸ

conjonctive est brisée par l'interposition d'un δέ; cet exemple est en faveur de l'interprétation que nous avons donnée de εἴ γε καί au ch. v, v. 3 (v. *ad loc.*). — ἰδιώτης = « profane », au sens des écoles de rhétorique et de philosophie, ou dans le langage d'un métier quelconque, pour désigner ceux qui y sont étrangers; cfr I *Cor.* xiv, 16. — τῷ λόγῳ, l'art oratoire. — φανερώσαντες (φανερωθέντες, plus intelligible, dans ℵ[c], D[c], E, K, L, P, al., *vulg.*, *syr.*, *Chrys.*, sans doute par correction) doit avoir comme régime sous-entendu τ. γνῶσιν ou αὐτήν [τὴν γνῶσιν] (*Lietzmann, Gutjahr, Sickenberger,* al.) plutôt que ἀμέμπτους εἶναι (« être irréprochables ») que suppose *Reitzenstein* (HM³, p. 367); *Schmiedel, Godet,* « les mystères de la gnose » ou « de la foi ». Avec les raccourcis du style de Paul, il est inutile de supposer la chute d'un mot (cfr *Windisch*). — ἐν πᾶσιν manque F, G, *vulg.*, *Ambr*[r]; encore variantes et allitération sur le mot πᾶς. — εἰς ὑμᾶς probablement = « dans nos rapports avec vous », plutôt qu'équivalent de ὑμῖν. — ἀλλ' ἐν παντὶ... ὑμᾶς est omis P⁴⁶.

B. 5-6. Ces deux versets se tiennent; le γάρ du commencement montre que Paul, après avoir donné la raison objective de sa « jalousie » au v. 4, en donne maintenant une autre, prise de lui-même, de son activité passée et présente à l'égard de la communauté corinthienne, — et de toutes les autres.

Sa modestie ironique continue. En faisant ses comptes, il peut se dire qu'il n'a pas moins fait pour le bien des Corinthiens que ces nouveaux instructeurs qui prétendent dépasser ou effacer son œuvre. Car c'est bien d'eux qu'il s'agit toujours, de ceux qu'il a nommés ci dessus, avec assez de dédain déjà, les « premiers venus », et qu'il désigne maintenant, d'un terme encore plus sarcastique, comme des « apôtres » qui sont apôtres au-delà du superlatif (ὑπερλίαν). Telle est aujourd'hui l'opinion générale, et la seule bien fondée (*Pfleiderer* « Urchristentum », *Schmiedel, Lietzmann, Menzies, Plummer, Belser, Bachmann, Windisch, Lemonnyer, Toussaint, Gutjahr, Sickenberger, H. D. Wendland,* al.).

Qu'il ne s'agisse pas des vrais apôtres, Pierre et les autres, dont les opposants auraient invoqué l'autorité contre la sienne, et en face de qui il revendiquerait l'égalité de ses droits, et rappellerait le succès au moins égal de sa mission, comme I *Cor.* xv, 10, c'est pour nous chose évidente malgré l'interprétation des anciens et des médiévaux qui n'avaient pas compris le sens de l'insolite ὑπερλίαν. Leur opinion a passé jusqu'au *P. Prat* (« Théol. de S. Paul »), et naturellement l'école de Tubingue l'avait adoptée pour opposer Paul à Pierre, et nombre de protestants ont suivi l'ornière après *Baur*, ainsi *Hilgenfeld, Hausrath, Heinrici, Schnedermann, Holsten, Holtzmann, Holl, Ed. Meyer, Schlatter, Reitzenstein; Loisy,* pour être fidèle à l'histoire de Paul qu'il s'est faite, dit que ces « surapôtres » comprennent nécessairement dans leur nombre Pierre et les Douze, quoique d'autres, la tourbe des prédicateurs de Corinthe, soient aussi visés.

Or, il serait d'abord étonnant que Paul fît sur les véritables apôtres cette digression d'un seul verset, que rien n'annonce, et qui cesse aussitôt, puisque, dans la suite du morceau, il en est revenu à parler uniquement des « faux apôtres » (*infra,* v. 13) où des Tubingiens seuls pourraient voir les Douze. Il n'y aurait pas de lien entre le v. 5 et le v. 4, où il s'agissait certainement d'instructeurs aux tendances hétérodoxes. Puis, au v. 6 (v. *infra*), ce ne peuvent évidemment pas être les Douze qui auraient une supériorité sur Paul au point de vue de l'éloquence (grecque). Voir *Windisch,* excellent dans cette discussion, *Lietzmann, Belser,* etc. Nous verrons plus bas d'autres raisons qui confirment notre opinion.

6. Quand [je serais] toutefois un profane pour le langage, [je ne le suis] pas du moins pour la science, mais à tous égards et en toutes choses nous [l'] avons fait voir avec vous.

7. Ou bien aurais-je fait une faute en m'humiliant moi-même pour

Ainsi les « *surapôtres* » sont des « apôtres » au sens large, c'est-à-dire des prédicateurs de l'Évangile qui passent d'église en église (comme faisaient Timothée, Apollos et d'autres), mais sont pleins d'eux-mêmes, et se placent peut-être en pratique, comme le suppose *Sickenberger*, au-dessus des grands apôtres authentiques, en imposant des théories ou des obligations qui ne sont pas dans l'Évangile (l'*autre* Jésus, l'*autre* esprit, etc.). D'où le nom que leur inflige Paul par sarcasme. L'Exc. xv a cherché à déterminer ce qu'ils pouvaient être.

Paul déclare donc qu'il ne se sent inférieur en rien à ces rivaux-là. Il paraît cependant faire une concession (certainement encore par ironie), car le δέ au début de 5 oppose une restriction au μηδὲν ὑστερηκέναι de 5. Il se peut que, comparé à ces « surapôtres », il ne soit qu'un profane, un « amateur » en fait d'éloquence. Rappelons-nous que les mêmes, qui trouvaient une certaine vigueur en ses lettres, affichaient du dédain pour l'action de sa présence et de ses discours oraux (*supra*, x, 1, 10). L'épithète d'ἰδιώτης (« homme non initié, non exercé, homme sans culture ou formation ») était probablement (*Windisch*) un mot qu'ils avaient mis eux-mêmes en circulation contre Paul. Ces exigences de beau langage nous ont servi à les identifier (v. *supra*, Exc. xv). Quant à la valeur de pareil reproche adressé à un orateur aussi éminent que Paul, initié même sérieusement à la culture grecque, comme le montrent plusieurs de ses discours (*Belser*) et l'ensemble de ses lettres, elle se réduit à ceci que l'Apôtre ne se souciait pas de la rhétorique creuse des écoles, « polita et verbosa eloquentia Graecorum » (*Corn.* a *Lap.*), et n'était pas rhéteur *ex professo* (*Belser, Windisch*, al.); voir notre comm. sur I *Cor.*, Exc. i). Si eux l'étaient ou prétendaient l'être, c'est là un signe de plus qu'on ne peut les confondre avec les anciens compagnons de Jésus (*Lietzmann, Belser*, al.). Ils pouvaient exploiter à Corinthe les préjugés entretenus contre la méthode de Paul dans l'ancienne faction d'Apollos (voir I *Cor.* i, 23, ii, 1-4, iii, 1, al.). Paul feint d'accepter cette note d'infériorité.

Mais admettons qu'il soit mauvais orateur; il n'est du moins pas leur inférieur, — à eux ni à personne — au point de vue de la « science » de Dieu (c'est ce que signifie γνῶσις, et non en premier lieu l'esprit pratique d'apostolat, comme le veut *Bachmann*. Voir notre comm. de I *Cor.*, Exc. v). Sur ce point il a fait ses preuves dans ses rapports avec Corinthe, de toutes façons (ἐν παντί, cfr iv, 8, vi, 4, etc.) et en toutes matières (ἐν πᾶσιν). Cette dernière expression, dirons-nous avec *Reitzenstein* et *Sickenberger*, pourrait aussi s'entendre au sens de « près de tous » ses auditeurs, au masculin. Paul se défendrait d'avoir caché une partie de sa science de l'Évangile, comme on l'en aurait accusé afin de pouvoir « compléter » son enseignement; il affirmerait n'avoir pratiqué ni exotérisme ni ésotérisme en ce qni concerne la substance de la révélation; car nous avons vu ailleurs que la « sagesse dont on parle entre parfaits » (I *Cor.* ii, 6) n'entraînait aucune vérité révélée nouvelle (voir comm. de I *Cor.*, Exc. v).

—— **A. 7.** ἤ interrogatif, pour donner plus d'emphase à la question (v. comm. de I *Cor.*, p. lx). — ἁμαρτίαν, aussi bien « erreur » que « faute » morale. — ἑαυτόν pour ἐμ., dans D, E, F, G, al.

B. 7. Sans que nous nous en rendions compte avec nos idées modernes, l'Apôtre ne passe pas brusquement à un tout autre sujet, mais, en traitant de la *gratuité* de son enseignement, il veut encore montrer que sa doctrine n'était pas inférieure en

τοῦ θεοῦ εὐαγγέλιον εὐηγγελισάμην ὑμῖν; 8. Ἄλλας ἐκκλησίας *ἐσύλησα λαβὼν *ὀψώνιον πρὸς τὴν ὑμῶν διακονίαν· *9. καὶ παρὼν πρὸς ὑμᾶς καὶ ὑστερηθεὶς οὐ *κατενάρκησα *οὐθενός· *τὸ γὰρ ὑστέρημά μου *προσανεπλήρωσαν οἱ ἀδελφοὶ ἐλθόντες ἀπὸ Μακεδονίας ·καὶ ἐν παντὶ *ἀβαρῆ ἐμαυτὸν ὑμῖν ἐτήρησα καὶ τηρήσω. 10. *Ἔστιν

qualité. De plus, on verra par la suite (v. *infra,* v. 12) que cette gratuité avait été un prétexte, non seulement pour le dédaigner, mais pour l'accuser d'orgueil, ou de manque d'affection à l'égard de ses convertis.

Pour un instructeur, en effet, ne pas accepter de rétribution était contraire aux usages du pays et de l'époque. Cette abnégation pouvait passer pour une maladresse; les sophistes disaient : « Ce qu'on donne gratis, c'est qu'on sait bien qu'il ne vaut pas cher » (*Plummer*). Par son désintéressement, Paul semblait donc, disaient ses contradicteurs sournois, — non sans trouver probablemement quelque écho chez nombre de Corinthiens déjà étonnés, — reconnaître lui-même qu'il sentait bien au fond n'être qu'un ἰδιώτης, un « amateur » qui n'osait pas se faire payer comme un professionnel vraiment expert; c'était là au moins de sa part, aux yeux de certains « bourgeois », « un abaissement indigne d'un apôtre » ou d'un missionnaire (*Meyer-Heinrici, Belser,* al.). Si on ne l'accusait point pour cela de « péché » au sens propre, du moins c'était une faute de nuire ainsi à sa considération, donc à son autorité. D'autres fois, le blâme pouvait s'inspirer d'une vue plus noble. Si la doctrine de Paul est la bonne et la vraie, pourquoi donc refuse-t-il de se laisser soutenir dans son travail par les subsides de ses disciples? C'est qu'il se méfie d'eux, qu'il ne les aime ni ne les estime assez pour vouloir être lié à eux par aucune obligation. Orgueil ou charité trop hautaine et distante, qui sentent également le « péché ».

Les adversaires ne se faisaient pas faute d'exciter ces griefs, ils avaient trouvé trop d'oreilles complaisantes, et eux, que l'Apôtre a déjà traités sans ambages de « brocanteurs » d'évangile (*supra,* II, 17), avaient bien garde de s'exposer à pareils soupçons et reproches (v. *infra,* v. 12), et de déprécier leur autorité en négligeant aucun des droits que leur conférait leur mission prétendue (*Bachmann*); ils allaient même un peu loin dans cette ligne (v. *infra,* v. 20).

Voir encore plus bas le commentaire du v. 12.

——— **A. 8-9.** ἐσύλησα (συλάω ou συλέω = « piller » ou « dépouiller » un ennemi vaincu, hap. leg. dans le N. T., cfr ἱεροσυλεῖς de *Rom.* II, 22) et ὀψώνιον (= « solde en nature ou en argent », trouvé encore 1 fois respectivement, mais au pluriel, *Rom.*, I *Cor.* et *Luc*) sont de ces métaphores militaires chères à l'auteur.

κατενάρκησα (cfr XII, 13, 14), verbe très rare qui, d'après *Hésychius,* équivaudrait à κατεβάρησα, « j'ai surchargé, accablé ». Il appartient originairement au langage médical et se trouve chez *Hippocrate* (I, 1194), au passif, au sens de « être anesthésié », mais jamais à l'actif dans le reste de la littérature grecque; *s. Jérôme* (Ep. 121) y signale (en ce sens figuré) un idiotisme du pays de Paul, un *cilicisme;* on pensera aux voleurs contemporains qui chloroforment leurs victimes pour opérer sans douleur ni débats; l'équivalent que nous avons pu trouver, « enjôler », est plutôt faible; — οὐθενός, forme ancienne et distinguée pour οὐδενός. — προσαναπλήρωσαν (cfr IX, 12 προσαναπληροῦσα), encore hap. leg. dans le N. T., se trouve dans la « Politique » *d'Aristote* et, au moyen, chez *Platon;* s'il ne forme pas une expression stéréotypée de Paul avec ὑστερ., on pourrait croire, avec *Plummer* et *Belser,* que le προσ- implique un supplément de ressources ajouté à ce que rapportait le travail manuel de l'Apôtre. — L'adjectif ἀβαρής, encore hap. leg. dans le N. T., se trouve dans le « De Coelo » *d'Aristote* au sens de « léger ».

B. 8-9. C'est évidemment par hyperbole oratoire que Paul se vante ou s'accuse

que vous soyez élevés, du fait que je vous ai évangélisés gratuitement [dans] l'évangile de Dieu? 8. J'ai dépouillé d'autres églises, en prenant [d'elles] une paie pour votre service à vous! 9. Et quand je suis arrivé chez vous et me trouvais dans le besoin, je n'ai enjôlé personne; car mes besoins, ce sont les frères venus de Macédoine qui y ont subvenu; et en tout je me suis toujours gardé de vous être à charge, et je m' [en] garderai.

d'avoir « dépouillé », d'autres églises (comme un capitaine qui réquisitionne immodérément dans un pays conquis), pour le service des Corinthiens qui leur étaient étrangers. Entraîné comme il l'est dans sa « scène de jalousie », il veut faire honte à cette communauté relativement riche (voir ch. VIII-IX) de ce qu'il s'est laissé « payer » pour la servir par des chrétientés probablement moins fortunées. Non, il ne les a pas exploités, eux Corinthiens, par surprise (κατενάρκησα), en extorquant sans doute des subsides secrets comme nous verrons qu'on a voulu l'en faire soupçonner (*infra,* XII, 14-18) parmi des gens incapables de comprendre le désintéressement. Pour le prouver, il révèle, en toute franchise, en quoi consistait, dans le temps qu'il a passé à Corinthe, la totalité de ses ressources pécuniaires. Nous allons voir à quoi se réduisait, en fait, cette prétendue exploitation d'autres églises.

Quand il arriva à Corinthe pour l'évangéliser, il se trouvait dans un besoin pressant; les sommes que les Philippiens (*Phil.* IV, 15) lui avaient envoyées (très spontanément) par deux fois à Thessalonique — à cause du dénument où ils l'avaient vu quand il dut si hâtivement quitter leur ville (*Act.* XVI, 40), — et ce qu'il avait pu y ajouter par son travail manuel à Thessalonique même (I *Thess.* II, 9), tout cela, qui était de poids modique, avait dû vite se dissiper dans les péripéties du voyage à travers la Grèce et dans le séjour à Athènes. En arrivant à Corinthe il dut donc immédiatement chercher du travail, et il en trouva, comme on sait, dans l'atelier d'Aquilas (*Act.* XVIII, 3). Cette occupation matérielle devait lui prendre la majeure partie de son temps au début, et ne lui procurer qu'un assez maigre entretien; car, tel que nous le connaissons, sa fierté devait l'empêcher de recevoir de son excellent patron plus que le salaire ordinaire d'un ouvrier faisant le même travail. Et il ne manœuvra près d'aucun autre en secret pour se faire donner de l'argent. Mais les généreux Philippiens (et peut-être les fidèles de Thessalonique et de Bérée aussi), connaissant ou devinant sa situation précaire, et bien qu'ils fussent déjà peut-être eux-mêmes dans la gêne (v. *supra,* VIII, 2), chargèrent (à son insu) Silas et Timothée qui partaient pour le retrouver (*Act.* XVIII, 5), de lui porter quelque argent qui, sans le dispenser du travail des mains (cfr *Sickenberger*), adoucit sa nécessité, et le mit en état de donner plus de temps à son travail d'apôtre. Dans la suite, quand les mêmes lui envoyèrent à Rome des sommes apparemment bien plus importantes, Paul les en remercia dans une page digne et exquise qui a transmis à tous les âges le souvenir de la générosité de ces premiers chrétiens modèles (*Phil.* IV, 10-20). On sent d'ailleurs dans ce morceau fameux que Paul ne les avait nullement sollicités, — pas plus que dans les circonstances de l'apostolat corinthien. Il n'aurait pas accepté d'argent de leur main tant qu'il était chez eux, et en mesure de gagner sa vie; mais, à cette distance et dans les conditions de sa captivité, il aurait eu bien mauvaise grâce à repousser ce témoignage d'affection filiale qui leur avait coûté sans doute quelque sacrifice, et grandissait leur vertu et leurs mérites.

Voilà comment Paul s'était fait « pilleur » ou exploiteur des églises de Macédoine, — en faveur des Corinthiens.

De ceux-ci il n'a jamais voulu rien recevoir, et assure qu'il ne le fera jamais, pour la raison qu'il va dire. — Au reste, il venait de faire, pour la collecte, un appel pres-

ἀλήθεια Χριστοῦ ἐν ἐμοί, ὅτι ἡ καύχησις αὕτη οὐ *φραγήσεται εἰς ἐμὲ ἐν τοῖς, *κλίμασιν τῆς Ἀχαΐας. **11.** Διὰ τί; ὅτι οὐκ ἀγαπῶ ὑμᾶς; ὁ Θεὸς οἶδεν. **12.** Ὃ δὲ ποιῶ *καὶ ποιήσω, *ἵνα ἐκκόψω τὴν ἀφορμὴν τῶν θελόντων ἀφορμὴν *ἵνα ἐν ᾧ *καυχῶνται εὑρεθῶσιν καθὼς καὶ ἡμεῖς.

sant à leur libéralité; c'était assez d'une fois, jugeait-il, avec ces gens qu'il connaissait bien. Mendier près d'eux pour les autres, passe! mais jamais pour lui-même dût-il être tenu pour le plus timide des « ἰδιῶται ».

——— **A. 10.** Ἔστιν ἀληθ. Χοῦ ἐν ἐμοί est à coup sûr une formule de serment (*Lietzmann, Windisch, Toussaint, Sickenberger,* etc.); le sens précis doit être que Paul invoque, en garantie de sa propre véracité, celle du Christ qui vit dans son âme et anime toutes ses démarches, cfr *supra,* I, 18-19. — φραγήσεται, futur passif de φράσσω, est une image, dit *Chrys.,* tirée du cours des rivières; le verbe signifie en effet, « endiguer » ou « arrêter »; il est pris dans un sens dérivé (fermer [la bouche]) *Rom.* III, 15 et *Heb.* XI, 33. — κλῖμα, mot hellénistique assez rare, se trouve dans le N. T. chez le seul Paul, ici et *Rom.* XV, 23, *Gal.* I, 21, toujours au sens géographique, comme chez *Polybe;* dans les LXX, *Esdras,* il signifie « pente du sol », et, chez *Arrien,* « inclination ».

B. 10. L'affirmation précédente paraît à Paul d'une telle portée qu'il la confirme par serment. Ce désintéressement si mal jugé, c'est pour lui un grand motif de gloire; le bruit s'en répand partout, comme le cours d'un fleuve, et aide au succès de son apostolat (cfr I *Cor.* IX, 15-18). Cet honneur qui l'accompagne en tous lieux, ce n'est pas à Corinthe et en Achaïe qu'il y renoncera ou en tolérera l'obscurcissement, par crainte de passer pour un « amateur » qui n'offre pas de précieuse marchandise!

——— **B. 11.** Que l'on n'aille pas dire, cependant, que c'est par manque d'affection pour les Corinthiens! « Dieu le sait ». Jamais cri de tendresse plus émouvant à l'égard de sa chère communauté ne lui a échappé dans les premiers chapitres, si pleins d'amitié pourtant. Jouissons de sentir cette chaleur du cœur de l'Apôtre, même au milieu de son irritation apparente; mais notons-le aussi pour la critique (v. Exc. XV, *supra*).

——— **A. 12.** καὶ ποιήσω est-il la proposition principale dont dépendrait ὃ δὲ ποιῶ (« ce que je fais, je continuerai à le faire »), ou bien faut-il coordonner les deux verbes, ἵνα κτλ. formant une nouvelle phrase elliptique, à laquelle il manquerait au commencement des mots comme « [je le fais] pour que.. », « [et cela] pour que.. »? Nous préférons cette seconde traduction, (avec *Bachmann, Windisch,* al., contre *Plummer, Belser, Sickenberger, Gutjahr, H. D. Wendland,* al.) à cause de l'analogie de ἐτήρηκα καὶ τηρήσω au v. 9, et parce que de telles ellipses sont tout à fait dans le style de Paul en ces chapitres.

Le reste du verset est assez contourné et obscur; aussi l'a-t-on construit de façons diverses. La question est de savoir si les deux ἵνα sont parallèles, et dépendraient ainsi tous les deux de ποιήσω, comme s'ils marquaient tous deux une intention de Paul? ou si ἵνα² dépend de ἐκκόψω [τ. αφ.]? ou si ἵνα² dépend de τῶν θελόντων ἀφορμήν, signifiant ainsi une intention des adversaires, et non de l'Apôtre? C'est certainement la troisième construction qui est la bonne (v. *infra,* à **B**), et elle est celle de *Lietzmann, Plummer, Menzies, Bachmann, Windisch, Toussaint, Belser, Gutjahr, Sickenb.,* etc.; elle donne un sens très bon, le seul qui convienne au contexte général, et il n'y a aucun besoin de supposer la possibilité d'une corruption, ou de quelque chose d'omis entre θελ. αφ. et ἵνα² (cfr *Windisch*). — τῶν θελ. ἀφορμήν est omis P⁴⁶.

B. 12. A son désintéressement éclatant et immuable, Paul assigne ici une raison appropriée à la controverse.

10. [Par] la vérité du Christ [qui est] en moi, [je déclare] que cette [source de] glorification, elle ne sera pas bouchée pour moi dans les régions de l'Achaïe. 11. Pourquoi? parce que je ne vous aime pas? Dieu [le] sait! 12. Mais ce que je fais et continuerai à faire, [c'est] pour retrancher l'occasion, à ceux qui voudraient une occasion d'être, en ce dont ils se glorifient, trouvés pareils à nous!

Ce n'est pas la seule; il y en avait de plus générales et de plus hautes, comme celle qu'il a donnée I *Cor.* IX, de racheter par ses sacrifices absolument volontaires le caractère « forcé » de sa vocation apostolique; ou celle qu'il explique aux *Thessaloniciens*, de leur donner l'exemple moral du labeur et de l'indépendance; il y avait celle encore de ménager délicatement ses enfants dans la foi (v. *infra,* XII, 14). Dans le passage même que nous étudions, au v. 7, il a dit qu'il s'était « humilié » pour les « élever ». Cette humiliation consistait dans le fait d'accepter l'aumône d'autres églises, afin de pouvoir « élever » à la foi un plus grand nombre des Corinthiens, par un apostolat intensifié; mais surtout c'était dans le fait de travailler de ses mains, chose que Grecs et Romains tenaient pour avilissante chez un citoyen, et que lui, il avait choisie pour « élever » moralement ses néophytes par l'exemple de son abnégation.

Mais, dans le milieu corinthien, Paul trouvait pour agir ainsi une raison très spéciale qui s'ajoutait aux autres. En travaillant de ses mains, en refusant tout subside, Paul s'assure dans ces débats d'autorité un avantage qui le met hors pair; car jamais ses prétendus rivaux et correcteurs n'auront assez de désintéressement pour chercher à imiter pareille conduite. Et c'est parce qu'ils ressentaient amèrement leur infériorité notoire sur ce point, qu'ils inventaient des interprétations méprisantes ou calomnieuses (v, *infra,* XII, 16-17), afin de lui enlever un avantage qu'ils ne pouvaient, dans leur for intérieur, s'empêcher de lui reconnaître.

Telle est l'interprétation la plus naturelle et la plus facile, reconnue de presque tous aujourd'hui, *Plummer*, *Lietzmann, Belser,* etc. (voir *supra,* **A**, tous ceux qui joignent ἵνα² à θελ. αφ.). La réponse aux intrigants qui dépréciaient cette gratuité d'enseignement est triomphante, et Paul, dirait-on en langage vulgaire, n'avait pas de meilleur moyen de « clouer » ses détracteurs. Ce dont ils se vantaient (ἐν ᾧ καυχῶνται), ce n'était pas spécialement ce que dit *Cornely,* de mériter d'être entretenus (ὀψώνιον) par la communauté, mais de posséder à un degré suréminent (d'où l'ironie du ὑπερλίαν, *supra*) toutes les qualités des vrais apôtres; il leur en manque une au moins, le désintéressement, et celle-là, dit Paul avec toute l'estime dont il les sait dignes, il est bien sûr qu'ils ne l'acquerront jamais.

Pourtant l'obscurité grammaticale du verset a empêché beaucoup de bons exégètes de le comprendre. *S. Chysostome,* — ce qui surprend, — en est le premier; il suppose que les détracteurs de Paul, étant riches, prêchaient gratuitement, ou du moins s'en donnaient l'air et s'en vantaient (καυχῶνται), mais que par leurs insinuations dédaigneuses ils voulaient pousser Paul à accepter de l'argent ou son entretien, afin d'avoir un prétexte de se mettre sous ce rapport-là au-dessus de lui; l'Apôtre ne tolérera pas qu'ils trouvent jamais ce prétexte. Ainsi également *Théophylacte* (ἵνα² κτλ. dépendrait de ποιήσω ou de ἐκκόψω, Paul couperait court à toutes leur intrigue (εκκ. αφ.) en demeurant réellement aussi désintéressé qu'eux veulent le paraître). L'expression serait bien peu limpide, l'attitude supposée des adversaires n'est pas en situation, et un désintéressement apparent de ces « surapôtres » est en contradiction avec la description de leurs allures au v. 20 (v. *infra*).

On ne peut admettre davantage les explications de *Théodoret*, *Pélage, Ps.-Primasius,*

13. Οἱ γὰρ *τοιοῦτοι ψευδαπόστολοι, ἐργάται δόλιοι, *μετασχηματιζόμενοι εἰς ἀποστόλους Χριστοῦ. **14.** Καὶ οὐ θαῦμα· αὐτὸς γὰρ ὁ Σατανᾶς μετασχηματίζεται εἰς ἄγγελον φωτός. **15.** Οὐ μέγα οὖν *εἰ καὶ οἱ διάκονοι αὐτοῦ μετασχηματίζονται ὡς διάκονοι δικαιοσύνης· *ὧν τὸ τέλος ἔσται κατὰ τὰ ἔργα αὐτῶν.

données au second rang par *Hervé* et *Thomas,* puis *Bisping, Klöpper, Heinrici,* al., qui se résument en gros (toutes voyant en ἵνα² κτλ. le complément de ποιήσω ou ἐκκόψω, donc l'énoncé d'une intention de Paul, parallèle à ἵνα¹ κτλ.) dans cette proposition : l'Apôtre continuerait à prêcher gratis, pour enlever à des ennemis qui cherchent toute occasion de le présenter comme intéressé et égoïste, le prétexte qu'ils cherchent, et pour les forcer, eux qui, désintéressés en apparence, exploitent secrètement la communauté, à suivre son exemple de vrai désintéressement (voir *Belser* ou *Gutjahr,* qui exposent très bien toute la question, ou aussi *Windisch*). — Mais alors, grammaticalement, ἀφορμήν se trouverait incommodément en l'air, sans complément, et, psychologiquement, Paul ne semble guère compter sur une conversion, fût-elle contrainte, de gens dont il parlera, aux versets suivants, dans les termes qu'on va voir.

D'un mot, Paul clôt tout ce débat sur la « gratuité » en affirmant qu'il ne pratique pas l'apostolat gratis parce qu'il aurait conscience, au fond, de n'être qu'un profane, un amateur sans art oratoire ni science profonde, mais parce qu'il voit dans le désintéressement tel qu'il le pratique, une des marques les plus nobles et les plus authentiques de la mission d'apôtre, une marque que ses ennemis n'oseront jamais usurper, et qui, pour tout observateur réfléchi et de bonne foi, le distingue d'eux dès la première vue.

—— **A. 13.** οὐ (pour οἱ) γὰρ τοιοῦτοι de F et G (non f et g), si ce n'est pas un simple « lapsus calami », ne peut s'entendre que comme une question exigeant une réponse affirmative. — ψευδαπ. est prédicat, contre *vulg.* — δόλιοι, hap. leg. dans le N. T., cfr *supra,* IV, 2, δολοῦντες τὸν λόγον, et κακοὺς ἐργάτας de *Phil.* III, 2. — μετασχημ., ici et aux deux versets suivants dans le sens de « déguiser », non en ceux de I *Cor.* IV, 6 (voir notre comm. *ad loc.*), ni de *Phil.* III, 21 (« transformer » réellement).

A. 14-15. οὐ θαῦμα, expression de diatribè (*Epictète*), et déjà classique dans le style de conversation (*Pindare, Sophocle, Platon,* al.); θαυμαστόν dans E et qqs autres. — — οὐ μέγα, vif et familier, cfr I *Cor.* IX, 11; οὖν manque D*, c, peš. — ὧν τὸ τέλος κτλ., raccourci plein de vivacité, qui rappelle ὧν τὸ κρίμα κτλ. de *Rom.* III, 8.

B. 13-15. La fin de la discussion précédente a rejeté Paul en plein dans la polémique, et il s'y laisse aller avec des sarcasmes terribles, et une virulente indignation que nous pouvons croire (malgré les légers doutes de *Windisch*) bien justifiée par les faits eux-mêmes et non seulement par le tempérament colérique de l'Apôtre. Il est vrai que rien ne le blessait plus au vif que les soupçons contre son désintéressement.

Ceux qu'il attaque sont évidemment les mêmes depuis le commencement, les « surapôtres » du v. 5; l'homogénéité très visible du morceau l'exige. On voit donc bien que, plus haut, il ne pouvait nullement s'agir des Douze — qui n'avaient aucune raison, malgré *Reitzenstein, Prat,* al., et quelques anciens, de s'introduire là comme en parenthèse.

Paul dit enfin, clairement et brutalement, ce qu'il pense de ses contradicteurs : de faux apôtres, des ouvriers, dirait-on trivialement, « qui sabotent » l'ouvrage, et leur prétendue mission d'apôtres de la « justice » (peut-être un sarcasme contre leur abus de l'Ancien Testament, analogue à celui de leurs congénères de Galatie), c'est un déguisement transparent, bien naturel chez eux, car ils ne sont que des ministres du diable, qui sait se déguiser en « ange de lumière ».

Ce dernier trait a été pris pour une allusion à quelque théophanie païenne (*Schmie-*

13. Car de tels individus sont de faux apôtres, des ouvriers fraudeurs, déguisés en apôtres du Christ. 14. Et ce n'est pas merveille, vu que Satan lui-même se déguise en ange de lumière. 15. Ce n'est donc pas chose si forte que ses ministres aussi se déguisent en ministres de justice!... [gens] dont la fin sera mesurée sur leurs œuvres!

del), ou à des histoires de Satan dans la haggada (ainsi « Vita Adami », 9, « Apoc. de Moïse » 17, v. *Strack-Billerbeck*). Des syncrétistes comme *Windisch* et d'autres y croiraient volontiers; mais il n'y a aucune nécessité, observent justement *Plummer*, *Bachmann* et d'autres, de supposer que Paul se réfère à aucune légende ou histoire particulière; son expérience d'apôtre, acquise à Corinthe et ailleurs, lui a fait assez connaître les mœurs ordinaires de l'Ennemi.

Les faux prédicateurs, qui font son œuvre dans les jeunes chrétientés, sont de ceux que le Seigneur caractérisait comme « des loups sous des peaux de brebis », *Mat.* VII, 15 (*Sickenberger*). Leur perfidie diabolique se décèle déjà dans leurs insinuations calomnieuses contre le véritable apôtre du Christ. Aussi Paul termine-t-il ce premier réquisitoire par une menace qui n'est pas commune dans ses lettres, celle de la damnation éternelle, — au tribunal du Christ dont ils prétendaient être les représentants, cfr v, 10. Il est bien entendu que cette menace est, comme toujours, conditionnelle; mais on y voit que, si l'Apôtre espère bien ramener dans le droit chemin ceux qu'ils ont dupés à Corinthe, il compte peu sur la conversion des meneurs eux-mêmes, parce que ce sont à ses yeux des hommes de mauvaise foi.

D. — Ch. xi, 16-xii, 10. Paul fait son apologie en détail, d'après ses travaux, ses charismes et ses humiliations.

Intr. *Nous arrivons au centre et au cœur, à la partie la plus saisissante et la plus renommée, de la fameuse « apologie ». Après avoir revendiqué son titre de fondateur, puis repoussé avec indignation l'insinuation la plus perfide, et la plus actuelle, murmurée contre son désintéressement, Paul semble ne plus pouvoir s'arrêter, et il se met à décrire en détail, d'une façon directe et positive : d'abord — très brièvement, — les avantages dont il pourrait se targuer « selon la chair » aussi bien que tout autre, puis tout ce qu'il a souffert pour le Christ, les faveurs qu'il en a reçues, et le prix dont il les paie,*

Il fait cela avec répugnance, parce qu'il y est contraint par les circonstances; nous dirions même avec une espèce de sourde rage, qui lui inspire des sorties assez violentes contre ceux qui l'y obligent, et avec une ironie supérieure à l'égard de ses propres grandeurs, ce qui fait aboutir sa « glorification» à une confession de ce qu'il y a de plus humiliant, à ses yeux du moins, pour sa personnalité humaine. Cela relève la gloire du Christ qui opère en lui et par lui. Le sens général de l'apologie est : « Voyez si ce peut être un autre que le Christ, avec sa toute-puissance, qui arrive à faire tout ce que vous savez avec un pauvre homme tel que moi ». Rien n'est plus éloigné de l'orgueil que cette prétendue « glorification ».

Le même esprit s'est déjà montré dans les premiers chapitres, quand l'Apôtre parlait du « trésor dans les vases de terre ». Là aussi il y avait déjà des fragments d'apologie, servant de prélude au grand déchaînement que voici; mais ils se bornaient à des généralités et à des principes, et s'appliquaient à tous les vrais apôtres en général, plutôt qu'à Paul en personne; ici tout devient purement individuel, et revêt la plus grande précision, parce que c'est à ce qu'il y a de plus individuel en Paul que les adversaires s'attaquent, pour atteindre la doctrine après avoir ruiné la considération de l'individu qui la porte.

Tout ce grand morceau de foudroyante éloquence, — le chef-d'œuvre de Paul en fait de polémique, — offre des particularités de style qui rappellent surtout la diatribe, *et s'accordent avec le style des morceaux précédents. Tout procède d'un seul élan, en une remarquable unité; mais on y distingue deux parties conjuguées :*

I. xi, 16-33. *Origine, travaux, peines et faiblesse de l'Apôtre.*

II. xii, 1-10. *Charismes et maladie; puissance dans la faiblesse.*

Tout est ramené à « l'homme extérieur », et à des événements accidentels, ce qui fait bien trancher la présente apologie sur les prodromes apologétiques des premiers chapitres, qui se tenaient presque exclusivement sur le terrain de la doctrine et de la spiritualité. Nous croyons pouvoir en tirer des conclusions importantes touchant l'ordre chronologique des diverses parties (v. Exc. xiv).

I. **Paul se « glorifie » de ce qu'il est et de ce qu'il fait extérieurement** (xi, 16-33).

Intr. — *Voici donc Paul qui se décide à entonner « follement » sa propre louange, comme il en a demandé permission au ch. XI, 1-ss. Cela lui paraît nécessaire, dit-il avec ironie, pour se défendre contre des concurrents qui savent si bien faire valoir leur autorité, et peuvent se glorifier de tant d'avantages « selon la chair », c'est-à-dire extérieurs et visibles. L'Apôtre veut donc montrer qu'il pourrait faire aussi bien qu'eux. Il commence à énumérer, après la noblesse (au point de vue juif) de ses origines,*

divers actes de sa vie bien propres à lui valoir quelques éloges pour sa constance et sa force de caractère, Mais c'est comme si l'humilité lui jouait le tour de venir traîtreusement démentir toutes ses intentions de réclame, et toute prétention à l'héroïsme; en fait, c'est la dérision la plus discrètement sanglante contre l'attitude de ses adversaires, qui ne font connaître que ce qu'ils jugent capable de leur attirer l'admiration du vulgaire; pour lui, Paul, l'énumération de tant de prouesses, paraissant dignes d'une âme de fer, prépare l'aveu d'une sensibilité quasi déprimante, et le récit de son évasion, d'aspect certes peu héroïque, suspendu au bout d'une corde, dans un panier à poisson!

Nous n'oserions diviser un morceau d'un seul jet où toutes les parties se tiennent si intimement. Pourtant voici la marche des idées;

De 16 à 21, est proclamée l'intention de se défendre sur le terrain même des contradicteurs, — quitte à se montrer « déraisonnable » comme eux;

de 22 à 27, les titres de l'Apôtre valables « selon la chair », et les épreuves, bien plus démonstratives, qu'il a eu le courage de supporter tout au long de sa carrière apostolique;

de 28 à 33, c'est la contre-partie, l'aveu de ses misères intimes quotidiennes, et d'un incident qui aurait pu l'humilier.

Il n'y a, pour la critique littéraire, de difficulté qu'aux versets 32-33, cet incident de Damas, v. ad loc.

Ch. xi, **16**. Πάλιν λέγω, μή τίς με δόξῃ ἄφρονα εἶναι· *εἰ δὲ μήγε, κἂν ὡς ἄφρονα δέξασθέ με, ἵνα κἀγὼ *μικρόν τι *καυχήσωμαι. **17**. Ὃ λαλῶ, οὐ κατὰ *κύριον

Ch. xi, **16**. De nouveau je [le] dis, qu'on n'aille pas penser que je déraisonne; si non, acceptez-moi comme un homme qui déraisonne, que je puisse, moi aussi, me vanter un tant soit peu. **17**. Ce dont je parle,

A. Ch. XI, 16. ἄφρων, ἀφροσύνη, si fréquents dans ces pages (5 fois), ne se trouvent qu'une fois dans I *Cor.*, au ch. xv, 36; l'idée est moins forte que dans μωρός et μωρία de cette épître, (ou παραφρονῶν de 21, *infra*), c'est surtout la légèreté, le manque de réflexion et de profondeur, opposés souvent, comme ici, à la σωφροσύνη. — εἰ δὲ μήγε, plus expressif que εἰ δὲ μή, est fréquent chez *Luc*, mais ne se rencontre qu'ici chez Paul. — μικρόν τι, cfr *supra*, xi, 1. — καυχήσομαι, moins correct, dans D, E, K, L, P, R.

B. 16. Paul en revient à ses précautions oratoires du v. 1, *supra*. De fait, il n'y avait cependant pas dit de ne pas le prendre pour déraisonnable, mais de lui permettre de l'être un peu; mais il ne se rappelle que le gros de sa pensée, et se soucie peu, en ces pages brûlantes, d'être logique dans la forme. D'ailleurs, qu'on le prenne pour déraisonnable, peu lui importe, dit-il, pourvu qu'on l'écoute. De la bouche des intrus, ils en ont supporté bien d'autres! (*infra*, 18-21).

——— **A. 17**. Κατὰ ἄνθρωπον (pour κ. κύριον) de 37 est une méprise évidente; κατά θεόν dans 114, f, *Ambr*r et *Aug.* ne change pas le sens. Cela signifie « selon l'esprit du Christ », ou « sur l'ordre du Christ ». — ὑποστάσει : le mot ayant les deux sens d'« objet », « matière », et d'« assurance », a été pris dans le premier par *Chrysostome, Théodoret, Théophylacte* (= κατὰ τοῦτο τὸ μέρος), puis la *Vulgate, Thomas, Estius, Bisping, Hofmann, B. Weiss, Bachmann, Sickenberger*, al., comme si l'auteur disait : « Je suis bien fou de prendre les choses dont je vais parler comme sujet de me vanter (1) »; mais la plupart, avec *Cornely, Lietzmann, Plummer, Belser*,

(1) *Gutjahr* et *Menzies* au sens d'« entreprise » ou de « projet », également admissible.

λαλῶ, ἀλλ' ὡς ἐν ἀφροσύνῃ, ἐν ταύτῃ τῇ *ὑποστάσει τῆς καυχήσεως. **18.** Ἐπεὶ πολλοὶ καυχῶνται *κατὰ τὴν σάρκα, κἀγὼ καυχήσομαι. **19.** Ἡδέως γὰρ ἀνέχεσθε τῶν ἀφρόνων, φρόνιμοι ὄντες· **20.** ἀνέχεσθε γὰρ εἴ τις ὑμᾶς καταδουλοῖ, εἴ τις κατεσθίει, εἴ τις λαμβάνει, εἴ τις ἐπαίρεται, εἴ τις εἰς πρόσωπον ὑμᾶς δέρει. **21.** Κατὰ

préfèrent le second. Le texte d'ensemble se prête bien aux deux interprétations.

A. 18. Dans κατὰ τὴν σάρκα, l'article est mis entre crochets par *Tischendorf*, *B. Weiss*, *Nestle*, *Vogels*, car partout ailleurs Paul dit simplement κ. σάρκα; le sens est le même que v. 16 (v. *ad loc.*), et non I, 17 et X, 2, 3; il s'agit des notes purement extérieures de la vie sensible.

B. 17-18. Paul a honte de dire ce qu'il va énoncer, et qui ne lui paraît pas conforme à l'esprit chrétien, c'est-à-dire d'insister pour sa renommée sur des (?) *avantages* qui ne sont que de l'ordre des choses visibles. Mais, puisque c'est cela qui paraît impressionner le plus ses Corinthiens, il se résigne, pour les atteindre, à faire comme les autres. Nous verrons du reste, à la fin de ce premier morceau d'« apologie », comment cette tentative va tourner (v. *infra*, comm. de 28-ss.).

—— **A. 19.** φρόνιμοι ὄντες = « *parce que* vous êtes sensés ». Ironie.

A. 20. Καταδουλοῖ, cfr *Gal.* II, 4; — κατεσθίει, même chose dite des scribes, *Marc* XII, 40, *Luc* XX, 47; — λαμβάνει : « si l'on prend », sous-entendu « vos biens », répétition sous une autre forme de κατεσθίει; quelques-uns cependant, rapprochant ce mot de XII, 16, δόλῳ ὑμᾶς ἔλαβον, comprennent : « *vous* capture », « *vous* attrape », « *vous* dupe » (*Plummer*, *Menzies*, al.); — εἰς πρόσωπον ὑμᾶς δέρει, cfr I *Tim.* III, 3; *Tit.* I, 7, μὴ πλήκτην; beaucoup le prennent au sens métaphorique et moral (*Lietzmann*, *Menzies*, *Gutjahr*, al.); nous ne le croyons pas nécessaire (v. *infra*, **B**).

A. 21. ἠσθενήκαμεν, parfait, dans ℵ, B, 17, al., et ἠσθενήσαμεν aoriste dans D, E, et la plupart des témoins; sans importance. — ἐν τούτῳ τῷ μέρει, glose juste ajoutée à la fin par D, E, *vulg.* (« in hac parte »), *Ambr*[r].

Divergences notables sur la manière de comprendre κατὰ ἀτιμίαν... ὡς ὅτι. Il en est beaucoup qui rapportent l'ἀτιμία (« honte », ou « discrédit ») aux Corinthiens, cfr πρὸς ἐντροπήν de I *Cor.* VI, 5 et XV, 34; et c'est *Chrys.*, *Theodt.*, *Thomas*, *Lietzmann*, *Godet*, *Schmiedel*, *Gutjahr*, al. Comme ὡς ὅτι introduit une opinion, Paul voudrait dire : « Je dis cela à *votre* honte, puisque *vous pensez que* nous nous sommes montrés faibles [dans notre manière de traiter avec vous] ». *Schäfer* l'entend ainsi : « une honte [pour vous et pour moi] », *Göbel* voudrait voir une question : « Est-ce que je parle de cette manière injurieuse (des adversaires) conformément à ma faiblesse? » (c'est-à-dire à la faiblesse qu'on m'a imputée). *Estius* pensait que l'ἀτιμία, c'était la honte de s'être laissé frapper au visage (v. 20); *Gutjahr*, que c'est une excuse pour l'ironie amère qui s'est fait jour au verset précédent.

Rien de tout cela n'est satisfaisant, et l'ἀτιμία se rapporte certainement à Paul, comme l'ont bien vu *Bisping*, *Cornely*, *Klöpper*, *Plummer*, *Toussaint*, *Bousset*, *Bachmann*, *Menzies*, *Belser*, *Windisch*, *H. D. Wendland*, etc. Dans sa première traduction, *Lemonnyer* rendait excellemment l'idée : « Je le dis avec confusion, c'est à croire que nous nous sommes montrés trop faibles ». La « honte » n'est pas celle des Corinthiens et *Plummer* explique très bien pourquoi; c'est 1° qu'il aurait fallu alors ajouter ὑμῶν à ἀτιμ.; 2° que ἡμεῖς marque une opposition emphatique à des gens qui n'étaient pas « faibles », eux, c'est-à-dire aux brutaux du v. 20. La locution ὡς ὅτι (cfr V, 19, où il y a une autre nuance, et ὡς ἄν de X, 9, où le sens est le même qu'ici), qui équivalait parfois dans le grec tardif au simple déclaratif ὅτι (*Milligan*), indique pourtant régulièrement une opinion d'autrui, que celui qui parle peut prendre ou ne pas prendre à sa charge; il peut avoir aussi un sens causal. Voir

ce n'est pas selon le Seigneur que j'en parle, mais comme en déraison, avec cette assurance-là dans la vanterie. 18. Puisqu'il en est beaucoup qui se glorifient selon la chair, moi aussi je me glorifierai. 19. Aimablement, en effet, vous supportez les gens dépourvus de sens, sensés comme vous êtes; 20. car vous supportez [tout], si l'on [vous] asservit, si l'on [vous] dévore, si l'on prend [vos biens], si l'on fait l'outrecuidant, si l'on vous frappe au visage. 21. Je le dis à [notre] honte; c'est à croire que

Abel, p. 280. Dans tous les cas, le sens est clair : Paul feint de regretter de s'être fait accuser de faiblesse en n'imitant pas les gens dont il vient de décrire les allures.

Ce verset 21, en sa première partie, doit donc certainement se joindre à ce qui précède et non à ce qui suit comme veut *Sickenberger*. Celui-ci l'interprète en ce sens que Paul, sur le point de commencer (au v. 23) l'énumération de ses labeurs, avouerait à sa honte qu'ils lui semblent encore bien faibles, mesurés non certes aux travaux des autres, mais à la grandeur de sa vocation; ainsi, d'après S., les deux membres du v. 21 se répondraient mieux. L'idée est belle, et répond bien à l'esprit du morceau; mais cette interprétation a l'inconvénient de laisser finir d'une façon trop abrupte l'élan satirique qui va de 16 à 20, de supprimer une ironie de grand effet, et de ne pas saisir l'allusion que le verbe ἠσθεν. contient certainement aux reproches de faiblesse faits à Paul dans ses relations avec Corinthe (v. *supra*, x, 10, ἡ δὲ παρουσία... ἀσθενής), et que tous les autres exégètes y ont bien vue; d'ailleurs l'intention préparatoire prêtée à Paul par *Sickenb.* ne serait pas exprimée d'une façon vraiment bien saisissable pour qui n'est pas censé avoir déjà entendu la suite.

B. 19-21. Voici une des satires les plus mordants que Paul ait faites du caractère de ses ennemis, ces « surapôtres » et faux apôtres. Dans l'entraînement d'une indignation très justifiée, il ne ménage guère non plus, reconnaissons-le, la communauté où on les tolère. Car, sous l'impression du moment, qui le domine depuis le v. 13, il est vraiment irrité de l'inertie des siens, de ceux qu'il interpellait, quelques lignes plus haut (v. 11), avec tant d'amour. Ils ne voient rien, ils ne savent réagir contre rien! Si Paul se mettait à se vanter déraisonnablement, il ne craint plus de n'être pas supporté d'eux, vu qu'ils en supportent de bien pires, tant de gens sans tact ni mesure qui les exploitent (on peut ainsi comprendre ἀφρόνων des adversaires combattus, par opposition à ceux qui sont σώφρονες, « modérés », contre *Bachmann*, et non dans le sens indéterminé de gens « déraisonnables » quelconques) (1). Ces bons Corinthiens pratiquent, dit-il avec un dur sarcasme, l'indifférence aimable (ἡδέως) des vrais sages, genre stoïcien, qui dans leur tour d'ivoire ne sentent même plus les coups que des fous leur portent. Les autres en profitent à l'aise pour leur enlever effrontément leur liberté et leur argent (voir ci-dessus, la discussion exégétique du v. 12), ils vont au besoin jusqu'à frapper leurs dupes de disciples, ou leurs timides opposants, comme des esclaves. La chose nous paraît forte, mais il faut nous souvenir que, dans les *Épîtres pastorales,* Paul exigera des candidats à l'episcopat qu'ils ne soient pas donneurs de coups. Dans l'ancienne Grèce policée, la chose n'était pas insolite même entre gens respectables, et on se figure bien, dans cette Grèce hellénistique de Corinthe mâtinée de barbarie romaine et orientale, des discussions doctrinales ou spirituelles dégénérant en voies de fait.

Si c'est d'après un tel modèle qu'il fallait se comporter pour s'assurer l'estime et la

(1) Dans ma traduction, j'ai écrit cette fois « dépourvus de sens », pour marquer l'identité de racine avec le φρόνιμοι qui suit.

*ἀτιμίαν λέγω, *ὡς ὅτι ἡμεῖς *ἠσθενήσαμεν. *Ἐν ᾧ δ' ἄν τις τολμᾷ, ἐν ἀφροσύνῃ λέγω, τολμῶ κἀγώ.

22. Ἑβραῖοί εἰσιν; κἀγώ. Ἰσραηλῖταί εἰσιν; κἀγώ. Σπέρμα Ἀβραάμ εἰσιν; κἀγώ.

soumission des Corinthiens, lui, Paul, il aurait bien dû y penser, dit-il en une amère boutade, et ne pas s'exposer, par son désintéressement timoré, et la modération, le respect de la dignité des autres, qu'il a montrés jusque-là, à faire dire qu'il manquait d'énergie (cfr *supra,* x, 10). Il pense sans aucun doute à son attitude lors de la « visite intermédiaire » (Exc. II et suiv.), si mal comprise par les intrigants et les gens grossiers, et peut-être aussi à sa mansuétude dans le règlement de l'affaire du « délinquant » des chap. II et VII, lequel s'était permis — qui sait? — des arguments frappants contre « l'offensé ».

Mais enfin, conclut l'Apôtre, lui aussi peut se laisser aller à cette audace et à cette « déraison », (bien modérée à côté de celle des adversaires), de faire valoir tous ses titres.

Le verset 21[b] (ἐν ᾧ κτλ.) fait la transition au développement qui suit, et il aurait été aussi bien rattaché au verset 22.

—— **A. 22.** Il faut voir, dans les trois courtes phrases qui viennent, ainsi que dans celle par où commencera le v. 23, de vives interrogations suivies chacune d'une laconique réponse. (Ainsi presque tous les critiques et les commentateurs, au moins depuis la Renaissance, sauf quelques-uns, dont *Sickenberger*). Remarquer le parallélisme plein de nerf.

B. 22. Saint Paul commence à se comparer à ses concurrents, au point de vue des avantages positifs « de la chair ». La liste de ceux qu'ils peuvent légitimement s'attribuer est bien courte, elle s'épuise dans ce verset. Ils sont *Hébreux,* ils sont *Israélites,* ils sont *fils d'Abraham.* Or Paul est tout cela, aussi incontestablement qu'eux.

L'Apôtre se place sur leur terrain, il parle aussi « selon la chair » (v. 18). Malgré tout son patriotisme, il est clair qu'il attachait beaucoup moins d'importance à ces questions terrestres d'origine qu'aux qualités spirituelles. N'a-t-il pas dit, quand il exprimait sa pensée personnelle au ch. v, v. 16, qu'il ne voulait plus connaître personne « selon la chair »?

Il n'en est pas moins vrai qu'il lui sert pour sa polémiqne de pouvoir affirmer qu'il est *Hébreu, Israélite,* et fils d'*Abraham,* puisqu'ils ne peuvent, de ce chef-là, se targuer d'aucune supériorité à son endroit. Mais que signifient ces trois termes?

Lietzmann, Menzies et quelques autres pensent qu'ils sont tous trois synonymes, et n'expriment que la pureté du sang. Il semble pourtant, à la plupart comme à nous, qu'il existe entre eux une gradation.

Paul est Hébreu. C'est l'ancien nom ethnique du peuple amené par Moïse et Josué en Palestine, mais la signification n'en est plus aussi claire au temps de l'Empire romain. Paul le revendique deux fois, ici et *Phil.* III, 5, « Hebraeus ex Hebraeis ». Cette insistance à affirmer que ses ancêtres étaient « hébreux » comme lui semble indiquer qu'il existait des « Hébreux » qui n'étaient pas purement « fils d'Hébreux », donc qu'il ne s'agit pas d'une pureté de race excluant tout mélange de sangs, et que des descendants de prosélytes, par exemple, pouvaient se dire aussi « Hébreux » dans un sens large (1). Sur le sens que les rabbins donnaient au mot, voir *Strack-*

(1) On sait que le père de Saul, tout pharisien qu'il fût, était citoyen de Tarse et citoyen romain. *S. Jérôme* (« In ep. ad Philemonem », 23 et « De viris inlustribus », 5), rapporte que les parents de l'Apôtre avaient été amenés en Cilicie, comme captifs, de Gischala en Galilée. A Tarse, d'heureuses circonstances auraient favorisé leur fortune. On ne sait au

nous nous sommes montrés faibles, nous. Pourtant, en quoi que ce soit que l'on prenne audace (je [le] dis en déraison), je prends cette audace, moi aussi.

22. Ils sont Hébreux? Moi aussi. Ils sont Israélites? Moi aussi. Ils sont

Billerbeck, II, p. 443, sur *Jean*, v, 2. L'opinion générale est qu'on nommait ainsi les Juifs qui ne parlaient qu'araméen, comme *Act.* VI, 1 (ce qui n'était certes pas le cas de Paul, ni celui de ses adversaires de Corinthe), ou du moins ceux qui, vivant dans la Diaspora, avaient conservé l'usage de leur langue nationale à côté du grec, en n'admettant sans doute qu'assez parcimonieusement les coutumes helléniques (*Belser, Gutjahr,* al.); nous doutons fort que tel fût le cas du père de Saul, qui, bien que pharisien, était citoyen de Tarse et citoyen romain, et avait fait donner une éducation hellénique à son fils. On sait qu'il a été retrouvé dans les ruines de Corinthe un fragment d'inscription liminaire d'une « synagogue des Hébreux ». Était-ce un lieu de réunion pour des Juifs émigrés ou passant dans cette ville et n'employant que le sémitique, ou bien, dans le cas, « hébreu » équivaut-il simplement à « Juif »? (cfr *Windisch*). Nous croirions, puisque Paul, dans l'*épître aux Philippiens,* précise qu'il est « Hébreu fils d'Hébreux », qu'il veut simplement affirmer, comme *Windisch* le pense aussi, qu'il n'est ni prosélyte ni demi-Juif, mais « hébreu » au plein sens ethnique (1). D'ailleurs, il était bilingue (*Act.* XXI, 40, al.), comme il faut bien le présupposer du disciple de Gamaliel, et ses parents devaient l'être aussi, ou l'être devenus à Tarse.

De plus, *il est Israélite.* Avec *Windisch* encore, nous croyons que ce terme nouveau se rapporte à la *religion* dans laquelle il est né.

Enfin, il est « *semence d'Abraham* », puisqu'il est israélite, et par conséquent participant de naissance aux promesses faites à ce patriarche.

Ses adversaires peuvent-ils s'attribuer plus d'avantages au point de vue de la race et de la religion? Et même, eux qui sont certainement « hellénistes » (v. Exc. XV), peuvent-ils le dire tous avec autant de droits que l'Apôtre?

Car il est certain (contre *Heinrici* entre autres) que Paul se compare ici, non pas aux Douze, mais à ceux-là mêmes auxquels il s'en est pris aux versets 18-20. L'homogénéité du texte et le ton d'ironie continue l'exigent (id. *Plummer, Windisch,* et presque tous).

Plusieurs exégètes ont relevé le caractère rythmique, très accusé, du développement qui s'étend de 21^b à la fin de 31. Ainsi *Plummer, Sickenberger, Windisch, J. Weiss,* etc. Ce dernier le divise comme suit (2) : 21^b-23^a; — 23^b; — 24-25; — 26; — 27; — 28-29; — 30-31. Les versets 32-33 paraissent ajoutés à la série, comme en appendice (v. *ad loc.*). Nous ne croyons pas avec *Plummer* que le tout fût un morceau préparé à l'avance, pour servir au besoin dans les « apologies » de l'Apôtre. Ce peut être en effet lorsqu'il était le plus fortement saisi d'émotions subites que Paul s'élevait aux procédés lyriques (cfr comm. de I *Cor.,* p. 29). Disons, si l'on veut, qu'il revenait alors au « style oral » appris à l'école de Gamaliel; mais il faut convenir que cette énumération torrentueuse révèle, plutôt qu'une forme

juste ce que vaut cette tradition, que *Zahn* a admise (« Einl. in des N. T. » I, 3e éd. 1906, pp. 48-s. et « Zur Lebensgeschichte des Apostels Paulus », dans la « Neue kirchliche Zeitschrift », 1904, pp. 23-34). — Voir sur ce point *Alphons Steinmann,* « Zum Werdegang des Paulus », 1928, pp. 4-ss. En tout cas, Paul était de bonne race juive.

(1) Peut-être les judaïsants avaient-ils mis en doute que Paul, cet homme de Tarse, fût d'extraction ethnique bien pure (*Plummer,* al.).

(2) *Joh. Weiss,* dans « Beiträge zur paulinischen Rhetorik ».

23. Διάκονοι Χριστοῦ εἰσιν; *παραφρονῶν λαλῶ, *ὑπὲρ ἐγώ· ἐν κόποις *περισσοτέρως, ἐν φυλακαῖς περισσοτέρως, ἐν πληγαῖς ὑπερβαλλόντως, ἐν *θανάτοις *πολλάκις.

d'art, un genre de *tempérament*, qui peut aussi se trouver chez les orateurs véhéments dans les milieux de « style écrit ».

——— **A. 23.** διακ. Χρ. ε:, encore une question; elle aurait pu être jointe aux autres de 22, mais se trouve mieux placée ici, parce que tout ce qui suivra est l'explication de ὑπέρ ἐγώ. — παραφρονῶν λ., = « je parle en délirant », est plus fort que ἄφρων et ἀφροσύνη (*Plummer, Bachmann*, al.).

ὑπέρ ἐγώ : un des très rares exemples, et unique dans le N. T., de la préposition ὑπέρ toute seule (non avec ἄγαν, par exemple, comme chez *Euripide*) employée comme adverbe. Voir le Thesaurus d'*Estienne*, VIII, 160, *Abel*, p. 225. Cet emploi n'est pas tout à fait ignoré en classique, on l'aurait relevé chez des poètes; pourtant *Kühner-Gerth* ne le mentionne même pas (I, p. 526-ss.) dans la liste des prépositions employées adverbialement. Les uns ont compris : « Je suis *plus* », les autres « Je *le* suis *plus* », ce qui est certainement le vrai sens, v. *infra*, à **B**.

23ᵇ forme le « deuxième strophe » (*J. Weiss, Windisch*) de quatre lignes de trois mots commençant par ἐν, et dont les trois premières riment; περισσοτέρως est selon nous, non pas un équivalent du superlatif (à la façon de ὑπερβαλλόντως), mais un vrai comparatif, de sens ironique (avec *Ambr*ʳ, *s. Thomas, Cornely, Bisping, Lietzmann, Lemonnyer, Sickenberger*, etc., contre *Plummer, Bousset, Bachmann, Belser, Gutjahr*, al.); voir à **B**. La *Vulgate* a d'abord « *plurimis* », puis « *abundantius* », changement arbitraire. — Interversion de φυλακαῖς et πληγαῖς dans ℵ, F, G, *Hilaire*; — ὑπερβαλλόντως, hap. leg. dans le N. T. se trouve *Platon, Xénophon, Polybe*, et surtout dans la Koinè. — θανάτοις = dangers de mort, cfr ch. I, v. 10 — πολλοῖς au lieu de πολλάκις dans D (ainsi que plus bas aux w. 26 et 27 dans le même témoin et quelques autres, v. *ad loc.*).

B. 23. Les adversaires sont-ils « ministres de Christ »? Ils le prétendent, et Paul, qui les a qualifiés ci-dessus de « ministres de Satan », se place pour un instant à leur point de vue, par stratégie polémique, comme l'a bien expliqué *Chrys*, « hom. 25 »; ce n'est ni une concession, — car il n'est pas nécessaire, pensons-nous avec *Lietzmann*, qu'il se fût trouvé parmi eux des disciples directs de Jésus —, ni même une hypothèse; id. *Gutjahr*. S'ils sont « ministres du Christ », Paul, qui n'avait pu réclamer qu'un rang égal au leur comme Hébreu, Israélite et fils d'Abraham, peut dire (avec une litote) qu'il l'est tout de même un peu plus qu'eux, et il va bien le montrer. — Nous traduisons donc ὑπερ ἐγώ (qui contraste avec κἀγώ précédent) par « je *le* suis plus qu'eux », avec *Plummer, Lietzmann, Bachmann. Menzies, Belser, Gutjahr, Toussaint, Lemonnyer, Sickenberger*, etc., et non par « Je suis bien plus », avec *Luther* ou l'ancienne version anglicane; la *Vulgate* (« plus ego ») et *Ambr*ʳ (« magis ego ») sont équivoques. Car Paul n'a certainement pas rêvé d'un titre plus haut que « ministre du Christ ». Si, avant de l'affirmer, il renforce encore sa déclaration de déraison, ce n'est pas qu'il s'assigne je ne sais quel sur-apostolat (« Je suis plus »), ni qu'il se trouve fou d'avoir eu l'air de concéder que pareilles gens puissent être ministres du Christ (cfr *Plummer*), mais parce que, de la façon la plus caustique, il présente comme une audace folle de sa part sa prétention d'être quelque chose de plus que de tels « surapôtres ».

Mais aussitôt il explique ce qui la justifie. Il a pris plus de fatigues, il a été plus souvent qu'eux en prison. Nous prenons donc les deux περισσοτέρως, contre l'opinion assez générale, comme de vrais comparatifs; mais le premier est une litote (ils avaient bien pu prendre quelques peines aussi), et le second paraît une pure ironie, car ces gens-là n'avaient sans doute jamais risqué la prison, — ni les coups. Quand il en

la semence d'Abraham? Moi aussi. 23. Ils sont ministres du Christ? (je divague); moi [encore] davantage : dans les fatigues plus abondamment, dans les prisons plus abondamment, dans les coups au-delà de toute

arrive aux « coups », il oublie qu'il se comparait à eux, et laisse ces gens de côté; il ne parle plus qu'au superlatif.

Toutes les souffrances qu'il va nous peindre, il les présente, ce qui est un point de vue certes bien opposé à celui où ses « concurrents » seraient capables de se mettre, comme des grâces de Dieu qui établissent l'authenticité de sa mission apostolique (*Belser*). Et il faut de plus remarquer qu'il ne fait appel, en signe de cette mission, ni à ses succès ni à ses miracles (*Plummer*, al.), comme il l'indiquait pourtant ci-dessus, au ch. x, 13-18 (v. *ad loc.*), et comme il le fera encore, d'une façon très générale, à xii, 12 (v. *infra*). C'est à cela qu'on voit bien l'esprit de ce passage, ordonné à la controverse contre les prétentions toutes matérielles et extérieures des concurrents; il est d'ailleurs tout à fait le même que dans la Première partie, aux chap. vi, 7-12 et vi, 4-10 (v. *ad loc.*). Le grand miracle, qui prouve bien que le Christ est avec lui et en lui, c'est qu'il puisse continuer à travailler, et même à vivre, au milieu de telles épreuves (cfr *infra*, 30 et xii, 9-10). La « glorification » va tourner insensiblement en confession de ce qu'il lui plaît de nommer ses « faiblesses ». Est-ce voulu? Peut-être; en tout cas, c'est d'une ironie divine et d'un effet très puissant.

Sur les « fatigues », les « coups », les « dangers de mort », il nous suffit de nous rappeler les *Actes des Apôtres*, et les premières pages de cette épître. Quant aux « *emprisonnements* », nous ne connaissons, jusqu'à cette époque de sa vie, que celui qu'il avait subi, pour une nuit seulement, à Philippes (*Act.* xvi). Peut-être avait-il dû en supporter un autre, certainement de courte durée, à Éphèse (v. comm. de I *Cor.*, xv, 32). Plus tard il y eut sa longue incarcération de Jérusalem-Césarée-Rome, et enfin la dernière, dont il fut délivré par le martyre (II *Tim.*). *Clément de Rome* (« *Ad Cor.* v) dit qu'il fut emprisonné *sept fois*. Si ce n'est pas là un chiffre rond et plus ou moins symbolique, il faut admettre que le Nouveau Testament ne nous a pas fait connaître tous ces accidents de l'Apôtre; Luc en son récit tempéré des *Actes*, où il s'attache avec prédilection aux scènes de victoire et de conquête, ne nous aurait pas tout dit sur cette matière, — pas plus que sur les autres épreuves qui vont être nommées. Le terme ici employé de περισσοτέρως nous invite à croire que plusieurs de ces captivités, et non pas seulement une ou deux, avaient précédé la composition de notre lettre. L'Apôtre avait-il encore été incarcéré en Macédoine? (cfr « *foris pugnae* » de vii, 5, et la persécution que laisse supposer viii, 1, *ad loc.*).

—— **A. 24-25.** « Troisième strophe », consistant en cinq petites phrases, avec des rimes à 25. Le sujet très concret entraîne l'emploi de mots rares : ῥαβδίζειν, λιθάζειν, βυθός, qui sont *hap. leg.* chez Paul, νυχθήμερον (adjectif de grec tardif, cfr νυχθῆμαρ d'une lettre chrétienne du vi^e siècle, « Pap. Lond. 981, *M-M.*) qui l'est dans toute l'Écriture, ναυαγεῖν (classique) qui ne se retrouve, et là au sens moral, que I *Tim.* i, 19. — ὑπὸ Ἰουδαίων, « par la main des Juifs », usage des classiques et des papyrus, mais rare dans le N. T.

L'expression familière (ou technique) τεσσερ. παρὰ μίαν « quarante [coups] moins un », qui n'apparaît qu'ici, est expliquée par des textes rabbiniques dans *Schabbath* 95^a, *Makkoth* iii, 10, 11, 12-s., *Sanhedrin* i, 2 (*Strack-Bill.*), et *Josèphe* (« Antiq. », IV, viii, 21-23) : πληγιᾷ μιᾷ λιπούσας τεσσαράκοντα, πληγὰς τεσσαράκ. μιᾶς λιπούσης; ici παρά = « à la différence de », « à l'exception de » voir *Abel*, p. 229. — P^46 omet ἅπ. ἐλιθ. — νυχθήμερον πεποίηκα : le verbe est pris dans l'acceptation de « passer [un temps] », comme on le trouve déjà, par exemple, dans *Démosthène* ou l'*Anthologie*, cfr *Act.* xv, 33, xx, 3,

24. Ὑπὸ Ἰουδαίων πεντάκις *τεσσεράκοντα παρὰ μίαν ἔλαβον, 25. τρὶς *ἐραβδίσθην, ἅπαξ *ἐλιθάσθην, τρὶς *ἐναυάγησα, *νυχθήμερον ἐν τῷ *βυθῷ *πεποίηκα· 26. ὁδοιπορίαις πολλάκις, *κινδύνοις ποταμῶν, κινδύνοις λῃστῶν, κινδύνοις ἐκ γένους, κινδύνοις ἐξ ἐθνῶν, κινδύνοις ἐν πόλει, κινδύνοις ἐν ἐρημίᾳ, κινδύνοις ἐν θαλάσσῃ,

Jac. IV, 13, et on peut le rendre littéralement en français familier, comme nous l'avons fait; l'emploi du parfait au lieu de l'aoriste peut être dû à une négligence (*Belser*), à un usage populaire (*Bachm.*), ou plutôt à une intention dramatique (*Plummer* :« a dramatic historical present perfect », *Robertson*); c'est comme une prouesse *restant acquise* à celui qui l'a faite.

B. 24-25. Rien ne nous est connu par ailleurs de ces cinq flagellations infligées par les Juifs; était-ce à Damas déjà (voir *Act.* IX, 23), à Jérusalem (*ibid.* IX, 29), à Antioche de Pisidie (*ibid.* XIII, 50), à Iconium (*ibid.* XIV, 2, 5), ou peut-être dans les premiers mois d'Éphèse (*Act.* XIX, 9; les « bêtes » de I *Cor.* XV, 32)? Serait-ce à Thessalonique (*Act.* XVII, 5-ss.), à Bérée (*ibid.* 13), ou à Corinthe même (*Act.* XVIII, 6)? Il y a à choisir; mais on en sera toujours réduit aux hypothèses. Les synagogues de la Diaspora elles mêmes exerçaient encore à cette époque une juridiction pénale sur les Juifs, pour les délits religieux ou contre les débiteurs insolvables; elles pouvaient condamner (pour 207 cas, dit *Maimonide!*) à une flagellation de 39 coups bien appliqués, qui pouvaient causer parfois la mort, et elles usaient et abusaient de ce droit (*Juster,* « Les Juifs dans l'empire romain », II, pp. 161-ss.; voir encore *G. Kittel,* dans « Rabbinica, Aboth III, 1, *Schürer, Mommsen, Strack* et *Billerbeck,* al.). Cinq fois, dans leur bâtiment de prière où il cherchait toujours à prêcher à son arrivée dans les villes, les Juifs avaient frappé Paul autant que leur Loi le permettait, sans lui épargner un coup (*Sickenberger*); c'était la punition la plus honteuse, d'aprés *Josèphe* (1), et ils avaient regretté plus d'une fois sans doute de ne pouvoir aller jusqu'à l'occire.

Paul avait encore trois fois « passé par les verges », ce dur supplice officiel des Romains. Nous ne connaissons qu'un de ces cas, à Philippes (*Act.* XVI, 22-23). Les magistrats l'y avaient condamné dans l'ignorance de son titre romain (*ibid.* 37). Dans les deux autres occasions, il y avait aussi nécessairement méprise ou abus de pouvoir; car un citoyen ne pouvait légalement être frappé de verges que s'il avait été condamné à la peine capitale, —ce que Paul devait attendre plusieurs années encore. En général, alors, les autorités romaines étaient à son égard indifférentes et même favorables. Est-ce dans le désordre d'une problématique émeute à Éphèse, avant sa problématique captivité de quelques jours en cette ville, qu'il aurait été une seconde fois flagellé par les Romains? Quant à la troisième, il n'y a aucun indice consistant; *Ramsay* suppose trop gratuitement (« St Paul the traveller and the Roman citizen », p. 106-107), que ces deux épreuves seraient arrivées à Antioche de Pisidie et à Lystres.

Il a été « lapidé une fois », — par les Juifs. Les *Actes,* XIV, 19, nous apprennent que ce fut à Lystres.

Il a « fait naufrage trois fois ». Les *Actes* nous racontent un seul naufrage, et ce fut beaucoup plus tard, dans le voyage à Rome. Avant de dicter notre épître, Paul avait déjà beaucoup voyagé sur mer depuis sa conversion. Ce fut au moins, dans la première expédition missionnaire avec Barnabé, la traversée de Séleucie en Chypre, et de Chypre en Pamphylie, et le retour; dans la seconde, celle de Troas en Macédoine, puis de Corinthe à Césarée; dans la troisième, nous ne découvrons, jusqu'au moment

(1) Il ne faut donc pas croire (cfr *Théophylacte*) que la soustraction d'un coup aux quarante était une précaution commandée pour le seul fait que plus de quarante coups (qu'on aurait pu dépasser par mégarde ou méchanceté) auraient infligé une note durable de déshonneur.

mesure, dans les dangers de mort souvent. 24. De la main des Juifs, cinq fois j'ai reçu les quarante-moins-un; 25 trois fois j'ai passé par les verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai fait tout mon jour et ma nuit en plein abîme; 26. longs voyages à pied souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers [venant] de ma race, dangers [venant] des Gentils, dangers en ville, dangers au désert, dangers

présent, que « le voyage intermédiaire » d'Éphèse à Corinthe, et le passage de Mysie en Macédoine. Il est absolument impossible de déterminer le temps et le lieu des trois naufrages; il n'y a aucune raison de supposer avec *Rendall* que l'un d'eux serait arrivé au retour du « voyage intermédiaire ». Peut-être Paul avait-il fait encore d'autres trajets maritimes dont ni les Actes ni les Épîtres n'ont gardé le souvenir, par exemple entre Cilicie et Syrie, Syrie et Palestine.

« Le jour et la nuit dans l'abîme » ne signifie pas, contre *Chrysostome*, *Estius* et d'autres, qu'il fut englouti au fond de la mer, et sauvé de là, comme par un deuxième miracle de Jonas. *S. Ephrem* et la *pšitto* disent qu'il fut porté sur la mer « sans navire », ou *Théodoret* qu'il fut tout ce temps ballotté par les flots, ce que Chrysostome donne déjà comme l'avis « de quelques-uns »; comme tant d'autres naufragés, il avait dû se réfugier sur un débris flottant de son bateau, ou sur une épave quelconque (ainsi tout le monde, je crois, l'interprète aujourd'hui). — Citons seulement pour mémoire l'opinion singulière rapportée, entre d'autres, par *Théophylacte,* à savoir que l' « abîme » ne serait pas la mer, mais un cachot souterrain ainsi nommé dans la ville de Lystres.

—— **A. 26.** « Quatrième strophe », formée de neuf substantifs avec leur complément, tous au datif sans préposition. Excepté le premier, c'est toujours le mot κινδύνοις, répété huit fois; κίνδυνος, mot très classique, déjà rare chez les LXX, ne se trouve dans le N. T. qu'ici et *Rom.* VIII, 35; (mais κινδυνεύειν 4 fois, I *Cor.*, *Luc* et 2 fois *Act.*) — πολλοῖς pour πολλάκις, v. *supra* à 23, dans D, e, *peš*. — ἐκ γένους, c'est-à-dire « de la part [des hommes] de [ma] race », des Juifs.

B. 26. Dans ses longs voyages terrestres (ὁδοιπ.), à pied comme un ouvrier, si agités et si épuisants en eux-mêmes, les périls n'étaient pas moindres : passage difficile des fleuves d'Anatolie, rencontres de brigands redoutés dans les gorges du Taurus, traversées de déserts qui lui rappellent celles de l'Océan, sur les hauts plateaux stériles (1), ou bien en certaines régions de l' « Arabie » (*Gal.* I, 17); et partout des embûches dressées par les Juifs et les païens, des faux-frères qui contredisent son apostolat (cfr *Gal.* II, 4) ou épient ses moindres paroles pour y trouver un prétexte de le dénoncer aux autorités, comme agitateur ou rebelle; les *Actes* indiquent ou laissent supposer tout cela.

—— **A. 27.** « Cinquième strophe », consistant en cinq membres munis de ἐν et très équilibrés, dont trois forment des couples, et dont les deux qui ne comprennent qu'un seul substantif rétablissent la due longueur par l'adverbe πολλάκις (πολλαῖς dans D*, E, F, *vulg.* et *peš.*); le premier ἐν manque dans Pap.[46] (aussi devant ψύχει), et dans ℵ* B, D et quelques autres codex, certainement à tort. — ἐν κόπῳ (surtout passif) καὶ μόχθῳ (surtout actif) couple aimé de Paul, cfr I *Thess.* II, 9 et II *Thess.* III, 8; μόχθος n'apparaît dans le N. T. qu'en ces trois passages. — δίψος, hap. leg. dans le N. T., est aussi classique que δίψα.

B. 27. Voici maintenant l'état misérable que produisent toutes ces conditions

(1) Ce sont les difficultés de tels voyages, prévues par Marc, qui avaient dû effrayer celui-ci et amener sa défection, *Act.* XIII, 13.

κινδύνοις ἐν ψευδαδέλφοις, 27. ἐν κόπῳ καὶ μόχθῳ, ἐν ἀγρυπνίαις *πολλάκις, ἐν λιμῷ καὶ δίψει, ἐν νηστείαις πολλάκις, ἐν ψύχει καὶ γυμνότητι.

28. Χωρὶς τῶν *παρεκτός, ἡ *ἐπίστασίς μοι ἡ καθ' ἡμέραν, ἡ μέριμνα πασῶν τῶν ἐκκλησιῶν. 29. Τίς ἀσθενεῖ καὶ οὐκ ἀσθενῶ; τίς σκανδαλίζεται καὶ οὐκ ἐγὼ πυροῦμαι; 30. εἰ καυχᾶσθαι δεῖ, τὰ τῆς ἀσθενείας μου καυχήσομαι. 31. Ὁ θεὸς καὶ πατὴρ τοῦ

extérieures : fatigues de tout genre, faim et soif, froid et manque de vêtements suffisants, à cause de la pauvreté de l'apôtre (qui réclamera plus tard instamment son manteau d'hiver, II *Tim.* IV, 13, quand il grelottera dans son cachot romain); puis, les veilles prolongées pour gagner de quoi vivre en travaillant, après les journées d'apostolat (*Plummer*), ou pour achever de longues étapes, ou pour vaincre le ciel par ses prières; et tout le travail spirituel et matériel du jour (μόχθ.), et, bien distingués du couple « faim et soif », les jeûnes volontaires (νηστ.) qu'il s'inflige par-dessus les souffrances venues du dehors (cfr I *Cor.* IX, 27; *Thomas, Estius, Cornely, Belser, Sickenberger,* etc.).

——— **A. 28.** « Sixième strophe », si l'on veut, avec le verset suivant, mais moins régulièrement construite. — Χωρὶς τῶν παρεκτός ouvre le verset au lieu de clore, comme certains l'ont cru, le verset précédent. Le mot παρεκτός ne signifie nulle part « extrinsecus », comme traduit la *Vulgate* (1), mais « en dehors de cela » (voir *Zorell* et *Preuschen-Bauer,* ainsi *Plummer, Lemonnyer, Bachmann, Belser, Windisch, H. D. Wendland,* al.). *Chrys.* explique : τὰ παραλειφθέντα (cfr *Mat.* V, 32, XIX, 9, *Act.* XXVI, 29). — ἐπίστασις, et non ἐπισύστασις de K, L, al. — μοι et non pas μου; complément au datif d'un nom qui n'est pas un composé verbal, comme I *Cor.* VII, 35, τὸ εὐπάρεδρον τῷ κυρίῳ, voir *Abel,* p. 196.

B. 28. Paul, qui pourrait bien allonger encore la liste précédente des souffrances extérieures, signifie qu'il aime mieux passer à celles du dedans, — qui sont bien, à ses yeux, les plus graves. C'est la préoccupation constante, ne le quittant ni de jour ni de nuit, de toutes les églises qu'il a fondées, ces centres chrétiens qui restent toujours en rapport avec lui et entre eux; tous les soucis d'enseignement, d'administration, de pacification et de progrès qu'elles lui donnent, les visites à recevoir, les lettres à écrire, et, comme le note *s. Chrysostome,* le surmenage et l'extrême dissipation qui en résulte dans ses pensées; tout distrait et tout harcèle un homme qui veut se faire « tout à tous », il ne peut se donner comme il voudrait aux projets qui le tentent le plus (cfr I *Cor.* IX, 22, et *supra,* II, 12-13, al.).

S'il pouvait encore dire, comme un stoïcien, qu'il se dresse sur tout cela avec un front d'airain! Mais il n'en est pas ainsi, comme il va l'avouer. L'« apologie » a fort tourné (v. *infra,* 29 et 30-31).

——— **A-B. 29.** πυροῦμαι, en français familier, se dirait : « être sur des charbons ». C'est la honte pour autrui (*Plummer*), l'inquiétude qui brûle comme une fièvre (*Lemonnyer*). Autre acception figurée que I *Cor.* VII, 9.

Ce cri est d'une beauté sublime et immortelle, comme expression de la charité apostolique. Nous comprenons comment Paul était « faible avec les faibles » (I *Cor.* IX, 22). Mais il ne le dit pas ici dans l'intention d'exalter son zèle, — pas plus qu'il n'a énuméré ci-dessus ses peines pour se poser en héros (v. *infra,* à 30-31 et suivants). Au contraire, il avoue peu stoïquement qu'il est sans cesse troublé, malade du mal des autres; et c'est à ses yeux le signe d'une faiblesse, ἀσθενεία, comme l'exprime nettement le verset suivant. Ses détracteurs ne se seraient pas « vantés » sur le même ton!

(1) Ce qui donnerait pourtant un sens très adapté au contexte.

sur mer, dangers parmi les faux frères, 27. dans la fatigue et la peine, dans les veilles souvent, dans la faim et la soif, dans les jeûnes souvent, dans le froid et le dénûment....

28 Laissant de côté le reste, cette tension [qui s'impose] à moi, qui est quotidienne, le souci de toutes les églises!.. 29. Qui est malade sans que j'[en] sois malade? qui souffre scandale sans que moi je sois sur le feu? 30. S'il faut se glorifier, je me glorifierai de ce qui tient à ma faiblesse; 31. le Dieu

—— **A. 30.** « Septième strophe » (avec 31), qui conclut. — καυχᾶσθαι avec régime accusatif simple (sans εἰς comme en classique), voir *Abel*, p. 168. Le futur καυχήσομαι ne s'étend pas exclusivement à ce qui va suivre, il indique une intention générale, qui, ayant été déjà effectuée, ne se démentira point (Ainsi *Plummer, Bachmann, Menzies, Windisch, Belser, H. D. Wendland.* al., contre *Schmiedel, Weiss* et autres) — *Holsten, Schmiedel,* voudraient arbitrairement supprimer ce verset.

B.30. Quelle corvée, dit encore Paul, d'avoir ainsi à se vanter! Mais, du moins, puisqu'il le faut, il pousse et poussera cette « vanterie » jusqu'au bout, il l'étend à ses faiblesses.

Ce ne sont pas précisément des faiblesses que nous verrions, nous autres, dans toutes ces épreuves personnelles que l'Apôtre surmonte, et qui lui laissent le cœur assez libre pour se donner, et compatir encore à toutes les épreuves du prochain. Mais Paul juge en Paul. Sans doute tant de maux subis et d'obstacles toujours dressés révélaient bien en lui une singulière endurance; mais qu'il eût ainsi continuellement à lutter et à pâtir, c'était bien la preuve qu'il n'était pas un être quasi divin ou un « surhomme », mais un pauvre « vase d'argile » (IV, 7) à qui toute son endurance vient de ce qu'il est rempli de la force d'un autre, celle du Christ. Ainsi le comprennent fort justement *Plummer, Lietzmann, Menzies, Bachmann, Windisch, Belser,* etc. *Sickenberger* observe que le dernier trait, le partage du trouble des faibles, n'est pas un signe de force en soi, ni d'énergie dans la direction, mais plutôt de crainte. *Lietzmann* montre bien que, si Paul parle ici de « faiblesse », c'est qu'il fait un retour, du reste ironique, sur tout ce qu'il a énuméré depuis le v. 23, avec une allusion au reproche injuste de X, 1, 10 (v. *ad loc.*), contre l'exégèse de *Holsten, Schmiedel, Heinrici, Godet, Bousset* et autres, qui voient à tort dans notre verset 30 uniquement le passage à une seconde partie du discours, celle des souffrances. De fait, dit *Windisch*, la première partie était déjà un « éloge de la faiblesse »; si quelqu'un en sort glorifié, c'est le Christ tout-puissant, et si Paul veut démontrer par là qu'il est vraiment « ministre du Christ », c'est parce qu'il est manifeste que le Christ dont intervenir continuellement dans sa vie pour en protéger la faiblesse.

Cette exégèse est d'ailleurs traditionnelle, et elle est celle des catholiques en bloc, *Cornely, Bisping, Belser,* etc. Mais, pour avoir l'idée complète, avec toutes ses nuances délicates, il est bon d'ajouter, avec *Gutjahr,* que « ce qui tient à la faiblesse » n'est pas à entendre uniquement des souffrances et des dangers qui précèdent; car Paul, qui évitait de parler ici de ses succès, ne pouvait cependant dissimuler que c'était *aussi* un grand signe de force d'affronter et de surmonter tout cela, en correspondant à la grâce du Christ; l'Apôtre se prépare donc à couronner l'énumération par des traits où se montreront davantage ses angoisses humaines et sa naturelle impuissance; les versets 28 et 29, sur ses troubles intimes, y faisaient une bonne transition, et les versets 32-33 (v. *ad loc.*) narreront un cas frappant de cette impuissance d'homme traqué. La phrase de 30 se rapporte donc à tout l'ensemble, et de ce qui a précédé, et de ce qui va suivre d'humiliant.

κυρίου Ἰησοῦ οἶδεν, ὁ ὢν εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας, ὅτι οὐ ψεύδομαι. **32**. Ἐν Δαμασκῷ ὁ *ἐθνάρχης Ἀρέτα τοῦ βασίλεως ἐφρούρει τὴν πόλιν Δαμασκηνῶν πιάσαι με θέλων, **33**. καὶ διὰ θυρίδος ἐν *σαργάνῃ ἐχαλάσθην διὰ τοῦ τείχους καὶ ἐξέφυγον τὰς χεῖρας αυτοῦ.

—— **A. 31**. Τοῦ κυρ. Ι. dépend des deux mots précédents θεός et πατήρ, qu'il ne faut pas disjoindre; l'expression n'est pas rare chez Paul, cfr *supra,* I, 3. Des additions « occidentales » à θεός, comme τοῦ Ἰσραῆλ, en D*, E, n'ont aucune apparence de valeur; de même ἡμῶν après κυρ., Χριστοῦ à Ἰησοῦ, dans D, al., *vulg.* et *peš.*, sont à rejeter comme trop peu attestés.

B. 31. Paul confirme par serment l'assertion de la phrase précédente, (cfr *Gal.* I, 20, et, pour la formule εὐλογ. κτλ, d'origine juive, *Rom.* I, 25, IX, 5 où elle s'applique au Christ-Dieu, *II Cor.* I, 3 *supra, Eph.* I, 3, avec ou sans le complément ε. τ. α.). L'Apôtre prend Dieu à témoin, non pas seulement de la vérité de ses luttes et de ses souffrances, mais de la faiblesse dont elles éveillent en lui le sentiment (v. 29), et du degré où cette faiblesse peut se manifester (*infra*, 32-33).

—— **A. 32-33**. Les deux versets qui viennent, et dont on voit mal au premier coup d'œil, au point de vue de la composition et de la matière, le lien avec le reste, ont été taxés d'interpolation par un certain nombre d'auteurs, les Hollandais *Baljon, Michelsen, Rovers,* ainsi que *Hilgenfeld, Holsten, Schmiedel;* ce serait, dit *Schmiedel,* un exemple de « faiblesse » qu'aurait ajouté un lecteur; *Windisch* lui-même hésite, il croit possible que ce fût une note marginale au v. 26 — qui est pourtant bien éloigné. En tout cas, ces versets ne manquent en aucun témoin, et les divergences textuelles y sont assez négligeables; θέλων manque à 32 dans B, D*, F, *vulg., peš.*, et ἐν σαργ. dans F et G (omission inspirée sans doute par un faux sentiment de respect). Pour la discussion, voir *infra,* **B**. — τὴν π. Δαμασκηνῶν, genre de désignation pour les cités devenu très fréquent dans les papyrus d'époque impériale, v. *Abel,* p. 179.

B. 32-33. Ici tout lecteur a un mouvement de surprise, et se demande d'abord ce que peut signifier cette petite anecdote, qui n'a l'air de tenir à rien, étant introduite avec une asyndèse; il en cherche avec quelque embarras la portée doctrinale, édifiante ou oratoire. Il ne faut pas tant chercher, car elle n'a rien de tout cela, en soi considérée. Paul veut montrer tout simplement qu'il ne ment pas, ne se donne pas une attitude hypocrite, en affirmant qu'il a voulu s'humilier; il le fait ici à ne pas s'y méprendre, et voilà tout.

Beaucoup des faits qu'il a rappelés ci-dessus n'étaient peut-être pas connus encore des Corinthiens. Celui-ci l'était-il? En avait-on fait contre l'Apôtre un sujet de raillerie? Plus d'un le pense (*Heinrici, Bousset,* etc.), mais je n'y vois pas de nécessité. C'est une de ces boutades assez familières à l'Apôtre dans les polémiques, et qu'il dirige cette fois contre lui-même, comme pour se punir d'avoir supporté la contrainte d'une apologie, et se bien rappeler, à lui Paul, qu'il ne fait pas toujours figure de héros.

Au fond, rien n'est plus sympathique, chez un tel homme, que l'espèce d'énervement que lui a causé sa propre louange, si atténuée qu'il se soit évertué à la rendre. *Windisch* a tort quand il propose (en cas d'authenticité) de voir en ce récit l'intention de relever le contraste entre la gravité d'un de ces dangers de mort signalés au v. 26 (1), le premier en date (Id. *H. D. Wendl.*), et l'heureuse issue de l'événement; car la vie de Paul avait été quelquefois plus gravement menacée. W. ne sent pas assez que l'Apôtre le premier voit du comique dans son aventure : un héros qui se fait descendre dans un panier à poisson (si c'est là le sens le plus

(1) *Couchoud,* RHR 1923, p. 12, place nos versets après le v. 25.

et le Père du Seigneur Jésus [le] sait, lui qui est béni dans les siècles, que je ne mens pas. 32. A Damas, l'ethnarque d'Arétas le roi avait mis des gardes à la ville des Damascéniens, dans l'intention de me saisir, 33. et c'est par une fenêtre, dans un panier, qu'on me laissa aller le long de la muraille, et que j'échappai à ses mains.

ordinaire de σαργάνη, et que nous en croyions *Windisch* lui-même, qui s'appuie sur *Athénée* et *Lucien*)! Les *Actes* (IX, 25), qui rapportent le même événement, useront du terme, peut-être moins précis, de σπυρίς.

Nous concevons donc ainsi l'insertion curieuse de ce petit morceau. Paul sent un désir accrû de dire des choses qui l'humilient. En finissant la dictée des versets précédents, il se souvient tout à coup de cet incident de sa carrière débutante, qui lui paraît bien fait pour atteindre ce but; alors, sans souci de la composition et de l'ordre (*Moffatt,* « Introd. », p. 128), il tient à ne pas le laisser perdre, et il s'empresse de l'ajouter au reste. Nous ne supposons pas même (cfr *Windisch*) que s'étant interrompu de dicter, il se soit mis à raconter à son secrétaire quelques-uns des périls de mort qu'il avait courus (en illustration des vv. 24-26), et que le dit secrétaire en ait gardé seulement cet incident-là pour l'insérer dans la lettre; il convient beaucoup mieux que Paul lui-même ait fait dans ces souvenirs un choix qui, fait par un autre, aurait pu paraître assez irrévérencieux. Nous savons bien que Paul est un écrivain à surprises. Ce ne serait pas la seule fois qu'il dicterait après coup une chose oubliée (cfr I *Cor.* I, 16, *Lietzmann*). Il ne faut pas, comme *Holsten* ou *Schmiedel,* lui enlever la paternité de tel ou tel trait parce qu'on n'en trouve pas la place bien choisie en logique rigoureuse. D'ailleurs celui-ci est bien amené là où il fallait, par une logique de sentiments que ces auteurs n'ont pas saisie.

A part ce petit problème de psychologie, ces versets en soulèvent d'autres, qui sont de l'ordre de la chronologie et de l'histoire. Nous ne saurions pas sans eux que le roi Arétas (Arétas IV, roi des Nabatéens) avait exercé son pouvoir à Damas, par l'intermédiaire d'un « ethnarque ». On a beaucoup discuté touchant cette juridiction du petit potentat arabe dans une grande ville qui faisait partie de l'empire romain, et touchant la signification que doit prendre ici le titre d' « ethnarque ». Les conclusions qui nous paraissent les plus probables, après les études de *Schürer* et de *Steinmann,* et qu'on trouvera très bien résumées dans *Windisch,* sont les suivantes.

Arétas a bien exercé une juridiction (sous le contrôle de Rome) *à Damas même* (comme il résulte des deux premiers mots ἐν Δαμ.); ce dut être après la mort de Tibère, par une concession de Caligula, qui accordait volontiers des faveurs aux rois alliés; donc pas avant l'an 37, ni après l'an 40, où Arétas mourut. Le roi nabatéen, par conséquent, y avait bien pu établir, sous le nom d'*ethnarque,* un gouverneur. Celui-ci possédait quelque commandement militaire, puisqu'il faisait *garder les portes* de la ville. Excité par les Juifs, qui lui présentaient Saul comme un dangereux agitateur, (et peut-être prévenu aussi contre le nouveau converti à la suite du séjour de celui-ci en Arabie, v. *Gal.*), il voulut mettre la main sur lui. Les chrétiens le sauvèrent par l'expédient décrit dans les *Actes,* et dans notre épître, (ce qui garantit la certitude historique du fait, par la convergence de deux témoignages indépendants). L'événement marque, d'après les *Actes*, la fin du séjour de Paul à Damas; or ce séjour, en y comprenant l'intermède d' « Arabie », avait duré trois ans (*Gal.* I, 18), ou du moins, si nous tenons compte de la façon approximative de calculer chez les anciens, deux années entières et quelque temps en plus. Comme l'incident n'a pu arriver avant les années 37-40, nous sommes obligés de reporter la conversion de Saul trois ans, ou deux ans et plus, auparavant, c'est-à-dire entre les années 34 et 37, plus tard après la

mort du Seigneur qu'on ne l'admet généralement. Du reste, l'abondance et l'évolution des événements qui remplissent les *Actes,* entre la Pentecôte et le miracle de Damas, rend plausible l'admission d'un intervalle assez prolongé entre ces deux faits (1). Voir *Jacquier*, « Les Actes des Apôtres », pp. ccc-s.

Ces précisions historiques ne sont d'ailleurs nullemeni indispensables pour l'exégèse littéraire et psychologique de nos deux versets. *Bachmann* en a parfaitement exposé le sens et l'esprit :

Paul, puisqu'il est obligé de « se vanter », veut pousser la « vanterie » *ad absurdum.* Il a déjà parlé de ses « faiblesses » (en dérision de la « force » de ses concurrents); mais les épreuves de sa chair, dans l'énumération de 23-27, montraient aussi sa constance, et il ne pouvait l'empêcher; la « faiblesse » de 28-29 était due à sa charité; il choisit pour le mettre à la fin un épisode de sa vie où la faiblesse et l'impuissance apparaissent pour ainsi dire toutes pures, et que des gens décidés à la raillerie et à la malveillance pourraient même trouver un peu honteux pour un homme tel que lui.

Telle est sa manière de se glorifier, à lui, si différente de celle des autres, afin d'exalter seulement la force du Christ. La suite de l'apologie ne le démentira pas.

(1) Nous nous sommes appuyé sur *Schürer* (« Geschichte des jüdischen Volkes im Z. J.-C. », I, p. 737 et II, p. 82) et *Steinmann* (« Aretas IV, König der Nabatäer », 1909, dans « Bibl. Zeitschrift »). L'avis que nous adoptons est aussi de *Jülicher*, (recension de « De chronologie van het leven van Paulus » de *D. Plooy*, en 1922, dans « Göttingische gelehrte Anzeigen »), *Toussaint*, *Lemonnyer*, *Jacquier*, *Sickenberger*, al. Le fait capital, qui ouvre une probabilité à l'opinion que la ville de Damas aurait, au temps de Caligula (sous le régime politique de Tibère, c'eût été impossible), passé de l'administration directe des Romains sous une autre (dans le cas, celle d'Arétas), c'est l'absence à Damas de monnaies romaines, pour plusieurs années à partir de l'an 34. — *Mommsen* (« Römische Geschichte », v. p. 476-s.) avait émis l'hypothèse plus simple qu'Arétas exerçait depuis un temps indéterminé quelque juridiction sur Damas, mais comme vassal de Rome.

Une autre opinion, qu'on trouve exposée chez *Schwartz* (« Nachrichten der Göttinger Gesellschaft der Wissenschaften », 1906), chez *Plooy* (op. cit. 1918), et qui a été adoptée par *Kirsopp Lake* (« Earlier Epistles »), *Loisy* (« Les Actes des Ap. » et « L'Epître aux Galates »), *Eduard Meyer* (« Ursprung u. Anfänge »), III, p. 346, *Belser* (ad loc.), *Clemen* et d'autres, consiste à admettre l'existence à Damas d'une colonie ou d'un quartier arabe, l' « ethnarque » nabatéen n'étant alors qu'une manière de « consul », comme l' « ethnarque » des Juifs à Alexandrie; « ethnarque » n'aurait donc pas le sens d'un chef tels qu'étaient, sous ce nom, Simon Macchabée, Hyrkan II, Archelaüs fils d'Hérode le Grand. Mais, à supposer même que cet « ethnarque » de Damas eût disposé de forces de police, on ne voit guère à quel titre il aurait pu faire garder toutes les portes de la ville, ni surtout arrêter Paul, qui n'était pas un Arabe de ses subordonnés.

Une inscription des recueils de *Lebas-Waddington* (III, 2196) et de *Dittenberger* (616), ainsi qu'une autre trouvée en Transjordanie (« Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins », 1897, p. 135) donnent le titre d'ethnarque à des chefs de Bédouins (εθναρχης στρατηγος νομαδων, *Lebas-W.*), et il est des auteurs, comme *Bachmann,* qui veulent trouver ce sens ici : un cheikh nabatéen aurait gardé les portes de Damas *de l'extérieur*, pour arrêter Paul. Mais d'abord il est difficile de concevoir l'audace de ce cheikh investissant une ville de l'Empire, et pour arrêter un Juif qui ne lui était rien, et ensuite Paul n'aurait nullement évité le danger en franchissant les murailles de Damas, si les Arabes faisaient la ronde autour. Il aurait été plus en sûreté dans l'intérieur de la ville. — Quant à l'objection de *Bousset* ou de *Belser*, disant que l'ethnarque aurait mieux fait de le faire chercher à l'intérieur, s'il y exerçait son pouvoir, elle ne tient pas; il était trop facile de se cacher dans une si grande ville, et on connaissait le projet de fuite de Paul; d'ailleurs on pouvait faire des perquisitions dans les rues et garder les portes en même temps.

L'opinion que nous adoptons a une grande conséquence pour la chronologie de Paul; c'est la principale raison qui empêche *Belser* de l'admettre. Mais il y a par ailleurs bien des motifs de retarder la conversion de Paul jusque vers 34-36.

II. **Paul passe à sa grande révélation, puis à la maladie qui l'a suivie bientôt après. Vertu de la faiblesse** (XII, 1-10).

INT. — *C'est la seconde partie de l'*« apologie » *systématique. Après la revue de son activité extérieure, et la confidence de l'état d'âme où elle le met, Paul passe à ce qui lui est le plus strictement individuel, à des événements secrets ou à des aspects de son existence qui ne regardent directement que sa personne, dans sa vie spirituelle et sa vie corporelle.*

La marche est exactemeni la même que précédemment : d'abord Paul dit reprendre la résolution énergique de se « glorifier », malgré ce qu'il lui en coûte; et de fait il rapporte des faveurs du ciel, ses révélations, qui sont évidemment glorieuses; il en éprouve du reste un certain embarras (1-6). Mais aussitôt après, comme paur contrebalancer l'effet d'un aveu qui lui répugnait, il parle de la dure épreuve qui a été corrélative de ses visions : son corps, et son activité corporelle, ont été exposés aux tourments de Satan, c'est-à-dire à une maladie qui les déprime. Du troisième ciel, il est tombé sous une espèce de tyrannie de l'enfer (7-8).

Mais c'est justemeut de là que sort sa « gloire », la seule qu'il ambitionne, celle qui fera reconnaître en lui l'authentique ministre de Jésus-Christ : travailler avec l'efficacité que l'on sait à la propagation de l'Évangile, en des conditions qui devraient paralyser tout travail, ou du moins empêcher tout succès étendu. Il faut qu une force toute-puissante soit avec lui (9-10).

L'importante question historique que soulève cette page est celle de la maladie de Paul. *Nous en traiterons dans l'*EXCURSUS XVI.

CH. XII, 1. *Καυχᾶσθαι *δεῖ. Οὐ *συμφέρον *μέν, ἐλεύσομαι δὲ εἰς *ὀπτασίας καὶ *ἀποκαλύψεις κυρίου. 2. Οἶδα ἄνθρωπον *ἐν Χριστῷ πρὸ ἐτῶν δεκατεσσάρων, — εἴτε

CH. XII, 1. Il faut se glorifier! — ah, ce n'est pas avantageux! — pourtant j'en viendrai à des visions et à des révélations du Seigneur. 2. Je sais un homme dans le Christ, il y a quatorze ans — soit dans le corps, je ne

A. Ch. XII, 1. Fortes divergences de lecture en tête du verset : εἰ ajouté devant καυχ., dans ℵ[3], 39, f, *vulg., Ambr*[tr]. (influence de XI, 30); — δέ au lieu de δεῖ dans ℵ, D*, *copt.*, et δή (confusion de son avec δεῖ) dans K, M, al., *eth. Toussaint* fait des deux premiers mots une question. — συμφέρει (pour -ρον) dans E, K, L, P, al. d, *syr.*[h]; — μοι pour μέν dans les mêmes témoins, et *Chrys.*; ni μέν ni μοι dans D*, *eth*,, *got.*; — γάρ pour δέ après ἐλευσ. dans D, E, K, L, al. — ὀπτασίας (hap. leg. chez Paul, mais 2 fois *Luc* et 1 fois *Act.*, aussi LXX) καὶ ἀποκαλ. : selon *Théophylacte,* le premier mot signifie simplement « vision «, et le deuxième « quelque chose de plus profond que ce que l'on voit »; ἀποκαλ. (cfr *infra,* 7) est fréquent chez Paul, 13 fois. Ces deux substantifs ne portent pas d'article, ce qui a peut-être une signification (v. *infra,* à **B.**).

B. ch. XII, 1. Paul semble tout à coup s'apercevoir qu'il n'est plus du tout en train de « se glorifier » (v. comm. de XI, 32-33). Il se ressaisit. Allons, dit-il, puisque c'est un devoir (cfr XI, 30), quoique cela n'ait en soi aucune utilité ni convenance (« selon le Christ », cfr *supra,* XI, 17). Lutte de sentiments qui, dans le

ἐν σώματι οὐκ οἶδα, εἴτε ἐκτὸς τοῦ σώματος οὐκ οἶδα, ὁ Θεὸς οἶδεν — ἁρπαγέντα τὸν *τοιοῦτον ἕως τρίτου οὐρανοῦ. 3. Καὶ οἶδα τὸν τοιοῦτον ἄνθρωπον — εἴτε ἐν σώματι εἴτε *χωρὶς τοῦ σώματος οὐκ οἶδα, ὁ Θεὸς οἶδεν, — 4. ὅτι ἡρπάγη εἰς τὸν *παράδεισον,

texte authentique, prend une forme très vive et très heurtée. Plus que jamais l'auteur éprouve le besoin de s'encourager avant ce qu'il va dire,

Les « visions et révélations » dont il se dispose à parler se réduisent de fait à une seule (1), — qui eut une importance capitale dans sa carrière, v. *infra*. Il en connut cependant bien d'autres, depuis la toute première qui détermina sa conversion. Les *Actes* en signalent plusieurs, et Paul nous a dit lui-même (I *Cor*. XIV, 6, 18, v. comm. *ad loc.*) qu'il « parlait en langues » plus que personne, ce qui suppose régulièrement, nous l'avons expliqué, un état d'extase. N'était-il pas le type achevé du « pneumatique » ?

Pourquoi fait-il entrer ce souvenir dans son « apologie », et pourquoi est-ce comme de mauvais gré? On a supposé que c'était pour répondre à des adversaires qui se moquaient de ses visions, et trouvaient qu'il en usait trop pour assurer son crédit (*Meyer-Heinrici*, al.). Cette interprétation manque bien de vraisemblance; on ne peut l'appuyer sur l'ἐξέστημεν de v, 13 (v. *ad loc.*), et Paul demeurait certainement très sobre sur cette matière-là (v. *infra*, 6). Une opinion qui nous paraît bien plus fondée — quoique pas entièrement certaine, — est que les adversaires se targuaient d'avoir leurs révélations, et que Paul leur oppose l'authenticité et la hauteur des siennes (voir Exc. XV). Qu'il ne s'agît pas précisément de *défendre* les siennes propres, on serait porté à le croire par l'absence peut-être intentionnelle d'articles devant les mots ὀπτ. et ἀποκ., ce qui indiquerait qu'il ne s'agit pas de phénomènes déterminés, sur lesquels on aurait discuté déjà (*Bachmann, Windisch*); la façon mystérieuse et gênée dont Paul va faire son récit nous porterait même à croire qu'il n'avait point jusque-là parlé de sa grande révélation aux Corinthiens, ni peut-être à personne (*Menzies*) ou presque personne.

La réserve extrême de Paul en cette matière, son espèce de timidité, n'étaient guère dans l'esprit des « pneumatiques » sportifs dont il avait réprimé le zèle en sa Première épître, et elles montrent combien Paul était éloigné du genre de mysticisme en honneur chez les gnostiques et les païens. Lui, il s'excuse d'entretenir ses lecteurs de telles expériences; et, s'il le fait quand même, c'est pour en revenir, comme précédemment, à « se glorifier » de sa faiblesse, d'une faiblesse pitoyable que ces hautes faveurs du ciel ont occasionnée (v. *infra,* au v. 7 et suivants: *B. Weiss, Bachmann, Windisch,* al.). En somme, il faut comprendre, avec *Bachmann,* que toute la péricope pourrait s'intituler une glorification paradoxale, absurde, d'un état de vie abattue, à laquelle Paul arrive par un bien singulier et merveilleux détour.

—— **A. 2.** εἰδέναι avec participe joint au régime, classique, v. *Abel*, p. 325. — ἄνθρ. ἐν Χριστῷ = « un homme [qui vivait] dans le Christ », cfr une ellipse à peu près équivalente I *Cor*. VII, 39 : ᾧ θέλει γαμηθῆναι μόνον ἐν κυρίῳ. — τὸν τοιοῦτον = « l'homme dont il s'agit ».

A. 3. Au lieu de χωρίς, on lit ἐκτός (assimilation au v. 2) dans א, E, F, G, K. al. — οὐκ οἶδα omis dans B.

A. 4. ὅτι ἡρπάγη reprend sous une autre forme ἁρπαγέντα de 2. — παράδεισον, cfr *Luc*, XXIII, 43 et *Apoc*. II, 7; mot perse, *Néh*. II, 8, פַּרְדֵּס et *Eccl*. II, 5. — ἄρρητα,

(1) *Bachmann* en trouve cependant deux, la vision du troisième ciel, et la réponse du Christ à Paul tourmenté dans sa chair, vv. 8-9. Opinion qui vaut d'être notée, v. *infra*.

sais, soit en dehors du corps, je ne sais, Dieu [le] sait, — qui fut ravi, l'homme en question, jusqu'au troisième ciel. 3. Et je sais de l'homme en question, — soit dans le corps soit séparément du corps, je ne sais, Dieu le sait, — 4. qu'il fut ravi dans le Paradis, et entendit des paroles indicibles

hap. leg. dans le N. T. — Joindre le datif ἀνθρώπῳ à ἐξόν, et non à λαλῆσαι (contre *Windisch*).

Ces versets sont incontestablement rythmiques (*Plummer*, al.); mais il semble que ce soit en partie un effet de hasard, la répétition de εἴτε ἐν σ. κτλ. paraissant due à l'émotion de Paul, qui hésite et cherche, au moment de confier pareilles choses. — Il n'y a aucune raison (malgré *Windisch*, qui recourt souvent à ce trop simple expédient), de croire le texte corrompu en quoi que ce soit.

B. 2-3-4. Paul va rapporter une vision capitale, qui lui fut accordée *quatorze ans* auparavant. Il donne la date, comme cela se faisait en tête des écrits des prophètes (*Windisch*). Cette détermination exclut qu'il s'agisse de la vision du chemin de Damas, qui était certainement distante de quelques années de plus (*Gutjahr*, *Bachmann*, al., contre *s. Ephrem*).

L'enlèvement au « troisième ciel » et le rapt au « Paradis » ne forment qu'un seul et même événement; cela ressort de ce qu'ils sont placés sous la même indication chronologique (*Bachmann*, *Gutjahr*, al.), de la synonymie des termes (voir la note au bas de ces pages), et du parallélisme de 2 et de 3 (*Belser*, al.), qui est synonymique comme il arrive si fréquemment chez les Sémites, le v. 3 n'étant que le développement du v. 2. Il faut donc rejeter l'opinion de tous ceux qui trouvent ici deux visions distinctes comme *Clément d'Alexandrie* (« Strom., v, 12), *Ambr*[r], *Pélage*, *Hervé*, qu'a suivie *Plummer*, ainsi que *Bengel* et *Bousset* avec plus d'hésitation, et aussi la théorie d'un progrès dans la même vision, qui est celle d'*Origène* (« Ad Rom. »), de *Jérôme* (« In Ezech. 28, 13), d'*Œcumenius*, *Théophylacte*, *Bisping*, *Reischl*, etc. Notre interprétation est celle de *Théodoret*, *Aug*. (« De Gen. ad litt ». 12, 34), *Thomas*, *Estius*, *Cornely*, *Bachmann*, *Belser*, *Gutjahr*, *Sickenberger*, *Windisch*, al., enfin la grande majorité. Pourquoi, dit *Windisch*, une station préalable avant le Paradis?

Saint Paul garde dans cette communication toute la modestie et la réserve qui sont possibles. *Chrys*. croit, et c'est vraisemblable, qu'il s'était tu sur ce sujet pendant tous les quatorze ans. Il parle à la troisième personne, comme s'il avait peine encore à croire que la chose fût arrivée à lui-même, et, dit *Windisch* avec une fine psychologie, parce qu'elle est si lointaine (formant un tel contraste avec les douloureuses expériences qu'il a connues ensuite, v. *infra*, 7-s.) que « l'homme en question » lui apparaîtrait maintenant comme ayant été un autre que lui. Ce n'est là évidemment, dit le même exégète, qu'une forme de style, et il n'y a pas lieu de spéculer avec *Reitzenstein*, d'après la prière de la « Liturgie de Mithra » (HM[3], pp. 369 et 415-s.) sur un « double Moi », le naturel et le pneumatique, dont le second lui paraîtrait presque un étranger.

C'était bien lui, totalement lui, sans aucun dédoublement d'identité (cfr *H. D. Wendland*), puisqu'il ignore même si son corps n'a pas été ravi dans un autre lieu avec son âme. L'expression de ce doute nous apprend que ce transport lui arriva dans la solitude, en l'absence de tout témoin (Id. *Plummer*), et qu'il a donc bien pu le garder longtemps secret; et encore ceci, que l'âme, pour lui comme pour la philosophie courante du spiritualisme grec, est une essence qui peut se séparer de son corps et de tout corps sans perdre pour cela son existence, son identité et sa faculté de connaître (cfr *supra*, le comm. du chap. v). Il se sentit donc « ravi »

καὶ ἤκουσεν *ἄρρητα ῥήματα, ἃ οὐκ *ἐξὸν ἀνθρώπῳ λαλῆσαι. 5. *Ὑπὲρ τοῦ τοιούτου καυχήσομαι, ὑπὲρ δὲ ἐμαυτοῦ οὐ καυχήσομαι εἰ μὴ ἐν ταῖς ἀσθενείαις μου. 6. Ἐὰν γὰρ θελήσω καυχήσασθαι, οὐκ ἔσομαι ἄφρων, ἀλήθειαν γὰρ ἐρῶ· *φείδομαι δέ, μή

c'est-à-dire qu'il était complètement passif, sous l'impression d'être emporté par une force étrangère dans l'ascension d'un mystérieux voyage, vers le « troisième ciel » ou le « Paradis » (1). Ce qui lui fut là montré et révélé (probablement sans intermédiaire de ses sens corporels, puisqu'il ignore si son corps avait part au rapt), Paul n'en donne pas le détail. C'étaient des paroles (ou des choses, si ῥῆμα peut ici équivaloir à דָּבָר hébreu) absolument ineffables, ἄρρητα, dit-il avec un frémissement d'enthousiasme, empruntant pour une fois un terme de la langue des « Mystères » (cfr *Hermas*, Vis. I, 3, 3). Il veut dire non point qu'il lui est défendu, comme aux adeptes des initiations païennes, de parler de cela avec des hommes non τέλειοι, non-initiés, comme les Corinthiens (contre *Reitzenstein*, H. M³, p. 369-s., qui joint faussement ἀνθρ. à λαλῆσαι, v. *supra*), mais qu'il y a impossibilité pour une langue terrestre ou des concepts terrestres (*Belser*, al.) d'exprimer de pareils mystères, que cela ne lui est pas « permis » par les conditions de l'intelligence et du langage dans la vie présente. Comme le « troisième ciel » ou le « Paradis », expressions tirées des représentations contemporaines des cieux, qui conditionnaient peut-être le cadre extérieur de sa vision (*Windisch*; voir la *note*), désignent certainement le ciel où réside Dieu, — soit le ciel *par excellence*, ce qu'exprime le nombre 3, d'après *Calvin*, *Plummer*, al.; soit le « Saint des Saints » du Temple

(1) Au sens de l'Apôtre, « troisième ciel » et « paradis » étaient donc deux expressions équivalentes, et signifiant le ciel le plus haut, au voisinage immédiat de Dieu. Sur la cosmographie céleste des Juifs, voir *Strack-Billerbeck*, ad loc. De la notion de « deux cieux » seulement (le ciel et le ciel des cieux, I *Reg.* VIII, 27), on avait passé chez les rabbins, à partir du milieu du IIe s. après Jésus-Christ, à celle de « sept cieux » (planétaires) qui devint courante, mais qui semble n'avoir rien à faire avec le décor de la vision de saint Paul. On la trouve dans quelques apocryphes, comme le *Testament de Lévi*, l'*Apoc. de Moïse*, les *Secrets d'Hénoch*, et le « Troisième Ciel » prenait alors un caractère modeste, presque terrestre; c'est là pourtant que les *Sec. d'Hénoch* placent le séjour des Justes, c'est-à-dire d'Élie et d'Hénoch; par contre le *Test de Lévi* met l'enfer dans le 3e ciel, et l'habitation des Justes au 4e. On trouve aussi des mentions de « cinq cieux » (*Baruch grec*), de « dix cieux » (encore *Sec. d'Hénoch*). Mais la tradition de « trois cieux » seulement paraît la plus antique. — Quant au « Paradis », גַּן עֵדֶן, le « jardin d'Eden », il pouvait prendre un des trois sens de *paradis de la Genèse*, caché après la chute, ou de *paradis céleste*, où vont les âmes entre la mort et la résurrection, ou de *paradis eschatologique*, qui paraîtra comme séjour des justes sur la terre, soit aux « Jours du Messie », soit au début du « monde futur »; les rabbins ont identifié ce troisième avec le premier (*Strack-Bill.*). C'est là qu'on plaçait habituellement Elie et Hénoch, et il a été souvent confondu avec le « Troisième Ciel », où, selon une tradition assez fortement représentée, Adam aurait habité avant sa désobéissance.

On trouve sur cette cosmographie une documentation très riche et bien ordonnée dans l'ouvrage du P. *Ildefonse de Vuippens*, O. M. Cap., « Le Paradis terrestre au troisième ciel », 1925, qui montre comment ces croyances des Juifs, mêlées à celles des Gentils, se son perpétuées très longtemps sous diverses formes dans le monde chrétien et la littérature ecclésiastique.

Ces spéculations, intéressantes en soi, ne sauraient influer sur l'exégèse du texte de saint Paul, qui parle évidemment, sous une double expression, du voisinage de Dieu, mais d'une manière qui fait supposer que la théorie des « trois cieux » (le troisième étant l'empyrée) était la mieux comprise à Corinthe. On ne saurait prouver que ce fût sous une influence iranienne.

dont il n'est pas permis à l'homme de parler. 5. Pour l'homme en question je serai fier, mais pour ce qui est de moi-même je ne me glorifierai pas, si ce n'est dans mes faiblesses. 6. Car, supposé que je veuille me glorifier, je ne serai pas déraisonnable, car c'est la vérité que je dirai; mais je

céleste, plus sacré que le parvis et le Saint, d'après *Belser;* soit, pour *Gutjahr* et d'autres, l'« Empyrée » au-dessus du ciel aérien et du ciel des étoiles, — Paul fut élevé sur les hauts sommets de la contemplation divine; il dut entendre les chants indicibles des bienheureux autour du trône de Dieu (*Bachmann;* voir l'*Apoc.*); *s. Augustin* et *s. Thomas* expriment l'opinion (non admise par *Estius, Giustiniani, Corn. a Lapide*), que l'Apôtre, dans ce ravissement, aurait joui d'une manière transitoire de la lumière de gloire et de la vision béatifique; le « troisième ciel », pour s. Thomas, représente « la plus haute clarté de la connaissance »; et le « Paradis », « la suavité de la douceur divine ».

Nous sommes assurément sur le terrain de la plus haute expérience possible à la théologie mystique, et *Windisch* même constate combien la brève notice de Paul s'oppose par sa sobriété à tous les récits de voyages célestes qu'il y compare chez les mystiques païens, les Juifs ou Mahomet (W., pp. 374-376); ce n'est là, à vrai dire, qu'un objet de curiosité qui fait ressortir la transcendance de l'inspiration apostolique, et que nous n'avons pas le temps ni la place de traiter ici.

Il existe un problème d'une bien autre portée, sur lequel nous reviendrons dans un Excursus. C'est celui de la *date* assignée par Paul à cette vision. Si la Seconde aux Corinthiens a été écrite en l'an 56-57, nous sommes reportés, en faisant une soustraction de *quatorze ans,* ou à tout le moins de douze ans pleins et de deux fractions d'années, au temps écoulé entre les années 42 et 45. Le Nouveau Testament nous fait-il connaître à cette époque-là des visions dont Paul aurait été favorisé? Ce ne peut être, car elle est beaucoup plus tardive, celle qui le décida à monter au « concile de Jérusalem » vers 49 (*Gal.* II, 1), « révélation, ἀποκάλυψις » que *V. Weber* ou *Belser* identifient à tort, (à cause de leur théorie sur la composition de l'Épître aux Galates antérieurement à cette réunion des Apôtres), à une vision céleste qu'aurait eue Paul avant d'être envoyé avec Barnabé porter les secours de l'église d'Antioche à la communauté hiérosolymitaine, vers le temps de la mort d'Hérode Agrippa Ier, en 43-44 (*Act.* XI, 29-30, XII, 25). L'identification proposée par *Sales,* avec la vision que Paul eut à Jérusalem, à son retour de Damas (*Act.* XXII, 17-21) ne paraît pas non plus satisfaisante, car elle doit remonter aux ans 38-40, donc à plus de quatorze ans. En somme, la seule mention que nous possédions de ce rapt au troisième ciel est celle de notre épître; ce n'est pas étonnant, si Paul l'avait jusque-là tenu secret. Mais l'événement eut certainement lieu vers le commencement des grands « voyages missionnaires », et sans doute avant, lorsque Barnabé eut amené Saul de Tarse à Antioche (*Act.* XI, 25). Ainsi *Zahn, Toussaint, Plummer* (comme conjecture plausible), *Bachmann, Menzies, Windisch, Sickenberger,* al. Il y prend la signification la plus haute, et une importance décisive pour l'histoire de Paul : le Seigneur, avant de l'envoyer aux « nations » et d'exiger de lui tant de travaux héroïques, l'avait rempli de lumières et de forces exceptionnelles en lui faisant connaître la plus haute science mystique, et lui dévoilant les secrets du ciel. Mais il fallait aussi que l'Apôtre payât, en quelque sorte, une si sublime faveur; les versets 7-suiv. nous diront de quelle manière (voir Exc. XVI).

——— **A. 5.** Sur le sens probable de ὑπέρ[1], v. *infra,* **B.** — μου, omis B, D*, 17, al., est conservé par *Tischendorf, Vogels* et *Merk.*

A. 6. [7] θελήσω est sans doute régulièrement l'aoriste subjonctif; mais il pourrait

τις εἰς ἐμὲ *λογίσηται ὑπὲρ ὃ βλέπει με ἢ ἀκούει ἐξ ἐμοῦ, 7. *καὶ τῇ ὑπερβολῇ τῶν ἀποκαλύψεων.

*Διὸ ἵνα μὴ ὑπεραίρωμαι ἐδόθη μοι *σκόλοψ τῇ σαρκί, ἄγγελος Σατᾶν, ἵνα με

aussi être l'ind. futur, comme *Act.* VIII, 31 : ἐὰν μή τις ὁδηγήσει με, et tel papyrus. — P[46] lit εαν γαρ θελω καυχησομαι. — φείδομαι absolu, sans régime, comme XIII, 2 *infra*, signifie ici non pas « je [vous] épargne » (cfr *Heinrici*), mais « je [m'en] dispense ». — εἰς ἐμὲ λογίσηται, terme commercial technique, dans les papyrus et les inscriptions. — τι ajouté à ἀκούει dans D*, E*, al.

Il est très difficile de s'entendre sur la fin de ce verset et le commencement du v. 7. Les mots scabreux sont 6... καὶ τῇ ὑπερβολῇ τῶν ἀποκαλύψεων 7. διό.

Ce dernier mot manque dans P[46], D, E, K, L, P, *vulg.*, *peš.*, *got.*, *Irénée*, V, 3, 1, *Chrys.*, *Aug.* al., la plupart des témoins, en sorte que les mots καὶ τῇ ὑπ. κτλ. sont rattachés à ἵνα μή de 7, avec une inversion : *Vulg*, « Et ne magnitudo revelationum extollat me », (en prenant une tournure active au lieu du moyen ὑπεραίρωμαι). Ainsi toute difficulté est supprimée, mais l'arrangement est peut-être trop facile.

Westcott-Hort et *Windisch* supposent le texte corrompu. Les premiers proposent d'ailleurs encore de prendre les mots καὶ τῇ ὑπ. comme fin du verset 6; *Soden, Nestle* et *Vogels* prennent cette construction, ainsi que d'autres. Elle peut donner un sens très satisfaisant, comme nous allons voir, et c'est entre elle et la précédente que nous aurons à choisir.

Mais ce ne sont pas les seules constructions proposées. *Baljon* voudrait omettre καὶ τῇ ὑπ τῶν ἀποκ. comme glose, quoique ces mots soient partout. *Lachmann* proposait de joindre ces mots au v. 5 : οὐ καυχήσομαι εἰ μὴ ἐν ταῖς ἀσθενείαις μου [6...] καὶ τῇ; ὑπερβολῇ τῶν ἀποκαλύψεων, en faisant de ἐὰν γὰρ... ἀκούει ἐξ ἐμοῦ une longue parenthèse ce qui non seulement serait très dur, mais donnerait une idée très opposée au contexte, où Paul déclare ne pas vouloir se glorifier de ses révélations. *Plummer*, qui conserve διό, croit à une incohérence de dictée, et à une anacoluthe, un vrai changement d'intention avec διό, ce qui nous paraît très peu vraisemblable. *Heinrici* fait καὶ τῇ ὑπερβ. se rapporter à φείδομαι, comme si Paul voulait dire : « Je me retiens... même sous le rapport de la grandeur de mes révélations », ce que nous aurions peine à admettre, car la construction serait dure, et du reste Paul a dit de ces révélations-là le plus qu'il pouvait dire. *Lietzmann* (qui finalement traduit d'ailleurs à peu près comme nous) trouve tous les essais de construction non convaincants, et doute de la bonne conservation du texte.

Menzies supprime διό, et fait une parenthèse des versets 5 et 6 en entier, le v. 7 se rattachant directement pour la suite du sens au v. 4. *Bachmann*, *Belser, Gutjahr*, al., suppriment aussi διό, et admettent l'inversion de καὶ τῇ ὑπ. et ἵνα μή, ce qui donne un sens pareil à celui de la Vulgate.

Nous croyons préférable de conserver διό, comme tête d'une nouvelle phrase, d'après la lecture de ℵ, A, B, *boh.*, al., comme *Nestle, Vogels, Merk, Lemonnyer*, 1905, *Sickenberger* et bien d'autres. Mais nous trouvons que le plus naturel, et le mieux adapté de beaucoup au sens général, est de rattacher καὶ τῇ υπ. τ. ἀπ. au verbe λογίσηται : « pour qu'on ne m'estime pas au-dessus de... etc., ni *sur* l'éminence de mes révélations ». Λογίζεσθαι peut très bien avoir le datif comme complément désignant les objets dont on se sert pour calculer (λογιζ. ψήφοισι, « compter avec des cailloux », *Hérodote*). L'objection de *Bachmann*, qu'il faudrait alors μηδέ (« ni ») au lieu de καί, n'a guère de portée, croyons-nous, dans le style rapide de Paul, où il pourrait d'ailleurs signifier « etiam » («... qu'on m'estime au-dessus... *même* d'après la hauteur des révélations »); cfr *Heinrici, Sickenberger*, qui traduisent par « auch ».

m'[en] dispense, pour que l'on ne m'évalue pas au-dessus de ce qu'on me voit [être], ou de ce que l'on entend de moi, 7. ni sur l'éminence des révélations.

C'est pour cela, pour que je ne m'exalte point, qu'il me fut donné un bois pointu dans la chair, un ange de Satan pour me frapper la tête, pour

Mais il est plus simple de supposer que ὑπὲρ ὃ κτλ. et τῇ ὑπερβ. ont été pris comme ne faisant qu'un complément, la seconde partie expliquant l'autre.

B. 5-6. Paul se refuse à dire une seule fois, en termes nets : « C'est moi cet homme ». Par une singulière combinaison d'aveu réel et de réticence dans la forme, il dit seulement : « Pour cet homme-là, je me glorifierai », ou « je me glorifierais », ce qui doit signifier « A la place de cet homme-là », ou « si j'étais cet homme-là — j'aurais de la gloire », à peu près comme on dit d'une autre personne « J'en suis heureux pour lui », ou « Je serais fier d'être lui ». Ce n'est guère traduisible; pour être clair, nous avons traduit καυχ. par « être fier ».

Il ne laisse pas le moindre doute, cependant, sur l'identité de celui dont il parle. Mais il entend s'épargner la tâche, ingrate à son jugement, de tirer de là tous les arguments qu'il pourrait pour affirmer son autorité éminente. Il ne ferait rien d'outrecuidant s'il en tirait gloire, voilà ce qu'il doit bien se concéder à lui-même; mais il tient, — parlant toujours avec un peu d'ironie — à ne se glorifier que de ses « faiblesses », qui lui suffiront bien à dominer de haut les « gloires » de ses adversaires; nous allons voir comme il y redescend... Surtout il ne veut pas qu'on le juge sur d'extraordinaires faveurs divines (τῇ ὑπερβ. τῶν ἀποκ.) qui sont pour autrui chose incontrôlable (*Lietzmann, Bachmann, Belser,* al.) et pour lesquelles il ne s'attribue du reste, ayant été passif, aucun mérite personnel (*Plummer, Sickenberger,* al.); il lui suffit de ce ministère apostolique dont le caractère est visible à tous les yeux non prévenus ni aveuglés (IV, 3-5; V, 11), et de se reposer sur son action publique et ses lettres (*Menzies*); car ses transports sont pour Dieu, et c'est son activité de mode humain qui est pour les hommes (V, 13), et qu'il soumet au besoin à leur jugement, pour les convaincre.

La figure de Paul qui transparaît en ces lignes est donc bien éloignée de cette image de « pneumatique » en laquelle des modernes ont cherché à la travestir. Nous retrouvons, au contraire, le directeur inspiré qui soumettait les charismes à un si rigoureux contrôle (I *Cor.* XIV). Et sa réserve à l'égard des phénomènes surnaturels les plus hauts, son refus d'en user comme moyens de conviction, c'est l'esprit qui inspirera les grands docteurs mystiques les plus autorisés dans l'Église, comme saint Jean de la Croix.

Alors pourquoi a-t-il parlé de son rapt au Troisième Ciel?

—— **A. 7.** Sur la jonction de ce verset avec le précédent, et sur l'authenticité de διό, voir supra, **A. 6.**

σκόλοψ τῇ σαρκί = σκ. « pour la chair », « dans la chair », et non « stimulus carnis » de la *vulg.*, (1) v. *infra* à **B.** Le mot σκόλοψ signifie un morceau de bois pointu, mais ce peut être un pieu enfoncé, un *pal,* instrument de supplice cruel (*Luther, Lightfoot, Stanley, Klöpper, A. T. Robertson, Ramsay,* beaucoup d'autres) ou simplement une *épine,* une *écharde,* ce qui est le sens le plus généralement adopté (*Alford, Cornely, Krenkel, Heinrici, Lietzmann, Bousset, Bachmann, Findlay, Mayer, Schmiedel, Menzies, Conybeare, Mac Fadyen, F. W. Robertson, Gutjahr,*

(1) Dérivé de *s. Cyprien* (« Test. » III, 6 et « De Mortalitate » 13), et trouvé aussi dans la traduction latine de *s. Irénée,* V, III, 1.

κολαφίζῃ, ἵνα μὴ ὑπεραίρωμαι. **8.** Ὑπὲρ τούτου τρὶς τὸν κύριον παρεκάλεσα, ἵνα ἀποστῇ ἀπ' ἐμοῦ· **9.** καὶ εἴρηκέν μοι· Ἀρκεῖ σοι ἡ χαρίς μου· ἡ γὰρ δύναμις ἐν ἀσθενείᾳ τελεῖται.

Windisch. H. D. Wendland, etc.; cfr *Num.* XXXIII, 55 : σκόλοπες ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς); en tout cas, c'est l'image d'un objet planté du dehors, qui cause de la douleur; voir les images bibliques et rabbiniques correspondantes dans *Strack-Bill.*, p. 534. — μοι et τῇ σαρκί sont deux compléments de ἐδόθη, le second expliquant le premier; ἐδόθη, il a été « donné » par Dieu; cfr s. *Grégoire de Nazianze* (« Or. XLIII », 82), cité par *Plummer*, disant d'une *maladie* (d'après s. Paul) τὸν δεδομένον ἡμῖν παρὰ Θεοῦ σκόλοπα. — Les deux ἵνα² et ἵνα³ peuvent être coordonnés, ou le second subordonné à κολαφίζῃ. — Le verbe κολαφίζειν (ici et 1 fois respectivement *Mat., Marc, I Cor., I Pet.*) signifie « frapper la tête ». — le deuxième ἵνα μὴ ὑπεραιρ. est omis, par simplification, dans ℵ*, A, D, E, F, G, 17, *vulg.*

B. 7. Le rapt au Troisième Ciel a bien eu pourtant des conséquences visibles — trop visibles — aux yeux des Corinthiens, et de celles-là Paul juge qu'il peut encore se « glorifier », — à sa manière.

Il avoue, dans son humilité, que pareil privilège pouvait inspirer à sa nature d'homme des tentations d'orgueil; et de fait il en a éprouvé, il en éprouve même peut-être encore; deux fois il répète, au présent : « afin que je ne m'exalte point », comme premiers et derniers mots de la phrase. Mais Dieu y a pourvu. C'est pour cela, oui, pour cela même (διό) que Dieu lui a imposé la compagnie d'un persécuteur, dont les coups et les humiliations, multipliées jusqu'au temps où il parle (encore κολαφίζῃ présent, *Plummer*), le rappellent sans cesse, bon gré mal gré, au sentiment de sa faiblesse. Il personnifie cette cause de douleurs comme un « ange » ou un « messager » du grand adversaire de l'apostolat, Satan, soit qu'il se sache vraiment tourmenté par des attaques diaboliques, soit qu'il prenne le diable, instigateur de la chute, comme l'auteur général et premier de tous les maux qui font cortège à la mort.

Cet ennemi qui ne le quitte pas lui frappe la tête à coups répétés (κολαφ.), l'étourdissant et l'humiliant, cherchant à lui enlever ses forces de travail, et les paralysant peut-être quelquefois, par la stupeur que causent ses sévices. L'Apôtre ne peut s'en délivrer (v. 8, *infra*). C'est comme un pal ou une épine à arracher de sa chair,

Comment identifier ce mal dont Paul ne parle qu'en des termes imagés et mystérieux, mais qui avaient certainement moins de mystère pour ses correspondants que pour les lecteurs futurs? La mauvaise leçon de la Vulgate, « *stimulus carnis* », « aiguillon de la chair », a fait prendre à beaucoup de Latins, depuis le VIᵉ siècle, et de médiévaux à leur suite, le mot « chair » au sens péjoratif qu'il a souvent d'« instincts charnels » qui aiguillonnent l'être humnin pour le pousser à la volupté. La théorie alors courante était donc que Paul s'avouait tourmenté par de vifs instincts de luxure, rançon de l'élévation où son esprit avait été porté. *Cornelius a Lapide* dit que c'était là « le sentiment commun des fidèles ». On pouvait faire de belles applications morales et spirituelles d'un pareil aveu, pour fortifier les âmes chastes violemment tentées. Mais il faut bien reconnaître que cette confession-là aurait été assez hors de propos dans une ville pleine de tentations et pourrie de plaisirs comme était Corinthe; plus d'un aurait pu se dire, en entendant pareille révélation : « Si notre Apôtre lui-même a tant de mal à résister, comment nous, pauvres hommes, pourrions-nous le faire? » Il n'apparaît d'ailleurs pas que le tempérament de Paul, fût-ce avant sa conversion, l'ait spécialement porté aux fautes charnelles, puisqu'il était dès lors « irréprochable selon la Loi » (*Phil.* III, 6).

que je ne m'exalte point. 8. A son sujet, trois fois, j'ai imploré le Seigneur, afin qu'il s'écarte de moi; 9. et Il m'a dit : « Il te suffit de ma grâce; car la puissance se parfait dans la faiblesse ».

Et il ne pouvait y avoir aucun motif de faire pareilles allusions pour expliquer ou excuser des tentations de cette espèce, car un homme tel que Paul, le chaste Paul, n'en aurait certainement laissé percer au dehors aucun signe. Cette interprétation célèbre, mais déjà douteuse au Moyen Age aux yeux de commentateurs comme s. *Thomas* (v. *infra,* Exc. XVI), paraît donc aujourd'hui absolument controuvée, et ne reposant que sur une faute de traduction : l'aiguillon (s'il fallait traduire σκόλοψ par « *stimulus* ») est planté *dans la chair,* pour faire souffrir la nature corporelle, et ce n'est pas la chair qui le brandit contre l'esprit. Aussi aucun des Pères grecs, ni des premiers Latins, n'a-t-il vu là ce sens psychologique et moral. Les uns l'entendaient de persécutions extérieures et d'ennemis personnels, mais quelques-uns aussi déjà d'une maladie, et c'est même la plus ancienne opinion attestée, comme nous le verrons.

Aujourd'hui tout le monde s'est mis d'accord pour comprendre qu'il s'agit d'une *maladie;* les avis divergent seulement beaucoup lorsqu'on veut arriver à en fixer l'espèce (v. Exc. XVI). Pour nous, il nous semble pouvoir tirer plusieurs indications du texte même de ce passage, et du contexte de toute l'Epître, avec un certain éclairage latéral fourni par d'autres livres du N. T. C'était une maladie chronique, à peu près continue en ses manifestations; elle humiliait Paul à ses propres yeux, et à ceux d'autrui souvent, par l'état de dépression et d'impuissance relative où elle le réduisait; elle pouvait entraîner des accès mortels, et c'est d'une telle menace que Paul parle au commencement de son épître, et dont le souvenir colore encore les chapitres IV et V (v. *ad loc.).* Ces caractères excluent des affections purement locales, comme « ophtalmie » et le reste, qui ne vont pas à la mort; et toute l'histoire de l'Apôtre exclut aussi celles du genre « épilepsie » ou « hystérie », qui auraient à peu près sûrement altéré ses facultés intellectuelles et morales. Nous examinerons dans l'Excursus toutes les hypothèses, souvent bizarres, qui ont été produites à ce sujet, et nous conclurons, comme le plus probable, qu'il s'agit de *fièvres paludéennes,* à « accès pernicieux », contractées dans les voyages d'Asie.

Mais voici déjà le point très important à relever. Le début de cette maladie est mis expressément, par notre texte, en relation avec le rapt. Ce n'est pas qu'il en fût ni la cause ni l'effet; mais Dieu a laissé approcher « l'ange de Satan », à ce que Paul nous apprend d'une façon indubitable (ἐδόθη, aoriste, marquant un événement et une circonstance déterminés), à l'occasion de cette révélation accordée il y a quatorze ans. Le premier accès, survenant d'une manière aiguë, a donc dû suivre le rapt à peu de distance, de telle sorte que Paul pût saisir le lien des deux événements dans les vues providentielles, et comprendre que l'épreuve lui était infligée en contrepoids de faveurs récentes qui auraient pu l'enorgueillir. Nous pensons que ce fut au cours du « Premier voyage missionnaire » (voir l'EXCURSUS).

De toute manière, Paul gagnait là un nouveau motif de se « glorifier » selon la méthode paradoxale qu'il a adoptée en son « apologie », et ce devait être le plus grave de tous, comme étant le plus capable de le déprécier aux yeux du monde, puisque c'est sur lui qu'il termine, et qu'il a dû vaincre, afin d'en parler, la répugnance qu'il avait à entretenir les Corinthiens de sa grande vision céleste.

—— **A. 8.** ὑπέρ = περί; le pronom τούτου est masculin, « l'ange de Satan »; le verbe ἀφίστημι (ἀποστῇ) se réfère toujours à des personnes dans le N. T. (*Plummer*), cfr *Luc,* IV, 13, dit aussi de l'esprit mauvais.

Ἥδιστα οὖν μᾶλλον καυχήσομαι ἐν ταῖς ἀσθενείαις μου, ἵνα ἐπισκηνώσῃ ἐπ' ἐμὲ ἡ δύναμις τοῦ Χριστοῦ. 10. Διὸ εὐδοκῶ ἐν ἀσθενείαις, ἐν ὕβρεσιν, ἐν ἀνάγκαις, ἐν διωγμοῖς, ἐν στενοχωρίαις, ὑπὲρ Χριστοῦ.

Ὅταν γὰρ ἀσθενῶ, τότε δυνατός εἰμι.

A. 9ᵃ. Ce verset 9 est formé de deux phrases indépendantes, dont la seconde (ἥδιστα κτλ.) se rattache plus étroitement au v. 10. — μου après δύναμις est douteux, il ne se trouve que E, K, L, P, a, *vulg.*, et les critiques en général le suppriment ou le mettent entre guillemets.

Le parfait εἴρηκεν s'explique, parce que l'effet de cette réponse subsiste toujours (*Plummer*); par contre, l'aoriste παρεκάλεσα suggère que le fait est passé, que Paul ne prie plus pour cet objet (v. *infra,* **B.**). — παρακαλεῖν s'emploie rarement au sens de « prier [Dieu] » ou un dieu; cependant *Deissmann* l'a relevé en des prières à Asklepios et à Sarapis (εμου δε παρακαλεσαντος τον θεον Σεραπιν, LO[4], p. 121), et il est ici certain (*Windisch*), que c'est une vraie *prière* adressée au Seigneur, à Jésus (cfr I *Cor.* I, 2, v, comm. *ad loc.*), contre *Bousset* (« Kyrios Christos[2] », p. 86), qui ne voudrait voir là que le sens d'une exhortation à intervenir, comme on en adresse aux hommes. Si de telles prières sont rares dans le N. T., c'est que les formules étaient encore pour la plupart celles de la synagogue, et que l'on priait surtout le Père *par Jésus.* — On trouve en quelques manuscrits τιλειοῦται pour τελεῖται.

B. 8-9ᵃ. Paul souffrait tellement de cette persécution de l'« ange de Satan », il y voyait un tel obstacle à son ministère, qu'il a instamment prié *trois fois* le Seigneur, c'est-à-dire Jésus qu'il sait être le Dieu tout-puissant, et qui commande à tous les détails de sa vie, d'éloigner son persécuteur. « Trois fois » peut signifier « souvent », mais aussi être pris à la lettre (*Plummer, Windisch,* al.) suivant un usage des Juifs et des Grecs pour insister sur leur désir (v. *G. Kittel,* dans « Rabbinica »); seulement W. a tort de croire que l'efficacité de la prière devait paraître ainsi magiquement garantie. On pense aux trois prières de Jésus à Gethsémani; Paul était aussi, après quelques violents accès de cette maladie, dans une véritable agonie morale (voir peut-être *Gal.* IV, 13-ss.). Maintenant, résigné et instruit par l'expérience, il semble qu'il ne prie plus pour sa guérison, mais seulement afin que Dieu écarte de lui la crise mortelle, pour un certain temps encore (voir comm. de I, 10-11, *supra*). Car le Seigneur lui a répondu que sa *grâce,* c'est-à-dire l'union divine, avec tous les secours surnaturels qu'il lui accorderait en toute occurrence, suffirait à garantir son autorité et son succès apostolique; car, dans les entreprises de Dieu, « la force se perfectionne », et dit son dernier mot, « dans la faiblesse ». N'est-ce pas « le faible de Dieu » (I *Cor.* I, 25) qui a sauvé le monde? Comparer aussi les descriptions de la vie apostolique au ch. IV; la « mort » travaille l'Apôtre pour que la vie s'épanouisse en ses fidèles (IV, 12), et c'est en souffrant qu'il apprend à les soutenir et à les consoler (*supra,* ch. I).

——— **A. 9ᵇ-10.** μου manque après ἀσθεν. dans les manuscrits B, 67, la *syr*ʰ., al.; *Weymouth, Tischendorf, Vogels* et *Merk* l'acceptent; d'autres, comme *Nestle,* le suppriment. — ἐπισκηνώσῃ, hap. leg. dans le N. T., cfr. ἐσκήνωσεν de *Jean* I, 14, σκηνώσει d'*Apoc.* XXI, 3 : habitation temporaire (pour tout le cours de cette vie, cependant, en notre passage), ou image d'une tente déployée pour garantir celui qui l'habite de toutes les intempéries. — P[46] a και pour ἐν devant αναγκαις et στενοχ. Çà et là encore και (sans ἐν) στενοχ. — ὑπὲρ Χριστοῦ = « pour [la cause *ou* l'œuvre du] Christ ».

B. 9ᵇ-10. Voici la conclusion de l'« apologie ». Elle ne vise pas seulement la dernière épreuve, la maladie, mais cette mention d'« outrages », de « persécutions », etc. nous reporte évidemment aux versets 23 et suivants; c'est la preuve

Très volontiers donc je chercherai gloire plutôt dans mes infirmités, afin que sur moi se déploie la puissance du Christ. 10. C'est pourquoi je me complais dans les infirmités, dans les outrages, dans les persécutions, dans les détresses, pour le Christ.
Car, dès que je suis dans l'infirmité, alors j'ai de la puissance.

que Paul considérait ses héroïques travaux du point de vue de la passibilité humaine qui en formait comme le fond de tableau, et non pas de celui de sa vertu et de sa constance, Quant à la révélation transcendante, on dirait qu'elle est sortie de sa perspective, et n'a servi qu'à introduire la mention de la maladie.

Mais c'est sur ces faiblesses qu'il lui plaît d'attarder son souvenir, qu'il trouve sa vraie, son indiscutable gloire, d'être l'authentique ministre du Christ, gagnant les âmes au Sauveur malgré l'effort acharné du monde et de l'enfer. Il donne le résumé le plus clair de son expérience, quand il affirme qu'il ne s'est jamais senti exercer autant de puissance, — les résultats le prouvaient, ainsi la fondation des églises de Galatie, *Gal.* IV, 13-suiv., — que lorsqu'il semblait paralysé par la maladie, ou submergé dans les afflictions physiques et morales.

C'est un terrain d'émulation sur lequel ses « concurrents » n'essaieront pas de le suivre.

EXCURSUS XVI. — LA MALADIE DE SAINT PAUL.

Le mystérieux σκόλοψ ἐν σαρκί ne peut être, comme nous l'avons vu, une métaphore convenant à des tentations impures (cfr *s. Grégoire le Grand,* « Moralia », VIII, 29-s. (1), puis surtout des médiévaux et quelques modernes, *Hugues de s. Cher, Estius, Corn. a Lap., Tirin, Noël Alexandre, Picon., Bisping,* al.). — La théorie des fatigues et des persécutions extérieures n'est pas satisfaisante, du seul fait que s. Paul parle d'une épreuve qui lui est personnelle et intime (cfr *Chrys., Ambr*[r]., *Pélage, Ephrem, Théodoret, Théophylacte,* al., *Salmeron, Giustiniani,* al.) (2). Une interprétation par les peines de conscience qu'aurait causées à Paul le souvenir de sa jeunesse persécutrice est encore moins admissible. L'explication de l'« épine » (ou du « pal ») et des coups de l'« ange de Satan » par une *maladie* est aujourd'hui à peu près universelle; on n'en voit pas d'autre plausible (3).

(1) On ne peut alléguer comme soutenant cette opinion, ni la traduction latine *d'Irénée,* « Adv. Haer. », V, 3, 1; ni, rien que très douteusement, *s. Jérôme,* « Ep. XXII, 5 » et *s. Augustin* « In Ps. 58 sermo II, 5 »; ce dernier (« In Ps. 130 », 7) parle même expressément de douleurs corporelles. — Le *Ps.-Primasius* est le premier en date qui la mentionne, mais pour la rejeter; *Hervé, P. Lombard,* ne la donnent que comme une opinion parmi d'autres, et *Thomas*², *Lyr., Dion.* ne la citent qu'en seconde ligne, préférant la maladie. *Giustiniani* la juge très sévèrement. — Voir *Cornely,* ad loc. — Cette idée de tentation charnelle aurait été introduite par *Cassien.*

(2) Il s'agirait, pour *s. Chrys.* et *s. Ephrem,* d'un ennemi acharné que le Père syrien désigne même comme l'Alexandre de II *Tim.* — *P. L T. Koch,* « Paulus sam Karakter », Odensee, 1912, interprète encore de cette façon, ce qui est devenu très rare.

(3) *S. Chrysostome,* qui la connaissait, refuse de l'admettre parce qu'il lui répugne de penser qu'un « ange de Satan », un diable, ait pu affliger de la sorte un apôtre aussi puissant sur les démons (In II *Cor.* hom. 26).

***

Quand il s'agit de préciser la nature de cette maladie, les avis s'en vont dans tous les sens. On en saisit bien les traits généraux : elle devait être très douloureuse (σκόλοψ), se manifester surtout par des accès violents (κολαφίζειν, = « assaillir à coups de poing », différent de ῥαπίζειν = « souffleter », *Mat.* v, 39, xxvi, 67, cfr ῥάπισμα *Marc,* xiv, 65, *Jean* xviii, 22, xix, 3), et humilier profondément Paul devant ceux qui en étaient témoins (v. *infra*). Elle n'était point passagère, mais *chronique,* puisque les temps au présent qui entourent ἐδόθη au v. 7, et la teneur du v. 8, en marquent la continuité. C'est donc d'elle, il y a tout lieu de le penser, qu'il s'agit encore *Gal.* iv, 14, et vraisemblablement, selon beaucoup d'auteurs dont nous partageons l'avis, I *Thess.* ii, 18 (Paul empêché à deux reprises par Satan de se rendre de Grèce à Thessalonique). Qui sait même si les obstacles opposés à la marche de l'Apôtre à travers l'Anatolie par la volonté souveraine (ou la permission) du Saint-Esprit (*Act.* xvi, 6-7) qui voulait lui faire évangéliser l'Europe, obstacles qui l'obligèrent pour un temps à séjourner dans la Galatie du Nord, ne sont pas attribuables à la même cause directe, que Luc aura voulu voiler, comme d'autres traits d'humaine misère dans la vie de son héros? Le mal, quand il était au paroxysme, devait inspirer aux gens de l'époque quelque effroi et quelque répulsion, à en juger par *Gal.* iv, 15 (v. *infra*).

Beaucoup d'exégètes ne croient pas qu'on soit en mesure de poser un diagnostic plus précis, et la maladie de saint Paul reste indéterminée, ou objet de suppositions très hésitantes, chez *Maier, Cornely, B. Weiss, Lietzmann, Meyer-Heinrici, Plummer, Menzies, Belser, Gutjahr, Lemonnyer, Prat, Callan, Loisy, H. D. Wendland,* et d'autres. Lemonnyer dit même que tout essai de précision est chimérique.

Les hypothèses n'ont cependant pas manqué, et elles ne sont pas toutes de valeur égale. Nous allons donc examiner les principales.

***

Dans l'antiquité, le premier témoignage nous est fourni par *Tertullien,* « De Pudicitiâ », xiii, 16 : « *anima..... quae in apostolo* colaphis, *si forte, cohibebatur* per dolorem, *ut aiunt,* auriculae vel capitis » (« *une âme qui, chez l'Apôtre était réprimée par des* « soufflets », *c'est-à-dire, à ce que l'on affirme,* par une douleur d'oreille ou de tête », *Labriolle*). La même opinion, ou tradition, de maux de tête infligés par Satan est mentionnée (sans faveur) par *Chrysostome* (v. *supra*). Plusieurs Pères, *s. Basile* (« Reg. fusius tract. » 55, 4), *s. Grégoire de Nazianze* (« Or. » 43, 52), *s. Jérôme* (« In Gal. », 4, 14), *s. Augustin* (« In Ps. 98 », n. 3 et surtout « In Ps. 130 », n. 7), plus tard *Cajetan* (très décidé) favorisent cette tradition d'une maladie, quelle qu'elle soit, et les anciens Grecs, Latins et médiévaux qui ne l'admettent point, *Œcumenius, Théophylacte, Pélage, Hervé,* etc., montrent au moins qu'elle leur était connue, ou la proposent même en seconde ligne de probabilité. *Nicétas* (chez Grég. le Grand) nomme la *goutte, saint Thomas* une *maladie d'entrailles* (« morbus iliacus »). D'autres

opinions isolées se sont multipliées chez les modernes. *Renan* a pensé à des *rhumatismes; Dächsel* à une *sciatique*. On a parlé aussi de *surdité*, de violents *maux de dents*, des *douleurs de la pierre*. L'« épine dans la chair », singulièrement interprétée d'abcès perçant à la tête, a fourni à *Preuschen* (*ZNTW*, 1901, pp. 169-ss.) l'horrible supposition de la *lèpre*, tandis que d'autres auteurs, à l'imagination moins tragique, ont trouvé dans le « pal » une allusion à certaines incommodités, parfois très irritantes, qui tracassent plutôt cependant les ronds-de-cuir que les hommes d'action et de mouvement tels qu'était Paul.

Quelques-unes de ces dernières hypothèses se réfutent toutes seules par leur bizarrerie, leur manque total d'appui dans le texte, ou leur insuffisance à rendre compte des métaphores de Paul, dans II *Cor.* et dans *Gal.* Nous n'aurons pas la prétention, vu notre incompétence en médecine, et l'impossibilité où nous sommes de connaître toute la récente littérature médicale, de proposer quelque supposition personnelle concernant l'état de santé d'un homme mort au Ier siècle après Jésus-Christ. Mais il y a des points fixes qui peuvent et doivent servir à orienter notre jugement, à l'empêcher au moins de divaguer. C'est d'abord la connaissance du caractère de Paul, et de ses travaux si prolongés et si héroïquement soutenus; puis le fait que son mal était chronique; enfin (d'après notre interprétation du ch. I, voir Exc. I), qu'il pouvait normalement avoir une issue mortelle. C'est là une base de discussion solide, pour juger la valeur des théories les plus communes, que nous allons maintenant passer en revue. Elles se ramènent à trois genres : *l'ophtalmie* ou des maux d'yeux quelconques; — *l'épilepsie* ou quelque autre maladie nerveuse; — *les fièvres*, spécialement les fièvres paludéennes.

Théorie des maux d'yeux. — L'origine de cette opinion est curieuse, quoiqu'elle ait trouvé crédit près de bons critiques, *Lewin, Farrar, Plumptre, Felten, Fouard* (dans « Saint Pierre »), al., et que *Zahn* la donne comme une des hypothèses possibles, avec les affections nerveuses.

Elle est basée uniquement sur un mot de Paul aux Galates, après qu'il leur a rappelé la maladie qui le força de s'arrêter chez eux : « Je vous rends ce témoignage que, si c'eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner » (*Gal.* IV, 15). Un verset plus haut, il leur a dit : « τὸν πειρασμὸν ὑμῶν τὸν ἐν τῇ σαρκί μου οὐκ ἐξουθενήσατε, οὐδὲ ἐξεπτύσατε », ce qui peut se rendre ou se paraphraser ainsi : « La tentation que vous donnait mon état corporel n'a pas provoqué chez vous de mépris, et ne vous a pas fait cracher ». C'est donc, nous explique-t-on, que Paul souffrait de quelque ophtalmie hideuse à voir; les bons Galates n'en ont pas été dégoûtés, ils n'ont pas superstitieusement craché en le voyant pour détourner d'eux la contagion (v. *infra*), et Paul leur en exprime toute sa gratitude. Quelques-uns ont même cru trouver une confirmation de cette histoire dans le fait que Paul, après la vision du chemin de Damas, demeura trois jours aveugle et que, quand Ananias le guérit, il tomba de ses yeux « comme des écailles » (*Act.* IX, 8-9, 17-18); la maladie, qui durait encore douze ou quinze ans plus tard, était donc invétérée, et devait être pour l'Apôtre des Gentils une cause de trouble et d'humiliation quotidienne.

Le Dr *Seeligmüller* (v. *infra*) s'est permis à cette occasion un « Witz » assez joli. Pourquoi donc, dit-il, personne n'a-t-il découvert un parallèle à ce passage de *Gal.* dans l'*Épître aux Romains* XVI, 3-4, où Paul se montre reconnaissant

à Aquilas et à Priscilla de ce qu'ils ont « exposé leur cou » pour sa vie? ne pourrait-on en conclure aussi légitimement que Paul souffrait d'une maladie au cou? Si la plaisanterie est tout de même un peu forte, et l'analogie approximative, il n'y en a pas moins un rapport entre les deux expressions; la première, celle de *Galates,* signifie pour tout lecteur non prévenu que ces disciples de Paul l'aimaient assez, en ce temps-là, pour lui sacrifier au besoin tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Est-ce qu'on n'entend pas encore dire quelquefois : « Un tel s'arracherait pour moi les yeux de la tête »? et des acheteurs se plaindre du prix qu'ils ont mis à l'acquisition de quelque objet : « Cela m'a coûté les yeux de la tête »? — vénérable métaphore que les enfants comprennent, et qui a pu servir en bien des temps et des pays. Quant au trait des Actes, cet aveuglement passager et miraculeux dans sa cause, il n'a aucun rapport avec l'état de santé habituel du converti de Damas; d'ailleurs l'imposition des mains d'Ananias l'en avait guéri. *Ramsay* (« Saint Paul the traveller », p. 38-s.) parle, avec un peu d'imagination peut-être, mais textes à l'appui, de l'effet fascinateur du regard étincelant de Paul. C'est au moins plus vraisemblable.

Farrar précise cependant que c'était « l'ophtalmie d'Égypte », si fréquente en Orient, et qui peut causer des douleurs continues assez graves pour provoquer, croit-il (sans avis des médecins), des crises d'épilepsie. Ceci nous amène à une autre hypothèse.

Théories de l'épilepsie ou autres affections du système nerveux. — L'hypothèse en question a joui d'une vogue énorme, au point de paraître un temps s'imposer comme vérité historique. Elle semblait au XIXe siècle capable d'expliquer pathologiquement les visions de Paul, même celle de sa conversion, par des hallucinations d'épileptique. Mais ce ne sont pas seulement des savants positivistes et des critiques libéraux ou « indépendants » qui l'ont soutenue; à côté de *Holsten, Klöpper, Schmiedel, Bousset, Wernle, Dibelius,* on trouve des noms d'exégètes traditionnels à divers degrés, comme *Lightfoot, Hofmann, Findlay. Zahn* la met au nombre de celles qui méritent examen, et des catholiques même paraissaient hésiter. La mode était aux explications pathologiques (au moins prises comme base ou disposition) de tout ce qui sort de la psychologie ordinaire. Lombroso écrivait sur l'épilepsie de Napoléon. Aujourd'hui la réaction scientifique est très forte, et, dès 1912, *Paul Wendland,* qui dans la première édition de « Die hellenistisch-römische Kultur » avait exposé et défendu avec ampleur la thèse de l'épilepsie de Paul, déclarait dans la troisième (p. 218, note) que l'avis de médecins circonspects l'avait fait renoncer à cette assurance de diagnostic. Un nombre toujours croissant de critiques souscrirait à ce jugement de je ne sais plus quel homme d'esprit : « C'est une thèse d'historiens ignorants en médecine, et de médecins ignorants en histoire ».

Elle fut pour la première fois formulée, il y a cent trente et un ans, vers la fin de l'« âge des lumières », par le théologien protestant *K. L. Ziegler*. Après une longue période de sommeil ou de demi-sommeil, *Max Krenkel* reprit cette thèse en 1869, pour la développer avec ampleur et absolue conviction en 1890; cet auteur n'en professait pas moins une grande admiration pour l'intelligence et le caractère de l'Apôtre, pensant relever encore son héroïsme en le mettant aux prises avec une si grave maladie. Du reste, d'autres hommes qui ont joué

un grand rôle dans l'histoire, (on a cité Jules César, Mahomet, Ferdinand le Catholique, Cromwell, Pierre le Grand, Napoléon Ier, bien d'autres) n'étaient-ils pas aussi des épileptiques (1)? Paul ne se trouverait donc pas en si mauvaise compagnie.

Les coups de poing du démon qui l'assommaient, qu'est-ce autre chose que les accès dont il était terrassé? Ses visions, les hallucinations auxquelles est sujet ce genre de malades? Et pourquoi les Galates auraient-ils été tentés de « cracher » en face de Paul souffrant, si ce n'est pour écarter d'eux-mêmes, par ce geste apotropéique, l'esprit qui cause l'épilepsie? (2) Etc.

Le Dr Adolph *Seeligmüller,* professeur de neurologie à l'Université de Halle, réfuta Krenkel en 1910 par un opuscule aussi plein d'entrain que de compétence, intitulé « Paul était-il épileptique? ». D'autres spécialistes, les médecins *Weber* de Goettingue (« Theologische Literaturzeitung », 1911, n. 8), *Fischer* de Breslau (« Bibl. Zeit und Streitfragen », VII, 9) en 1912, et d'autres après eux, écrivirent dans le même sens. *W. M. Ramsay* a consacré tout un chapitre de son bel ouvrage « The Teaching of Paul in terms of the present day » (2e éd. 1914, pp. 306-328) à élucider toute la question (v. *infra*). Ces protestations impressionnèrent les critiques.

C'est qu'en effet les visions de Paul, qui s'étaient gravées si profondément dans sa mémoire, ne peuvent avoir eu pour cause l'épilepsie, où l'inconscience est totale durant les grands accès, et où le malade ne garde même qu'un souvenir très atténué et confus de ce qui lui est arrivé ou de ce qu'il a cru voir dans les « états crépusculaires » qui précèdent et qui suivent (3), ou dans ce qu'on appelle les « équivalents psychiques » de la crise (absences, fugues, etc.),

(1) La liste est impressionnante. Mais, pour ce qui regarde les grands hommes de l'antiquité, il faut se souvenir que les médecins grecs et romains et a fortiori ceux du Moyen Age, ne savaient pas poser le vrai diagnostic du mal très grave qu'est l'épilepsie, et le confondaient avec beaucoup d'autres affections nerveuses plus anodines. La « maladie comitiale » de César par exemple n'est nullement prouvée, et, s'il eut des pertes de connaissance en public sous le coup d'une vive émotion, sa grande sensibilité et le surmenage où il était entré dès son adolescence sont une suffisante explication. Mahomet, encore plus, était hypersensible, et la preuve, pour les médecins d'aujourd'hui, que ses crises n'étaient pas épileptiques, c'est qu'il se rappelait parfaitement les révélations qu'il avait cru y entendre, et les dictait aussitôt. Pour Napoléon, dont on connaît l'excitabilité, on se basait surtout sur une page de Talleyrand (dans ses « Mémoires », I, pp. 295-s.) où il raconte une défaillance de l'empereur arrivée à Strasbourg en 1805, qui n'a rien d'un accès épileptique, et paraît avoir été due à la fatigue et au souci compliqués d'une indigestion. Parmi les hommes illustres à qui on a attribué le même mal, seuls Flaubert et Dostoiewsky en ont été *certainement* atteints; mais c'étaient des génies de lettres, non des hommes d'action et des chefs ayant besoin de garder la parfaite possession d'eux-mêmes au milieu de toutes les fatigues et de toutes les inquiétudes.

(2) Dans le caractère du δεισιδαίμων, ou « superstitieux », décrit par *Théophraste*, il est dit, en effet (voir H. *Bolkestein*, « Theophrastos' Charakter der Deisidaimonie als religionsgeschichtliche Urkunde », 1929, p. 70 s.) : μαινόμενον δὲ ἰδὼν ἢ ἐπίληπτον φρίξας εἰς κόλπον πτύσαι; le superstitieux s'effraie quand il voit un aliéné *ou un épileptique*, et se crache alors dans le sein. — *Krenkel*, sur ce point, en appelle principalement à *Plaute*, dans la comédie des « Captifs », acte III, scène IV.

(3) Pour relever le point de la science médicale en cette matière et sur les psychoses en général, nous avons surtout consulté l'excellent manuel des Docteurs *Laignel-Lavastine*, André *Barbé* et *Delmas*. « La pratique psychiatrique », Paris, 2e édition 1929.

et dans les « psychoses épileptiques » qui peuvent se situer dans les périodes intermédiaires entre des accès convulsifs habituels et comportent des hallucinations parfois agréables et souvent de caractère mystique (*Delmas*, p. 428). La vision de Damas et celle du Troisième Ciel ne peuvent évidemment prendre place parmi ces phénomènes évanescents.

De plus l'observation clinique a établi que les trois quarts environ des épileptiques souffrent de tares intellectuelles et morales qui les rendraient absolument incapables d'être de vrais conducteurs d'hommes (*Seeligmüller, Binswanger, Delmas,* al.). Ces malades ont même des notes psychiques communes dont on a cru pouvoir faire un « caractère épileptique » (décrit par *Seeligmüller*, *Laignel-Lavastine,* pp. 625-s., 634, et autres) qui est juste l'opposé de celui que tout le monde, y compris Krenkel, reconnaît à Paul : c'est le repliement sur soi-même, la méfiance, l'absence de douceur, la taciturnité, avec des impulsions, le tout se détachant sur un fond de débilité; la religiosité souvent constatée chez eux est, selon *Seeligmüller,* d'ordinaire fausse et tout extérieure. Comparez Paul, sa sociabilité, son abnégation, l'immensité et la persévérance de ses travaux apostoliques.

D'ailleurs l'image du « pal » ou de « l'épine », qui signifie certainement un état de douleur à peu près continu, ne peut convenir à l'épilepsie, dont les grands accès sont absolument indolores aussi bien qu'inconscients et amnésiques. On pourrait dire, il est vrai, que c'était la préoccupation et la crainte résultant de leur fréquence que Paul compare à une épine. Mais cela supposerait que les crises étaient nombreuses — on a cru en découvrir *deux* en tout, quand les aventures de la vie de Paul, les dangers d'émeute, les sévices, les naufrages, etc., auraient dû en provoquer beaucoup (*Seeligm.*); — et l'Apôtre aurait vu alors graduellement son intelligence s'affaiblir et sa volonté se paralyser, ce qui n'est certainement point le cas, aux yeux de personne.

Enfin, ajouterons-nous, l'épilepsie n'est pas un mal mortel de sa nature; elle peut causer la mort simplement par les accidents extérieurs qui proviennent des chutes inattendues ouvrant les accès de haut mal, — ou bien dans le coma de la « démence épileptique » à laquelle « l'état de mal » (et non des crises espacées) peut aboutir. Qui supposerait jamais l'Apôtre des nations réduit à un pareil état? Cependant, si notre interprétation du chap. 1er est juste, Paul s'était vu menacé de mort par sa maladie, et le danger restait suspendu sur sa tête; ce n'était pas chez lui simple crainte d'une chute dans l'eau ou dans le feu ou dans un précipice.

Restent les crachats des Galates; mais on sait bien (et déjà par *Théophraste*) que ce n'était pas seulement la vue d'un épileptique qui provoquait ce geste élégant; les superstitieux de l'antiquité usaient du même procédé apotropéique en face de toute maladie qu'ils supposaient produite par l'action d'un démon; et elles étaient nombreuses (v. *infra*). Seeligmüller nous apprend (p. 51) qu'on faisait encore ainsi, à l'occasion, en Saxe et en Thuringe, du moins il y a vingt-cinq ans.

Enfin, les troubles oculaires passagers qui entourent parfois la crise épileptique, et que l'on a fait valoir pour fortifier la théorie présente par celle que nous avons auparavant exposée, n'ont rien à voir avec des maux d'yeux durables et répugnants.

La thèse de l'épilepsie est donc absolument condamnée. Il fallait chercher autre chose. Aussi *Windisch* (qui aurait pourtant volontiers expliqué les visions par l'épilepsie) n'ose-t-il supposer que des « crises épileptiformes ». *Schweitzer* (dans « Mystik », 1930, p. 312) s'en tient à la même solution. On n'ose plus imputer à Paul, puisqu'il s'agit certainement chez lui d'un mal chronique, à fréquents accès, une affection telle que l'épilepsie, si déprimante, une fois qu'elle est bien constituée, pour le physique et le moral. On s'est donc rabattu sur d'autres affections des nerfs.

Nous ne voyons pas pourquoi l'on tient tant (à moins que ce ne soit, chez quelques-uns, pour en tirer des conclusions « théologiques ») à faire du grand Apôtre un névropathe. Les termes qu'il emploie ne suggèrent pas cette solution plutôt qu'une autre. Qu'il eût une nature émotive, comme beaucoup d'autres hommes de génie, nul n'en doutera ; mais rien n'indique qu'il souffrît d'une *maladie de nerfs* (cfr *Harnack*, « Medizinisches aus der ältesten Kirchengeschichte », Texte und Unters., VIII, 4, pp. 93-ss.), ni d'« états anxieux » habituels (cfr *Schlatter*), ou de tous autres « états de dépression endogène » qui l'auraient assailli brusquement comme des accès de haut mal, ni de « neurasthénie chronique » (v. *infra*), ni surtout d'« hystérie ».

Cette thèse de l'*hystérie* (succédané d'une épilepsie inadmissible) a pourtant trouvé beaucoup de défenseurs : *E. Lombard, Fischer, Binswanger, Godet, Lietzmann* (avec doute), *Windisch,* al. Il faudrait pourtant s'entendre sur ce qu'est l'hystérie. Nous n'en sommes plus au temps des « grandes attaques » et des spectacles si soigneusement organisés par Charcot à la Salpêtrière. En France au moins, depuis les travaux de Babinski, de Bernheim, d'Ernest Dupré et de Pierre Janet, et tout le supplément d'information apporté aux cliniques depuis la grande guerre, l'hystérie est reconnue pour consister essentiellement en une facilité pathologique à se laisser suggestionner, par soi-même ou par autrui, et c'est pour cela que Babinski l'a appelée *pithiatisme* (de πείθω). Dupré en a fait une forme de la « constitution mythomaniaque », qui ne cesse d'improviser des mensonges et des simulations, auxquelles se rattachent les « crises hystériques », dont les sujets ne simulent que ce que pourraient faire en d'autres circonstances de vulgaires simulateurs (*Babinski*) ; leurs crises de nerfs doivent être simplement rattachées à la constitution émotive (*Dupré*), et l'hystérie simple ne s'accompagne jamais de phénomènes organiques que la volonté ne soit capable de provoquer (*Delmas*). Les hystériques sont donc des débiles et des déséquilibrés, soit du fait de l'hérédité, soit par suite de circonstances difficiles et malheureuses qui ont agi sur leur tempérament. Chez eux la volonté est essentiellement faible ou affaiblie; leurs comportements rappellent en beaucoup de points ceux des enfants.

Qu'est-ce que cet état d'infantilisme, de crédulité, de mythomanie, d'inconstance, peut avoir de commun avec le caractère et l'existence d'un saint Paul ?

Si des crises hystériques vont jusqu'à l'hallucination, l'amnésie paraît cependant, en règle, les suivre; elles ne serviraient donc guère à expliquer l'effet durable et profond des « hallucinations » de Paul. Et c'est pour cela (entre autres raisons) qu'on peut douter que Mahomet lui-même fût un hystérique.

D'autres auteurs se bornent donc à parler de neurasthénie — « neurasthénie chronique », dit *Bachmann*. Le D[r] *W. Herzog,* professeur à Münich, en 1898

(« Münchener evangelisches Gemeindeblatt », n. 7), se prononçait pour cette opinion. Mais « neurasthénie » est encore un de ces mots passe-partout dont le sens n'est pas absolument fixé même chez les médecins; s'il signifiait non pas uniquement la fatigue de nerfs qui peut atteindre pour un temps les travailleurs les plus robustes — et qui ne rendrait absolument pas compte du grave état de Paul, — mais une dépression physique continue atteignant, aussi bien que l'humeur (par le désordre imaginatif et les obsessions), le cœur et les muscles (*Myasthénie*), comment concevoir qu'un homme exposé aux rudes fatigues de Paul eût pu continuer son apostolat, avec tout son ressort de caractère, cette liberté d'action et de dévouement dont il n'a cessé de faire preuve, se sentant même plus fort dans l'infirmité? D'ailleurs aucun genre de neurasthénie ne met en danger de mort.

Cette revue peut donc nous permettre d'affirmer qu'aucune affection directe du système nerveux n'est apte à expliquer les épreuves que Paul subissait en sa santé. Reste pourtant à signaler une hypothèse qui s'accorderait bien avec d'anciennes données, comme celle de *Tertullien* sur les maux de tête, et que le D[r] *Seeligmüller* donne comme une des deux qui lui paraissent plausibles : c'est celle des *migraines,* qui peuvent être d'origine nerveuse (et arthritique). Non pas précisément la presque honnête migraine, avec ses flammèches voltigeantes, et sa céphalalgie de quelques heures, qui est la commensale importune de tant de travailleurs intellectuels, mais une forme chronique et, paraît-il, très redoutable, de *migraine ophtalmique* (« Augenmigräne » en allemand), que le pasteur *Uhle-Wettler,* qui la connaissait par expérience, a voulu identifier en 1913 à la maladie de l'Apôtre. *Windisch* la propose à côté de l'hystérie. Elle commence par la sensation de coups de marteau qui vous brisent le crâne, puis c'est comme un ver qui rongerait la cervelle derrière les yeux, et ceux-ci, dans la crise, prennent par moments une expression horrible; d'ailleurs, dans l'intervalle des accès, la capacité de travail physique et intellectuel demeure inaltérée. Il nous semblerait difficile de nous contenter de cela dans le cas de saint Paul; et puis surtout, ce qui a attiré l'attention sur cette infirmité, c'est toujours le fameux passage de l'Épître aux Galates, où il n'y a aucune raison sérieuse de croire que Paul nous ait rien confié sur l'état de ses yeux (v. *supra*).

Explication par les fièvres intermittentes. — C'est la dernière, mais très vraisemblablement la bonne. W. M. *Alexander,* dans l'« Expository Times », 1904, a entrepris de démontrer que l'Apôtre était atteint d'une malaria qui est endémique tout le long du bassin méditerranéen, et qu'on appelle « *fièvre de Malte* » (également « fièvre napolitaine », et autres noms). Elle cause des maux de tête et d'autres fortes douleurs, du délire nocturne, des éruptions qui excitent le dégoût, la chute des cheveux (d'après les *Acta Pauli,* l'Apôtre était chauve), enfin elle peut aboutir à de l'endocardite et à une pneumonie où le patient risque de mourir. Les *fièvres paludiques* en général, qui font tant de victimes dans toutes les expéditions tropicales, ou en général dans les pays marécageux et chauds, et qu'on a pu si bien étudier quand l'armée de Salonique est rentrée après la guerre, étaient très communes en Anatolie dans l'antiquité, et elles le sont encore. Paul, dans les fatigues extrêmes de ses voyages à travers des régions malsaines, y était certainement exposé tout

comme un autre, et plus qu'un autre. Or cette affection tout à fait déprimante et qu'on ne savait alors comment bien soigner, produit des maux de tête intenses, du délire parfois, une lassitude extrême, et enfin des accès pernicieux peuvent survenir et emporter le malade. Les superstitieux — et presque tout le monde l'était alors parmi les païens et les Juifs — lui assignaient une cause démoniaque, et usaient de moyens apotropéiques, tels que de cracher, pour éloigner d'eux la mystérieuse contagion. D'ailleurs la plus invétérée de ces fièvres offre des périodes de rémission, où l'on peut travailler autant que les hommes en bonne santé.

L'hypothèse du *paludisme* rend donc compte, sans aucune difficulté, de tout ce que Paul nous fait savoir concernant sa maladie. Aussi est-elle préférée de *Seeligmüller*, et adoptée par *Ramsay, Emmet, Wrede* (« Paulus », p. 17), *Sickenberger* et beaucoup d'autres auteurs, critiques et médecins. *Alexander* (v. *supra*) est un des rares écrivains qui y aient ramené avant nous « l'arrêt de mort » intérieur dont Paul parlait au ch. I de notre épître.

*
* *

Date de l'invasion de cette maladie. — Si Paul souffrait de fièvres paludiques, il aurait pu les gagner déjà dans sa patrie de Tarse, et en mille circonstances des voyages que nous connaissons. Mais lui-même nous donne une date précise, pour l'époque du moins où la maladie se déclara avec gravité. L'irruption de « l'ange de Satan » suivit en effet, et à une distance qui ne devait pas être si grande que Paul ne vît un rapport providentiel entre les deux événements (voir comm. de XII, 7), la vision du Paradis. Or, celle-ci eut lieu *quatorze ans* avant la composition de notre épître, c'est-à-dire, comme nous l'avons fixé, vers l'an 43-44.

Paul ne s'était pas encore mis en route pour ses grandes missions ; la révélation céleste l'y préparait. Mais il dut partir, avec Barnabé vers l'an 45-46, tout plein de l'ardeur que cette faveur divine avait mise en son âme. C'est alors que l'ange de Satan entra en scène, pour l'empêcher de se croire un surhomme ou un saint soustrait aux faiblesses humaines. Fixer avec quelques-uns la date de 49 ou 50, quand Paul dut s'arrêter en Galatie, ce serait choisir une époque trop tardive, où la coïncidence providentielle n'aurait plus été assez marquée ; la maladie chez les Galates, au second voyage missionnaire, ne dut donc pas être la première grande attaque du mal. On comprend du reste que n'importe quel homme, fût-il déjà très vertueux — surtout un jeune homme comme Saul était encore — eût à subir des tentations d'orgueil après un début aussi brillant que celui du premier voyage missionnaire (conversion du proconsul de Chypre, miracle d'Elymas, etc.). C'est dans ces circonstances que les deux évangélistes arrivèrent à Pergé de Pamphylie, ville située au bord d'un fleuve marécageux, et où la malaria sévissait. Ils voyageaient dans des conditions pénibles et fatigantes, et ce fut peut-être une des raisons du coup de tête de Marc (*Act.* XIII, 13) qui devait connaître le pays et ses embûches, vu qu'il semble avoir été pris pour servir d'auxiliaire matériel (ὑπηρέτης, XIII, 5) et sans doute de guide. *Ramsay* a donc supposé que Paul sentit pour la première fois dans cette ville de Pergé une attaque violente de

paludisme. Elle ne dut pas être longue, puisque les apôtres purent continuer leux expédition difficile, mais Paul en fut surpris et en garda une impression profonde comme d'un avertissement de Dieu le laissant exposé, malgré la grandeur de sa mission, aux coups de Satan. Impression qui ne se renouvela et ne se confirma que trop par la suite.

Très volontiers nous admettrions une telle hypothèse. L'autorité de Ramsay en géographie et en climatologie des vieux pays anatoliens est une des plus grandes qui soient.

Ainsi Paul continua dès lors son apostolat sous la conduite toujours sentie du Christ et de l'Esprit, mais aussi, pour qu'il ressemblât mieux à Jésus crucifié, avec un compagnon invisible, comparé à un démon haineux, qui, par ses vexations d'ailleurs impuissantes à décourager l'Apôtre, jouait, comme dit *s. Jérôme* (Ep. XXXIX, 2), le rôle de cet esclave répétant au triomphateur romain : « Hominem te esse memento ».

[Voir commentaires de CORNELY, SCHMIEDEL, BACHMANN, SICKENBERGER, GUTJAHR, WINDISCH, etc. — W. ZIEGLER, *Theologische Abhandlungen,* Band II, p. 127, 1804. — Max KRENKEL, *Paulus der Apostel der Heiden* 1869; Id. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie, 1873, pp. 238-244; Id. *Beiträge zur Aufhellung der Geschichte und der Briefe des Apostels Paulus, IV. Der Dorn im Fleisch,* 1890, 2[e] éd. 1895. — RENAN, *Saint Paul.* — A. SABATIER, *L'Apôtre Paul.* — FOUARD, *Saint Pierre.* — LEWIN, *Life and Epistles of saint Paul; Fasti sacri.* — F. W. FARRAR, *The life and work of Saint Paul,* vol. I, Exc. X. — C. W. EMMET, ainsi que J.-B. LIGHTFOOT, sur *Gal.* — FELTEN, *Apostelgeschichte.* — Th. ZAHN, dans *Einleitung,* et sur *Gal.* 1905., — C. CLEMEN, *Paulus, sein Leben und Wirken,* 1904. — WREDE, *Paulus,* 1905. — O. BINSWANGER, *Die Epilepsie,* 1899; Id. et SIEMERLING, *Lehrbuch der Psychiatrie,* 2[e] éd. 1907. — PREUSCHEN, *Paulus der Antichrist,* ZNTW, 1901. — W. HERZOG, 1898, dans « Allgemeine evangelisch-lutherische Kirchenzeitung » 6776 et « Münchener evangelisches Gemeindeblatt », n. 7. — W. A. ALEXANDER, *Saint Paul's Infirmity,* dans « Expository Times », vol. X, 1904. — E. LOMBARD, *Les extases et les souffrances de l'apôtre Paul,* dans « Revue de Théologie et de philosophie », XXXVI, 1905. — W. M. RAMSAY, *The Church in the Roman Empire,* pp. 63-ss.; Id. *Saint Paul the traveller and the Roman citizen;* Id. *The teaching of Paul in terms of the present day,* Part III, XLIX. — DIBELIUS, *Die Geisterwelt im Glauben des Paulus,* 1909. — WERNLE, *Paulus der Heidenmissionar,* 1905. — P. WENDLAND, *Die hellenistich-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum,* cfr 1[re] et 3[e] éd. — Ad. SEELIGMÜLLER, *War Paulus Epileptiker?* 1910. — D[r] WEBER, dans « Theologische Literaturzeitung », 1911, n. 8. — UHLE-WETTLER, *Der Pfahl im Fleische und die Fausthiebe Satans bei Paulus,* dans « Evangelische Kirchenzeitung », 1913, 9. — Marg. KNAPP, *Paul the deef,* dans « Biblical World », 47. — H. FISCHER, *Die Krankheit des Apostels Paulus,* 1911. — H. T. DÄCHSEL, *Paulus, der Apostel Jesu Christi,* 1914. — HARNACK, dans « Texte und Untersuchungen », VIII, 4. — Albert SCHWEITZER, *Die Mystik des Apostels Paulus,* p. 312, 1930. — FINDLAY, dans « Dictionary of the Bible », III, 700-ss. — BABINSKI, *Définition de l'hystérie,* Société de neurologie, nov. 1900. — BERNHEIM, *Conception de l'hystérie,* 1904; Id. *Discussion sur l'hystérie,* Soc. de

neurol. 1910; — DUPRÉ, *Constitution émotive,* Paris médical, 1911; Id., *Perversions instinctives,* Congrès de Tunis, 1912. — Pierre JANET, *État mental des hystériques,* 1914. — LAIGNEL-LAVASTINE, BARBÉ et DELMAS, *La Pratique psychiatrique,* 2e éd., 1929; — ZIEHEN, art. *Hysterie* dans la « Realenzyklopädie der gesamten Heilkunde », VII, 135-ss. et BINSWANGER, ibid., IV, 547-ss. — Etc.]

E. — CH. XII, 11-19. PAUL EXPLIQUE POURQUOI IL A DÛ FAIRE SON APOLOGIE, ET REVIENT SUR SON DÉSINTÉRESSEMENT.

INTR. — *Il semble maintenant à Paul avoir dit tout ce qu'il fallait pour fermer la bouche aux intrus, et regagner entièrement le cœur de la communauté. Sa « gloire », c'est que son apostolat a été marqué tout entier au signe de la Croix. Il s'excuse d'avoir parlé ainsi de lui-même; mais la faute en est à ses indolents fidèles, et pas à lui. Comment n'ont-ils pas fait d'eux-mêmes la comparaison qui s'imposait?* (11-12).

Et voici que le ressaisit le souvenir des calomnies qui l'ont le plus cruellement blessé, celles que lui a values son désintéressement; ses ennemis ont osé l'accuser à ce propos d'hypocrisie, et ils ont au moins réussi à faire croire à quelques-uns de ses amis que c'était chez lui un signe de méfiance ou de froideur. Paul est sur le point de reprendre son apologie (13-18).

Mais il se retient, jugeant en avoir assez dit, et affirme tendrement qu'il n'a parlé que pour le bien spirituel des Corinthiens, et non pour venger sa réputation (19).

Lisco, *par souci de logique, aurait voulu changer de place cette péricope XII, 11-15, avec VI, 14-VII, 1, v.* supra.

CH. XII, 11. *Γέγονα ἄφρων· ὑμεῖς με ἠναγκάσατε.

Ἐγὼ γὰρ ὤφειλον ὑφ' ὑμῶν *συνίστασθαι· οὐδὲν γὰρ ὑστέρησα τῶν *ὑπερλίαν ἀποστόλων, *εἰ καὶ οὐδέν εἰμι. 12. Τὰ *μὲν *σημεῖα τοῦ ἀποστόλου κατειργάσθη ἐν ὑμῖν ἐν πάσῃ ὑπομονῇ, *σημείοις τε καὶ *τέρασιν καὶ δυνάμεσιν. 13. Τί γάρ ἐστιν

A. 11. γέγονα, parfait : la chose est faite; ἄφρων, cfr XI, 1, 16, 17, 21; — καυχώμενος (glose explicative) ajouté après ἀφρ. dans L, P, al., *syr.* — συνίστασθαι, la forme classique au lieu de l'habituel συνιστᾶν. — ὑπερλίαν ἀποστόλων, cfr *supra*, XI, 5. — εἰ καὶ ο. ε. est rattaché à tort par *Chrys.*, suivi par *Hofmann*, au verset suivant; sans doute *Chrys.* n'aura pas lu μέν à 12 (*Plummer*).

B. 11. La défense de Paul a donc été présentée en règle. Il en considère l'ensemble, et s'en déclare honteux comme d'une déraison; se glorifier soi-même est déplacé, et se glorifier de ce qu'il tient, dans sa modestie, pour des faiblesses, est fou. Mais la communauté, à laquelle il s'adresse maintenant en face, l'a forcé à commettre cette « folie », puisqu'elle semblait ne savoir rien répondre d'énergique aux perfides opposants; Paul a dû lui fournir quelque chose à dire, — pour son propre bien, pour qu'elle ne se laisse plus séduire par ces gens, — comme il l'annonçait déjà v, 12 (v. *ad loc.*); maintenant ce ne sont plus des généralités, il a luxueusement passé aux détails.

S'ils s'étaient pourtant mieux rappelé tout ce qu'il a fait pour fonder leur église (cfr *supra*, X, 13-16), il n'aurait pas eu besoin, lui, de s'imposer cette corvée, dont il leur garde une espèce de rancune affectueuse. Avec une litote pleine d'ironie, il déclare encore avoir conscience de n'être pas resté inférieur à leurs « surapôtres »; car, s'il « n'est rien », eux ils sont moins que rien (*Bachmann*).

Certainement il ne peut englober, dans ce terme de comparaison, les prédicateurs autorisés, surtout les Douze, pêle-mêle avec les faux docteurs; certes il ne les aurait pas désignés indistinctement sous un même nom, et un nom sarcastique (voir *comm.* de XI, 5).

——— **A. 12.** μέν isolé marquant l'emphase (*Robertson*, Gramm. 1151), fortifie l'affirmation ; ou encore il y a une pensée sous-entendue : « Les signes ont *bien* (μέν) été là; [mais vous ne les avez pas assez estimés] » (*Belser, Godet, Sickenb.*) — Remarquer que σημεῖα n'a pas le même sens que σημείοις qui suit; dans le premier cas il veut dire « signes distinctifs », et dans le deuxième » signes prodigieux »; négligence de style. — σημ. et τερ. forment souvent couple, *Mat.* XXXIV, 24, *Marc, Jean, Act., Rom.*, II *Thess., Heb.*, 15 fois en tout (particulièrement dans les *Actes*), dont 3 fois avec l'adjonction de δυν.; τέρατα n'apparaît seul dans le N. T. que dans une citation d'*Act.* II, 19.

B. 12. Tous les signes d'authenticité qui accompagnent la mission du véritable apôtre de Jésus-Christ, Paul les a fournis dans sa mission de Corinthe : d'abord toute cette constance et cette patience qui se sont manifestées là comme ailleurs (ὑπομονή), puis la production active d'œuvres qui ne pouvaient venir que du Christ, ces signes merveilleux (σημεῖα), qui consistent en prodiges, en miracles (τέρατα), et en toutes les opérations où une puissance surnaturelle met sa marque (δυνάμεις); tels les charismes réservés aux Apôtres, et les conversions extraordinaires, les guérisons de maladies, etc.

Les *Actes* ne parlent pas de « miracles » à Corinthe, et il dut y en avoir peu effectivement (voir notre comm. de I *Cor.*, p. 17); mais il y en eut, le présent passage en est la preuve. Paul a parlé encore de ceux qu'il opérait, *Rom.* XV, 18-s.; il

CH. XII, **11.** Me voilà bien devenu déraisonnable! C'est vous qui m'y avez contraint.

Moi j'aurais dû, en effet, être recommandé par vous; car en rien je ne suis resté en dessous des éminents surapôtres, quoique je ne sois rien. **12.** Les signes, il est certain, [qui marquent] l'Apôtre ont été produits parmi vous, en endurance de toute espèce, et en signes et prodiges et œuvres de puissance. **13.** Qu'y a-t-il, en effet, où vous ayez été désavan-

ne le fait d'ailleurs jamais qu'incidemment, note *Plummer*, comme de faits notoires et indiscutables. (Des auteurs de l'école hollandaise, *Baljon, Rovers*, al., se sont chagrinés de lire cette affirmation, et voudraient la tenir pour enterpolée; voir *Windisch*, ad loc.).

——— **A. 13.** Le verbe ἡττᾶσθαι ne se retrouve dans le N. T. que II *Pet.* II, 19-20; ici ℵ*, B, D*, lisent ησσωθητε. — ἁμαρτίαν (d'après XI, 7?) au lieu de ἀδικίαν dans F, G. — κατεναρκ., même vulgarisme que X, 9, répété au v. 14. — Χαρισασθαι pour χαρίσασθε, erreur de Pap. 46.

B. 13. En comparant le sort qui leur a été fait à celui des autres églises, — de toutes, pensons-nous, fondées par Paul ou par d'autres, — les Corinthiens peuvent se dire que rien ne leur a été offert de moins qu'à elles. Si, pourtant! Paul n'a rien voulu recevoir d'eux, comme il avait accepté des Macédoniens, et comme les autres apôtres, dans leurs propres fondations, laissaient subvenir à leur entretien (v. I *Cor.*, IX).

Paul dit cela avec une certaine brusquerie, employant encore cette curieuse métaphore de « narcose ». Il n'a pas usé de pareil procédé « pour sa part », « pour ce qui est de lui » (αὐτὸς ἐγώ). A qui donc se compare-t-il? Ce n'est certainement pas, vu ce que le mot paraît avoir d'insultant, aux apôtres qui usent du droit reconnu par l'Évangile, ni, contre *Menzies*, à Titus et à ses envoyés (v. *infra*, à 18). Evidemment c'est toujours aux intrus, dont il nous a dépeint les habitudes, astucieuses

ὃ *ἡττήθητε ὑπὲρ τὰς λοιπὰς ἐκκλησίας, εἰ μὴ ὅτι *αὐτὸς ἐγὼ οὐ *κατενάρκησα ὑμῶν; χαρίσασθέ μοι τὴν *ἀδικίαν ταύτην.

14. Ἰδοὺ τρίτον *τοῦτο ἑτοίμως ἔχω ἐλθεῖν πρὸς ὑμᾶς. Καὶ οὐ καταναρκήσω· οὐ γὰρ ζητῶ τὰ ὑμῶν, ἀλλὰ ὑμᾶς· οὐ γὰρ ὀφείλει τὰ τέκνα τοῖς γονεῦσιν θησαυρίζειν, ἀλλ' οἱ γονεῖς τοῖς τέκνοις. 15. Ἐγὼ δὲ ἥδιστα δαπανήσω καὶ ἐκδαπανηθήσομαι ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ὑμῶν, εἰ *καὶ περισσοτέρως ὑμᾶς ἀγαπῶν ἧσσον ἀγαπῶμαι.

ou violentes selon l'occurrence, au ch. xi, 3-4 et 20. Sa pensée saute des conditions où ont été d'autres églises à celles que les faux apôtres voudraient imposer à Corinthe.

« Pardonnez-moi cette offense-là », dit-il avec sarcasme — puisqu'on l'a fait passer pour une faute contre mes devoirs d'apôtre, et même un péché (*supra,* xi, 7). Comme il y revient! N'oublions pas cependant qu'il parle à présent à la masse de la communauté qui lui est dévouée, et on pourrait trouver qu'il la rudoie un peu. C'est que les intrigants, sans arriver à convaincre évidemment les bons et braves gens que Paul leur jetait de la poudre aux yeux avec son abnégation (cfr *infra,* 16), avaient réussi à en peiner quelques-uns au sujet de ce refus d'entretien, comme s'il semblait que leur père ne les aimât pas assez pour souffrir d'être leur obligé d'aucune façon (v. *supra,* xi, 11). Paul était très affecté qu'on pût le soupçonner de méfiance ou de froideur, et il parle encore cette fois comme un « amoureux jaloux » (cfr xi, 2).

—— **A. 14.** Τρ. τοῦτο, acc. absolu; τοῦτο omis K, L, P, al. — ἑτοίμως ἔχω, cfr *Act.* xxi, 13, I *Pet.* iv, 5.

Τρίτον τοῦτο doit certainement se joindre à ἐλθεῖν, et non à ἑτ. ἔχω (voir Exc. ii); ainsi *Lietzmann, Plummer, Lemonnyer, Toussaint, Menzies, Bachmann, Windisch, Sales,* etc. Cela pour des raisons d'exégèse, car il n'y a pas de raison grammaticale décisive; mais il n'y en a point non plus pour l'autre liaison, et il serait faux de dire que τρίτον τοῦτο devrait être autrement plus rapproché de ἐλθεῖν que de ἑτοίμως ἔχω; dans les *Act.* xxi, 13, en effet, on a l'exemple d'un ἑτοίμως ἔχω placé entre son prédicat, le verbe ἀποθανεῖν, et un complément de ce verbe ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος; de même ici, ἑτ. ἔ. peut se trouver interposé entre des mots qui se tiennent : τρίτον τοῦτο [ ] ἐλθεῖν (*Plummer*); l'accent (contre *Belser*) n'est pas sur ἑτοίμως ἔ., mais sur τρίτον τοῦτο, v. *infra,* **B.**

B. 14. Paul annonce que, dans le troisième voyage qu'il se dispose à faire à Corinthe (v. *supra,* ix, 4 et x, 2), il ne se comportera pas avec moins de désintéressement que lors de son séjour de fondation et de la « visite intermédiaire », où il ne s'était pas laissé défrayer. Il en donne une très noble raison d'affection paternelle, à joindre à celles qu'il a indiquées dans I *Cor.* et dans le chap. x, 10-12; il est normal que des parents, quand ils le peuvent, dépensent de l'argent pour leurs enfants, plutôt que l'inverse. Jamais, note *Plummer,* fût-ce en Macédoine, il n'avait permis qu'on rassemblât des fonds pour lui assurer une sorte de traitement (voir comm. de x, 9). Et puis, ce n'est pas de leurs biens qu'il a besoin, c'est de leurs âmes. La chaleur de son attachement éclate ainsi toujours, même au milieu des reproches.

Pour le problème du nombre de ses voyages, que font encore surgir les premiers mots du verset, nous avons déjà montré (Exc. II) que xiii, 1 (v. *infra*), τρίτον τοῦτο ἔρχομαι πρὸς ὑμᾶς, est décisif, et enlève toute difficulté d'interprétation de la phrase : ἰδοὺ τρίτον τοῦτο ἑτοίμως ἔχω ἐλθεῖν πρὸς ὑμᾶς. Malgré les subtilités de *Baur* et de *Heinrici,* ou de *Belser, Gutjahr, Sickenberger* et autres encore, il faut affirmer qu'il s'agit bien de l'annonce d'un *troisième voyage* (supposant donc la réalité de la « visite intermédiaire »), et non d'une *troisième préparation* pour un voyage donné

tagés plus que le reste des églises, — à moins [que ce ne soit le fait] que moi, pour ma part, je ne vous ai pas enjôlés? Faites-moi grâce pour cette offense-là.

14. Voici, c'est la troisième fois, que je me trouve prêt à venir chez vous; et je ne vous enjôlerai pas! Car je ne cherche pas ce qui vous appartient, mais vous mêmes; car ce n'est pas le devoir des enfants de thésauriser pour les parents, mais celui des parents pour les enfants.
15. Pour moi, de très bon cœur je dépenserai, et je me dépenserai moi-même entièrement pour vos âmes... même si, plus je vous aime, moins je doive être aimé.

comme troisième par rapport à deux autres, dont l'un aurait été effectué, et l'autre manqué. Ce ne serait pas une tournure naturelle que de mentionner en bloc des préparatifs dont les uns auraient abouti ou devaient aboutir et dont certains, ceux d'un second « projet », seraient au contraire demeurés inutiles (*Plummer*). Qu'est-ce que cela pouvait faire au sujet que Paul traitait pour le moment? Il s'agissait des charges que l'Apôtre ne voulait pas imposer à l'église; or « quelle charge », dit *Toussaint,* « pouvait imposer à l'église un séjour de l'apôtre qui eût été simplement projeté, et non exécuté? » Il nous semble que c'est le bon sens même et que cette considération suffirait, même si nous n'en avions pas tant d'autres, et l'affirmation de XIII, 1. Faire allusion ici à un projet manqué aurait été, pour plus d'une raison, tout à fait hors de propos (*Windisch*).

—— **A. 15.** La seconde phrase du verset offre des lectures divergentes, suivant que καί, et εἰ καί, sont omis ou non, et qu'on lit le participe ἀγαπῶν ou l'indicatif ἀγαπῶ; voici la lecture des principaux témoins :

1. εἰ *καὶ* περισσ. ὑμᾶς *ἀγαπῶν* ἧσσον ἀγαπῶμαι (א^c, E, K, L, P, *vulg., syrr., Chrys.*, la plupart).
2. εἰ — π. υ. *ἀγαπῶν* η. α. (B, G, al.)
3. εἰ — π. υ. *ἀγαπῶ* η. α. (א*, A, 17, al., *copt.*).
4. —— π. υ. *ἀγαπῶν* η. α. (P46, D*, d, e, g, *Ambr*r.).

La leçon 3 est celle qui a la préférence des critiques en général, et ils en font une question : « Si je vous aime davantage, en serai-je moins aimé? » (*Tischendorf* 8a maj., al., *Nestle, Plummer, Lietzmann, Bachmann, Menzies, Belser, Sickenberger, Windisch, H. D. Wendland, Merk,* al.). Cependant le participe ἀγαπῶν est particulièrement bien attesté, et καί est reconnu possible par *Godet,* ainsi que *Soden* et *Vogels* qui le mettent entre crochets, tout en faisant encore de la phrase une interrogation. *B. Weiss* (celui-ci sans admettre καί) et *Gutjahr* (en l'admettant) retiennent ἀγαπῶν, et joignent la phrase à celle qui précède : « je me dépenserai si (*B. Weiss*) *ou* même si (*Gutjahr*) vous aimant davantage, je suis moins aimé ». Avec l'un la froideur crainte du côté de ses fidèles serait la raison pour laquelle il se dépensera, s'il le faut, jusqu'au bout, et avec l'autre il « se dépensera » toujours, et même au cas où son affection redoublée ne trouverait qu'ingratitude. Cette dernière interprétation nous semble parfaitement convenir, et nous ne voyons pas que la forme interrogative, qui fait de la phrase une parenthèse mal appelée par le contexte immédiat, augmente guère l'intensité de l'expression (cfr *Plummer,* al.). Nous sommes donc de l'opinion de *Gutjahr,* et croyons que Paul affirme sans condition son dévouement sans limite, que même une froideur croissante de ses fidèles (qu'il ne constate ni ne prédit, mais craint comme un pis-aller) ne saurait refroidir.

16. Ἔστω δέ· ἐγὼ οὐ κατεβάρησα ὑμᾶς, ἀλλὰ ὑπάρχων πανοῦργος, δόλῳ ὑμᾶς ἔλαβον. **17.** Μή τινα ὧν ἀπέσταλκα πρὸς ὑμᾶς, δι' αὐτοῦ ἐπλεονέκτησα ὑμᾶς; **18.** Παρεκάλεσα Τίτον, καὶ συναπέστειλα τὸν ἀδελφόν· μήτι ἐπλεονέκτησεν ὑμᾶς Τίτος; οὐ τῷ αὐτῷ πνεύματι περιεπατήσαμεν; οὐ τοῖς αὐτοῖς ἴχνεσιν;

19. Πάλαι δοκεῖτε ὅτι ὑμῖν ἀπολογούμεθα. Κατέναντι Θεοῦ ἐν Χριστῷ λαλοῦμεν· τὰ δὲ πάντα, ἀγαπητοί, ὑπὲρ τῆς ὑμῶν οἰκοδομῆς.

Pour ἧσσον, on lit aussi ἧττον et ἔλαττον. — D*, E, [*Ambr*[r]] ont καὶ ἐκδαπανήσω après δαπανήσω. — ἐκδαπαν. est plus fort que δαπαν.

B. 15. Pour ses enfants spirituels, Paul fera même plus que ne font les pères selon la nature. Il leur a demandé de l'argent pour la collecte de Jérusalem; mais pour ses besoins, loin de leur en prendre, il aimerait mieux leur en donner; et, — ce qui est moins conditionnel, — c'est toute son activité, toute son âme qu'il leur donnera; dans toute espèce de cas ils peuvent y compter, même s'il devait trouver chez eux le contraire d'un retour d'affection (1).

Il ne dit nullement qu'il s'attende à cela; mais il avait eu de tristes expériences, qui lui inspirent cette supposition mélancolique. Même alors, il ne se dépenserait pas avec moins de zèle pour ceux qu'il a faits chrétiens.

Ce n'est pas tout à fait une plainte, — car il espère bien voir les choses tourner autrement, — mais le ton nous rappelle la plainte trop fondée, pour le passé et le présent, qu'il adressait à la communauté, au beau milieu des éloges de la Première partie, dans la touchante prière du ch. VI, 11-ss. (v. *ad loc.).* Notre passage, plus bref, n'est pas moins émouvant, et nous montre bien que les dispositions foncières de l'Apôtre, en ces pages polémiques et parfois comminatoires, sont bien les mêmes que dans les premiers chapitres (v. Exc. XIV).

——— **A-B. 16.** πανοῦργος, hap. leg. dans le N. T., cfr πανουργία de IV, 2, XI, 3.

L'amer souvenir qui revient, et fait passer l'Apôtre de la tendresse mélancolique à l'indignation! — non point contre la masse des fidèles, mais contre ses calomniateurs systématiques. Ce n'est pas seulement de hauteur ou de froideur que ces gens l'accusent, mais, quand ils trouvent des oreilles complices, c'est de malhonnêteté et de fourberie, — évidemment à propos de la collecte, comme la suite le montre, et comme nous pouvions le présager déjà d'après VIII, 20-21 (v. *ad loc.*).

——— **A. 17.** μή τινα.... δι' αὐτοῦ (ces deux derniers mots omis dans F, G, et *vulg.* qui rend la phrase coulante), anacoluthe qui nous révèle toute l'émotion de la dictée; Paul y oublie la construction qu'il avait commencée (*Plummer*). Remarquer le parfait ἀπέσταλκα, v. *infra,* **B.** — Pour le sens de πλεονεκτεῖν (qui, en dehors de cette épître ne se retrouve que I *Thess.* IV, 6, dans le N. T.), cfr *supra.* II, 11 (Satan) et VII, 2.

A. 18. παρεκάλεσα aoriste, contraste avec ἀπέσταλκα (v. à **B**); — ἴχνεσιν au moral, comme ailleurs dans le N. T., cfr *Rom.* IV, 12, et I *Pet.* II, 21.

B. 17-18. Ces bruits injurieux sont parvenus, nous ne savons par quel intermédiaire, aux oreilles de Paul, et l'Apôtre, en s'interrogeant sur les causes qui auraient pu y donner prétexte, n'en découvre qu'une : la levée de la collecte pour les pauvres de Jérusalem; des ennemis chuchotent qu'il pourrait bien s'en approprier une partie. Paul avait déjà eu lieu de soupçonner au moins quelque chose de ces

(1) Paul ne veut pas dire — contre d'anciens auteurs — qu'il les aime plus que les autres églises et qu'il est moins aimé d'eux que d'elles; περισσοτέρως et ἧσσον ne sont à interpréter que par leur opposition réciproque, au sens absolu, comme s'il y avait ὅσῳ περ., τοσούτῳ ἧσσ. (*Gutjahr*).

16. Mais soit! moi, je ne vous ai pas trop chargés, seulement, astucieux comme je suis, je vous ai pris par ruse. 17. Aucun de ceux que j'ai envoyés vers vous, est-ce par lui que je vous ai exploités? 18. J'ai engagé Titus [au voyage], et avec lui j'ai envoyé le frère; est-ce que en rien Titus vous a exploités? n'est-ce pas dans le même esprit que nous avons marché? ni sur les mêmes traces?

19. Voilà [assez] longtemps qu'il vous semble que nous vous faisons notre apologie. C'est face à Dieu, dans le Christ, que nous parlons; et tout cela, très aimés, en vue de votre édification.

insinuations infâmes quand il composait le chapitre VIII; il est possible que, depuis lors, ce soupçon se soit confirmé (v. Exc. XVII).

Comme lui-même ne s'est pas occupé de lever ces contributions à Corinthe, n'y étant retourné, depuis qu'elles étaient décidées en principe (v. I *Cor.* XVI), que pour la courte « visite intermédiaire » où il s'était occupé d'autre chose (v. Exc. II), il réfléchit que la calomnie n'a pu prendre consistance qu'à propos de la nouvelle mission qu'il a confiée à Titus (*supra,* VIII). Il ne parle pas de celle qu'avait reçue auparavant Timothée, et qui ni ne visait spécialement cet objet (ayant été donnée avant la réception de la lettre de Corinthe), ni du reste, peut-être, n'avait été accomplie.

Il ne parle donc que de l'envoi de Tite, et du « frère ». Ce second personnage ne peut être que celui dont il a été question au chapitre VIII, v. 22; celui-là représentait Paul plus spécialement que l'autre qui a été mentionné au v. 18, et qui était le délégué général des églises, plutôt que de l'Apôtre; Paul pouvait donc être tenu pour responsable des agissements du second « frère » plutôt que du premier, par les malveillants qui auraient voulu les compromettre tous, mais Paul spécialement.

Nous avons relevé (supra, **A**) l'emploi du parfait ἀπέσταλκα; ce temps nous laisse libres de supposer que la mission des trois à Corinthe n'est pas encore achevée (cfr *Windisch,* Exc. XVII); et les aoristes (παρεκάλεσα, συναπέστειλα) ne peuvent être des « aoristes épistolaires » (contre *Menzies,* par exemple, qui traduit : « I *am asking* Titus »), puisque d'autres les encadrent (ἐπλεονέκτησα, ἐπλεονέκτησεν, περιεπατήσαμεν) désignant évidemment le passé, et qu'il n'existe pas d'autre mission plus reculée de Tite à laquelle on puisse les rapporter avec vraisemblance.

Ainsi, selon notre opinion, des murmures souverainement blessants, peut-être contenus jusque-là, avaient éclaté parmi les ennemis de Paul à l'occasion de la mission des trois délégués, laquelle était encore en cours; Paul l'avait appris en Macédoine, dans le temps où il dictait sa lettre. Les théories contraires à cette reconstitution des faits que nous proposons seront examinées dans le prochain Excursus. Le problème a une grande importance pour la critique tant historique que littéraire de la Seconde aux Corinthiens (voir Exc. XVII).

Paul ne se donne pas la peine de réfuter de pareilles calomnies; il lui paraît aussi absurde et aussi méchant de soupçonner la probité de ses envoyés que la sienne propre. S'il ne parle que de Titus, c'est qu'il était le principal des deux et que les Corinthiens avaient déjà appris à le connaître et à l'estimer lors de sa première mission.

Et puis, il a hâte de clore cette parenthèse si pénible, cette sortie amère qui lui a pour ainsi dire échappé, quand sa « défense » était déjà close. Si cette abomination doit être éclaircie davantage, elle le sera avec les autres délits punissables, dans l'enquête qui va être annoncée au ch. XIII. Paul, comme il l'avait fait à propos du délit ancien des chap. II et VII, ne veut plus trop insister à l'avance sur ce qui vise

directement sa personne, l'ayant assez fait, à ce qu'il estime, dans sa magnifique apologie générale.

—— **A. 19.** πάλιν au lieu de πάλαι dans א³, D et E (mais non d, e), K, L, P, g, *syrr.* et *copt.*; πάλαι (*vulg.* olim) signifie ici « depuis quelque temps », « depuis assez longtemps ». — P⁴⁶ écrit ου devant παλαι. — κατενώπιον pour κατέναντι (cfr II, 17; *Rom.* IV, 17), dans D, E, K, L, P.

B. 19. Brusquement alors, pour ne pas se laisser aller à une polémique indigne de lui contre des vipères, Paul met le point final à sa défense. Il le fait avec un certain ton de défi, car ses dernières réflexions l'ont vivement agité. Mais il compense cette vivacité par le terme affectueux de ἀγαπητοί, « bien aimés » (qui n'apparaît qu'ici dans les « quatre chapitres » et une fois seulement dans les autres, VII, 1); cette tendresse montre assez à la communauté que l'indignation causée par la dernière calomnie ne la visait pas, Paul ne pouvant supposer qu'elle y ait ajouté foi.

Il ne veut cependant pas laisser croire à ses lecteurs qu'il avait besoin pour lui-même de faire son « apologie » devant eux (le verbe ἀπολ. n'est écrit qu'ici, et le substantif ἀπολογία, au ch. VII, 11, se rapportait aux excuses des Corinthiens; cfr pourtant I *Cor.* IX, 3, v. notre comm.). Paul n'entendait pas se tenir devant ses fidèles en attitude d'accusé, car ils ne sont pas ses juges (cfr I *Cor.* IV, 3). Tout ce qu'il a dit de lui-même n'était destiné qu'à réveiller leurs sentiments endormis, et à les prémunir contre les séducteurs. C'est leur bien, uniquement leur bien à eux, qu'il a visé; et il a parlé dans l'esprit du Christ, sous le regard de Dieu, seulement pour remplir son devoir d'apôtre (cfr. II, 17).

Cette phrase est bien la conclusion de ce que nous appelons « l'apologie de Paul », et nous dit sous quel jour il faut la considérer tout entière. Il va aussitôt passer à un sujet connexe, mais différent, au programme de cette visite de réforme annoncée au ch. X, et dont sa défense contre ses ennemis doit préparer le succès.

EXCURSUS XVII. — COMBIEN TITE FIT-IL DE SÉJOURS A CORINTHE?

Pour prononcer le dernier mot sur la chronologie intérieure de la Deuxième aux Corinthiens, il faudrait tâcher d'avoir le cœur net au sujet des allées et venues de Titus entre Paul et la communauté corinthienne. Nous en avons assez dit dans le commentaire pour n'avoir plus rien à démontrer; mais il sera utile au lecteur d'avoir sous les yeux un bref résumé systématique de nos conclusions.

Nous tenons pour suffisamment prouvée désormais l'unité de l'Épître, dans l'ordre traditionnel de ses parties. Appuyé sur cette base, nous reconstruisons comme suit l'histoire des rapports de Tite avec les Corinthiens.

Lorsque Paul fit parvenir sa lettre à destination, Titus n'était évidemment plus installé près de lui, puisque dans la salutation son nom ne figure pas. Pourtant il y était peu de temps en-deçà, d'après le chapitre VII. C'est donc de deux choses l'une : ou bien Titus allait se présenter lui-même aux Corinthiens, leur apportant l'épître, — mais nous avons vu au commentaire de VIII, 17, 18, que l'interprétation des aoristes ἐξῆλθεν, συνεπέμψαμεν comme « épistolaires » paraît mal fondée, quoique *Menzies* en découvre encore jusque XII, 18 (v. *ad loc.*); ou bien il était déjà parti, et, d'après tout le contexte antérieur et postérieur, c'était pour Corinthe, en compagnie des deux autres délégués, — et c'est ce que nous avons cherché à établir.

Donc, aux chap. VIII-IX, voilà Titus à Corinthe (pour la *seconde* ou la

troisième fois, v. *infra*). Y est-il encore lorsque Paul dicte les versets 16-18 du ch. XII, à propos des mauvais bruits auxquels la collecte donnait prétexte? *Windisch*, qui fait de X-XIII une « cinquième lettre » postérieure à I-VIII, croit qu'il en est déjà revenu, et qu'il a lui-même raconté à Paul les péripéties de sa mission. Cependant il admettrait à la rigueur qu'il pût y être encore. Le parfait ἀπέσταλκα de XII, 17 (opposé aux aoristes qui l'entourent) ne tranche pas en effet la question (v. *ad loc.*).

Nous estimons pour notre part que cet ἀπεστάλκα se rapporte à la mission des trois délégués, *qui dure encore*. Paul pouvait apprendre en Macédoine des nouvelles de Corinthe, par lettre ou commission de l'un des trois. Il faut seulement dans cette hypothèse admettre qu'il y a eu un intervalle appréciable entre la composition de VIII et celle de XII (de X-XIII), ou mieux, à notre avis, que l'interruption se place entre I-VII et VIII-XIII, Paul connaissant déjà quelque chose des nouvelles défavorables de XII, 16-18 lorsqu'il a commencé — en partie peut-être à cause de cela — à recommander la collecte aux Corinthiens sur un ton si pressant (voir comm. de VIII, 20-21). Il aurait traité de l'affaire dans tous les cas, après s'être « enhardi »; mais aurait-il recommandé si chaudement et l'entreprise elle-même, et ses commissaires, s'il n'avait su qu'ils se heurtaient à des difficultés assez fortes?

Là est le point critique. Très peu de nos collègues en exégèse comprennent comme nous XII, 16-18, et y reconnaissent des circonstances de la mission dont il s'agissait VIII, 6, 16-suivants, parce qu'on estime d'ordinaire qu'elle n'a pas encore commencé (« aoristes épistolaires »). On dira alors — soit que les calomnies mentionnées XII, 16-18 n'avaient pas affaire à la collecte, mais à l'attitude de Tite en général durant son séjour précédent (ou *ses* séjours précédents, v. *infra*) à Corinthe; ce qui n'a aucune vraisemblance, étant donné qu'il s'agit exclusivement dans le contexte d'affaires d'argent; et puis, il y a en plus la mention du « frère » (v *infra*);

— soit que Titus, en cette mission dont il s'agit II et VII, s'était déjà occupé de la collecte; on interprète en ce sens καθὼς προενήρξατο de VIII, 6. Mais nous avons vu que le texte de ce verset n'oblige pas, et n'invite même pas, à donner au verbe pareille portée (à cause de καὶ τὴν χάριν ταύτην, marquant une entreprise nouvelle). En plus, lors de l'affaire du délit, Tite seul est désigné comme mandataire de Paul; que signifierait alors le « frère » (XII, 18) que Paul dit lui avoir adjoint comme compagnon? Il demeurerait encore plus enseveli dans le mystère et les réticences que les deux « frères » de VIII et de IX. Nous avons donc rejeté cette explication, qui est celle de *Bachmann, Lemonnyer, Gutjahr*, al.;

— soit enfin que XII, 16-18 ne se rapporte ni à la mission de Tite pour la collecte, ni à sa mission disciplinaire antérieure, mais à *une autre* qui les eût précédées. Elle aurait déjà eu rapport à la collecte, et serait mentionnée VIII, 6 (προενήρξατο). Telle est la solution de *Plummer* et de *Sickenberger*. En cette première mission, Tite aurait peut-être été le porteur de I *Cor.* (*Plummer*). Tout s'arrangerait bien ainsi, mais seulement aux conditions : 1° que ce tout premier de *trois* séjours de Tite à Corinthe ne fût pas tiré du néant; pas un mot de pas un texte ne le mentionne ni ne l'insinue, et d'autre part VII, 14-15 (v. comm. *ad loc.*) fait croire que Titus, de qui Paul n'avait rien dit en sa

première épître, n'a découvert l'église de Corinthe qu'à l'occasion de sa visite disciplinaire, la « seconde » pour ces auteurs; 2° qu'on sût faire quelque chose du « frère » de XII, 18, qui est décidément bien encombrant s'il n'est pas un de ceux que recommande Paul au ch. VIII, 18-ss. et 22-ss., et plutôt le second. Si l'on dit pour répondre que c'était déjà l'un des deux qui avait accompagné Tite cette « première fois », il devait donc être bien connu à Corinthe dès avant sa mission de VIII; alors pourquoi Paul décrit-il si longuement ses qualités, quand il n'a eu sur Titus qu'un mot à dire? et pourquoi ne le nomme-t-il pas au chap. XII? Nous avons essayé de découvrir les raisons de pareille omission pour le chapitre VIII, et l'on comprend que, à XII, Paul continue à parler de lui sous la désignation qu'il avait déjà employée; la même raison vaudrait, il est vrai, si c'était le même que dans le premier voyage imaginé; mais si c'était un autre, comme l'ampleur de sa recommandation au ch. VIII devrait porter tout le monde à le croire, même les partisans de eette théorie? On s'embrouille par trop; ce serait à penser, en désespoir de cause, avec *Lietzmann,* que les Corinthiens ou les collecteurs du Corpus ont biffé tous ces noms exprès.

On dira que notre reconstitution des faits est conjecturale, et n'échappe pas à toute difficulté; mais les autres nous paraissent plus conjecturales encore. La nôtre pourra ne pas plaire à tout le monde; nous la considérons, pour notre part, comme la seule plausible.

Et elle a cet avantage de fortifier beaucoup la thèse de l'unité organique et de la conservation en ordre exact des diverses parties de l'Épître.

F. — Ch. xii, 20-xiii, 10. Admonitions concernant la visite prochaine de Paul à Corinthe.

Int. — *La communauté avait grand besoin d'être édifiée (XII, 19), ou, pour mieux dire, « réédifiée ». Malgré la réaction très favorable qu'avaient produite la lettre intermédiaire et la mission de Tite (v. ch. VII), il semble que, sur certains points, spécialement en ce qui concernait l'union et les mœurs chrétiennes, quelques murailles menaçaient ruine. C'était le résultat de la tolérance à l'égard des intrus et des agitateurs.*

Paul se dispose donc à y aller voir. Il parle maintenant sur un ton très sérieux, pressant et parfois ironique encore, mais calme; ce n'est plus l'homme *passionné qui venge ses sentiments et ses droits paternels, comme aux pages précédentes, c'est le* chef *qui donne les admonitions nécessaires dans l'occurrence, afin que l'intervention de son autorité soit couronnée d'un plein succès. Son humanité et sa charité humble continuent cependant à se faire jour; il se dit décidé à exercer toutes les rigueurs qu'il faudra, mais souhaite vivement, dût-on encore le trouver « faible », de n'avoir pas trop à user de la verge, la communauté devant, il l'espère, se mettre à corriger d'elle-même les abus les plus criants, avant qu'il n'arrive; c'est l'effet qu'il attend de son épître.*

Ch. xii, 20. Φοβοῦμαι γὰρ μή *πως ἐλθὼν οὐχ οἵους θέλω εὕρω ὑμᾶς, κἀγὼ εὑρεθῶ ὑμῖν οἷον οὐ θέλετε, μή *πως *ἔρις, ζῆλος, θυμοί, ἐριθεῖαι, *καταλαλιαί, *ψιθυρισμοί,

Ch. xii, 20. Car j'ai peur, quand je serai venu, de vous trouver un peu tels que je ne voudrais pas, et moi d'être trouvé par vous tel que vous ne voudriez pas; qu'il n'y ait quelque peu de discorde, jalousie,

A. Ch. XII, 20. Deux fois πως adoucissant, que nous rendons par « un peu » et « quelque peu ». — ἔρεις pour ἔρις dans B, D, E, al., *lat.*, et le pluriel ζῆλοι dans ℵ, E, al., *lat.* — καταλαλιαί, cfr I *Pet.* ii, 1; καταλάλους *Rom.* i, 30. — ψιθυρισμοί, φυσιώσεις, hap. leg. dans le N. T.; ψιθυρ. = détraction à voix basse; dans les LXX, *Eccl.* x, 11, incantations malfaisantes; cfr ψιθυριστάς de *Rom.* i, 29. — Cfr liste de vices dans *Gal.* v, 19, où plusieurs de ces mots, et de ceux du v. 21, *infra,* se retrouvent.

B. 20. Ayant décidément fini l'apologie préliminaire, Paul revient à cette visite dont il a parlé plusieurs fois, et pour laquelle les pages précédentes devaient aplanir des obstacles, ceux qui étaient suscités par l'autorité usurpée des intrus en certains cercles. Maintenant ce n'est plus eux spécialement qu'il vise, mais la communauté elle-même, qui a besoin d'une réforme intérieure (cfr *supra*). comm. de x, 6 et 15). Certes la moyenne des Corinthiens ne mérite pas que des éloges, et tout d'abord en ce qui concerne le plus haut devoir chrétien, la charité et l'union; Paul procède à une de ces énumérations de vices où sa verve de moraliste s'exerce luxueusement (ainsi *Rom.*, I *Cor.*, *Gal*·). Toutefois, observe finement *Plummer,* il y a dans la forme de ses reproches plus de tendresse (ou de tristesse) que de rigueur; il voudrait même (avec ses deux πως) avoir l'air de douter que tout cela existe encore à Corinthe; en réalité il le sait fort bien, ce sont les reliquats des factions qu'il combattait dans I *Cor* (avec *Cornely,* contre *Gutjahr*), aggravés

*φυσιώσεις, ἀκαταστασίαι· 21. μὴ *πάλιν ἐλθόντος μου ταπεινώσῃ με ὁ θεός μου πρὸς ὑμᾶς, καὶ πενθήσω πολλοὺς τῶν προημαρτηκότων καὶ μὴ μετανοησάντων ἐπὶ τῇ ἀκαθαρσίᾳ καὶ πορνείᾳ καὶ ἀσελγείᾳ ῇ ἔπραξαν.

CH. XIII, 1. Τρίτον τοῦτο ἔρχομαι πρὸς ὑμᾶς· « ἐπὶ στόματος δύο μαρτύρων καὶ

par l'action des intrus (v. Exc. xv). Aussi la vigueur qu'il a montrée depuis le ch. x « pour leur édification », et « en face de Dieu » était-elle bien justifiée par ses craintes (φοβοῦμαι γὰρ, cfr. *supra,* xi, 3).

—— **A. 21.** Il faut conserver le génitif absolu ἐλθόντος μου, quoique K, L, et d'autres portent l'accusatif plus régulier ἐλθόντα με; cet emploi du participe absolu alors même que le sujet s'en trouve exprimé dans la proposition principale est d'usage courant en grec biblique (*Abel,* p. 328), et *Belser* (v. *infra*, **B**) ne peut arguer du fait de ce génitif pour soutenir sa thèse.

Πάλιν donne lieu à de grandes discussions, ayant une portée historique; faut-il le joindre à ταπεινώσῃ? La position emphatique de cet adverbe en tête de la phrase donne tout lieu de croire qu'il se rapporte au mot principal, ταπεινώσῃ, plutôt qu'à l'incidente ἐλθόντος μου; si Paul avait voulu mettre l'accent sur ce que son arrivée sera la « seconde », il aurait plutôt joint ce πάλιν à ἐλθών du verset précédent (*Plummer*). Cependant la grammaire ne suffit pas à trancher la question, et la phrase, telle qu'elle est, prête à une certaine équivoque, nous le concédons; c'est l'exégèse, le rapport avec d'autres passages, qui décidera (v. à **B**).

ἐπὶ τῇ ἀκαθ. κτλ. (cfr *Gal.* v, 19) sera mieux uni à μετανοησ. qu'à πενθήσω. — Le verbe μετανοεῖν, très fréquent dans les *Synopt.,* les *Actes* et l'*Apocalypse,* n'apparaît qu'ici chez Paul, qui emploie ἐπιστρέφειν dans ce sens; mais μετάνοια 2 fois dans notre épître (vii, 9-10), 1 fois *Rom.* et 1 fois II *Tim.;* μετανοησάντων doit probablement être pris au sens d'un futur antérieur, v. à **B.**

B. 21. Une autre source des craintes apostoliques, et qui n'est pas moins grave, c'est le libertinage, le laxisme sexuel que Paul avait déjà eu à réprimer dans la lettre précanonique et la Première Épître. Les agitations récentes de l'église et l'opposition suscitée par les intrus n'avaient pas contribué, évidemment, à améliorer cet état de choses, et il pouvait s'être fait une alliance entre les libertins et les détracteurs de l'Apôtre (voir Exc. xv). Celui-ci s'est plaint déjà ouvertement (vi, 14-vii, 1) de cette contamination des mœurs païennes; et ici nous voyons qu'il redoute de se heurter, lors de sa visite, à des incorrigibles plus ou moins nombreux que ni ses lettres, ni les mesures qu'il attend de l'église, n'auront pu réduire, et qu'il sera obligé de punir gravement, jusqu'à les excommunier (*Klöpper*, *Heinrici*, *Godet,* al.) (1). Il fait au moins ce qu'il peut pour n'avoir pas un jour à les pleurer comme des membres morts (πενθεῖν, avec l'accusatif de personne, paraît avoir son sens ordinaire, de déplorer une chose irréparable, se lamenter sur une mort; c'est plus fort que *Mat.* v, 4; cfr I *Cor.* v, 2, le seul autre passage où Paul l'emploie, à propos de l'incestueux).

Ce serait là pour lui une douleur et une humiliation qu'il compare (mais en plus grave) à l'épreuve qu'il a déjà dû supporter lors d'une autre visite. Nous ne pouvons douter qu'il s'agisse de celle du « voyage intermédiaire », où Paul, sans être allé jusqu'aux sanctions immédiates, avait pu commencer à se rendre compte de l'état défectueux d'une partie de la communauté, et de tendances inquiétantes à l'opposition. *Belser* qui, avec d'autres, nie cette visite, a tort d'exiger que l'adverbe πάλιν

(1) Il ne faut pas penser, avec *Bousset,* à ceux qui avaient péché *avant leur baptême,* et ne se seraient pas repentis; de telles gens n'auraient pas été admis dans l'église.

colères, cabales, mauvais propos, chuchoteries, infatuations, agitations;
21. que de nouveau, quand je serai venu, mon Dieu ne m'humilie
devant vous, et que je n'aie à faire mon deuil de beaucoup de ceux qui
avaient auparavant péché, et qui ne se seront pas repentis de l'impureté,
débauche, libertinage qu'ils ont commis.

CH. XIII, 1. C'est la troisième fois que je viens chez vous. « Sur la

se rapporte à ἐλθόντος, puisque, comme nous venons de le dire (*supra*, **A**), la langue hellénistique de Paul comportait la tournure du participe absolu séparé, là où un auteur classique aurait plutôt dit πάλιν ἐλθόντα με ταπεῖν. (ce qui n'aurait pas du reste supprimé toute équivoque). *Plummer* note très justement que, si Paul avait voulu dire en notre verset que cette visite annoncée serait une « nouvelle » visite, ç'aurait été une indication bien superflue, et qu'il l'aurait plutôt dit, en tout cas, quand il commençait à en parler, au v. 20. Voir nos excursus. Nous maintenons donc que l'Apôtre parle, non de « nouvelle visite », mais de « nouvelle humiliation » (ce qui ne peut être, bien entendu, une allusion aux conditions de son tout premier séjour). Notre avis est celui de *Cornely, Klöpper, Meyer, Bousset, Bachmann, Alford, Plummer, Mac Fadyen, Massie*, etc., et nous n'avons pas à en reprendre ici la démonstration.

—— **A. ch. XIII, 1**. La leçon de A et *peš.*, ἑτοίμως ἔχω ἐλθεῖν pour ἔρχομαι, assimilation mécanique à XII, 14, n'est pas à prendre en considération. — La citation biblique (précédée de ἵνα dans ℵ*, 35, g et *syr*) est du *Deut.* XIX, 15. — Les asyndetons renforcent l'énergie des déclarations.

B. ch. XIII, 1. Paul annonce donc sa visite prochaine, comme la *troisième*. Ici il n'y a plus à épiloguer, et la preuve qu'il y avait eu *deux* visites auparavant, donc un « voyage intermédiaire », est indubitable. Ceux qui, voulant nier ce voyage ou prétendant au moins qu'il n'est pas démontré, entendent, d'*Estius* à *Belser* et autres, « c'est la troisième fois que je viens chez vous » comme signifiant : « C'est la troisième fois, que je fais mes préparatifs pour venir chez vous », ou « cette troisième fois c'est pour de bon, je viendrai effectivement chez vous », lisent entre les lignes quelque chose qu'ils n'ont pas le moindre droit d'y insérer.

L'Apôtre annonce qu'il procédera selon les formes juridiques, en faisant appel à deux ou trois témoins (comme le prescrivait le Deutéronome), contre ceux qui se seraient rendus coupables de délits graves non encore réparés. Il faut prendre cette assertion à la lettre (avec *Rückert, Kühl, Schlatter, Menzies, Lemonnyer, Sales, Belser, Callan*, al.), contre une interprétation ancienne qui a eu beaucoup de succès jusqu'aux plus récents exégètes (*Chrys., Théodoret, Calvin, Bousset, Lietzmann, Plummer, Toussaint, Bachmann, Windisch, H. D. Wendland*, al.), et d'après laquelle « témoins » vaudrait dire « témoignages », c'est-à-dire que les deux ou trois visites, avec leurs enquêtes et leurs constatations, seraient personnifiées comme les « témoins » requis par la Loi. C'est vraiment trop subtil et détourné. On ne peut rien objecter à l'intention qu'annonce Paul d'instruire le cas des pécheurs publics selon les formes, puisqu'un pouvoir judiciaire était constitué dans l'église (voir comm. de I *Cor.*, ch. VI et Excursus), et que c'était bien le cas de le faire servir. *Plummer* (et d'autres) dit que des fautes notoires n'avaient pas besoin de cet appareil pour être connues, et que Paul n'allait pas solliciter de délations. D'accord; mais il n'allait pas non plus juger et condamner sur de simples ouï-dire, — surtout dans ce milieu de bavards; il voulait n'user de son pouvoir coërcitif que contre des délits établis avec toutes les garanties légales.

Au reste, comment le *premier* séjour, celui de fondation, aurait-il pu être présenté

τριῶν σταθήσεται πᾶν ῥῆμα ». 2. Προείρηκα καὶ προλέγω, ὡς παρὼν τὸ δεύτερον *καὶ ἀπὼν νῦν, τοῖς προημαρτηκόσιν καὶ τοῖς λοιποῖς πᾶσιν, ὅτι ἐὰν ἔλθω *εἰς τὸ πάλιν οὐ φείσομαι, 3. ἐπεὶ *δοκιμὴν ζητεῖτε τοῦ ἐν ἐμοὶ λαλοῦντος Χριστοῦ, ὅς

comme caractérisé par des enquêtes sur la conduite des chrétiens, comme « témoignant » de leurs délits, alors qu'il avait été consacré à faire passer les âmes de l'infidélité à l'évangile? Il ne suffirait pas de répondre à cela que Paul avait déjà pu, en deux ans, y faire l'observation de tendances dangereuses chez certains convertis.

—— **A. 2.** ὡς manque D*, e, *syr*h., et γράφω est ajouté après νῦν dans E, K, al., *syr*.

Les discussions recommencent, entre tenants et adversaires de la « visite intermédiaire », sur la construction et le sens de cette phrase.

Il en est qui mettent l'accent sur τὸ δεύτερον, et le joignent à προλέγω : « Je l'ai déjà dit, et je *le dis pour la deuxième fois,* comme si j'étais présent bien je sois pour le moment absent »; ou à προλέγω ὡς παρών : « Je l'ai dit, et je le *dis* [*encore*] *comme si j'étais présent pour la deuxième fois,* bien que, etc. » (voir *Meyer-Heinrici, Gutjahr, Belser,* etc.) (1).

Avec *Schmiedel, Lietzmann, Plummer, Bachmann, Windisch* (2), *Lemonnyer,* etc., nous tenons ὡς παρὼν (participe imparfait) τὸ δεύτερον pour l'assertion d'un fait positif : « comme lorsque j'étais présent pour la deuxième fois », et il s'agit pour nous de la visite intermédiaire; le καί devant ἀπών équivaut à [οὕτως] καί (« aussi » = « ainsi », « de même façon », voir *Godet, Windisch*). Le sens, tout à fait clair, est donc que Paul réitère, absent, une déclaration qu'il avait déjà faite pendant un de ses séjours, le deuxième; il y a correspondance membre à membre entre les deux indicatifs et les deux participes, et l'on pourrait modifier ainsi la construction, sans toucher au sens :

ὡς προείρηκα	παρὼν τὸ δεύτερον,
[οὕτως] καὶ προλέγω	ἀπὼν νῦν
c'est-à-dire :	
« *comme je l'ai dit d'avance*	*quand j'étais présent la deuxième fois,*
[*ainsi*] *je le redis d'avance*	*maintenant que je suis absent* ».

Nous devons remarquer encore que l'article placé devant δεύτερον indique de soi qu'il s'agit d'une « fois » bien déterminée, « *la* deuxième fois », et non d'« *une* deuxième fois » qui ne serait qu'imaginée; car, en ce dernier cas, δεύτερον sans article eût mieux convenu.

εἰς τὸ πάλιν (εις τό manque P46; cfr expressions comme εἰς τὸ ὕστερον dans *Thucydide*) peut également bien se rattacher à ἔλθω, comme le veulent la plupart, ou à οὐ

(1) On rapporte alors προείρηκα aux menaces de I *Cor.* IV, 19-21. *Golla* tient l'envoi de I *Cor.*, avec le dit passage, pour présenté comme l'équivalent d'une seconde visite (ὡς παρὼν τὸ δεύτ.), supposition bien forcée. — *Gutjahr* veut apporter une « nouvelle » solution : « Je l'ai dit, et je le redis comme présent pour la deuxième fois, quoique maintenant encore je sois absent [comme je l'étais la première fois] ». Bien compliqué et inutile. Mais il dit que traduire autrement, ce serait reconnaître que la « seconde visite » est démontrée, ce qu'il veut éviter.

(2) *Windisch* émet encore comme possible la supposition que les deux menaces, celle qui avait été proférée lors d'une visite, et celle que Paul profère maintenant, pourraient être les deux « témoignages », suffisants à tout régler, du verset précédent, le v. 2 expliquant ainsi le sens du v. 1. Nous ne le croyons pas, car nous prenons « témoins » au sens littéral; au v. 2 Paul passe à une nouvelle idée, il s'agit de l'esprit de son intervention, et auparavant c'était de procédure.

foi de deux témoins, et de trois, sera réglée toute affaire ». 2. J'ai dit d'avance et d'avance je [re]dis, comme lorsque j'étais là pour la deuxième fois ainsi maintenant que je suis absent, à ceux qui ont péché auparavant, et à tous les autres : « Si je reviens, pour cette nouvelle fois je serai sans ménagements »; 3. puisque vous cherchez la preuve que le Christ parle en moi, lui qui n'est pas faible à votre égard, mais qui

φείσομαι, ce que *Windisch* trouve plus vraisemblable. — ἐάν équivaut ici à « quand », et ne marque aucune hésitation (*Plummer,* cfr non pas I *Cor.* XVI, 10, voir notre comm. *ad loc.,* mais quelquefois l'emploi d'une particule analogue, ὅταν, pour ὅτε). — Nous avons fait crédit, dans notre traduction, à cette supposition au moins très séduisante de *Plummer* et de *Bachmann,* que Paul, dans cette proposition, cite la phrase même qu'il avait dite au cours de son second voyage, ὅτι n'étant qu'explétif, comme il arrive souvent qu'on l'emploie devant des paroles qu'on rapporte.

B. 2. Nous comprenons donc ainsi ce verset : Paul tient à répéter textuellement, dans sa lettre, ce qu'il avait dit dans sa visite intermédiaire : « quand je viendrai, je n'aurai plus de ménagements ». Il y a là encore quelque ironie; voyant que Paul remettait ses sanctions à l'avenir, ses adversaires s'étaient dit : « Menaces en l'air! il n'ose pas », et ils l'accusaient de faiblesse (cfr *supra,* comm. de X, 10, ὁ λόγος ἐξουθενημένος) Or, cette fois-ci encore, c'est par lettre qu'il menace; mais qu'on se souvienne bien qu'il avait exactement dit la même chose en face; ses dires oraux n'avaient donc pas manqué d'énergie, comme le prétendent ceux qui ne sont impressionnés que par les grosses voix, et prennent pour timidité l'attitude calme dans les discussions, quelle que soit la teneur des paroles.

Ils reçoivent maintenant par lettre un deuxième avertissement, qui leur montre que le premier, dont ils n'avaient point fait cas, était sérieux. Impossible qu'il ne le fût point, après tout ce qui était survenu depuis, la lettre intermédiaire, la mission de Tite, la punition de l'« offenseur ». Cet avertissement s'adresse aux libertins que la Première épître n'avait pas amenés à résipiscence (τοῖς προημαρτηκόσιν) et à ceux qu'ils avaient pu endoctriner depuis, mais aussi « aux autres » (τοῖς λοιποῖς), c'est-à-dire à la communauté, qui vraiment, malgré son sursaut de zèle après l'affaire de l'« offenseur » (ch. VII), n'avait pas réagi assez contre les ferments de dissolution, que ce fussent des « libertins » ou des intrus judaïsants. Elle verra que Paul, son fondateur et son père, prend les choses autrement qu'elle.

Ces deux versets nous ont suggéré les dernières réflexions que nous avions à soumettre aux lecteurs sur la question si débattue du « *voyage intermédiaire* ». Nous le croyons parfaitement prouvé, et nous suivons s. *Chrysostome,* et toute une lignée de commentateurs de toutes les écoles, *Giustiniani, Cornely, Schaefer, Krenkel, Zahn, Weizsäcker* (« Apost. Zeit. »), *Rohr, Steinmann, Meinertz* (« Einl. »)' *Bousset,* et la majorité des contemporains, contre nombre de médiévaux, il est vrai' et de commentateurs de la Renaissance, puis *Baur, Heinrici,* et quelques exégètes catholiques, surtout allemands, bien connus; mais les raisons que donne *Belser,* par exemple, en faveur de sa thèse, relèvent d'une telle gymnastique d'exégèse qu'elles finiraient, à elles seules, par convaincre de la vérité de la thèse opposée. Si on y croyait, il faudrait reconnaître au moins que saint Paul, qui n'était pas retourné à Corinthe entre ses lettres canoniques, a multiplié comme à dessein les équivoques et les ellipses pour nous induire dans l'erreur de croire qu'il y était retourné.

— A. 3. δοκιμή et les mots de même famille qui vont suivre, δοκιμάζετε, ἀδόκιμοι δόκιμοι, expriment d'un seul mot des notions qui étaient tout à fait entrées dans la

εἰς ὑμᾶς οὐκ ἀσθενεῖ, ἀλλὰ δυνατεῖ ἐν ὑμῖν. 4. Καὶ γὰρ ἐσταυρώθη ἐξ ἀσθενείας, ἀλλὰ ζῇ ἐκ δυνάμεως Θεοῦ· *καὶ γὰρ ἡμεῖς ἀσθενοῦμεν ἐν αὐτῷ, ἀλλὰ *ζήσομεν σὺν αὐτῷ ἐκ δυνάμεως Θεοῦ εἰς ὑμᾶς.

5. Ἑαυτοὺς πειράζετε εἰ ἐστὲ ἐν τῇ πίστει, ἑαυτοὺς δοκιμάζετε · *ἢ οὐκ ἐπιγινώσκετε ἑαυτοὺς ὅτι Ἰησοῦς Χριστὸς ἐν ὑμῖν ἐστιν; εἰ μήτι ἀδόκιμοί ἐστε. 6. Ἐλπίζω δὲ ὅτι γνώσεσθε ὅτι ἡμεῖς οὐκ ἐσμὲν ἀδόκιμοι. 7. Εὐχόμεθα δὲ πρὸς τὸν θεὸν μὴ

vie quotidienne des Grecs (grâce aux « dokimasies » des entrées en charge, en jouissance de droits, aux jeux, aux concours, etc.), mais qui, pour être comprises, ne peuvent se rendre en français que par des périphrases. Le « *reprobi* » de la *Vulgate,* qu'on se tromperait fort en prenant au sens religieux, signifie, en langage de droit, « de mauvais aloi », et se dit, par exemple, de la monnaie, chez *Ulpien.* — P[46] a deux fois la négation οὐκ, erreur manifeste, car cela ne donne aucun sens, ou un sens très différent : « Le Christ n'est pas sans être faible chez vous; pourtant il est puissant, etc. ».

B. 3. L'Apôtre fait allusion, sans cacher un déplaisir que nous comprenons bien, aux défiances que de mauvais conseillers avaient cherché — non toujours sans quelque succès — à inspirer aux siens contre son autorité; on leur avait dit de ne pas s'en rapporter aveuglément aux instructions de Paul, que c'était un caractère trop personnel, etc.., bref qu'il fallait parfois examiner, en hommes prudents et « pneumatiques », si ses inspirations provenaient toujours de l'esprit du Christ.

Tout le monde verra bientôt si c'est véritablement le Christ qui parle par sa bouche, ce Christ qui ne peut agir avec faiblesse, — comme on l'a prétendu de son envoyé, v. *supra,* — mais qui a tellement révélé sa puissance à Corinthe, et par les fruits de grâce qu'il a fait mûrir sur un sol si ingrat, et aussi par les justes rigueurs que sa Providence a parfois exercées contre de mauvais croyants (voir, paz exemple, I *Cor.* xi, 30-32, la punition des communiants indignes).

——— **A. 4.** εἰ ajouté après γάρ, dans A, E, al., f, *vulg.* (« nam etsi »), *syr.,* pour plus de clarté, d'une façon bien conforme au sens. — σὺν αὐτῷ pour ἐν αὐτῷ, dans ℵ, A, F, G, *peš.,* par assimilation aux mots suivants, ζησ. σὺν α.; mutation inverse en d'autres témoins, D*, 17, e; — ζήσομεν (non ζήσωμεν de G) dans ℵ, A, B, D*, 17, *Nestle, Merk,* al. et ζησόμεθα dans D[3], E, K, L, P, *Vogels;* la forme ζήσω est classique, ζήσομαι hellénistique; Paul use aussi bien de l'une que de l'autre, voir par exemple *Rom.* vi, 2 et viii, 13. — ζων pour ζήσομεν dans P[46]. — εἰς ὑμᾶς manque dans B, D[c], *Chrys.;* et la *vulg., peš., got.* semblent avoir lu ἐν ὑμῖν.

B. 4. Le Christ a revêtu pour le salut des hommes la faiblesse de l'humanité soumise à la mort, et c'est ainsi qu'il a pu mourir sur la Croix; mais il est ressuscité et entré dans une vie glorieuse et indéfectible par la puissance de Dieu, qu'on entende par là celle de son Père ou la sienne propre (cfr I *Pet.* iii, 18 : θαν. μὲν σαρκί, ζωοπ. δὲ πνεύματι). Or, il a assimilé les siens, les apôtres surtout, aux deux aspects de sa vie de Sauveur; ils participent à ses souffrances, mais à sa puissance également.

C'est un rappel du magnifique passage du ch. iv, 7-14 (v. *ad loc.*), cfr aussi vi, 4-10, et xii, 5 et 10. Paul ne pense pas ici à la résurrection promise aux fidèles (cfr *Théodoret*), mais à la force que le Christ lui prêtera pour réformer l'église (*Belser, Windisch,* al.).

——— **A. 5.** Sur δοκιμή, δοκιμάζειν, δόκιμος, ἀδόκιμος de tous ces versets, mots affectionnés de l'helléniste Paul, voir *supra,* **A. 3**, et cfr *Rom,* i, 28, I *Cor.* ix, 27, II *Tim.* ii, 15 et iii, 8, *Tit.* i, 16, etc.; trente-sept fois cette famille de mots apparaît dans les épîtres pauliniennes; et, dans le reste du N. T., y compris *Heb.,* seulement onze fois. — A omet les premiers mots ἑ. δοκιμ. — On rencontre Χρ. I. au lieu de I. Χρ.

est puissant parmi vous. 4. Et en effet, il a été bien été crucifié en raison de faiblesse, mais il est vivant en raison de la puissance deDieu; mais nous serons vivants, avec lui, en raison de la puissance de Dieu, à votre égard.

5. Essayez-vous vous-mêmes, [pour voir] si vous êtes dans la foi, faites la preuve de vous-mêmes! Autrement, est-ce que vous ne reconnaissez pas ce que vous êtes, que Jésus-Christ est en vous? — à moins que vous ne soyez incapables de faire vos preuves... 6. Mais vous connaîtrez, j'espère, que nous ne sommes pas, nous, incapables de faire nos preuves. 7. Nous adressons, d'ailleurs, cette prière à Dieu, que vous ne fassiez rien qui soit

B. 5. Paul retourne l'insidieux conseil donné aux Corinthiens par ses ennemis. C'est vous-mêmes, leur dit-il (en insistant sur ἑαυτούς, auquel il donne une place emphatique, *Plummer, Bachmann,* al.), vous-mêmes qui devez examiner ce que vous valez. Faites l'essai de vos forces, pour voir « si vous êtes dans la foi ». Il ne s'agit pas de leur fidélité théorique à la doctrine, puisque l'Apôtre a reconnu (*supra,* I, 24) qu'elle ne laissait pas à désirer; ni précisément de la « foi des miracles » (cfr *Chrys.*), mais de la vitalité de la foi qui opère, et spécialement de cette grâce qui donne le pouvoir d'aborder des œuvres courageuses et difficiles. Or il en est une ardue, mais qui presse : c'est de se dégager des mauvaises influences, et de se mettre aux réformes qui s'imposent. Pourquoi ne l'osent-ils pas, puisqu'ils doivent savoir que le Christ est en eux, avec sa puissance? (v. *supra*, 3, δυνατεῖ ἐν ὑμῖν). Ils doivent l'entreprendre et réussir, — à moins, dit Paul pour piquer leur indolence, de se voir forcés de reconnaître que le Christ ne vit pas vraiment en eux, qu'ils sont des chrétiens de mauvais aloi. Comparer les craintes qu'il exprimait XI, 3-4.

——— **A. 6-7.** ἐλπίζω κτλ. (cfr I, 13), suivi de la première personne du pluriel (εὔχομαι seulement dans E, K, L, *peš.* et quelques autres).

Le texte du v. 7 n'est pas très clair à première vue. On comprend qu'il faut sous-entendre un second εὐχόμεθα devant οὐχ ἵνα... ἀλλ' ἵνα, qui expriment le but, ou plutôt le contenu, de la prière (1), — à moins encore, que ἵνα n'équivaille hellénistiquement à ὅπως (comme souvent dans le N. T.) et ne se rattache à μὴ ποιῆσαι pour marquer le résultat. Mais on ne voit pas du premier coup si l'infinitif ποιῆσαι a pour objet ὑμᾶς (double accusatif avec ποιεῖν, fréquent) et pour sujet Dieu (« nous prions que Dieu ne vous fasse aucun mal »), ou Paul lui-même (« Nous prions Dieu de n'avoir à vous faire aucun mal »), ou bien si le sujet est ὑμᾶς, les Corinthiens (« Nous prions que vous ne fassiez aucun mal »). A la réflexion, on voit pourtant que c'est ce troisième sens qui s'impose, à cause du parallélisme (évidemment intentionnel) entre les expressions μὴ ποιῆσαι ὑμᾶς κακὸν μηδέν et ἵνα ὑμεῖς τὸ καλὸν ποιῆτε; il faut donc que κακόν signifie, non le malheur subi, mais le mal moral, le contraire de καλόν (assonance). Ainsi *Lietzmann, Plummer, Toussaint, Lemonnyer., Belser, Bachmann, Windisch, H. D. Wendland,* al.

Heinrici et *Shmiedel* comprennent à tort la proposition οὐχ ἵνα ἡμεῖς δοκ. φαν. en ce sens que Paul se défendrait de souhaiter la bonne conduite des Corinthiens en vue de sa propre réputation, « pour autant que l'excellence du disciple garantit celle du maître ». Ce n'est pas ce qui va le mieux au contexte (*Lietzmann*), car Paul a assez montré qu'il avait des reproches sérieux à leur faire, il ne demande

(1) ἵνα alterne parfois dans le N.T. avec l'infinitif, voir *Blass-Deb.* §§ 388-suiv.; ce pourrait être le cas ici.

*ποιῆσαι ὑμᾶς *κακὸν μηδέν, οὐχ *ἵνα ἡμεῖς δόκιμοι φανῶμεν, ἀλλ' ἵνα ὑμεῖς τὸ καλὸν ποιῆτε, ἡμεῖς δὲ ὡς ἀδόκιμοι ὦμεν. 8. Οὐ γὰρ δυνάμεθά τι κατὰ τῆς ἀληθείας, ἀλλὰ ὑπὲρ τῆς ἀληθείας. 9 Χαίρομεν γὰρ ὅταν ἡμεῖς ἀσθενῶμεν, ὑμεῖς δὲ δυνατοὶ ἦτε· τοῦτο καὶ εὐχόμεθα, τὴν ὑμῶν κατάρτισιν. 10. Διὰ τοῦτο ταῦτα ἀπὼν *γράφω, ἵνα παρὼν μὴ *ἀποτόμως χρήσωμαι κατὰ τὴν ἐξουσίαν ἣν ὁ κύριος ἔδωκέν μοι εἰς οἰκοδομὴν καὶ οὐκ εἰς καθαίρεσιν.

pas qu'ils ne fassent aucun mal — ils en ont fait, au moins par leurs complaisances coupables, — mais qu'ils se repentent d'en avoir fait (*infra*, fin de 9), et cela dès avant sa visite.

Le mot καλόν, comme d'autres que nous avons rencontrés, αὐτάρκεια, ἐπιείκεια, πραΰτης, προαιρέομαι, φαῦλος, montre les accointances de Paul avec la philosophie de l'époque (*Plummer*); καλόν est particulièrement fréquent dans la Première Épître, et encore plus dans les *Ep. Pastorales*; ici, il n'apparaît, en dehors de ce verset, que VIII, 21.

B. 6-7. Paul espère bien, pour sa part, que lui il saura faire ses preuves, s'il y a lieu, de façon que nul ne s'y méprenne comme autrefois. Dès le premier chapitre (I, 13), mais sur un autre ton, il avait exprimé l'espoir que les Corinthiens sauraient reconnaître un jour ce qu'il était pour eux. A travers la variété des dispositions psychologiques, toute cette épître, en ses diverses parties, poursuit le même but : le rétablissement de la confiance et de l'autorité.

Mais il renoncerait de grand cœur à faire cette démonstration d'autorité en infligeant des peines. Il n'a pas, dit *Windisch*, l'esprit du prophète Jonas, (qui s'affligeait de ce que Dieu n'eût pas réalisé ses prophéties comminatoires contre Ninive). Et c'est encore un des traits les plus sympathiques de ce grand cœur, de ce cœur humble et magnanime; il aimerait mieux voir sa force toujours ignorée ou mise en doute, que de rencontrer des coupables qui l'obligent à la faire connaître à leurs dépens. Les coupables, ici, ce sont seulement les impénitents, surtout les faux prédicateurs qu'il a traités ci-dessus de ministres de Satan, et dont il ne paraît guère espérer la conversion. Quant à leurs dupes, et aux libertins pas trop endurcis, il espère que sa lettre, et le zèle de l'église qu'elle stimulera, en amèneront beaucoup à résipiscence sans qu'il soit par lui-même obligé de sévir.

—— **A-B. 8-9.** ἀλήθεια n'est pas ici proprement la vérité des dogmes évangéliques, objet de croyance spéculative (cfr *Chrys.*), mais la vérité, la pureté chrétienne de la conduite, inspirée d'ailleurs de la vérité dogmatique (ainsi presque tous les commentateurs). — ὅταν est mal rendu par le « quoniam » de *vulg.*; l'*Ambrosiastre* traduit « cum », ce qui est mieux, sans rendre pourtant la note d'éventualité ou de doute impliquée dans la conjonction grecque. — κατάρτισις, mot rare (ici seulement dans le N. T. ; cfr καταρτισμός d'*Eph.* IV, 12, et καταρτίζειν 5 fois chez Paul, dont l'une en cette épître, XIII, 11 *infra*) a le sens de « remise en ordre » ou de « perfectionnement ».

Si tous les destinataires de la lettre revenaient à l'entier accomplissement des préceptes de la vie chrétienne, l'Apôtre n'aurait évidemment aucune occasion de « faire ses preuves » comme redresseur. Mais c'est là tout ce qu'il souhaite, c'est l'objet constant de sa prière. Plût à Dieu qu'il n'eût à se montrer à eux que dans sa « faiblesse » — cette « faiblesse dans le Christ », s'entend, cette imitation de la Passion de Jésus qui est comme la condition ou la source de ses plus grands triomphes pacifiques! (*supra*, XII, 10).

—— **A-B 10.** Ici l'Apôtre écrit le présent γράφω, ce qui prouve qu'il ne se faisait pas une règle absolue de l'emploi des « aoristes épistolaires ». — ἀποτόμως, cfr *Tit.*

mal; [nous ne demandons] pas de nous montrer faisant nos preuves, mais que vous fassiez le bien, vous, et que nous soyons, nous, comme hors d'état de faire nos preuves. 8. Car nous n'avons aucune puissance contre la vérité, mais [rien] qu'en faveur de la vérité.

9. Nous sommes heureux chaque fois que nous restons dans la faiblesse, tandis que vous, vous êtes puissants; et ce qui est l'objet de nos prières, c'est votre redressement. 10. A cause de cela, j'écris ces choses étant absent, afin de n'avoir pas, une fois présent, à en user de manière tranchante, selon les pleins pouvoirs que le Seigneur m'a donnés pour l'édification, et non pour la ruine.

I, 13, est un mot classique, qui apparaît plusieurs fois dans la *Sagesse de Salomon*, mais pas ailleurs dans la Bible.

Nous sommes à la conclusion des « Quatre Chapitres ». Le ton devenu très conciliant contraste avec la véhémence de beaucoup de leurs passages. Il nous révèle l'esprit dans lequel Paul dictait sa lettre depuis x, 1; ce n'était qu'en vue de pacifier l'église encore troublée (*Bachmann*, al.). Il s'est montré fort vigoureux, — comme il a, dit-on, l'habitude de l'être par écrit, — mais c'est pour n'être pas plus vigoureux encore quand il parlera de vive voix, contre l'attente de ceux qui disent sa présence négligeable (cfr *supra*, x, 9-11). Nous croyons même qu'il faut étendre ce qu'il dit de son but conciliant, non seulement aux « Quatre Chapitres », mais à tout l'ensemble de la lettre (ταῦτα), qui, de la première ligne à la dernière, ne visait d'autre fin que de calmer l'agitation de Corinthe.

La comparaison de ce verset avec I, 23 et II, 3 fournit leur argument le plus spécieux à ceux qui veulent identifier les « Quatre Chapitres » à la « lettre écrite dans les larmes ». Mais nous avons vu qu'il n'est pas solide en réalité, car Paul affirme ici une intention toute différente de celle qu'il avait en écrivant cette « lettre intermédiaire » (voir Exc. v).

Son épître aura-t-elle toute l'efficacité qu'il voudrait, en sorte qu'il ne lui resterait plus, lors de sa visite, qu'à ratifier des mesures réparatrices où l'église l'aurait prévenu? Paul ne s'en promet pas tant, sans doute; mais il espère. Ces excellentes dispositions qui se sont manifestées dans la masse des fidèles à la mission antérieure de Titus (VII, 7, 15), il n'est pas possible que la hauteur de vues, les confidences attendries, l'ampleur et la loyauté parfaite des explications, toute cette énergie et tout cet amour puisés dans la communion au Christ, ne les rendent pas encore meilleures et plus générales. Aussi n'aura-t-il pour conclure que des termes d'amour et de paix.

CONCLUSION

(CH. XIII, 11-13).

INTROD. — *Cette fin de lettre est tout à fait rassérénée. Ce sont d'abord des* souhaits, *parfaitement adaptés à l'état des Corinthiens tel que l'Épître nous l'a fait voir (11-12), et des salutations. Enfin une* bénédiction *(13), dont la portée doctrinale est considérable, car l'Écriture ne contient rien de plus net concernant l'enseignement de la* Sainte Trinité.

CH. XIII, **11**. Λοιπόν, ἀδελφοί, *χαίρετε, *καταρτίζεσθε, *παρακαλεῖσθε, τὸ αὐτὸ *φρονεῖτε, εἰρηνεύετε, καὶ ὁ θεὸς τῆς ἀγάπης καὶ εἰρήνης ἔσται μεθ' ὑμῶν.
12. Ἀσπάσασθε ἀλλήλους ἐν ἁγίῳ φιλήματι. Ἀσπάζονται ὑμᾶς οἱ ἅγιοι πάντες.
13. Ἡ χάρις τοῦ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ ἡ ἀγάπη τοῦ θεοῦ καὶ ἡ κοινωνία τοῦ ἁγίου πνεύματος μετὰ πάντων ὑμῶν. [Ἀμήν].

A. Ch. XIII, 11. λοιπόν = « pour le reste », « pour en finir », cfr I *Cor.* I, 16, IV, 2; I *Thess.* IV, 1; II *Tim,* IV, 8; ailleurs τὸ λοιπόν, généralement équivalent à un adverbe de conclusion. — Le vocatif ἀδελφοί ici seulement dans la lettre, et I, 8. — χαίρετε, le mot de bienvenue ordinaire dans les rencontres (« bonjour ») et au commencement des lettres, mais qui peut aussi être employé à la fin; chez Paul il garde toujours, en de pareils souhaits, sa plénitude de sens, cfr *Phil.* III, 1, IV, 4, I *Thess.* V, 16. — Les impératifs passifs (plutôt que moyens) καταρτίζεσθε, παρακαλεῖσθε, sont, comme l'a bien vu *Chrysostome,* une invitation à prendre en bonne part toutes les choses, rudes parfois, qui ont été dites. — φρονεῖν exprime le sentiment non moins que la pensée, cfr *Rom.* XII, 13, *Col.* III, 2, al.; d'où notre traduction un peu périphrastique; même conseil *Phil.* II, 2, al. — « Dieu de paix » est une expression familière à Paul, *Rom.* XV, 33, XVI, 20; *Phil.* IV, 9; I *Cor.* XIV, 33, cfr II *Thess.* III, 16, al.; mais « Dieu d'amour », qui a une saveur johannique, ne se rencontre qu'ici.

B. Ch. XIII, 11. Les derniers accents de gravité sévère ont cédé à l'affectueuse expansion. Paul appelle tous ses lecteurs ses « frères », comme au début de l'épître, et il leur recommande, ce qui n'est pas chez lui vaine formule, de « se réjouir ». Comment! dit *s. Chrysostome* de la façon la plus savoureuse, comment Paul, « tu les as troublés, effrayés, jetés dans l'angoisse; et ils iraient à présent se réjouir? Mais c'est justement pour cela qu'ils doivent se réjouir. Car (leur dis-tu), si vous faites ce qui est en vous, comme j'ai fait ce qui était en moi, alors il n'y aura plus rien à mettre obstacle à la joie ». Puissent-ils donc accepter comme il faut des réprimandes que dictait le seul souci de leurs âmes! (cfr *Heb.* XIII, 22) (1). Qu'ils travaillent surtout à écarter les causes de division (τὸ αὐτὸ φρ.), s'efforçant de vivre en paix. Alors Dieu, qui est essentiellement un Dieu d'*amour* et de *paix,* habitera parmi eux. — C'est-à-dire qu'Il fera davantage sentir les bienfaits de Sa présence, qui est là déjà pour inspirer et soutenir le moindre de leurs bons efforts; cette assurance, — car c'est plus qu'un souhait, — n'est pas « pélagienne », quoi qu'en dise *Windisch,* mais nous pouvons lui concéder qu'elle n'est pas très « protestante ».

——— **B. 12.** Que leur amour mutuel, rétabli, s'exprime par le touchant « baiser de paix », d'origine juive, qui était entré dans l'usage liturgique, au moment de la

(1) On pourrait d'ailleurs traduire aussi παρακαλεῖσθε par « soyez réconfortés », cfr le ch. I.

communion eucharistique (*Chrys.*), les sexes étant d'ailleurs séparés dans la salle. « Tous les saints » les saluent, c'est-à-dire tous les fidèles de Macédoine, et des autres églises dans la personne de leurs représentants qui pouvaient se trouver près de Paul. Salutation vraiment « catholique ».

—— **A. 13.** ἁγίου manque Pap. 46 — Nous conservons, entre crochets, ἀμήν de D, E, K, P, al., *vulg.*, que les critiques rejettent en général, mais qui n'est pas contesté en quelques-unes des autres formules finales de Paul, par exemple *Rom.* XVI, 27, et que l'Apôtre employait du reste très souvent comme dernier mot de ses bénédictions. — B omet Χριστοῦ.

CH. XIII, 11. Pour finir, frères, soyez en joie. Acceptez correction et exhortation, ayez le sens de l'unanimité, vivez en paix; et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous.

12. Saluez-vous les uns les autres en un saint baiser. Tous les saints vous saluent.

13. Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu, et la communication du Saint-Esprit [soient] avec vous tous. [Amen].

B. 13. Verset d'une importance capitale.

Nous avons déjà trouvé une mention de la Trinité au ch. I, 21-22 (v. *ad loc.*), et il y en avait plusieurs dans la Première Épître. Celle-ci est la plus pleine de toutes. On pourrait supposer, pense *Lietzmann*, que la salutation trinitaire était déjà d'usage liturgique dans les églises pauliniennes. Les génitifs doivent être subjectifs. « Dieu » est le *Père*, principe et source commune, et il se révèle par l'amour, qui a causé l'Incarnation et la rédemption du *Fils*, Jésus-Christ, dont la grâce nous sauve en nous communiquant le *Saint-Esprit*. La personnalité de la Troisième Personne, malgré *Windisch* ou *H. D. Wendland*, n'est pas ici *plus vaguement* indiquée que celle des autres (1). *Jésus-Christ* est nommé le premier, dit *Belser*, parce que c'est par lui seul que nous vient toute grâce, contre les agitateurs judaïsants. Et c'est par la connaissance de l'Incarnation que nous possédons celle de la Trinité des personnes, qui est comme une extension, une explication du dogme christologique (*Sanday-Headlam, Lemonnyer*).

L'*Ambrosiaster*, entre autres, explique très bien l'économie des idées en ce verset. L'Épître ne pouvait plus dignement finir que par de telles paroles où tout est ramené au Christ; elle est bien du même esprit que la Première aux Corinthiens, dont l'idée maîtresse, et pour ainsi dire unique, était l'union des croyants à Dieu et entre eux par Jésus-Christ. *Saint Thomas* commente ainsi ces ultimes paroles de l'Apôtre des nations :

« Ainsi l'Apôtre, en sa salutation, souhaite toutes les choses nécessaires : la grâce du Christ, par laquelle nous sommes justifiés et sauvés, la charité de Dieu le Père, par laquelle nous sommes unis à Lui, et la communication du Saint-Esprit qui nous distribue les dons divins ».

Tout le « drame de Corinthe » a donc abouti, pour l'instruction de l'Église future, à cette affirmation des vérités chrétiennes toutes résumées dans le premier des dogmes, le Mystère de la Sainte Trinité.

(1) *Windisch* rejette à bon droit l'influence sur l'ethnico-christianisme — sinon sur les gnostiques — de la triade « Père-Mère-Fils »; mais il pense, je ne sais pourquoi, à « Ea-Mardouk-Gibil », — si (a-t-il la prudence d'ajouter) cette triade était encore vivante à l'époque.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

COMMENTAIRE

EXCURSUS

INDEX ANALYTIQUE[1]

[1] Les chiffres renvoyant à des pages où le sujet est traité systématiquement sont imprimés en caractères gras. — al. signifie « ailleurs ».

INDEX DES PASSAGES BIBLIQUES

ET DES ANCIENS ÉCRITS RELIGIEUX

Les autres livres du N. T.

LISTE DES AUTEURS MENTIONNÉS (1)

DANS L'INTRODUCTION ET LE COMMENTAIRE

(1) Les chiffres gras désignent les pages où l'écrivain est énuméré parmi les commentateurs, ou bien celles où sont discutées spécialement ses théories. — D'autres noms se trouvent à la Bibliographie.

INDEX DES MOTS GRECS

DONNANT LIEU A DES OBSERVATIONS

TABLE GÉNÉRALE

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1936.

MÊME LIBRAIRIE

Collection d'ÉTUDES BIBLIQUES

Volumes précédemment parus :

Introduction à l'Étude du Nouveau Testament : PREMIÈRE PARTIE : **Histoire du Canon du Nouveau Testament**, par le R. P. LAGRANGE, des Frères Prêcheurs, 1 vol. in-8° raisin. . . . . **30** fr. »

Introduction à l'Étude du Nouveau Testament : DEUXIÈME PARTIE : **Critique textuelle. II. La Critique rationnelle**, par le R. P. LAGRANGE, O. P., avec la collaboration du R.P. ST. LYONNET, S.J. 1 vol. in-8° raisin de xvi-685 pages. **100** fr. »

Saint Paul : Première Épître aux Corinthiens, par le R. P. E.-B. ALLO, des Frères Prêcheurs, 1 vol. in-8° raisin de cxii-516 pages. . . . . **100** fr. »

Saint Paul, Épître aux Romains, introduction, texte, traduction et commentaire, par le R. P. M.-J. LAGRANGE. *Quatrième mille.* 1 vol. in-8° raisin. . . . . **60** fr. »

Saint Paul, Épître aux Galates, introduction, texte, traduction, et commentaire, par le R. P. M.-J. LAGRANGE. *Troisième édition.* 1 vol. in-8° raisin. . . . . . **30** fr. »

Évangile selon saint Marc, introduction, texte, traduction et commentaire, par le R. P. M.-J. LAGRANGE. *Cinquième édition.* 1 volume in-8° raisin. . . . **100** fr. »

— **Le même ouvrage, abrégé.** *Quatrième édition corrigée.* 1 vol. in-16. **15** fr. »

Évangile selon saint Matthieu, introduction, texte, traduction et commentaire, par le R. P. M.-J. LAGRANGE. *Quatrième édition.* 1 vol. in-8° raisin. . . . . **75** fr. »

Évangile selon saint Luc, introduction, texte, traduction et commentaire, par le R. P. M.-J. LAGRANGE. *Quatrième édition.* 1 vol. in-8° raisin. . . . . **75** fr. »

— **Le même ouvrage**, *édition abrégée*, par le R. P. LAVERGNE. 1 vol. in-16. **18** fr. »

Évangile selon saint Jean, introduction, texte, traduction et commentaire, par le R. P. M.-J. LAGRANGE. *Cinquième édition.* 1 vol. in-8° raisin. . . . . **75** fr. »

L'Évangile de Jésus-Christ, par le R. P. M.-J. LAGRANGE, des Frères Prêcheurs, correspondant de l'Institut. *Vingt-et-unième mille.* 1 volume in-8° carré, avec deux cartes et 29 planches hors texte dont une phototypie. . . . . **50** fr. »

Synopse des quatre Évangiles en français, d'après la synopse grecque du R. P. M.-J. LAGRANGE, O. P., par le R. P. C. LAVERGNE, O. P. *Vingt-deuxième mille.* 1 vol. petit in-8° avec cartes et tableau. . . . . **15** fr. »

— Le même ouvrage, relié toile verte ou grenat. . . . . **21** fr. »

Les Actes des Apôtres, introduction, texte, traduction et commentaire, par M. E. JACQUIER. *Deuxième édition.* 1 vol. in-8° raisin. . . . . **120** fr. »

L'Apocalypse de saint Jean, introduction, texte, traduction et commentaire, par le R. P. E.-B. ALLO, des Frères Prêcheurs, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). *Troisième édition corrigée et augmentée.* 1 vol. in-8° raisin. . . . . **100** fr. »

— **Le même ouvrage**, *édition abrégée*, par le R. P. LAVERGNE, O. P. Lettre-préface par le P. ALLO, des Frères Prêcheurs. *Troisième édition.* 1 vol. in-16. . . . . **10** fr. »

Le Livre de Job, introduction, traduction et commentaire, par le R. P. PAUL DHORME. *Deuxième édition* 1 vol. in-8° raisin. . . . . **120** fr. »

Introduction à la lecture des Prophètes, par M. Joseph CHAINE. *Deuxième édition.* 1 vol. in-16, avec un croquis, 2 cartes et 10 planches hors texte. **20** fr. »

Le Cantique des Cantiques, par G. POUGET, prêtre de la Mission et J. GUITTON, agrégé de l'Université. *Deuxième édition.* 1 vol. in-16. . . . . **15** fr. »

Géographie de la Palestine, par le R. P. F.-M. ABEL, des Frères Prêcheurs. TOME PREMIER : **Géographie physique et historique**, 1 vol. in-8° raisin de xxv-515 pages avec cartes et planches hors-texte. . . . . **100** fr. »

Le TOME SECOND : **Géographie politique, les villes**, paraîtra ultérieurement.

Le Judaïsme avant Jésus-Christ, par le R. P. M.-J. LAGRANGE. *Deuxième édition.* 1 vol. in-8° raisin. . . . . **100** fr. »

L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile, par le R. P. FESTUGIÈRE, O. P., ancien élève de l'École normale supérieure, ancien membre des Écoles françaises d'archéologie de Rome et d'Athènes. Préface par le R. P. LAGRANGE. 1 vol. in-8° raisin. *Deuxième édition. Ouvrage couronné par l'Académie française*. . . . . **60** fr. »

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS. — 1937.

BS 1255098
3676 Allo
.A44 St. Paul second épître aux Corinthiens

Dec 19 R.C. Stone #4

H. Platz

J. H. Cobb

John P. Cooke

G. Simmons

R 3/3

C Katte

L. Nierray


UNIVERSITY OF CHICAGO
27 798 267